ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

La Jeune Belgique, série 1, tome 9 (n°1-12), Bruxelles, 15 janvier 1890-Décembre 1890.

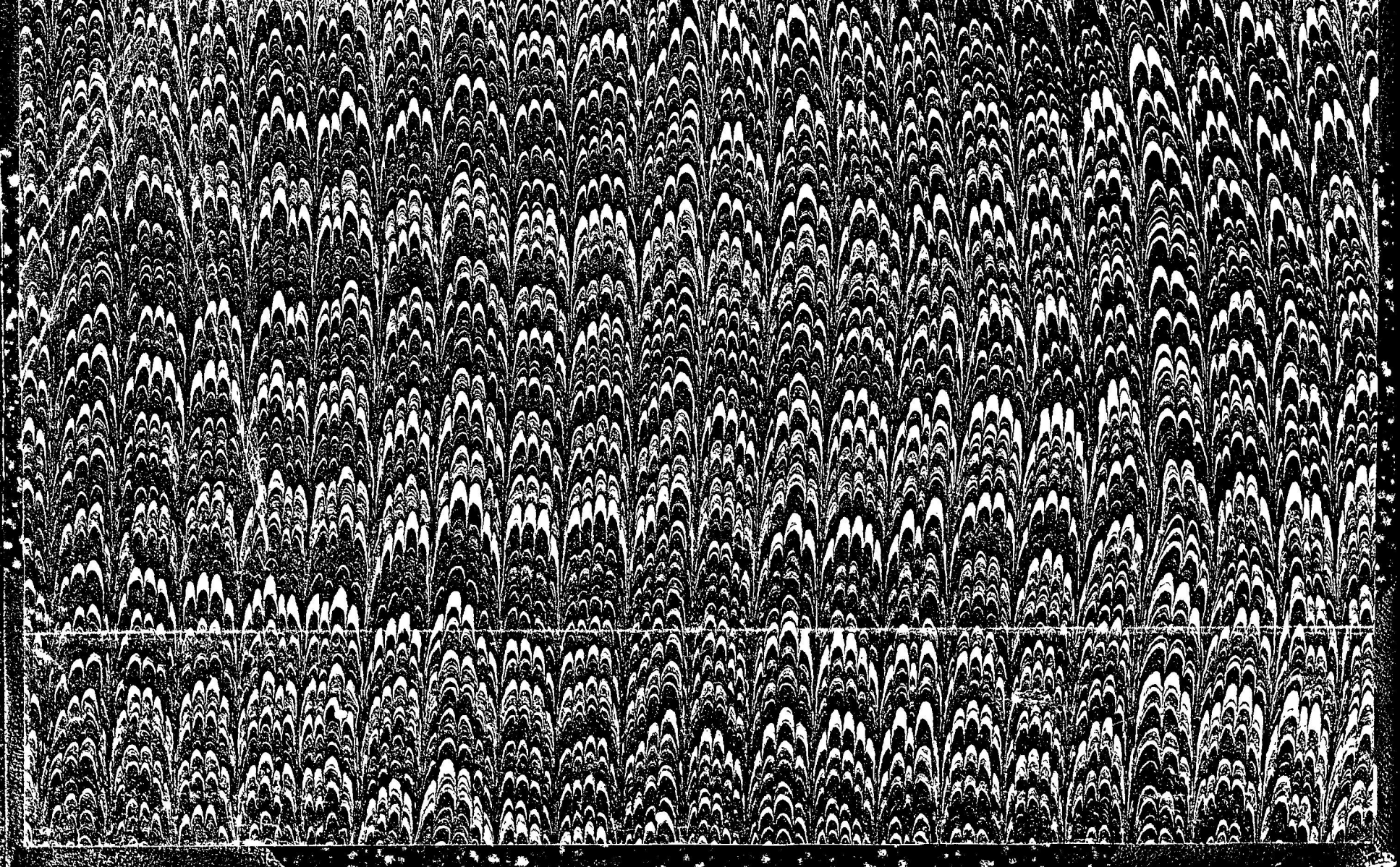
En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

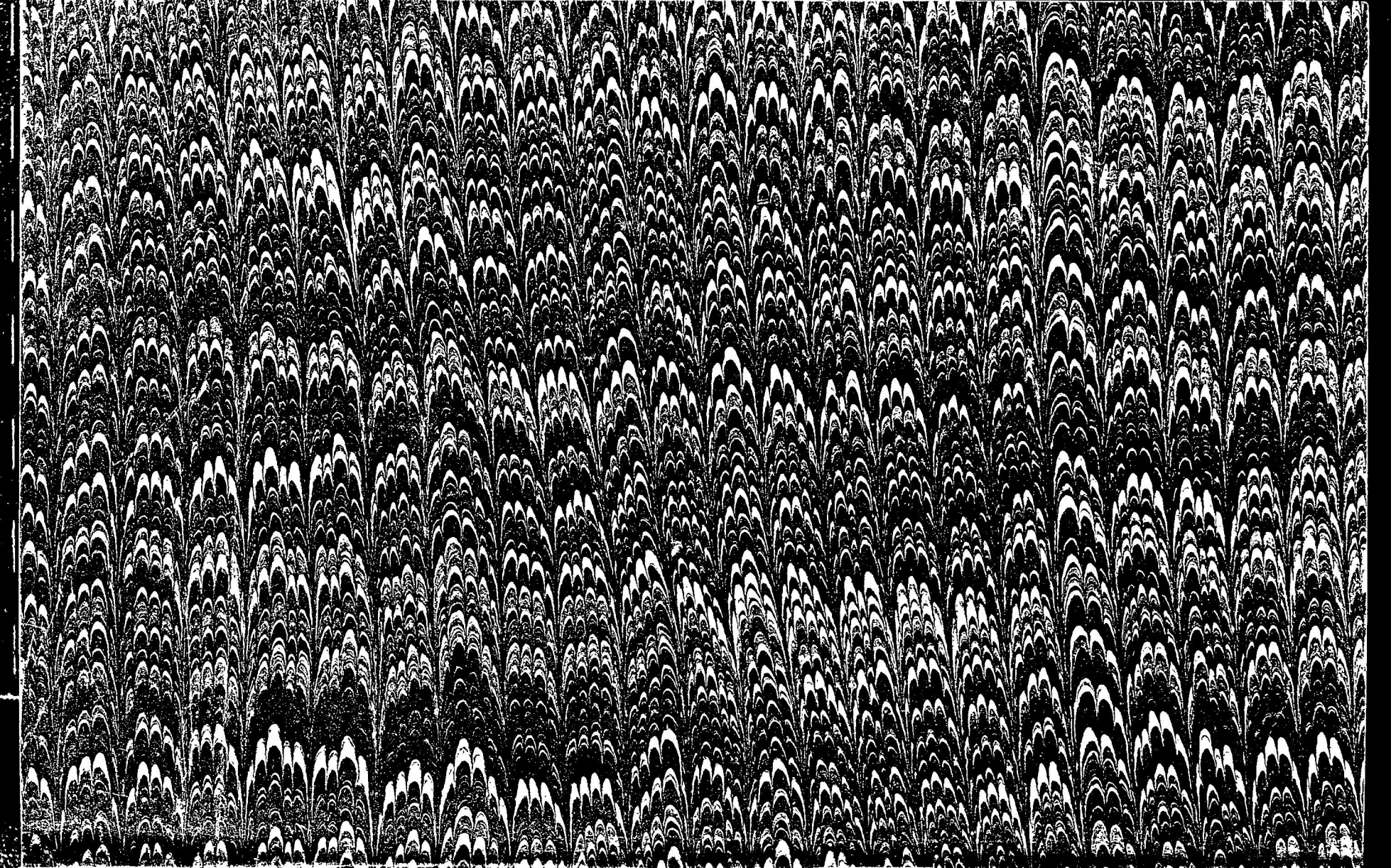
S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation **(email : bibdir(at)ulb.ac.be)**

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/





LA

JEUNE BELGIQUE

TOME NEUVIÈME

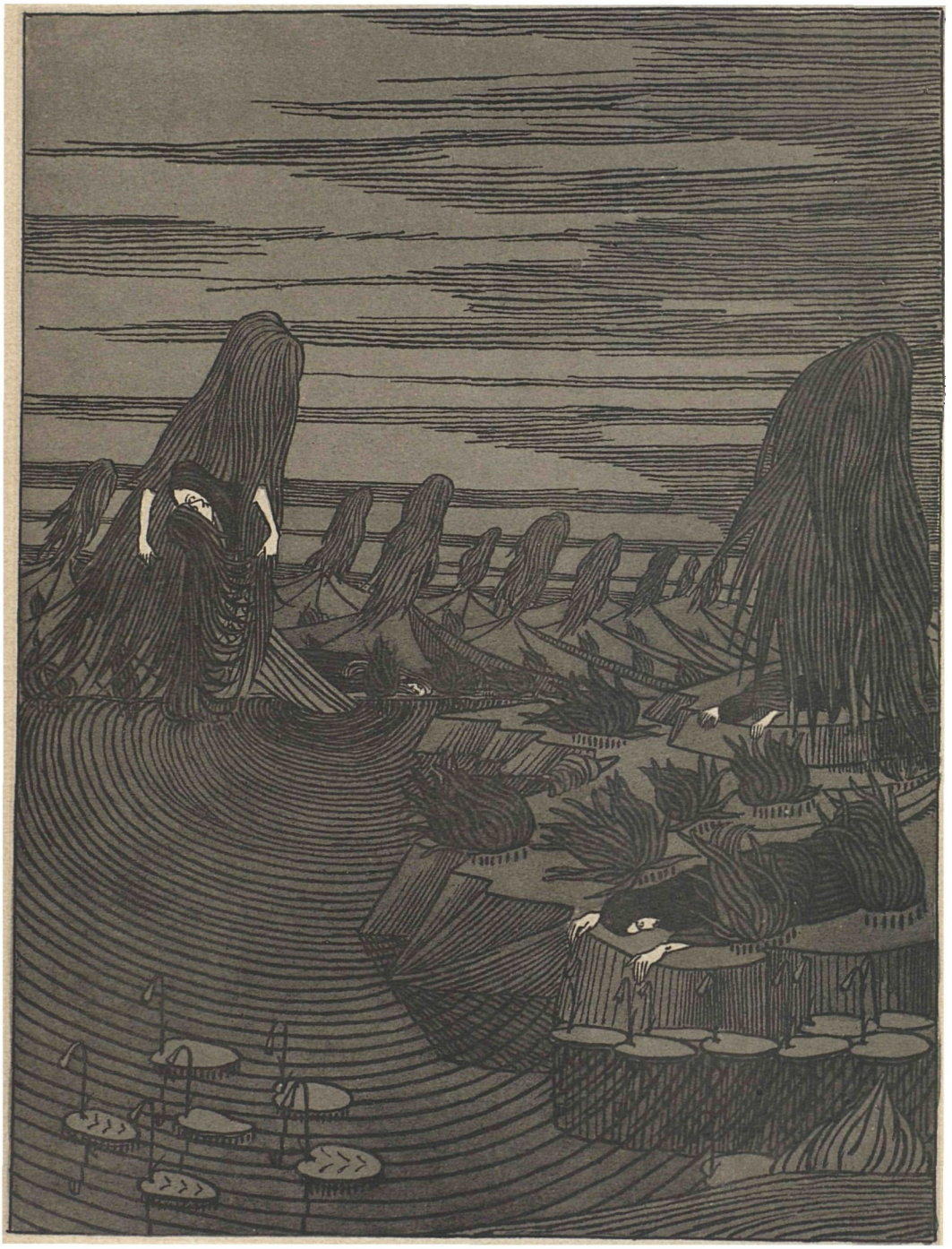


BRUXELLES
BUREAUX : 55, BOULEVARD D'ANDERLECHT

1890

LA

JEUNE BELGIQUE



GE. RO MUNNE INV. ET DEL

HÉLIOG E AUBRY, BRUXELLES

15 Janvier 1890. TOME IX. — N° 1 10me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



FRONTISPICE DE GEORGE MINNE

COLLABORATEURS DU NUMÉRO

Stéphane Mallarmé
Georges Eekhoud
Albert Giraud
Arnold Goffin
Henri de Régnier
Francis Vielé-Griffin
Henry Maubel
Emile Van Arenbergh
Eugène Demolder
Théo Hannon
Maurice Desombiaux
André Fontainas
Georges Destrée
Fernand Severin
Adolphe Frères
Albert Arnay
Maurice Maeterlinck
Iwan Gilkin
Louis Delattre
Jean Boels
Valère Gille
Albert Chapaux
Léon Dardenne

NUMÉRO TRIPLE

Prix : 2 Francs
Avec frontispice : 3 Francs

BRUXELLES
Rédaction : 55, BOULEVARD D'ANDERLECHT
PARIS
LÉON VANIER, ÉDITEUR
19, Quai Saint-Michel

1890

NE CRAINS

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

LA JEUNE BELGIQUE

Directeur : VALÈRE GILLE.

Rédaction : 55, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

ÉCHANGE. — Nous prions les Revues amies de vouloir bien faire le service directement à la Rédaction : 55, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

BOITE AUX LETTRES.

1. EM. CH. Trop d'expressions vermoulues, l'habitude en a émoussé les propriétés, ainsi :

Quand l'hiver terne et gris étendra son sommeil
Sur les bois dépouillés et sur les gazons verts,
Blottis dans le boudoir chargé de vetivers
Nous nous aimerons tant qu'il fera du soleil.

Il y a du bon pourtant, travaillez.

2. L. DUTEUR. Trois petits pâtés, ma chemise brûle, et ron et ron, petit patapon ! nous vous envoyons un mirliton ingénu.

3. J. RAPIN. Pas mal votre *Modernité*. Au prochain.

4. F. R. Tu nous lamartinises !

5. GEORGES COLSON. Vous êtes content? Nous aussi. Ne négligez pas votre père, ainsi tout le monde le sera. *Pax tecum*. A qui le tour?

6. TILMAN. CHARLES. Est-il vrai, m'sieu Charles, qu'à l'occasion du Nouvel-An, madame *Silvestre della Scala*, vous a envoyé sur sa carte les expressions de sa considération distinguée?

7. GEORGES LUZY. Vous êtes né musicien, mon ami; ainsi ce vers :

...Oh! pourquoi t'es-tu tû?

« Qu'on dirait une clarinette dans une symphonie ». Continuez.

8 LÉON HENNEBICQ. Vous êtes de bonne composition et vos vers aussi. *Virtus* meilleur sonnet que *le Baiser*. Travaillez et revenez.

9. OCTAVE HENRY. Vous êtes épique, cher Monsieur ! Connaissons ici vos violences ; *la Jeune Belgique* vous envoie un chapelet de remerciements.

10. MONSIEUR KETJE, au *Journal des Etudiants* de Louvain. Cher petit, nous vous envoyons notre numéro triple de janvier. N'en soyez pas malade surtout. Que le Seigneur vous patafiole!

En vente chez l'éditeur EDMOND DEMAN, rue d'Arenberg, à Bruxelles.

La Damnation de l'Artiste

par IWAN GILKIN

1 vol. gr. in-8°, couverture or, avec un frontispice par Odilon Redon.

TIRAGE A 150 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :

10 sur papier Japon impérial, numérotés de 1 à 10, prix . . 30 francs
140 sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 11 à 150 15 »
(Les numéros 111 à 150 ne sont pas mis dans le commerce.)

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie UNE FEMME D'AFFAIRE, par DUBUT DE LAFOREST.

Un numéro **20** centimes, abonnement (3 mois) **17** francs; en vente partout.

LA

JEUNE BELGIQUE

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)
Directeur : VALÈRE GILLE.

TOME NEUVIÈME



BRUXELLES
BUREAUX : 55, BOULEVARD D'ANDERLECHT

1890

AUX JEUNES

Voici qu'une nouvelle mêlée de jeunes s'est venue joindre à nous, pleine de vie, entraînante, prête à tous les combats ; des jeunes, hardis comme des pages et fiers comme des princes. Ils ont la foi qui déplace les montagnes, casse le nez aux graves pétrifications d'une littérature antédiluvienne et ne faiblit devant aucun obstacle. Les luttes enragées, les théories intransigeantes, les emportements magnifiques, les fières révoltes, les enthousiasmes victorieux, voilà leur programme et gare aux horions !

Il faut qu'ils se réunissent, qu'ils discutent, qu'ils s'excitent ; qu'importent quelques erreurs ou quelques paradoxes ! Dans la lutte ils trouveront l'inspiration d'œuvres belles et fortes, dans la pratique des discussions, dans l'exaltation des combats, leur esprit deviendra plus lucide et plus entreprenant.

La Jeune Belgique est grande ouverte à tous, elle fait appel à tous les fidèles de l'Art ; qu'ils proclament ici leurs idées, leurs opinions, leurs critiques, leurs œuvres. S'ils se sentent à l'étroit dans les formes convenues, qu'ils cherchent d'autres voies, qu'ils développent les moyens d'expression — pourvu qu'ils nous donnent *l'illusion du parfait*.

A l'œuvre donc tous les Jeunes ! Dans un an il faut que la phalange nouvelle et victorieuse se soit groupée autour de l'ancien drapeau toujours

splendide et fier; dans un an on les trouvera réunis à leurs aînés, acclamant le dixième volume de LA JEUNE BELGIQUE. A la grande fête qui se prépare ils apporteront leur enthousiasme et leur audace, et nous aideront, en cette magnifique manifestation artistique, à laquelle TOUS seront conviés.

LA JEUNE BELGIQUE a le droit d'être orgueilleuse du mouvement d'art qu'elle a suscité en cette terre de belgeoisie : l'élan est donné, le public s'inquiète; d'année en année notre phalange s'accroît, des nouveaux viennent se joindre aux anciens pour le bon combat.

Il suffit de jeter les yeux sur les volumes parus ces dernières années pour être convaincu que LA JEUNE BELGIQUE ne fut jamais aussi prospère. C'est *Hors du siècle* et *Pierrot Narcisse* d'Albert Giraud, *les Nouvelles Kermesses*, *la Nouvelle Carthage* de Georges Eekhoud, où vivent si superbement *Contumace* et *les Emigrants*, c'est *le Parnasse de la Jeune Belgique*, *la Belgique* de Camille Lemonnier, *le Lys* de Fernand Severin, *Du Silence* de Rodenbach, *Mon cœur pleure d'autrefois* de Grégoire le Roy, *les Soirs* et *les Débâcles* d'Emile Verhaeren, *le Chant des jours lointains* de Maurice Desombiaux. En cette même année *le Sang des fleurs* d'André Fontainas, cette fine comédie *Une mesure pour rien* d'Henry Maubel, *les Notes* de Francis Nautet, les *Impressions et sensations* d'Arnold Goffin les magiques transpositions japonaises et les éblouissantes *Chimères* de Jules Destrée, *Quillebœuf* et *le Trottoir* de James Vandrunen, *Honnête, plus qu'honnête* d'Arthur James, *Un héros belge* d'Emile Van Arenbergh, et pour clore momentanément cette imposante liste, nous citerons Charles Van Lerberghe, le poète au crayon d'or, comme le qualifia Albert Giraud, et son drame de légende *les Flaireurs*, puis Maurice Maeterlinck, qui s'est placé au premier rang de nos écrivains par les *Serres chaudes* et *la Princesse Maleine.* Rien ne nous arrêtera, les livres succéderont aux livres, cette série d'œuvres se continuera plus belle et plus hautaine. Déjà ce même mois Eugène Demolder a publié ses *Impressions d'Art*, et Iwan Gilkin ce livre si cruellement pensé : *la Damnation de l'Artiste.*

Il nous reste encore, en terminant, à remercier, au nom de la Jeune-Belgique tout entière, Henry Maubel d'avoir bien voulu accepter la direction alors que cette brusque et cruelle mort de Max Waller nous privait de notre plus hardi frère d'armes. Il a su mener victorieusement la campagne de 1889 et le volume qu'il vient de terminer, certes, marquera glorieusement dans la splendide collection de la *JEUNE BELGIQUE*

EN AVANT ET « NE CRAINS ».

VALÈRE GILLE.

ÉVENTAIL

O rêveuse, pour que je plonge
Au pur délice sans chemin,
Sache, par un subtil mensonge,
Garder mon aile dans ta main.

Une fraîcheur de crépuscule
Te vient à chaque battement
Dont le coup prisonnier recule
L'horizon délicatement.

Vertige! voici que frissonne
L'espace comme un grand baiser
Qui, fou de naître pour personne,
Ne peut jaillir ni s'apaiser.

Sens-tu le paradis farouche,
Ainsi qu'un rire enseveli,
Se couler du coin de ta bouche
Au fond de l'unanime pli!

Le sceptre des rivages roses
Stagnants sur les soirs d'or, ce l'est,
Ce blanc vol fermé que tu poses
Contre le feu d'un bracelet.

STÉPHANE MALLARMÉ.

LETTRES POUR LES ILLETTRÉS

V

TRANSPOSITION D'UN AIR CONNU

> Oui, c'est bien là le procédé inconscient qui caractérise mes propres écrits : l'amour de ce que l'on fait, cette intensité de sentiment qui frissonne sous des phrases en apparence banales, cette nature de peintre flamand qui fait que tout ce que notre plume touche, prend l'aspect et la couleur d'un tableau...
>
> (Henri Conscience *à l'auteur de sa biographie*). 21 juillet 1881.

S'il n'existe point de mal comparable à la nostalgie, qu'on se représente ce supplice : endurer l'exil dans son propre pays. Cette peine, que ne connaîtront jamais les inconscients bâtards et les papillons cosmopolites ronge, et dévore, comme une consomption morale, beaucoup d'altières et nobles âmes, seuls enfants légitimes de la patrie.

Le poète Barthélemy Welaan fut un de ces patients. Qui n'a connu ce Flamand endurci et militant dont la tête majestueuse et inquiétante tenait à la fois du mufle léonin et de la hure du sanglier? En ses derniers jours, lorsque personne de son entourage ne se doutait encore de la fin prochaine de ce lutteur, il nous confessa ou plutôt il nous permit de deviner, à travers sa superbe enveloppe physique, le mal incurable qui devait arrêter les battements de son cœur. Son état critique transpira dans une circonstance solennelle que j'essaierai de rapporter avec une piété digne de cette grande mémoire :

Nous étions quatre à cinq artistes, réunis chez lui par les hasards de la rencontre, qui discutions, rompions des lances, entassions force paradoxes, déraisonnions avec prodigieusement d'esprit.

Le vieux Welaan, indulgent, l'œil vif, la main caressant sa longue barbiche de patriarche, prenait plaisir à ces passes d'armes, lorsque l'un de nous, assez épris d'exotisme, commit l'imprudence de jeter, en l'accolant à une épithète dédaigneuse, le nom d'Henri Conscience parmi notre carnage de réputations usurpées.

Tudieu! il eût fallu voir se redresser notre hôte. C'en était fait de l'étourdi dénigreur, tant l'indignation ardait dans les prunelles grises du poète! Mais son poing ne tomba que sur la table. Il y eut un tintinnabulement de verres à bière, et les dernières syllabes d'une de ces formidables malédictions thioises mugirent comme un tonnerre lointain. Un simple éclair de chaleur : la foudre n'éclata pas. Le large front irrité de Welaan reprit sa gravité sereine et un peu mélancolique des horizons septentrionaux. Puis, presque repentant de cette velléité de violence, se rendant compte des égards qu'il devait à l'inexpérience de son juvénile interlocuteur, il l'interpella sur un ton de triste reproche où perçait comme de la compassion :

— Henri Conscience! Ne blasphémez pas ce nom, jeune homme! Vous ignorez l'œuvre de ce génie, de ce bon génie de *notre* Flandre.

Notre intrépide, mais un peu téméraire ami, ne se tint point pour battu :

— Pardon, mon cher maître. J'ai lu des traductions de ce grand homme. Minces! ses romans! Troubadours et pleurnichards. Beaucoup de bleu et de vert quelconques; pas l'ombre de coloris local. Ni terroir, ni racines. Ses paysages : des boîtes de Nurnberg; ses personnages : d'impersonnels fantoches taillés dans le même buis et au même couteau par les pensionnaires des Centrales; ses amoureux : de radieux béats de keepsakes...

— Ah! les traductions! Voilà les conséquences de la traduction! interrompit Welaan. Tenez, voulez-vous avoir une idée de l'œuvre de Conscience, de l'*esprit* de l'œuvre...

Ce disant, il alla vers sa bibliothèque et en retira une plaquette aussi usée, aussi jaunie que le paroissien d'une dévote indigente.

Rikke-Tikke-Tak! Voici qui convient. Quelques pages suffiront pour ma démonstration. Je ne verserai pas dans l'erreur — pour rester poli — que je reproche aux traducteurs français de Conscience, en traduisant phrase par phrase et mot par mot la médullaire prose flamande. Non, je transposerai cette nouvelle à votre intention; je vous la raconterai telle que je la sens, je vous la ferai lire entre les lignes à l'aide d'équivalents français... L'épreuve vous convient-elle?

Tous, sans en excepter le blasphémateur, nous protestâmes de notre curiosité et, à la façon d'un prédicateur s'inspirant d'un texte évangélique, Welaan consulta les premières pages du livre et commença, lentement, presque en psalmodiant :

— Dans un site quiet et amorti de Campine, entre deux villages que le

conteur appelle Desschel et Ralleghem, se dresse une ferme qui ne dirait rien au passant non initié. Sous son revêtement de plantes grimpantes, la façade percée de deux fenêtres glauques offre la physionomie d'une aïeule qui sommeille, cligne des yeux, dodeline du chef derrière les dentelles de ses coiffes. La porte charretière s'ouvre sur l'étable où des vaches luisantes ruminent, dans un clair obscur mordoré; les poules picorent les restes de la pâtée du chien de garde; une perchée de pigeons couronne le toit de glui et, dans l'air vif, le purin s'évapore comme une cassolette.

Le bonnet d'une fille de ferme paraît au dessus de la haie et bat des ailes comme un grand papillon blanc. La voix rude d'un gars se mêle au cahot d'un attelage qui roule vers la ferme, toujours prêt à s'enliser dans le sable. Etres et choses font relativement peu de bruit, ne se meuvent que lentement, comme à regret, et la nuit réduit facilement cette activité dérisoire, à un silence absolu...

Immense, la plaine investit la borde solitaire :

C'est d'abord un courtil planté de pommiers avares, puis des pacages bourbeux où s'épanche un avorton de ruisseau escorté de quelques aulnes; alors seulement commencent les garigues, les sablons tachés de genêts d'or, les nappes de bruyères vineuses, le tout trempé dans une atmosphère toujours humide, dans des vapeurs d'opale qui se dégradent à l'infini.

Aux premières années du règne de Napoléon Ier, de fort grand matin, il y avait toujours dans la chambre principale de la ferme une intéressante jeune fille aux yeux presque trop grands et trop noirs pour un visage si pâle et si allongé.

Assise dolente, devant son rouet, elle chantonnait un refrain dont le rhythme fougueux et les paroles martiales contrastaient étrangement avec la voix chétive de la fileuse :

Ric-tic Attaque
Ric-tic Atout!
Hauts les bras!
Chauds les fers!
Francs les coups!
Ric-tic! Atout!...

Régulièrement en descendant à son tour, la fermière gourmandait sa servante, une enfant abandonnée, une orpheline, et non contente d'exploiter son malheur, de l'outrer comme une bête de somme, la mégère s'oubliait jusqu'à la molester.

Il advint que le chien aveugle fut trouvé mort de vieillesse un matin

dans sa niche. Du coup, l'avare baesine imputa cette crevaison, à la négligence de la pauvre Lena et pour châtier la prétendue coupable, elle imagina de lui faire remplir l'office de la brute :

— Ah ! fainéante, bourrique, tu as laissé mourir de faim le pauvre Spits ! Eh bien, pour t'apprendre, c'est toi qui le remplaceras et au lieu de t'endormir sur ton rouet, tes pattes feront tourner le moulin à battre le beurre !

Pour la première fois, la passive Lena se regimbe. C'est trop d'ignominie à la fin ! Devant cette résistance imprévue, la fermière écume de colère, s'élance sur la rebelle, la renverse, la roue de coups. La victime se laisse traîner sur la dalle, inerte, trop faible pour se défendre mais trop fière aussi pour se plaindre, et prête à mourir plutôt que de consentir à cette abjection.

— Allons, au moulin, la chienne ! Tu y passeras... Dussé-je t'y pousser à coups de fouet !

Mais soudain un troisième personnage se précipite dans la pièce et dégage la victime en empoignant vigoureusement la fermière par le bras.

C'est Jan, le jeune baes, le fils unique de la veuve Daelmans : un solide blondin de dix-sept ans, tête ronde, physionomie à la fois douce et volontaire, des yeux bleus pleins de foi, des narines où palpite l'espérance, des lèvres débordant de charité ; la chair musclée, les membres épais et solides ; toute sa personne attachante dans sa gaucherie même et dans sa saine frustesse.

Il était en train d'atteler son cheval à la charrue et le bruit de cette tuerie l'a rejoint dans la cour.

— N'avez-vous pas honte, ma mère ! dit-il en s'empressant de relever Lena. Ecoutez bien, je suis las de ces horreurs et c'est la dernière fois que je vous menace : si jamais vous levez encore la main sur cette pauvresse, je vous abandonne ; oui, je le jure...

Il va s'engager par un terrible serment, mais Lena lui met la main sur les lèvres : « Merci, Jan, fait-elle, c'est fini à présent !

Et, sans ajouter une plainte, elle se rend à l'étable, détache la génisse, et la mène, le long du fossé, vers le pâturage.

A l'endroit où la bruyère inculte rejoint les prairies marécageuses, se trouve un renflement de terrain planté d'un hêtre. Lena s'assied au pied de l'arbre, lâche la longe de la bête, et, machinalement, ses lèvres rhythment le refrain bizarre :

Hauts les cœurs !
Chauds les fers !
Francs les coups !

Les heures de la matinée s'écoulent sans qu'elle s'en inquiète. Elle oublierait le manger si Jan, son protecteur, ne lui apportait quelques aliments.

Depuis longtemps ils se voient tous les jours ainsi, en tête à tête; assis côte à côte sur ce tertre, échangeant de naïves confidences.

Le jeune paysan la trouvant encore toute bouleversée des avanies du matin, prend ses mains dans les siennes et s'efforce de la consoler : « Oh non, Lena... Tu ne souffriras plus. Ma mère m'a promis de ne plus te toucher... Moi, je travaillerai un jour pour toi... Mon affection rachètera les torts des miens... Patiente donc, pour l'amour de moi... Sache bien que si tu te laissais mourir on me coucherait bientôt, à côté de toi, au cimetière... Ah! j'aurais tant de choses à te dire, mais je ne sais par quoi commencer. Je ne comprends rien moi-même à ce que je ressens. Mon cœur bat si vite!... C'est comme si j'étouffais... Tiens, ce matin encore, en te voyant échevelée et toute meurtrie, j'aurais voulu avoir mille bouches pour te faire une robe de mes baisers, une robe balsamique qui aurait transformé les mauvais traitements de ma mère en autant de suaves caresses!... Et même maintenant je voudrais t'envelopper tout entière comme l'air tiède qui tremble autour de nous... Oh! ne t'effraie pas... Il m'en faut moins pour être heureux : Presser de temps en temps tes mains, te frôler au passage, entendre seulement ta voix, te regarder et rester seul sans rien dire, sans bouger, auprès de toi...

— Et moi, cher Jan, j'endurerais toutes les haines de la terre à condition de garder ta seule affection... Crois-moi, ce n'est pas seulement la scène de ce matin qui me rend triste aujourd'hui... Les champs semblent pleurer sur moi, et me parlent de séparation...

Quelques heures plus tard, un colonel de l'armée française chevauchait botte à botte avec son aide-de-camp à travers les landes de Desschel, lorsque tout à coup, il arrêta son cheval en donnant des signes de la plus violente émotion. Au milieu du silence vespéral, une voix de femme s'élevait doucement et dans ce que chantait cette paysanne, le colonel venait de reconnaître un refrain que lui-même entonnait autrefois, en manœuvrant le soufflet, en battant l'enclume, en étampant allègrement les fers des roussins, car ce soldat de fortune avait exercé jadis à Westmalle, le métier de maréchal-ferrant.

En ces temps lointains, la présence d'une gentille fillette, suivant avec une filiale admiration les nobles et plastiques travaux du forgeron, et répétant, après lui, le refrain martial, achevait de lui donner du cœur à l'ouvrage. Mais le ferme travailleur perdit sa femme, et de chagrin se mit

à boire, négligea son métier lucratif, mécontenta la clientèle, si bien que la forge périclita et qu'un jour les gens de justice mirent dehors le pauvre rafalé et son enfant. Il se vendit à un recruteur et rejoignit l'armée du premier consul, après avoir remis à des voisins sa petite fille avec l'argent de la prime.

Plusieurs années s'écoulèrent. Déjà gradé, l'épaulette à la manche et la croix des braves sur la poitrine, Karel Van Milghem revint au pays pour reprendre son cher dépôt, mais ses voisins avaient quitté Westmalle, et personne ne savait ce qu'ils étaient devenus, eux et la fillette confiée à leurs soins.

Longtemps l'infortuné père parcourut les Pays-Bas, s'informa de sa Monique dans les bourgades les plus reculées, interrogea les passants, visita vainement les orphelinats et les asiles. Toujours leurré, toujours déçu, sans se laisser décourager, il reprenait ses recherches à chaque trève que lui accordait l'infatigable conquérant, son maître. Pour endormir sa préoccupation bourrelante, il se battait comme un lion, se complaisait dans les dangers et les entreprises les plus surhumaines, et, par une amère ironie du destin, plus son désespoir augmentait, plus la vie lui devenait à charge, plus il rencontrait de prospérités et d'honneurs.

Vous aurez deviné que le colonel Van Milghem, reconnaît sa chère enfant dans le souffre-douleur de la baesine Daelmans. Naturellement, il emmène sur le champ sa fille à Paris et pour Jean Daelmans, Lena est aussi bien que morte.

C'était une intrigue jusque-là fort banale et fort anodine; très peu de chose, en somme, que cette idylle de Jan et de Lena.....

— La *Fille du Régiment*, en néerlandais!... risqua l'incorrigible plaisant.

Barthélemy Welaan ne l'entendit pas ou du moins fit semblant de ne pas l'entendre, en homme certain d'avoir le dernier mot.

— Une liaison d'enfants, rien de plus, aurait-on pu croire — continua le conteur. Quelque cœur que vous accordiez à un paysan, encore n'est-ce là qu'un cœur de rustaud, enveloppé d'une membrane trop rude pour que des peines aussi subtiles que le mal d'amour accèdent à ce viscère! Le rural florissant a perdu son amie, la belle affaire! Il se consolera bientôt en lutinant une autre femelle. Ce gros soupirant a fait son devoir; admettons même qu'il ait montré plus d'humanité et de chevalerie que ses pareils, mais pour cette raison même, nous n'en attendons pas davantage. Et je trouve très naturel qu'en fumant et labourant sa terre, en s'évertuant du matin au soir, le jeune homme oublie cette amourette et que le passé idyllique pâlisse devant les soucis du présent et du lendemain; en un mot qu'à l'âge

d'homme, las de son platonisme, la sève se montrant plus exigeante, notre robuste camarade, plus copieux, plus monté en ton, s'apparie honnêtement, sans répugnance et sans phrases, à une ronde pataude de sa paroisse, diligente et sanguine comme lui.....

Que vous connaissez mal, alors, nos paysans de Campine! Il en alla tout autrement de Jan Daelmans et son cas n'est pas exceptionnel dans ce pays d'imaginatifs.

Oui, depuis le départ de Lena, la chanson du joyeux ferrant de Westmalle hanta le jeune baes de la ferme Daelmans. Et, pour lui, ce chant ne fut pas le refrain sans conséquence que le roulier sifflote machinalement en entrechoquant ses sabots et auquel il n'attache pas plus de signification qu'à la fleur cueillie au bord de l'accotement et dont il mâchonne la tige par désœuvrement et qu'il rejette avec la même indifférence dans l'ornière. Jan Daelmans fut complètement possédé par cet air.

Comme autrefois Lena, il se lève avant les autres pour se trouver seul dans la grande chambre. Il s'éternise devant le rouet et l'escabeau abandonnés par la pâle fileuse. Peut-être attend-il que le rouet s'anime aux notes du refrain coutumier?

Mais on marche au dessus de sa tête dans la soupente. Avant que sa mère le surprenne, il s'empare d'une houlette et s'esquive rapidement. Il va, — toujours comme l'absente, — le long de l'aunaie, au bord de la douve où s'abreuvait la génisse, il atteint le monticule où Lena s'asseyait, où il la rejoignait en cachette au milieu du jour, il se laisse choir à plat ventre sous le hêtre, et, redressé sur ses coudes, il embrasse longuement des yeux la morne varenne, jusqu'à ce qu'il batte des paupières, et qu'il revoie, la *désirée*, à travers le brouillard d'impérieuses larmes. Le susurrement des insectes, le friselis des feuilles lui chante le refrain fatidique. Alors, il s'enfonce le visage dans l'herbe, et se bouche les oreilles auxquelles la torturante mélodie bourdonne comme une guêpe maligne, mais il a beau faire, ses sanglots même rhythment l'air fatal, et sa poitrine s'abaisse et se soulève convulsivement à ces notes martelées.

La crise nerveuse passée, il se relève, fait un effort pour s'éloigner mais ses pieds restent comme attachés à cette place. Il enfonce alors la houlette dans le sol, croise les bras sur le manche, repose le menton sur les poings et demeure ainsi, immobile, en arrêt, les yeux interrogeant la grand'route sur laquelle il vit décroître la chaise de poste emportant Lena.

La nuit le trouverait planté à la même place si une jeune paysanne, sa sœur, dépêchée par leur mère, ne venait le surprendre. La gamine s'est approchée de façon à ne pas être aperçue; sournoisement elle se glisse

derrière lui, elle lui frappe l'épaule le plus rudement qu'elle peut. Il sursaute et ne répond que par la plainte sourde d'un malade touché à l'endroit endolori.

Alors, avec la cruelle joie d'une cadette autorisée à faire la leçon au grand frère, elle lui rabâche les doléances qu'elle entend proférer chaque jour par leur mère :

— Jan ! Jan ! Sois donc raisonnable... Elle est vraiment jolie la vie que tu mènes. Penses-tu que notre pain cuise pendant que tu comptes les nuages qui passent ! Depuis trois mois te voilà presque aussi fou que l'était cette paresseuse pièce qui partit avec ce soldat, son soi-disant père... Ah ! tu copies fidèlement ses lubies, à cette sorcière !... Comment tout cela va-t-il finir ? Fi Jan, à ta place je serais honteux ! Notre mère garde le lit et c'est à peine si tu songes à elle. Veux-tu donc conduire la ferme à sa ruine, nous mettre tous trois sur la paille, et toi, finir à Gheel ?

Sans écouter cette litanie, docile, il marche devant elle, pour regagner le logis, toujours plongé dans ses divagations, toujours taciturne...

— Hélas, cette blanche sorcière aux yeux noirs s'est vengée de nous sur le jeune *baes !* gémit la maisonnée.

— Ah ! que n'ai-je tué la malfaisante pecque ! glapit la fermière.

Ils recourent au curé du village pour rappeler le malade à la raison.

A son tour le pasteur surprend le gars sur la butte du hêtre et lui reproche son apathie inquiétante. Comme Jan ne s'émeut pas plus de ce prêche que des giries de la famille, le prêtre s'impatiente et lui montrant le hêtre : — Mais, malheureux garçon, tu veux donc que ta mère accomplisse sa menace, et que, pour te guérir, elle abatte cet arbre de malheur !

Le jeune homme n'a fait qu'un bond, et secouant rudement le bras du prêtre :

— Abattre cet arbre ! Que venez-vous de dire ! Ah ! que personne ne s'avise d'y toucher, car aussi vrai qu'il y a un Dieu, la même cognée assommerait le hêtre et le bûcheron !

Mais se repentant de cet accès de révolte, une réaction subite l'agenouillant aux pieds de son pasteur, il se débonde, se soulage comme un pénitent au confessionnal :

— Après le départ de Lena, je voulus l'oublier, oh ! bien sincèrement. Hélas la plainte du soc retournant la dure me répétait son nom. Dans la grange mes fléaux cadençaient le désolant refrain de la fileuse. Le ramage des oiseaux s'ingéniait à imiter sa voix...

Et comme le prêtre l'engage à quitter ces lieux hantés par le souvenir de la fille pâle, à partir pour Malines, à faire une retraite au séminaire.

— Jamais ! s'exclame Jan, jamais je ne me résignerais à cet exil... Vous souvenez-vous de mon voyage dans les pays wallons, de cette absence de huit jours à laquelle me condamnaient les intérêts de la ferme? Ah ! vous ne saurez jamais la torture que j'endurais !

Libre de retourner au pays, chez nous, je marchais tout un jour et encore une pleine nuit, sans prendre de repos. O le trop ineffable moment où l'odeur des brûlis me surprit, apportée par la brise matinale ! Je dus m'arrêter, ma respiration s'embarrassait, je chancelai éperdu, enivré, oui, littéralement saoûl. Et plus je humais l'incomparable arome, plus ma poitrine se gonflait, plus mes oreilles bourdonnaient, plus je me sentais défaillir. M'étant engagé dans le premier bois de sapins, ce fut une autre béatitude. Je tombai à genoux comme à l'église, je remerciai Dieu, à haute voix — j'ai dû crier comme un fou — de m'avoir accordé cette grâce sans pareille : retrouver mon beau pays. Et le rouge soleil levant parut s'avancer vers moi pour me communier !... Croirez-vous qu'en découvrant la première touffe de bruyère je sois tombé dessus comme un affamé, et que l'ayant cueillie, avide, safre, je l'aie portée à mes lèvres. Que dis-je? je l'aie mangée avec délices, uniquement afin de rapprocher davantage de mon cœur et de mêler à mon sang, la plante tant adorée !.... Et, arrivé ici, ne pensez pas que je me sois rendu directement à la ferme... Je courus d'abord reconnaître ce hêtre et ces buissons de genévriers... Je leur parlai, je les étreignis, je les arrosai de mes larmes, comme si j'avais eu affaire à des chrétiens comme nous... Ah ! tout cela à cause d'*elle*... Et c'est alors que vous me proposez de m'exiler pour six ans !... Non, mon père; jamais, jamais, jamais ! »

A ce passage, Barthélemy Welaan s'arrêta et passa la main devant ses larges orbites comme pour en éloigner une mouche importune, mais oserait-il me garantir, le rude homme, que du même geste il ne cueillit pas une larme perlant à la pointe de ses cils hirsutes, comme tremble une goutte de rosée aux barbes des seigles ! D'ailleurs, pourquoi nous en défendre; nous suffoquions tous et, plus encore que les autres, le blond mondain, celui que nous surnommions Fortunio, appuyé contre la paroi, le visage caché dans ses mains, se détournait de nous pour sangloter à son aise, tant cette page amoureusement patriale exaspérait, intensifiait toutes les poignantes tendresses, les facultés aimantes contenues en nos âmes et remuait en nous des fibres que nous ne nous connaissions plus.

Le narrateur se remit le premier, et alors, presque radieux de notre émotion, radieux à la façon des vagues ensoleillées, il poursuivit, mais en consultant de moins en moins le texte original, improvisant, décrivant de mémoire, avec une exaltation augurale.

— Entretemps, la riche Monique, entièrement au bonheur d'avoir retrouvé son père, recouvrait, à Paris, les forces et la santé. Entreprise par des maîtres habiles, la jeune vachère s'était dégrossie. Bientôt elle put assister aux bals et aux réceptions. Sa robuste beauté flamande, alliée à une grâce et à un charme naïfs, en firent une des reines de la cour impériale. Jan Daelmans, lui-même, aurait à peine reconnu dans cette grande brune, rieuse, mutine, presque provocante, épanouie comme une rose thé, sa liliale et dolente amie d'enfance.

Mais, brusquement, la métamorphose s'arrêta et, par gradations insensibles, ce regain de santé, cette exubérance s'amortirent, cette turbulence, cette joie de vivre se calmèrent, et, dès le second hiver, son ancien penchant à la rêverie reparut, penchant discret, petits airs penchés que l'*Ossian* de Macpherson allait mettre à la mode et qui paraient Lena d'un nouveau montant.

Aux accords de la musique de bal, emportée dans le tourbillon de la danse, elle demeurait subitement distraite, perdait la mesure, s'arrêtait sur place. Au milieu d'un entretien aimable et frivole elle oubliait de répondre à son interlocuteur, le regardait sans le voir avec une étrange obstination, et, interpellée, rendue au sentiment du salon où elle se trouvait et des cavaliers qui lui faisaient leur cour, elle semblait se réveiller, sortir d'un rêve, choir de quelque ciel. Elle-même était la première à rire de ses évagations. Mais elle cachait la nature de ces « absences ». Peut-être ne se rendait-elle pas compte des influences qui l'arrachaient à son milieu et à son nouvel entourage. Ces retours en arrière, furent très vagues, très inoffensifs en commençant :

En pleine assemblée mondaine surgissait le grand hêtre ombreux, isolé dans les sablons. Ce n'était plus les pas cadencés des danseurs et les soupirs des archets qui faisaient frémir et vibrer le cristal des girandoles, ce n'était plus des vétérans en uniformes chamarrés qui se confondaient en révérences devant d'éblouissantes maréchales : la brise passait dans la lande, éparpillant la poudre d'or des genêts, et les bruyères frissonnaient, frileuses et parfumées.

Monique, ou plutôt Lena, revoyait-elle le hêtre et le mamelon, hantés comme ils l'étaient depuis son départ, par la figure pitoyable d'un jeune rustre qui tendait vers elle ses mains terreuses et la conjurait de ses prunelles humides? Mais plus d'une fois, au moment où un glorieux muscadin en habit bleu barbeau à boutons d'or, cravaté de dentelles, venait l'engager cérémonieusement à la danse, la fière demoiselle s'emparait de ces mains formalistes avec une avidité fiévreuse, les pressait énergiquement dans les

siennes, dévisageait avec une persistance étrange le cavalier très interloqué, puis, déçue, sans s'excuser de sa méprise, le repoussait brusquement et se hâtait de quitter la fête.

De passagères et anodines qu'elles étaient, ces visions devinrent de plus en plus fréquentes et redoublèrent d'intensité. Sous cette obsession, Monique prit en horreur la vie brillante où elle s'était jetée avec une sorte de frénésie; bouda les cercles aristocratiques, s'abstint de paraître à l'Opéra et à la Comédie-Française, et rechercha, comme en son enfance, la solitude et le recueillement. A présent, elle demeurait de longues heures dans le coin le plus sombre de ses appartements ou, assise à la fenêtre, ses yeux suivaient le vol des nuages chassés vers le Nord et ses lèvres, s'entr'ouvrant sous l'action d'une occulte puissance, murmuraient le refrain rhythmique de la blanche fileuse d'autrefois.

Peu à peu sa carnation d'opulente rose thé se fondit, s'effaça pour faire place à la pâleur liliale et diaphane et ses yeux parurent de nouveau trop grands et trop noirs pour son blanc et mince visage.

Le général Van Wilghem, qui n'avait que combattu mollement les dispositions bizarres de son enfant gâtée, finit par reconnaître la gravité du mal, et, sur l'avis des médecins, songea à marier sa fille avec son aide-de-camp, vaillant et loyal garçon qu'il chérissait à l'égal d'un fils et qui portait depuis longtemps à la fantasque héritière un amour aussi ardent et aussi inépuisable que sa bravoure.

Consultée, la jeune fille déclara à son père qu'elle n'éprouverait jamais pour ce soldat d'élite qu'une affection toute fraternelle. D'ailleurs, elle prétendait ne ressentir aucun malaise, ne convenait pas de la peine sourde et implacable que révélaient ses pâles couleurs.

Enfin, un jour que son père éploré était parvenu à l'émouvoir, à force de supplications, elle lui avoua, avec la pudeur d'une vierge qui trahit son secret d'amour, son désir impérieux, inéluctable de revoir la Campine.

Le voyage, décidé sur le champ, ajourné malheureusement par les événements politiques, finit par s'accomplir. Il était grand temps : l'état de la malade empirait à vue d'œil.

Les frontières flamandes sont franchies; ils atteignent Anvers, une berline les conduit à leur nouvelle demeure, un de ces nobles et superbes hôtels de la Place de Meir déserté par un patricien proscrit sous la Terreur. Au moment où la voiture va s'engager dans l'allée cochère du palais, Monique, jette un grand cri. Le général l'interroge avec anxiété :

— Oh! ce n'est rien, mon père... Mes yeux ont rencontré ceux d'un

mendiant déguenillé, posté contre une borne, et telle était l'expression obstinée de ses regards, qu'ils me traversaient le cœur; si j'ai crié, c'est que ce pauvre ressemblait à Jan Daelmans... Mais ce n'est pas lui, j'en suis certaine à présent...

La faiblesse et la fatigue de Monique empêchent les voyageurs de poursuivre leur voyage jusqu'en Campine. La moindre aggravation du mal la tuerait.

Le père, assis auprès de la malade, épie, l'âme ulcérée, les ravages de la consomption sur cet idéal visage.

Obstinément, la jeune fille ne sort de ses longues prostrations que pour fredonner d'une voix très douce, presque éteinte, le fatidique couplet du maréchal-ferrant. Même, pendant son sommeil, les syllabes mortelles persécutent ses lèvres.

— Toujours cette chanson! Elle alimente ta tristesse, chère enfant; tu m'aimes donc bien peu que tu persistes à te faire du mal... Ah! si tu voulais!...

Et, de nouveau, son père la conjure d'épouser l'aide-de-camp.

— Non, je resterai libre... je ne veux appartenir à personne... Laisse-moi rester comme je suis ou plutôt redevenir ce que j'étais, mon père!

Il insiste. Lorsqu'ils habiteront Desschel, dans leur natale Campine, quelle jouissance pour elle, de parcourir la contrée élue en compagnie d'un époux digne de son rang et de ses perfections... de visiter à deux le hêtre favori, les genévriers bizarres, tous ces objets qu'elle ne cesse d'évoquer et qu'elle pourra bientôt bénir et palper de ses mains ferventes!

— Oh! oui, père, que ce serait un grand bonheur! Mais le compagnon que tu me recommandes n'est pas un fils de notre Campine!... Comprendrait-il la chanson suggestive du grillon? L'ombre et les murmures des sapins ont-ils présidé aux ébats de son enfance? L'infini de la plaine et son incommensurable horizon ne sembleraient-ils pas monotones à ce nomade et capricieux enfant des monts, avide de déplacements et d'aventures...

Elle s'interrompt.

Elle a changé de couleur, son teint s'est subitement avivé, un sourire extatique s'épand sur ses lèvres frémissantes. Elle joint les mains, lève les yeux au ciel. Elle semble un de ces anges de marbre, immobiles sur les tombes; elle est blanche, elle est belle, mais sa beauté fait mal.

Quelle musique plonge la malade dans ce ravissement?

Le général prête l'oreille à son tour.

Et de la rue, sous les fenêtres, monte très distinctement jusqu'à eux le refrain hallucinant, modulé avec un accent de mélancolie et de tendresse

indéfinissables par une voix d'homme jeune, un peu rauque, un peu étranglée.

Quoi, toujours cette chanson maudite! Une nouvelle dose de l'implacable poison qui lui reprend sa fille! Puis, n'est-ce pas de l'humble origine du général Van Wilghem que se moque l'impudent refrain !

Furieux, le vétéran sonne ses laquais et leur ordonne de lui amener, de gré ou de force, le maraud qui les nargue et les persécute de son abominable complainte.

Le pauvre hère que la valetaille empoigne et traîne non sans le rudoyer devant le maître, n'est autre que le mendiant loqueteux que la malade entrevit par la fenêtre de sa voiture.

En reconnaissant, non sans peine, dans cette apparition lamentable, l'ancien protecteur de sa petite Monique, la colère du général tombe brusquement ; il recule consterné, presque honteux de son humeur :

— Vous, Jan Daelmans! Vous, dans cet état!... Vous, réduit à ce point!... Ah! c'est mal de ne pas avoir songé à vos amis! Que ne nous informiez-vous de votre dénuement! N'êtes-vous pas notre créancier pour la vie?

Et, s'approchant d'un meuble, il fouille dans les tiroirs : on entend bruire des pièces d'or.

De l'or à Jan Daelmans? De l'or à ce féru d'amour? Vous n'y songez pas, général! Il désirait simplement vous confesser le secret de sa vie, et dire ensuite, avant de partir pour de bon, un suprême adieu à son amie d'enfance :

Ah! général, ces insultantes largesses le chassent plus brutalement que ne pourraient le faire vos estafiers! Et Jan se traîne, le cœur brisé, vers la porte.

Mais cette crispante épreuve a vaincu les dernières hésitations de Monique. Impossible de se contraindre plus longtemps! Mue par une force surnaturelle, elle se précipite pour couper la retraite au paysan et s'affaisse devant lui en s'écriant : « Reste! Reste!... » avec un accent qui révèle au jeune homme une passion au moins aussi ardente que celle qu'il lui porte.

Cette minute ineffable le paie largement de son long purgatoire.

Le père a compris, et, pantois, sourcilleux, ne sait encore à quoi se résoudre.

Alors, entraînant son Jan, elle tombe, avec lui, aux pieds du vieux soldat, et elle le conjure avec des paroles et des accents qui réduiraient en fleuves de larmes les montagnes de granit :

— O père, pardon!... Retenez-le ou j'expire! C'était ce Jan, lui seul, toujours lui, que je voyais et que je regrettais, et que je voulais... C'est son

absence qui me tuait... Il est mon frère, mon doux protecteur, mon bien-aimé!... O Dieu, il s'en irait une seconde fois, je ne l'aurais retrouvé que pour le perdre à jamais! N'est-ce pas que vous ne voulez pas qu'il parte, mon père?... Voyez, Jan me rend la vie, Jan m'a guérie; donnez-le moi..., donnez-le moi!...

Et, se relevant, sans attendre la réponse du père, Lena se précipite éperdue dans les bras du paysan. Le cœur sous les haillons, le cœur sous les dentelles, battent l'un contre l'autre. Des regards, comme jamais n'en échangèrent les plus violents possédés d'amour, se disent l'accablant infini de leur mutuel désir.

En les voyant accolés, haletants, oppressés, si amoureux qu'ils en râlent, si jeunes, si beaux, si émaciés, si pâles, tristes pénitents d'amour, épuisés par le plus cruel des jeûnes, le général sent fléchir son orgueil et sa volonté. Pauvres êtres! Ils sont tellement à bout de forces que s'il disait non, en ce moment, ils expireraient dans les bras l'un de l'autre.

C'en est fait. Deux larmes lentes et lourdes comme le givre qui s'égoutte des branches chenues, au premier rayon printanier, tombent lentement sur sa moustache de grognard, et, tout autre consentement lui restant dans la gorge, il ouvre des bras paternels à Jan Daelmans.

Après quelques minutes de poignant silence, Barthélemy reprit avec plus d'onction encore :

L'histoire de Jan Daelmans et de Monique Van Wilghem, cette idylle passionnée symbolise pour moi, les amours du Flamand et de la Flandre.

Un jour la Flandre candide s'enfuit au bras d'un tuteur puissant qui l'étourdit dans les fêtes, la grise de luxe, la leurre d'une apparente félicité, et rêve de l'unir au Welche. D'abord, l'appétissante et plantureuse héritière prend goût à ces distractions, à ces passe-temps frivoles, à ces déduits superficiels. Heureuse et fière de ces hommages, de ces adulations, de ce changement survenu dans son existence jusqu'alors laborieuse et guerrière, traversée de périls, pleine de luttes et d'héroïsme, la fille préférée de la Germanie, semble renier son origine et son passé. Mais un jour, la chanson des terribles ferrants de Gand et de Bruges, des virils communiers, des *Klauwaerts*, grands tombeurs de Welches, lui remonte aux lèvres :

Hauts les bras!
Chauds les fers!
Francs les coups!

Elle se réveille. La nostalgie lui étreint le cœur : elle se consume en

regrets et en désirs. Elle halète après son simple et rude compagnon d'enfance; il lui tarde de se régénérer dans ses viriles étreintes, de n'appartenir qu'à lui.

De son côté, l'ami féal rappelle aussi de toute la force de ses farouches tendresses, l'inconstante et désirable créature.

En vain, pour le guérir de cet amour inextinguible, des conseillers timorés et de sang rassis ont-ils voulu le consacrer au service du Seigneur et l'arracher aux félicités profanes.

— Oublie ton ingrate Flandre lui ont suggéré ces conseillers, tourne tes regards vers Rome. N'aie plus de Patrie en dehors de l'Eglise. Applique-toi cette parole évangélique : « Ma Patrie n'est point de ce monde! »

Mais, efforts stériles! Paris n'agit pas avec plus d'influence sur la Flandre que Rome n'a d'action sur le Flamand. On a beau parler une langue étrangère autour d'elle, la parer d'ornements hybrides, l'affubler d'une toilette d'emprunt, tenter de la défigurer peu à peu, exiger d'elle le mépris de son ancienne condition, à certaines heures, de plus en plus fréquentes, la Flandre se rappelle ses travaux, ses victoires, et va jusqu'à regretter son long martyre.

Entretemps, furieux de n'avoir pu l'attacher immuablement à Rome, les conseillers du Flamand l'expulseront de son bien, le voueront au vagabondage et à la mendicité. Et seuls les pauvres gens, les braves cœurs du peuple, les humbles femmes prendront pitié du gueux flamand qui se consume d'amour pour sa Flandre!

Jusqu'au jour où elle te sera rendue, ta brune Patrie, ô mon féal garçon, mon blond Germain aux yeux bleus! Jusqu'au jour promis où, à ta vue, la Flandre aussi exposée que toi aux séductions et aux convoitises de l'étranger, la Flandre qui rompit les chaînes fleuries de la France comme tu tins en échec la Rome pontificale, jettera ce cri rédempteur : « O! Dieu rends le moi, lui seul peut me sauver! »

« Puisse le Ciel écouter alors cette prière et vous réunir pour jamais, ô Frère, ô Patrie! »

Le vieux Welaan prononça ces derniers mots avec une exaltation prophétique. Chacun de nous dit *amen*, à cette patriale invocation.

Et comme à Jan Daelmans il me sembla que le soleil natal — mais un soleil couchant — venait de me communier...

GEORGES EEKHOUD.

VERS

ALLÉGORIE

A Louis Delattre.

Je vois, dans un jardin frileux
Dont la fine ramure noire,
Sous des bourgeons roses et bleus,
S'orne d'un printemps illusoire,

Dans un grand jardin sérieux
Où, près des charmilles lassées,
Pleure en jets d'eau mystérieux
Le sang des fontaines blessées,

Au son de rebecs maladifs
Et de frêles flûtes doussaines,
Un cortège d'enfants tardifs
Promenant leurs grâces malsaines.

Ils mêlent dans un carnaval
Tous les temps et tous les costumes :
L'un à pied, d'autres à cheval,
Ou dans des carrosses posthumes.

Enfançons malingres, pliés
Sous leurs casques et leurs rondaches,
Plus petits que leurs boucliers
Et plus légers que leurs panaches!

Roitelets aux gestes hautains,
Minimes marquises espiègles,
Portant à leurs poings enfantins,
Au lieu de perruches, des aigles.

Plus d'un Charlemagne exigu,
Qui s'embarrasse dans sa robe,
Joue en riant son rire aigu
Au bilboquet avec le globe.

Un pape aux yeux de feu follet
D'un air gamin lance une bulle
Au nez d'un grave Triboulet
Dont le bonnet tintinnabule.

Des juges lilliputiens,
Givrés de perruques sévères,
Dans des Digestes anciens
Vont effeuillant des primevères.

Et sous sa coiffe de linon,
Houlette en main, par les quinconces,
Notre-Dame de Trianon
Mène un troupeau de loups et d'onces.

Ils vont ainsi, silencieux,
Le long des fontaines blessées,
Et les rebecs mystérieux
Persifflent leurs vagues pensées.

Ils sont très jeunes et très vieux,
Charme enfantin, grâce sénile!
A la fois tristes et joyeux,
Ils ont dix ans, peut-être mille.

Ils vont ainsi, petits abbés,
Petites reines, petits princes,
Et leurs têtes aux fronts bombés
Martyrisent leurs cols trop minces.

Leurs grands yeux, leurs yeux étrangers,
Où l'or du soir palpite et sombre,
Baignent de rayons mensongers
Leurs chairs de lys éclos dans l'ombre.

Leur gaîté, comme un vol d'oiseaux,
Saigne et s'étrangle dans leur rire,
Et je crois voir au fond des eaux
Danser des figures de cire.

Projets de mon cerveau lassé,
Désirs aux bottes de sept lieues,
Caprices d'un soleil glacé,
Tulipes noires, roses bleues,

Ainsi vous naissez, trop petits
Dans ce beau jardin de mensonges.
Enfants de mes fiers appétits,
Marionnettes de mes songes!

LADISLAS LASKI

(1573)

Jeune et las, la chair allouvie,
Prince d'intrigue et de hasard,
Dans son palais de Cracovie,
L'ami du seigneur de Ronsard,

Le roi de Pologne regarde
De ses lourds yeux noirs l'enfant qui
Vient de s'enrôler dans sa garde,
Le fils du palatin Laski.

Dix-sept ans : grâce fière et fine;
Glaive vierge dans son fourreau;
Des élégances de dauphine;
Des férocités de bourreau.

Toute l'indolence des Slaves :
Cheveux ondés, pâles et longs,
Grands yeux verts du soleil esclaves,
Voix de luths et de violons;

Front lisse et limpide qu'enchante
Une chimérique toison,
Gonflé d'une veine méchante
Qui le barre comme un blason;

Hanches féminines et minces
Où couve d'un sommeil menteur,
Pour l'ennui maladif des princes,
La force du gladiateur.

Son corps svelte, liane et soie!
Aux ondulations de lac,
Son corps de paresse et de joie
A des bercements de hamac,

Et sous les martres zibelines
Et les joyaux à l'œil ardent,
Toutes vos caresses félines,
O créoles de l'Occident!

Dans l'or des prunelles virides
Rêve une perfide Arkhangel
Où les pommes des Hespérides
Rosissent des arbres de gel.

On croit voir, quand son rire éclate
En lazzi cruels et fleuris,
Des vipères à tête plate
Jouer avec des colibris.

Echanson d'étranges caprices,
Sait-il à qui seront versés
Ces vins d'étoiles et d'épices,
Ses baisers fervents et glacés?

L'orage d'un fier destin gronde
Au fond de cet adolescent,
Et sa douceur est si profonde
Que l'on s'y mire en frémissant.

Le prince et l'éphèbe se toisent,
Et dans un échange d'éclairs,
Escrime équivoque, se croisent
Les yeux noirs avec les yeux verts.

Sans trembler Ladislas regarde
Ce roi tel qu'il l'avait songé :
Le regard vert, jusqu'à la garde,
Dans le regard noir s'est plongé;

Et les prunelles sanguinaires
Du calme enfant victorieux
Ont les lueurs visionnaires
D'un cliquetis silencieux.

ALBERT GIRAUD.

NOTES CURSIVES

I

Pour aimer réellement, il faut beaucoup oublier. Oh! cette indulgence qui ne se rembourserait pas en détail, cette chaude, entière mansuétude, fière et discrète, au point de laisser ignorer son démérite, à l'être chéri, l'empêcher de s'apercevoir de sa faute. Les lâches et avares rémissions dont s'enorgueillit celui qui pardonne, qui lui créent une supériorité sur son ami, sur son amant; presque une sorte de chantage! Grâces amères et pesantes! Etre à toutes les heures, chaque jour, avec ses joies et ses douleurs, à la merci d'un regard, d'une parole équivoques ou venimeux qui, vous arrachant à l'exaltation parmi laquelle vous vivez, vous entraîneront à l'écart et vous rappeleront : — « Voici, vous avez péché, mais MOI, — je vous ai pardonné ! »

II

Écrire des œuvres tristes, endolories, souriantes d'un malsain et vindicatif sourire, et penser que si peu suffirait pour éteindre le facile rictus des

sceptiques et des railleurs, leur conférer une peut-être éternelle éloquence : une minute de ce vil courage physique.

Mais, ce serait acquérir la Gloire, à trop bon compte.

III

Schopenhauer définit la Pitié, un sentiment primordial, pur et spontané, sans autre mobile ni aliment que lui-même. Il en fait, je crois, le fondement de sa Morale. Abstrayant ces deux assez grossiers et rudimentaires ressorts : celui du chrétien et « faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît » — la charité, pratiquée en secret, hors de toute ostentation philanthropique, de tout espoir de récompense, ne dériverait-elle encore de quelque égoïsme sublimé, d'un plus diabolique et damnable amour-propre?

Ce serait comme un miroir adulateur que l'on se présenterait, à soi-même; un reflet ennobli, très doux à l'orgueil intime de son cœur.

La Miséricorde, si fangeuse que soit sa source, est louable, pourtant, puisque les hommes préfèrent, généralement, se complaire et se glorifier dans le Mal.

IV

Assister quotidiennement à des funérailles : la plus infaillible des gymnastiques misanthropiques. Mais, pour pénétrer le fond de l'ignominie mondaine, se plonger au plein de la boue, il faudrait pouvoir être, tour à tour, avocat, médecin et confesseur, ou, — plus simplement, — s'instituer usurier et limiter son trafic à cette espèce de gages : — les souvenirs de famille!

V

Les lithographies de Redon semblent d'un art, en quelque sorte, *passif;* la collaboration excessive imposée au spectateur explique la rareté des esprits qu'elles émotionnent.

Burlesques, ces dessins, pour les âmes vulgaires; elles en rient, raisonnablement, d'ailleurs. D'autres, devant ces frissonnantes gravures, s'enivrent de leurs rêves, de certains de leurs rêves où, à la contemplation, des songes se projettent. C'est par quoi, un album de ce prestigieux aérolithographe est *signe*.

Les uns s'attachent au sens perceptible et palpable de l'œuvre et se moquent; les derniers y amarrent leur imagination et se laissent entraîner à une dérive douce et taciturne.

VI

ETHIQUE — ESTHÉTIQUE — ces mots paraissent mieux que paronymes. N'est-il pas très plausible que la vilenie, la bassesse d'âme du « bourgeois » s'engendrent du défaut absolu du sentiment de l'harmonie, de tout instinct d'eurhythmie? Ou, plutôt, la connexité s'affirme-t-elle point évidente de l'inintelligence artistique et du strabisme moral : le laid, physique ou métaphysique, doit crisper l'artiste d'une équivalente répulsion.

Les louvoyants compromis, les marchés obreptices, les dolosives supercheries, sans danger et masqués de l'ostensible vernis du « comme il faut », n'ont rien qui effare la conscience en spirale du bourgeois. Les plus malpropres infamies subissent une sorte d'incubation, dans son cerveau; il s'y familiarise, les légitime, à la longue et s'y ventrouille, avec délices; elles lui tiennent chaud!

La plupart, au reste, ignorants de la hideur de leurs vitupérables calculs portent fort allègrement, ce sordide bagage moral.

VII

Les incrédules, — ces logiciens de Panurge, — salueront-ils toujours de leurs ricanements stupides, les cures opérées par la vertu de reliques ou d'eulogies quelconques?

— *Va*, dit Jésus à Madeleine, *va*, *la Foi t'a sauvée!* Cette promesse est vraie dans ses deux interprétations, anagogique et littérale :

Si un malade doute ou se défie de son médecin, tous les remèdes, pour éprouvés qu'ils soient, resteront vains et inefficaces. Or, pourquoi, la confiance étant, au contraire, portée à son paroxysme; — le patient, à une entière et profonde foi, joignant la ferveur la plus parfaite et ardente, — l'implicite, donc, et salutaire conviction de la préexcellence des reliques; en d'autres termes, s'il a *le désir et le vouloir* continus et obstinés de guérir, pourquoi ne pourrait-il être exaucé?

La Foi le sauverait : un miracle, incontestablement; et le thaumaturge ne serait autre que *lui-même.*

VIII

Les fortunes exorbitantes et presque fabuleuses, accumulées par certains ignorants, absolument illettrés (Mackay, etc.).

La lucide intelligence, l'invincible et roide énergie de ces hommes sont indubitables; mais leur totale ignardise serait-elle pas, pour eux, assimilable aux œillères que l'on met aux chevaux? Elle les empêche de dévier de la route directe que leur but éclaire, les soustrait aux hésitations, aux scrupules, aux vides spéculations, leur interdit de disperser leur prodigieuse force de volonté.

Ils ne possèdent qu'une idée, simple, nette, précise, qu'une ambition, mais véhémente, mais tenace, — rien ne les en distrait, et cela est irrésistible.

IX

Les gens *sensés* argumentent : « La multitude est mauvais juge, soit, et vous la récusez; cependant, convenez qu'elle finit par prononcer le dernier mot, dans l'avenir! »

Non, ce raisonnement même est faux et captieux : l'ouvrage actuel, contemporain, soumis à la foule, celle-ci l'ignore, le dédaigne, l'acclame ou le conspue : cela n'a pas la moindre importance. Mais une élite, seule, se préoccupe des œuvres du passé, leur perpétue la gloire — épurée, toujours — ou les rejette au définitif oubli : les artistes vivants forment, par conséquent, l'aréopage qui, sans craindre ici l'inévitable reproche de partialité ou de vénale jalousie, — entérine ou casse les arrêts des précédentes générations.

Le verdict du temps est donc, très souvent, équitable, parce qu'il se promulgue non par la majorité, — par la minorité.

X

Cette singulièrement passionnante et décisive expérience : Découvrir un cerveau intact, une intelligence neuve, dans la plénitude de ses facultés d'enthousiasme, un être sensitif, compréhensif, mais d'imagination stérile; le transplanter, soudain, des terres classiques dont il sortirait, au milieu de la serre surchauffée et ardente où s'érigent les vertigineuses floraisons des *Fleurs du mal;* féconder l'humus, ivre de sève, de cet intellect avec les

ferments exaspérés de la vision artistique moderne; lire et commenter à l'adolescent élu, les pages de l'extraordinaire anthologie : Baudelaire, Poe, Huysmans, Dostoïewsky, Villiers, Barbey, Verlaine, Mallarmé et ce monstrueux *Maldoror;* lui donner à feuilleter un idéal album : les primitifs, Goya, Vinci, Rops, Redon, Moreau; le saturer de quelque ténébreuse musique, d'harmonies triomphales et funèbres.

Maléfiquement, l'assiéger des savantes et compliquées circonvallations, des cercles de plus en plus concentriques, de ce merveilleux sortilège; lui faire subir, enfin, par une patiente et intensive culture, une sorte de complet déviement de la colonne *cérébrale,* un irréparable désorbitement; le transmuer en un être saturnien, lunaire, — privé de ce tout puissant contrepoids : la force créatrice.

Et, surtout, ne pas se surprendre à aimer son élève, car — quel dénouement s'offre à pareille aventure?

XI

Un rêve :

Une salle des cérémonies de la plus hétéroclite architecture, bornée, d'un côté, par d'innombrables colonnes polychromes, sur lesquelles s'enroulent d'infinies processions hiératiques, des théories de Bœufs Apis et de prêtres bleus et rouges, — de l'autre, par de légères fenêtres à jalousies mauresques. Au milieu du pavage en céramique pourpre, éblouissant et laqué, sous un dais gris-perle, empanaché de touffes de plumes d'autruche noires, assis dans un trône banal, — le fauteuil doré constitutionnel! — ce bouffon hideux, pontifie, revêtu de son costume mi-parti vert et jaune, la Toison d'or au col, le chef ceint de la Couronne de Fer. Deux nègres luisants, sombres torchères, le contemplent, les yeux écarquillés d'admiration hébétée et d'effroi.

Devant ce monarque singulier, tout occupé à nourrir un horripilant ara, vert, blanc et rouge, un nombreux cortège défile, fantomatiquement, que l'oiseau salue de cris aigus. Vis-à-vis de l'estrade, ces foules héroïques et théâtrales s'arrêtent, font face et se prosternent, mécaniquement, comme des comparses d'opéra, avec une expression fièrement servile.

Le hiérarque ne daigne les regarder et agace son auguste perroquet, dont le bavardage s'exaspère. Soudain, un remous fait osciller les multitudes, un mouvement de recul, puis elles s'immobilisent de terreur : — de déchirantes fanfares ont retenti, que la colonnade répercute en échos stridents.

Les nègres s'effondrent de niaise épouvante ; le kakatoès, juché sur une patte, dans une attitude expectante, surveille son maître et suit ses gestes avec une visible anxiété.

Celui-ci, tout à coup, alors, pour signifier, me parut-il, son approbation au vœu muet du Peuple, abattant son sceptre sur l'aigrette ébouriffée de la bête, clama :

— Que le Juste soit crucifié, cette fois encore!

ARNOLD GOFFIN.

.....

SONNETS

I

C'est pour aller vers toi, Dormeuse séculaire,
Qui gis là mieux qu'au fond des antres souterrains
Que j'ai sanglé de cuir mes jambes et mes reins
Et que l'âpre soleil a hâlé ma peau claire.

L'obstacle des forêts a tordu sa colère,
L'écume m'a caché les horizons marins,
Le val d'embûches, gras du sang des pèlerins,
Hâta mes pas recrus que la peur accélère!

C'était si loin et par delà les soirs si loin!
Le château de mystère où dormait le doux soin
Qui fit ma vie errante hélas! et vagabonde.

Que dans la nuit, tombé sans forces, à genoux,
Je pleurais à ouïr dans la forêt profonde
Buter les sabots vifs des cerfs cornus et roux!

II

Le flot des lourds cheveux est comme un fleuve noir
Sous un ciel sans étoile et sans nuit de Chaldée.
Et le berger qui rôde seul parmi le soir,
Ignore à quel destin sa détresse est gardée.

La chair triste qui fuit l'étreinte et le miroir
Semble avoir peur d'offrir, stérile et dénudée,
Son mensonge à des yeux avides de le voir
Et tremble d'être nue aux mains qui l'ont fardée.

Cet amour qui fut un orgueil à se sourire
Est mort, et le vieux songe élargi pour empire
D'un pays de bleus paons, de fleurs et de forêts!

Un mutuel frisson traverse nos paniques
A qui l'allongement de l'ombre des cyprès
Signale l'eau d'oubli des Léthés fatidiques!

HENRI DE RÉGNIER.

STROPHE

..... C'étaient de gais chemins, entre des chênes, vers
la ville, des chemins entre des chênes verts,
où le pourceau chercheur de glands fouille et se vautre;
— ce furent des Printemps, ce furent des Hivers — :
notre âme d'heure en heure apparaissait une autre;
c'étaient de gais chemins où dansait, au travers,
la bande des rayons, fleurs de soleil; et notre
âme cueillait tant de calices entr'ouverts
qu'on ne savait que faire de cette jonchée,
bigarrure des bois fleuris et des champs d'or :
elle avait emporté de la plaine fauchée
(un soir de fenaison cruelle) un grand lys mort;
ce furent des Étés, ce furent des Automnes
très lents, émerveillant nos longs rêves aphones.....

FRANCIS VIELÉ GRIFFIN.

(D'un poème inédit, 1887).

FRAGMENT SANS TITRE

I

Non, écoutez, je vais vous dire... et Lilly disait, disait un petit fait quelconque devenu si énorme en passant par son imagination, qu'il lui avait fallu faire une provision de souffle et de paroles pour l'expliquer. Quand, à bout de respiration, elle entrebâillait la bouche pour en reprendre une gorgée, on apercevait entre deux rangs perlés de dents de lait, sa langue de chatte qui se trémoussait et les mots se pressaient, se pressaient en foule et, dans leur hâte de gagner la porte, se bousculaient sans se faire aucun mal; de temps en temps seulement roulaient-ils à deux ou trois pêle-mêle mettant toute une portion de phrases en travers. Elle coupait alors l'histoire d'un « Ecoutez, je vais vous dire » ou d'un « N'est-ce pas? » ou de toute autre locution qui alentissait la course de son imagination et l'aidait à mettre un peu d'ordre dans le cortège.

Elle donnait un tour personnel et presque une valeur à ces locutions banales, par sa façon de les glisser vivement, des lèvres, dans la phrase, comme si elle poussait une fiche dans un vide pour étayer son emballage de mots. La petite langue de chatte se fût crue indigne d'être mignonne, veloutée et rose, en ne remuant pas constamment. Elle avait une démangeaison de remplir de mots tous les coins de la minute consacrée à cette grande histoire que Max n'écoutait pas...

Il semblait plutôt regarder cette histoire extraordinaire d'un fétu de paille qui avait pris feu à l'imagination de Lilly, dont tous les désirs et les coquetteries de femme semblaient se troubler et se fondre aux timidités de l'enfant qu'elle était. Ses caprices ressemblaient à ces petites bulles argentées que font les enfants « pour s'amuser » et qui crèvent et s'évanouissent au moindre contact. Elle avait des caprices aussi « pour s'amuser » mais si légers, si volages, si inconsistants qu'ils se fondaient à la chaleur d'un regard :

— « Vous croyez? »

Et son regard bleu pâle, devenu tranquille et grave d'une inébranlable gravité, témoignait d'une conviction qui entrait dans la vôtre sans arrière-pensée et sans doute.

Il est si fatigant de penser loin. Il est si reposant d'installer ses idées dans la pensée des autres, quand la pensée des autres est confortable et l'esprit de Lilly, comme son corps aux sensualités douces, aimait se faire dorloter. Un rien d'anémie lui poudrait la peau d'une blancheur mate avec une touche indécise de bleu sous les yeux; la nature lui avait fardé l'esprit. Aussi bien que la chair, miniaturant son imagination, assourdinant sa voix, éteignant l'éclat, matant le bruit de la vie épanouie qui eussent troublé le repliement d'âme de cette sensitive.

Ce léger clignotement des yeux à la lumière, l'intelligence l'avait aussi à l'éclat trop vif des idées dansantes et brisées comme des rayons dans l'eau.

La volonté toute éphémère, tiraillée par des nerfs de femme délicate, n'avait que ces boutades d'une enfant qu'énerve la faim des choses désirées. Le jugement, un simple mirage de raison, ressemblait à ces brillants dont les facettes miroitent même lorsqu'elles semblent immobiles. On la disait bonne. Sait-on ce que c'est que la bonté? Il y avait en elle, à vrai dire, la négation de toute cruauté; à peine parfois, une pointe de moquerie, une esquisse de méchanceté indiquant, par lueurs, une réminiscence originelle : c'était, moralement, le geste gamin d'un jeune chat qui ferait à patte de velours le mouvement de griffer.

Sensible, de cette sensibilité aiguisée à plaisir qui fait évanouir les femmes à la vue d'une goutte de sang, elle portait de préférence sa pitié miniature aux douleurs de petit calibre. Elle était bonne de toute la faiblesse de son cœur velouté qu'il ne fallait pas caresser à rebours; bonne avec cette câlinerie, cet abandon, ce penchement de l'être vers ce qui enveloppe et protège, comme si elle se fût sentie pénétrée de la douleur entrevue au point d'en souffrir à l'exclusion de tous les êtres. Elle s'adorait ainsi et jouissait égoïstement de cette bonté réflexible qui lui revenait toute au cœur, de cette parfumante et voluptueuse bonté qui ressemblait à une coquetterie passionnelle.

Le modelé des traits, moelleusement sveltes, et le velouté de la peau, trahissaient suffisamment, du reste, une créature de douceur. Le nez ingénu, le menton potelé, fosselé, d'une rondeur de pêche, les lèvres roses que ne sculptait pas la sensualité, annonçaient l'être de toute enfance qui perdurait en la femme.

— Nous vous attendons, venez de bonne heure; vous m'indiquerez le rôle. C'est dit, n'est-ce pas?

Elle s'était levée. Vêtue à l'anglaise d'une toilette noire en fourreau, le buste long, un peu cambré, elle maintenait d'un rond de bras le boa dénoué

qui lui glissait à la taille. A travers le petit nuage de ses cheveux blonds — des cheveux de lycopode — qui s'envolait par dessus la passe d'une minuscule capote fleurie de bruyères bleues, un rayon de lumière oblique fusait du couchant :

— Oh ! la jolie friture de soleil ! dit Max.

Elle lui tendit la main en riant :

— A ce soir !

La matité chaude et veloutée du gant de Suède dont la manchette s'entourait d'un cercle d'or à cadenas, donnait quelque chose de voluptueusement charmeur aux inflexions de cette main petite et sa pression prolongée dans l'éclat de rire de cette après-midi de printemps, parut à Max étrangement nerveuse.

II

Par la porte entrebâillée, on entendit un instant leurs voix mêlées se perdre à la descente de l'escalier. Dans la chambre vide, la vie méditative des choses, matée par ce joli babil, renaissait doucement. Toute une figuration de bibelots d'art, de statuettes, de dessins, de portraits dépliant des gestes et des regards, ramenait à flot de silence cette indéfinissable respiration spirituelle qui soutient et enveloppe chez l'artiste les modulations de la pensée.

Max, en rentrant, sentit venir à lui cette frôleuse rumeur que son pas, son visage, sa voix même n'effarouchaient pas. Son regard s'arrêta à un portrait de femme posé seul sur la table de travail : une tête au col nu détachée en clarté d'un fond noir dans un cadre en losange. La tête, soudainement animée, semblait, par un mouvement brusque, s'être posée de trois quarts pour appuyer son œil au sien.

La physionomie de Max à nouveau s'alourdit de mélancolie. Il s'assit, les coudes sur la table, la tête dans les mains, et ferma les yeux pour voir passer en lui une de ces images toutes vives en lesquelles se matérialise le souvenir. Brusquement, il se redressa comme à l'entrée de quelqu'un : la porte, mal fermée, venait de se déclicheter.

Une feuille de papier s'envola de la table ; les deux battants de la fenêtre entr'ouverte s'écartaient sous une poussée d'air frais en faisant vaciller du mirage dans leurs vitres : un fond de jardin tapissé de lierre sombre et de cris d'oiseaux ; des arbustes de lilas poussant de chez le voisin leur tête frisée toute jaune dans la lumière et le brouillis de leurs ramures fines comme des chanterelles ; puis, au bord d'un haut mur écaillé, à demi désenfariné

de son plâtre et montrant de grandes plaies briqueuses, une tabatière bayant ainsi qu'une coquille d'huître au premier soleil qui frissonnait dans la fraîcheur d'un ciel gris perle.

Le dessin de tout cela, peu à peu, s'immobilisait à sa vue, et Max écoutait venir à lui tous ces bruits parfumés, écoutait pousser au soleil la musique printanière du paysage...

Rien n'est plus triste que ce calme du temps, cette douceur de la lumière, cette subtilité de l'atmosphère et ses profondeurs molles qui se dévoilent et cèdent à nos sens en reculant toujours et toujours cet infini à la possession duquel tendent nos désirs.

Dans ces bouffées d'air jeune et de lumière, il semble que tout le passé revienne. Les maisons qui s'ouvrent au soleil, quand le soleil cogne aux vitres, semblent s'ouvrir pour tous les en-allés et, dans la coulée plus lente du jour vers le soir qui tarde, on attend quelqu'un d'aimé qui ne reviendra peut-être qu'avec le soir, mais qui reviendra sûrement, car il n'est pas possible que quelqu'un manque à cet universel retour, à ces retrouvailles.

... Le soir venait lentement.

Max, pénétré d'un frisson que lui communiquait la fraîcheur de l'air mêlée à un peu de fièvre, referma la fenêtre et se retrouva seul dans cette chambre où stagnaient des parfums refroidis.

Il fit quelques pas vers la bibliothèque, revint à la table, alluma une cigarette, ouvrit un livre qui était là, le referma brusquement sans voir que de la cendre était tombée entre les pages et, comme si ses idées avaient changé subitement de chemin, regarda l'heure et monta s'habiller.

III

— Qui est là?

— C'est moi.

— Qui moi?

— Frédo!

— Entre donc!

Max était en caleçon, un caleçon de tissu crême, très fin et soyeux, qui lui moulait, comme une culotte de peau, les cuisses.

— Dis donc, la fatalité ne te fait pas maigrir.

— Ah! mon cher, on ne maigrit plus de chagrin aujourd'hui; la chair même est devenue sceptique.

— Je croyais que « la larme usait le fourreau ».

— Pas chez nous, au contraire ; elle l'engraisse. Les romantiques, à la bonne heure ! ils étaient pâles avec des airs de phthisiques...

— Dis : poitrinaires, c'est plus chantant.

— ... et de longs cheveux. Aujourd'hui, on ne sait plus porter décemment la tristesse.

Depuis qu'il y a des couveuses mécaniques et des appareils à engraisser le bétail, le corps trouve toujours à se nourrir tant bien que mal. C'est l'âme qui fait de mauvaises affaires... Tu n'as pas vu mon bouton de col ?

— Sur la cheminée.

— Sacrée pendule ! Quelle heure as-tu toi ?

— Cinq heures.

La pendule sonnait sentencieusement son huitième coup de timbre.

— Je ne sais rien de bête comme la mécanique. Figure-toi que j'avais un réveil-matin dont la sonnerie s'avisait de partir en pleine après-midi. Non, mais te figures-tu rien de sereinement idiot comme cette sonnerie tintinnabulant son interminable chapelet malgré mes cris, mes injures : Crrrr !... au plein jour d'une chambre, à côté d'un lit vide ! De rage, je l'ai cassé.

— Comme cela il ne sonne plus ni matin ni soir.

— La Palisse craindrait de l'avouer ; moi pas : J'aime mieux cela.

Max, qui avait passé son pantalon, parcourait toute la chambre à pieds de chaussettes dont les talons, heurtant à plat le sol, faisaient sauter, par contre-coup, les objets sur les meubles.

Il revint, une bottine dans chaque main, à la façon des gamins de grande route qui portent ainsi leurs sabots pour mieux courir.

Il y eut un temps de silence.

Frédo risqua une question :

— As-tu plus revu Lilly ?

Le lacet sauta. La bottine décrivit un arc de cercle en l'air, et, glissant d'un trait sous le lit, vint cogner la plinthe.

— Tout à l'heure elle est venue me demander un exemplaire de ma pièce qu'elle doit jouer « dans le monde » je ne sais où.

— Que nommes-tu le monde ?

— Et toi ?

— Tu es nerveux.

— La société m'embête ; pourquoi fait-elle des lacets qui se cassent.

Et revenant un peu apaisé, avec une paire de bottines aux lacets plus dociles :

— Il avait raison, le vieux philosophe qui appelait le monde le *Théâtre Guignol du bon Dieu*. Ce qu'il a dû s'amuser !

— Le vieux philosophe?

— Non, le bon Dieu!

— Quel bon Dieu!

— Celui des petites bêtes; tu m'ennuies.

— Quand ça?

— Le septième jour! Ah! ça, dit Max, en train de lacer sa seconde bottine, le pied sur une chaise, le corps plié en deux, le genou sous le menton et perdant un peu l'équilibre par une brusque volte sur ce pivot :

— Ah! ça! te moques-tu de moi? tu as appris l'Histoire-Sainte, n'est-ce pas?

— J'ai eu un prix.

— Le septième jour était un dimanche, comme aujourd'hui. Le bon Dieu, tout content, avait mis ses habits neufs.

— Pour ne pas offusquer Adam et Eve, qui étaient encore tout jeunes à cette époque...

— ... Il faisait très beau, on était au mois de mai...

— Le mois de Marie?

— Non, non, non, Marie n'est venue que plus tard... après la pomme.

— Il en restait.

— Soit. Donc, le bon Dieu, voyant briller le soleil, avait ouvert sa fenêtre et prenait l'air, et tout en regardant les fleurs, les arbres, les oiseaux, les insectes, tous les animaux rares du paradis et Adam et Eve qui s'y promenaient ingénument, sans laisser au sable des chemins plus qu'à l'herbe des pelouses la trace de leurs pas, il voyait le monde, le monde d'alors et le monde d'aujourd'hui, celui d'après la pomme et d'après le déluge, et d'après le Christ, et pendant qu'il voyait tout cela en imagination, car il était très artiste, voilà qu'il sent comme un petit rire étouffé qui le chatouille dans le dos et qui monte et qui éclate.

Pas peureux, il se retourne : C'était Satan qui venait d'avoir la même vision que lui et qui se trouvait pris d'une hilarité subite à l'idée du gigottement grotesque des humains. Ils ne se connaissaient pas encore. Ils se saluent. Le bon Dieu moins nerveux, plus serein...

— ... Dans le bon sens du mot.

— Naturellement, puisque tu as appris l'Histoire-Sainte, du dois savoir qu'il n'y avait pas de canaris au paradis; on les avait supprimés de peur que la vue de leur plumage jaune devînt une cause de trouble pour le ménage Adam. Précaution inutile, on les a rétablis après.

Je disais donc que le bon Dieu, plus serein, essaie de faire bonne contenance; mais, au bout d'un instant, l'image de son esprit s'accentuant, et,

excité par le rire de Satan, qui ne cessait pas, il pouffe. Satan rit plus fort et les voilà qui se tordent à deux pendant un gros quart d'heure.

C'est la seule fois qu'ils ont ri ensemble, mais ils doivent s'être amusés pour l'éternité. On ajoute que, un grand coup de vent secouant à ce moment tous les arbres du paradis, une pomme tomba...

— D'un pommier.

— ... Et que c'est ce qui donna à Adam et Eve, serrés de peur l'un contre l'autre, l'idée de la faute; ce qui tendrait à démontrer que les premiers hommes...

— Dont une femme.

— ... N'étaient pas des raffinés du péché puisqu'ils se contentaient de ramasser les pommes tachées. Mais ceci n'est pas prouvé.

— J'ai lu cette histoire-là quelque part.

— Je crois bien; j'en ai fait une chronique.

Frédo se leva :

— Une cigarette?

— Veux bien!

Et Max, en train de nouer sa cravate, happa des lèvres la cigarette, puis il vit une flammette lui jaillir, comme un feu follet, sous le nez et il aspira machinalement :

— Excellentes, où les achètes-tu?

— Au Caire.

— Ah! bien, fit-il, en serrant le nœud qu'il avait recommencé trois fois, on prend l'omnibus Place Royale, et c'est tout près des Pyramides. Vas-y souvent et passe par ici en revenant. Puis, s'étant laissé tomber sur le divan, d'une penchée du corps à droite, abattant un coussin sous le bras tendu au bout duquel s'ésinuait un soyeux écheveau de fumée bleuâtre, il demeura un instant, sans parler, à suivre d'un regard perdu en lui, l'édification de quelque château de cartes en Espagne, et d'une voix blonde qui suspendait des bouts de phrases traîneuses :

« J'ai été voir une noce ce matin.

Les demi-sourires émus qui se retiennent;... les yeux baissés avec, sous les paupières roses, un peu de larmes qui montent;... la musique, l'orgue, les bénédictions, les flots de tulle prosternés et ces profonds silences pendant lesquels le prêtre dit aux époux soumis et recueillis des paroles mystérieuses qui se gravent dans leur âme;... et puis la musique qui fuit dans un bruit de chaises et de pupitres au jubé... Le cortège des mamans qui tremblent et des papas qui se cambrent, le cortège sort lentement, à pas amortis, en se frayant un chemin à travers les murmures et les regards de

la foule... La mariée baisse de plus en plus les yeux;... son regard traîne devant elle en frôlant le sol; mais ses sœurs distribuent à droite et à gauche des bonjours discrets et des clins d'yeux aux amies dont les chaises s'alignent à la bordure du tapis avec des bustes penchés par dessus l'appui... Dans la rue, on se précipite pour lui serrer la main, pendant que des pauvres, aux portières du coupé, mendient et que des gamins regardent.....

Je me suis resongé très jeune, avec des sentimentalités de pensionnaire...

Les railleurs ont tort. C'est exquis un mariage dans l'atmosphère nuptiale d'une église fleurie, au mois de mai. C'est bon les cœurs en fête, les cœurs trempés de bonheur et le calme du matin.

J'ai senti au fond de moi un trésor de tendresse. J'ai éprouvé le besoin d'aimer familialement et pour la vie. J'aurais épousé toutes les jeunes filles qui étaient dans l'église.

— Eh! bien, laquelle épouses-tu?

... Brusquement, le château s'écroula, sans bruit, comme une bulle crève, et le regard de Max réapparaissant, vint se poser sur la bottine couchée de flanc dans la demi-obscurité de dessous le lit :

— Laquelle?... Je crois que tu es fou! Je t'ai dit : *toutes*.

HENRY MAUBEL.

NOSTALGIES

Dans les sombres forêts de l'invincible Afrique
Dont le soleil ne peut, de sa prunelle d'or,
Pénétrer l'épaisseur insondable et tragique,
Non plus que le regard de l'aigle ou du condor,
Dans les sombres forêts de l'invincible Afrique,
Au cœur des halliers frémissants
S'aiment, libres et fiers, les fauves tout-puissants.

Loin des hommes cruels, leur passion superbe
Germe et s'épanouit comme de larges fleurs,
Ardentes floraisons venant embraser l'herbe
Où l'aurore a semé ses diamants en pleurs.
Loin des hommes cruels leur passion superbe
S'exhale à cris rauques et longs
Que jalousent l'écho des pics et des vallons.

Mais un jour le chasseur vient leur tendre ses pièges,
Précipitant ces rois dans des cachots de fer...
Jouets de spectateurs qui tremblent sur leurs sièges
Ils trépassent bientôt de honte en leur enfer.
Car un jour le chasseur vous a tendu ses pièges,
Tigres, panthères et lions,
Malgré vos cris de rage et vos rébellions!...

Or, mon âme est captive à l'égal des panthères.
C'est en vain qu'elle veut, à coup d'ailes profonds,
S'envoler par delà l'Océan et les terres,
Hélas! elle s'en vient buter à nos plafonds.
Car mon âme est captive à l'égal des panthères :
Le préjugé, sous ses barreaux
L'emprisonne, livrée aux sinistres bourreaux?

THÉO HANNON.

NOCE FLAMANDE

Je sais un tableau d'un très bon peintre flamand du temps de Teniers, lequel fut longtemps en Italie et a mêlé dans ses toiles la saine joie des Flandres à une sorte de fantaisie latine. Sous le titre : NOCE FLAMANDE, voyez l'affriolante œuvrette :

Une claire après-midi — et sur les prés, au loin, le jour descend derrière les saules et les meules, mettant, au dessus des émeraudes de l'herbe, ses blancs argentés, ses jaunes, et par places, déjà, quelques rouges de crépuscule qui traînent au ciel. Un apaisement d'or est tombé avec les rayons sur les toitures de paille, sur les chaumes et les grands ormes. Attirés par cette liesse, tous les manants sont sortis de leurs taudis, et ils roulent, le ventre enflé de mangeaille et de beuverie, dans une ribote en plein air, faisant couler la bière en leur gosier, tandis que le firmament ardent mord leurs faces rubicondes et leurs rires débraillés. Ils ont organisé une ronde dont le joyeux ruban se déroule devant un décor de hautes masures, flanquées de pigeonniers et de tourelles, et dont les fronts tendus de velums, déchirés par des créneaux de comédie, paraissent songer à des fêtes véni-

tiennes : les bas des murs, beurrés par le soleil, avec des nuances rosées de sucreries fines, cognent une débâcle de marmites et de cruches roulées et sont battus par une kermesse de magots en vestons bruns qui râclent des grils, et de paysannes en bonnets blancs. La ronde elle-même, bosselée de bedaines secouées comme des sacs de noix, dirigée par un bonhomme qui a planté sa pipe dans son bérêt, enjoaillée, ainsi qu'un collier se sertit de rubis, par des frimousses hilares, — avec des jupes en l'air, des nuques goulument baisées, des tailles empoignées à pleines mains audacieuses et des seins crevant les corsages délacés — tout en jaillissant d'un chaud terreau flamand, guirlande de tournesols et de tulipes, emprunte à la palette italienne des pizzicati de couleur et de babilleurs lazzi. De gros ventres ressemblent à la bosse de Pulcinella. Et près d'une Colombine qui gambade, jetant par dessus les moulins de Teniers une toque telle qu'on en rencontre dans les pantomimes, une sorte d'arlequin fastasque brandit une léchefrite encore noire du fumet des harengs-saurs. La rouge plume d'un capitan aguerrit le paisible feutre d'un buveur titubant à travers cette danse rhythmée par le cuivre des chaudrons; et un musicien de carnaval, juché sur un tonneau et y dansant comme un satyre antique sur son socle, brode des variations tirées du bec d'une flûte. Des manants au cul pesant se jettent des pots au crâne, avec de faux airs de bravi; et toute cette noce a presque l'air d'une sortie de bal masqué. C'est une pantalonnade aussi bien qu'une ducasse, une lâchée de bizarres personnages flamands étoffés ainsi que des grotesques de mascarades et faisant une ceinture de joie à un décor qui pourrait servir à quelque imbroglio de marionnettes. Le rommelpot a été remplacé par le violon de Gilles; dans les cruches en grès on a versé de pétillantes bénédictines, et une verve de Scaramouche tire les ficelles de ces pantins qui se décarcassent à gambader dans leurs jupons rouges, leurs corsages noirs, ou bien leurs vestons merde d'oie.

Pour compléter cette illusion de comédie italienne, un riche seigneur s'achemine vers la bande des rustres comme s'il flânait sur la Piazetta au milieu d'abbés, de courtisanes et de masques. Il prend la taille à une blonde duchesse au visage caché par un loup de velours, et, avec un geste élégant de Lélio amoureux, il montre à la belle la sarabande continuant son envolée et passant sous un grand arbre sur les branches duquel d'affreux gamins perchés baissent leur haut de chausses.

EUGÈNE DEMOLDER.

SONNET

O mon cœur, fatigué de doute et d'espérance,
Le sort, sans te ployer, n'a pu que te meurtrir,
Fièrement aux regards dérobe ta souffrance,
Comme un fauve blessé se cache pour mourir.

Tandis que les vivants, se ruant dans leurs voies,
Hurlent, chantent, poussés par la Fatalité,
Par dessus leur vain bruit, leurs douleurs et leurs joies,
Élève ton silence et ta sérénité.

Et ferme désormais ta solitude altière
A tout ce qui jadis t'a troublé : sois pareil,
En ta vierge blancheur, ta paix et ta lumière,

A ces grands monts, casqués de neige et de soleil,
Qui sentent l'air de Dieu circuler sur leur faîte,
Et qui, calmes en haut, n'ont qu'en bas la tempête!

EMILE VAN ARENBERGH.

LE TRIOMPHE DU VERBE

A ALBERT GIRAUD.

I

Linguam quam non noverat audivit.
Psaume LXXX, v. 6.

Secrètement, la nuit, ayant fermé toutes les issues, il avait allumé l'incendie dans les interminables salles de son palais.

Les flammes avaient surgi, violentes, saisi dans leurs torsions les lourdes draperies et les avaient consumées en un instant.

Au dessus de lui, l'orgie continuée étouffait par son vacarme le crépitement du feu.

Il était sorti, car déjà une épaisse fumée tourbillonnait en énormes bouffées noires dans les longs corridors.

Vêtu d'une longue robe d'étoffe grise, la tête couverte d'une cagoule, il regardait tournoyer les ombres de ses hôtes, aux fenêtres qui projetaient une clarté vive sur la verdure sombre du parc plein de silence. Les coupes de cristal et d'or entrechoquées répandaient un tintement clair, parmi les rires et les chansons.

Il se rappela :

Un ministre pour gouverner seul, l'avait livré tout jeune à des courtisanes aux ruses savantes, au vice subtil et expérimenté. Elles avaient torturé son cœur, endormi son intelligence. Ainsi de longues années, esclave docile, il avait satisfait tous leurs désirs avec la crainte perpétuée d'être abandonné à la moindre révolte, lorsqu'un jour, à la chasse, égaré quelque temps dans la forêt, un personnage étrange lui était apparu. Il gardait, toujours vivace en son esprit, le souvenir de cet homme à la barbe et aux cheveux incultes, aux yeux hagards, si maigre dans sa robe grossière et rapiécée, qui lui avait crié toute son abjection et découvert l'abîme de sa déchéance, de cet homme revu prosterné devant une Croix, la poitrine en plaie des morsures d'un cilice, murmurant des paroles mystérieuses.

Ayant réfléchi à ces paroles et vaguement compris leur sens obscur, inquiet de ce qu'autre chose se trouve en l'homme que ses désirs, il avait

voulu sortir enfin de cette vie qu'il apercevait comme un lent abaissement de soi-même vers le néant de la chair. C'est pourquoi, il avait voulu, pour fuir vers d'inconnues contrées, détruire dans sa royale vengeance ceux qui l'avaient asservi aux choses immondes.

Tous les guerriers et la plupart des serviteurs éloignés, il avait soudainement disparu.

*
* *

Maintenant, les vitres éclataient sous la croissante chaleur, les flammes s'élançaient par les ouvertures béantes et, sournoisement montaient enveloppant le palais.

Par les croisées de la salle du festin arrivaient, scandés par les hoquets d'ivresse, des lambeaux de chansons obscènes.

Un silence d'angoisse se fit parmi les convives.

Comme une furie de grands fauves aux bonds énormes, le feu s'était élancé dans la salle.

Les yeux du pèlerin sombre, qui, du fond du parc regardait pensivement, brillaient, aux trous de la cagoule, des lueurs du brasier.

Des hurlements prolongés, de longs craquements déchiraient le silence, le galop des bêtes affolées et hennissantes se perdait au lointain du parc.

Semblables à des langues amoureuses et folles, les flammes léchaient avec une volupté inassouvie les corps nus, aux laiteuses blancheurs, des courtisanes. Elles criaient de douleur sous ces baisers implacables et le flamboiement de leurs chevelures déployées les nimbaient d'une cuisante auréole.

De temps en temps, une masse rouge et hurlante tombait dans le noir, clapotement, vapeur blanche jaillie avec un bruit strident.

*
* *

Tout s'était englouti dans l'incendie immense. Rouge était la nuit et livides les nuages au ciel immobiles. Dans la glace profonde des eaux se reflétait, plus lugubre, le paysage.

Son œuvre terminée, le roy partit.

Il s'en alla par bois et par plaines, très loin.

Au ciel, il y avait de grands nuages pourpres et en se retournant il voyait du feu à l'horizon, et rouge était la nuit.

Fatigué, il s'étendit sur l'herbe :

Il était dans une grande forêt, à son passage les branches d'un buisson l'avaient arrêté et il était pris dans leurs enlacements.

Tout à coup, ces branches se changeaient en des bras de femmes, les aimées d'autrefois, de beaux bras blancs ou bronzés cerclés de bracelets d'or, et il ne pouvait plus se dégager de leur étreinte. De leur peau fine et veloutée montaient des parfums qui l'enivraient. Il s'abandonnait au charme de leurs caresses molles, des haleines trop douces effleuraient sa chair frissonnante, et tout son être se fondait dans cette volupté.

Bientôt des ongles pâles et roses sillonnaient sa poitrine blanche, et des gouttes de sang, par lignes, brillaient comme des rubis.

Mais les caresses redoublaient et des bouches aimées aux lèvres rouges ou aux lèvres pâles baisaient longuement les plaies.

Puis son cœur était mis à nu, il souffrait, et il n'osait pas se plaindre. Les lèvres s'entr'ouvraient et des dents petites et très blanches, des dents cruelles grignotaient son cœur. A chaque morsure la douleur était si grande qu'il croyait mourir, mais il n'osait pas se plaindre de peur de n'être plus caressé par les mains et les chaudes haleines. Un gazouillement traversa son sommeil. Il ouvrit les yeux. L'ombre avait fui, emportant les étoiles, et des flots d'or montaient dans le ciel. Un léger brouillard vermeil s'étendait à la cime vert pâle des arbres, des trouées de soleil se croisaient entre les troncs veloutés de mousse. Les fleurs s'ouvraient lumineuses de rosée. De branches en branches voltigeaient les oiseaux chanteurs. Le jour triomphait de l'ombre, et des fanfares dans la nature entière célébraient la victoire.

Il serra plus fort son cilice et partit.

* * *

Il parcourut les villages soignant les malades.

Le soir, il couchait le long des routes et s'endormait les yeux pleins d'étoiles.

La nuit, des montagnes à peine indiquées par une ligne plus noire dans le paysage lunaire, s'élevaient des lueurs bleuâtres s'allongeant vers lui en formes tortueuses. Les Tentations en manteaux de lumière fluaient et leur passage laissait un éclair de feu d'or, et les désirs, les rouges désirs d'autrefois revenaient en obsessions.

Puis, des feux de morts dansaient autour de lui, côtes presque décharnées montrant encore quelque pourriture grouillante de vers; seins et lèvres rongés par des chancres, visages livides marbrés de taches vertes, yeux aux

paupières démesurément gonflées, brillant comme des taches de phosphore, crânes dénudés plaqués d'humeurs sales. Etrange et douloureuse floraison épanouie dans l'ombre veloutée et larmée de flammes jaunes, sur le charnier de toutes les luxures.

Des bouches visqueuses se collaient à sa bouche et il lui coulait dans la gorge une putride bave, le brûlant d'un feu intense, et les désirs immondes l'envahissaient.

Mais par delà les monts, par delà les plaines, sous l'étoile annonciatrice aux rois mages apparue, s'élevait sur un autel de nuages et d'azur, l'ostensoir au milieu duquel le symbole du Verbe incarné, l'hostie, rayonnait sur le monde à travers les siècles.

Et aussitôt s'évanouissaient avec des palpitations de lumières qui s'éteignent tous les spectres des pourritures.

*
* *

Ainsi, chaque jour il vécut pour la tristesse et la souffrance. Ce n'était plus le monarque à qui tout devait obéir ; humble moine, il se faisait le serviteur des plus humbles. Il endurait toutes les fatigues, et pour se mortifier, pour dompter les révoltes qu'il sentait sourdre en lui, se pliait aux travaux les plus rudes.

Et maintenant, après bien des combats, des tortures et des douleurs, les voix, les mauvaises voix en lui s'étaient calmées.

C'était la fin. Le corps était revenu aux formes grêles de l'enfance.

L'esprit avait usé la chair, et comme un glaive, resplendissait de son triomphe.

II

Le temps est proche où la chair
redeviendra le verbe.
Les Trépassés.

Consolatrices, un peu de son austérité, de ses macérations, des visions charmaient son sommeil, révélatrices de ce monde invisible un instant pressenti, de ces innombrables choses invisibles près desquelles il avait passé pourtant, inconscient, parce que le miroir de son âme était terni par la matière, parce que la nuit s'était faite en lui.

Il se trouvait dans une ville de rêve...

Noire dans le ciel, une tour montait vers les étoiles.

Des maisons, de petites maisons massives semblaient s'être resserrées contre elle pour s'abriter de son énormité.

D'inquiétantes formes, dans l'enfoncement d'un des côtés, posaient leurs bras sur un cadran vaguement lumineux qui paraissait être un œil cyclopéen de ce monstre d'occulte.

Les heures étaient des chimères tordues par d'insondables tristesses, et l'œil morne, l'œil terrible contemplait anxieusement l'Infini, comme s'il cherchait, en *une pensée*, le fil d'un obscur problème.

Un rugissement s'échappa des auvents et fit vibrer les plaques de métal qui les surplombaient. Il se répandit lentement sur les toits rouges des maisons, car tout était calme, aucun vent ne devait porter le glas aux lointaines banlieues.

Sur le ciel on apercevait les cloches qui s'ébranlaient seules, et, sanglots de ces ténèbres de silence, le glas descendait, refoulant l'air de ses houles de bronze.

Et les maisons se resserraient davantage, tandis que la tour montait toujours énorme et noire vers l'azur sombre.

Le roy s'agenouilla. Après qu'il eut prié, un vieillard à longue barbe blanche, au visage basané, au regard profondément doux, vint : « Je suis accessible à la douleur, mes yeux ont pleuré toutes les tristesses des hommes. Si leurs joies ici sont inconnues, chacune de leurs peines est comptée comme une épine de la couronne du fils de Dieu et leurs larmes brillent comme les pierreries des diadèmes ».

* * *

Par un long couloir taillé dans le roc, ils arrivèrent au milieu d'immenses ruines. Des murs se dressaient encore et l'on voyait sur la faible transparence du soir, les ogives béantes, les ogives du chœur étroites et incroyablement hautes. Des arbustes, des plantes, semés par les tempêtes, avaient poussé, écartant les pierres et s'attachant désespérément à ces débris avec la ténacité des serres d'oiseau de proie.

La lune, crevant un nuage, éclaira les sculptures gothiques qui couraient le long des cintres et montra, à terre, les débris de bas-reliefs de tous les arts et de tous les âges.

Le vieillard était muet, la figure pensive, comme s'il eût entendu au lointain une rumeur inquiétante :

« Ce sont les eaux », dit-il.

Ils s'avançèrent et d'abord ils entendirent un bruit vague comme celui que la mer laisse dans les coquillages. Et bientôt le murmure s'élevait, s'éle-

vait. Ils ouvrirent une porte et un fracas retentit; c'était des rugissements effroyables, une course folle de barbares en débauche. L'eau se précipitait avec d'énormes bouillonnements de furie et bavait une écume verdâtre, et l'eau tourbillonnante arrachait de vieilles fresques qu'elle emportait dans sa course éperdue.

Ils entrèrent dans le torrent; derrière eux la lune se promenait parmi les splendeurs anciennes. Et, oh! les caresses lentes de ses rayons amoureux.

*
* *

C'était dans une grande salle très sombre, où la lumière était sépulcrale sous les voûtes que soutenaient des colonnes de pierre. La flamme était droite dans une immobilité si grande, qu'elle induisait l'esprit à ne plus considérer que sa fixité, puis, accaparant les regards, les yeux fascinés ne pouvaient plus se détourner de l'auréole lumineuse qui poudroyait autour d'elle comme le reflet d'un glaive.

Le silence était si profond que l'on croyait percevoir dans l'espace la chute du temps, ainsi qu'une pierre lancée avec une vitesse vertigineuse; et le néant creusant ses éternités noires que la flamme éclairait quand même de ses lueurs vengeresses!

Fugitives lueurs, presque de l'ombre déjà, les âmes, comme d'obscures phalènes, sphinx de péché et de mystère, attirées par la lumière, en leur tournoyant vol, s'épurer par la souffrance, puis emportées par la flamme ascendante, s'en aller plus blanches vers le futur.

Mais une draperie s'écarta dans un des coins de la salle, et des religieuses s'avancèrent long voilées, la tête basse.

En les robes larges d'étoffe grise, leur démarche était lente et si légère. Les corps assouplis semblaient glisser sur les dalles comme des souvenirs de choses mortes.

Leurs chapelets suspendus à leurs ceintures entrechoquaient leurs grains d'ébène.

Elles s'agenouillèrent, et une voix se fit entendre, lointaine, lointaine comme un murmure affaibli de vague, mais dans lequel on percevait encore des inflexions qui disaient les élans et les chutes de l'Etre et toutes les douleurs. Puis elles relevaient le voile et baissaient leurs fronts vers les dalles et de nouveau bruissaient les chapelets entrechoquant leurs grains d'ébène.

Et blanches dans les ombres qui tombaient des voûtes et des colonnes apparurent des figures sur lesquelles on ne voyait plus que le calme.

Elles relevèrent leurs fronts humiliés, les voiles retombèrent, et une nou-

velle prière avec répons fit chuchoter les échos de la salle et passa comme une caresse endormeuse de tristesse.

Elles avaient disparu comme si elles fussent rentrées dans l'ombre des voûtes lourdes.

*
* *

Ce fut une suite de salles où des moines blancs penchés sur d'indéchiffrables palimpsestes ou sur des creusets bouillant de métaux en fusion recherchaient les mystères des temps oubliés.

Il y en avait qui chantaient : « Pourquoi les jours passés ont-ils été meilleurs que ceux-ci ».

Et de temps en temps des religieuses apparaissaient, mettant un peu de douceur parmi cette fièvre de travail.

« La chair n'habite pas notre monastère », murmuraient des voix.

Car il est des créatures toujours virginales qui la repoussent, et d'autres qui, après l'avoir subie, la rejettent dans la conception d'un ultime bonheur, celui de rester désormais pur pour un suprême amour.

Il vit là des êtres supérieurs ayant cherché et usé toutes les jouissances, des gens d'une noblesse de plus de mille ans et dont les sens sont affinés à ressentir jusqu'au délire les moindres impressions, et des savants qui, désespérés, avaient brûlé leurs livres.

Après l'assouvissement de la chair, un dégoût s'empare de l'homme, l'esprit s'isole en de hautaines pensées; outragé, il se venge du corps. Le Verbe irrité se révolte de son incarnation.

Oh! rester toujours avec son idéal, avec le même désir, quitter son corps, la matière triste et faible et rentrer dans le verbe, le verbe radieux, glaive de feu, dans les ténèbres !

Rien là, ne restait de la bête qui est en les hommes. Seule, la beauté des cœurs profonds : « Les voix de la chair, en eux, sont muettes pour toujours ».

Devant le prince, le vieillard, semblable à l'ermite rencontré dans la forêt. Il avait une longue barbe, des cheveux blancs comme des fils d'argent et des yeux verts striés de jaune, des yeux immenses comme l'océan et calmes, un geste lent et majestueux. Tel, il évoquait l'image de Dieu le père des vieilles estampes.

*
* *

Une frêle et blanche mélodie, comme un vol de colombes, s'épandit sous les voûtes avec un balancement léger, si grave, si caressante, si lumineuse !

on eût dit que sous des doigts d'ange vibraient d'invisibles cordes, telles, d'une âme éparse en la paix de cette solitude.

Il écoutait les *voix*, toutes les inflexions de pensées et de sentiments, toutes les variations de nuances en d'inouïes douceurs, mais aussi quels désespoirs !

Et la douceur et la candeur, lentement sombraient dans la violence des sons qui arrivaient par saccades, des mugissements qui semblaient venir, étouffés, des lointains, par des souterrains.

Une symphonie d'autres chants s'élança, reprenant en *forte* les thèmes divers du solo, s'éleva, grandit en d'intenses douleurs où plus rien de doux. Il sortait des pierres, des voûtes, d'immenses clameurs, comme pour un prélude d'apocalypse.

Des hurlements, des sifflements, dans ces voix qui criaient la fin d'un monde.

Les thèmes se modifiaient infiniment en des violences insensées. C'était des chutes en des gouffres immenses où le vent arrivait en d'épouvantables rafales, des tourbillons arrachant des arbres, des édifices, enlevant des nuages de poussière, une musique enragée comme une invasion et une bataille de barbares, des piétinements de cadavres.

On eût dit aussi des milliers d'êtres, en proie à des supplices compliqués, qui hurlaient, des écorchés dont on tenaillait les nerfs. Toutes les tortures du moyen-âge suscitées par le verbe pour sa Rédemption.

Brusquement tout se tut, après un fracas et une longue vibration : un chant d'orgue, à la chapelle.

* * *

Dans la fumée des encensoirs et des thuriféraires, entre les stalles de chêne sculpté — où l'or, l'argent, les émaux et les fourrures recouverts de leur fouillis héraldique, où les étoffes scintillantes de pierreries, — chasubles, étoles, chapes, dalmatiques, mitres, selon le rituel, la théorie des prêtres s'avance au rhythme des prières, au grondement des orgues, pour le sacrifice.

En orfrois, en broderies, en reliefs brillent les symboles, les sept symboles du Verbe tout puissant, du Verbe incarné pour le pardon et le martyre.

Le triangle entouré de rayons, Trinité suprême d'où jaillit toute lumière, toute volonté, toute souveraineté.

Victime dont le sang détourna l'épée de l'ange exterminateur : l'Agneau !

De la poitrine déchirée à coups de bec du pélican, s'empourpre la pure blancheur des plumes pour les petits qui souffrent et qui implorent.

Annonciatrice de l'Esprit-Saint, dans un nimbe de lumière, la colombe en son vol de douceur et d'innocence.

Un calice, la transsubstantiation mystérieuse, le pain et le vin, la chair et le sang.

L'ostensoir rayonnant comme un soleil vainqueur des Ténèbres : adoration !

Un cœur saignant sous les épines, ainsi tout amour est tout sacrifice. La divinité n'a pas racheté les hommes par les gloires ou par les joies. « Nous sommes condamnés à souffrir de tout ce qui est bon, de tout ce qui est juste en nous ».

L'autel, où des moines patients sculptèrent leur vie, la Passion et des légendes de saints. Membres longs et fluets, gestes raides et exagérés des gothiques, draperies tombant en plis droits, visages émaciés, étirés, torturés d'une souffrance éternelle, qui paraît inconsciente en son intensité; yeux immenses et fous, comme si l'hystérie de la foi et du martyre envahissait toutes ces faces douloureuses d'infini.

Les vitraux, aux mêmes décors, aux bleus paysages enfantins, où les ors ont perdu leur éclat, où les jaunes, les pourpres, les violets, les verts ont éteint leurs tons et ne sont plus tels que dans les ombres. Mers où s'enfoncent dans les horizons de brouillards des navires porteurs de guerriers....

Etrange et attirante beauté de ce qui finit, de ce qui meurt d'anciennes splendeurs...

— Elle sera vaine, la philosophie des sages et des rhéteurs, vains leurs discours aux nombreuses subtilités, inutiles leurs sciences, vains les imprécations et les blasphèmes des hérétiques et des excommuniés, de tous les ennemis hurlant du christianisme.

Debout dans la majesté des siècles, sereine sous ces grands nuages blancs, gris, noirs, de vent et de tempêtes qui tourbillonnent autour d'elle, l'Eglise.

Un assaut furieux est livré contre elle.

Tous les monstres qu'enfantèrent les imaginations les plus affolées de sacrilège et de débauche, animaux fantastiques du mal, tels en conçut, dans l'épouvante de sa ferveur, le moyen-âge...

Debout sur les murs de l'enceinte des archanges radieux, calmes au milieu du combat, vêtus de lin, aux grands yeux purs, ayant à la main une arme de feu, font crouler d'un geste les lourdes échelles où s'accrochent des grappes vivantes. Les javelines, la mitraille des catapultes et des balistes, précipitées vers eux se détournent, les épées, les lances et les masses d'armes se brisent sur leurs robes blanches.

C'est que, de la blessure ouverte du crucifié, un jet de pourpre jaillit dans une coupe d'or, de laquelle, vers les combattants se répandent les rayons vermeils de la grâce sanctifiante qui les rend forts et invincibles aux combats.

Elle sera vaine, la philosophie des sages et des rhéteurs.

Châsses précieuses, reliques de saints, aux pierreries agonisantes, ranimées un peu par les lueurs des cierges, comme aux chasubles, brillantes de larmes d'or, sang et d'émeraude.

— Etre là! dans une étendue de siècles obscurs, avec quelque chose de perdu que l'on pleure et que l'on réclame !

« Seigneur, donnez-moi des mains pleines de guérisons pour ceux que j'aime, et prenez tout mon sang. Mais que chacune des gouttes de mon sang soit un baume pour les souffrances. »

— Sur les branches en croix, cloué par d'informes morceaux de fer, la face exaspérée de douleur, les cheveux rouges et saignants, le corps meurtri de coups et tordu aux nœuds de l'arbre du Bien et du Mal, et toujours plus las, plus las encore qu'au jour du supplice, il s'écriait :

« Quel temps est-il au cadran de siècles de ma souffrance? Ce n'est pas du supplice que j'ai souffert. Je l'ai subi par amour, pour le rachat des hommes, et tous ceux que j'ai voulu sauver ont passé devant moi, à chaque minute, de chaque heure, de chaque jour, m'ont craché à la face, mis la lance dans la plaie et fait boire à l'éponge de fiel. Tout a été vain, tout inutile. »

Et sa tête retombait plus lasse encore, et le sang ruisselait plus fort des cheveux sur les épaules meurtries.

Clamaient les voix de prêtres des paroles latines, comme des glas. Mystérieux mots d'une langue morte, si puissants d'éternité, de damnation, de repos. Mots d'une sombre harmonie aux syllabes longues et vibrantes et grondantes, évocatoires d'immensités noires, de ténèbres et d'épouvante et résonnant dans les cœurs comme des bruits lointains et sourds de la foudre prochaine.

Et de ces *De Profundis* s'élevaient comme des archanges sortant de l'abîme, des voix d'enfants, des voix grêles aux inflexions raides, — telles en leur évocation plastique, à des enluminures de missel, aux contours durs, en leur pure et idéale et blanche virginité — radieuses en leur envolement serein, et graves, intercédant pour les pardons!

Les orgues disaient les gloires de la chair, les yeux fixés aux yeux, les mains qui se cherchent pour les étreintes, les cœurs qui se joignent dans l'instinct de leurs soupirs, les bouches qui touchent les bouches pour de longs et avides baisers et pour les morsures.

Et tous se prosternaient et se frappaient la poitrine.

Les orgues disaient les parfums trop doux, l'ivresse des fleurs aux senteurs pernicieuses, et les musiques qui charment et endorment l'âme.

« Seigneur, ayez pitié de nous, ne nous condamnez pas en ce jour terrible. »

Les orgues disaient les nuits d'amour, les folles jouissances, les ruts des corps inassouvis.

« Elle est tombée la grande Babylone, elle est tombée et elle est devenue la retraite de l'esprit immonde, sa condamnation est venue en un moment. »

Les orgues disaient les tristesses des lendemains et des déclins, les meurtrissures et les douleurs du cœur frappé chaque jour, les abjections et les détresses, le calvaire des joies, le néant des plaisirs.

« Seigneur, voici ma chair en deuil de l'amour. »

L'air s'emplissait de fumées qui faisaient paraître l'église un vieux tableau, et les parfums arrivaient aussi pleins de chants et de volupté.

Des psaumes rappelaient le mystère de l'Incarnation, le Verbe qui s'est fait chair par amour des hommes, pour les sauver de l'abîme.

Et la Chair qui redeviendra le Verbe par le dernier amour.

Après le signe de la croix, le signe de toute vie, le prêtre ayant élevé de ses mains recouvertes du vêtement tissé de soie, la relique autrefois apportée de Palestine par les Croisés, à la lueur d'un rayon de lune passé à travers le cœur ouvert d'une sainte de vitrail, dans la fiole de pur cristal enchassée en l'or, le Sang du Christ !

Dans le silence des orgues et des chants, où les flammes des cierges semblaient être les pleurs des ténèbres, une voix qui montait au ciel dans un vol d'archanges, une voix d'amour et de délivrance s'écria :

« La Chair est redevenue le Verbe. »

Et la nappe blanche de l'autel frissonnait en reflets de moire, comme si les ondes lumineuses et sonores d'une céleste harmonie s'y étaient fixées frémissantes.

*
* *

Il se réveilla et partit avec l'espérance de ce monastère de songe, mérité par la souffrance, où il avait aperçu, dans le resplendissement des Lumières, la Toute-Puissance divine, en sa gloire d'or, au haut des cieux.

III

J'ai essayé de me rappeler une vie passée, et c'est l'éternité qui s'est présentée à mon esprit.

Le Banquet de l'Agneau (Inédit).

— Ne pars pas. En mon rêve, cette nuit les bêtes te poursuivaient dans la montagne, et les arbres sur ton passage devenaient rouges.

— Qu'importe. Laisse-moi. Je n'ai pas mérité le repos. Je veux fuir ma propre honte. Je fus le jouet des tempêtes ; ma pensée sombra dans les flots ; mais j'ai vu luire l'étoile, — la vois-tu pas qui rayonne en la nuit. J'ai compris ce que j'avais perdu. Je me rappelle ma première vie, et, couvert de ma boue, je m'en vais à travers le monde jusqu'au jour de la délivrance.

Les populations virent passer frémissant de foi et rempli d'une âpre charité, cet homme exténué de fatigue et de souffrance qui insultait les forts, s'humiliait devant les faibles, consolait toutes les douleurs et fuyait toutes les joies.

Les iniquités disparaissaient à son passage, les enfants lui faisaient un cortège de fleurs, les affligés sentaient la paix renaître dans leurs cœurs, et le prince frissonnait dans sa pourpre.

Et le moine passait, chargé de tristesse, fuyant sa fange, les yeux levés vers l'étoile qui lui avait montré rayonnant de gloire, le Symbole par lequel est donnée toute victoire, et qui, seul, éclaire le monde.

*
* *

Les soldats l'ont arrêté. Il a proclamé que toute puissance terrestre se dissipera comme le plus léger nuage, quand sonnera l'heure éternelle.

Du haut de son trône, l'empereur lui disait :

« Qui donc es-tu pour me braver dans ma gloire. Ignores-tu que j'ai le pouvoir de donner la mort? »

« Que m'importent tes richesses, ton palais, tes hommes d'armes, que m'importent tes menaces. Un mot, un seul et tout disparaîtrait autour de toi. Si tu peux ôter la vie aux vivants, tu ne saurais la rendre aux morts. »

L'empereur fit paraître les blondes femmes du Nord, au charme d'apparition dans un brouillard d'aurore, et les filles aux cheveux noirs, au sang de feu, habiles aux enchantements de l'amour, venues de l'Orient avec de riches caravanes.

Mais le moine les regardait d'un air tout à la fois si calme et si triste, qu'elles frissonnaient comme sous le froid de la mort et se mettaient à pleurer, honteuses de leur beauté.

Des supplices furent essayés, mais les bras des bourreaux étaient sans force devant ce corps chétif et amaigri, que le cilice et les mortifications avaient couvert de plaies hideuses.

Et les bêtes féroces elles-mêmes, dans la fosse desquelles on l'avait jeté, refusaient cette pauvre pâture et lui léchaient ses blessures, comme si elles eussent compris mieux que les hommes la détresse de ce désespéré.

*
* *

C'est le matin dans la plaine.

Là-bas, la ville avec ses dômes luisants de cuivre, ses tours orgueilleuses, les terrasses de ses jardins qui montent dans le ciel rose, la verdure, les demeures fastueuses, l'architecture compliquée des palais, le fouillis des toits rouges aux tourelles ajourées, aux girouettes chimériques.

C'est le matin, dans la plaine, qui frissonne aux baisers du jour. Les champs reposent, car tous sont accourus pour le supplice.

Dénudé et lié à l'arbre, il attend. Son corps macéré et sanglant semble plus grêle encore dans la lumière qui chante sa fanfare d'or.

« Est-ce là le terrible, disent les populations d'un air de mépris. »

Et lui, oublieux des foules, oublieux des forfaits de ceux qui le torturent, regarde par delà la plaine, par delà les montagnes le point où l'étoile a disparu dans les premières lueurs de l'Orient, et prie.

Les lances des hommes d'armes brillent comme des pierreries. Le vent souffle, et les cordes des arcs vibrent comme des harpes.

Une dernière fois, l'empereur fait exhorter le moine à se soumettre. Mais ce sont d'autres voix qui lui parlent dans le murmure des feuilles, dans le bruit des cascades lointaines, dans le balancement des herbes. C'est un chant de délivrance que lui disent les oiseaux, le soleil, la terre.

Une dernière fois.

Les archers aux armures emflammées de lumière se sont avancés, et, lentement, minutieusement ont choisi leurs flèches et visé la victime blanche dans l'ombre du feuillage.

Les arcs vibrent et s'assourdissent en un grondement cruel, les flèches sifflent et, frémissantes, s'enfoncent dans l'arbre, dans les jambes, dans les bras du supplicié. Le sang coule, et tout autour de lui devient rouge; et rouge le soleil, comme s'il allait descendre derrière la montagne.

Les flèches sifflent et les liens se brisent. Les arcs grincent toujours et s'assourdissent en un grondement cruel, mais à peine lancées, les flèches se transforment... Maintenant, ce sont des anges aux ailes irisées qui chantent à ses oreilles de purs cantiques d'amour.

Au loin s'étonne en un bariolage de couleurs, la foule fiévreuse et avide de voir mourir.

Les éblouissants archers roidissent leurs bras, les arcs vibrent plus fort. Mais à peine lancées, les flèches, comme des fleurs au printemps, s'épanouissent... Ce sont des anges aux ailes irisées, aux robes d'azur diamantées d'étoiles qui s'envolent vers le martyr et emportent son âme radieuse dans les Infinis, à la messe de son rêve.

Bruges.

MAURICE DESOMBIAUX.

.....

VERS

LE DÉSIR DU VOYAGE

A MAURICE CLOUET.

I

Les nobles vaisseaux bercés le long de leurs amarres
Rêvent d'océans inexplorés dans le lointain
Des soleils cuivrés de pourpre vierge et de fanfares;

Sous la brise et la caresse vive du matin,
Prisonniers du port banal, ils tendent leurs voilures
Et leurs mâts au souffle impuissant du désir hautain,

Et l'embrun des mers, dont s'imprègnent leurs chevelures
De cordages blonds, les enivre et les porte, loin
De l'eau croupissante où viennent dormir les silures,

Vers de clairs ilôts! et mon âme en fête rejoint,
Parmi les forêts de lianes et les fleurs rares
Qui parfument l'air de cinnamome et de benjoin,

Les nobles vaisseaux bercés le long de leurs amarres.

II

Nos yeux veulent voir les grands mirages aveuglants
Et, las de la vie et de ses landes monotones,
Se perdre aux vallons sans fin des astres ruisselants :

D'étranges forêts et l'orgueil fauve des automnes
Encadrent des lacs pensifs assoupis dans le soir
Aux vagues baisers épars des lentes argémones ;

Le long des fleuves, des palais comme en un miroir
Noient leurs onduleux reflets de dômes et d'arcades
En plein ciel dressés, et que nul jamais n'a pu voir ;

Vers les villes d'or où vivent de fières peuplades
A qui les soleils du feu de leurs rayons sanglants
Allument le cœur et les regards, nos yeux malades,

Nos yeux veulent voir les grands mirages aveuglants.

III

Toujours l'éternel fardeau des réalités vaines
Opprime l'essor de nos rêves ambitieux,
Un sang glacial fige la fièvre dans nos veines.

Ne peut-on s'enfuir en l'éther infini des cieux
Par delà l'espoir du désir subtil, vers l'extase ? —
De vils souvenirs, et leurs mensonges captieux,

Nous retiennent loin des océans promis, qu'embrase,
Tapis d'émeraude et d'écumes de diamants,
Une éruption de pourpre astrale et de topaze ;

Hébétés de songe illusoire, nos cœurs dormants
N'osent plus humer le feu des nocturnes haleines,
Et portent, ployés au joug obstiné des tourments,

Toujours l'éternel fardeau des réalités vaines.

LE ROI COPHÉTUA

A Georges Destrée.

As he out of his window lay
He saw a beggar all in grey...

Ancient ballad.

Le bras droit sur le bord de la croisée ouverte,
Le roi nègre Cophétua, l'air attristé,
Contemple, sans la voir, l'automnale beauté
De la mer qui déroule au loin sa masse verte.

Tel il rêve au hasard de sa pensée inerte :
Aucun amour n'émeut sa curiosité,
Aucun désir, aucun souvenir suscité
Ne hante le loisir de son âme déserte.

Il n'entend pas le chant mélancolique et doux
De celles qui mendient devant lui, ni la toux
Des chétives enfants que dessèche un long jeûne,

Et, sans même y songer, inconscient, voici
Qu'il sent naître une flamme en son cœur endurci,
Et se brûle les yeux aux yeux de la plus jeune.

André Fontainas.

DANS LE RÊVE

AGNÈS

A Madame Annie Toorop.

Velut stella salutaris
In naufragiis.....
Baudelaire.

Agnès! Agnès! musicale douceur et charme de prononcer son nom à haute voix : Agnès, nom faible et fin comme le bruissement du vent dans les feuillages, faible comme un souffle, fin comme un relent d'ambre, nom discret et nerveux, bizarre, que l'on semblait avoir exprès choisi pour Elle, et qui, mieux que tous les portraits, m'évoque sa chère, étrange et douce image, vague vision indécise et grise, surnaturelle apparition flottant dans un nimbe de lumière argentée, au travers de mes souvenirs et dans l'amour de mes rêves.

***

Elle était grande et mince et habituellement vêtue de robes sombres. Son col blanc s'entourait frileusement d'un grand boa de fourrure noire, qu'elle avait coutume de garder même dans la maison. Ses mains longues et fines étaient chargées de bagues précieuses qu'elle s'amusait à faire tourner des heures entières, assise en ce salon frais, aux persiennes toujours closes, aux murs tendus de jaune mousseline des Indes, — où les gazouillements et les rires jeunes de ses sœurs faisaient un si violent contraste avec son visage sérieux et calme et l'obstiné silence de ses réflexions. Son teint était plutôt pâle, mais il brillait parfois d'un éclat singulier, comme si des lueurs intérieures l'eussent éclairé. Comme une fleur, sa bouche s'ouvrait grande et rouge en ce visage pâle, comme une fleur et comme une blessure. Mais ce qui caractérisait l'étrangeté de sa personne, c'était ses yeux, ses yeux surtout, qu'Elle avait énormes, profondément enfoncés, humides et bruns, mélange de tendresses et d'inquiétudes, ses yeux fiers, ses yeux volontaires et comme étonnés que d'autres yeux osassent fixer ses yeux.

***

Elle parlait peu et rarement, mais jamais je n'oublierai le son de sa voix. Il me semble l'entendre encore maintenant, comme toujours d'ailleurs lorsque j'évoque son souvenir. Elle était grave et douce, sa voix, et sonore parfois, et parfois voilée, sombre et rauque parfois, et toujours triste et semblant lasse.

Hélas! que ne puis-je dire l'impression qu'elle me faisait, cette voix profonde en ce corps frêle? Elle me bouleversait tout d'abord, et chaque parole tombée de sa bouche me donnait des secousses pareilles à des secousses électriques; j'étais énervé, meurtri, tourmenté, oppressé; il me semblait, à l'entendre, que quelque affreux secret m'étouffait que je n'aurais su dire : il me semblait que toutes les fautes par moi commises s'insurgeaient en moi, impérieuses, et me commandaient de fuir sa présence à Elle qui m'apparaissait alors comme illuminée et transfigurée par le Verbe. Mais je restais, et j'étais pourtant peu à peu rasséréné, tranquillisé, apaisé, meilleur, — écoutant avec une joie et un ravissement sans bornes, tomber une à une les notes harmonieusement graves de sa voix, plus belle et douce que toutes les musiques. Il me semblait, à l'entendre, tout voir, tout comprendre, et les choses les plus mystérieuses et les plus cachées semblaient tout à coup radieusement claires à mon esprit, quand elles étaient dites ou lues par sa voix.

Sa voix! J'y entendais les accords parfaits, longtemps traînés, des orgues sonores en les églises gothiques, bleuâtres de l'encens brûlé. J'y voyais les saints paysages, bleus et blancs, — les champs profonds et sombres émaillés de fleurs vives, — et les forêts immenses, ombre et silence, au dessus desquelles planait l'immobile sérénité des anges, les ailes larges étendues.

J'y voyais les ciels nocturnes, longs voiles profonds de pur azur, d'or constellés, gemmés d'émeraude, les contours clairs et le chant des rivières au clair de lune, et la plainte sourde des eaux incessamment secouées jusqu'en les rivages de la mer.

*
* *

Douleur et joie, mélange de tristesse et d'amertume, et pourtant calme bonheur à me souvenir de notre dernière entrevue. C'était un jour d'octobre froid, pluvieux, avec un grand ciel gris d'une incomparable tristesse, — jour très silencieux où les bruits semblaient s'apaiser pour laisser flotter et rêver à son aise une longue Mélancolie, jour très pâle, silencieux, bercé du bruit léger des feuilles jaunies tombées des arbres, chassées, chassées sur le sable fin des allées, tourbillonnant, desséchées aux sombres carrefours du parc, comme une ronde de petites âmes mortes, le soir, dans la forêt d'or.

Le jour tombait lorsque j'entrai dans le port. Au ciel, couleur de cendre, s'amoncelaient et passaient rapides de grands et lourds nuages. Un vent violent soufflait qui faisait se gonfler et claquer brusquement les voiles tendues des bateaux. Des lanternes et des feux de couleur s'allumaient sur les jetées comme aux mâts du navire. Les adieux étaient faits, et je regardais attristé la foule qui se massait sur les quais cherchant quelqu'un que je n'y pouvais découvrir, quand tout à coup une force intérieure, une pensée soudaine me fit me retourner brusquement. Tout au bout, tout au bout de la jetée, sur un petit tréteau de bois d'où l'on pouvait voir plus longtemps arriver et partir les navires, à cette place qu'Elle affectionnait, Elle se tenait seule, toute droite, adossée à un poteau, la main devant les yeux pour mieux voir les derniers apprêts du navire. Les vagues furieuses montaient par dessus les bords de la jetée et venaient s'étendre et mourir à ses pieds, éclatant et mobile trône d'écume frémissante, tandis que derrière Elle se pressaient plus rapides au ciel les nuages.

Sourdement, le vapeur siffla tout à coup, les hélices battirent l'eau, je passai devant l'endroit où Elle se tenait. Elle ne fit pas un geste et son visage même resta impassible, mais ses yeux seuls, inoubliables, se fixèrent une dernière fois sur moi, ses yeux troublants, mystérieux, ses yeux qui semblaient contenir son cœur et tous les cœurs, ses yeux, hâvres de sûreté, phares tutélaires berçant et guidant à travers sa course le navire, étoiles de salut, éternellement fixant depuis mon âme à travers mes yeux.

Sa silhouette se perdit dans le brouillard et le crépuscule, et sur mes yeux comme sur mon cœur tomba le lourd manteau de la nuit. Mais, depuis lors, toujours je la revois et m'en souviens. Je la revois debout, pareille à une statue dominant la mer, ses pieds calmes posés sur la couronne des vagues frémissantes, son front pur brillant dans une guirlande de nuages d'automne, ses yeux graves, toujours ses yeux profonds, mystérieux, grands comme la mer qu'ils contemplaient.

Juin 1889.

ORGUEIL

A Monsieur Henry de Groux.

Je ne vois rien que l'herbe qui verdoie
et le soleil qui poudroie.

(*Légende de Barbe-Bleue.*)

J'ai regardé dans le soleil ; sur mes yeux éblouis se sont baissées mes claires paupières, et derrière leur voile protecteur j'entrevis des feux rouges

et verts qui passaient rapides et sombraient bientôt, entraînés à l'horizon d'une mer orangée.

J'ai regardé dans le soleil — à fixer le globe incandescent mes yeux se sont blessés et meurtris — glaives acérés, flèches cruelles, les rayons d'or transpercèrent et brûlèrent mes yeux coupables et du sang jaillit avec douleur à leurs bords.

*
* *

Mais désormais inaccessible à toute souffrance, j'ai laissé mes yeux orgueilleux se consumer et se perdre au soleil — dans la glorieuse mer d'or sans cesse agitée, où glissent du sommet des montagnes de lumière les bruissantes cascades de flammes légères — où dans les blanches nuées orageuses rougeoient sans cesse des guirlandes d'éclairs — où des lacs d'or sacrés flamboient immobiles auprès des temples de chrysoprase — tandis qu'en les vallées aurorales, parmi les gazons jaunes aux fleurs de girasol et de topaze — torentueux et magnifiques coulent des fleuves de rubis et d'escarboucles.

Du cratère béant des blanches montagnes, montent et tourbillonnent les fumées pâles, vert et soufre ; plus épaisses elles s'élèvent et sifflent et mugissent — tandis que pour les éruptions prochaines, sourds et continus grondent les tonnerres — et que des feux follets, courent et s'allument, couronnant les cratères. Jaillissent alors impétueux les fulgurants Geysers qui fusent et ruissellent, et bruissent et retombent — voilant les étonnantes visions — en une pluie de flammes sur la mer.

*
* *

Dans la mer d'or, soudain calmée, j'ai regardé longtemps, longtemps, profondément — dans le miroir de mes yeux s'est réflété et plongé l'étincelant miroir du soleil et j'y ai vu briller tout à coup, fiers et tranquilles — Seigneur — mes yeux — oui, mes yeux mêmes impénétrables — et derrière eux ma face radieuse, devenue elle-même le soleil — éclairant toute chose, dominant les mondes — germe et lumière de tout ce qui s'agite et vit dans l'Univers.

GEORGES DESTRÉE.

POÈMES

LES BONS PROPOS

Mes bonnes volontés, pauvres enfants distraits,
Ce soir nous surprendra dans les mêmes forêts.

Mais que ces bois sacrés sont doux à mes rancœurs,
Et que le cœur s'y leurre en de chères erreurs!

Doux comme des baisers sur des yeux endormis,
Chers comme l'innocence et les péchés remis.

Et pourtant ce n'est pas l'état de grâce encor,
A peine ce qu'il faut pour une bonne mort.

Ah! ces péchés véniels me coulent dans le sang,
Oui, mon Dieu, dans mon sang clair de convalescent.

Ce soir, qui me verra dans d'obliques chemins,
Pénétrera le cœur et sondera les reins.

C'était peu de laisser, si tôt, les bons vouloirs,
Hélas! et je m'en vais des vulgaires devoirs.

Enfant prodigue à qui l'on pardonne tout bas,
J'ai de douces erreurs, et ne m'éloigne pas.

— Je suis triste, Seigneur, et faible, en mon espoir,
Ne me délaissez pas, quand tombera le soir.

LA SŒUR QUI N'EST PLUS

Et ce fut leur amour, ce doux, ce seul silence.
Quand elle vit son cœur, et toute cette enfance!
A peine gémit-elle : « Hélas ! et vous aussi ? »

C'était comme un parfum des champs après les fièvres,
Ce deuil des yeux avec ce sourire des lèvres ;
« Sans doute, pensait-il, des anges sont ainsi. »

Et c'était un beau soir, triste et tendre, d'automne.
Elle s'abandonnait comme une fleur qu'on donne,
Une humble et douce fleur, quelque lys dédaigné.

Cher cœur grave, resté profond comme l'enfance,
Offensé dans ses lys et content de l'offense...
Plus riche mille fois de ce qu'il a donné !

Chère enfant ! Cet automne allait à vos simplesses,
Quand de vos lentes mains vous défaisiez vos tresses
Pour m'être plus aimable en ses dernières fleurs.

Ce fut tout votre amour, chère enfant, chère sainte,
Ce doux amour, toujours à la première étreinte,
Rare comme ces fleurs, lointain comme ces pleurs.

FERNAND SEVERIN.

.....

FEMME

Navré du seul amour de sa sœur, la Douleur,
Mon cœur a résigné mon âme aux vœux débiles
A dédier à quelque front pâle ses pleurs,
Les perles sans lueur de ses pleurs inutiles.
Parmi les rouges fleurs douloureuses d'un soir,
Pure apparue, ô simple enfant du paysage,
Lumineuse de lys ! ô si frêle mirage
Des fontaines vers les yeux bleus de mon espoir,
Plus belle que mon rêve et triste comme lui,
Tes mains, ô neige et cygnes ! tes mains sur ma face !
Éclaire aux nuits d'ennui, l'âme seule qui passe,
De ta voix, chant d'étoile, aux mornes nuits d'ennui !

Aimer, de tous mes pleurs, ton regard qui s'ignore,
Ton col vierge, vers les fleurs incliné, tes yeux
Fontaines en songe de ciels et d'oiseaux bleus
Où mon âme s'est vue auréolée d'aurore !
Voici, prêt à l'exil de son âme en ton âme,
L'enfant ivre autrefois du rêve d'être un Dieu ;
Le voici, sans regret, sans feintise ni vœu
L'enfant triste à jamais d'une douleur de femme.
O Toi, ma Sœur par la grâce de ma pitié,
Au seuil en fête de mon âme, de leucanthèmes
Fleuri, foule mon sceptre d'orgueil dédié
A ton culte, ô ma sœur qui m'aimes pour toi-même ;
Mais écoute, en mon âme blanche, ... ô funérailles
D'enfant sous la neige ... les lys du souvenir,
Les lys aux douces lèvres pensives, bénir
Mon rêve d'aube éteint parmi ses fiançailles !

ADOLPHE FRÈRES.

.....

ROSES DE NEIGE

Pour fêter le bonheur vermeil,
Plein de romances éperdues,
Qui s'épandait sur le sommeil
De tes paupières descendues,

Mon rêve avait cherché des fleurs
Au jardin mauve de sa peine,
Des fleurs qu'il voulait sans pâleurs
Comme sans nulle rougeur vaine.

Mais mon rêve n'a rien trouvé
Qu'un lys, obscur parmi l'étrange
Rayonnement qui s'est levé
De tes yeux brillant sous leur frange;

Seulement des roses, combien
Trop rouges pour l'immaculée
Aube de ta lèvre où si bien
Mon espérance est recélée.

Et c'est pourquoi j'effeuille enfin
Sous tes candeurs l'autre après l'une
Des roses de neige, au matin
Ecloses dans le clair de lune!

ALBERT ARNAY.

LA PRINCESSE MALEINE [1]

ACTE II

Scène VI. — Un bois dans un parc.

(*Entre le prince Hjalmar*).

HJALMAR. — Elle m'a dit de l'attendre auprès du jet d'eau. Je veux la voir enfin en présence du soir... Je veux voir si la nuit la fera réfléchir. — Est-ce qu'elle aurait un peu de silence dans le cœur? — Je n'ai jamais vu ce bois d'automne plus étrange que ce soir. Je n'ai jamais vu ce bois plus obscur que ce soir; à quelle clarté allons-nous donc nous voir? Je ne distingue pas mes mains! — Mais qu'est-ce que toutes ces lueurs autour de moi? Tous les hiboux du parc sont donc venus ici! Allez vous-en! Allez vous-en! au cimetière! auprès des morts! (*Il leur jette de la terre*). Est-ce qu'on vous invite aux nuits de noces? Voilà que j'ai des mains de fossoyeur à présent. — Oh! je ne reviendrai pas souvent! — Attention! elle vient! — est-ce que c'est le vent? — oh! comme les feuilles tombent autour de moi maintenant! — Mais il y a là un arbre qui se dépouille absolument! Et comme les nuages s'agitent sur la lune! — Mais ce sont des feuilles de saule pleureur qui tombent ainsi sur mes mains! — Oh! je suis mal venu ici! — Je n'ai jamais vu ce bois plus étrange que ce soir! — Je n'ai jamais vu plus de présages que ce soir! — Elle est là!

(*Entre la princesse Maleine.*)

MALEINE. — Où êtes-vous, seigneur?

---

(1) La *Princesse Maleine*, drame en cinq actes, tiré à trente exemplaires (*hors commerce*).

Pour note : En arrivant au lieu convenu entre lui et la princesse Uglyane, le prince Hjalmar, trompé par l'obscurité, ne s'aperçoit pas tout d'abord qu'il a devant lui la princesse Maleine vers qui une sorte de fatalité conduit son amour. Ainsi s'ouvre la scène VI.

HJALMAR. — Ici.

MALEINE. — Où donc? — Je ne vois pas.

HJALMAR. — Ici, près du jet d'eau. — Nous nous entreverrons à la clarté de l'eau. Il fait étrange ici ce soir.

MALEINE. — Oui; — j'ai peur! — ah! je vous ai trouvé!

HJALMAR. — Pourquoi tremblez-vous?

MALEINE. — Je ne tremble pas.

HJALMAR. — Je ne vous vois pas. — Venez ici; il fait plus clair, et renversez un peu la tête vers le ciel. — Vous êtes étrange aussi ce soir! — On dirait que mes yeux se sont ouverts ce soir. — On dirait que mon cœur s'est entr'ouvert ce soir... — Mais je crois que vous êtes vraiment belle! — Mais vous êtes étrangement belle, Uglyane! — Il me semble que je ne vous aie jamais regardée jusqu'ici! — Mais je crois que vous êtes étrangement belle! — Il y a quelque chose autour de vous ce soir... — Allons ailleurs, à la lumière! — Venez!

MALEINE. — Pas encore.

HJALMAR. — Uglyane! Uglyane!

(Il l'embrasse; ici le jet d'eau, agité sous le vent, chancelle et vient retomber sur eux.)

MALEINE. — Oh! qu'est-ce que vous avez fait?

HJALMAR. — C'est le jet d'eau!

MALEINE. — Oh! oh!

HJALMAR. — C'est le vent!

MALEINE. — J'ai peur!

HJALMAR. — Ne songez plus à cela; allons plus loin. Ne songeons plus à cela. Ah! ah! ah! je suis tout mouillé!

MALEINE. — Il y a quelqu'un qui pleure ici.

HJALMAR. — Quelqu'un qui pleure ici?

MALEINE. — J'ai peur.

HJALMAR. — Mais n'entendez-vous pas que c'est le vent?

MALEINE. — Mais qu'est-ce que tous ces yeux sur les arbres?

HJALMAR. — Où donc? Oh! ce sont les hiboux qui sont revenus! Je vais les chasser. (*Il leur jette de la terre.*) Allez-vous-en! Allez-vous-en!

MALEINE. — Il y en a un qui ne veut pas s'en aller!

HJALMAR. — Où est-il?

MALEINE. — Sur le saule pleureur.

HJALMAR. — Allez-vous-en!

MALEINE. — Il ne s'en va pas!

HJALMAR. — Allez-vous-en! Allez-vous-en! (*Il lui jette de la terre.*)

MALEINE. — Oh! vous avez jeté de la terre sur moi!

HJALMAR. — J'ai jeté de la terre sur vous?

MALEINE. — Oui, elle est retombée sur moi!

HJALMAR. — Oh, ma pauvre Uglyane!

MALEINE. — J'ai peur!

HJALMAR. — Vous avez peur auprès de moi?

MALEINE. — Il y a là des flammes entre les arbres.

HJALMAR. — Ce n'est rien; — ce sont des éclairs, il a fait très chaud aujourd'hui.

MALEINE. — J'ai peur! oh, qui est-ce qui remue la terre autour de nous?

HJALMAR. — Ce n'est rien; c'est une taupe; une pauvre petite taupe qui travaille.

MALEINE. — J'ai peur.

HJALMAR. — Mais nous sommes ici dans le parc.

MALEINE. — Y a-t-il des murs autour du parc?

HJALMAR. — Mais oui; il y a des murs et des fossés autour du parc.

MALEINE. — Et personne ne peut entrer?

HJALMAR. — Non; — mais il y a bien des choses inconnues qui entrent malgré tout.

MALEINE. — Je saigne du nez.

HJALMAR. — Vous saignez du nez?

MALEINE. — Oui, où est mon mouchoir?

HJALMAR. — Allons au bassin.

MALEINE. — Oh, ma robe est déjà pleine de sang!

HJALMAR. — Uglyane! Uglyane! est-ce fini?

MALEINE. — Oui. (*Un silence.*)

HJALMAR. — A quoi songez-vous?

MALEINE. — Je suis triste!

HJALMAR. — Vous êtes triste? à quoi songez-vous Uglyane?

MALEINE. — Je songe à la princesse Maleine.

HJALMAR. — Vous dites?

MALEINE. — Je songe à la princesse Maleine.

HJALMAR. — Vous connaissez la princesse Maleine?

MALEINE. — Je suis la princesse Maleine.

HJALMAR. — Quoi?

MALEINE. — Je suis la princesse Maleine.

HJALMAR. — Vous n'êtes pas Uglyane?

MALEINE. — Je suis la princesse Maleine.

HJALMAR. — Vous êtes la princesse Maleine! Vous êtes la princesse Maleine! Mais elle est morte!

MALEINE. — Je suis la princesse Maleine.

(*Ici la lune passe entre les arbres et éclaire la princesse Maleine.*)

HJALMAR. — Oh! Maleine! — Mais d'où venez-vous? et comment êtes-vous venue jusqu'ici? Mais comment êtes-vous venue jusqu'ici!

MALEINE. — Je ne sais pas.

HJALMAR. — Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! d'où me suis-je évadé aujourd'hui! Et quelle pierre vous avez soulevée cette nuit! Mon Dieu! mon Dieu! de quel tombeau suis-je sorti ce soir! — Maleine! Maleine! qu'allons-nous faire maintenant? — Maleine!... Je crois que je suis dans le ciel jusqu'au cœur!...

MALEINE. — Oh, moi aussi!

(*Ici le jet d'eau sanglote étrangement et meurt.*)

TOUS DEUX (*se retournant*). — Oh!

MALEINE. — Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a maintenant?.

HJALMAR. — Ne pleurez pas; n'ayez pas peur. C'est le jet d'eau!

MALEINE. — Qu'est-ce qui arrive ici? Qu'est-ce qui va arriver? Je veux m'en aller! je veux m'en aller! je veux m'en aller!

HJALMAR. — Ne pleurez pas!

MALEINE. — Je veux m'en aller!

HJALMAR. — Il est mort; allons ailleurs. (*Ils sortent.*)

MAURICE MAETERLINCK.

LE PORTRAIT

I

Parmi les bahuts défoncés,
Les tiroirs, les étuis, les boîtes
Jonchant les consoles étroites
D'opulents trésors délaissés,

Les satins et les brocatelles
Et les torsades de velours
Coulent sur le sol à flots lourds
Et tout écumants de dentelles,

Des colliers étreignent en vain,
Frustrés de la gorge promise,
Le col des verres de Venise
Rougis sans lèvres par le vin.

Appel au poing fort qui le lève,
De la panoplie échappé
Git, sur le lascif canapé
Où dorment des roses, un glaive.

Pour une absente songerie
Fument-ils, les benjoins subtils,
Dans ces bols d'or dont les béryls
Emerveillent l'orfèvrerie?

Et vers quels pleurs morts, des sardoines
Des calices et des rhytons
Tombe sans espoir de boutons
La mort des lys et des pivoines?

Dédaigneux du vain attirail
Des bibelots et des potiches,
Mes yeux par eux-mêmes plus riches
Contemplent leur propre travail.

Qu'importe l'inutile somme
Des objets changeants et divers
A qui sait voir, vaste Univers,
Ta profonde image dans l'Homme?

Arrière aujourd'hui le manteau
Hermétique avec la simarre
Qu'une chimère en feu chamarre,
Et la mître et le triple tau!

Je veux accomplir les miracles
Sacrant les prêtres et les rois
Sans brandir les sceptres, les croix,
Les coupes ni les saints pantacles.

II

Assis devant l'étroit miroir,
Peintre inquisiteur et fidèle,
Ma face est l'unique modèle
Choisi par mon cruel savoir.

Voici ma bouche de porphyre,
Sarcophage de maint secret,
Répertoire de maint décret
Qu'un mensonge mystique inspire,

Ma bouche lourde, aux doux et mous
Baisers buvant la chair qui vibre,
Ma bouche où vibre, fibre à fibre,
Tel péché de nul prêtre absous,

Ma bouche terrible, ma bouche
Aux lèvres folles de ton corps,
O mon ivresse, ô mon remords,
Chère âme enfantine et farouche!

Voici mes yeux de clair métal
Qui vont fouiller comme des sondes
Au fond boueux des cœurs immondes
L'avenir vengeur et fatal,

Mes yeux pareils à des mâchoires
Broyant entre leurs cils puissants
Avec les beaux yeux innocents
De sombres yeux blasphématoires,

Mes yeux, ah! mes yeux anxieux
De ciel, de miracle et de flammes,
Mes yeux en pleurs, affamés d'âmes
Et repus de corps vicieux.

Voici mon front dur, forteresse
Où mon invincible vouloir
Masque son dangereux pouvoir
D'un fard de joie et de tendresse,

Tour d'ivoire des hauts concepts,
Cathédrale des saints mystères
Où l'encens bleu de mes prières
Monte au vertige des transsepts.

— Dans le reflet où j'étudie
L'essence occulte de mes traits
J'entrevois les signes secrets
De mon étrange maladie ;

Et ces stigmates douloureux
Dénonçant mes œuvres coupables
Avec les poisons redoutables
Cachés en mon cœur ténébreux,

Sur la toile, ma main sincère
Les révèle inflexiblement
Pour éterniser le tourment
Qui me ronge comme un ulcère ;

Car mon magnétique pinceau
Mieux que la baguette d'un mage
Fait dans ma symbolique image
Jaillir mon âme à fleur de peau.

III

Dans la salle austère et claustrale,
En un morne cadre de fer
S'isole le portrait amer
Loin de la fenêtre augurale.

Unique objet de mes pensers,
Mon idéal et mon exemple,
A toute heure je le contemple
De mes regards jamais lassés

Il m'enveloppe et me pénètre
D'un fluide mystérieux :
Ses yeux s'élancent dans mes yeux,
Sa voix parle au fond de mon être.

Il dit : « Contemple sans désir ;
« Affranchis-toi de l'espérance ;
« Le monde n'est qu'une apparence .
« Où la main ne peut rien saisir.

« Veux-tu la couronne suprême
« Qui te sacrera plus que roi?
« Le joyau divin gît en toi :
« Cherche ton bonheur en toi-même.

« Sans vœux, sans haines, sans amours
« Veuillons être ce que nous sommes ;
« Va ! dans les ténèbres des hommes
« Sois la lumière de tes jours. »

Ainsi parle ma sage image
Et toujours mes yeux plus hagards
Boivent le feu de ses regards
Et s'hypnotisent davantage.

Et dans l'étrange envoûtement
Obsédé par sa ressemblance
Mon Être sur sa propre essence
Se moule plus étroitement.

IWAN GILKIN.

La confession de Jérôme Badot.

A Monsieur Iwan Gilkin.

Mon remède est un suaire...
Flod *(The Break Heart)*.

Ohé! *Mar'Joseph!* Ohé, n'allez pas si vite!...

— Ah mon Dieu!... je suis pourtant bien pressée, vous savez! Qu'est-ce que vous voulez de Mar'Joseph?

— Le voilà donc mort, le vieux maréchal? Pauvre Jérôme, n'est-ce pas! On peut dire que sa femme — le bon Dieu la garde dans son paradis! — on peut dire que sa femme ne l'aura pas attendu long-temps!... Y a-t-il un mois qu'elle soit morte, Thérèse, dites!... En voilà qui s'aimaient!... Bien sûr, ce n'est pas mon homme qui mourrait parce que je suis morte... Ah! on ne verra plus jamais un ménage pareil. Depuis qu'ils étaient mariés quelqu'un avait-il, même une fois, entendu un mot de querelle dans leur maison? Pourtant il y avait déjà des années qu'ils vivaient ensemble, des années!...

— Dites trente ans, ma chère!

— Ah! tenez! ne m'en parlez plus, j'en ai le cœur brisé. — Et à propos, sait-on à qui passe leur bien, car ils n'avaient pas d'enfants?... Vous n'avez rien entendu, là-dessus, Mar'Joseph!... Jérôme aurait-il fait ses papiers? Vous ne savez rien?... A votre avis, qui recevra tout cela?

— Pour ça, vrai, en conscience, je ne sais rien... Seigneur, c'est cinq heures qui sonnent là?... Et je dois encore chercher des bougies chez le clerc! Je n'aurai jamais fini. Je me sauve; peut-être repasserai-je tantôt si j'ai des nouvelles!

— Oui, repassez par ici, Mar'Joseph! je vous attends; je ferai une bonne tasse de café, une bonne, vous savez!

*
* *

Jérôme Badot, le maréchal-ferrant, était mort sur le coup de trois heures; et quoiqu'il y eût déjà quelques jours qu'on s'attendît à la catastrophe, la nouvelle s'en était répandue en un rien de temps et avait révolutionné tout le village.

De cour à cour les voisins se criaient la *chose* pardessus le mur, en faisant avec les bras de grands gestes navrés, comme s'ils avaient été nez à nez.

Les femmes, accourues sur la route dès la première alerte, s'exclamaient, rassemblées en petits groupes. Certaines, que la nouvelle avait surprises occupées à la préparation du goûter, et le moulin à café entre les genoux ou le pain appuyé contre la poitrine, en train de tailler les tartines, n'avaient pas pris le temps de déposer ces objets ; et une grosse commère, qui tout à l'heure pétrissait, tenait levés ses bras plaqués de pâte et poudrés de farine, laissant, l'imprudente curieuse, pour écouter les détails, *retomber* la pâte, et manquant sa cuite. Les enfants ne jouaient plus, ils ouvraient des bouches toutes rondes et des yeux étonnés de cet effarement subit ; ils restaient silencieux ne comprenant pas. Les plus craintifs, pourtant, étaient prêts à pleurer ; un doigt dans la bouche, ils s'obstinaient à l'écourt de toile bleue de leurs mères quoiqu'ils fussent quelquefois bousculés par les gestes véhéments de celles-ci. Et même là-bas sur la côte de la combe prochaine, on voyait dans les champs s'arrêter les attelages ; les conducteurs se rencontraient à quelque coin de haie ou de clôture pour se dire « la nouvelle », se tournaient un instant vers le village ; puis on les voyait regagner leurs chevaux pour continuer la longue banderole de poussière qui traîne, comme un nuage, à ras de la terre brune et sèche, derrière la herse cahotante.

Les volets de la maison du défunt sont clos ; Caroline, la veilleuse des morts, coud déjà le linceul ; dans le silence de la chambre on perçoit le bruit de l'aiguille mordant la toile épaisse et revêche, mais seulement par intervalles, car bientôt recommence dans l'étable adjacente le piétinement bruyant de la vache oubliée et qui a faim ; la bête tend vers la lucarne ouverte son mufle baveux et luisant et mugit si fort qu'on l'entend, à la faveur du soir tombant, de la place du village, et si lamentablement que les gens disent : « Chut ! écoutez ! c'est la *Grise* de Jérôme qui braît. »

*
* *

Il n'y avait pas un mois que la mort de la femme de Badot — celui dont on coud à présent le suaire — avait empli le village de stupéfaction, tant elle était survenue tout à coup. De stupéfaction, « car enfin, disait-on, Thérèse était la plus copieuse commère du village ; ne lui fallait-il pas trois aunes — non de petites aunes de Charleroi, mais de bonnes aunes de Fontaine — trois aunes de drap pour ses caracos ? C'est vrai ! — Et morte en quatre jours ? Le mardi elle faisait encore sa lessive, on l'avait vue ! d'ailleurs, le cuvier plein d'eau bleue et moussue qui resta une semaine sur son trépied dans la cour, et le linge lavé qui voletait, à blanchir, sur la haie, en témoignèrent... Non, cette mort n'était pas naturelle... Est-ce qu'on meurt si vite ? » Les mieux informés, ceux qui toujours savent tout,

avaient beau avancer que Thérèse avait trépassé d'un épanchement d'humeur au sein, si la sorcière Talie Fripia n'avait pas été trouvée, l'an passé, sur un tas de fumier avec la tête escarbouillée et le derrière brûlé, on l'aurait accusée du vénéfice, certes !

La grosse Thérèse *capoute* en quatre jours ! Etait-il donc extraordinaire que son homme, le maréchal-ferrant, en devînt quasiment fou ! O le « grand Jérôme ! » ainsi qu'un soulard, qui ne sait plus ce qu'il fait, il tournait autour du lit de la morte pendant des heures en titubant, s'asseyait, puis subitement passait son tablier de cuir, s'en allait à la forge comme s'il avait oublié la catastrophe, manipulait un marteau, touchait une lime, puis s'en revenait, avec, toujours, le geste d'un homme qui veut enlever sa cravate trop serrante ; et les mouvements angoissés de sa pomme d'Adam saillant dans son cou maigre, faisaient penser qu'il allait étouffer.

A toute force, il voulut porter sa femme en terre ; mais deux hommes durent le soutenir. Plusieurs fois, en chemin, son long corps se déroba, pliant tout à coup, ainsi qu'un épi cassé aux nœuds. Rentré de la funèbre cérémonie, il s'assit près de l'âtre, et d'un fétu ne bougea ; quand on lui adressait la parole il haussait les épaules : « Que ne le laissait-on tranquille dans son coin ? » Il dit seulement deux mots, le deuxième jour, pour recommander à Marie-Joseph, une commensale de la morte habituée dans la maison, de renvoyer l'apprenti et de fermer la forge.

Les hommes du village, pris de pitié, se détournaient de leurs chemins habituels pour le voir et essayer de causer un brin avec lui. — « Se remet-on ? » demandent-ils. Et ils ajoutent : « Ah ! on le sait bien ! C'est pas rien que de perdre sa femme !... Il faut pourtant « se faire une raison », Jérôme !... C'est vrai qu'il faut le temps, ça ! »

Les semaines passent ; mais le vieillard ne se remet pas quoi que disent les banalités compatissantes. — L'autre soir, le père Boulard est venu. Depuis combien d'années, tous les samedis, leurs barbes faites, le forgeron et le père Boulard jouaient-ils leur partie de piquet, en suçant une pipe et se contant les nouvelles ?... Les autres consommateurs s'asseyaient autour de la table et regardaient les coups en plaçant leurs mots. C'était une bonne soirée, enfin. — Et le vieux Boulard a donc dit, de sa grosse voix délurée, avec son joyeux geste habituel du bras : « Allons, allons ? en voilà assez... Jérôme, ne t'enfonce pas ainsi dans ton chagrin ! A table ! Mar'Joseph, donne les cartes et la planchette ! Est-ce à cent cinquante points la partie ? » Rien que le bruit de sa voix a fait tressaillir de joie tous les cœurs. « Oui, est-ce à cent cinquante ? » demandaient tous les hommes, joyeux à la pensée que Jérôme allait bien sûr se dérider aussi. « Est-ce à cent cin-

quante! » — *Bâouiche!* Jérôme Badot qui était penché sur les chenets a levé doucement la tête à la voix de son ami, et il les a tous regardés, ses bons amis. Et aucun n'a pu conserver sa factice gaieté devant cette mine contrite. Et les rires sont rentrés inachevés dans les bouches crispées, devant ce visage pâle qui se levait! Le vieux déluré Boulard n'a plus su parler; il est parti en toussant. C'est seulement sur la route qu'il est parvenu à articuler : « Nom de diome de nom de diome! »

Le fait est que le maréchal se mangeait le sang, qu'il s'enfonçait taciturnement et s'isolait dans son chagrin. Le travail même le laissait indifférent. Son tablier de cuir, troué et roussi, — dont, un autre jour, on aurait admiré le fauve magnifique, restait décidément pendu, avec de gros plis raides, au clou de la porte.

Depuis la mort de Thérèse, la forge ne s'était plus rouverte; Jérôme avait refusé de ferrer le cheval des Pierron (qu'on dut même conduire à Fontaine). — Je ne sais pourquoi, — et cette solitude était si triste! — les gamins, devant l'atelier du maréchal, ne faisaient plus tourniquer sur leurs moyeux les massives roues crottées de glèbe jaune des chars à réparer, ni rouler les hauts bandages de fer; ces pesants cerceaux qui sonnaient si fort en courant sur le pavé étaient à présent dédaignés, dressés contre le mur. Ils n'avaient plus leur rendez-vous dans le travail, un lieu de délices, pourtant, et qu'ils connaissaient bien, où se trouvent des barres fixes pour les cumulets et des chaînes où se balancer et se suspendre. Auparavant, ils y arrivaient en bandes tous les jours dès quatre heures, et même à midi le jeudi, et c'était à n'en plus finir des : « Jérôme, laissez-moi tirer le soufflet!... Jérôme, faites une pointe pour ma toupie!... Jérôme, pourrai-je monter sur le baudet quand il sera ferré!... » Et, quoiqu'il bougonnât quelquefois, le maréchal consentait toujours, car à la vérité, n'ayant pas d'enfants, cette marmaille il l'adorait. N'était-ce pas lui qui riait le plus haut après avoir fait mine de les poursuivre, un fer rouge à la main? Les gamins le savaient, allez! ils s'en revenaient trop vite! D'ailleurs, peut-être ne se sauvaient-ils, les finauds au bon cœur, que pour lui donner du plaisir, imitant ces enfants malins qui, décembre venu, simulent la peur de saint Nicolas pour en recevoir encore les cadeaux; et n'était-ce pas aussi, un peu, comme ces grands frères complaisants qui prennent les apparences de la frayeur devant le petit frère habillé en soldat et brandissant son sabre minuscule d'un air terrible?

Il n'y a plus rien de cela à présent. La forge est une remise noire, triste, un réduit abandonné et sans âme. Les vitres, l'autre jour encore joyeusement rougeoyantes des alertes flammes dansantes du foyer, sont sales et

encrassées de la poussière de charbon et de la limaille envolées. Etaient-ils réjouissants, n'est-ce pas, le tintamarre du « grand diable » de dix livres, rebondissant sur l'enclume, et le tic-tac du soufflet?... L'apprenti tire la longe terminée par un étrier pour poignée; tic-tac! fait le contrepoids de pierre en montant; frrt! frrt! répond l'air chassé dans le feu, frrt! frrt!... Oublions tout cela puisque le grand corps de Jérôme ne se démène plus au dessus de la flamme, puisque les marteaux gisent avec leurs manches luisants en l'air, abandonnés sur l'établi; puisque, au lieu des feux d'artifice de bluettes sautant dans la cheminée et des dards rouges giclant du fer incandescent, il n'y a plus que des débris de fers à cheval usés et rouillés et un tas sombre et froid de noir fraisil.

La forge est fermée, je vous dis; et l'on voit sur la porte brune les « bonshommes » dessinés à la craie par les enfants.

(A suivre.) LOUIS DELATTRE.

.....

LE RÉVEIL DE LA REINE

Voici se réveiller au Palais de l'Ennui
Celle aux mains en sueur des fièvres sous les glaces...
Mon Dieu! la Reine a vu ses mains pâles et lasses
Comme des fleurs de lune éclore dans la nuit!

Ses yeux en sang, pensifs aux glaives d'or des songes,
Ses yeux en prière ont versé jusqu'au matin
Des pleurs sur la splendeur éteinte du festin
Qui déploie à ses pieds la pourpre des mensonges!

Croulant dans le charnel naufrage aux gouffres d'or
Tandis que le dernier des éphèbes s'endort,
L'écume du plaisir à sa bouche assouvie,

Voilant sa nudité gracile dans les plis
De l'Aurore, et foulant le tombeau de sa vie,
La Reine aux pâles mains s'érige comme un lys!

JEAN BOELS

LE MESSIE SUPRÊME

Voici qu'il est venu le jeune et doux Sauveur,
Croisant ses faibles mains d'enfant sur la poitrine
Où des boucles d'opale exhalent leur langueur
Et se pâment d'amour sur la chair ivoirine.

Au seuil du palais clair, orné de balustrades,
Où chantent des oiseaux au charme oriental,
Il s'approche, ô baisers! entre les colonnades
De marbre, de lapis, d'albâtre et de santal;

Et dans l'azur lacté, glacé de neiges roses,
La Lune qui s'avance, indolente et rêveuse,
En flocons parfumés dans la brise amoureuse
Effeuille autour de lui les divins lauriers-roses,

Les pétales ailés en tourbillons se posent
Légers, sur son manteau royal de soie pervenche
Brodé d'abeilles d'or et d'hirondelles blanches
Dont le vol caressant fait onduler des roses.

Et quand d'une pluie d'or les moires de sa robe
Allument leurs baisers, ses fleurs de pierreries
Epanchent perle à perle, ainsi qu'un lys à l'aube,
Leur rosée lumineuse au fil des broderies.

Frêle et divin Aimé! ses boucles déliées
Parfument de leurs fleurs son col efféminé,
Sa bouche pure a la fraîcheur des labiées
Et ses yeux sont plus doux qu'un jardin illuné.

Par les chemins rosés d'un printemps éternel,
D'eau vive, de gazons et de lumière blonde
Il a prêché, l'Enfant charmeur, l'Emmanuel!
L'Evangile d'amour qui sauvera le monde.

Offrant son front paré de grappes et de perles,
Il a compris les voix endormeuses des brises,
Le parfum des lilas, le chant joyeux des merles,
Lui qui murmure ainsi les voluptés promises :

« O toi Maudit que j'aime ! abandonne le glaive,
Prométhée au cœur fier et que ronge l'espoir,
Ma voix t'endormira comme un soir sur la grève,
Je bercerai mon front entre mes bras d'ivoire.

Dans les jardins royaux où la lune immobile
Entre les tulipiers forme des lacs d'argent,
Parmi les fins saphirs de leurs fleurs aquatiles
Qui tendent vers le ciel pâli leur cœur souffrant,

J'ai cueilli, délaissant les thyms et les mélisses,
Les belladones aux puissants diamants noirs
Et les grands daturas aux suaves calices
Dont la blancheur glacée a parfumé mes soirs.

O cher vaincu ! Voici les herbes souveraines
Par qui seront guéris les plaintes et les râles,
Et pressant dans mes mains leurs tiges et leurs graines,
Je verserai leur suc entre tes lèvres pâles. »

VALÈRE GILLE.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

I

La Damnation de l'Artiste, par M. Iwan Gilkin (1)

Les premiers vers de M. Iwan Gilkin parurent, il y a presque dix ans, dans *la Jeune Belgique*. Certain poème, *les Stercoraires*, lui valut d'emblée, avec le juste ressentiment des cuistres, l'estime de quelques lettrés. A la même époque remonte, si nous ne nous trompons, le sonnet intitulé : *Anatomie*. Un peu plus tard, il publia, dans *la Revue moderne*, un sixain de poèmes où il s'affirmait, pour quelques-uns, comme un artiste sûr de lui et de son œuvre. Les sonnets baptisés *Invocation*, *Psychologie* et *Veilleur de nuit* furent particulièrement remarqués. Depuis, chaque année, M. Iwan Gilkin offrit à *la Jeune Belgique* quelques bouquets de rimes puissantes, antipathiques aux cervelles débiles, mais savourées avec un étrange plaisir par les lecteurs capables d'en apprécier le parfum. La sottise des gens de lettres, grande colleuse d'étiquettes, en Belgique surtout, le classa d'un coup. Il fut décrété que M. Iwan Gilkin était un petit Charles Baudelaire, qu'il composerait trois sonnets par an, et qu'il ne publierait jamais un livre. Et, comme il ne faisait pas mine de contrevenir à ce décret, on daigna lui reconnaître une espèce de talent excentrique, volontaire, entêté, d'autant plus acceptable qu'il ne gênait en rien les bruyantes et superficielles gésines littéraires dont on fatiguait l'opinion publique. Certains rimeurs parlèrent même de M. Iwan Gilkin avec une condescendance charitable. Mais l'on eut quelques sourires pour ceux qui s'avisèrent de reconnaître en lui l'un des artistes les plus originaux de la jeune école.

Les sourires tombèrent lors de la publication du *Parnasse de la Jeune Belgique*. M. Iwan Gilkin y figurait avec un groupe de poèmes, anciens et nouveaux, qui causèrent un vif émoi dans les cénacles littéraires. La légende eut tort, et fut forcée de se rétracter. Et ce fut le commencement de la justice.

La Damnation de l'Artiste achève aujourd'hui l'impression produite par les poèmes du *Parnasse*. L'œuvre est là, encore fragmentaire — l'auteur l'a voulu ainsi — mais déjà puissante et définitive. Et ce n'est pas sans éprouver une légitime fierté que M. Iwan Gilkin a pu mêler dans son livre, avec des poèmes écrits d'hier, les sonnets d'il y a dix ans. Qui donc se

---

(1) *La Damnation de l'Artiste*, par Iwan Gilkin, un volume grand in-8°, couverture or, avec un beau frontispice d'Odilon Redon, chez le bibliophile Edmond Deman.

refuserait à voir dans la seule possibilité d'un pareil mélange l'indice d'une maîtrise peu commune et d'une très haute intellectualité?

La Damnation de l'Artiste est le premier cahier d'une œuvre en trois parties, dont l'ensemble nous échappe encore. Nous apprécierons donc ce fragment comme fragment, sans nous inquiéter du rôle architectural que lui réserve le poète. Nous sommes en présence d'une série de morceaux d'accent caractéristique, où nous pouvons, dès maintenant, découvrir les traces d'un état d'esprit déterminé et les marques d'une sensibilité particulière.

M. Iwan Gilkin, même dans ses poèmes de virtuosité, qui sont très rares, se montre à nous comme un artiste intellectuel par excellence. Son œuvre et parmi ceux-là il faut signaler le sonnet intitulé *Bois sacré*, porte l'empreinte d'une volonté armée, sûre de réaliser son rêve, une sorte de volonté blanche, que les lecteurs distraits, pour qui la force de volonté ne va pas sans contorsions ni criailleries, ne soupçonnent pas. Ses poèmes tiennent debout par la seule vertu de la pensée, et leur ordonnance sévère proscrit impitoyablement les ornements parasites. On devine que chaque pièce de vers, chaque strophe ont surgi du cerveau du poète, avec leur idée mère, leur contour, leur rhythme, et que l'écrivain, une fois sa conception choisie, en a subi les exigences avec une inflexible rigueur. Chacun des poèmes qui composent *la Damnation de l'artiste* est soutenu intérieurement par une pensée aiguë, qui lui sert de pal. C'est à cause de cette intellectualité puissante, nourrie de lectures en tous sens, alimentée à toutes les sources de l'art, de l'histoire et de la philosophie, que M. Iwan Gilkin domine son œuvre, c'est à cause d'elle qu'il a su imprimer à un recueil fragmentaire un incontestable cachet d'unité.

M. Iwan Gilkin, dans *la Damnation de l'artiste*, est avant tout le poète de la curiosité. « Je voudrais être ce monsieur qui passe », s'écrie le Fantasio d'Alfred de Musset. Ce vœu, M. Iwan Gilkin le fait à chaque page de son œuvre. Et il ne s'agit pas seulement pour lui d'être le monsieur qui passe — boutade romantique à laquelle Fantasio n'attache guère d'importance — il s'agit de savoir ce que l'autre fait, ce qu'il pense, ce qu'il veut, de pénétrer le secret de ce regard voilé, de ce sourire vague, de cette grimace équivoque. Le désir le plus ardent du poète, quand il a élu un sujet, c'est de se substituer à lui, c'est de se glisser dans son cœur, dans son cerveau, dans sa conscience, c'est d'usurper avec délices une personnalité qui lui semble interdite. Poussée à un tel degré, la curiosité devient une sorte de passion morbide, irrésistible et malsaine comme la morphine et l'opium. C'est une hystérie bizarre, qui pavoise toute l'œuvre, une nostalgie spéciale qui n'est provoquée ni par tel climat, ni par telle époque, mais par la simple apparition de l'un ou l'autre représentant de l'espèce. Il n'est pas défendu de découvrir dans cette curiosité sans bornes, l'affirmation d'une personnalité despotique, et de supposer que, si elle était contrariée, elle pourrait provoquer des phénomènes peu communs, tels que la colère et la jalousie. Peut-être n'est-elle, en dernière analyse, qu'une manifestation de l'instinct. Peut-être la loi qui préside à la conservation de l'espèce règle-t-elle aussi la permanence et le développement de l'activité spirituelle. Quoi d'étonnant,

dès lors, à voir le cerveau le mieux armé se précipiter sur le cerveau le plus faible, le dévorer et se nourrir de sa précieuse substance? Cette théorie du cerveau de proie est assurément d'une belle cruauté. Nous ne pensons pas que M. Iwan Gilkin l'ait formulée. Mais il n'en est pas loin dans le poème intitulé : *Promenade*, qui est inédit pour les lecteurs de notre revue :

Promeneur singulier que j'élis dans la foule,
Mon désir curieux s'infiltre dans tes chairs,
Dans tes muscles chacun de mes muscles se coule,
Fibre à fibre mes nerfs s'allongent dans tes nerfs.

Mes yeux s'ouvrent au fond de tes yeux, ma cervelle
Enroule ses replis aux plis de ton cerveau;
Voici que je suis Toi, voici qu'une nouvelle
Conscience m'éveille en un monde nouveau.

O palais d'améthyste aux sombres colonnades
Etageant des orgueils de pierre et de métal
Au fond de parcs princiers fleuris de promenades
Où des reines de joie offrent leur sein fatal,

O souterrains peuplés de froides pierreries,
Veillant comme des yeux sur des couteaux sanglants
Qui mêlent l'effroyable appareil des tueries
A l'or luxurieux des vieillards pantelants,

— J'aime tous tes amours, je rêve tous tes songes;
Ma mémoire s'emplit de ton passé secret;
J'apprends d'autres péchés rongés d'autres mensonges,
Et je parcours ta vie ainsi qu'un lazaret.

Enfin, partant de toi, dans ma seule existence
Je rentre exténué, pâle et tremblant encor,
Mais le cerveau chargé d'une riche science
Comme un vaisseau qui porte une cargaison d'or.

Après la curiosité, ce qui frappe le plus dans les poèmes de *la Damnation de l'artiste*, c'est leur accent d'inaltérable jeunesse, leur odeur de fraîcheur et de nouveauté. L'enfance et l'adolescence sont célébrées sur le mode païen, dans des strophes d'une intensité singulière et belles jusqu'aux pleurs, pour employer une magnifique expression de notre poète. Baudelaire, auquel on a souvent et sans trop de discernement comparé M. Iwan Gilkin, ne parle qu'une fois, dans *les Fleurs du mal*, du charme de la jeunesse. Il lui rend, dit-il, « un hommage profond », mais cet hommage ne l'empêche pas de préférer la beauté trentenaire, savante et mûre, qu'il con-

sidère comme un superbe instrument de volupté. M. Iwan Gilkin, au rebours de Baudelaire, est visiblement attiré par les grâces neuves de l'enfance. En cela, comme en beaucoup d'autres choses, il se sépare très nettement du poète des *Fleurs du mal*.

Telles sont, à nos yeux, les deux caractéristiques de la poésie de M. Iwan Gilkin. D'autres particularités, pour être secondaires, mériteraient cependant de tenter l'analyste. Certains poèmes sont d'un pessimisme amer; mais il ne faudrait pas se hâter de conclure à une religion philosophique très arrêtée. Le pessimisme, même théorique, s'accorde assez mal avec le violent désir de vivre qui éclate dans *la Damnation de l'Artiste*. Ce qui donne souvent, chez M. Iwan Gilkin, l'illusion d'une foi désespérée, ce sont les mécomptes de la curiosité, les agacements d'un sybaritisme contrarié par un pli de rose, et — surtout — la déception du bonheur prévu, dont le désir a énervé la force, et qui ne procure pas la joie attendue.

Mais si M. Iwan Gilkin nous paraît peu pessimiste de pensée, il a des crudités de style que les pessimistes les plus stridents ne désavoueraient pas. Il a des adjectifs renouvelés d'Ezéchiel, et il éprouve une espèce de plaisir à jouer avec les mots les plus crus et les plus vénéneux de la langue française. Faut-il, à la suite de Baudelaire, voir dans ce culte de l'horrible le résultat d'une vaste énergie vitale inoccupée, et l'indice d'une profonde sensibilité refoulée? Peut-être. Mais M. Iwan Gilkin lui-même, dans une nouvelle peu connue, a senti la nécessité de s'en expliquer incidemment. Son héros, Georges de Cléophas, — un poète — se défend contre une accusation de meurtre. Voici le passage intéressant de la plaidoirie :

« Vous connaissez ma vie. Elle fut calme, vouée aux études esthétiques les plus hautes et les plus délicates. Mes travaux ne sont pas ignorés; M. l'avocat général vous a dénoncé tout à l'heure le pseudonyme que mes poèmes ont clamé dans le clairon de la renommée, et vous a même signalé charitablement l'immoralité de mes vers, qui ont offusqué jadis la pudeur de tous les faiseurs de feuilletons. Ont-elles assez barboté, les gazettes! L'on m'a traité de fangeux matérialiste, alors que mon cœur était prosterné dans l'inaltérable adoration de la beauté spirituelle, et l'on n'a pas vu que l'horrible m'obsédait par cela même qu'il me faisait horreur. N'avez-vous jamais eu les yeux hantés d'une effroyable charogne aperçue au coin d'une rue? Un homme grossier ne l'eût point remarquée. En la regardant comme l'oiseau de paradis regarde la vipère qui le fascine, le poète doué d'un sens exquis du beau sent son cœur se serrer d'angoisse; il a beau fermer les yeux, la monstrueuse image reste collée aux yeux toujours béants de son esprit, comme la tache de sang aux doigts de lady Macbeth. »

M. Iwan Gilkin n'aurait qu'à faire sienne l'incisive et pittoresque défense de son personnage. Il pourrait ajouter que les pères de l'Eglise et les libres prêcheurs du XVIe siècle s'exprimaient parfois avec plus de violence et de crudité que lui. L'énergie de langage que l'on remarque dans *la Damnation de l'Artiste* ne peut, d'ailleurs, étonner chez un poète d'inspiration catholique. Nous disons « catholique » et non « chrétienne », car, il n'y a pas trace de sentiments évangéliques dans les vers de M. Iwan Gilkin, et s'il lui

arrive, comme dans le sonnet *Amitié*, de pardonner au méchant, c'est pour lui broyer la tête sous la lourdeur du pardon.

Il nous reste à juger la forme. Comme nous le disions plus haut, M. Iwan Gilkin, un poète avant tout intellectuel, connaît l'art d'éclairer le moindre vocable à la clarté de sa pensée. Il n'attache guère d'importance à la virtuosité, à l'arabesque, à la végétation inconsciente de la phrase. Il assemble despotiquement les mots qui lui semblent nécessaires à l'effet artistique, et il les heurte avec une savante et patiente brutalité, jusqu'à l'étincelle. Son vers, riche et fastueux quand il le faut, a des éclats d'acier et de lumière électrique. Amoureux de netteté, de précision, il trouve des mariages de mots et des alliances de vocables qui témoignent d'une singulière concentration spirituelle. Il est classique, dans le sens le plus exact du terme, et il console de l'étrange patois où certains petits lutrins de singes veulent renfermer notre poésie.

ALBERT GIRAUD.

II

Impressions d'art, études, critiques et transpositions, par EUGÈNE DEMOLDER. — Bruxelles, Ve Monnom, imprimeur.

M. Eugène Demolder vient de réunir en un volume les études, les critiques et les transpositions qu'il a publiées dans *la Société nouvelle*. On les a lues avec intérêt et plusieurs ont causé une sensation flatteuse dans le monde — plus restreint en Belgique que partout ailleurs — de ceux qui se nourrissent d'une autre littérature que des improvisations gazettières.

Je les relis à présent et suis frappé, plus encore qu'auparavant, de la curieuse et neuve personnalité qui s'en dégage. C'est principalement dans ses transpositions que M. Demolder a fait œuvre originale, et c'est de celles-ci que je m'occuperai.

D'autres avaient tenté avant lui de transposer des tableaux, en prose ou en vers. Seulement, ils s'y prenaient mal. Ils racontaient, amplifiaient, paraphrasaient les œuvres admirées, mais sans faire participer leur laborieux travail, de la chaleur, du ragoût de l'original. Ils disaient les moindres détails, mais sans les assembler. Ces prétendues transpositions n'étaient que de pâles décalques ; elles avaient la sécheresse d'un inventaire et sentaient le bric-à-brac. Dans la plupart des cas, elles résultaient d'initiations superficielles, d'enthousiasmes de commande, de convictions... à la mode. A l'exception de Baudelaire et de J.-K. Huysmans, des maîtres devins, ceux-là, je ne vois personne qui ait excellé dans ce genre d'exercices.

M. Demolder marche sur la trace de ces maîtres. C'est surtout pour son cas que je me sers du mot « exercice » en parlant de *transpositions*. On verra pourquoi.

M. Demolder, épris, en art, de cette honnêteté, de cette franchise, de cette sincérité qu'il ne cesse d'exalter, entre autres, dans son étude sur Constantin Meunier, a commencé par étudier avec ferveur, les petits maîtres

hollandais et flamands. Leur exubérance, leur robustesse, leur matérialité sollicitaient sa ronde et pourtant réceptive nature brabançonne. Il entre dans l'intimité de ces ancêtres, les surprend, les observe, les contrôle dans toutes les manifestations de leur art, ne pratique pas seulement l'une ou l'autre de leurs œuvres, mais en déniche le plus possible, parvient à force de les fouiller et de les comparer entre elles, à deviner, à saisir la pensée même de leurs auteurs. Non seulement, il tient le procédé, le métier, la patte, mais il a pénétré le mystère de la conception du morceau de peinture dans le cerveau du coloriste, dans cette *camera obscura* d'où l'impression reçue surgit magnifiée et sublimisée. Ce n'est plus le tableau isolé, l'œuvre définie d'un maître, que Demolder possède dans tous ses recoins, c'est la manière, l'art même de ce maître, qu'il a confessé dans ses plus subtils arcanes.

Aussi, sa prose ne traduit pas servilement un morceau de peinture de Breughel ; sa prose ajoute un Breughel à la collection des Breughel connus. Il n'imite pas tel ou tel tableau, il s'assimile le tempérament et le faire des peintres mêmes. Il inventera à son tour des tableaux qu'ils auraient pu, qu'ils auraient dû peindre. Il est même fâcheux que les peintres ne soient plus là pour reporter sur la toile tout ce que l'écrivain leur attribue sur le papier.

Ainsi, Demolder a signé « pour copie conforme » des chefs-d'œuvre tout à fait inédits de Breughel, de Teniers, d'Ostade. Gageons que des collectionneurs mystifiés auront consulté les catalogues des musées et de galeries particulières pour y trouver la mention de ces exemplaires chimériques !

Mais bientôt notre prosateur élargit son domaine. Il a commencé par nous donner des équivalences de tableaux anciens, en ne nous laissant aucun doute sur l'authenticité de la signature. Son *Massacre des innocents* est du seul, de l'unique Breughel.

A présent, il ne s'en tiendra plus à une individualité, mais il s'attachera à résumer en trois ou quatre pages, en un seul tableau, la valeur, l'esprit, la caractéristique, la dominante de tout un cycle d'art. La *Montée au Calvaire* évoque à la fois, fusionne et harmonise tous les vieux flamands.

Demolder généralise encore :

Dans la *Fuite en Egypte*, l'écrivain ne se borne pas à *enrichir* l'œuvre de l'un ou l'autre peintre, ou même, comme dans la *Montée au Calvaire* à synthétiser le bagage des peintres d'une seule école, d'une seule nation ; non, il s'agit ici de la commémoration de « vieux peintres » sans distinction d'époque et de nationalité.

Ces diverses *Transpositions* sont fort belles, d'une exécution ferme et serrée, d'une couleur abondante et précise, d'une pâte grasse. Elles suffiraient à faire la réputation d'Eugène Demolder. On y rencontre, à chaque phrase, l'*épithète rare*, que les Goncourt appellent la marque de l'écrivain. Exemple : « les granges aux murailles *beurrées*, le jaune *onctueux* de l'église et les gris *féodaux* des pierres du castel ». Et, dégagés des détails pittoresques et chatoyants, de ces détails précipités l'un sur l'autre pour traduire les vibrations du son, de la couleur et de l'atmosphère, — combien de raccourcis

saisissants, d'épisodes admirablement condensés : telle, la fin du *Massacre des Innocents* où « le jeune seigneur aux plumes magnifiques, se fait une visière de la main pour mieux apercevoir le clocher le plus proche ».

J'aurais long à écrire, s'il me fallait m'arrêter aux beautés de ces pages. D'ailleurs, inutile de les signaler, elles s'imposeront à tout lecteur.

Après avoir applaudi au début d'Eugène Demolder et montré sommairement la marche des études et de l'application de l'auteur, il me paraît assez intéressant de déduire de l'œuvre actuelle la portée de l'œuvre prochaine.

J'ai montré comment Demolder a étendu son chantier et perfectionné ses outils. A-t-il étudié les maîtres peintres pour faire œuvre de critique? Cette ambition eût été fort louable. Les morceaux de pure critique intercalés (un peu contre notre gré) dans ces *Transpositions*, nous le prouvent, et de reste.

Mais Demolder poursuit un but plus élevé, plus noble encore.

En analysant les vieux tableaux hollandais et flamands, il a ausculté, non seulement l'organisme des artistes peintres, mais il a creusé et fouillé les entrailles mêmes de leur pays. Il s'est initié au tréfond de l'âme flamande. Il a trouvé les mœurs, le costume et le génie de la Flandre, incarnés dans l'art des bons peintres. Il a plus appris par cette communion constante avec l'art quintessencié des grands observateurs, qu'en poursuivant une réalité éparpillée, mixte, fugace et complexe.

S'il s'est arrêté à l'art d'un terroir et d'une race, c'est parce qu'il est de ce terroir et de cette race. Pour bien connaître les hommes et la terre, il importe de pratiquer d'abord et surtout nos proches et notre berceau.

Et, à présent, armé comme il l'est, après ce stage profitable, Demolder ne nous donnera plus seulement des transpositions d'un art en un autre art, mais il transportera directement l'humanité et la nature, dans le verbe, dans la pensée écrite. *Au Beuglant* et surtout *Banlieue nocturne* sont déjà d'heureux échantillons de sa manière plus étendue, une nouvelle application de sa méthode saine et logique.

Bientôt, il ne tiendra plus compte du pays et du temps; il brouillera les âges, les mœurs, les milieux, ne se souciera plus que de l'humanité éternelle et des passions non moins éternelles.

Mais pour chaque incident de son éthopée il créera le décor, l'accessoire, le costume, l'atmosphère la plus topique et la plus intense.

Il nous a parlé d'une *Vie de Jésus*, un Jésus traversant les siècles, un Jésus enjambant l'espace et les âges, un Jésus mêlé à des événements de notre vie contemporaine, coudoyé par des Pharisiens de Belgique et de maintenant, un livre de délicieux anachronismes comme les vrais livres de poètes!

Admirable projet dont la *Montée au Calvaire* et le *Massacre des Innocents* garantissent la splendeur de la composition et de la mise en œuvre.

GEORGES EEKHOUD.

III

Sous-offs, par Lucien Descaves. — Paris, Tresse et Stock.

Sous-offs, *roman militaire*, titre et sous-titre alléchants, pleins de promesses croustillantes et qui devaient certainement attirer les acheteurs ; roman écrit sans la moindre pensée morale ou artistique, mais dans un but d'inavouable mercantilisme et pour exploiter les malsaines curiosités ; livre autour duquel on a fait trop de tapage et dont un silence méprisant et dédaigneux aurait fait bon marché.

M. Descaves, un des disciples, un « de la queue » de Zola, possède, nous le reconnaissons, un certain talent; mais ce talent, il l'a singulièrement prostitué en une œuvre qui n'est ni originale, ni vraie, ni — ce qui est plus grave — même bien écrite : c'est de la mauvaise littérature autant qu'un mauvais livre.

Sous-offs est un roman mal échafaudé, une série de documents réunis sans suite et sans ordre; le style, qui cherche à s'inspirer visiblement de celui du maître, est lourd et manque de cette couleur et de cette poésie farouche qui font de Zola un des plus puissants écrivains du siècle : les portraits sont pâles, à peine esquissés; dans les tableaux, jamais un de ces mots vibrants qui vous donnent l'illusion de la chose vue; de temps en temps, — mais si rarement — une page émue : telle, à la fin du livre, le suicide du sergent-major et la tristesse du misérable enterrement; parfois une expression heureuse : « cette charogne s'en allant dans l'universel abandon..... ».

Depuis longtemps Zola avait annoncé un roman militaire, mais il y avait — provisoirement du moins — renoncé; M. Descaves a voulu le devancer; il a fait un « four », littérairement parlant, mais il doit y avoir gagné une somme rondelette, ce qui lui suffit sans doute.

Avant tout, M. Descaves a fait œuvre de mauvais patriote : il a couvert — du moins, il l'a tenté — de boue une armée appelée à jouer bientôt un rôle qui décidera de la vie ou de la mort de la plus belle nation du monde; il a avili le métier militaire, pour lequel le peuple éprouve déjà trop de répugnance; il a crié à l'Allemagne — qui doit s'en tenir les côtes — : Voilà l'armée que vous aurez à combattre : un tas de souteneurs ignobles, d'Alphonses en uniforme, les « sous-offs »; des soldats qui les admirent, qui éprouvent pour eux une sorte de respect à cause précisément de « leurs recettes cachées, de leur crapulerie occulte »; des officiers qui tolèrent pareil état de choses, qui l'admettent presque, « indifférents du reste... ». Pas de différence entre le soldat et la fille publique; entre eux existe une sorte de parenté morale et matérielle, « une bonne intelligence faite de sympathies, de lâcheté invertébrée ». « Fille et soldat : frère et sœur, nés de la même prostitution ». Caserne et lupanar sont synonymes.

Certes, dans une armée, comme dans toute institution où une foule d'individus vivent de l'existence commune, il doit germer des vices secrets ; mais

c'est là aussi que règne la plus profonde jalousie : chacun exerce sur son voisin une sorte de surveillance intéressée, et des ignominies du genre de celles que dévoile M. Descaves ne passeraient pas inaperçues et seraient bientôt réprimées. Cela est vrai en Belgique, cela doit être vrai en France, ou plus que partout ailleurs peut-être, on cherche à développer chez le soldat le sentiment de l'honneur et du devoir.

Ici, ce sentiment, au vu et au su de tous, est foulé aux pieds de la plus belle façon : et par qui? Par le sous-officier, par celui-là même qui doit montrer l'exemple, qui est chargé de l'éducation morale du soldat, qui est en somme le véritable rouage du régiment. Si c'était encore un type pris au hasard, soit? Mais ici c'est une règle générale, et nous voyons tous les sous-officiers d'un bataillon se vautrer à corps et âme perdus dans la fange, passer leurs journées, leurs nuits dans les maisons de prostitution, et se faire entretenir, — naturellement, sans honte, avec, au contraire, une sorte d'orgueil, — par des filles de joie.

Cependant, un homme, un sous-off a eu le courage de rester pur et honnête, pour avoir le droit de parler ; un seul a résisté à cet exemple universel : ce phénomène est M. Descaves!

Eh bien! non, monsieur! Toutes ces ignominies que vous crachez à la face de votre patrie — impudemment et sans remords — mensonges!... Seul, votre nez respire l'odeur de ces pourritures infâmes que vous vous complaisez à remuer ; seul votre œil voit — contemple — ces plaies infectes que vous vous amusez à fouiller d'une immonde plume! La lecture péniblement achevée de votre roman laisse la répugnante sensation d'une vengeance bassement assouvie au détriment de toute une armée, de l'honneur de toute une nation ; vous voyez l'existence militaire à travers le voile d'une ancienne rancune personnelle, et à chaque ligne se perçoit votre désir d'exagérer, d'exagérer quand même. Et, puisque vous n'avez même pas fait de belle et bonne littérature, nous ne pouvons nous empêcher de nous écrier : un livre sale, dégoûtant, malsain, qui répugne, qui pue — *et qui n'est pas vrai!*

ALBERT CHAPAUX.

IV

Joies, par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — Paris, Tresse et Stock.

De faibles chansons et vagues qui nous viendraient à travers une aube de songes. Ce sont des poèmes de rêves tristes ou gais, une annotation légère, musicale, visant à être directe, des impressions : une âme chante en ces vers aux rhythmes frôleurs le

Rêve d'amour défunt hantant tout lendemain.

comme dans *In Memoriam*, souvenirs alternés de roses penchées sur le passé qui revient à la surface d'une eau dormante.

Dans ceci tout est si irréel :

Je suis quelque morte sans doute, et quelque rêve.

M. Vielé-Griffin délaisse l'emploi continu des alexandrins précis et sonores, il varie et développe l'expression musicale, ainsi recherche-t-il toujours le voilé, le grèle, les délicates nuances.

Voici le début de *la Dédicace* qui inaugure le livre :

J'ai fleuri mon royaume de lys frèles
Comme les vierges et comme les joies ;
Mon palais clair a de grèles tourelles,
Et j'ai drapé mes cieux de pâles soies.

J'ai semé mon jardin de flores saintes
Comme les vierges et comme les joies,
Et je me suis grisé de mes jacinthes,
Aurore, à chaque fois que tu rougeoies.

Je chante en mon âme des choses folles
Comme les vierges et comme les joies,
Et j'ai trouvé de si douces paroles,
O si douces, qu'il faut que tu les croies.

Pour compléter cette poétique, souvent M. Vielé-Griffin entrelace ses vers de quelque ancienne romance enfantine, telles les deux pièces : *Rondes*, et semble ainsi mélanger sa tristesse à la fragile tristesse qui s'exhale de ces rappels de rêves et de joies, les simples et vieillotes rondes berceuses.

Il faudrait encore citer : *Parle-moi* qui débute ainsi

Donnez-moi la brise en les feuilles rieuses...

puis *Vers la mer* et d'autres encore.

V. G.

V

La Victoire du mari, par Joséphin Péladan. Paris, Dentu, 1889. — En joyeuse expectative *la Victoire du mari*, comédie en 5 actes, musique du marquis de Sivry, décors de Mlle L. Abbéma.

Ceci : un chapitre de *Sinistrari* d'Ameno délayé dans d'interminables et peu intéressantes descriptions du théâtre de Bayreuth.

Les théories du mage Sextenthal exposées au saturnien Adar ne sont, pour le fond et pour la forme, que l'amplification des paroles mystiques de Cornelius Agrippa. (Œuvres magiques, 1740.)

La formation du corps astral, décrite au chapitre XIII, ne peut se produire sans l'aide d'une force égale à celle de l'opérateur. Or, Adar reste simple spectateur et se contente d'éloigner de la pointe d'un poignard ce que l'auteur appelle les élémentaux.

Fausse est la description de ce corps astral *visible* et cédant à la pression du doigt. Le corps astral est invisible et impalpable ; Adar ne pouvait donc assister à la formation des molécules composant ce corps : il ne pouvait les voir grisâtres, puis blanches. Ces molécules seraient d'ailleurs d'un bleu pâle légèrement verdâtre et non grises ou blanches.

La mort produite par la non réintégration du corps astral dans l'organisme, peut avoir lieu par des fumigations telles qu'elles sont décrites dans *Sinistrari*, page 85 et suivantes, et non par l'épée.

LÉON DARDENNE.
(Mage de 1re classe).

CHRONIQUE ARTISTIQUE

LES AQUARELLISTES

Au Salon actuel des Aquarellistes, la seule exposition à signaler de ces derniers temps, se distinguent surtout deux artistes : MM. Jan Toorop et Xavier Mellery.

Nous eussions voulu dire ici toute notre admiration pour ce dernier, mais, la place nous faisant défaut, nous lui consacrerons dans quelque temps une étude spéciale, nous bornant pour le moment à un simple compte-rendu de son exposition.

L'envoi de Xavier Mellery se compose cette année de deux aquarelles de Marken et d'un panneau décoratif sur fond d'or, d'une pureté de lignes vraiment noble, d'une beauté sévère irréprochable analogue à celle de certains Mantegna.

La première aquarelle simplement intitulée Marken : sur un fond d'or un pêcheur et une femme de Marken se tenant par la main, est comme le frontispice symbolique de cette partie de son œuvre où Mellery a chanté cette île, dont seul il a su rendre l'étrange et captivante beauté. Mais, quelle que soit la perfection de ces deux œuvres, nous leur préférons cependant, et notre admiration est sans bornes : pour cette enfant de Marken debout en cette prairie tranquille, silencieuse, d'un vert presque désolé, pour cette enfant aux yeux bleus, ses cheveux blonds échappés en vrilles de son bonnet blanc et rouge, ses mains petites enfoncées dans les poches de jupes noires accumulées.

Une barque noire échouée derrière elle semble augmenter le silence,

rompu seulement de temps à autre par les rires frais des petites filles, qui là-bas dansent en corsages rouges et jupes noires et tournent et tournent les mains unies, dansant, chantant des rondes infinies. Un canal, traversant d'une ligne blanche la prairie, remonte vers l'horizon où, derrière les toits noirs des masures, s'aperçoivent les mâts des bateaux à l'ancre. Un ciel froid par dessus avec des lignes d'un bleu sombre et des nuages inquiétants, presque noirs, qui s'avancent.

L'arrangement bizarre de cette aquarelle en fait comme un blason de l'île de Marken et constitue en même temps, pour l'artiste qui l'a conçu, un de ses plus beaux titres de noblesse.

La qualification « d'artiste peintre » me paraît convenir particulièrement à M. Jan Toorop. Il existe dans ses peintures des couleurs qu'il est seul à employer, et son œil, épris de tons fins et délicats, sait les rendre avec une scrupuleuse exactitude.

Il inaugura naguères, dans la suite de ses « Déjeuners », des blancs dont il a gardé le précieux secret. Dans son envoi de cette année brillent des couleurs inattendues, des verts surtout, des verts étranges, sauvages et romantiques, me donnant la même impression que des descriptions de la mer dans certains Barbey d'Aurévilly.

Le choix des sujets et leur arrangement, leur interprétation, est aussi plutôt d'un poète que d'un peintre, et nous semble mériter de grands éloges.

De l'envoi de M. Toorop, nous préférons sa « Mélancolie », cette femme de pêcheur debout sur le seuil de sa porte et qui semble, perdue dans ses réflexions, revivre sa vie dans ce grand et triste paysage aussi désert et dévasté que son cœur misérable.

Il reste à mentionner, dans ce compte-rendu sommaire de l'Exposition des Aquarellistes, un « Effet de neige » de Binjé, d'un remarquable sentiment, et de jolies aquarelles d'Hoetericckx, dont l'une, représentant l'entrée de Hyde-Park, avait la grâce et le charme de certains décors de Cochin.

GEORGES DESTRÉE.

MEMENTO

M. J.-K. Huysmans, dont nous avions espéré la collaboration pour ce numéro, nous envoie, par la plus gentille lettre, ses regrets de ne pouvoir être prêt à temps : « Je ne demande pas mieux — nous écrit-il — de collaborer à *la Jeune Belgique*, qui est vaillante et soutient l'art, alors que tout le monde le délaisse... » Il espérait, en terminant, pouvoir être bientôt à nous et nous donnait rendez-vous après le Nouvel-An.

Notre collaborateur parisien Henri de Régnier, le poète des *Episodes*, met la dernière main à un livre de vers pour paraître en février, au titre de : *Poèmes anciens et romanesques*.

Nous avons reçu une plaquette de M. H. de Nimal : *Conte*, coquettement imprimée par Bourlard et ornée d'un charmant dessin de M. de Munck. Nous avons retrouvé dans cette courte nouvelle, les mêmes qualités de fraîcheur et d'élégance qui ont fait le succès des *Légendes de la Meuse*.

Le deuxième Concert populaire aura lieu le 9 mars. Il sera dirigé par Rimsky-Korsakoff et consacré à la nouvelle école russe. On y entendra entre autres la première symphonie de Borodine, inconnue à Bruxelles.

C'est le samedi 18 janvier que s'ouvrira, au Musée, le VIIe Salon annuel des *XX*. Par le nombre et l'intérêt des œuvres, il promet de dépasser tous ceux qui l'ont précédé. On cite notamment, parmi les toiles appelées à exciter la curiosité artistique, les attachantes études de plein air de Paul Cézanne, les symphonies éclatantes de Vincent Van Gogh, les paysages de Sisley, les compositions nouvelles de Renoir et l'envoi du groupe néo-impressionniste, dont la technique s'affirme de plus en plus.

M. Robert Picard vient d'être reçu membre des *XX*. Parmi les concurrents qui se présentaient il a seul été admis. Ce serait, paraît-il, une des meilleures recrues et son envoi serait très remarqué.

Voici la liste des artistes — invités et vingtistes — qui y exposeront. *Peintres :* Mlle A. Boch, MM. E. Boch, P. Cézanne, H. De Groux, A. Dubois-Pillet, J. Ensor, W. Finch, J.-L. Forain, L. Hayet, F. Khnopff, G. Lemmen, X. Mellery, R. Picard, J. Pissarro, O. Redon, D. de Regoyos, A. Renoir, F. Rops, Schlobach, Segantini, P. Signac, A. Sisley, Ch. Storm de 's Gravesande, H. de Toulouse-Lautrec, G.-W. Thornley, J. Toorop, H. Vande Velde, V. van Gogh, Th. Van Rysselberghe, G. Van Strydonck, G. Vogels. *Sculpteurs :* MM. G. Charlier, A. Charpentier, P. Dubois, G. Minne, A. Rodin, O. Roty.

Aux auditions musicales, consacrées aux jeunes écoles belge, française et russe, prendront part : le quatuor Ysaye (MM. Eugène Ysaye, Crickoom, Van Hout et Jacob), Mmes de Zarembska et Cornélis-Servais, MM. Vincent-d'Indy, Théophile Ysaye, De Greef, G. Kéfer, G. Guidé, etc., et les élèves des classes d'ensemble vocal du Conservatoire.

On annonce, enfin, une conférence littéraire par M. Stéphane Mallarmé.

Il y a quelque temps, encore un de ces voyageurs de commerce de la littérature était venu offrir sa marchandise dans différents cercles d'ici. Notre fier ami Maurice Desombiaux, un jeune-belgique du rouge

le plus vif, l'arrangea de belle façon dans *l'Opinion progressiste* : Abraham Dreyfus voulut y répondre, mais voici la formidable volée de bois vert qu'il reçut :

« Monsieur Abraham,

« Par égard pour le sympathique patronage sous lequel vous vous présentiez, j'ai fait, en termes indulgents et mesurés, le compte-rendu de votre conférence, ou plutôt de ce qui en tenait lieu.

« Vous me répondez que la perfidie de mes insinuations n'est pas suffisamment atténuée par ma sottise.

« Or, ça, apprenez que je n'insinue pas, j'affirme. Le mot « Jocrisse » vous mécontente ? Tant pis, je le maintiens.

« Ah ! parce qu'au fond du local, il y a, peintes sur le mur, d'ahuries silhouettes de spectateurs aux bras pendants, vous avez pensé vous trouver devant un auditoire béant auquel nul respect n'était dû ! Avez-vous donc oublié votre chanson et ces paroles : A Bruxelles je ne ferais pas cela, mais ici !... Eh bien non ! les gens d'*ici* ne sont pas si bêtes que vous paraissez le croire, et vos manières ont été fort mal goûtées, croyez-moi !

« Et tenez, puisque vous avez été insultant pour un reporter qui n'avait fait que son devoir, laissez-moi vous dire votre fait, crûment :

« Vous êtes de ces quelques journalistes besogneux qui, à la faveur d'une demi-réputation soigneusement entretenue par des réclames aussi adroites que celles de Géraudel, venez promener par quelques villes de Belgique, l'indigence d'une causerie unique, toujours grassement rétribuée. C'est des plus facile et d'un rapport plus certain que vos pièces de théâtre et vos collaborations ignorées.

« Vous avez osé parler de ma conférence ! Bas les pattes, Abraham ; ne comparons pas vos cabotinages mercantiles à l'effort désintéressé que je fis pour glorifier de purs artistes qui me sont chers. Quant à mes œuvres, je ne me figure pas que : *Chants des jours lointains*, *Grisailles* et *le Triomphe du Verbe* puissent jamais être compris par vos pareils.

« Vous avez senti la faute par vous commise, voilà le secret de votre épître. Redoutant d'avoir franchi les limites de la permission de se moquer du public, vous avez craint de perdre des ressources faciles et senti le besoin de nous assurer de votre affection.

« Vous avez mis en cause, espérant que ma franchise hésiterait ou viendrait s'y brûler les ailes, un écrivain qui n'avait rien à voir dans notre démêlé.

« Ainsi ont été hâtées des décisions déjà prises.

« Mais je ne suis pas de ceux qui biaisent. Je n'ai pas lu l'ouvrage dont vous parlez ; j'aime à croire que c'est un chef-d'œuvre ainsi que l'assure, dites-vous, cet autre sémite Halévy. Je ne connais pas son auteur et n'avais donc aucune raison de lui être désagréable.

« Mais vous, Abraham, qui parlez de grossièreté, vous êtes venu publiquement attribuer à une dame, à propos de votre niveau intellectuel, des épithètes peu recommandables quoique très justes, dont elle a dû être froissée la première.

« Qu'importe d'ailleurs votre opinion. Nous n'attendons pas votre arrivée pour juger les livres.

« Avez-vous recommencé vos louanges si sincères à Bruxelles ou ailleurs ? Les avez-vous jamais dites à Paris ? Non, n'est-ce pas. Ce serait tout le contraire, d'après ce qu'on me rapporte.

« Quand vous ferez, sans intérêt, si cela vous est possible, et sans manquer de dignité comme à Marchienne, l'éloge d'un de mes compatriotes et confrères, je serai le premier à vous applaudir.

« Maintenant que je vous ai cloué, du bec de ma plume, comme un vilain papillon nocturne, rentrez dans le silence, Abraham ! Vos confrères de Paris riraient trop s'ils apprenaient que l'on vous a *rincé* d'une pareille façon, en un coin de province, chez les petits Belges.

« Maurice Desombiaux. »

Dans *la Paix*, journal parisien, un long article de M. de Nimal sur le mouvement

littéraire en Belgique où nos poètes et nos prosateurs tiennent la plus belle place.

Vifs remerciements à l'auteur des *Légendes de la Meuse* qui défend toujours et en toute occasion ses amis d'ici.

Du même, dans le *Journal de Mons*, une remarquable correction donnée à un personnage quelconque qui s'était permis, on ne sait à quel titre, de prendre à partie un article élogieux sur *les Chimères* de notre ami Jules Destrée.

Il est bon, de temps à autre, de donner le fouet à tous les roquets qui aboient aux talons.



Dernièrement, M. Maurice Siville a fait représenter chez lui, sa vive comédie *O les femmes!* et *Entre frères* de G. Guiches et H. Lavedan.

L'impression a, paraît-il, été très forte. On parle de donner prochainement, malgré les difficultés de la mise en scène, *les Flaireurs* de notre collaborateur et ami Charles Van Lerberghe. Ceci tentera assurément les artistes qui acclamèrent hautement à son apparition le drame du poète.



CHERS AMIS,

A ma lettre si péremptoire du mois dernier, vous opposez, quoi?

Des arguments?

Vous en êtes pauvres.

Des excuses?

Vous me les devez toujours.

Mais alors?

Je vous trouve cyniques.

Pour qui connaît ses auteurs belges, les phrases prétenduement déconcertantes que vous m'offrez en guise de réponse et dont vous attribuez la culpabilité à notre camarade M. Eddy Levis, ne sont qu'une anthologie de vos propres œuvres d'antan — vos fameuses œuvres de Nessus.

Voici quelques citations très fidèles, aux fins de vous confondre, ô pères honteux de vos premiers nés!

« ... des mains invisibles et surnaturelles qui viennent jeter dans la quiétude de notre champ de pensée les simouns et les rafales furieuses. »

(EMILE VAN ARENBERGH. *Monsieur Gédéon*).

« ... les trombes qui font sombrer les villes flottantes et déracinent les cèdres du Liban. »

(EMILE VERHAEREN. *Hourah, la chair!*)

« Comme la muraille qui s'effondre, notre pensée est arrachée toute vivante de notre cerveau et livrée éperduement à l'affolement du septentrion. »

(FRANCIS NAUTET. *Harems et gynécées*).

« ... la rose des vents. »

(GEORGES KAÏSER. *Essai sur les vieilles Anglaises*).

Et maintenant, mes Diogènes, tirez-vous de ce tonneau-là!

ALFRED DE SMET.

Laissant à MM. Van Arenbergh, Verhaeren, Nautet et Kaïser le soin de défendre leur dignité littéraire, nous avons communiqué la réponse de M. de Smet à M. Eddy Levis. Notre obligeant confrère nous a immédiatement envoyé l'impromptu suivant :

KUSSEN

Hij brandde mij in 't woelig harte,
Als wierook in een gouden vat.
De reine kus vol warme geuren,
Dien mij uw mond geschonken had.

Uw voorhoofd, zwaar door heilrijk peinzen,
Zocht op mijn lippen naar wat rust;
En in mijne armen vroegt gij staamlend :
« Hoe komt dat men elkander kust? »

Ik wist niet wat ik u zou zeggen;
Onze oogen zwommen in hun droom,
Wijl 't tuiltjen in uw lokken schertste,
Een vink ons uitfloot uit haar boom.

« 't Is zoo eenvoudig, » zong het windje,
« 't Geheim te kennen van die lust :
« Plukt al de krieken van uw lippen... »
En 'k zeî u : « Toe, opnieuw gekust! »

Vergeefs. — Wist ooit de lieve bloeme
Waarom zij zooveel geuren droeg :
Gij zeît : « Nog kan ik niet begrijpen. »
Ik zeî : « Wij deden 't niet genoeg. »

Nous croyons pouvoir prédire que M. Alfred de Smet ne s'y frottera plus.



Maurice Desombiaux, qui, comme Léon Bloy, rêve de se rendre insupportable à ses contemporains, prépare un pamphlet du

rouge le plus vif. Titre : *Quelques crapules*.

Parallèlement, une nouvelle qui s'intitulera : *Muse d'arrondissement*.

Albert Mockel prépare, en ce moment, une longue étude destinée à la *Société Nouvelle* sur notre collaborateur Francis Vielé-Griffin.



La Monnaie continue à tirer *Robert le Diable* par la queue.



Notre ami Eugène Demolder a très heureusement enterré la femme du capitaine. Il a eu de fortes impressions d'art.



La censure a parfois d'heureuses stupidités. Après avoir interdit — l'année dernière — *l'Officier bleu*, elle vient d'interdire *le Pater*, un acte en vers torché par M. François Coppée, ce passant qui repasse fier comme un Jacobite dans son uniforme de pompier mystique.



Notre ami Jules Destrée prépare une seconde série de TRANSPOSITIONS, destinée à faire suite à l'*Imagerie Japonaise*... Cette plaquette portera pour titre : *Prières selon les primitifs*. En même temps, Jules Destrée termine son volume de critique NOTES ET SILHOUETTES sur J.-K. Huysmans, Félicien Rops, Jules Barbey d'Aurevilly, Odilon Redon, Edgar Allan Poe, Jan Luyken, Villiers de l'Isle Adam, les Japonais. Ce mois, il a donné au JOURNAL DES TRIBUNAUX, numéro du 21 novembre, un *Croquis judiciaire* d'une belle allure littéraire et qui a été très remarqué.



Après Félicien Rops, voici Constantin Meunier, le peintre du travail esclave dans les nocturnes décors du pays wallon, décoré de la Légion d'honneur. Le gouvernement français tient, décidément, à se compromettre dans l'esprit des gens raisonnables.



On a installé, au Musée des plâtres du Champ des Manœuvres, les estampes japonaises achetées par le gouvernement. Les délicates gravures sont là, derrière des plâtres dont la blancheur brutale les opprime, trop haut pour êtres vues, pêle-mêle dans des cadres, retenues par des punaises sur des bristols de rencontre, à l'humidité, au froid, au soleil que c'en est une vraie désolation. Nous demandons grâce pour les œuvres précieuses et charmantes que l'Etat devrait être fier d'avoir acquises et, nous réclamons pour elles une installation décente et surtout de nature à les conserver en bon état. Nous aurons l'occasion de parler un peu en détail des choses vraiment ravissantes que nous y avons rencontrées.



L'Exposition du *Cercle des Arts et de la Presse* a ouvert ses portes le 14 décembre 1889; elle les a fermées le 4 janvier 1890.



Champfleuri est mort : on le croyait académicien.



Il doit y avoir des rabâchages de Charles dans les derniers numéros de *la Revue belge*. Nous y reviendrons quand nous aurons le temps de nous amuser.

En attendant : Flûte!



M. Barwolf, chef d'orchestre de l'Association des Artistes-Musiciens, justement offusqué par les tendances anarchistes de l'art musical dans notre pays, a jugé qu'il ne pouvait plus battre la mesure sans se voiler la main d'un gant blanc, symbolique. Il a donc fait laver, pour les quatre concerts, deux paires de gants, les choisissant très larges afin de ne pas les craquer en applaudissant; mais le malheureux, dans son enthousiasme, ne sent pas l'horrible odeur de naphte qui impressionne les auditeurs des premiers rangs, au point que plusieurs dames déjà se sont trouvées mal.

Voyons M. Barwolf, il y a de bonnes maisons, où on lave *sans odeur*.



M. Eugène Hins, le littérateur connu, publie un volume de vers de Mlle Katia Hins morte l'année dernière à l'âge de dix-huit ans.

« Au moins, si elle n'a pu arriver à la gloire littéraire, dit M. Hins dans une touchante préface, restera-t-il d'elle des œuvres qui charmeront plus d'une génération de ces petits enfants qu'elle aimait tant et à la portée desquels elle savait si bien se placer. »

L'œuvre est légère, gracieuse, naïve, surtout en ses courtes piécettes et d'une prosodie claire et alerte qui donne une gentille allure aux sujets ingénus qu'elle renferme.

Nous sympathisons à la pensée touchante du préfacier et regrettons Mlle Katia Hins, qui aurait pris rang parmi nos jeunes femmes de lettres.



A Amsterdam on a exécuté récemment dans d'excellentes conditions l'oratorio *De Oorlog* (*la Guerre*) de Peter Benoit. Cette œuvre que les Bruxellois n'ont plus entendue depuis bientôt dix ans, a produit un effet énorme.



Le *Benvenuto Cellini* de Berlioz vient d'être représenté à Leipzig avec un demi succès.



A l'Association artistique d'Angers, on a exécuté en dernier lieu des œuvres de Peter Benoit, Jan Blockx, Lassen, De Vleeschouver dans l'interprétation desquelles s'est fait entendre M. Fontaine, l'excellente basse anversoise.



M. Massenet consacre en ce moment tout son temps à la partition du *Mage* qui est déjà assez avancée. Le maître est ravi du poème de M. Richepin. Il compte avoir terminé entièrement son œuvre nouvelle au printemps prochain. Le *Mage* sera représenté à l'Opéra dans un an. Dans un an et deux mois, le *Mage* ayant été bâclé, exécuté, oublié, sera lâché comme rebut à travers les villes d'Europe et d'Amérique et M. Massenet dans le portefeuille duquel il suffit de mettre deux sous pour en voir sortir, à la façon des « petits chocolats », un opéra tout fait, M. Massenet « pourparlera » téléphoniquement avec les directeurs de Paris, Bruxelles, Marseille, Nantes, Lyon, Bordeaux, Gand, Rome, Florence et Genève, tous ceux du réseau pour le placement de trois œuvres nouvelles : une première complètement achevée, une deuxième, dont il n'aura plus qu'à écrire l'orchestration — on sait que c'est là une simple besogne mécanique qui peut être, au besoin, confiée à des plumes mercenaires — la troisième, enfin, dont il n'aura encore que le titre, mais qu'il s'engagera néanmoins à fournir toute astiquée dans un délai de trois semaines. Quand on a le titre, on est bien près de saisir la conception et l'œuvre conçue est une œuvre achevée. Ce que c'est que la fécondité du génie tout de même.



Un professeur vient de publier des *Etudes sur la littérature*.

L'œuvre est des plus intéressantes. A preuve les quelques citations que voici :

« Parmi les défauts d'Homère on compte la cruauté excessive dans les combats. »

« Comme simples poésies, les pièces d'Eschyle sont d'un grand mérite ; on y sent parfois le souffle de l'inspiration. L'obscurité, que nous y regrettons parfois, vient, sans doute, de la connaissance imparfaite que nous avons des faits auxquels Eschyle fait allusion dans ses drames. »

« Parmi les modernes, c'est Béranger qui se rapproche le plus d'Aristophane. »

« Tacite appartient à l'école que les modernes ont appelée descriptive ; son genre consiste à procéder par tableaux plutôt que par discussions. De cette façon, il plaît à un plus grand nombre de lecteurs. »

« Les coryphées littéraires de notre siècle, nous le disons à regret, se sont affranchis ostensiblement du culte des anciens et ont voulu nous frayer une route ou plutôt des routes nouvelles. Voilà d'où vient le mal. Jamais siècle n'a produit plus de génie et de talent que le nôtre. Si avec l'esprit créateur et les autres qualités éminentes qui signalent les sommités de la littérature de notre époque, elles avaient eu la modestie de suivre les voies frayées par leurs prédécesseurs, en s'attachant à une tradition respectable de près de trente siècles, aucune période de l'histoire n'égalerait la nôtre en mérite littéraire. »

L'auteur de ces phrases à la Tilman s'appelle M. Vincent De Block.

Nous demandons à contempler les élèves qu'il a formés.



On a joué, à l'Odéon, chez M. Porel, une adaptation en vers du *Marchand de Venise*, due à la présomption et à l'ignorance littéraire de M. Edmond Haraucourt. La grande voirie théâtrale est décidément mal surveillée, puisqu'on permet à la brigade poétique de M. Porel de s'attaquer à Shakespeare.

Mais ce n'est pas de M. Haraucourt qu'il s'agit, c'est de la critique parisienne. Voici ce que M. Léon Bernard-Derosnes, un des meilleurs feuilletonistes de là-bas, pense du vieux Will .

« Malheureusement, si la peinture et le développement des caractères ont autant de vérité dans son théâtre comique que dans ses drames, l'action, proprement dite, y est la plupart du temps singulièrement insignifiante. *Peines d'amour perdues*, la *Douzième Nuit*, *Comme il vous plaira*, et *Beaucoup de bruit pour rien*, sont à ce point de vue des modèles achevés d'incohérence. A la représentation, du moins, ils nous apparaissent tels. Car, ne l'oublions pas, l'action, dans le sens élevé du mot, se confondant avec le développement même des caractères, l'absurdité de fable qui sert de prétexte au développement des caractères, ne saurait choquer beaucoup les esprits attentifs. Cela est certain, mais quand nous assistons à la représentation d'un drame ou d'une comédie, il est dangereux pour l'auteur de solliciter trop exclusivement les efforts de notre réflexion. C'est à l'émotion du spectateur que le dramaturge doit d'abord s'adresser, et s'il a l'ambition légitime de nous faire penser, il lui faut commencer par éveiller notre sensibilité. »

Brave homme!

Quant à M. Besson — le catoblepas de la critique — il a proféré ceci : « *Le Marchand de Venise* est une opérette sans musique ».

M. Besson est à lui seul une désopilante opérette, — avec ou sans musique, ça dépend de lui.



Vient de paraître chez LÉON VANIER, Paris.

L'AME DES CHOSES

RECUEIL DE POÈMES EN PROSE

par HECTOR CHAINAYE

Prix : 2 francs.

A L'AVENTURE, par JAMES VANDRUNEN. *(A paraître).*

LA NOUVELLE CARTHAGE, de GEORGES EEKHOUD. *Les Émigrants. — Contumace.* Chez Kistemaeckers. Prix : fr. 3-50.

LES CHIMÈRES, par JULES DESTRÉE, édition grand luxe. Prix : 20 francs. Chez Madame Vve Monnom.

LA PRINCESSE MALEINE (hors commerce), par MAURICE MAETERLINCK.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE. Abonnement : 1 an, 10 francs. Administration générale : 18, rue d'Edimbourg, Bruxelles.

L'EVENTAIL théâtral, artistique et mondain. Abonnement : un an, 5 francs. *Directeur :* F. ROTIERS. *Rédaction et administration :* 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

LA JEUNE BELGIQUE entre dans une ère nouvelle de prospérité. A son appel, anciens et nouveaux ont répondu. Elle les remercie. L'affluence a été telle qu'elle n'a pu accueillir tous ceux qui se présentaient. Attendent encore : *La Confession du père Badôt* de LOUIS DELATTRE ; *Le Vagabond* de HUBERT KRAINS ; un conte de HECTOR CHAINAYE ; *La Belgique* PANSANTE, de FRANCIS NAUTET ; *Une Ballade* de COLERIDGE, traduite par MAURICE DESOMBIAUX, des vers de FERNAND SEVERIN, ALBERT ARNAY, JEAN BOELS, etc., etc.

A la tête du mouvement littéraire, **LA JEUNE BELGIQUE** hautaine et fière, dirigera le combat, marchera en avant, à travers tout. Mais il faut que tous nous l'aidions. A **ELLE** pour la propagande ! Des cartes d'abonnement sont à la disposition de nos amis. Ceux qui nous feront parvenir **DIX** abonnés nouveaux recevront **LA JEUNE BELGIQUE gratuitement pendant un an.**

Ceux qui nous en feront parvenir **VINGT**, recevront : 1° **LA JEUNE BELGIQUE gratuitement à perpétuité** ; 2° Ils auront droit à tous les tirés à part de grand luxe, des frontispices, dessins, portraits, etc. ; 3° Leur nom figurera en tête de la publication commémorative de nos fêtes du dixième anniversaire.

NUMÉRO TRIPLE. — JANVIER 1890

SOMMAIRE:

Frontispice de George Minne

Aux Jeunes . . . . . VALÈRE GILLE.
Éventail . . . . . STÉPHANE MALLARMÉ.
Lettres pour les illettrés . . . . . GEORGES EEKHOUD.
Vers . . . . . ALBERT GIRAUD.
Notes cursives . . . . . ARNOLD GOFFIN.
Sonnets . . . . . HENRI DE RÉGNIER.
Strophe . . . . . FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.
Fragment sans titre . . . . . HENRY MAUBEL.
Sonnet . . . . . EMILE VAN ARENBERGH.
Noce flamande . . . . . EUGÈNE DEMOLDER.
Nostalgies . . . . . THÉO HANNON.
Le Triomphe du Verbe . . . . . MAURICE DESOMBIAUX.
Vers . . . . . ANDRÉ FONTAINAS.
Dans le Rêve . . . . . GEORGES DESTRÉE.
Poèmes . . . . . FERNAND SEVERIN.
Femme . . . . . ADOLPHE FRÈRES.
Roses de neige . . . . . ALBERT ARNAY.
La Princesse Maleine. . . . . MAURICE MAETERLINCK.
Le Portrait . . . . . IWAN GILKIN.
La Confession du père Badôt . . . . . LOUIS DELATTRE.
Le Reveil de la Reine. . . . . JEAN BOELS.
Le Messie suprême . . . . . VALÈRE GILLE.
Chronique littéraire :
La Damnation de l'Artiste . . . ALBERT GIRAUD.
Impressions d'art . . . . . GEORGES EEKHOUD.
Sous-offs . . . . . ALBERT CHAPAUX.
Joies . . . . . V. G.
La Victoire du mari . . . . . LÉON DARDENNE.
Chronique artistique : *Les aquarellistes*. . GEORGES DESTRÉE.
Memento. . . . . NEMO.

Bruxelles. — Imprimerie Vᵉ Monnom, 26, rue de l'Industrie.

Février 1890. TOME IX. — N° 2 10me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE:

La Déclaration foraine	STÉPHANE MALLARMÉ.
Sonnets	ANDRÉ FONTAINAS.
La Confession de Jérôme Badot (*suite*)	LOUIS DELATTRE.
Vers	FERNAND SEVERIN.
Le Bohème	HUBERT KRAINS.
Vers	ALBERT ARNAY.
La Ballade de l'Ancien Marin	MAURICE DESOMBIAUX.
Chronique artistique :	
Le Salon des *XX* de 1890	JACQUES ARNOUX. GEORGES DESTRÉE.
Chronique littéraire :	
Chez les Passants	A. G.
Double	VALÈRE GILLE.
Memento.	NEMO.

PRIX DU NUMÉRO

Fr. 0-75

BRUXELLES

Rédaction : 55, BOULEVARD D'ANDERLECHT

PARIS

LIBRAIRIE DE *l'Art Indépendant*

11, rue de la Chaussée d'Antin

1890

BELGIQUE NE CRAINS LA JEUNE

LA JEUNE NE CRAINS BELGIQUE

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : VALÈRE GILLE.

Rédaction : 55, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

ÉCHANGE. — Nous prions les Revues amies de vouloir bien faire le service directement à la Rédaction : 55, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

La JEUNE BELGIQUE est en vente à

Bruxelles, chez Rozez; à l'Office de Publicité; chez Istace, galeries Saint-Hubert et chez Castaigne;

Paris, chez Edmond Bailly, à la librairie de l'Art Indépendant, 11, rue de la Chaussée d'Antin;

Gand, chez Hoste, rue des Champs.

BOITE AUX LETTRES.

11. — PAUL D. TOURNAI. Bien reçu mandat, merci, avons fait expédier les numéros parus. N'oubliez pas la propagande là-bas.

12. — POTACHON, élève de Tilman, Louvain. Est-il vrai que m'sieu Charles n'ose plus commenter la première églogue. Craindrait-il une traduction trop libre de *Silvestrem tenui?*

13. — HENRY T. Parfait. Avons envoyé les cartes d'abonnement que vous nous demandiez. N'oubliez pas les honneurs attachés au retour d'une série.

14. — A. X. Très bonne idée, merci. En reparlerons quand il s'agira des fêtes de l'an prochain.

15. — JULES R...S. Vous oubliez vos pieds : *bru-is-se-ment.* Faut faire ses preuves pour entrer à la *Jeune Belgique;* en avez-vous? Travaillez, prenez de la, *etc.* Revenez dans quelque temps, pour le moment débordons de copie.

16. — J. RAPIN. Ne soyez pas si pressé; vous arriverez à votre tour; consolez-vous, il y en a encore d'autres qui attendent. Envoyez plusieurs pièces pour que nous puissions faire un choix.

17 — UN ABONNÉ DE 10e ANNÉE. Très dangereux ce que vous nous conseillez-là, cher fidèle; car, comme dit André, il n'y a pas de Rops sans l'épine.

18 — ALBERT FONTAINE, Louvain. Reçu vos vers; très bons; publierons bientôt.

19. — ED. BAILLY, Paris. Venons de recevoir la *Musique populaire,* en parlerons dans le prochain numéro. Bien à vous.

20. — GUSTAVE G. P. Mon co-directeur, Jacques Arnoux, s'y oppose formellement. Je ne peux pourtant pas lui couper la tête. Bien à regret. Tâcherai de le persuader.

21 — L. PRESMYCKI. Avez-vous reçu notre lettre et les numéros de la *Jeune Belgique?* N'avons plus ici nouvelle de vous

22. — NESTOR. Un conte en vers! Vous voulez imiter Coppée. Vous avez des vers qui surpassent même :

Et montrant son mollet à l'empereur d'Autriche.

Et puis, ne seriez-vous pas le même qui nous a envoyé « t'es-tu tû? » Vous avez de enjambements critiques et très irrévérencieux, ainsi :

. . . . . *quant à ce qu'eut*
Mon père, etc.

LA DÉCLARATION FORAINE (*)

Le silence! il est certain qu'à mon côté, ainsi que songes, étendue dans un berce-ment de promenade sous les roues assoupis-sant l'interjection de fleurs, toute femme, et j'en sais une qui voit clair ici, m'exempte de l'effort à proférer un vocable : la compli-menter haut de quelque interrogatrice toi-lette, offre de soi presque à l'homme en faveur de qui s'achève l'après-midi, ne pouvant à l'encontre de tout ce rapprochement fortuit, que suggérer la distance sur ses traits aboutie à une fossette de spirituel sourire. Ainsi ne consent la réalité; car ce fut impitoyablement, hors du rayon qu'on sentait avec luxe expirer aux vernis du landau, comme une vocifération, parmi trop de tacite félicité pour une tombée de jour sur la banlieue, avec orage, dans tous sens à la fois et sans motif, du rire strident ordinaire des choses et de leur cuivrerie triomphale : au fait, la cacophonie à l'ouïe de quiconque, un instant écarté, plutôt qu'il ne s'y fond, auprès de son idée, reste à vif devant la hantise de l'exis-tence.

(*) Nous devons à l'extrême obligeance de M. E. Deman de pouvoir offrir à nos lec-teurs ce conte de M. Mallarmé. Il a bien voulu — et qu'il recoive ici tous nos remercie-ments — le distraire du volume qu'il édite actuellement.

« La fête de... » et je ne sais quel rendez-vous suburbain ! nomma l'enfant voiturée dans mes distractions, la voix claire d'aucun ennui ; j'obéis et fis arrêter.

Sans compensation à cette secousse qu'un besoin d'explication figurative plausible pour mes esprits, comme symétriquement s'ordonnent des verres d'illumination peu à peu éclairés en guirlandes et attributs, je décidai, la solitude manquée, de m'enfoncer même avec bravoure en ce déchaînement exprès et haïssable de tout ce que j'avais naguères fui dans une gracieuse compagnie : prête et ne témoignant de surprise à la modification dans notre programme, du bras ingénu, elle s'en repose sur moi, tandis que nous allons parcourir, les yeux sur l'enfilade, l'allée d'ahurissement qui divise en écho du même tapage les foires et permet à la foule d'y renfermer pour un temps l'univers. Subséquemment aux assauts d'un médiocre dévergondage en vue de quoi que ce soit qui détourne notre stagnation amusée par le crépuscule, au fond, bizarre et pourpre, nous retint à l'égal de la nue incendiaire un humain spectacle, poignant : reniée du châssis peinturluré ou de l'inscription en capitales une baraque, apparemment vide.

A qui ce matelas décousu pour improviser ici, comme les voiles dans tous les temps et les temples, l'arcane ! appartînt, sa fréquentation durant le jeûne n'avait pas chez son possesseur excité avant qu'il la déroulât comme le gonfalon d'espoirs en liesse, l'hallucination d'une merveille à montrer (que l'inanité de son famélique cauchemar) ; et pourtant, mû par le caractère frérial d'exception à la misère quotidienne qu'un pré, quand l'institue le mot mystérieux de fête, tient des souliers nombreux y piétinant (en raison de cela poind aux profondeurs des vêtements quelque unique velléité du dur sou à sortir à seule fin de se dépenser), lui aussi ! n'importe qui de tout dénué sauf de la notion qu'il y avait lieu pour être un des élus, sinon de vendre, de faire voir, mais quoi ! avait cédé à la convocation du bienfaisant rendez-vous. Ou, très prosaïquement, peut-être le rat éduqué à moins que, lui-même, ce mendiant sur l'athlétique vigueur de ses muscles comptât, pour décider l'engouement populaire, faisait défaut, à l'instant précis, comme cela résulte souvent de la mise en demeure de l'homme par les circonstances générales.

« Battez la caisse ! » proposa en altesse Madame.. seule tu sais. Qui, marquant un suranné tambour duquel se levait les bras décroisés afin de signifier inutile l'approche de son théâtre sans prestige un vieillard, que

cette camaraderie avec un instrument de rumeur et d'appel d'abord peut-être séduisit à son vacant dessein ; puis, comme si de ce que tout de suite on pût ici envisager de plus beau, l'énigme, par un bijou fermant la mondaine, en tant qu'à sa gorge le manque de réponse, scintillait ! la voici engouffrée, à ma surprise de pitre coi devant une halte du public qu'empaume l'éveil des ra et des fla assourdissant mon invariable et obscur pour moi-même d'abord « Entrez, tout le monde, ce n'est qu'un sou, on le rend à qui n'est pas satisfait de la représentation ». Le nimbe en paillasson dans le remerciement joignant deux paumes séniles vidé, j'en agitai les couleurs, en signal, de loin, et me coiffai, prêt à fendre la masse debout en le secret de ce qu'avait su faire avec ce lieu sans rêve l'initiative d'une contemporaine de nos soirs.

A hauteur du genou, elle émergeait, sur une table, des cent têtes.

Net ainsi qu'un jet égaré d'autre part la dardait électriquement, éclate pour moi ce calcul qu'à défaut de tout, elle, selon que la mode, une fantaisie ou l'humeur du ciel, circonstanciaient sa beauté, sans supplément de danse ou de chant, pour la cohue amplement payait l'aumône exigée en faveur d'un quelconque ; et du même trait je comprends mon devoir en le péril de la subtile exhibition, ou qu'il n'y avait au monde pour conjurer la défection dans les curiosités que de recourir à quelque puissance absolue, comme d'une Métaphore. Vite, dégoiser jusqu'à éclaircissement, sur maintes physionomies, de leur sécurité qui, ne saisissant tout du coup, se rend à l'évidence, même ardue, impliquée en la parole et consent à échanger son billon contre des présomptions exactes et supérieures, bref, la certitude pour chacun de n'être pas refait.

Un coup d'œil, le dernier, à une chevelure où fume puis éclaire de fastes de jardins le pâlissement du chapeau en crêpe de même ton que la statuaire robe se relevant, avance au spectateur, sur un pied comme le reste hortensia.

Alors :

La chevelure vol d'une flamme à l'extrême
Occident de désirs pour la tout déployer
Se pose (je dirais mourir un diadème)
Vers le front couronné son ancien foyer

Mais sans or soupirer que cette vive nue
L'ignition du feu toujours intérieur
Originellement la seule continue
Dans le joyau de l'œil véridique ou rieur

Une nudité de héros tendre diffame
Celle qui ne mouvant astre ni feux au doigt
Rien qu'à simplifier avec gloire la femme
Accomplit par son chef fulgurante l'exploit

De semer de rubis le doute qu'elle écorche
Ainsi qu'une joyeuse et tutélaire torche

Mon aide à la taille de la vivante allégorie qui déjà résignait sa faction, peut-être faute chez moi de faconde ultérieure; afin d'en assoupir l'élan gentiment à terre : « Je vous ferai observer, ajoutai-je, maintenant de plein pied avec l'entendement des visiteurs, coupant court à leur ébahissement devant ce congé par une affection de retour à l'authenticité du spectacle « Messieurs et Dames, que la personne qui a eu l'honneur de se soumettre à votre jugement, ne requiert pour vous communiquer le sens de son charme, un costume ou aucun accessoire usuel de théâtre. Ce naturel s'accommode de l'allusion parfaite que fournit la toilette toujours à l'un des motifs primordiaux de la femme, et suffit, ainsi que votre sympathique approbation m'en convainc ». Un suspens de marque appréciative sauf quelques confondants « Bien sûr! » ou « C'est cela ! » et « Oui » par les gosiers comme plusieurs bravos prêtés par des paires de mains généreuses, conduisit jusqu'à la sortie sur une vacance d'arbres et de nuit la foule où nous allions nous mêler, n'était l'attente en gants blancs encore d'un enfantin tourlourou qui les rêvait dégourdir à l'estimation d'une jarretière hautaine.

— « Merci » consentit la chère, une bouffée droit à elle d'une constellation ou des feuilles bue comme pour y trouver sinon le rassérènement, elle n'avait douté d'un succès, du moins l'habitude frigide de sa voix « j'ai dans l'esprit le souvenir de choses qui ne s'oublient ».

— « Oh! rien que lieu commun d'une esthétique.. »

— « Que vous n'auriez peut-être pas introduit, qui sait? mon ami, le prétexte de formuler ainsi devant moi au conjoint isolement par exemple de notre voiture — où est-elle — regagnons-la : — mais ceci jaillit, forcé,

sous le coup de poing brutal à l'estomac, que cause une impatience de gens auxquels coûte que coûte et soudain il faut proclamer quelque chose fût-ce la rêverie.. »

— « Qui s'ignore et se lance nue de peur, en travers du public; c'est vrai ! Comme vous, Madame, ne l'auriez entendu si irréfutablement, malgré sa réduplication sur une rime du trait final, mon boniment d'après un mode primitif du sonnet (1), je le gage, si chaque terme ne s'en était répercuté jusqu'à vous par de variés tympans, pour charmer un esprit ouvert à la compréhension multiple. »

— « Peut-être! » accepta notre pensée dans un enjouement de souffle nocturne la même.

STÉPHANE MALLARMÉ.

SONNETS

TERRE PROMISE

Celui qui s'embarquait pour la terre lointaine
Où l'ardeur de ses vœux rêvait l'Eldorado,
Par la glace polaire et les longs déserts d'eau
Hardiment s'acharnait à la gloire incertaine.

Vers la réconfortante et mystique fontaine
De ses songes, guidé par la foi du Credo,
Libre et fier, il partait, rejetant le fardeau
Des factices plaisirs de sa jeunesse vaine.

Et moi, que ronge aussi le désir d'un Léthé
Qui parfume d'oubli mon cœur désenchanté,
Quand sentirai-je en moi la farouche énergie

De fuir, loin par delà les pôles et les mers,
Le fantôme éternel de mes espoirs déserts
Vers la Terre-Promise où je me réfugie?

(1) Usité à la Renaissance anglaise.

VERS LE NORD

A travers les brouillards, sous l'horreur impassible
D'un ciel morne, chargé de torpeur et d'ennui,
Si nul ne peut s'ouvrir un chemin dans la nuit
Vers l'effroi glacial du Pôle inaccessible,

Du moins, ceux qui sont morts ou qui doivent mourir
Dans la foi du triomphe et la gloire du rêve
Auront connu l'orgueil d'une volupté brève,
Fleur d'espoir que nul deuil ne pourra plus flétrir.

Mais toi qui fus déçu par l'immuable envie
D'aimer et d'être aimé longuement poursuivie,
Tu sais la vanité des stériles combats,

Tu portes en ton cœur une ironie amère,
Et tu vois sans pitié les chercheurs de chimère
S'enfoncer au néant du gouffre où tu tombas.

ANDRÉ FONTAINAS.

La confession de Jérôme Badot.

(*Suite*).

A MONSIEUR IWAN GILKIN.

Mon remède est un suaire...
FORD (*The broken heart*).

Un jour on trouva Jérôme affalé, gisant sur le carreau et trop faible pour se relever. On le mit au lit, dans le grand lit où Thérèse était morte.

C'est alors seulement qu'on vit combien le chagrin l'avait changé, quand sa tête immobile reposa sur les draps de toile... Son visage s'était allongé, creusé, fondu, et son grand nez saillait plus long et plus pincé; sa barbe avait poussé toute grise; sa moustache morne lui tombait dans la bouche. Ce grand corps qui haussait à peine les couvertures, c'était l'homme qui manipulait des heures durant, à tour de bras, des marteaux de dix livres, jadis.

... Les passants allongeaient la tête par la fenêtre ouverte : « Comment va-t-il, Mar'Joseph? » Et la commère qui gardait le malade levait simplement les épaules : « Il s'en va! »

*
* *

Le jour de sa mort, à midi, il eut une faiblesse. La garde pensa qu'il trépassait; cependant, après quelques minutes, il leva la tête et dit encore : « Je sens bien que c'est fini; Mar'Joseph, fais quérir le curé! »

— Vite, cria la femme à un gamin qui jouait sur la route, va dire à M. le curé que Jérôme se meurt, qu'il vienne tout de suite!

Le gamin détala, heureux d'avoir à porter si importante commission. Le prêtre balayait l'église; il avait un long tablier bleu passé par devant lui pour garantir sa soutane; et il rangeait aussi les chaises en belles lignes régulières pour que fissent tout leur effet les prie-Dieu en bois d'acajou garnis de cuivre du premier rang. Les pieds de bois, en traînant sur les dalles, faisaient un bruit aigre et très clair dans l'église vide et nue.

— M'sieu l'curé, m'sieu l'curé! il y a Jérôme, le maréchal, qui vous demande. Il va mourir, m'sieu l'curé, il va mourir!... Est-ce que je porterai la sonnette, m'sieu l'curé?.....

Le vieillard prit seulement le temps de passer l'aube, et bientôt, précédé du gamin rouge du plaisir de tenir la sonnette, il traversa le village à petits pas rapides, le vaisseau aux saintes huiles contre la poitrine. Sur son passage les gens, en s'agenouillant et courbant la tête, chuchotaient : « C'est pour le grand Jérôme, il est à l'agonie! » Et ils se répétaient la chose en se remettant sur les pieds. Des enfants suivaient l'heureux gamin à la sonnette; les plus proches quelquefois demandaient qu'il la leur passât, « rien que pour une minute; » mais l'autre refusait fièrement de la tête, dédaignant de les regarder, et sonnait, sonnait.....

— *Pax huic domini!...* fit le curé. Bonjour Jérôme. Vous avez bien raison de m'appeler alors que vous êtes encore en état d'apprécier le secours de notre sainte Mère! Ce sera un grand soulagement pour vous, Jérôme... Allégez votre cœur, mon ami, confessez-vous.

Le prêtre déposa le saint vaisseau sur une petite table dressée à la hâte, et portant le crucifix de cuivre des cheminées wallonnes derrière un verre plein d'eau bénite où trempait un rameau du buis consacré, entre deux chandeliers en verre argenté aux arabesques blanches où brûlaient de petits bouts de bougie à la flamme rouge dans le grand jour. Il s'assit à la tête du lit; son visage rosé de vieillard potelé et dont la rubescence s'avivait encore par l'effet de ses cheveux tout blancs, rendait plus terreux le derme jaune et racorni du moribond.

Quand Mar'Joseph et l'enfant à la sonnette, sur un signe du prêtre, ouvrirent pour s'en aller la porte de la chambre, apparut un groupe de visages curieusement immobiles des voisins accourus pour voir, et qui attendaient.

— Ah! monsieur le curé, je suis bien content de vous avoir, dit Jérôme, dont, en effet, les yeux brillaient de joie. Et un peu de sang lui rosit les pommettes.

Le prêtre, se penchant, ramena les oreillers sous le dos du malade et di avec douceur :

— Je vous écoute, Jérôme.

— Ah! c'est un paquet que j'ai sur l'estomac. C'est de ça que je m'en vas. Il me semble que quand j'aurai tout confessé je mourrai plus tranquille.

— Oui, oui, parlez, mon ami; je suis ici pour vous consoler, pour vous donner du courage.

— Voilà comment le malheur est arrivé, monsieur le curé... A vous, je raconterai tout, tout...

« Le premier mardi du mois passé, ma femme me dit comme ça : « Jérôme, si tu allais jusqu'à Fontaine? C'est le mardi de la grande ducasse, c'est le plus beau jour, tu prendrais un peu d'amusement. Il y a un carrousel l'après-midi à l'Esplanade, ai-je entendu dire au marché. Ça sera beau... Moi, pendant ce temps, je ferai ma buée, tu ne seras pas incommodé par les allées et venues des marmites, et je pourrai chauffer mon eau à ta forge ».

— Tiens! que je réponds, c'est vrai que la lessive m'ennuie et que c'est la ducasse de Fontaine. Tu as raison, Thérèse, je m'amuserai. — Et malgré que je n'aie pas l'habitude de faire *fiesse* entre les dimanches, je mets mon beau sarrau, mes meilleures bottes et je m'en vas. « A vers quatre ou cinq heures, pas plus tard! » que je crie à Thérèse. Comme je passais devant la haie de la cour, je la vis déjà en train de frotter du linge dans le cuvier; même que j'étais tout réjoui de voir quel cœur elle mettait à sa besogne et que je lui criai encore : « Je te rapporterai des caramels de la ducasse! » — « Oui, qu'elle me répond, achète-moi des caramels avec de beaux billets! »

« J'étais content comme un bossu. J'avais du plaisir à voir les tas de gerbes séchant dans les champs. Je me disais aussi que ma journée ne serait pas tout à fait perdue puisque je rencontrerais à la ville le charron avec qui j'avais affaire.

« A Fontaine, le mardi de la ducasse, tout le monde fait ribote. Je rencontrai le charron; il m'emmena dîner à sa maison, puis, l'après-midi, il

me fit boire de la bière qu'on sert dans des bouteilles, qui est blanche et très mousseuse et vous pique au nez. Et je riais en pensant qu'à Bruxelles, quand j'étais soldat, c'était cette bière-là que nous buvions en été dans les petits estaminets, au bord du canal.

« Le carrousel fini, j'allais partir, quand je tombe sur le « Rouchat » des Persiaux. « Ah! c'est Jérôme de Leernes! » qu'il crie en me voyant. Il y avait un an que nous ne nous étions plus rencontrés. Nous buvons donc une chope, puis deux, si bien que tout à coup je trouve qu'il est huit heures. Les compagnons me conseillent d'attendre le feu d'artifice, et on boit tant et tant qu'à dix heures j'étais saoûl comme un cochon. Il me fallut deux heures pour revenir de Fontaine, et je ne sais comment je ne me suis pas cassé bras et jambes en chemin. Arrivé ici, je me mis à frapper du poing sur le volet de la chambre. J'entendis Thérèse se réveiller en sursaut et crier : « Qui va là? » — « C'est moi! » que je réponds. — « Ah! c'est toi, qu'elle me dit, en reconnaissant ma voix. Comme tu reviens tard ». Elle poussait le volet pour me passer la clef de la porte : « Seigneur! comme tu es pâle, Jérôme ». Sans doute elle vit que je me tenais au mur. « Qu'est-ce que tu as? » demanda-t-elle encore. La brave femme faisait cela sans penser à mal, mais, honteux de mon ivresse, je sentais la colère me monter au visage. « Donne-moi la clef, tu vois bien que j'attends! » J'entrai. Au lieu de se recoucher, pour m'aider elle était venue jusqu'à la porte et m'éclairait ; cette attention augmenta encore ma colère. Je trébuchai sur une chaise, et je serais tombé si elle ne m'avait retenu. « Jésus-Maria! fit-elle, tu es donc saoûl, Jérôme! » Oh! pourquoi me dit-elle ça, pourquoi, pourquoi?... Voilà qu'un vent de colère m'emporte. « Ce n'est pas vrai, je ne suis pas saoûl! » que je crie en jurant. La pauvre femme, épouvantée du son de ma voix, s'était reculée ici, contre le lit; je voyais à l'expression de ses yeux combien elle avait peur, peur de moi, de son homme; je fonçai sur elle et à toute volée — ah! ah! qu'est-ce que j'ai fait là — à toute volée je lui donnai un coup de poing dans l'estomac. A peine eut-elle la force de déposer la lampe qu'elle portait. « Que tu m'as fait mal, Jérôme! » soupira-t-elle, et elle se remit dans le lit. Sa voix me dégrisa à l'instant; pourtant, je ne lui dis pas un mot de regret, et je m'endormis ainsi.

« Le lendemain, je me réveillai très tard; et me ressouvenant subitement de la scène de la nuit c'est à peine si j'osai me lever. Thérèse était assise pour moudre le café du déjeuner : « Jérôme, j'ai si mal dans le bras que je ne saurais achever », me dit-elle. Je prends le moulin et mouds le café A la fin : « Thérèse, que je dis, j'ai été mauvais hier. C'est la boisson, tu sais ; ça ne m'arrivera plus... Ne me garde pas rancune... Veux-tu tes caramels,

à cette heure? les voilà! » Et je lui tends le paquet que j'avais préparé d'avance. « Merci, Jérôme, qu'elle me dit, toute gaie, en prenant les caramels. Je sais bien que tu n'es pas méchant! » Oui, elle a dit ça, que je n'étais pas méchant, monsieur le curé!

« Je vais à la forge ce jour-là comme d'ordinaire. Vers dix heures, Thérèse m'appelle. « Viens mettre la marmite au feu, moi je n'en ai pas la force, je ne sais pas ce que j'ai dans les bras ». Je prends la marmite. « Qu'est-ce que tu aurais bien dans les bras? » que je demande. — « Ah! et ma buée qui m'attend! Peut-être ne saurai-je pas l'achever... C'est là, à l'épaule que ça me fait mal » qu'elle me dit. — « Bon, bon, c'est un rhumatisme. Il faut te frictionner avec de l'eau-de-vie et une chaussette ».

« Elle ne put se remettre au travail. Quand elle touchait le cuvier de la poitrine, elle criait de douleur. « Qu'est-ce que je vas faire? » répétait-elle toujours. – « Ote ton caraco », que je lui dis à la fin. Je prends une chaussette de laine bien douce dans la commode, et un peu d'eau-de-vie. « Tu vas voir que ça passera ». — « Oui, frotte-moi l'épaule, me répond-elle. Mais c'est là que j'ai le plus mal ». Et elle me montre, à son sein droit, une tache jaunâtre, grande comme un gros sou. « Qu'est-ce que cela? » que je demande, étonné. — « Je ne sais pas; mais cela fait joliment mal ». Je frotte, je frotte son épaule. « Cela réchauffera tes os, que je dis. Repose-toi; demain, ni vu, ni connu, tu seras comme neuve! » — « Ça va tout de même mieux! » dit-elle ragaillardie, après la friction. — Et elle alla étendre son linge sur la haie. — Le soir, je lui réchauffai encore le bras; à la lumière du quinquet, la tache du sein n'était plus visible. « Oui, oui! c'est fini! » Et Thérèse riait de sa peur passée.

« Mais, le lendemain matin, elle m'éveilla brusquement : « Jérôme, vois donc! *Maria Dei!* Qu'est-ce que c'est? » La tache de son sein, que nous croyions disparue, était revenue maintenant grande comme une pièce de cent sous et noire. « Je ne sais plus bouger mon bras! Qu'est-ce que je vais devenir! » Elle pleurait de frayeur; je la rassurai pourtant, et elle se leva. Toute la journée elle se dit lasse. « Je ne vaux pas un rouge liard aujourd'hui! » Vers quatre heures elle dut se coucher, tant mal elle se sentait. Une voisine apporta un petit pot de l'onguent du curé de Boussoyt, il ne fit aucun effet. La tache s'agrandissait, se fonçait en couleur, et Thérèse geignait à fendre l'âme.

« N'y pouvant plus tenir, je lui dis : « Je vais chercher un médecin. Ce n'est pas pour les deux francs de la visite... »

« Le médecin de Fontaine ne cacha pas son étonnement de trouver Thérèse au lit. Il riait même. « Comment, vous, malade? Un bobo, sans doute! »

« — J'ai pourtant bien mal! » répondit ma femme. Elle découvrit son sein. Le médecin ne riait plus; il promenait en silence son doigt autour de la tache. « Diable! diable! fit-il même. Vous vous êtes blessée de ces jours-ci... » — « Oh! s'exclama Thérèse, blessée?... je ne me rappelle pourtant pas! » — « Quand donc avez-vous ressenti les premières douleurs? » — « C'est mercredi au matin, n'est-ce pas, Jérôme? » — « Ah!... Et mercredi, mardi plutôt, vous ne vous êtes pas froissé la gorge en travaillant, vous ne vous êtes donné un coup?... » — J'étais au pied du lit, j'écoutais. J'entendis ce mot de coup, « un coup, mardi »; subitement je me rappelai toute la scène de la nuit; et il me monta au visage un tel flot de sang que je dus m'asseoir, les jambes brisées.

« — Un coup? un coup? » répétait Thérèse comme s'interrogeant. « Non je ne me suis pas donné de coup ». Mais elle parut subitement se souvenir. « Si! si! à présent je m'en rappelle! Mardi, j'ai fait ma lessive... oui! oui! Jérôme était à Fontaine, à la ducasse... et, en rinçant mon linge, je me suis cognée au rebord du cuvier... oui, la poitrine contre le bois... C'est cela, je m'en ressouviens... » — « Je le savais bien! dit le médecin. Vous êtes corpulente, et c'est très sensible, le sein. Pourquoi avez-vous tant tardé à m'appeler? » — « Je me figurais que ça partirait tout seul, da! répondit Thérèse, même que je n'en avais pas soufflé à Jérôme!... » Oui, monsieur le curé, Thérèse dit ça, elle dit ça! Et je l'entendais; je n'eus pas la force de me contenir et voilà que je me mis à pleurer derrière le lit.

— « Mais il n'y a rien de grave! dit à plusieurs reprises le médecin en écrivant son ordonnance. Ne vous désolez pas! »

« Il me donna les instructions; comme il sortait, je l'accompagnai jusqu'à la porte. Il me dit : « Jérôme, soignez bien votre femme... Ces affections sont quelquefois graves chez les personnes corpulentes comme elle... »

« Je ne savais rentrer dans la chambre. Je n'osais plus me montrer à ma femme ..

« — Thérèse! Thérèse! qu'est-ce que j'ai fait là! qu'est-ce que j'ai fait là!... criai-je pourtant.

« — Ne te désole pas, le médecin dit que je serai guérie la semaine prochaine... Mais qui va faire ta soupe? demanda-t-elle inquiète. Ah! Mar'Joseph viendra et je surveillerai d'ici! Je serai bien vite sur pieds, va!... Mais qui penserait qu'on peut avoir mal au sein!... »

« Monsieur le curé, vous savez bien qu'elle mourut le dimanche, et qu'elle est passée sans qu'on ait eu seulement le temps de vous appeler... N'empêche qu'elle doit être en paradis, parce qu'une femme pareille, une femme... Ah! mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu! dire que j'ai tué Thérèse!... »

La voix du moribond s'était tout à coup cassée et la teinte rose de ses pommettes s'était éteinte, comme il finissait son récit. Il restait à présent la bouche ouverte toute grande, comme un mort.

— « Jérôme, dit enfin le curé en toussotant pour cacher son émotion et s'essuyant le front, repentez-vous, demandez pardon à Dieu... »

— « Qu'a-t-il donc à confesser si longtemps, le vieux Jérôme? se demandaient derrière l'huis, les gens impatientés. Il lui en faut du temps pour battre sa coulpe!... » — « Et moi qui n'ai pas fini de dîner » dit même quelqu'un.

Mais les plus proches, impudemment penchés, l'oreille collée à la porte, faisaient : « Chut! écoutez!... » tâchant de distinguer quelques mots dans le murmure confus de chuchotements qui leur arrivait du lit du moribond.

— Ah! c'est le curé qui parle... Oui... Eh!... maintenant, c'est Jérôme, entendez-vous?...

— Que disent-ils? que disent-ils?...

— Faites un acte de contrition sincère, dit encore le curé à Jérôme. Du fond de votre cœur, demandez pardon à Dieu, demandez pardon!... »

Mais le moribond se taisait, la bouche toujours ouverte. Le prêtre dut prononcer lui-même le *Credo*. La prière dite, il prit le calice aux Saintes-Huiles et oignit le mourant aux cinq plaies consacrées. Son index et son médius relevés tenaient un flocon d'ouate avec lequel il essuyait ensuite les parties purifiées. Il marmottait des paroles en latin tout en traçant les petites croix.

Le forgeron eut à peine la force de maintenir le cierge que le prêtre lui mit allumé dans les doigts en disant les dernières oraisons.

La chandelle vacillait et manquait à tout moment de s'éteindre.

Et vivas in sœcula sœculorum. Amen.

La cloche du gamin bousculé par la foule curieuse tinta brusquement de l'autre côté de la porte...

... Jérôme Badot « s'en alla » tout doucement. Il était mort deux heures après avoir reçu l'extrême-onction.

*
* *

C'est toujours un maréchal-ferrant qui occupe la forge du « Grand Jérôme ». Il y a encore des gamins qui tiennent par la bride le baudet qu'on va ferrer ou font des cumulets dans le travail; mais ils n'ont aucun souvenir du vieillard qui se chêma de chagrin jusqu'à mourir.

Le soir, après le souper, quand ils lisent la gazette à haute voix pour montrer leur science, un *fait-divers*, une tragique histoire d'amour, fait

parfois lever les yeux à la mère ou à la grande sœur qui tricotent. « Quel malheur ! disent, apitoyées, les femmes en se regardant... C'est comme Jérôme Badot qui ne put vivre sans sa femme et mourut un mois après elle ! » — mais les enfants ne comprennent pas.

LOUIS DELATTRE.

Décembre 1889.

VERS

OCTOBRE AU PAYS

Mon cœur, il se fait tard ; promène ta douleur.
Tu n'as pas vu les bois en leur première fleur,
Mais le défeuillement les embellit encore !

Quel souvenir d'enfant rêve dans ces forêts ?
Cherche seul, en des lieux peuplés de tes regrets,
Un étrange bonheur que le présent ignore.

Cher et triste pays qu'il me tardait de voir !
Plus de clarté que dans les cimes ! C'est le soir.
Au pays des vingt ans c'est le soir et l'automne.

Je me souviens, hélas ! et tout est bien changé.
Dans les débris épars d'un grand rêve outragé
Voilà tous les lambeaux d'une âme qui pardonne.

Mais les bois ont gardé leur première douceur !
Comme un pieux secret au fond d'un humble cœur,
Je retrouve un nom cher dans l'écorce d'un charme.
Et qu'importe, ô forêt, qu'elle m'ait oublié ?

Tu m'es allée au cœur avec tant de pitié,
Et c'est un pur enfant qui te doit cette larme.

LA CHANSON D'UN PAUVRE

A peine réveillé de mes songes d'hiver,
O plaine, j'ai foulé tes premières rosées ;
J'y promène ce front rafraîchi par l'éther,
Où des lèvres d'enfant semblent s'être posées.

Loin d'un exil sans fin, et fait de tant de nuits !
Ce sont des vents légers qui soufflent de l'aurore.
La ville ! Qu'elle est loin de mes yeux éblouis !
Que n'est-elle plus vaine et plus lointaine encore.

Hélas ! tu n'oses croire à tout ce que tu vois,
Mon cœur déshérité, fait à trop de misères.
Est-ce pour moi, mon Dieu, l'haleine des grands bois ?
Pour moi, toutes ces fleurs ? Pour moi, ces primevères ?

Je n'ose vous cueillir, fleur trop frêle, ma sœur ;
Embaumez ce vallon qui m'a rendu mon âme.
Car me voilà troublé devant votre douceur,
Comme un adolescent sous les yeux d'une femme.

Elle chante, pourtant, la voix, la bonne voix :
« Je suscite les fleurs pour que tu les effeuilles ;
Retrouve en leur baiser ton baiser d'autrefois,
Et ceins un front fiévreux de la fraîcheur des feuilles.

Cœur frère du matin, regarde le matin ! »
Et mon cœur trop ailé pleure ses vaines ailes :
« Merci d'avoir paré les berges du chemin ;
Mais que je me sens seul parmi ces fleurs nouvelles ! »

FERNAND SEVERIN.

LE BOHÈME

Au peintre Henry De Groux.

Bien que ce soit jour de kermesse et que deux ou trois pièces blanches compagnonnent dans leur gousset avec l'habituelle « mitraille », les pacants affalés sur les chaises et les bancs de l'estaminet sont silencieux comme des chrétiens à l'office et paraissent plus las que s'ils avaient cheminé pendant des heures et des heures, par le vent et par la pluie, au milieu des campagnes humides, derrière leurs bœufs et leurs chevaux, sous un ciel renfrogné d'automne.

Les vieux ont des casquettes à grandes visières, des blouses déteintes, des pantalons trop courts, des souliers difformes et bien cloutés dont ils ont assoupli le cuir, le matin, en les frottant longuement avec une couenne de lard. Ils tètent, avec un léger claquement des lèvres, le tuyau de leur pipe; sur leurs yeux tristes et sombres comme des jours de souffrance, les paupières s'abaissent et se relèvent avec une automatique lenteur; et leurs mains mi-ouvertes, aux doigts spatulés et encroûtés de terre, ressemblent à des outils mal récurés. Nulle pensée ne palpite en leur cervelle. Ils n'ont plus de désirs, plus d'espoirs. Derrière eux, il y a des jours sans pain, des maladies, des cadavres; la bise les a fait grelotter, l'hiver, au coin de l'âtre; ils ont hoqueté dans les cimetières; souvent, à genoux, les mains jointes, au bord d'une route, au coin d'un bois, ils ont imploré, oh! bien inutilement! les Vierges miraculeuses; — et maintenant ils sont pareils aux arbres morts dont les branches noires se courbent, dociles, quand le vent les flagelle.

Les jeunes, rasés de frais et les cheveux pommadés, fument des cigares d'un sou. Ils les approchent et les écartent de leurs lèvres avec d'infinies précautions, car des flammèches, en tombant, pourraient endommager leurs sarraux — des sarraux neufs, luisants, striés de nombreux plis et qui s'évasent autour de leurs corps à la façon des crinolines. Eux aussi sont muets, mais nulle tristesse n'endeuillit leurs figures. Ils songent aux délectables plaisirs que leur apportera la soirée. Dans des salles basses aux murs blanchis à la chaux et que l'humidité bariole de taches lépreuses, sur un plancher poussiéreux, aux accords d'une stridente musique, ils feront tournoyer de plantureuses villageoises dont les perles fausses, les broches en cuivre doré et les rubans déteints resplendiront, sous la lumière crue des quinquets, ainsi que des bijoux précieux et des soieries somptueuses. Et tandis qu'ils rêvent à ces choses, nul bruit ne trouble la paix de l'estaminet;

seulement, de temps à autre, des verres sont cognés contre la table ; la patronne surgit alors de derrière son comptoir, elle va, une bouteille à la main, de buveur à buveur, et l'on entend le glissement de ses chaussures sur le parquet étoilé de crachats.

La porte s'ouvre ; un homme entre. Il se courbe légèrement pour ne pas se heurter la tête au chambranle et va s'asseoir, sans saluer, sur une chaise à côté du poêle. Très grand et plus sec qu'un ascète, avec deux yeux de fièvre dans une face anguleuse, il semble que les soleils caniculaires, la poussière des routes et l'eau du ciel aient désagrégé son corps, car il est usé et cannelé de rides, ainsi que ces statues de plâtre qu'on trouve dans les parcs abandonnés. Son pantalon de velours brun, blanchi aux genoux, est retenu par une corde qui lui ceint les reins ; sa chemise a perdu ses boutons et l'on voit, par le sinus de sa camisole, les poils grisonnants de sa poitrine ; deux mèches de cheveux s'échappant de dessous sa casquette, collent des plaques fauves à ses tempes. Il croise les jambes, allume sa bouffarde, avale un verre, puis un autre, et dévisage ensuite, presque narquoisement, les personnes qui l'entourent.

Tout à coup il entame son histoire : A Liège, pendant sa jeunesse, il a travaillé dans les usines ; il se rappelle des nuits entières passées dans les cafés-concerts où il chantait sur l'estrade, comme un acteur ; tous ceux qui lui manquaient de respect, quelles que fussent leur taille et leur force, faisaient connaissance avec ses poings noueux, même dans les baraques, à la foire, il cassait régulièrement les reins aux hercules ; un beau jour, la fantaisie lui a pris de voir du pays ; il a parcouru l'Italie, l'Espagne, la France ; les noms clairs et sonores des villes dont il fait l'énumération tintent comme des écus aux oreilles villageoises ; quand il cite Paris, tous écarquillent les yeux et se demandent si ce touriste en guenilles ne leur en impose pas ; mais il répète sur un ton sec qu'il a vu Paris, et termine en déclarant que jamais, au cours de ses voyages, il n'a manqué de tabac ni de genièvre.

Il laisse ensuite tomber la tête dans ses mains appaumées et paraît plongé, pendant quelques minutes, dans une méditation farouche.

Les jeunes gens, que l'arrivée de cet intrus a détournés de leurs rêves de voluptés, s'esquivent un à un et le silence se rétablit dans l'estaminet où un petit nuage de fumée bleuâtre se déchiquette en minces flocons, très légers et très purs, au dessus des consommateurs.

Mais l'homme relève la tête : « Maintenant, je vais vous chanter une chanson, si vous le permettez ». Il est debout, d'un coup de talon il repousse sa chaise, et après avoir toussoté deux ou trois fois, les yeux au

plafond, la taille cambrée, il commence, d'une voix de ténor légèrement fatiguée, une romance apprise dans sa jeunesse et dont le charme vieillot grise peu à peu les paysans qui l'écoutent.

L'évocation d'une troupe de cavaliers partant pour la guerre, un matin de printemps, les enthousiasme principalement. Plusieurs d'entre eux, ayant été soldats, se revoient dans la ville où ils ont vécu quelques années. Leur bataillon défile dans les rues ; le claquement de leurs pieds frappant la terre en cadence, ressemble à un lointain bruit de fléaux ; on voit reluire, sous un clair soleil, le cuivre des instruments de musique, les galons des chefs, l'acier des fusils ; les fanons ondulent à l'extrémité des bayonnettes ; des mains de femmes soulèvent les rideaux des fenêtres sur leur passage ; de jeunes ouvrières, des chasseurs d'hôtel, des mitrons, des garçons bouchers viennent, en courant, se ranger le long du trottoir ; puis se ruent, sortis on ne sait d'où, une indescriptible collection d'arsouilles disloqués comme des guignols et qui gambadent à leurs côtés, ainsi que des diablotins, en les narguant du geste.

Cependant la voix du chanteur s'adoucit, devient langoureuse, presque pleurarde. L'été a passé, ensuite l'automne, puis l'hiver ; le printemps est revenu et le soleil sourit dans un ciel de satin. La femme du jeune seigneur qui commandait la troupe, se lamente à son balcon. Une brise tiède et chatouilleuse comme l'haleine des amoureux, lui caresse les joues. Devant elle se déroulent des prairies, des campagnes, des bois. Au dessus des chaumines disséminées çà et là flotte un peu de fumée, mais nul être humain ne s'aperçoit sur la route poudreuse qui se brise à l'horizon. Ah ! pourquoi son bien-aimé ne revient-il pas? Elle est jeune et belle, son cœur palpite d'amour, ses lèvres frémissent dans l'attente des baisers ; elle ne peut être condamnée à porter jusqu'à la fin de sa vie le sombre vêtement des veuves. Et mélancolique comme un bramement de cerf au fond des forêts, sa voix implore : « Reviens bientôt dans notre vieux manoir ! »

L'homme s'est tu, mais les dernières notes du refrain vibrent toujours aux oreilles des auditeurs, et c'est avec une étincelle dans les yeux et un sourire de béatitude sur la face qu'ils laissent tomber quelques pièces de monnaie dans la main qu'on leur tend. Puis, tandis que le bohème s'éloigne pour aller désembrumer ailleurs, par un peu de poésie rudimentaire, la cervelle d'autres malechanceux, une indicible mélancolie refait insensiblement la nuit dans leur âme, comme si des lumières, une à une, s'éteignaient autour d'elle, et bientôt ils retombent à leur assoupissement habituel, à la morne et navrante indifférence des résignés.

HUBERT KRAINS.

VERS

LES VOIX D'EN L'AME

Aux parcs à jamais délaissés
De mon âme de solitude,
Les chères voix des jours passés
Chantent encor par habitude.

Oh! les chansons veuves d'espoir
Nouant aussi de trop de peine
Leurs fleurs qu'effleurent dans le soir
Les baisers que je sus à peine!

Oh! la chanson du souvenir,
La chose triste qui m'attriste...
Oh! sur l'hiver proche à venir
Clarté d'opale et d'améthyste.

Mais les romances d'autrefois
Ont des blancheurs si symboliques
Que c'est l'aube, aux sources des bois
Baignant ses ailes angéliques!

CŒUR D'AUTOMNE

Silencieuse en le silence
Dont s'enveloppe sa langueur,
L'enfant aux lèvres d'indolence
Sent la nuit pleurer dans son cœur.

La blonde enfant aux mains de songe,
Si claires sous leur clair sommeil!
A clos l'ineffable mensonge
De son sourire nonpareil.

Lasse à jamais de sa pensée,
Au ciel en peine de ses yeux
Sa croyance s'est effacée
En des vols pâles et soyeux.

Et son âme blanche s'étonne
D'ouïr les baisers de jadis
Parler d'amour ce soir d'automne
Que la lune effeuille des lys!

ALBERT ARNAY.

La Ballade de l'Ancien Marin

DE SAMUEL TAYLOR COLERIDGE

Facile credo, plures esse naturas invisibiles quam visibiles in rerum universitate. Sed horum omnium familiam quis nobis enarrabit? Et gradus et cognationes et discrimina et singulorum munera? Quid agunt? Quœ loca habitant? Harum rerum notitiam semper ambivit ingenium humanum, nunquam attigit. Juvat interea, non diffiteor, quandoque in animo, tanquam in Tabula, majoris et melioris mundi imaginem contemplari: Ne mens assuefacta hodierne vitae minutiis se contrahat nimis et tota subsidat in pusillas cogitationes. Sed veritati interea in vigilandum est, modusque servandus, ut certa ab incertis, diem a nocte distinguamus.

T. BURNET, *Archeol. phil.*, p. 68.

PREMIÈRE PARTIE

C'est un ancien marin, et il arrête un des trois.

— « Par ta longue barbe grise et ton œil brillant, pourquoi m'arrêtes-tu maintenant?

« Les portes du fiancé sont larges ouvertes et je suis le plus proche de la parenté. Les hôtes se sont réunis, la fête est préparée, tu peux entendre le bruit joyeux. »

Il le tient de sa main décharnée.

— « Il y avait un vaisseau », dit le vieillard.

— « Arrête, retire la main, stupide barbon. »

Aussitôt il retire la main.

Il le fixe de son œil brillant. L'hôte de la noce reste immobile et écoute comme un enfant de trois ans : le marin a saisi sa volonté.

L'hôte de la noce est assis sur une pierre. Il ne peut pas vouloir autre chose qu'écouter.

Et ainsi parle le vieux homme, le marin à l'œil brillant :

Le vaisseau fut acclamé en quittant le port.

Joyeusement nous dérivâmes, loin du port, loin de la colline, loin du sommet du phare.

Le soleil se leva sur la gauche, hors de la mer il vint. Il éclaira brillamment et sur la droite il descendit dans la mer.

Plus haut et plus haut chaque jour, jusqu'à ce qu'au dessus du mât à midi. »

— L'hôte de la noce ici se frappe la poitrine, car il entend le bruyant basson.

La fiancée vient de marcher dans le « hall ».

Elle est rouge comme une rose.

Dodelinant de la tête, devant elle marche la joyeuse menestrellerie.

L'hôte de la noce se frappe la poitrine, mais il ne peut pas choisir, il faut qu'il entende.

Et ainsi parle le vieux homme, le marin à l'œil brillant.

« Et maintenant le souffle orageux vint, et il fut tyrannique et violent. Il nous battit de ses ailes enveloppantes et nous chassa en avant dans le sud.

Avec des mâts inclinés et une proue plongeante, comme celui qui est poursuivi par un hurlement et un coup redoute encore l'ombre de son ennemi et en avant courbe la tête, le vaisseau courait, rapide; formidablement rugissait la tempête et vers le sud toujours nous fuyions.

Et maintenant, il arriva à la fois du brouillard et de la neige, et cela devint étonnamment froid. De la glace haute comme le mât vint flotter auprès, aussi verte que l'émeraude.

A travers les tourbillons, les neigeux écueils envoyèrent une lugubre lueur. Ni formes d'hommes, ni formes de bêtes ne vîmes, la glace cachait tout.

La glace était ici, la glace était là, la glace était tout à l'entour. Cela craquait, cela grondait et mugissait et hululait comme les bruits que l'on entend dans un accès de faiblesse.

A la fin traversa l'air un albatros; dans le brouillard il vint; comme s'il avait été une âme chrétienne, nous l'acclamâmes au nom du Seigneur.

Il mangea la nourriture qu'il n'avait jamais mangée et autour et tout autour il vola. La glace se fendit avec un bruit de tonnerre. Le timonnier nous gouverna à travers.

Et un bon vent du sud s'éleva derrière et l'albatros suivit. Et chaque jour, pour la nourriture et le jeu, il vint au « hollo » des marins.

Dans du brouillard ou du nuage, sur le mât ou les haubans, il percha pour neuf soirs, pendant que toute la nuit, à travers la fumée blanche du brouillard, brilla le blanc clair de lune.

— Dieu te préserve, ancien marin, des démons qui te tourmentent ainsi. Pourquoi ton regard est-il si terrifié. — Avec mon arbalète je tirai l'albatros.

DEUXIÈME PARTIE

Le soleil, maintenant, surgit sur la droite; hors de la mer il vint, toujours enveloppé du brouillard et, sur la gauche, il descendit dans la mer.

Et le bon vent du sud souffla encore derrière.

Mais aucun doux oiseau ne suivit et, aucun jour pour la nourriture et le jeu, ne vint au « hollo » des marins.

Et j'avais fait une infernale chose, qui attirerait sur eux le malheur, car tous l'assuraient : j'avais tué l'oiseau qui faisait souffler la brise. « Ah! misérable, dirent-ils, d'avoir tué l'oiseau qui faisait souffler la brise!

Ni obscur, ni rouge, comme le nimbe de Dieu, le glorieux soleil se leva. Alors tous assurèrent que j'avais tué l'oiseau qui apportait le brouillard et la brume.

« C'était juste, dirent-ils, de tuer de tels oiseaux qui apportent le brouillard et la brume. »

La belle brise souffla, la blanche écume vola, le sillage suivait librement.

Nous fûmes les premiers qui jamais entrèrent dans cette silencieuse mer.

La brise s'abattit, les voiles s'abattirent. C'était aussi triste que tristesse puisse être. Et nous parlâmes seulement pour briser le silence de la mer.

Tout dans un chaud et cuivré firmament le sanglant soleil, à midi, droit en haut, au dessus du mât se dressa, pas plus grand que la lune.

Jour après jour, jour après jour, le vaisseau ne rencontra pas un souffle, pas un mouvement, aussi paresseux qu'un vaisseau peint sur un océan peint.

De l'eau, de l'eau de tous côtés, tous les bois se rétrécirent. De l'eau, de l'eau, de l'eau de tous côtés, mais pas une goutte à boire.

La profondeur même pourrit, ô Christ, cela serait-il jamais! Des visquosités s'accrochaient sur une mer visqueuse.

Partout, autour, en tourbillons et en multitudes, des feux de morts dansaient, la nuit. L'eau, comme une huile de sorcière, brûlait vert et bleu et blanc.

Et plusieurs dans les songes, eurent la vision de l'esprit qui nous persécutait ainsi. A une profondeur de neuf fois six pieds il nous avait suivi depuis le pays des brumes et de la neige.

Et chaque langue était extrêmement desséchée, desséchée jusque dans la racine. Nous ne pouvions parler, pas plus que si nous avions été suffoqués par la suie.

Oh! néfaste jour, quel mauvais regard eus-je des vieux et des jeunes! En place de la croix, l'albatros à mon cou fut suspendu,

(A suivre).

Traduit par :
MAURICE DESOMBIAUX.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

La *Jeune Belgique* étant une tribune libre, à la demande de M. Georges Destrée son article a été publié. Nous tenons à faire remarquer que les opinions sont absolument *personnelles*, qu'elles ne peuvent donc, en aucune façon, engager la Revue. Pour ces raisons, la direction ne peut non plus être rendue responsable, même de l'*acceptation* des chroniques. N. D. L. D.

LE SALON DES *XX* DE 1890 (VIIe EXPOSITION).

En pénétrant dans ce Salon des *XX*, nous avons retrouvé encore, et plus vive cette année, l'impression qui chaque fois nous accueillait à l'entrée. On sent au moins, parmi ces Jeunes Belgique de la peinture, la belle vie artistique, l'entrain, l'enthousiasme, et surtout cet obsédant désir de rendre plus complètement l'impression reçue et qui fait rechercher les formes nouvelles, non encore usées et rendues sans effet par l'habitude. Oh! les lieux communs en art, l'inconscience complète, le triomphe de la mécanique et de l'enseignement académique! On peint telles choses parce que cela a déjà été peint, on emploie telle couleur parce que telle couleur a été employée, et bêtement l'on recopie, et toujours, toujours, avec l'uniformité stupide d'une machine à couper les rails. Pour notre part, nous aimons cent fois mieux les exagérations de quelques meneurs, à l'indifférence bovine des lymphatiques.

Hautement nous osons le proclamer, le Salon des *XX* ne fut jamais aussi important. Les œuvres trop criardes ont disparu; il y a bien encore quelques tableaux sincèrement amusants, mais l'ensemble est beau, digne d'être hué par la masse, mais fier aussi de la dédaigner. Nous voici loin de l'art général, accessible à tous, l'art simple réclamé déjà aujourd'hui par quel-

ques-uns trop pressés; les sensations les plus compliquées sont traduites directement ou analysées trop spécialement pour la foule. C'est le sens abstrait de telle couleur qui sert à rendre telle impression, la couleur devient en quelque sorte une musique pour quelques-uns, son but primitif est oublié. D'autres, plus intellectuels, veulent se servir du dessin pour rendre des pensées et tombent parfois dans un symbolisme de rébus.

Nous voici en la pleine confusion des arts prédite par Richard Wagner, en attendant la finale débâcle.

Mais pour nous, cet art savant et moribond a sa saveur cruelle. Ainsi, nous nous rappelons, à la dernière exposition des *XX*, un tableau de ENSOR où les couleurs, dans un ciel matinal, étaient une symphonie solennelle, et nous nous prîmes à *écouter* ce tableau. James Ensor est un des coloristes les plus parfaits des *XX*, il a des tons extraordinaires d'un Goya soudainement éclairé d'un midi incendié, des couleurs à scandales, comme ses sujets. Il fait penser à cette lignée terrible et maudite : Maldoror, Rimbaud. Scrutez ces œuvres et vous y trouverez rendu le grotesque carnaval de la Vie, soudainement apparu à ceux qui en cherchèrent le but.

Coloriste aussi et poète, M. ROBERT PICARD. Ce fut une révélation. Nous voici loin de cette école réaliste qui put se contenter de ce que lui offrait la nature, sans aspirations vers l'au-delà découvert par les rêves et par la pensée. M. Robert Picard s'est sauvé de la réalité; il semble que rien n'existe hors de lui, il s'est créé des paysages heureux, des jardins de sérénité, comme il le dit lui-même, où des eaux dormantes invitent au calme et à la paix suprême. Et tout ceci d'une exécution admirable, fraîche comme des soieries japonaises : c'est un des plus fins coloristes; il nous révèle des nuances adorables, rose-bleu, mauve, des teintes de fleurs précieuses et délicates. C'est un paradis enfantin plein de parfums et de légendes. Il y a surtout le tableau ainsi conçu : *Eau dormante, dans un jardin de sérénité*, où s'imite à merveille la transparence rose d'une eau rêvée, puis *Paix mystique dans les dunes*, *Forêt vue par les cimes à l'aurore*, et surtout, cette étude à Chantilly : *Des cygnes sur le grand canal, le jour déclinant.*

Nous rendons ici hommage à M. Robert Picard, comme peintre et comme poète.

Un autre débutant, M. GEORGES MINNE. Nous ne connaissions cet extraordinaire artiste que par le remarquable frontispice des *Serres chaudes* de Maurice Maeterlinck et par celui de *la Jeune Belgique*. Ces deux dessins, par leur étrange conception, bouleversèrent les cervelles trop bien organisées. Les sculptures exposées aux *XX* par cet artiste, jetèrent le public dans le même effarement. Nul ne rechercha la cause de cet art primitif se reportant vers les époques barbares, sorte de retour vers la genèse de l'homme, terrible symptôme d'un idéal vers l'anéantissement cérébral, alors que l'on clame la progression continuelle de la race vers le bonheur par la conscience. Voilà ce qui hante certains artistes aujourd'hui : la seule douleur animale figurée en des êtres primordiaux, des femelles bestiales, crispant leurs doigts osseux dans les corps informes de leurs progénitures mortes. D'autres, comme REDON, s'effarent de visions monstrueuses et

lourdes vers la suprême folie. Ce *Christ* surtout, dans les yeux duquel on voit passer, puis se dénouer dans le cerveau d'absurdes cauchemars, des rêves informes et nuls. Et cette dérisoire couronne d'épines vers laquelle ses lourds yeux hagards se lèvent de la nuit! Puis *Brunnhilde* d'une allure brute, *la Capture*, *Perversité*, un *Paysage* souffrant, presque humain, et aussi cette *Figure accoudée* qui recèle trop de secrets en sa douloureuse contemplation.

Voilà les artistes qui s'isolent de l'universel cabotinage de notre époque. Toute la science de l'humanité s'est accumulée en eux, et peut-être la race heureuse promise ne les comprendra plus.

Parmi ces peintres à tendances intellectuelles, il faut encore citer Xavier Mellery.

Artiste parfait, sans défaillance aucune, un solitaire et un fervent.

Une foi large et profonde caractérise son œuvre, une rêverie grave s'écoute dans le silence de ses tableaux et fait penser à quelque moine trop savant, retiré dans sa cellule aux ombres pensives où il a concentré par la solitude toute sa science du monde. Xavier Mellery domine la vie et la dédaigne par sa sérénité et sa foi; la ligne de ses dessins est noble et solennelle et si, dans ses tableaux quelque chose de l'humanité active palpite, c'est le silence douloureux des pensées.

WILLY SCHLOBACH, FERNAND KHNOPFF, deux artistes encore à tentative intellectuelle, le premier d'une ligne étrange, d'un coloris barbare souvent, et dont *l'artificialité* apparaît malheureusement à une deuxième visite; le second est toujours l'ouvrier impeccable et patient que l'on connaît.

Aux confins de cet art, mais plus personnel, se trouve DE TOULOUSE-LAUTREC : encore réaliste, certes, mais déjà prêt à synthétiser ses observations. Il analyse, sans s'abandonner à la pitié, avec une sorte de joie cruelle les bas-fonds de la populace ou grouille la bestiale luxure.

A citer aussi DARIO DE REGOYOS, pas en progrès, et GEORGES LEMMEN qui reste stationnaire, quant à VAN GOGH, nous avouons être peu apte à comprendre cet art barbare, qui consiste à abstraire d'un sujet la couleur la plus criarde et à la plaquer sur la toile pour donner une impression générale. On a dit raffiné à propos de ce peintre, alors que c'est le contraire, c'est de la peinture primitive; aucune distinction des nuances, c'est brutal et lourd.

Nous passons maintenant aux *paysagistes*, ceux que la lumière attire surtout : VOGELS, FINCH, VAN STRYDONCK, VAN RYSSELBERGHE dont l'envoi, à part un dessin, est inférieur à celui de l'an dernier, HENRY VAN DE VELDE qui a modifié sa manière et expose une plage aveuglante, bien rendue. TOOROP se remarque cette année par des tableaux obscurs dont un seul mérite attention, crépuscule douloureux des plaines, canaux receleurs des derniers ors du jour. Nous ne nous arrêterons ni à CÉZANNE, un vitrier, ni à RENOIR, quelconque, pas plus qu'à DUBOIS-PILLET, qui décidément est un bien pauvre artiste; c'est un peintre à procédé et qui l'emploie sans le raisonner. Si parfois, par hasard, il obtient certains effets de lointain et de soleil, il se rattrape terriblement dans ses portraits en porcelaine.

Un seul nom à citer avec PISSARRO parmi les néo-impressionnistes, mais

à retenir, c'est PAUL SIGNAC. Jamais on n'est parvenu à rendre ainsi la lumière d'une façon aussi abstraite et la Vie rayonnante qui palpite dans l'air; c'est un hymne à la sève universelle, au Principe de toute chose, la Force qui sans cesse se transforme, se concentre ou se multiplie : c'est de la peinture *panthéiste*. Qu'importe le procédé de Paul Signac, fût-il même basé sur les plus belles démonstrations de la physique, lorsqu'on saura qu'il est scientifiquement constaté que la lumière des tableaux les plus lumineux est à peu près au jour réel comme une bougie est au soleil. Le rôle de l'art est donc de produire une *illusion*. Mais ici cette illusion est parfaite; l'impression de lumière, de Vie magnifique est donnée au spectateur. M. Signac choisit, comme cadre à chanter la Nature, surtout les bords de la mer, où la clarté rayonnante de l'air fait vibrer davantage les sables, les rochers, les eaux moutonneuses et placides. Il recherche le calme serein des étés; ni ciel gris ni mer houleuse, mais la nappe immense des lumières, la Force immuable à qui sont indifférentes les naissances et les morts.

Ceci n'est qu'une brève annotation des œuvres qui nous ont surtout frappé, en cette magnifique exposition, pour nous révélatrice, de deux artistes d'avenir : ROBERT PICARD et GEORGE MINNE.

JACQUES ARNOUX.

VIIe EXPOSITION DES *XX*

XAVIER MELLERY

Dans des « osteria » solitaires sur la route de Naples à Pouzzoles, j'ai vu, décorant les murs, des peintures aux couleurs criardes, brutales, brossées par de grossiers manouvriers. L'unique préoccupation de ces brutes avait été évidemment d'attirer fortement les yeux, de faire voyant, — et en cela ils avaient réussi, car en leurs œuvres se heurtaient, s'écrasaient toutes les couleurs éclatantes, — l'orangé, le jaune, le rouge, les bleus et les verts, toutes les couleurs du spectre solaire. Mais devant l'évidente ignorance, la constante simplicité de ceux qui les avaient accomplies, ces peintures, on restait désarmé, et si l'on éprouvait un sentiment quelconque à leur vue, c'était plutôt de la pitié.

Un autre sentiment s'impose après une visite aux *XX*. Jamais, pour ma part, je ne rencontrai d'exposition plus honteusement canaille que celle-ci. Car si des brutes à l'état parfait s'y rencontrent, exposant en liberté comme le nommé Vincent Van Gogh, du moins le niveau intellectuel des autres doit être considéré comme plus élevé.

Tous ces gens ont à la fois la perception et la haine de ce qui est beau, et s'ils s'aventurent à laisser les pastiches effrontés auxquels se complaisent les plus habiles et les plus répugnants, on peut voir la grotesque et lamentable impression que dégagent leurs essais nuls.

Je ne ferai pas à de telles gens l'honneur d'une critique détaillée. Ces misérables n'ont assurément qu'un but : faire le plus de tapage possible, et en stimulant la curiosité, arrondir la recette et placer avantageusement leur marchandise, pendant le court espace de temps où les gazettes s'occupent d'eux.

Je ne me prêterai pas à ces exercices ; et regrettant que deux ou trois artistes aient pu se fourvoyer dans un tel milieu, je me bornerai à louanger sans réserve Henry de Groux pour le fier soufflet qu'il a donné à ces saltimbanques en refusant d'exposer.

*
* *

Isolé au milieu de cette foule bariolée par la seule majesté de son art, un invité, M. Xavier Mellery, ignorant très probablement la dégradante compagnie en laquelle il allait se trouver, expose une série de dessins merveilleux et deux précieux tableaux qui seuls suffiraient à sa gloire.

Il m'est un grand bonheur de payer ici mon tribut d'admiration à celui que je considère comme le premier des artistes belges. Le prince des poètes de tous les temps, Edgard Allan Poe, parlant de Tennyson, disait qu'il le tenait pour le plus *noble* poète contemporain. Pour les mêmes raisons, « parce qu'aucun artiste contemporain ne me paraît aussi élevé et aussi pur », je pense que l'épithète de *noble* s'allie à merveille au nom de Xavier Mellery. Quoi de plus haut et de plus simple à la fois que ce qu'il peint ?

Il est au fond du Zuiderzee une île perdue au milieu des flots jaunes et verts de la mer du Nord. Seuls parmi les gens de ce siècle, les pêcheurs fiers et simples qui l'habitent se sont gardés des bienfaits de la civilisation et conservent les habits et les coutumes des siècles passés, vivent dans un hautain isolement du reste du monde. Régnant sur la grande mer, qui leur sert à la fois de bereeau et de sépulcre, triomphant des tempêtes, connaissant les nuages, ils ne connaissent point les défaillances de l'âme et du corps, et leur cœur est resté pur et grand comme les nuages et la mer qu'ils contemplent sans cesse. Seul aussi parmi les artistes de ce siècle, un artiste était né sur une terre étrangère, qui seul pouvait comprendre la beauté simple et fortifiante de l'île de Marken.

Dans ce toujours identique paysage, interprété avec un art extraordinaire, en les prairies plates, vertes et tranquilles, où des barques échouées, toutes noires, inquiètent et attristent, en ces prairies tranquilles coupées de canaux droits et blancs, qui filent à l'horizon vers la mer éternellement mugissante, se dresse le village aux maisons, de bois couvertes de chaume, derrière lesquelles s'aperçoivent les mâts noirs des bateaux.

En de merveilleuses aquarelles et dans une longue série d'impérissables dessins, Mellery a chanté les usages, les cérémonies, la vie des habitants de Marken. Ne pouvant analyser longuement chacune de ces œuvres, je voudrais au moins mentionner deux dessins : *Un enterrement à Marken*, une longue file de pêcheurs aux vêtements noirs suivant silencieux le cercueil que quatre des leurs portent sur leurs épaules, et *le Discours devant la tombe*, un homme au geste inspiré et grandiose et qui, debout devant la fosse béante, semble prendre à témoin les nuées du malheur qui le frappe. Il semble ici, tant le geste est violent et superbe, qu'on entend les éclats de sa voix sauvage et rude, comme il semblait tout à l'heure qu'on entendait le bruit mou des pas des pêcheurs suivant en silence le convoi funèbre. L'impression de tristesse extraordinaire, de majestueuse grandeur qui se dégage de ces deux dessins est en tout cas inoublable.

Mais ces peintures et ces dessins de l'île de Marken ne sont pourtant qu'une partie de l'œuvre de Xavier Mellery.

Dans une autre série, sous ce beau titre que lui seul aussi pouvait illustrer : *la Vie des Choses*, l'artiste a montré plus encore la hauteur de sa personnalité. Quel calme et quelle majesté règnent en ces chefs-d'œuvre! Quelle quiétude et quelle paix absolue dans ces murs, dans ces fenêtres et ces portes de béguinage, où s'écoulent en repos, dans le recueillement et la foi, de saintes existences. Seul un artiste chrétien pouvait ressentir et rendre de pareilles impressions. Mais si toutes ces sensations vous étreignent devant ces quelques dessins, si l'on ressent en plus de vagues regrets, comme en regardant cet étrange corridor où semblent dormir tant de souvenirs de famille, si l'on est angoissé par la vue de cet escalier, vaguement éclairé d'une lampe et où l'on perçoit le bruit sourd des pas s'étouffant en les tapis, surtout on est oppressé et violemment ému par l'extraordinaire silence qui plane sur ces œuvres. Et si les peintres primitifs ont créé d'immortels chefs-d'œuvre en exécutant le triomphe de l'amour au temps de la chasteté, ce sera l'éternelle gloire de Xavier Mellery d'avoir pu inventer et créer, en son œuvre *le Triomphe du silence.*

GEORGES DESTRÉE.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Chez les Passants (pamphlets, fantaisies et souvenirs), par le comte VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, avec un frontispice de Félicien Rops. — Paris, Comptoir d'édition, 1890.

Oui, chez les passants, et, sauf un ou deux, pour les passants, ces derniers contes de Villiers de l'Isle-Adam. Pour les passants qui lisent les journaux, et qui ont l'horreur du livre. Un étrange sentiment de tristesse se dégage pour nous de ce recueil, où domine l'ironie gelée et morne. Certes, le volume est intéressant et curieux, puisqu'il est l'œuvre d'un écrivain original, et même dans ses pages hâtives ou mal venues, on tombe soudain en arrêt devant l'une ou l'autre de ces expressions électriques qui sont la signature du poète des *Contes cruels*. Mais qui ne connaîtrait Villiers que par *Chez les Passants* aurait quelque peine à comprendre l'admiration dont la jeunesse entoure ce visionnaire éblouissant et sarcastique. Reliques précieuses, dont l'or n'est pas sans alliage, et qui n'ont leur prix que pour les religieux du souvenir.

Comme nous le disions plus haut, c'est surtout l'ironie froide et le sarcasme prémédité qui règnent dans ces contes, éparpillés par Villiers dans différents journaux. Quelques anecdotes sur Mme Nina de Villard, sur Mme Augusta Holmès, sur Richard Wagner. Beaucoup de pamphlets, assez laborieux, contre Gambetta, M. Grévy et M. Gendre. Des fragments de critique dramatique et littéraire, où il est question *l'Amante du Christ*, du *Candidat* et de la *Tentation de Saint-Antoine*. Un conte cruel, au style pince-sans-rire, amusant paradoxe sur les causes de la réelle félicité amou-

reuse : *l'Etonnant couple Moutonnet*. Enfin, une page superbe d'amère éloquence, *l'Avertissement* adressé par Villiers au comte de Chambord.

Nous aurions voulu profiter de ce livre posthume pour essayer d'analyser le génie spécial de Villiers de l'Isle-Adam. *Axel*, qui vient de paraître, nous paraît mieux se prêter à une tentative de ce genre. Il nous reste à féliciter l'éditeur, qui a fait preuve de goût, et à recommander aux amateurs le frontispice de M. Félicien Rops : Une camarde, en un coin de cimetière, tient entre ses doigts osseux la tête sinistre de Tribulat Bonhomet, cravatée de blanc, coiffée de son chapeau traditionnel, les yeux encore féroces derrière les lunettes.

A. G.

Double, par Francis Poictevin. — Paris, Lemerre, éditeur.

Voici un livre bien caractéristique de cette analyse psychologique poussée à l'extrême et qui fut la marque des derniers écrivains de ce siècle. Mais M. Francis Poictevin applique le procédé à lui-même. *Elle* et *lui*, parfois *les deux*, voilà les *sujets* de cet observateur. Cette psychologie aiguë que les écrivains russes étudièrent dans d'immortels romans, est appliquée cette fois au *moi* de l'artiste. Mais cette faculté passe à l'état morbide, et devient, pour ainsi dire, l'*obsession de l'analyse*. Surtout dans la première partie de ces constatations internes datées de Paris, apparaît plus vivement la conscience reflexe toujours en éveil, agissant à la moindre occasion, déterminée à l'action par la plus légère futilité. Lorsque l'écrivain est retiré à Honfleur, son esprit semble se détendre, il reprend un peu de calme et consent à donner quelqu'attention aux objets extérieurs.

Ainsi débute le livre : « Une vulgaire glace d'armoire, d'habitude clair mystère. Fidèle et prostituée, à chacun elle s'ouvre pour l'offrir, le rendre à lui-même, et, de ce qui s'est vu en elle, elle ne garde pas trace ce semble. O pleine de possessions perdues ! Un soir, pourtant, il y a des années, dans elle s'embrumant sans plus de reflets, a glissé une forme drapée, revenante ombre d'indivisible, d'un noir mortel ».

L'auteur semble être pris de méfiance pour tout ce qui l'entoure, parfois aussi des rêves, visions absurdes, signes d'un constant travail intellectuel, sont annotés, parfois c'est une bizarre analogie, des souvenirs fixes et insistants. De là, par cette sorte de claustration cérébrale, est proclamée la fuite du réel. « N'est-ce pas moins une abnégation qu'une joie mystiquement hautaine de se reclure en une région divinatrice ! »

Voici pour terminer encore une très curieuse citation :

« Une autre fois il se trouvait en rêve au bord d'un grand fleuve, les jambes étendues sur une longue pierre granulée, mouillée et résistante, le dos contre une pierre pareille, en un coin de retraite et auprès d'hétérogènes femmes aux visages marqués d'ulcères séchés, et dans cette déplaisante société il s'isolait, son être se rattachait à l'eau d'un gris jaunâtre, ample et profonde. Son immobilité le faisait jouir doublement de cette fluence, là tout près, à ras de lui. Il se sentait, sans que pourtant sa cervelle s'humidifiât, le bas seulement de son corps se trempant, *devenir comme la conscience* fière, presque heureuse, de cette eau indéterminément abondante, sans rapidité et sans lenteur, auguste dans son sans bruit et qui ne retardait pas. Puis, son apparente fixité s'est refondue dans le fleuve immense. »

Valère Gille.

MEMENTO

Nous publierons dans notre prochain numéro des notes de M. J.-K. Huysmans sur les dessins de Victor Hugo.



De nombreuses félicitations sont parvenues à la *Jeune Belgique* pour son fier numéro de Janvier. Il n'y a pas jusqu'à M. Pergameni, professeur à l'Université de Bruxelles, qui ne lui ait rendu publiquement hommage à son cours en disant qu'elle avait bien mérité de la littérature. A tous nous envoyons nos remerciements, avec la promesse de ne faiblir jamais, confiants dans l'avenir.



M. Edm. Picard donnera prochainement aux *XX* une conférence sur Emile Verhaeren, Maurice Maeterlinck et Charles Van Lerberghe. Nous remercions M. Picard, qui, au dessus des rivalités d'école, tente de populariser ces deux puissants poètes de la *Jeune Belgique* qui se révélèrent dans notre *Parnasse*, ainsi que le si personnel artiste, notre ami Verhaeren.



M. Charles Buet, ce fervent des lettres, viendra sous peu donner des conférences en Belgique. Il prépare en ce moment un livre sur Barbey d'Aurevilly dont titre : *Les Dimanches de la rue Rousselet.* Les lecteurs de la *Jeune Belgique* se rappellent les quelques pages poignantes qu'il nous donna sur la mort de Charles Baudelaire. Il nous plaît de voir M. Buet faire revivre ainsi ces Grands de France; il semble qu'ils sont alors plus près de nous et que quelque chose de leur âme, plus intime, revient nous hanter. Nous publierons prochainement des fragments de cette œuvre nouvelle.



Chez Dentu, à Paris, luxueusement édité, vient de paraître, sous les auspices de la *Revue diplomatique, Chefs d'Etat,* par Auguste Meulemans, un beau volume contenant la biographie de presque tous les ministres et diplomates contemporains. Ces esquisses et portraits, dus, pour la plupart, à la plume de M. Meulemans, sont d'une remarquable précision et d'une netteté de style assez rare. L'auteur emploie le style d'historien, clair et bref, sans allonge, sans périphrases traînantes, souvent même incisif et mordant : en quelques traits il a caractérisé son sujet, mais presque toujours, avec un tas de petites méchancetés entre les lignes.

Nous recommandons ce volume à tous ceux qui voudraient s'instruire des hommes politiques modernes.



M. Francis Vielé-Griffin, qui met la dernière main à un poème dramatique vient de faire paraître : *Entretiens politiques et littéraires* où figurent un article de Paul Adam intitulé : l'*Epopée boulangiste* et une causerie du poète de *Joie : A propos du vers libre.*



Nous avons reçu de M. le baron Julien Leys une intéressante brochure sur la Chine, mais ressortissant surtout à la politique coloniale.



M. E. Deman, qui s'est fait l'éditeur des Jeunes, en les remarquables éditions que l'on connaît, continue la série de ses splendides publications par un nouvel album d'Odilon Redon, à paraître en février. Cette fois le magique artiste interpréta *Les Fleurs du mal* de Charles Baudelaire.

A paraître aussi vers avril, *Pages* (primitivement *le Tiroir de Laque*), par Stéphane Mallarmé; édition de grand luxe avec illustrations de Degas, Renoir, etc.



Le mois. A lire :

Dans la *Pléiade*, prose de Fernand Severin et des vers d'Albert Arnay. Dans le supplément littéraire de *l'Indépendance belge*, un aimable article de notre confrère Tardieu ou se trouve reproduit *l'Éventail* de Stéphane Mallarmé.

Dans *Art et Critique* un article d'Adolphe Retté sur la *Princesse Maleine* où se trouvent malheureusement des appréciations des plus désobligeantes pour MM. Emile Verhaeren, Giraud, Rodenbach (celui-ci accusé de plagier Verlaine), Octave Maus, etc.

Dans *l'Art Moderne*, un très intéressant article intitulée : *Un nouveau moyen-âge*(1).

Dans la *Société Nouvelle* la reproduction intégrale de la *Princesse Maleine*, numéros de décembre et janvier.



Pendant quelques mois la *Revue indépendante* avait dû interrompre sa publication ; voici que plus vivace, elle vient de compléter son année par une double livraison, plutôt un volume, de 350 pages. Rosny y termine sa *Légende sceptique* et François de Nion commence un roman : *la Peur de la mort*. Nous trouvons aussi de Henri de Régnier, qui collabora à la *Jeune Belgique* de janvier, quelques vers, très beaux, extraits de son volume que nous annoncions dernièrement : *Poèmes anciens et romanesques*,



La *Gazette anecdotique* a lu le numéro de janvier de la *Jeune Belgique*. Elle veut bien reconnaître que nous sommes pleins de bonnes intentions, mais elle nous reproche notre « décadentisme ».

Afin d'étayer cette grave accusation, elle cite la *Strophe* de notre collaborateur M. Francis Vielé-Griffin et un sonnet de notre collaborateur M. Henri de Régnier. Elle déclare qu'elle n'y comprend rien, ce dont MM. Vielé-Griffin et de Régnier seront anecdotiquement désolés, et elle ajoute, d'un air Gaudissart : « Mais aussi, c'est en Belgique que cela se publie, savez-vous ? »

Cette bonne *Gazette anecdotique* sera sans doute fort marrie d'apprendre que les poètes qu'elle gourmande sont des écrivains français ! !

Pas de chance, décidément. Mais aussi, c'est en France que cela se publie, vous savez !

N. B. — C'est la même *Gazette anecdotique* qui, récemment, attribuait à Voltaire ces vers d'Alfred de Musset :

> Le plus difficile à trouver
> N'est pas la plante, mais Simone.

Compliments, et anecdote pour anecdote.



Axel par le comte de Villiers de l'Isle Adam, vient de paraître chez Quantin en une belle grande édition à fr. 7-50. Nous donnerons dans notre prochain numéro une longue étude de cette œuvre, à laquelle le maître regretté travailla durant la majeure partie de sa vie.



La Pléiade de Paris, vient de se transformer, sous la direction d'Alfred Vallette, en le *Mercure de France*, jolie revue mensuelle où, parmi les collaborateurs nous retrouvons quelques noms connus : Raynaud, Aurier, Tailhade, etc. Nous lui envoyons nos meilleurs saluts de bonne confraternité.



M. Gustave Frédérix a donné dernièrement au *Cercle artistique* une conférence sur *Salammbô*. Le débutant a remporté un joli succès de dames, qui fait bien augurer de l'avenir.



M. Antoine, avec ses camarades du Théâtre-Libre, est venu donner à Bruxelles une série de représentations. Programme varié, ondoyant et divers. Le *Pater*, — cette

(1) Au moment de mettre sous presse nous trouvons non sans étonnement dans *la Wallonie* une note qui voudrait être une assez verte leçon adressée à l'auteur de cet article qui, paraît-il, est M. Edm. Picard. Nous avouons n'avoir pas bien compris.

insipide piécette de M. Coppée, où nous avons savouré ces deux alexandrins :

Les stupides oiseaux chantent pour se distraire :
Ça leur est bien égal qu'on ait tué mon frère !

Et à nous donc ! Mais on aurait dû tuer M. Coppée, et nous n'aurions pas trouvé cela si ridicule.

Puis *le Père Lebonnard*, drame en prose dont les phrases ont en moyenne douze syllabes, du troun de l'air M. Jean Aicard. Passons.

Puis *En détresse*, un acte curieux, à la Henry Monnier, de M. Fèvre, *Rolande*, une grosse machine mi-Méténier et mi-Ohnet, qui ne dénonce aucune préoccupation littéraire, et enfin *l'École des Veufs* de M. Georges Ancey. *L'École des Veufs* est une œuvre des plus remarquables, écrite avec une extraordinaire sûreté de main, par un tout jeune homme qui pourrait donner du fil à retordre à M. Becque.

M. Antoine, dans des rôles nombreux, a obtenu un très grand et très légitime succès d'artiste.



Matinées musicales des XX. — La première séance était consacrée aux œuvres des jeunes musiciens belges. P. Gilson, le prix de Rome de cette année, figurait au programme accompagné de Kefer, Jouret, etc. Le programme était complété — le mot est juste — par *le Sorbier* de E. Mathieu.

Beaucoup plus intéressante fut l'audition de la Jeune école française : de Castillon, César Franck, Fauré et Vincent d'Indy. Le *Trio* pour violon, violoncelle et piano de Castillon révèle un musicien d'une science profonde, sinon d'une personnalité bien marquante. A côté de belles pages à merveille travaillées, traînent des longueurs désagréables. Mais admirable le prélude, fugue et variation pour harmonium et piano de César Franck. C'est simple et beau comme du Bach, tandis que l'air de l'*Archange* extrait de *Rédemption* chanté par Dyna Beumer, est d'un lyrisme large, d'une solennité de cathédrale. Vincent d'Indy exécutait lui-même ses œuvres : *Tableaux de voyage*, suite pour piano qui eurent un très grand succès. Mais le plus beau morceau de ce concert fut : *La mort de Wallenstein* (troisième partie d'une trilogie), réduction pour piano à quatre mains. Après avoir entendu cette œuvre merveilleuse, on regrette encore plus vivement la suppression du deuxième Concert populaire où l'on aurait entendu à l'orchestre la trilogie de Vincent d'Indy.



Une périphrase de Delille :

Ce froid célibataire inhabile au plaisir,
Du luxe de la table infortuné convive.

Un mirliton d'honneur à qui devinera.

Nous prévenons pourtant nos lecteurs qu'il ne s'agit nullement de M'sieu Charles.



Nous publierons dans notre prochain numéro *La Pompe*, poème en plusieurs chants, attribué à un haut magistrat.



M. Iwan Gilkin a donné ce mois une conférence sur Wagner à Liége.

Y aurait-il vu l'toret ?



Lisez ceci :

« Et maintenant, si vous me demandez mes opinions personnelles sur Shakespeare et Shylock, je ne vous les dirai pas. Je veux bien vous déclarer qu'il a, selon moi, beaucoup trop d'amoureuses tirades sentant leur moyen-âge ou leur Renaissance à plein nez ; que Portia est une bien bizarre fille que je ne voudrais épouser pour rien au monde ; que je ne sais trop si je dois plaindre Shylock ou le haïr (ou encore tous les deux), ce qui est regrettable ; et enfin que, si M. Catulle Mendès voulait bien prendre quatre ou cinq vieilles histoires courant les rues et en faire une seule pièce, ce serait un délicieux Shakespeare.

« Mais je n'en dirai pas plus, parce que tout le monde a jasé là-dessus, et que, à l'heure qu'il est, dans les journaux, Shakespeare et *Shylock* sont de vieilles rengaines.

« Il en est de Shakespeare comme du rossignol. On a tant vu le rossignol dans les ballades et les poèmes, et même dans Shakespeare, qu'il ne symbolise plus à présent autre chose que les vieilleries démodées traînant dans une arrière-boutique de brocanteur. « E. Reyem. »



Parmi tous les prix d'encouragement que les gouvernements distribuent à tort et à travers, il en est un auquel le gouvernement belge ne semble pas avoir songé encore — et sur lequel nous appelons sa bienveillante attention. — Ce serait le *prix de l'avocat général*.

Il en est, pourtant, qui le méritent ce prix — témoin celui de la récente affaire Istace, — poursuivi pour avoir distribué *Gil Blas* et l'*Écho de Paris* et qui termine son réquisitoire par ces mots superbes :

« Il est temps que le jury se lève et dise à la pornocratie : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Hein ça ! Quel merveilleux sujet de concours pour des prix de Rome. J'avoue que mon rêve serait de voir ça en sculpture, et que si ce sujet bien classique, pourtant, ne peut pas tenter les académiciens, nous l'indiquons au moins à notre ami Henry de Groux, qui pourrait en faire un bien beau tableau.



Désormais la *Jeune Belgique* sera mise en dépôt, à Paris, à la librairie de *l'Art indépendant*, 11, rue de la chaussée d'Antin, sous la protection d'un jeune et entreprenant éditeur M. E. Bailly. On sait que c'est sous ses auspices qu'a été publié *Chez les Passants*, de même que le sera le prochain livre de de Regnier et d'autres encore. Il est, en même temps, rédacteur en chef du journal : *la Musique populaire*.



L'Echo de Paris annonce la prochaine publication de la deuxième série du *Journal des Goncourt* (du Goncourt, sans doute, puisqu'il va de 1870 à 1890), ce sera bien intéressant, surtout si l'on pense de quelles façons seront arrangés les écrivains d'aujourd'hui. Il y aura des révélations amusantes — des deux côtés.

A paraître dans le même journal, la *Vie de Henri Brulard*, autobiographie de Stendhal, d'après les manuscrits découverts à la bibliothèque de Grenoble par Casimir Stryenski.



A Marchiennes. M. Henry Maubel y a donné une conférence, très appréciée par les membres du *Cercle littéraire*, sur Max Waller. Il a retracé sa physionomie vive et spirituelle, a dit tout son entrain, toute sa verve et sa hardiesse, et parlé des luttes incessantes qu'il avait livrées pour mener à bien la *Jeune Belgique* débutante. Le conférencier a remporté le plus vif succès.



On a exécuté au deuxième concert du Conservatoire le *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, la symphonie en *ré mineur* de Schumann et l'ouverture du *Vaisseau Fantôme* de Wagner.

On donnera probablement au troisième concert les *Ruines d'Athènes* de Beethoven.



La troupe du Théâtre-Libre prépare en ce moment *Les Frères Zemganno*.



René Ghil a réuni autour de lui de nouveaux instrumentistes, très facilement. Sont : MM. Eugène Thebault, Jean Philibert, Pierre Dévoluy, Albert Lantoine, P. Marius-André.

Les *Écrits pour l'Art*, complétés par cette nouvelle formule d'*Art sociocratique — d'après un principe de philosophie évolutive*, continuent à paraître.

Rien de bien révolutionnaire : on voit que les néophytes n'ont pas encore la parfaite notion de la musique coloriée des voyelles. Nous espérons mieux. A signaler, enfin ! une étude sur du Bartas ; nous l'attendions depuis longtemps ».

En vente chez l'éditeur EDMOND DEMAN, rue d'Arenberg, à Bruxelles:

La Damnation de l'Artiste

par IWAN GILKIN

1 vol. gr in-8°, couverture or, avec un frontispice par Odilon Redon.

TIRAGE A 150 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :

10 sur papier Japon impérial, numérotés de 1 à 10, prix . . 30 francs
140 sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 11 à 150 15 »
(Les numéros 111 à 150 ne sont pas mis dans le commerce.)

Vient de paraître chez LÉON VANIER, Paris :

L'AME DES CHOSES

RECUEIL DE POÈMES EN PROSE

par HECTOR CHAINAYE

Prix : 2 francs.

Chez EDMOND DEMAN pour paraître en février :

LES FLEURS DU MAL

DE

CHARLES BAUDELAIRE

INTERPRÉTATIONS PAR ODILON REDON

En un album de 8 planches in-fol., avec couverture illustrée. Tirage à 50 exemplaires.
Prix : 35 francs.

A L'AVENTURE, par JAMES VANDRUNEN. *(A paraître).*

IMPRESSIONS D'ART, par EUGÈNE DEMOLDER, chez Madame Ve Monnom.

LA PRINCESSE MALEINE (hors commerce), par MAURICE MAETERLINCK.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE. Abonnement : 1 an, 10 francs. Administration générale : 18, rue d'Edimbourg, Bruxelles.

LA REVUE INDÉPENDANTE, rédacteur en chef : FRANÇOIS DE NION Abonnement, 15 francs par an; étranger, 17 francs. Administration chez Albert Savine, 12, rue des Pyramides, Paris.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie UNE FEMME D'AFFAIRE, par DUBUT DE LAFOREST.

Un numéro **20** centimes, abonnement (3 mois) **17** francs; en vente partout.

A PARAITRE

Le Triomphe du Verbe

PAR

Maurice DESOMBIAUX

Tirage à petit nombre sur beau papier de luxe.

LA JEUNE BELGIQUE reparaît sur la brèche, l'élan est donné. Nous ferons tout pour rendre nos numéros plus beaux et plus intéressants. Prochainement, nous publierons des *Notes sur les dessins de Victor Hugo*, par J.-K. HUYSMANS, un très beau conte d'ALBERT LEUNS, un nouveau parmi nous, des proses de CHARLES BUET, HECTOR CHAINAYE, FRANCIS NAUTET, ANDRÉ FONTAINAS, des vers d'IWAN GILKIN, ALBERT GIRAUD, ADOLPHE FRÈRES, etc.

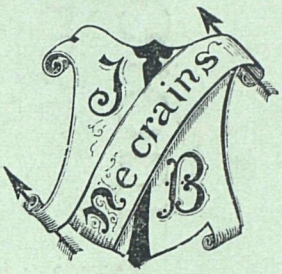
A la tête du mouvement littéraire, **LA JEUNE BELGIQUE** hautaine et fière, dirigera le combat, marchera en avant, à travers tout. Mais il faut que tous nous l'aidions. A **ELLE** pour la propagande! Des cartes d'abonnement sont à la disposition de nos amis. Ceux qui nous feront parvenir **DIX** abonnés nouveaux recevront **LA JEUNE BELGIQUE gratuitement pendant un an.**

Ceux qui nous en feront parvenir **VINGT**, recevront : 1° **LA JEUNE BELGIQUE gratuitement à perpétuité**; 2° Ils auront droit à tous les tirés à part de grand luxe des frontispices, dessins, portraits, etc. ; 3° Leur nom figurera en tête de la publication commémorative de nos fêtes du dixième anniversaire.

Bruxelles. — Imprimerie Vᵉ Monnom, 26, rue de l'Industrie.

Mars 1890. TOME IX. — N° 3 10me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE :

In Memoriam . . . . . HENRY MAUBEL.
Les Dessins de Victor Hugo . . . . . J.-K. HUYSMANS.
Lucifer . . . . . IWAN GILKIN.
Les Dimanches de la rue Rousselet . . CHARLES BUET.
Irène . . . . . ADOLPHE FRÈRES.
Transpositions modernes. — Cirque . . JULES DESTRÉE
La Synthèse. . . . . ALBERT LEUNE.
Floramye . . . . . GEORGES VANOR.
Stéphane Mallarmé . . . . . VALÈRE GILLE.
Fable. . . . . FÉLICIEN ROPS.

Chronique littéraire :

Aux XX. Conférence de M. E. Picard. V. G.
Dire du mieux . . . . . V. G.

Chronique musicale :

Salammbô . . . . . ALBERT GIRAUD.

Vènerie esthétique . . . . . ON. CUDOYE.
Memento. . . . . NEMO.

PRIX DU NUMÉRO

Fr. 0-75

BRUXELLES
Rédaction : 55, BOULEVARD D'ANDERLECHT
PARIS
LIBRAIRIE DE *l'Art Indépendant*
11, rue de la Chaussée d'Antin

1890

BELGIQUE JEUNE LA NE CRAINS



NE CRAINS LA JEUNE BELGIQUE

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : VALÈRE GILLE.

Rédaction : 55, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

ÉCHANGE. — Nous prions les Revues amies de vouloir bien faire le service directement à la Rédaction : 55, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

La JEUNE BELGIQUE est en vente à

Bruxelles, chez Rozez; à l'Office de Publicité; chez Istace, galeries Saint-Hubert et chez Castaigne;

Paris, chez Edmond Bailly, à la librairie de l'Art Indépendant, 11, rue de la Chaussée d'Antin;

Gand, chez Hoste, rue des Champs.

Nous invitons nos amis et nos abonnés qui ne recevraient pas régulièrement *la Jeune Belgique* à le faire savoir au plus tôt à la Direction.

BOITE AUX LETTRES.

23. — GEORGES FONTAINE. Louvain. Parfaitement. Il a profité de son séjour en Belgique pour faire à Tilman sa visite de... digestion.

24. — ROBERT L. Vous devez avoir énormément de facilité : vos vers sont immondes.

25. — PENHOLDER. Vos vers ne sont pas infects; c'est un compliment; ne désespérez pas, *la Jeune Belgique* est accueillante; vous le voyez bien.

26. — FÉLICIEN ROPS. Si n'envoyez pas frontispice, continuerons à publier fables de vous.

27. — NEAL. Connaissez-vous ce vers de Victor Hugo?

Il allait pérorant, ébranlant la famille.

Voilà le chemin à suivre; c'est le moyen de contenter tout le monde et son père : Vous pourrez ainsi vous adonner corps et âme à la littérature et offrir vos pièces à vos petites cousines.

28. — EM. CH. Bonjour.

29. — LUCIEN BORRE. Nous prenez vous pour un ogre! Nous ne mangeons pas les petits enfants. Monsieur! Envoyez votre pièce, nous nous ferons une conviction.

30. — SUAVE PINOLET. Prière de vous réveiller; vous avez assez regardé votre nombril.

31. — EMILE VAN HEURCK. Anvers. Nous avons transmis votre abonnement à l'administration. Merci. Quant à votre *nouvelle* elle sera soumise au comité de rédaction; nous ne pouvons rien promettre.

32. — JECQUET.

Larifla fla fla, larifla fla fla.
Ce sera pour une autre fois.
AMEN.

IN MEMORIAM

Voici un an que Max Waller est mort, et sa tombe, là bas, à Hofstade, où quelques amis sont allés déposer des fleurs par une journée pluvieuse et noire, trouble d'horizon, comme la journée de ses funérailles, sa tombe est bien scellée de silence.

Un an efface tant de choses moins subtiles que le souvenir!...

Est-ce dire que son nom soit sorti des mémoires? Nullement. Max Waller, ce nom provocant et bref, avec le flottement doux de sa désinence, ce nom pareil au schème d'un geste littéraire qui a si joliment fouetté la médiocratie belge, ce nom est indélébile.

En parlant de silence, nous songeons à ceux dont la mémoire vivace de rancune n'a point pardonné à cet esprit, désormais éteint, ses petites victoires d'antan.

Leur obstination à faire l'oubli autour de lui, prouve qu'ils s'en souviennent doublement et c'est ce qui affirme, mieux que toute compassion, sa vitalité spirituelle.

La physionomie de Siebel dont on eût pu dire, reproduisant une épithète appliquée au comte de Rivarol : « Son Impertinence le page Siebel », cette physionomie sur laquelle éclatait si radieusement la joie de

vivre jeune, beau, svelte, élancé de corps et d'âme, les hante encore et les obsède, ces mauvais.

Qu'ils sachent donc bien que cette tombe entourée de fleurs, portant au socle de sa croix un fin profil médaillonné avec notre écusson — le sien — en exergue, nous représente quelque chose de sacré, un cher souvenir auquel on ne touchera pas.

« Le souvenir est l'espérance du passé ». — N'est-ce pas lui qui le disait? — C'est le regret, la nostalgie, le retour d'âme vers ce qui a été, si passionné, si chaud et si intense parfois, qu'il peut animer une image au point d'y ressusciter l'être. Ce souvenir nous accompagne et nous aide à faire prospérer l'héritage intellectuel de Max Waller.

Au lieu de passer sa très courte vie à se confectionner un peu de gloire personnelle, il a provoqué et mené en quelques années le relèvement littéraire de notre pays.

Nous l'aimons pour son dévouement et son abnégation, pour sa générosité et sa sincérité à accomplir cette création que, seul, un délicat, un affectif, un artiste pouvait concevoir et réaliser comme il l'a fait.

Nous l'aimons pour cette témérité, cette gaieté d'esprit qui le poussèrent à l'assaut de toutes les routines, sans jamais une crainte, sans un recul, héroïquement, passionnément, d'un bout à l'autre de cette course aux illusions dont il s'est arrêté avec l'impression de s'éveiller d'un rêve.

Un rêve, en effet!

Que si, trouvant folles et inopportunes cette vie ouverte et cette généreuse dissipation, des gens reprochaient à Max Waller d'avoir émietté son inspiration, dispersé ses pensées, nous leur rappellerions des pages de composition condensée et achevée, entre lesquelles *la Vie bête*, *la Flûte à Siebel* et enfin *Daisy*, cette nouvelle posthume qui marque son éveil en pleine souffrance.

L'étude psychologique de ces pages que l'un de nous fera un jour, montrera son entière et très originale personnalité d'écrivain.

Le nom de Max Waller est, aujourd'hui, ballotté en cette période d'incertitude et d'attente qui succède à la vie physique d'un être.

Cette période est d'autant plus trouble, pour lui, que sa vie a été plus étrange et plus bruyante, sa mort plus prématurée et plus soudaine. L'attente sera longue, mais son nom se casera.

Sa physionomie littéraire, alors, arrêtée par des contours nets, comme celle de quelqu'un du passé, apparaîtra en place calme et définitive à ceux qui liront ses œuvres et l'histoire de son ŒUVRE.

6 mars 1890.

LA JEUNE BELGIQUE.

LES DESSINS DE VICTOR HUGO

Parmi ces dessins d'Hugo qui furent exposés chez Georges Petit, rue de Sèze, peu de figures humaines ; dans de pluviales ténèbres, un pendu qui tressaille, les yeux sortis en de blancs trémas au dessus du nez, la langue ponctuant d'une virgule noire, le bas éclairé d'une face horrible ; puis une tête isolée, roulant, sans buste et sans jambes dans la fumée d'un crépuscule, une tête qui rappelle celles que fusine Odilon Redon, en ses albums ; enfin, d'extraordinaires paysages :

Des villes fortes se levant du fond de la mer, des villes précédées de remparts bâtis avec des pierres spongieuses, vermicellés comme des madrépores, troués comme des éponges, plaqués de problématiques écussons, de fabuleuses armoiries, flanqués d'immenses tours coiffées de capuches sombres.

De ces tours, en quelque sorte, sacerdotales, l'on dirait des aïeules de ces religieuses de l'Adoration Perpétuelle qu'Hugo a si magnifiquement peintes dans un des chapitres des *Misérables :* des sœurs faisant, rétractées, mais debout, la coulpe, priant, la tête baissée sous leurs voiles, pour les pêchés de la ville, un christ quasi Byzantin dont la croix émerge de la mer, à droite.

L'impression de cette œuvre demeure ambiguë et énorme. L'on songe devant cette architecture de rêve, non plus aux amusettes romantiques d'un Doré, mais, à des cités douloureuses du moyen-âge, à des châteaux de légende, escaladant, avec leurs cimes bousculées, leurs pignons en déroute, leurs clochers fous, les plaines ravinées d'un ciel saturé de pluies et gorgé de foudre.

Un autre dessin nous montre encore un roc sur lequel des marches serpentent en un vertigineux escalier jusqu'au firmament, que bouche une forteresse creusée dans le granit et dont on ne voit qu'une embrasure grillée de fer, devant laquelle passent en bouillonnant d'effrayants nuages.

Tout cela campé à la diable, balafré de traînées de sépia et de bistre, trituré comme avec des estompes imbibées d'encre, rehaussé dans les parties liquides, de lavures d'un bleu pâle et gris, du bleu de la pierre divine, pilée et délayée dans un peu d'eau.

Et l'on se dit que c'est bien de Victor Hugo, cet art là ! — C'est bien de lui, cette atmosphère d'orage, ces grands ciels en deuil, ces naufrages du jour culbuté par la houle des nues.

Devant ces tourmentes peintes bien inférieures pourtant à l'ouragan de ses phrases, mais néanmoins indiquées, nettement, violemment, d'un pinceau qui s'écrase à pleins poils sur le papier fort, l'on se remémore les marines des *Travailleurs de la mer* et de l'*Homme qui rit;* c'est, en effet, la même conception gigantesque, la même vision du tétanos des mers et de l'épilepsie des ciels; c'est la même hantise des éléments océaniques et fluides que, seul, dans toutes les littératures, il a pu rendre. Il semble que son œuvre soit astrologiquement blasonnée par l'image héraldique d'Orion, l'étoile des tempêtes, l'astre qui provoque les bourrasques et les mantures.

Ses châteaux fantastiques n'évoquent-ils pas aussi le souvenir de ces bizarres et splendides pages où, dans la geôle de Southwark, Gwynplaine regarde la face stratégique du juge qui, une touffe de roses à la main, psalmodie d'une voix morte, coupée de répons latins, la litanie des séculaires lois au nom desquelles il supplicie Hardquannone dont on entend, sous les pierres qui l'écrasent, l'épouvantable râle?

J.-K. HUYSMANS.

LUCIFER

Il cria d'une voix qui brisa mes vertèbres :

— En ton sommeil, dans la vaste paix des ténèbres
Où ton repos attend les fleurs du lendemain,
Me voici, le bras haut, une flamme à la main :
Je viens toucher ton cœur, de ma main lucifère.
Regarde maintenant, comprends et désespère.
Ah! ton futile esprit se plaisant à l'erreur,
Tu t'osais supporter toi-même sans horreur;
Tu ne voyais ni tes lâches supercheries
Ni tes vils appétits de voluptés flétries,
Ni tes dols, ni tes vols, ni tes faux dévouements
Singeant le sacrifice et la soif des tourments,
Ni les paons vaniteux et fous faisant la roue
Dans la nuit noire de ton âme et dans sa boue,
Ni tes songes cruels, sensuels et jaloux,
Traîtreusement couverts d'un sourire si doux

Qu'il a fait longtemps croire en ta bonté mauvaise.
Ignorant de ton cœur, tu laissais croître à l'aise
Ta force et tes instincts de naïf animal.
Mais je suis l'Eclaireur formidable du Mal :
Je t'apporte le don fatal de la Science ;
Tâche de supporter désormais l'existence,
Misérable! Le vieux dogme n'avait pas tort :
« Le crime de savoir sera puni de mort! »
Ah! quand je songe à la grimace si cocasse
Que va faire, en crevant, ta sordide carcasse,
Mes dents bavent de joie et je danse et je ris
Et mes ailes aux doigts mous de chauve-souris
Allongent les rubis de leurs ongles phalliques,
Et j'exulte et m'exalte en hymnes catholiques :
« Te Deum! Te Deum! *Le Ciel a fait la Loi.*
Mais l'Œuvre et son angoisse et sa chute, c'est Moi! »

— Seigneur, que répondrai-je au démon de phosphore?
J'ai soufflé sur sa flamme et Vous attends encore.

IWAN GILKIN.

Les Dimanches de la rue Rousselet

UN soir que j'étais — il y a bien longtemps — avec Coppée, dans un petit café de la rue de Sèvres, que nous appelions « Chez Delphine », et où venaient, avec M. d'Aurevilly, ses amis Bloy et Landry, le graveur Massart, quelques peintres du voisinage, des artistes comme Poirson et Ferdinandus, Paul Bourget, le docteur Wattelet, — un soir, dis-je, un jeune homme vint s'asseoir près de nous, et le poète des *Humbles* nous nomma l'un à l'autre : Joris-Karl Huysmans, fort connu déjà, l'un des collaborateurs des *Soirées de Médan*, ami de Zola, familier de Goncourt, et dont les premiers romans avaient fait du bruit. Un homme svelte, élégant, d'allures inquiétantes, un peu sec, aux gestes anguleux. Une tête féline, encadrée de cheveux et d'une barbe de couleur indécise, à la fois roux et brun, avec des reflets blonds. Des yeux vifs, perçants, le regard scrutateur, le sourire sarcastique ; la voix douce, un

peu métallique ; un accent du faubourg, corrigé par un autre accent, étranger et étrange. Le parler bref, haché par petites phrases, sec; la physionomie très éclairée, franche, très bonne. Une causerie leste, vive, pleine de railleries, d'une ironie âcre, avec des mots inattendus, des plaisanteries énormes, beaucoup de laisser-aller et de défiance, une tristesse indéfinissable, sous une gaieté trop expansive pour être sincère.

Je ne saurais dire à quel point l'aspect de ce personnage me frappa. Mais je n'avais que l'effronterie des timides, et je ne revis Huysmans que longtemps après. Il avait publié, dans l'intervalle, son livre : *A rebours*, où furent, dans notre clan, remarquées plusieurs pages sur les écrivains catholiques, et surtout les contemporains. Il ne manquait pas d'y faire, injustement comme les autres, à M. d'Aurevilly le reproche de *sadisme*, sur lequel il faudra s'expliquer plus tard. Et ce fut à cette occasion même qu'il fit, de plus près, la connaissance de l'auteur des *Diaboliques*, à qui, tout de suite, allèrent sa sympathie et son respect. Et dès lors on se revit plus fréquemment, le dimanche, dans la chambre rose de la rue Rousselet. Ce caractère ouvert, généreux, sous le fard de scepticisme dont la vie de Paris badigeonne les plus épris d'illusions, ce rire moqueur, cette causerie monotonement amusante, ces soubresauts d'esprit, ces saillies de clown, ces aperçus nets et rapides sur toutes choses, étaient pour séduire, et séduisent vraiment. Il y a tant d'honnêteté réelle sous ce prétendu satanisme! Une telle soif de vérité, sous les apparences de l'incrédulité! Une si réelle affection du prochain sous des semblants d'égoïsme, échafaudés pour mystifier les sots!

Joris-Karl Huysmans, d'origine hollandaise, est d'une famille de peintres, et compte parmi ses ancêtres Cornélius Huysmans, de qui le musée du Louvre possède plusieurs tableaux; son bisaïeul maternel, prix de Rome, fut un sculpteur de mérite et travailla aux arcs-de-triomphe du Carrousel et de l'Étoile.

Huysmans est un moderne, un moderniste, dans l'acception la plus absolue du mot. Il a beaucoup de haines, particulièrement celle des méridionaux, desquels l'exubérance le choque et le fatigue. Un jour, Alphonse Daudet recevait un néophyte littéraire, débarqué récemment dans la grande ville, et comme il lui disait, au cours de l'entretien : « *Nous autres*, gens du midi », le bon jeune homme se récria, disant qu'il n'était point d'outre Loire : « Vous n'êtes pas du midi? s'écria l'ancien P'tit Chose, stupéfait. Alors, mon bon, qu'est-ce que vous venez f... *aire* à Paris? » Cette anecdote — *sé non è vera è ben trovata* — fait les délices de Huysmans, qui la rabâche avec une joie féroce. Il est citadin, lui, point campagnard. Il peint plus volontiers les paysages urbains que la nature, et voit plus de poésie

dans une impasse infecte, boueuse et noire, que dans un sous-bois illuminé d'une lumière verte par les rayons du soleil passant à travers les feuilles.

Né rue Suger, une vieille rue de l'ancienne Université, il habite l'ancien couvent des Prémontrés de la rue de Sèvres, et je crois qu'il ignore tout ce qui existe au delà des murs d'enceinte de sa ville.

Il n'est point romantique, et moins encore, assurément, classique. Il s'est réfugié dans l'art, dans la beauté artificielle, construite et réglée d'après le goût humain. Il n'est pas peintre, mais il a inventé des peintres, Degas, Raffaëlli, et ce prodigieux Odilon Redon, dont le crayon a fixé les conceptions de Poë, et qui me rappelle ce Rochester, l'aveugle de *Jon Eyre*, dont les compositions mystérieuses sont décrites avec tant de passion par miss Bronte. Aucun critique d'art n'a, aussi bien que lui, révélé Gustave Moreau, le hiératique Moreau, à qui de surnaturelles visions dévoilèrent, semble-t-il, les secrets de la vie biblique, et dont l'œuvre magistrale est le véritable trésor artistique de cette fin de siècle.

Huysmans fut, avec Léon Hennique, Henry Céard, Guy de Maupassant, l'un des premiers disciples de Zola. Mais il est *naturaliste* d'une autre manière, et sans suivre le maître dans sa voie, il ne l'a jamais renié, comme firent d'autres jeunes gens, desquels le manifeste invoquant, après la *Terre*, la morale outragée, fit un si divertissant tapage.

Son début fut un recueil de poèmes en prose, le *Drageoir aux épices*, puis il publia *Marthe*, les *Sœurs Vatard*, *En ménage*, des *Croquis parisiens*, et enfin *l'Art moderne*, merveilleuse étude de la peinture contemporaine, où Degas, Raffaëlli, tous deux impressionnistes, et Odilon Redon, l'étrange artiste qui traduit avec son crayon magique les rêves extraordinaires que le poète mathématicien Edgard Poë burinait avec sa plume.

Le livre qui lui donna tout à coup la célébrité, au moins parmi les jeunes, *A rebours*, le mit aussitôt hors de pair, parmi les écrivains déjà célèbres. Livre de désespéré, disait M. d'Aurevilly, histoire d'une âme en peine, qui raconte ses impuissances de vivre, même à rebours; livre d'une originalité monstrueuse, dont le héros, arrivé à la dernière limite que les sensations puissent atteindre, est encore affamé de sensations nouvelles, et dont l'auteur nous écrit la nosographie d'une société putréfiée de matérialisme. Le talent est ici à toute page; l'abondance des notions sur toutes choses y va jusqu'à la profusion. Le style, savant et technique, y déploie une magnifique richesse de vocables.....

Ce livre inoubliable provoqua une page superbe de M. d'Aurevilly.

« Une mortelle angoisse se dégage de son livre. Le misérable château de cartes — cette petite Babel de carton — élevé contre le monde de Dieu

s'est écroulé et lui est retombé sur les mains. Le matérialiste, qui demandait tout à la matière, n'en a tiré que ce qu'elle peut donner, et c'est insuffisant. Le révolté a senti son néant. Chose expiatrice des criminels égarements de ce livre! Les derniers mots en sont une prière. C'est à une prière qu'aboutit tout ce torrent d'imprécations et de malédictions enragées. « Ah! dit-il, le courage me fait défaut et le cœur me lève... Seigneur, prenez pitié du chrétien qui doute, de l'incrédule *qui voudrait croire*, du forçat de la vie qui s'embarque dans la nuit sous un firmament que n'éclairent plus les fanaux consolants de l'espoir! » Est-ce humble et assez soumis?... C'est plus que la prière de Baudelaire :

Ah! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
De contempler mon corps et mon cœur sans dégoût! »

*
* *

« Aux derniers les bons », dit un proverbe qu'il y a lieu de citer quelquefois. Depuis tantôt vingt ans, l'un des amis les plus intimes de M. d'Aurevilly est un homme qui fut jugé bien diversement, et sur qui le dernier mot n'est pas dit. Combien de fois n'a-t-on pas reproché à l'auteur de ce livre de l'avoir cité, nommé ou défendu? Et quoi de plus naturel, cependant, qu'une amitié persévérante, lorsqu'elle est sincère, et qu'elle puise ses origines dans une croyance commune, dans une foi passionnée! Mais Léon Bloy, polémiste redoutable, violent, excessif, a passé toute sa vie à se faire des ennemis par son intransigeance et ses brutalités. Certes, il n'est point aimable, ni gracieux, ni très sociable, mais je ne connais personne qui ait un plus véritable besoin d'affection, qui soit plus fermé à la défiance et au soupçon. Il n'a pas la bonté vulgaire, qui sait excuser tout, pallier les fautes, déguiser les vices : mais il a cette bonté secourable et cachée, qui livre un cœur à un cœur sympathique. Il raille, mais il pleure. Il attaque, mais il défend. Et ses colères, outrées par un besoin d'expansion toujours réprimé, ne sont que l'irrésistible éclat d'une sincère générosité.

Il y a, en Bloy, un chrétien affolé d'amour, affamé de justice, et son âme, qu'aucune rosée bienfaisante ne désaltère, crie vers le Seigneur l'injustice inexprimable du siècle. Cet athlète prêt à tous les combats est écarté du champ de bataille; cette force est inutilisée; ce talent est dédaigné. Comment voulez-vous que la victime d'une indifférence qui la tue ne pousse pas la violente clameur du désespoir?

M. d'Aurevilly l'a jugé mieux que personne dans la préface qu'il mit en tête de son livre : *le Révélateur du Globe*.

« C'est un esprit de feu, composé de foi et d'enthousiasme, que ce Léon Bloy inconnu, qui ne peut plus l'être longtemps... Pour ma part, parmi les écrivains catholiques de l'heure présente, je ne connais personne de cette ardeur, de cette violence d'amour, de ce fanatisme pour la vérité. C'est même cet incompréhensible fanatisme dont il se vante comme de sa meilleure faculté, qui a empêché M. Léon Bloy de prouver aux regards du monde ses autres facultés et sa supériorité d'écrivain. Polémiste de tempérament, fait pour toutes les luttes, tous les combats, toutes les mêlées, et sentant cette vocation pour la guerre bouillonner en lui, comme bouillonne cette sorte de vocation dans les âmes, quand elle y est, il a de bonne heure demandé instamment à ceux qui semblaient penser comme lui, sa place sur leurs champs de bataille, mais ils lui ont toujours fermé l'entrée de leur camp.

« Quoi de surprenant? Dans une époque où le génie de la concession qui gouverne le monde va jusqu'à lâcher tout, un esprit de cet absolu et de cette rigueur a épouvanté ceux-là même qu'il aurait le mieux servis. L'héroïque Veuillot, par exemple, qui n'a jamais tremblé devant rien, excepté devant les talents qui auraient tenu à honneur de combattre à côté de lui pour la cause de l'Église, Veuillot prit peur, un jour, du talent de M. Léon Bloy, et, après quatre ou cinq articles acceptés à *l'Univers*, il le congédia formellement. Alors, cet homme, avec qui on se conduisait comme s'il était un petit jeune homme, quand il était un homme tout à fait, et qui, depuis dix ans, s'attendait et s'impatientait, accumulant et ramassant en lui des forces à faire le plus formidable des journalistes, fut étouffé par la force lâche du silence des journaux, et des journaux sur lesquels il aurait dû le plus compter! Enfermé, comme le prophète Daniel, dans la fosse aux bêtes, mais aux bêtes qui n'étaient pas des lions, il recommença de faire ce qu'il avait fait toute sa vie. Il recommença d'attendre avec le poids de son talent méconnu et refoulé sur son cœur, l'occasion favorable où il pourrait prouver, à ses amis comme à ses ennemis, qu'il en avait. »

CHARLES BUET.

IRÈNE

A Monsieur Émile Van Hassel.

Celle qui n'a paru que pour fleurir
D'un peu de grâce un passé glorieux,
Celle qui n'a fleuri que pour mourir
Exile de ses souvenirs ses yeux
Pâles vers le ciel : « Que je marche, Reine,
Au cœur navré de mes lèvres trop fières,
Parmi la frêle et neigeuse lumière
Que verse aux fleurs l'espoir de mon haleine,
Vers les lys et les roses, vers les lys
Calices où dort maint pleur aboli,
Les doux lys mourant d'aimer leur image
Dans les fontaines — les roses aux robes
Tissées au rouet d'or de la reine Aube,
Et dignes de fleurir mon fin corsage!

Sous les satins lointains du Paradis,
Un cercueil d'enfant — sourire! — ô cortège
D'aurore comme en mon âme — tandis
Qu'une cloche angélise, comme il neige...

Forêt secrète et fraîche, que de fois,
Sous l'ogive claire, l'ombre, aux émois
Des verdures vieilles de tant d'enfance,
A fiancé mon âme au bleu silence!
Que de fois j'ai leurré de lents départs
Mon âme éprise du blanc sortilège
De mes pensers neigeant, ô fleurs de neige,
Selon la paresse de mes regards !
Que de matins, de lumière voilée,
O forêt, je t'ai ravi ton sourire,
Pour, en mes chers souvenirs exilée,
Songer de fleurs, hélas! et de sourire!
Oh! les yeux mi-clos, le frêle sommeil

De voir au fond des voies fleuries de roses,
Canal de cristal aux rives de roses,
S'endormir sur de la neige, le soleil!
Oh! des enfants s'éveillent en mon âme;
Des verveines fleurissent dans mes yeux;
Il neige de la lumière en mon âme;
O des vols d'or s'exilent de mes yeux!
Esclaves dociles à mon sourire,
Des oiseaux bleus, séduits vers mon passage,
Illuminent mes yeux de leur délire;
De fines mésanges me dévisagent.
Vous m'étiez douces, pelouses moelleuses
Pour la descente de mon pas cruel
Vers le lac brodé de fleurs et de ciel,
Douces jadis à mon enfance heureuse
De son enfance — à mes délices
D'un clair sourire aux lèvres du soleil
Fleur d'or pâle en pleurs vers les purs calices
Des lys qui s'inclinaient sur mon sommeil.

O voici les beaux cygnes, qu'éternise
Leur silence, glisser parmi les fleurs;
Les cygnes éternels, sans autre sœur
Que leur image où leur col s'adonise,
Glissent parmi les lys de leur mirage,
Et promènent leur triste et fier sillage
Dans l'ombre bleue où de frêles cityses
Fouillis d'ailes voilant de noirs dédales,
Ecoutent s'amincir en vocalises
Leurs graciles ramures musicales.
Voici que s'illumine aux entrelacs
Des flots subtils et fugaces, des flots,
Mon image (ô la morte sous les eaux)
Auréolée de ciel et de lilas.
O mourir son amour en ce décor,
S'en aller de soi-même vers des lèvres,
Sourire, enfant encore aux décors mièvres!
O douceur de rêver comme on s'endort,
Musicienne un peu d'un souvenir,

La lumière de mes mains sur ma guimpe
Rose et joie! m'irradiant en un nimbe
De grêles fleurs qui semblent me bénir!

Mais, ombre et fraîcheur! voici que le soir,
Rayonnant de mes prunelles profondes,
Mène, pour qu'il se mire en ce miroir
Mon silence s'assoupir sur les ondes.
O voici qu'agonisent les guirlandes
Des pierreries, des fleurs et des lumières,
Et qu'à l'appel de jeunes voix princières
Les cygnes s'éloignent dans la légende.
Pourquoi mes fleurs s'en vont-elles de moi?
Tout s'exile, les lys et les collines;
Je suis seule... ô mon âme est orpheline...
Délice et vertige! j'ai peur, j'ai froid,
Et quelles longues mains pâles me frôlent?
Mes yeux, dans l'eau, mes yeux impérieux
O Folie! mes yeux fascinent mes yeux...
Mes cheveux pleurent sur moi... ô ces saules!
Je le sens bien, je suis seule en mon âme
Trop douce au gré de mon orgueil amer;
Triste fiancée d'un passé trop fier,
Mon âme seule est digne de mon âme.

Baiser qu'implorent mes lèvres dans l'onde,
Frêle baiser qui guéris de la vie,
Me voici, toute enfant et si ravie
De ton frais sourire à fleur de l'eau blonde;
Baiser de rose et de cristal, fiance
Mes lèvres à mes lèvres, ô prodige!
Fiance à mes yeux en ton lent vertige,
Mes yeux ivres d'exil et de silence.
Au clair des violettes et des roses,
Oublieuse au souffle inconnu de palmes,
Miracle! à la dérive, sur l'eau calme,
Vers quelles subtiles métamorphoses!
Au clair des lys harmonieux des rives,
Selon des caresses, à la dérive,

Parmi la lumière de mon visage,
Mon doux regard fermé sur mes pensées,
Et mes mains, de verdures enlacées,
Mes mains nimbant d'un précieux sillage
Pour le sacre de la mort virginale,
Le luxe d'une obscure chevelure.

Adieu, mes lys aimés! Adieu, mes fleurs,
Mes sœurs qui me gardiez enfant et pure.
Souriante et parée, comme je meurs,
Dans l'ombre aux coins de clarté qui s'élève,
Ce soir, la bonne mort va m'unir à mon rêve.

ADOLPHE FRÈRES.

TRANSPOSITIONS MODERNES

CIRQUE

D'après ROBERT PICARD.

Enorme est l'arène, et banale, mais banale sous une lumière qui n'est pas de ce monde. Le sable jaune a des épaisseurs troubles et des reflets bizarres sous cette avalanche de clarté blafarde et roussâtre, oppressante comme l'éclat souffreteux du gaz en un air vicié. Le sable, et la sciure de bois propice aux chutes et qui si nettement sait boire le sang, assourdissent le martèlement saccadé des sabots.

Et c'est dans un silence étrange que se démène l'effrénée sarabande.

Se dressent de fantastiques étalons, rouges, saignants, comme écorchés par ce gaz maudit, comme échappés à la barbarie d'un équarrisseur. Debout, droits. Tous leurs muscles tendus apparaissent saillants, nus, à vif, sous ce feu blême qui ruisselle; des yeux jaillis des orbites et des naseaux larges soufflant de longs jets de vapeur. Carcasses vermeilles où palpiterait une dernière vie désespérée, la lèvre relevée sur les mâchoires avec cet effroyable rire de l'animal qui succombe, ils se dressent, ils se cabrent, sous les mor-

sures cruelles de la chambrière qui siffle, qui grince, les entoure et exaspère leur agonie — oh! ces fouettantes et stridentes lanières, si mauvaises! — en ce silence étrange,... — ils se cabrent et atrocement font dans l'air, de leurs pieds de devant, des gestes convulsifs et suppliants qui implorent le repos, le sommeil, la fin, enfin!

Mais l'inflexible palefrenier flagellant, l'invraisemblable écuyer de cauchemar, long et mince, tel un ver, en sa livrée, les basques de son habit vert voletant pareilles aux ailes rudes d'un coléoptère au lent élan, pâle de frénétique fureur, sa tête pointue qui grimace s'enfonçant sous une buse paradoxale, l'inflexible valet fouaille avec férocité les merveilleux destriers gémissants...

Mécanique, inconscient, fatal et brutal, son bras ne peut permettre la trêve... Et de leurs grands mouvements vers le ciel, les bêtes éperdues, autour de lui surgies, semblent vouloir se cramponner aux rayons furtifs, avec un espoir fou d'escalader la lumière... Et l'air est plein d'une vapeur de sang et de vertige, il fait une chaleur de fournaise...

Tout autour, le cirque est rempli de monotones spectateurs, extraordinaires aussi, alternativement vert pré ou rouge brique, rangés symétriquement, vagues et stupides, anonymes faisant le Public et qui regardent avec une indifférence morne, comme s'ils ne comprenaient pas la signification de l'épouvantable spectacle.

Mais moi, j'ai souffert dans mon cœur et mon souvenir élut pour longtemps la vision d'effroi, car je les ai de suite reconnus les superbes et pitoyables chevaux, hennissants, bondissants, ramant dans l'atmosphère hostile désespérément vers les inaccessibles Lueurs, pour choir et se dresser encore, jusqu'à l'impossible, sous l'implacable fouet d'analyse qui en moi et malgré moi les harcèle sans cesse, les Coursiers Saignants de mon Rêve.

JULES DESTRÉE.

LA SYNTHÈSE

Dans quelle langue, non encore trouvée parce que le cerveau humain n'a pas encore, en général, assez vécu pour atteindre la capacité d'une souffrance aussi atrocement subtile dans sa complication profonde, aurait pu se narrer le long supplice, sans répit tourmenteur, qui du monde banalement idiot des vivants ordinaires, avait insensiblement entraîné, par une agonie progressivement constante, Romuald Verghen, et lui avait enfin ouvert la porte redoutée du paradis inintelligible mais suprêmement délicieux des fous.

Maintenant pour tous c'était un fait acquis : il était en parfaite démence. Et ceux qui le connaissaient, et qui disaient cela, ne parlaient de lui qu'avec une hypocrite tendresse dans le regard, et une grimace de piteuse commisération, masque probable d'une envie d'abord réfrénée, mais enfin bassement satisfaite. Et les opaques qui se réjouissaient, dans un silence lâche, de ce qu'ils croyaient être la syncope comateuse d'une intelligence sublime, enlisée aujourd'hui, ne soupçonnaient pas que jamais génie, si puissamment clair ou même concret qu'il ait pu être, n'avait sondé, ou même reconnu les abîmes spéculatifs que remplissait cette folie qui maintenant y laissait familièrement errer, dans une ombre de mystère, son vertige ailé.

Il avait même fallu, sans doute, une interminable série d'hérédités d'élection pour aboutir à un être assez complètement doué de tous les vices et de quelques vertus réelles, grandis, rendus exquis par un raffinement supérieur, pour être susceptible d'une crise aussi grandiose.

D'abord Romuald avait été un enfant que ne laissait en repos aucune des beautés ambiantes. Tout charme chez lui évoquait un frisson, toute grâce un tressaillement : l'extérieur en son âme se réfléchissait dans une extase continue, parfumée d'une muette prière, d'un psaume sans paroles pour lui ineffablement mélodieux.

Et puis, quand il eut goûté aux ivresses et aux voluptés, il comprit bien que dans leur prostration adorable, clémente exception à l'universelle indifférence, se soulevait au coin du voile immuable de l'arcane cosmique. Il se rendit très nettement compte, alors que le vin chaleureux ou l'absinthe excentriquement rêveuse, avaient fait en lui surgir des visions rapides et se dérouler les songes heureux, qu'il n'avait que joui des ardeurs ensoleillées, des rosées balsamiques pendant lesquelles, dans une confusion propice,

s'étaient dans la vigne et l'absinthe, accumulées les puissances troublantes des sucs qui eux-mêmes les avaient prises de rayons et de souffles épars, voletant, dansant presque sous l'action de rhythmes désordonnés.

Il devina très vite que, lorsque dans les bras d'une femme il demeurait mourant presque de plaisir, si plein de sensations complexes qu'il en était comme anéanti (tant nous sommes peu faits pour supporter l'absolu, ou seulement l'illusion de l'absolu), il héritait de la série des floraisons successives, qui de calices en calices, de pétales en pétales, en étaient parvenues au rose épanouissement, sous des lèvres plus contractiles, du plus secret trésor de la femme. Entre celle qui l'abreuvait de mutuelle volupté et lui, c'était l'éternel poème de l'étamine et du pistil qui revivait, plus poignant, les nerfs étant plus émus que les fibres végétales : oui, mais poème dont était absent le parfum, disaient à Romuald les incrédules stupides. O négateurs bêtes, pensait celui-ci, qui vous privez du bonheur, de la jouissance fine d'avouer que la dernière forme du parfum, c'est-à-dire de l'atome qui ravit en s'épandant, c'est l'arôme capiteux qui s'exhale de la femme qui aime.

Mais en même temps qu'il prenait conscience de toutes ces choses vraies, une anxiété morbide se développa chez lui. Il ne pouvait à la fois jouir de toutes ces jouissances dont chacune trop sentie faisait trop cruellement constater l'absence des autres également connues, également aimées. Donc puisque toutes ne pouvaient simultanément lui advenir, c'était à lui de les condenser dans un acte, dans une œuvre permanente, en un mot d'en faire une synthèse que constamment il pût, par une intime évocation, rendre présente à lui-même pour se livrer tout entier au charme magique, que comme un philtre ou un dictame précieux, prestigieux alchimiste, il aurait lui-même préparé.

Et dès lors pour cette ultra-philosophale synthèse, il ne cesse de travailler obstinément, s'adonnant sans retour possible à une hermétique profonde, subtile, délicate, sublime.

Tout d'abord, il voulut connaître tous les arts : et ce lui fut l'occasion d'apprendre de nouvelles douleurs. Il se disait justement qu'en élevant ainsi le niveau de ses sensations, il en arriverait peut-être à produire quelque chose d'assez complètement beau pour le satisfaire entièrement.

D'ailleurs, la mise au jour d'une œuvre parfaite ne correspondait-elle pas à une conception, conséquemment à un acte génésique intense? Mais né presque uniquement pour sentir, les discussions de méthodes et d'écoles auxquelles il était trop simplement sage pour rien entendre, le navrèrent, et, puis en fin de tous efforts, il demeurait inassouvi, se rappelant les sensations

purement physiques de l'amour, les illusions indiscutablement sincères de l'ivresse, et lors, il se disait que rien de son travail ne résulterait d'aussi vrai que ce dont le souvenir l'enchantait, puisque plus embaumés étaient ses regrets que calmants ses espoirs.

Alors, il avait tenté de confondre pendant une même durée, des attractions d'ordre différent : il s'était enivré au son de symphonies très suaves, il avait fait coucher des femmes auprès de lui, sur des jonchées de fleurs! N'avait-il pas été jusqu'à sculpter une capricieuse nymphe de marbre, que toute il avait enduite d'un parfum violent! Mais dans ses essais les plus compliqués, il n'arrivait pas à noyer d'oubli le désir de ce qu'il n'avait pas.

La synthèse tant cherchée, il ne pouvait la réaliser : elle avait été son rêve le plus caressé : elle devint son cauchemar infatigable.

Et peu à peu ce que le Vulgaire appelle la raison, c'est-à-dire le seul mode de manifestation de l'intelligence à la masse accessible, chez lui chancela puis sombra définitivement dans l'abîme de ses aspirations toujours plus creusé, toujours plus élargi.

Et c'est ainsi qu'un jour il se trouva dans la maison savamment organisée d'un aliéniste célèbre qui, très sagace, avait fait des jardins, au fond desquels il cachait ses pensionnaires, hommes et femmes, des asiles d'ombre adoucissante, chatoyant discrètement du reflet des frondaisons moelleusement lustrées, égayée féeriquement d'un nimbe de lumière attiédie, tamisée par les ramilles fleuries.

Et dans ce repos des choses, Romuald commençait à retrouver un peu d'équilibre; son idéal, sa synthèse cependant le poursuivait toujours non plus à la façon d'une Erynnie qu'on a tenté de violer, mais plutôt comme une amante qui vous comprend, mais que de vous sépare juste un obstacle matériel. Et plus que jamais il l'aimait, plus fermement il l'attendait.

Un soir que la lune faisait de chaque feuille un doux reflet argentin, de chaque vapeur errante une gaze opaline, de chaque goutte d'eau une scintillante améthyste et de l'air tout entier une vaste clarté, pure, uniforme, sans nuances comme sans intention, et que par cette nuit lumineuse, les parfums plus attirés hors de leurs calices plus émus, épanchaient de plus grisantes rêveries, et, dans une merveilleuse union, faisaient avec des voix infinies, des inspirations lointaines, une accablante symphonie sous laquelle palpitaient des désirs, languissaient des fièvres, tressaillaient des espoirs, désirs, fièvres, espoirs aussi bien émanant de la glèbe informe et des fleurs ravissantes que des lèvres de la femme et du cerveau de l'homme, un soir donc, que sans doute par une précédence privilégiée de faits propices, la nature se livrait ainsi toute dans sa plus grande grâce, se résumait excep-

tionnellement dans cette immense séduction, et que de tous les points de l'infini tombait, comme le rideau d'une alcôve divine, une totale ivresse, Romuald, plus assoupi encore dans son rêve dont, en somme, l'extérieur lui fournissait le cadre, presque le contour, se promenait dans les allées du parc, tendant à l'Espérée des bras suppliants, où, dans un pressentiment, il s'attendait à voir (par quelle ironie?) se jeter sous une forme inconnue, mais cependant d'avance aimée, la Maîtresse sans doute cruelle, mais aux pieds de qui l'inéluctable servage était cependant toute sa vie.

O sagesse inexprimable de toutes les folies, pressentiment : écho sûr de l'avenir qui se prépare, parfois à côté de nous, tout près, parfois très loin, voyageant à travers l'insondable éther!

Romuald attendait la synthèse : elle vint à lui.

En effet, dans le fond de l'allée pleine de pénombre, une radieuse beauté vers lui s'avançait. Et il n'avait pas l'ombre d'un doute : c'était bien la Synthèse, puisque selon sa conception elle avait forme de femme, et qu'elle ne paraissait juste que dans ce concert des Exaltations du monde. Pour ajouter à l'air plus de parfums, elle était nue, et les brises, de sa chair, détachaient d'ineffables effluves; pour répondre au bercement des feuilles susurreuses sous le zéphyr, elle était nue et ses flancs souples, ses seins rhythmiquement se soulevaient de désirs, tandis qu'un spasme d'amour faisait à ses lèvres chanter des soupirs caresseurs; pour jeter dans la lumière nocturne des lueurs célestes, elle était nue, et c'était une tentation qui valait celle du monde entier, que la flamme qui de ses yeux souriants ondoyait bleue, veloutée, dorée au passage des cils, en même temps que tout son corps n'était qu'une rosescence chaude, fantasquement voilée parfois sous l'or des cheveux. Et tout d'elle se voyait, et tout était miracle de grâce.

Elle lui fit signe de venir : et il alla. Comment aurait-il pu hésiter, le trop heureux? De ses bras lascifs elle le coucha près de lui : alors dans un orgueil subitement rétrospectif, il sourit de dédain pour ceux qui avaient dit qu'il était fou, puisque l'idole venait maintenant, concrète, se donner, et qu'il l'avait assez conçue pour la faire vivre. Elle voulait se livrer, en effet : l'Idole que Romuald ne pouvait croire être autre que son attendue.

Elle se livra; mais tandis qu'elle l'épuisait dans ses bras vainqueurs, comme, en réalité, elle n'était qu'une folle comme lui, une folle de la maison, qui, par cette nuit bénie, promenait sa terrible mais adorable démence, comme elle n'était au fond qu'une bête superbement amoureuse mais féroce, doucement, lentement, dans une morsure savante, elle enfonça ses dents laiteuses, félines dans la gorge nue de Romuald. Lui trouvait cela très doux, ces dents de femme qui pénétraient jusqu'à des fibres encore vierges

de tout baiser, ces lèvres de femme qui buvaient tout le sang qui ne montait plus à sa bouche pâlie.

Elle, gourmande et rieuse, buvait cette vie d'homme et de ses mains, pendant ce temps, ne lui épargnait aucune des caresses des femelles satisfaites.

Tout à coup il cessa de respirer ; elle alors se leva de dessus le cadavre, et repartit pour sa promenade embaumante, ayant du sang aux lèvres, et laissant Romuald mort, heureux, puisqu'il avait enfin et une fois réellement embrassé la synthèse :

La Volupté dans la Mort.

ALBERT LEUNE.

FLORAMYE

J'ai bu tout le printemps sur la fleur de ton rire ;
Arômes des lilas, haleines des œillets,
C'est un parterre de parfums que je cueillais
Avec mes lèvres, dans notre odorant délire.

Le floral souvenir que mon âme respire
Evoque les jardins lumineux des juillets
Où je vois les illusions que j'effeuillais
Refleurir à nouveau les rives de l'empire.

Et des senteurs et des fraîcheurs et des clartés,
Dans une éclosion de rêves enchantés,
Tu renais, incarnée en corolles trémières.

Réalisant, divinisant, éternisant
La chair des royaux lys et des roses premières,
Ton être est un bouquet de joie éblouissant.

GEORGES VANOR.

STÉPHANE MALLARMÉ

Il y a quelques jours il était parmi nous, le plus pur des poètes; le seul qui, avec Charles Baudelaire, pouvait sans effroi dévoiler l'Œuvre sacré d'Edgard Poe, le plus conscient des poètes, celui qui, par l'Idée, transformait en un verbe désormais éternel le monde des émotions. D'un mot rassemblant les éparses destinées il instituait la synthèse. Le plus logique des artistes, avec une sûreté magistrale il composait le poème formulé par ses sévères méditations. L'état d'âme n'était jamais le prétexte à quelque abandon lyrique digne seul de la musique pure; patient intellectuel il s'analysait et, transformant dans le cerveau le sujet émotionnel il en donnait soudain la cause, généralisant ainsi la poésie.

Et tels prodigieux vers furent écrits, immenses :

Mordant au citron d'or de l'idéal amer.

ou

La chair est triste hélas ! et j'ai lu tous les livres.

Celui-ci dans son extension englobant tout le monologue de Faust, dévoilant, bref, le sens de ce tableau de Moreau : *David*, marquant la douleur divine de la pensée !

C'est avec la plus vive impatience que nous attendions à Bruxelles l'arrivée de M. Stéphane Mallarmé : on nous l'avait annoncé le plus vaste et le plus beau causeur, l'homme le plus affable et le plus charmant, accueillant, déjà comme des amis, les inconnus qu'un orgueilleux espoir d'être quelques instants mêlés à ses rêves, lui amenait. A notre invitation il voulut bien répondre. Toujours nous nous rappellerons cette intime réunion, si cordiale, presque familiale — nous n'étions que quelques amis — où, à propos de la *Damnation de l'artiste* il révéla soudain sa conception de l'Art. Avec une logique merveilleuse il déduisait l'œuvre à faire, nous disait pourquoi il n'avait encore voulu publier *le Livre*, nous parlant de la synthèse de l'homme à condenser en un poème unique, sorte de symbole où viendrait, à cette source de vérité s'abreuver toute l'humanité, croyait les temps venus de résumer enfin toutes les connaissances acquises par le labeur incessant de tous : l'Art une Religion. Dans cette causerie, où les mots par lui ressuscités s'illuminaient soudain d'une vie intense et radieuse,

il nous apparut le splendide penseur, dont le verbe magique, surtout dans les derniers sonnets, avait atteint une puissance jusqu'ici inconnue.

Toute la philosophie de M. Mallarmé se résume dans les vers qu'il nous a donnés jusqu'ici : la résignation du poète dans le monde des rêves. Dès le moment où la conscience s'est éveillée en lui, il a senti l'Idéal cruel l'étreindre; il a compris alors que la *Vie* faite de désirs toujours renaissants, est elle-même la douleur et jetant désespéré un regard sur la nature en fleurs, voudrait respirer les calices où la mort balsamique s'offre au poète las. Maudissant l'azur, l'été, qui chantent la sève, il résume sa pensée, célébrant la parole de Schopenhauer dans ce vers final de : *Aumône :*

Et surtout ne va pas, frère, acheter du pain !

Un instant dans *les Fenêtres* il a aperçu le moyen de triompher de la réalité :

Je fuis et je m'accroche à toutes les croisées
D'où l'on tourne le dos à la vie, *et, béni,*
Dans leur verre lavé d'éternelles rosées
Que dore le matin chaste de l'infini

Je me mire et me vois ange ! Et je meurs et j'aime
— Que la vitre soit l'art, soit la mysticité —
A renaître, portant mon rêve en diadème,
Au ciel antérieur où fleurit la beauté !

Mais il n'a pu encore vaincre l'apparence de la vie et gagner le monde serein de l'illusion. Ici-bas vient encore le hanter et ce n'est que dans la pièce qui dans le *Parnasse contemporain* portait le titre d'*Epilogue* qu'il peut, enfin victorieusement, conclure :

Je veux.....
Imiter le Chinois au cœur limpide et fin
De qui l'extase pure est de peindre la fin
Sur ses tasses de neige à la lune ravie.

Le voici désormais sorti de cette vie où « l'action n'est pas la sœur du rêve »; le monde réel, le monde de la volonté n'existe plus, il a atteint le pur idéalisme et peut écrire alors :

Ma faim qui d'aucun fruit ici ne se régale
Trouve en leur docte manque une saveur égale :
Qu'un éclate de chair humain et parfumant !

Le pied sur quelque guivre où notre amour tisonne
Je pense plus longtemps peut-être éperdûment
A l'autre, au sein brûlé d'une antique amazone.

Comme Axel il a pu s'écrier : « J'ai trop pensé pour daigner agir » ; il a méprisé le misérable bonheur *terrestre* de ceux qui considèrent le monde comme réel et qui, à force d'efforts douloureux et de luttes incessantes, parviennent à s'emparer d'une dérisoire satisfaction de propriété engloutie aussitôt par le flux montant des désirs. Et le seul moyen d'échapper à ces désirs, c'est le renoncement, enseigné déjà par le bouddhisme et par le christianisme.

Interprète de la vie, voilà ce qu'est M. Mallarmé : Au dessus de tous les poètes qui ne nous intéressent que comme cas particuliers, telle personnalité ou telle autre, il a étudié les causes premières et formulé la philosophie de notre existence ; par les pensées il les résume tous et les domine.

Voilà celui qui venait nous parler de Villiers de l'Isle-Adam et que nous allions tous respectueusement écouter.

Ainsi il débuta, d'une voix lente et grave, résumant :

« Un homme au rêve habitué, vient ici parler d'un autre, qui est mort. »

« MESDAMES, MESSIEURS, »

Ce grand mort, qui peut-être, pour l'illustre conférencier, n'avait qu'en apparence quitté cette terre, vivait en lui d'une autre vie plus impérissable. Qu'avait-il été? Comme Gautier, la triste opacité de son rêve futur? Et maintenant il avait conquis l'immortalité au delà de la vaine existence. Désormais, dans chaque cerveau, il existe vivant enfin réellement. Et, comme nous parlant d'un monde invisible, où Villiers de l'Isle-Adam, comme jadis lui apparut « son œil bleu pâle emprunté à des cieux autres que les visibles », il fit par quelque incantation surgir le somptueux écrivain arrivant à Paris, dépensant sa vie parmi ses amis jusqu'au jour, proche encore, de sa disparition. D'une phrase magnifique M. Mallarmé résume alors l'œuvre de Villiers, « dont, dit-il, l'impression, somme toute, ne ressemblant à autre chose, choc de triomphes, tristesse abstraite, rire éperdu ou pire quand il se tait, et le glissement majestueux d'ombres et de soirs avec une inconnue gravité et la paix, ne remémore que l'énigme de l'orchestre ».

Puis, dans une péroraison lente, debout, il acheva, nous remercia d'avoir accueilli Villiers et songeant qu'ici même, sur ce même siège, ce prince des rêves avait, il y a deux ans, pris place, il fut presque à s'excuser. *Je n'irai pas, apparemment, en Belgique*, avait dit Villiers à son retour à Paris; il y est revenu, M. Mallarmé l'a fait revivre parmi nous.

VALÈRE GILLE.

FABLE (*)

Richepin

MORALE

Ne se met pas au féminin.

FÉLICIEN ROPS.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

I

Aux XX

CONFÉRENCE DE M. EDMOND PICARD.

Pour dire toute son admiration pour ces trois beaux poètes : Emile Verhaeren, Charles Van Lerberghe et Maurice Maeterlinck, M. Edmond Picard avait jugé seul digne ce Salon des *XX* où quelques jours auparavant M. Mallarmé avait évoqué l'âme pure de Villiers et dans lequel se trouvaient encore réunies, à quelques pas du conférencier, les œuvres de Redon, Mellery, Minne et d'autres, fiers et sincères ou lutteurs révoltés. Exaspéré peut-être par l'indifférence et l'hostilité de la foule haineuse de tout ce qui est beau, il clama hautement son admiration pour l'avant-garde batailleuse qui cherchait toujours avec un nouveau courage et une nouvelle force à étendre le domaine et la puissance de l'art. Un instant il s'arrêta au nom de Mallarmé, puis ouvrant *les Soirs* de Verhaeren, il lut *les Malades* d'une voix âpre, crispée, faisant retentir comme une malédiction les cris de révolte du poète. En quelques mots alors, il analysa cette œuvre. Soit pour ne point errer, soit pour rendre plus attachante sa causerie, M. Picard avait sollicité des trois poètes une confession; il leur avait soumis un questionnaire auquel forcément ils durent répondre. Ils s'exécutèrent de bonne grâce, et, en possession de leurs aveux, le conférencier put exciter davantage la curiosité du public toujours avide de documents.

Malheureusement entraîné par l'exposé de quelques théories, par son

(*) Cette fable, absolument authentique et inédite, écrite par Rops lui-même au dos d'une de ses gravures, a été copiée par nous textuellement.

enthousiasme pour tout ce qui est jeune et ardent, par son admiration pour *les Soirs*, *les Débâcles* et *les Flambeaux noirs*, il dut, constatant l'heure avancée, s'arrêter moins longtemps qu'il ne l'aurait voulu, certes, et que nous ne l'aurions voulu, à l'œuvre de Charles Van Lerberghe et Maurice Maeterlinck. De Charles Van Lerberghe il ne lut que quelques fragments de sa confession et son drame : *les Flaireurs*. Nous avons beaucoup regretté que le temps lui fît défaut. Sans aucun doute, il eût fait connaître à son public les merveilleux et délicats vers du poète qui pour nous le caractérisent peut-être davantage. Des pièces d'une pureté absolue, d'une ligne enfantine, achevées comme des Burne Jones ainsi que l'*Ex-voto*, *Solitude*, *Songe*, *etc.*, eussent peut-être été mieux appréciées.

M. Maeterlinck souffrit également d'un résumé forcé. N'importe ! le but était atteint : il fallait que quelqu'un vint, enfin, publiquement témoigner de la vitalité et de la beauté de nos poètes. M. Picard l'a fait et nous l'en remercions. Des écrivains comme MM. Van Lerberghe et Maeterlinck — je passe Verhaeren connu déjà, — ne pouvaient rester ignorés. Déjà, lors de l'apparition de notre *Parnasse*, le conférencier avait signalé Maurice Maeterlinck, aujourd'hui il a décerné à nos deux amis la place qu'ils méritent dans la littérature.

V. G.

Feuilletant le manuscrit des *Flambeaux noirs*, le prochain livre d'Emile Verhaeren, complétant la série des *Soirs* et des *Débâcles*, M. Picard donna lecture de la *Morte;* nous donnons à notre tour ici une pièce du volume inédit et qui en montre bien la note générale.

DÉPART

La mer choque ses blocs de flots contre les rocs
Et les granits du quai, la mer spumante
Et ruisselante et détonnante en la tourmente
De ses houles montantes.

Les baraques et les hangars comme arrachés
Et les grands ponts noués de fer et cravachés
De vent; les ponts, les baraques, les gares
Et les feux étagés des fanaux et des phares
Oscillent aux cyclones
Avec leurs toits, leurs tours et leurs colonnes.

Et ses hauts mâts craquants et ses voiles claquantes,
Mon navire d'à travers tout casse ses ancres,
Et, cap sur le zénith,
Il hennit de toute sa tête
Vers la tempête,
Et part, bête d'éclairs parmi la mer.

Dites, vers quel inconnu fou
Et vers quels somnambuliques réveils,
Et vers quels au delà, et vers quels n'importe où
Convulsionnaires soleils?

Vers quelles démences et quels effrois,
Et quels écueils, cabrés en palefrois,
Vers quel cassement d'or,
De proue et de sabord,
Dites, vers quels mirages et quel rire
S'en va le mors aux dents de mon navire :
Bête d'éclairs parmi la mer?

Tandis qu'hélas! celle qui fut ma raison,
La main tendant ses pâles lampadaires,
Le regarde cingler à l'horizon,
Du haut de grands débarcadères.

II

Dire du mieux : I. Le Meilleur Devenir; II. Le Geste ingénu, par M. René Ghil : des presses de E. Goussard à Melle (Deux Sèvres).

Le cas de M. René Ghil est un des plus curieux exemples de l'absurde auquel peut conduire la théorie pure, sans l'expérience, basée sur les plus beaux raisonnements, mais n'ayant comme réalité que la seule conception métaphysique. Si nous accordons quelques instants aux formules du *Traité du Verbe* qui fut accueilli si joyeusement naguère — on ne penserait même à le discuter, — c'est pour réclamer contre l'immixtion d'une prétendue science dans l'œuvre d'art que quelques innovateurs tentèrent. Ils procèdent de facteurs idéaux et voudraient que le produit fût réel. Pour des gens qui se réclament d'une philosophie positive, c'est pauvre.

L'art est une illusion; pourvu qu'elle soit parfaite, l'œuvre est créée. A quoi bon chercher à rendre avec plus de vérité, d'*exactitude scientifique?* Les ciels infinis, bleus et roses, des Japonais nous donnent plus d'impression qu'un ciel *réel*. De là aussi, tel art n'est pas supérieur à tel autre, mais ceci : tel art a un domaine plus vaste que tel autre. Un tableau du Vinci, de Gustave Moreau, un conte de Villiers, un sonnet de Mallarmé sont des choses parachevées; on pourrait y adjoindre quelque musique concordante, qu'elles n'y gagneraient rien en intensité; au contraire, il y aurait déséquilibre immédiat.

Nous ne discuterons pas le fond de l'œuvre de M. Ghil; cela sort de toute discussion : l'émotion sympathique appartenant au public, nous doutons qu'elle y ait rencontré beaucoup d'écho. Ces longs poèmes didactiques, un mucilage de Comte, Darwin, Haeckel, sont d'un charabia, scientifique peut-être, mais malheureusement pas même toujours amusant. C'est de cela surtout que nous nous plaignons.

CHRONIQUE MUSICALE

Salammbô

Sans être prophète, on pouvait prédire à M. Ernest Reyer que *Salammbô* ne serait ni un chef-d'œuvre, ni même une œuvre. L'auteur de *Sigurd*, comme la plupart des musiciens français d'aujourd'hui, a versé dans cette déplorable erreur qui consiste à écrire une partition quelconque en marge d'une création littéraire de premier ordre. M. Gounod a refait *Faust* après Gœthe, *Roméo et Juliette* après Shakspeare, *Polyeucte* après Corneille, *le Médecin malgré lui* après Molière. M. Massenet, mis en appétit par quelques essais de ce genre, rêve évidemment de mettre en musique tous les drames, tous les poèmes et tous les romans de toutes les littératures. Son œuvre complet sera, sans doute, une sorte de Bottin musical, où l'on trouvera le nom et l'adresse de tous les génies. M. Saint-Saëns, dans une certaine mesure, semble marcher sur les brisées de ce compositeur miraculeux. Un respectable débris, M. Ambroise Thomas, fameux déjà par un *Hamlet* et par une *Mignon*, ne vient-il pas d'empoigner *la Tempête*, du divin Will, comme une espèce de manche à ballet? Enfin, les reporters, ces grooms anglais de la Renommée, ne nous ont-ils pas appris qu'un certain M. Bruneau, ou Pruneau, est en passe de tirer du *Rêve* un opéra étonnamment contemporain?

M. Reyer a cédé à la même manie en commandant une *Salammbô* à M. Du Locle.

De pareilles tentatives ne peuvent pas réussir. *Faust*, *Wilhem Meister*, *Roméo et Juliette*, *Hamlet*, *la Tempête*, *Henri VIII*, *Polyeucte*, *le Cid*, *le Médecin malgre lui* sont des œuvres complètes, achevées, auxquelles rien ne peut être ajouté, bref, dans le sens absolu du mot grec, des *poèmes*, c'est-à-dire des œuvres *faites*, que l'on ne peut ni refaire, ni défaire. Faut-il être assez... musicien, — je ne trouve pas d'autre injure — pour se flatter de créer un double d'Hamlet, d'Ophélie, d'Ariel ou de Titania? C'est comme si, féru d'admiration pour l'enfant d'une belle femme, on se vantait de lui en faire un pareil, et si, au lieu de s'exécuter, on lui apportait une poupée de cire. Une version musicale de la scène de l'esplanade ou de la scène du balcon, — malheureux! — c'est mettre de la musique... en musique!

Et qu'on ne nous objecte pas Berlioz. Sans doute, ce damné de Shakspeare et de Gœthe, ce flambleau ivre dont la flamme vacillait à toutes les rafales du génie des autres, sans doute Berlioz a écrit d'admirables pages, surtout symphoniques, inspirées par *Faust* et par *les Amants de Vérone*. Mais ces pages sont des rêves d'une nature spéciale, provoqués par l'absorption de ces chefs-d'œuvre, des rêves qui traduisent librement, qui com-

mentent la pensée de Gœthe et de Shakspeare. Ce sont des illustrations musicales, comparables à certaines eaux-fortes de M. Félicien Rops pour *les Diaboliques*, à quelques lithographies de M. Odilon Redon pour les contes d'Edgar Poë, et, dans un autre art, à ces magnifiques paraphrases que Paul de Saint-Victor enroulait autour des tragédies grecques, comme des arabesques autour d'un thyrse. C'est presque de la critique, mais une critique de poète, sans raisonnement, à grands coups d'ailes.

M. Reyer n'en a pas usé ainsi avec Flaubert. Il a recommencé *Salammbô*, ce qui était inutile et impossible.

Du roman épique de Gustave Flaubert il ne reste rien que l'anecdote, le fait-divers carthaginois. Ce serait à faire pleurer, si ce n'était pas à faire rire. Mathô n'est plus qu'un ténor d'opéra, et Salammbô, une amoureuse quelconque. Carthage est absente. La partition de M. Reyer évoque l'idée d'un congrès de trombones et de grosses caisses dans le désert. C'est bruyant et vide, sans une illusion de vie, sans une étincelle de beauté. Une orchestration rudimentaire, monocorde et monotone jusqu'au sommeil, soutient des récits interminables, ni bons ni mauvais, — pires : médiocres. Nulle atmosphère : tout est brouillé sur un fond gris et neutre. Beaucoup de conscience, de bonne volonté, d'application. Du Casimir Delavigne en musique.

Flaubert ne méritait pas de subir les derniers outrages de M. Du Locle, ni les mortelles mélopées de M. Reyer.

Artistiquement, *Salammbô* est une infamie.

Les décorateurs et les costumiers ont puissamment contribué à cette profanation d'un chef-d'œuvre. Impossible d'imaginer décors plus étriqués, plus bourgeois et moins suggestifs, d'inventer des costumes d'une élégance plus sordide.

Une seule interprète : Mme Rose Caron. Les autres sont des chanteurs. La grande tragédienne a été superbe, comme toujours, de diction et de jeu. Mais ce rôle, écrit exprès pour elle, elle l'a moins marqué à son empreinte, elle l'a moins « créé » que celui de Brunehilde, que M. Reyer n'avait pas composé à son intention. C'est Mme Rose Caron qui incarne Rose Caron, — ce n'est pas la fille d'Hamilcar, Salammbô, qui mourut pour avoir touché le zaïmph.

Pour conclure, et afin de venger Flaubert, nous demandons qu'il plaise au mauvais génie des musiciens français de condamner M. Reyer à tirer un opéra de *Bouvard et Pécuchet*.

Ainsi soit-il !

ALBERT GIRAUD.

VENERIE ESTHÉTIQUE

Je trouverai cent paroles, mille matières de chant, sous la langue de la reine d'été dans la bouche de l'écureuil blanc.

KALEWALA. *(Neuvième runa).*

Ai délaissé — gaga combien ! — canules et traités
Conglueurs de cerveaux par lentes atrophies
Ai conspué l'amas des rhéteurs ameutés
— Qu'ils moisissent fouis en leurs géographies !

Libre ! Oh ! le fatidique éther âpre et sacré !
Le vivre sans le bedonnant heurt des grammaires
Le hasardeur planer en le vide nacré
Libre Esthète chasseur de fugaces kimères !

Ai raidi des bras nus — ballant en la torpeur
Jadis — pris mon arc lourd, bondi sur les nuées,
Marché vers le noir seuil foudroyant de la peur
Aux chauves régions de rimes dénuées.

Oh ! l'idéal gibier ! ô les kimères d'or !
Brutal ai tout tué, sagittaire en un spasme !
Crevé mon blanc carnier où le fumant sang dort
— Fuites vaines que joint la flèche du sarcasme !

Puis en les pouprés prés d'un paternel matin,
Plus que parfaits parfums parfumant la pelouse,
Ai palpé, pénitent, ce palpitant butin
Le rêvant chez Vanier en un possible in-douze.

ON. CUDOYE.

MEMENTO

Notre collaborateur M. Jean Boels vient d'avoir la douleur de perdre son père. *La Jeune Belgique* le prie d'agréer ses compliments de condoléance.

L'Art moderne vient de publier les plus importantes parties de la conférence que M. Stéphane Mallarmé donna dernièrement au *Cercle artistique* et aux *XX*.

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro l'analyse d'*Axel*.

Dédicaces, le prochain livre de Paul Verlaine, sera publié sans le concours d'un éditeur. Comme on sait, le pauvre maudit est toujours à l'hôpital; il y a cherché refuge, malade, abandonné, repoussé du monde en quelque sorte. Quelques dévoués amis se sont révoltés en présence de l'indifférence du public : déjà quelques grands journaux ont bien voulu accueillir leurs protestations émues; mais voici certes la plus belle manifestation. *La Plume* a pris l'initiative d'une souscription destinée à éditer les derniers vers du poète. Nous applaudissons à l'hommage rendu à l'auteur de *Sagesse*. Ici, en Belgique où il est connu et admiré nous ne doutons pas que l'on ne recueille un grand nombre de souscriptions. *La Jeune Belgique*, à qui Paul Verlains témoigna toujours sa sympathie, et qui publia naguère quelques beaux vers du poète, est heureuse de s'associer aujourd'hui à cette œuvre d'amitié et d'admiration.

Il sera tiré de *Dédicaces* : 50 exemplaires, avec un portrait de l'auteur, par Cazals, numérotés et signés, à 20 francs; 100 à 5 francs; 150 à 3 francs. Le volume ne paraîtra pas en librairie. On souscrit 36, boulevard Arago, aux bureaux du journal *la Plume*.

Nous avons reçu *la Musique populaire*, théâtres, beaux-arts, littérature; c'est un vaillant journal hebdomadaire illustré, contenant toutes les nouvelles musicales, les comptes-rendus des concerts, opéras, auditions particulières, etc. Il est très artistement dirigé par M. Edmond Bailly.

Administration : 11, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris.

La Société nouvelle publie ce mois une précieuse étude littéraire d'Albert Mockel, sur Francis Vielé-Griffin, le poète de *Joies*.

Dans *la Pleiade*, un bel article de Maurice Maeterlinck, sur *la Damnation de l'Artiste* d'Iwan Gilkin.

Entretiens politiques et littéraires viennent de paraître. En voici le sommaire :

1. A propos du vers libre, par Francis Vielé-Griffin.

2. L'ignominie des politiciens devant la question juive, par Paul Adam.

3. Souvenirs d'un camarade de collège sur le duc d'Orléans, par Henri de Regnier.

Ces *entretiens* sont contenus dans une petite brochure à 25 centimes, éditée chez Albert Savine. En présence de ces trois noms : Vielé-Griffin, Adam et de Regnier, on est assuré de la valeur des articles; et de fait, ils sont fort intéressants. Le premier surtout, qui nous concerne plus directement et dans lequel est examinée la ques-

tion de la *strophe* limitée par le sens et de la musique produite par l'allitération.



Chez l'éditeur Ferreyrol, 49, rue de Seine, à Paris, vient de paraître : *Après le Punch.* C'est une série de nouvelles de Henry de Braisne qui parurent dans le supplément littéraire de journaux quotidiens. Elles sont habilement contées, finement écrites, d'un style vif et simple. C'est un de ces livres que l'on achève de lire.



Paul Verlaine, en collaboration avec Jean Moréas, vient de traduire en vers le : *A outrage secret vengeance secrète* de Calderon. Il se propose, paraît-il, de présenter au Théâtre-Français sa comédie publiée dans *Jadis et Naguère, les Uns et les Autres*, et, au Gymnase, une pièce en prose, *Madame Aubin.*



Le deuxième concert populaire consacré, annonçait-on, à l'audition de musiques russes, a eu son programme complètement changé. Le voici :

1. Trois tableaux symphoniques pour orchestre tirés de la tragédie *Polyeucte* de P. Corneille, par Edgar Tinel : N° 1, ouverture; n° 2, songe de Pauline; n° 3, fête dans le temple de Jupiter.

2. *Le Sorbier*, poème lyrique et symphonique, par Emile Mathieu.

3. *Le Lac*, larghetto; *Sous bois*, allegretto *scherzando*, par Emile Mathieu.

4. *Freyhir* (première partie), par Emile Mathieu.



Memento des expositions.

Au Cercle artistique : Den Duyts.

Au Cercle des Arts et de la Presse : Theo Hannon et Eugène Broerman.

Chez Dietrich, 75, Montagne de la Cour : une collection remarquable de photogravures, représentant les principaux tableaux de Burne Jones. Parmi celles-ci, une série surtout de toute beauté : Pygmalion, le Miroir de Vénus, etc.

Chez le même, les eaux-fortes de Bracquemond, d'après les fables de La Fontaine, de Gustave Moreau.

M. Dietrich, qui est d'une excessive obligeance envers les artistes, vient d'éditer aussi un merveilleux portrait de Van Beethoven gravé à l'eau-forte par Dake.



L'Echo de Paris annonce :

MM. Stoumon et Calabrési conserveront la direction du Théâtre de la Monnaie jusqu'à la fin des représentations de *Salammbô* mais ne demanderont pas le renouvellement de leur privilège pour l'année prochaine.

Quel soupir de soulagement ! Après l'immonde cabotinage de *Salammbô*, notre premier beuglant lyrique était complet. On commençait à en avoir assez de toutes ces titillations musicales bonnes à chatouiller les ouïes du vieux monsieur de la banquette.



De Saint-Laurent, dans le *Guide musical :*

« Ce charme aérien, cette séduction magique d'une féerie poétique que l'art d'un Shakespeare ne peut qu'esquisser, combien vivement il nous pénètre dans le songe de Mendelssohn ! »

Après ça, nous pouvons retourner le nouveau Saint-Laurent, le 2 du nom.



Au moment où l'attention du public est attirée sur Paul Verlaine, dont le prochain livre sera édité par des amis dévoués ; M. Anatole France publie dans *le Temps* une très belle étude littéraire sur le poète de *Sagesse*. Nous en extrayons le passage suivant :

« A le voir, on dirait un sorcier de village. Le crâne nu, cuivré, bossué comme un antique chaudron, l'œil petit, oblique et luisant, la face camuse, la narine enflée, il ressemble, avec sa barbe courte, rare et dure, à un Socrate sans philosophie et sans la possession de soi-même. Il surprend, il

choque le regard. Il a l'air à la fois farouche et câlin, sauvage et familier. Un Socrate instinctif, ou mieux, un faune, un satyre, un être à demi brute, à demi dieu, qui effraye comme une force naturelle qui n'est soumise à aucune loi connue. Oh ! oui, c'est un vagabond, un vieux vagabond des routes et des faubourgs.

« Il fut des nôtres, jadis. Il a été nourri dans une obscurité douce, par une veuve pauvre et de grande distinction, au fond des paisibles Batignolles. Comme nous tous, il fit ses études dans quelque lycée et, comme nous tous, il devint bachelier après avoir assez étudié les classiques pour les bien méconnaître. Et, comme l'instruction mène à tout, il entra ensuite dans un bureau, dans je ne sais quel bureau de la Ville. En ce temps-là, le baron Haussmann accueillait largement, sans le savoir, dans les services de la préfecture, les poètes chevelus et les petits journalistes. On y lisait les *Châtiments* à haute voix et on y célébrait la peinture de Manet. Paul Verlaine recopiait ses *Poèmes saturniens* sur le papier de l'administration. Ce que j'en dis n'est pas pour le lui reprocher. Dans cette première jeunesse, il vivait à la façon de François Coppée, d'Albert Mérat, de Léon Valade, de tant d'autres poètes, prisonniers d'un bureau, qui allaient à la campagne le dimanche. Cette modeste et monotone existence, favorable au rêve et au travail patient du vers, était celle de la plupart des parnassiens. Seul ou presque seul dans le cénacle, M. José-Maria de Heredia, bien que frustré d'une grande part des trésors de ses aïeux, les *conquistadores*, faisait figure de jeune gentleman et fumait d'excellents cigares. Ses cravates avaient autant d'éclat que ses sonnets. Mais c'est des sonnets seulement que nous étions jaloux. Tous, nous méprisions sincèrement les biens de la fortune. Nous n'aimions que la gloire, encore nous la voulions discrète et presque cachée. Paul Verlaine était avec Catulle Mendès, Léon Dierx et François Coppée, un parnassien de la première heure. Nous avions, je ne sais trop pourquoi, la prétention d'être impassibles. Le grand philosophe de l'école, M. Xavier de Ricard, soutenait avec ardeur que l'art doit être de glace, et nous ne nous apercevions même pas que ce doctrinaire de l'impassibilité n'écrivait pas un vers qui ne fût l'expression violente de ses passions politiques, sociales ou religieuses. Son large front d'apôtre, ses yeux enflammés, sa maigreur ascétique ne nous détrompaient pas ».



Le rédacteur en chef d'une vive gazette namuroise, *le Carillon*, dans son feuilleton littéraire, signé *Pulliolo*, mouche de belle façon un quelconque qui s'était avisé d'écrire : il n'y a pas de littérature belge.

Grand merci et recommencez.



Constantin Meunier travaille en ce moment à une série de très remarquables dessins qui seront reproduits par la lithographie. Nous en reparlerons lorsque l'œuvre sera achevée.



Nous avons reçu la lettre suivante :

« Monsieur le Directeur de la *Jeune Belgique*,

« Il se trouve en tête de ma dernière chronique artistique un commentaire de la Direction, — que je trouve à la fois inexact et déplaisant.

« Il n'est, en effet, absolument pas vrai que j'ai *demandé* à faire passer ma chronique. — Ayant été chargé, l'an passé, par une réunion de la *Jeune*, et ayant été prié par vous, cette année-ci, de vouloir bien continuer ma chronique artistique, — je n'avais donc pas à demander que mon article passât.

« Que veulent dire aussi les quelques lignes qui suivent? Il est bien évident que, lorsque je signe un article, — comme c'est mon habitude, — cet article n'engage que moi, et que le directeur n'en peut avoir aucune responsabilité.

« Que si cette inutile répétition cachait un blâme, — je vous prierais, Monsieur, de vouloir bien le formuler plus clairement, —

car il n'entre pas dans mes intentions d'en supporter aucun et je cesserais, dans ce cas, toute collaboration.

« Bien à vous,

« Georges Destrée. »



Si vous voulez savoir ce qu'est le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, voici :

« Qu'est-ce que le *Prométhée enchaîné*, sinon la glorification de l'esprit inventif contre des dieux encore grossiers et jaloux. »

Cette définition est due à l'esprit inventif de M. Potvin, — Charlot, — pas pour les dames.



Le splendide drame de notre collaborateur Maurice Maeterlinck, *la Princesse Maleine*, dont beaucoup d'entre nous avaient regretté la publication hors commerce, va paraître sous peu chez M. Louis Van Melle, éditeur, rue Saint-Georges, 14, à Gand.



L'éditeur Léon Vanier vient de faire paraître une nouvelle édition des *Poèmes saturniens* de Paul Verlaine.



Art et Critique a publié ce mois *France*, pièce de vers que Paul Verlaine avait présentée au concours de l'Écho de Paris.



Sommaire du *Mercure de France*, numéro de mars : *Louis Dumur*, De l'Instinct sexuel et du mariage; *Albert Samain*, Extrême-Orient; *Albert Aurier*, les Grenouilles dans l'âme; *Renard*, les Joues rouges; *Louis Denise*, les Écrans lilas; *Ernest Raynaud*, Griefs; *Remy de Gourmont*, Proses moroses; *Daland*, le Salon des XX; *Mercure*, livres, échos divers.



Sommaire de la *Revue indépendante*. Georges Darien, *Florentine;* Jules Bois, *le Long des Routes* (vers); Jacques Le Lorrain, *Angoisses* (vers); Marie Krysinska, *Un Voyage de noce*, *Rancune;* Nicolas Lenau, *Faust;* François de Nion, *la Peur de la mort*; J.-H. Rosny, *Critique littéraire;* François de Nion, *Théâtre;* Georges Gourdon, *M. Jules Barbier et Jeanne d'Arc*; Alfred Bruneau, *Musique*.



Chaque semaine la très intéressante revue parisienne : *Art et Critique*, fait la cueillette de toutes les joyeusetés de la presse.

En voici quelques échantillons : du *Figaro*. MM. Revest, Goussot et Laur ont été cousus *dans le même sac* et jetés *l'un après l'autre* dans le canal.

D'Albert Delpit :

On ne fit aucune allusion au mariage rêvé par Aristide; mais le silence de l'amoureux parlait éloquemment pour lui. Par instants, il soupirait avec tant de force, qu'Alice lui dit tout à coup : *Vous avez trop bien dîné*, mon ami; vous êtes un gourmand. Une autre fois, je ne vous inviterai plus à partager mon festin !

De Chincholle :

Il y a longtemps qu'on a dit que l'Histoire est un serpent qui se mord la queue. Elle ne tarde même pas à se recommencer.



M. Henry De Groux qui, comme on sait, s'est retiré des *XX* avec éclat, vient d'ouvrir chez lui une exposition de ses tableaux et de ceux de M. Dejouve. Nous donnerons dans notre prochain numéro un compte-rendu détaillé de ces œuvres qui sont fort remarquables.



En vente chez l'éditeur EDMOND DEMAN, rue d'Arenberg, à Bruxelles:

La Damnation de l'Artiste

par IWAN GILKIN

1 vol. gr. in-8°, couverture or, avec un frontispice par Odilon Redon.

TIRAGE A 150 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :

10 sur papier Japon impérial, numérotés de 1 à 10, prix . . 30 francs

140 sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 11 à 150 15 »

(Les numéros 111 à 150 ne sont pas mis dans le commerce.)

En souscription chez LOUIS VAN MELLE, rue St-Georges, 14, à Gand.

LA PRINCESSE MALEINE

drame en cinq actes,

par MAURICE MAETERLINCK

Prix : 5 francs.

A paraître en avril chez EDM. DEMAN :

Les Flambeaux Noirs

PAR

ÉMILE VERHAEREN

A L'AVENTURE, par JAMES VANDRUNEN. *(A paraître).*

IMPRESSIONS D'ART, par EUGÈNE DEMOLDER, chez Madame Ve Monnom.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE. Abonnement : 1 an, 10 francs. Administration générale : 18, rue d'Edimbourg, Bruxelles.

LA REVUE INDÉPENDANTE, rédacteur en chef : FRANÇOIS DE NION. Abonnement, 15 francs par an; étranger, 17 francs. Administration chez Albert Savine, 12, rue des Pyramides, Paris.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie LES LARRONS, par HUGUES LE ROUX. Un numéro **20** centimes, abonnement (3 mois) **17** francs; en vente partout.

LE MERCURE DE FRANCE, revue mensuelle d'art et de littérature : ALFRED VALLETTE, *rédacteur en chef*, 15, rue de l'Échaudé-Saint-Germain, Paris. Prix : 40 centimes.

Vient de paraître chez LÉON VANIER, Paris :

L'AME DES CHOSES

RECUEIL DE POÈMES EN PROSE

par HECTOR CHAINAYE

Prix : 2 francs.

Chez EDMOND DEMAN :

LES FLEURS DU MAL

DE

CHARLES BAUDELAIRE

INTERPRÉTATIONS PAR ODILON REDON

En un album de 8 planches in-fol., avec couverture illustrée. Tirage à 50 exemplaires.

Prix : 35 francs.

A PARAITRE

Le Triomphe du Verbe

PAR

Maurice DESOMBIAUX

Tirage à petit nombre sur beau papier de luxe.

LA JEUNE BELGIQUE reparaît sur la brèche, l'élan est donné.

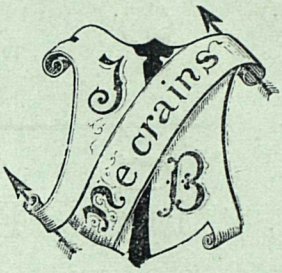
A la tête du mouvement littéraire, **LA JEUNE BELGIQUE**, hautaine et fière, dirige le combat, marche en avant, à travers tout. Mais il faut que tous nous l'aidions. A **ELLE** pour la propagande ! Des cartes d'abonnement sont à la disposition de nos amis. Ceux qui nous feront parvenir **DIX** abonnés nouveaux recevront **LA JEUNE BELGIQUE gratuitement pendant un an.**

Ceux qui nous en feront parvenir **VINGT**, recevront : 1° **LA JEUNE BELGIQUE gratuitement à perpétuité** ; 2° Ils auront droit à tous les tirés à part de grand luxe des frontispices, dessins, portraits, etc. ; 3° Leur nom figurera en tête de la publication commémorative de nos fêtes du dixième anniversaire.

Bruxelles. — Imprimerie Vve Monnom, 26, rue de l'Industrie.

Avril 1890. TOME IX. — N° 4 10me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE:

Cycle patibulaire. — I. Le Moulin-Horloge.	GEORGES EEKHOUD.
Tableau anonyme.	ALBERT GIRAUD.
Lettres à un Ouistiti	HENRY MAUBEL.
Vers	ÉMILE VERHAEREN.
Chronique littéraire : *Axël*.	IWAN GILKIN.
Chronique théâtrale : *Le Vaisseau Fantôme*.	ALBERT GIRAUD.
Chronique musicale : *Orphée*	GEORGES EEKHOUD.
Chronique artistique : Exposition de Constantin Meunier au *Cercle artistique*. .	V. G.
Memento.	NEMO.

PRIX DU NUMÉRO
Fr. 0-75

BRUXELLES
Rédaction : 55, BOULEVARD D'ANDERLECHT
PARIS
LIBRAIRIE DE *l'Art Indépendant*
11, rue de la Chaussée d'Antin
—
1890

BELGIQUE JEUNE LA NE CRAINS



NE CRAINS LA JEUNE BELGIQUE

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : VALÈRE GILLE.

Rédaction : 55, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-5o.

ÉCHANGE. — Nous prions les Revues amies de vouloir bien faire le service directement à la Rédaction : 55, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

La **JEUNE BELGIQUE** est en vente à

Bruxelles, chez Rozez; à l'Office de Publicité; chez Istace, galeries Saint-Hubert, chez Castaigne et chez Lacomblez, 33, rue des Paroissiens.

Paris, chez Edmond Bailly, à la librairie de l'Art Indépendant, 11, rue de la Chaussée d'Antin;

Gand, chez Hoste, rue des Champs.

Nous invitons nos amis et nos abonnés qui ne recevraient pas régulièrement *la Jeune Belgique* à le faire savoir au plus tôt à la Direction.

BOITE AUX LETTRES.

33. — BERNARD L. A la mise en pages nous avons été forcés de retirer votre conte; ce sera donc pour le prochain numéro. Mille regrets.

34. — GEORGES FONTAINE. Si vous nous faites encore parvenir des vers dans le goût de ceux-ci, nous les enverrons au vice-recteur :

Petite grosse
Pour qui je brosse
Toujours
Mes cours,
. . . . . .

35. — On demande un chroniqueur musical, sachant le français; inutile de se présenter si on n'est porteur d'un certificat de bonnes mœurs.

36. JACQUES FÈRES. Seriez-vous à la recherche de Rimbaud? Si vous êtes encore sur cette vallée de larmes, faites-le nous savoir.

37. — J. GERARD, Verviers. Vous n'avez oublié qu'un point, c'est de donner votre adresse. Voici les renseignements demandés : Charles Van Lerberghe n'a encore publié aucun volume jusqu'à ce jour; ses principaux vers se trouvent dans le *Parnasse de la Jeune Belgique*, Vanier, éditeur; il existe aussi un tiré à part de son drame *Les Flaireurs*, mais hors commerce. Bien à vous.

38. — JOSEPH D. Vous avez du toupet! Si vous n'êtes pas sage, nous vous livrerons à M'sieu Charles.

39. D. T. Vous avez tort de faire des vers; faites de la prose, mais ne nous l'envoyez pas.

CYCLE PATIBULAIRE

I

LE MOULIN-HORLOGE

Et le Verbe s'est fait Chair!

Je sais un moulin broyant aux infâmes le pain de l'expiation.

Point d'ailes qui batifolent au vent salubre et frisquet des espaces. Rien du moulin à toit pointu comme un capuchon, par dessus lequel les belles filles jettent leur blanc bonnet, — du moulin campé sur la butte ou la digue, regardant croître les moissons et la marée; — ni du moulin romantique, du moulin à eau des ballades, trempant ses palettes dans les cascades, folles, et s'éclaboussant avec un grondement de tonnerre bon enfant; — du moulin montagnard qui réduit gaves et ruisseaux en écume plus blanche que la farine. Jamais de bergamasques mitrons n'en prennent allègrement le chemin, un sac sur l'épaule; jamais de pimpantes meunières, affligées d'un meunier jaloux, n'y coquètent avec les chasse-mulets égrillards... Non c'est le pire moulin de Sans-Souci, car de quoi pourraient bien se soucier les patentés et inamovibles canapsas?

Je sais une horloge palpitante et convulsive, une

horloge en peine comme une âme, marquant l'heure exclusive et spéciale à des trappistes involontaires qui firent un emploi subversif de leur temps et de leurs bras.

Mouvement de l'horloge, mouvement du moulin se confondent, battent le même tic-tac. C'est de la farine qui s'écoule dans ce sablier fatidique. Horloge et moulin ne font qu'un.

Il y a cinq ans, je vis ce moulin-horloge, et depuis, ne parviens pas à l'oublier, et depuis, mon pain pétri de farine peu suspecte a contracté une indélébile amertume de larmes et de sueur ; et depuis, toutes mes heures sonnent au cadran des irréguliers, et comme une épave, je flotte à la dérive.....

Je sais un moulin sinistre que desservent d'incompatibles moulants maillotés de gris terreux et de fauve comme des bêtes puantes.

N'osant les détranger, la société les étrange. Ils sont jeunes, copieux, pleins de vie, mais tarés pour le reste de leurs jours. Il n'est anabaptiste assez efficace qui leur confère une nouvelle virginité légale. Il n'existe eau lustrale assez lénitive, eau régale assez corrosive pour laver leurs stigmates. Et telle, la contagion de leurs turpitudes que leurs rédempteurs deviennent leurs complices !

Manutention unique ! Meuniers contre nature, ne moulant de blé que celui de leur propre pain !

Depuis ma naissance, j'appréciai bien des appareils, découvris nombre d'engins funèbres, d'ustensiles et d'outils plus condamnables et plus meurtriers que des armes avérées, souvent je parcourus des ateliers ressemblant à des arsenaux ou à des champs de torture, mais nulle part rien ne me troubla comme ce moulin-horloge, dont la grouillante épure me délabre...

Mon guide préjugeait-il mon impression ? Il usa de précautions oratoires, recourut à d'extrêmes ménagements avant de me conduire devant cette suprême scène d'ilotisme. Le digne homme m'y prépara, comme à la nouvelle d'une catastrophe. Il paraît que tous ceux qui affrontèrent la même géhenne en sortirent blêmes et défaits. Dans ces conditions qu'adviendrait-il de moi ?

Conformément à l'itinéraire, on monte d'abord dans les combles. Le grenier ne contient, outre la provision de céréales, qu'une manière d'auge, en forme d'entonnoir, de la contenance d'un setier, et dont la pointe s'engage, à travers le plancher, dans le corps de la machine fonctionnant en dessous. Les meules invisibles mettent le plancher en trépidation. Il est temps de remplir la trémie lorsque cesse le ronflement souterrain. Aussi, en attendant que la mesure se soit écoulée, deux servants apathiques, affalés

sur les sacs, sommeillent ou baguenaudent. Et si le brusque silence du moteur, cessant de leur chanter sa berceuse, ne les arrache pas à leur indolence, un coup frappé contre le plafond ou un juron caverneux, venant d'en bas, les rappelle en sursaut à leur office périodique.

C'était la trémie banale et anodine de tous les moulins, et les deux faîtards chargés de l'alimenter ne risquaient guère de succomber à la tâche.

A notre entrée, empressés, mais maussades, ils s'étaient mis debout et en position militaire, par respect.

Je fis la moue, ébauchai un imperceptible mouvement d'épaules voulant dire : « Peuh! le terrible moulin et les pitoyables meuniers, en vérité » !

Mon inquisitorial conducteur surprit ma pensée, et avec ce séreux et frigide sourire professionnel des garde-malades et des geôliers :

— Doucement, cher Monsieur, n'augurez pas trop favorablement de ce préliminaire. Comme j'ai eu l'honneur de vous en avertir, le moteur de ce moulin est extrêmement particulier, je dirai même excessivement particulier... Puissiez-vous vous familiariser aussi promptement avec les autres organes de l'appareil, avec la cause qu'avec l'effet. Notez bien, que vos répulsions probables seront toutes physiques, toutes nerveuses... Lorsque nous sortirons du laboratoire, pour peu que vous réfléchissiez au motif de cette révolte sensorielle, vous conviendrez que c'est surtout l'apparat, la mise en scène, et peut-être le symbolisme de ce travail qui rebutent et crispent vos fibres affectives... En y regardant de plus près, il n'y a pas là de quoi fouetter un chat ou plaindre un malandrin ! Mirage ! simple mirage, je vous assure ! Illusion d'optique sentimentale ! Mais nos contemporains envisagent le réel à travers une lentille grossissante, se montent le coup, nourrissent de si subtiles délicatesses, préjugés si morbides, et, appréhendant d'occultes actions dans les conjonctures les plus naturelles, deviennent plus irritables, plus chatouilleux qu'un écorché ! »

Pendant ce nouveau préambule, mon introducteur soulevait une trappe et nous descendions un escalier en colimaçon. Arrivés au bas, il s'arrêta encore, la main posée sur le loquet, comme pour m'accorder une dernière minute de grâce.

Puis il poussa brusquement la porte et la battit après m'avoir fait passer devant lui, pour me couper la retraite.

Nous nous trouvions dans une vaste pièce carrée, relativement basse, qu'éclairaient fallacieusement, un rang de quatre fenêtres offusquées par de poudreuses toiles d'araignées, — mais il y flottait encore plus de brumes que de ténèbres. D'abord j'avais écarquillé les yeux sans rien voir. Je perçus le courant d'air d'un mouvement giratoire, des ailes ou des volants

passaient en me frôlant de leur haleine, j'entendis rauquer et corner une sorte de locomobile, sans suspecter le moins du monde que cette rumeur haletante, rhythmique pouvait provenir d'une batterie de poitrines humaines. Puis, autour de l'arbre de souche, emboîté dans le corps du moulin, masqué par un travail de charpenterie, je distinguai une énorme roue horizontale, une lourde roue sans jantes et à dix rais. A mesure que cette masse tournait, de compacte elle devint grouillante et articulée; j'y démêlai des tronçons humains et vivants; tantôt un torse, tantôt une cuisse, maintenant une paire de mollets, aussitôt après des poings convulsés, et encore un profil, un galbe, l'attache d'un col athlétique, la rondeur d'un menton, le méplat d'une tempe, et souvent rien que le rictus d'une bouche, la grenade rouge des lèvres, l'émail d'une mâchoire, la flamme d'une prunelle. Un instant encore et ces ébauches se précisèrent, les silhouettes prirent corps, les membres épars se réunirent et me représentèrent une trentaine de garçons robustes, de fière encolure, actionnant, trois à chaque rais, la roue immense et pesante. Penchés en avant, empoignant les rais comme des bras de levier et de treuil, pesant de toute leur énergie sur le manche, ils poussaient, marchaient au pas, balançaient les hanches, la croupe levée, de l'allure moutonnière et passive d'une bête de somme. Ils rôdaient, rôdaient, sempiternellement, sans proférer une parole mais non sans renâcler comme ces rosses aveugles qui manœuvrent des chevaux de bois et pour qui le carrousel forain représente le vestibule de la fourrière et de l'enclos d'équarrissage.

Uniformément vêtus de vestes courtes, découvrant la saillie et la rondeur du rable, leurs têtes glabres et rases coiffées d'un bonnet rond, ils viraient, pour virer encore et toujours.

Leurs cheveux soyeux ou crépus, ces cheveux d'adolescents, orgueil de leurs mères imprévoyantes, tombèrent pitoyablement sous les ciseaux affectés, en cette colonie, à la tonte des ouailles. Et, aussitôt, à les voir bretaudés et poupards, on se demande quelles Dalilas de grands chemins livrèrent ces Samsons à la rancune de notre bourgeoisie philistine?...

Pour plus de commodité, la plupart ont retroussé leurs manches et quitté leurs sabots.

Ils sont donc trente pendards charnus, trente frelampiers dans la fleur de l'âge, qui émeuvent le moulin!

Chaque fois qu'il passe devant moi, un de ces moteurs humains, toujours le même, lance à haute voix le chiffre des révolutions exécutées par l'équipe. Il est l'aiguille principale de cette horloge, l'annonciateur des minutes révolues, le timbre monotone et discord, funèbre comme un glas.

Ainsi tintent les clarines aux fanons des vaches égarées et coassent les clarinettes funambulesques.

Et chaque fois qu'il braille : un... trois... sept... treize..., c'est une minute à la sinistre horloge.

Et, chaque fois qu'il arrive à deux cents, c'est une heure à l'horloge de la Malechance.

Alors il se tait et s'arrête court. Le surveillant réveille les deux clampins du grenier. Au dessus un sac de grain s'écroule dans la trémie.

J'ai remarqué qu'en nous jetant le chiffre de ses rotations, le compteur se détournait de notre côté et que ses partenaires, en virant, nous dévisageaient à leur tour.

Malgré le clair obscur, la brume et la poussière, ces yeux m'ajustent et me pénètrent. Il y en a de phosphorescents et de veloutés, de mouillés comme une pelouse crépusculaire, d'aigus comme la bise de décembre. Les uns câlins et raccrocheurs évoquent le luminaire des alcôves, d'autres angoissent et fascinent ainsi qu'une lanterne de coupe-gorge. Et dans ces visages glabres, blanchis par les longues claustrations, les yeux les plus pâles, les yeux d'azur et de rosée paraissent ténébreux et nocturnes.

A mesure que le nombre des révolutious augmente, le marqueur clame d'une voix de moins en moins assurée. Et, conjointement, ses compagnons ralentissent le pas, élargissent leurs enjambées, s'arcboutent, se calent avec plus d'effort, et en s'arrêtant sur moi, les prunelles deviennent de plus en plus appelantes.

Aux derniers tours la roue gémit, s'enlise, ne démarre qu'à peine; les propulseurs piétinent sur place, marquent le pas. Ceux qui se déhanchaient et se carraient avec une certaine jactance, s'alanguissent, se relâchent. Sourires ambigus, moues veloureuses dégénèrent en une grimace de détresse.

— Deux cents!... Halte!

Un tour de plus et ils croulaient.

Trente nouveaux colons, dispos et séjournés, qui, adossés aux murs, badaudaient, bras croisés, en attendant le moment de tourner à la meule, relèvent leurs camarades exténués. Ces remplaçants se bousculent avec un empressement inconcevable. Ils se disputeraient même les places à la roue, ils se battraient pour entrer dans la coursière, si le roulement n'avait été réglé d'avance, et si des gardiens n'intervenaient dans les compétitions.

La corvée rapporte à ces bannis les quelques centimes nécessaires pour se procurer, à la cantine, le tabac et d'autres douceurs. A la fin de la semaine, ils palpent leur mouture en ces grossiers méreaux de plomb, monnaie fictive des colonies pénitentiaires.

Et voilà pourquoi, jamais en notre matériel pays, limiers de trait jappant de plaisir, frétillant de la queue, prodigues de caresses, au moment où le maraîcher brutal ou le garçon boulanger sournois les attelle sous la charrette surchargée, ne témoignèrent impatience plus fébrile et plus inattendue, que ces fils de chrétiens appelés à remplir cet office bestial.

L'état lamentable de ceux qu'ils suppléent ne les rebute pas. Et même si de nombreux relais ne guettaient l'instant de s'atteler à la machine, à peine relevés de corvée, leurs frères rendus, à bout de forces, retourneraient avidement à ce supplice rémunérateur.

Remontée après chaque heure, l'horloge se remet en mouvement avec une intrépidité nouvelle, les aiguilles fraîches évoluent sans accroc, les barres craquent sous les poignes affermies, les pieds se lèvent et retombent en cadence, la voix du nouveau marqueur, le timbre de l'horloge résonne plus franchement.

Mais, peu à peu, la gorge du compteur se resserre et se voile, l'impulsion se ralentit, les visages épanouis se contractent; je vois des gouttelettes sourdre à leurs fronts, les muscles se bandent moins facilement, la respiration s'embarrasse, les yeux affleurent aux orbites et les têtes penchent vers les croupes qui les précèdent.

Quelques tours après, les corps charnus fument comme des chevaux de labour et se noient dans leurs propres effluves. Une troublante vapeur d'étuve et de chambrée sature le manège. Le crissement des dents, le anhèlement des poitrines couvre le ronron félin des meules. La psalmodie du compteur n'est plus qu'un râle...

Combien nombrai-je de fois deux cents tours, combien s'écoulèrent de ces heures excentriques, combien de fois les moteurs rompus, écartelés, firent-ils place à des organes nouveaux! J'ignore aussi bien la somme des voix sonores et cuivrées que fêla cette horloge patibulaire!

Et cette procession de physionomies qui me sourirent moitié sardoniques, moitié filiales, qui m'implorèrent en se dirigeant obstinément de mon côté, qui repassèrent chacune deux cents fois, toujours plus pressantes et plus pitoyables, avant de se dissiper, — dans quelles limbes — inexaucées!

Sans cesse se reformaient d'autres cortèges de patients, et les nouveau-venus rappelaient, sans les répéter, leurs obsédants prédécesseurs.

A chaque relai, je regrettais ceux qui ne défileraient plus, et pourtant, à peine les fraîches recrues s'étaient-elles mises en marche que je ne vivais plus que par elles et me suspendais à leurs mouvements!

Pupilles dilatées où alternèrent tant de lumière et tant de nuit! Regards inconciliables qui désarmèrent et s'attendrirent peu à peu! Sueur plus

lamentable que des larmes de vierge! Fluide des aberrations majeures!...

Aux approches du deux centième tour, les meules cessant de broyer le grain semblaient se retourner contre leurs moteurs, et moudre, et mordre avec la rancune de la matière électrisée, cette chaude et copieuse levée humaine!

Mais le moulin avait beau réduire et fouler ses moulants, la liste en était inépuisable. Il y avait toujours des ressorts et des mouvements de rechange.

Je restai sur place, ne pouvant, ne voulant bouger, me remettant à compter, à chaque nouvelle réparation, les deux cents minutes de l'heure abominable.

Et lorsque la voix du marqueur s'étranglait, que la buée s'épaississait jusqu'à me dérober les formes de ces patients bien-aimés, je souffrais, m'épuisais, me fondais comme eux.

La langueur de ces jeunes corps descendait dans mes reins, le long de mes vertèbres, ces yeux vidaient mes os, pompaient ma moelle, ces bouches aspiraient mon reste de souffle, ces regards conjurateurs m'avaient imprégné de leur détresse, ces lèvres jaculatoires m'enduisaient de leurs tièdes et poignantes implorations, les effluves de cette adolescence déchue, me damnaient me réprouvaient, avec elle. A quelles extrémités m'aurait entraîné ce vertige? Leur rédempteur deviendrait leur complice...

Quand mon guide effrayé de mon mutisme et de mon inertie me signifia que les ateliers se fermaient et m'arracha, presque de force, à cette dissolvante atmosphère, j'étais plus ivre qu'après une valse effrénée, j'avais vieilli d'au moins dix ans et je ne sais quelle force, quelle énergie, quelle sève j'avais dilapidées, quelle portion de mon être avaient neutralisée ces patients et s'était éventée à leur approche.

Un immense dégoût m'avait pris de tout autre milieu et de tout autre temps. Le soleil m'offusqua, je trouvai la liberté superflue, et même la vie...

Désormais, nul exorcisme ne serait assez puissant pour combler le vide universel.

Je sais un moulin broyant le pain de l'infamie, je sais une horloge aux rouages de chair pantelante, aux mouvements saccadés comme un spasme. Horloge et moulin ne font qu'un.

Le moulin-horloge marque une heure exclusive à des trappistes involontaires, les honnêtes gens diront à la plus abjecte des peautrailles.

C'est à Merxplas, là-bas, tout au fond de la Campine... On les a parqués et numérotés, ils sont plus de deux mille...

Et depuis ma confrontation avec ce mirifique phénomène du moulin-horloge, mon pain a contracté une amertume indélébile,et quoi que j'entreprenne, toutes mes heures sonnent au cadran de la malechance.

GEORGES EEKHOUD.

TABLEAU ANONYME

Pour illustrer une heure obscène
Avec mon pinceau libertin,
Je caresse une œuvre malsaine :
Le tableau d'un cœur enfantin.

C'est une salle aux murs funèbres
Où, sous le vol mou des hibous,
Noires éponges, les ténèbres
Boivent les pleurs des flambeaux roux.

Là, dans des ombres équivoques,
Frères l'un à l'autre étrangers,
Pour moi seul des spectres baroques
Dessinent des gestes figés.

A la pourpre cardinalice
Fardant son visage haineux,
Un prélat moribond, qui lisse
Ses doigts aux bijoux vénéneux,

Ourdit avec ses yeux de proie
Et ses lents sourires cernés
La toile où dans l'or et la soie
Mourront les rois prédestinés.

Pointant sa tête ophidienne,
Un souple bravo jaune et vert
Pour sa tâche quotidienne
Affile son poignard expert.

Cœur simple, gonflé de rancune
Contre la vie et le destin,
Un long Pierrot hâlé de lune
Aspire un bouquet clandestin,

Et pour fleurir ses yeux moroses
D'une trompeuse cécité,
Les aveugle d'étoiles roses
Aux yeux pâles des roses-thé.

Un reître à l'âme inoccupée
Que ronge un fatal nonchaloir,
Sur le pommeau de son épée
Crispe ses gants de buffle noir.

Au fond d'une alcôve lascive,
Beau de tous les baisers subis,
La chair ambiguë et passive
Sous le sadisme des rubis,

Sur de doux coussins d'andrinople,
Un vénal enfant de plaisir,
Un menin aux yeux de sinople
Joue avec son nouveau désir.

Et, bras tendus, une hystérique
Ploie en râlant, les cheveux droits,
Sous l'amour d'un Christ chimérique
Dont elle est, en songe, la croix.

Enfin, morne caricature,
Au centre du caveau plaintif,
Lié sur un banc de torture
Se tord un éphèbe chétif

Qui suit de ses regards farouches
Ces acteurs d'un drame ignoré
Dont les gestes et les jeux louches
Lui versent un effroi sacré :

Chacun, ministre, menin, reître,
Pierrot, folle, coupe-jarret,
Est une image de son être,
Le dédouble comme un portrait.

Il se dresse contre son rêve,
La conscience aboie en lui :
Illusion! Demain, sans trève,
Comme hier et comme aujourd'hni,

Miroir de leurs masques magiques,
Echo de leur verbe envolé,
Dans ces ténèbres nostalgiques
Il vivra, singe désolé;

Et rongé par le mal qu'il nie,
Son doux sourire desséché
Grimacera cette ironie :
Le remords avant le péché.

O tableau d'une âme enfantine
Où rôde le vice ingénu,
Ma seule œuvre je te destine
A quelque musée inconnu,

Et pour une race plus digne
D'un art maintenant dénoncé,
Orgueilleusement je te signe
D'un cœur noir et blanc, renversé.

ALBERT GIRAUD

LETTRES A UN OUISTITI

A Mademoiselle Jeanne S...

I

Mon désespoir est tel que je viens de m'arracher le cœur! Et voici que je t'en offre les morceaux. C'est le dernier mode de suicide inventé par ma décadence latine. Grignotte-le vite de peur qu'il ne fonde sous ton regard, car il est en sucre, petite gourmande de bonnes choses, en sucre rose tendre, ta nuance.

Afin que se renouvelle une infinité de fois mon doux supplice, j'ai fait tirer ce cœur à plusieurs sachets d'exemplaires, un jour qu'il faisait beau dans tes environs.

Dis-moi s'il goûte le bonheur.

Tu m'objecteras peut-être que c'est là un holocauste de confiseur et un sacrifice bien *toc*. Mais nous ne sommes plus au temps de l'amour qui saigne et de l'antique, et songe qu'un vrai cœur arraché salirait les tapis de laine moussue, où ton peton l'écraserait curieusement pour voir ce qu'il y a dedans.

Le seul, celui qu'on ne donne qu'une fois, je te le garderai intact comme un jouet remis à neuf qu'on ne sort qu'aux jours de fête, aux dimanches de la vie, car c'est celui qui bat — et qui pense aussi — pour deux... ce qui l'empêche trop souvent, hélas! de faire les meilleures folies et d'oublier le nom des rues par où son amour passe.

Oublier serait si bon pourtant! Et n'est-ce pas tout l'amour, *pendant...* et *après?*

Mais il voit trop clair quand il est gris, il voit trop net à travers son ivresse. Mon pauvre cœur pensif, qui se regarde aimer, sait trop qu'il t'aime pour t'aimer bien.

Il voit l'« avant » et l'« après » des choses et leur entour; il se souvient, il pressent.....

Au lieu de s'abandonner simplement aux naturels baisers qu'appellent les caresses de ton geste et de ton regard, il rêve on ne sait quel minuit d'amour à quatorze heures et s'en va chercher, à tous les points obscurs de l'infini, le baiser plus profond qui t'envelopperait toute, étant fait de l'éternité de la passion.

Ohé! les psychologues! Connaissez-vous ça : l'éternité de la passion?

C'est ce que je demande aussi d'un ton moqueur à mon cœur, mais le maniaque ne veut rien entendre, et c'est quand l'envie me prend de te presser le plus follement entre mes bras, qu'il m'entraîne vers des coins de « vague » où il se met à me parler bas...

... A me parler bas de ton âme gamine dans ce corps frêle et gracieux caressé par la souffrance. Car la souffrance, la plate souffrance qui rôde et guette, t'a touchée bien des fois, n'est-ce pas? mais, domptée elle-même, elle s'est dissipée à ton charme, ne laissant que ce reflet mystérieux, ce petit point de mélancolie en ton regard.

Puisse cette goutte de tristesse n'en pas noyer, un jour, la douceur espiègle. Puisse cette lueur compassionnelle qui veille au fond de tes jolis yeux, ne jamais éclater en implorations éperdues au dieu des ouistitis malheureux.

II

Aujourd'hui — premier avril — tandis que le soleil baignait d'une bonne tiédeur dorée la terre du jardin, je vis, sur le mur qui fait face à ma fenêtre, l'ombre d'une branche ployer sous l'ombre d'un moineau et, comme on est toujours très bête quand les feuilles poussent, mon imagination se mit à aller à la balançoire suivant la molle cadence du moineau qui semblait essayer le printemps.

Elle se mit à effeuiller des pâquerettes, mon imagination; elle se mit à épeler — que dis-je! — à « ba-be-bi-bo-bu-tier » de l'amour et je me fis cette réflexion qu'on devrait bien, à certains moments, pouvoir effacer d'une caresse, la buée de mystère qui voile les vitres du cœur, afin de mieux voir d'un cœur dans l'autre.

Je me dis qu'on devrait mettre à s'aimer un peu plus d'art et moins de politique et que l'on communie mal quand on ne s'est pas confessé....

Et j'eus une folle envie d'aller à confesse.

Voilà comme, sous prétexte de lire dans ton livre d'âme, ma naïveté t'ouvre le mien tout large, ci-dessous. Tu y verras un tas d'images drôles qui ne sont pas d'Epinal et tu pourras en rire sans remords, puisque ce sont des images de rêve.

Mon Dieu, je crois qu'il est bon, avant de « s'aimer en duel » de faire son testament; surtout quand on n'a rien : c'est se montrer délicat envers ses héritiers.

Sait-on ce qui arrivera et s'il n'y aura pas de casse?

Dans ces parties de *flirt*, les petites choses rouges et senti..... menteuses

qu'on lance à coups de raquette par dessus les moulins du rêve, légères comme un volant, sont pointues comme un dard. On a vu des joueurs maladroits se mettre la jolie pointe dans l'œil et c'est une blessure dont on meurt. Et puis, l'amour, ça mène parfois très loin. Je me dis que je devrai peut être passer la frontière, que les douaniers sont des gens pas commodes et que, m'étant mis en règle avec la paperasserie d'outre terre, j'accomplirai plus gaiement mon voyage passionnel au pays des petites adorées qui croquent nos cœurs ainsi que des.....

— Comment dit-on *noisette* en ouistiti?

III

Nous avons tous, dans les cartons du souvenir, précieusement réfugié sous de la poussière d'or, notre rêve de Noël. — Je nomme ainsi ce rêve qui ne passe qu'une fois par le cœur à l'âge simple où l'on écrirait amour avec une majuscule si l'on savait écrire.

Voici le mien. Ecoute :

Jésus, le blond enfant, le bambin en chemise, dont les yeux tendres et le petit corps modelé de caresses chastes s'en viennent chaque année nouvelle raconter au monde la légende de la maternité, Jésus allait par l'habituel chemin, et, sous ses petons, s'écrasaient en coussins soyeusement doux des pétales de roses blanches. Le chemin, à la montée, s'éclairait d'un reflet blafard et semblait, par un coude brusque, entrer dans le ciel clair sablé d'étoiles. A la descente, il s'obombrait de ces bougeantes floraisons qui naissent tout à coup pendant la nuit de Noël et tassent leurs parfums tièdes dans les coins refroidis de la terre.

A le voir venir au flanc du féerique paysage et, seul, confiant, l'œil calme, s'enfoncer au cœur du monde par ce sentier dont la végétation de plus en plus touffue se désenlaçait devant lui, on eût dit un galopin très adorable prolongeant son école buissonnière dans la clarté trompeuse de cette nuit.

Mais d'étranges velouteuses lueurs bleues, pareilles à la lueur des flammes de punch, enveloppaient l'univers. Des ombres furtives de rameaux et de fleurs glissaient au passage de Jésus sur sa fine chemise de batiste et jusque sur ses jambes et ses bras nus et, de quelque côté qu'il se tournât, une petite tache de lumière lui vacillait au front, à la place d'un baiser que sa mère y avait mis en tremblant.

D'ordinaire, son pèlerinage s'accomplissait en toute solitude, et il n'avait à s'étonner de rien dans l'immuable sérénité de sa jeune nuit.

Il s'arrêta.

Une mignonne princesse, égarée d'on ne sait quel conte d'amour, venait de lui apparaître, enserrée par un massif de fleurs.

L'enfant toucha les fleurs qui se délièrent. La princesse l'en remercia d'un regard très doux, et sa figure coquettement fardée de lumière s'anima, pendant qu'au plus profond de ses grands yeux d'une eau merveilleuse, miroitait l'humide reflet d'une amativité grave.

Jésus mit dans la petite main de femme sa menotte d'enfant, et, ensemble, ils continuèrent à dévaler le sentier : elle, impressionnée et pensive aux parfums délicieux qui montaient de la terre ; lui, la guettant du regard et attendant en silence le retour affectueux de *sa* pensée, car depuis un instant l'imprégnait cette passion de mioche que les hommes très aimants retrouvent toute, en naïve tendresse, au fond de leur amour.

Une rumeur fraîche se mit à chanter doucement au loin. Voilée d'abord et fondue en sons éoliens par les vapeurs de la nuit, elle s'accentua *crescendo*, *velocendo*, comme, dans la campagne, le murmure d'une source invisible dont on approche.

Le chemin fit encore un crochet. Il y eut encore des buissons de fleurs et des glissades d'ombres — le petit Jésus souhaitant qu'il y en eût indéfiniment, tant c'était doux — et, tout à coup, le débouché du sentier à la clairière en plateau d'une immense forêt de sapins arrêta d'émerveillement la princesse.

Au pied des arbres constellés d'argentines et brasillantes lumières se faisait un grouillement de mioches aux cheveux ébouriffés, aux yeux écarquillés ; une bousculade mignonne et trébuchante dans l'emmêlement des longues robes de nuit.

Une acclamation de voix flûtées retentit, sillonnée de fusées de rires et de fusées de lumières. Les pins dociles cédant à la secousse de tous ces bras potelés, tristement, tendrement se courbèrent, en épandant sur les cheveux ébouriffés et sur les longues robes blanches une neige d'étoiles.

La nuit fut un instant comme voilée de lumière et la rumeur s'apaisa sous ce geste de silence.

Quand le voile se déchira, tous les mioches, à la caresse du ciel, s'étaient endormis dans leur rêve...

La petite princesse, alors, légère et diaphane comme un fantôme de bonheur, avança lentement parmi les endormis, en berçant d'un regard triste leur sommeil, puis, se tournant vers Jésus dont les yeux débordants de grosses larmes ne s'étaient pas détachés d'elle, elle lui prit à deux mains la tête, la pressa contre sa poitrine et mit à cette place où vacillait toujours la petite tache de lumière, un long et pénétrant baiser.

Le cœur de l'enfant se souvint ; les larmes s'arrêtèrent brusquement au bord de ses paupières et son visage s'illumina de joie, car cette caresse venait de raviver en lui la délicieuse souffrance d'aimer.

N'est-ce pas que mon rêve est drôle ?

HENRY MAUBEL.

VERS (1)

LES NOMBRES

Je suis l'halluciné de la forêt des Nombres,
Le front fendu d'avoir buté,
Obstinément contre leur fixité.

Arbres roides dans le sol clair,
Les ramures en tout à coup d'éclair,
Les fûts comme un faisceau de lances
Et des rocs quadrangulaires dans l'air :
Blocs de peur et de silences.

Là-haut, le million épars des diamants
Et le scintil aux firmaments
Myriadaire des étoiles ;
Et des voiles après des voiles
Autour de l'Isis d'or qui rêve aux firmaments.

Je suis l'halluciné de la forêt des Nombres.

Ils me fixent avec les yeux de leurs problèmes ;
Ils sont pour éternellement être : les mêmes.

---

(1) Ces deux pièces sont extraites des *Flambeaux noirs*, le prochain livre de M. Emile Verhaeren, édité par M. Edmond Deman.

Primordiaux et définis,
Ils tiennent le monde entre leurs infinis :
Le fond et l'essence des choses
Et par les au travers des temps planent leurs causes.

Je suis l'halluciné de la forêt des Nombres.

Ils me brûlent de leurs vouloirs
En mes orgueils et mes douloirs.
Mes yeux ouverts? — dites leurs prodiges.
Mes yeux fermés? — dites leurs vertiges.
Voici leur danse rotatoire
Cercle après cercle, en ma mémoire,
Je suis l'immensément perdu,
Le front vrillé, le cœur tordu,
Les bras battants dans les hasards
Et les hagards des cauchemars,

Je suis l'halluciné de la forêt des Nombres.

Textes de quelles lois infiniment lointaines?
Restes de quels géométriques univers?
Hâvres, d'où sont partis par des routes certaines,
Ceux qui pourtant se sont cassés au cap des mers.

Regards abstraits, lobes vides et sans paupières,
Clous dans du fer, lames en pointe entre des pierres,
Cubes, angles, pavés d'écrasement,
Sur les chemins d'interminablement.

Je suis l'halluciné de la forêt des Nombres.

Mon cerveau triste au bord des livres
S'est épuisé de tout son sang
Dans leur trou d'ombre éblouissant ;
Devant mes yeux, les textes ivres
S'entremêlent, serpents tordus,
Mes poings sont las d'être tendus
Par au travers de mes nuits sombres
Avec au bout le poids des nombres,
Avec toujours la lassitude
De leurs barres de certitude.

Je suis l'halluciné de la forêt des Nombres.

Dites jusques à quand le net supplice
De redouter leur maléfice
Haineusement dardé vers ma folie?
Immatériels ou réels, que sais-je?
Ils me sont froids comme la neige
Et leur fatalité me lie
En une atroce anomalie.

Dites jusques à quand là-haut
Le million épars des diamants
Et le scintil aux firmaments
Myriadaire des étoiles,
Et ces voiles après ces voiles
Autour de l'Isis d'or qui rêve aux firmaments?

LA DAME EN NOIR

— Dans la ville d'ébène et d'or
La dame en noir des carrefours
Q'attendre, après autant de jours,
Q'attendre encor?

— Les chiens du noir espoir ont aboyé, ce soir,
Vers les lunes de mes deux yeux,
Si longuement vers les lunes en noir
De mes deux yeux silencieux
Si longuement et si lointainement, ce soir,
Vers les lunes de mes deux yeux en noir.

Quel deuil toisonné d'or agitent-ils mes crins,
Pour affoler ainsi ces chiens,
Et quel bondissement et quel orgueil mes reins
Et tout mon corps toisonné d'or?

— La dame en noir des carrefours
Qu'attendre, après de si longs jours.
Q'attendre?

— Vers quel paradis noir font-ils voile mes seins?
Et vers quels horizons ameutés de tocsins
En désespoir au fond du soir?
Dites, quel Walhalla tumultueux de fièvres
Et quels chevaux cabrés en tempête : mes lèvres?

Dites, quel incendie et quel effroi
Suis-je? pour ces grands chiens, qui me lèchent ma rage
Et quel naufrage espèrent-ils en mon orage
Pour tant chercher leur mort en moi?

— La dame en noir des carrefours
Qu'attendre après de si longs jours?

— Je suis la mordeuse entre mes bras
De toute force exaspérée
Vers les toujours mêmes hélas;
Ou dévorante — ou dévorée.

Mes dents comme des pierres d'or
Mettent en moi leur étincelle :
Je suis belle comme la mort
Et suis publique aussi comme elle.

Aux douloureux traceurs d'éclairs
Et de désirs sur mes murailles,
J'offre le catafalque de mes chairs
Et les cierges des funérailles.

Je leur donne tout mon remords
Pour les fouler au seuil du porche
Et le blasphème de mon corps
Brandi vers Dieu comme une torche.

Ils me savent comme une tour
De fer et de siècles vêtue
Et s'exècrent en mon amour
Qui les affole et qui les tue.

Ce qu'ils aiment — cœur naufragé
Esprit dément ou rage vaine —
C'est le dégoût surtout que j'ai
De leurs baisers ou de leur haine.

C'est de trouver encore en moi
Leur pourpre et noire parélie
Et mon drapeau de rouge effroi
Echevelé dans leur folie.

— La dame en noir des carrefours
Qu'attendre, après de si longs jours,
Qu'attendre?

— A cette heure de vieux soleil, chargé de soir,
Qui se projette en pavé d'or sur le trottoir,
Où la ville s'allonge en un serpentement
De feux et de lueurs vers la fatalement
Toujours debout à l'horizon : la femme,
Les chiens du désespoir
Ont aboyé vers les yeux de mon âme,
Si longuement vers mes deux yeux,
Si longuement et si lointainement, ce soir,
Vers les lunes de mes deux yeux en noir!

Dites, quel brûlement et quel orgueil mes reins
Font-ils courir par au travers de mon corps d'or?
Et de quel flottement s'en vont-ils mes crins
Vers les abois et les appels des chiens?

Et moi aussi, dites, quel Walhalla de fièvres
Vient me tenter les lèvres
Et vers quels horizons ameutés de tocsins
Et quel paradis noirs, font-ils voile mes seins?

Dites quel incendie et quel effroi
Vient, chaque soir, me chasser hors de moi,
Sur les places, vers la ville,
Reine foudroyante et servile!

— La dame en noir des carrefours
Qu'attendre après de si longs jours,
Qu'attendre!

— Hélas quand viendra-t-il celui
Qui doit venir — peut-être aujourd'hui —
Qui doit venir vers mon attente,
Fatalement, et qui viendra;

La démence incurable et tourmentante
Qui donc en lui la sentira
Monter vers mes deux seins qui hallucinent?
Aux mains de ceux qui assassinent
Mon corps se dresse ardent et blême :
Je suis celle qui ne craint rien
Et dont personne ne s'abstient;
Je suis tentatrice suprême.

Dites? Qui donc doit me vouloir, ce soir, au fond d'un bouge?

— La dame en noir des carrefours
Qu'attendre après de si longs jours
Qu'attendre?

— J'attends cet homme au couteau rouge.

ÉMILE VERHAEREN.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Axël, par le comte VILLIERS DE L'ISLE-ADAM; 1 vol. in-8°. Paris, Maison Quantin.

En achevant la lecture d'*Axël*, il semble que l'on vient d'ouïr une musique surnaturelle, d'une beauté pénétrante et despotique, qui vous a porté hors du temps et de l'espace, comme le chant de l'oiseau miraculeux qui tint en extase durant cent ans ce vieux moine incrédule, qui doutait de la possibilité d'un bonheur éternel. Hors du temps, hors de l'espace; — c'est, qu'en effet, l'art du comte Villiers de l'Isle-Adam est un art d'abstraction. Ce n'est point à lui qu'il faut demander la couleur locale, et, à son temps il n'a emprunté qu'un certain américanisme ironique, qui le fait un peu cousin d'Edgar Poë. Il a même poussé l'abstraction fort loin. Dans *Axël*, qui est un drame, les personnages, lorsqu'ils sont dignes de prendre vraiment la parole, parlent tous la même langue, qui est l'admirable langage du comte Villiers de l'Isle-Adam. Aussi, ne voit-on point s'agiter dans ce drame des personnes vivantes, faites de chair et d'os, et laissant crier, sous les coups du destin, leur sang et leurs entrailles : ce sont de corrects personnages, parlant également bien la même admirable langue, au point qu'il

semble parfois qu'il n'y ait qu'un seul acteur, qui se donne à lui-même la réplique. Soyons exact pourtant : à ce point de vue spécial, l'un des personnages est plus particulièrement caractérisé : c'est l'archidiacre, de qui le sermon trahit une recherche, réussie d'ailleurs, du parler réel de la chaire.

Dans *Axël*, si le style est personnel, ce n'est donc point quant aux *dramatis personœ;* mais, en revanche, il l'est, et, magnifiquement, quant au merveilleux écrivain qui a su faire chanter sa prose prestigieuse presque à l'égal de la plus magique poésie. Faut-il citer, pour preuve, l'admirable dialogue du quatrième acte, aussi divinement beau que, dans *l'Eve future*, l'incantation de Hadaly ? Et qui pourrait méconnaître les caractères propres de cette beauté, qui sont : l'*aristocratie* et l'*intellectualité*? Aristocratiques, elles le sont assurément, ces nobles phrases, qu'envieraient les plus hautaines impératrices et qui revêtent de brocart d'or et de joyaux sévères des pensées souveraines, nées pour les diadèmes. Et rien n'est plus exclusivement intellectuel, c'est-à-dire enfant pur de l'intelligence, que le verbe de Villiers de l'Isle d'Adam. Toute sensualité est bannie de son œuvre. L'amour même n'y brûle que d'une flamme cérébrale. Toute réalité contingente en est, de même, éliminée et les objets n'y sont figurés que sous leur aspect *général*.

Axël est un drame hermétique. L'intérêt croissant qui s'attache depuis quelques années aux publications plus ou moins imprégnées d'occultisme, nous incite à insister sur ce caractère spécial.

Ce drame — ou plutôt ce poème dramatique en prose — est divisé en quatre parties, dont voici les titres : le monde religieux, — le monde tragique, — le monde occulte, — le monde passionnel. La première partie nous montre une orpheline, Sara de Maupers, élevée au couvent de Sainte-Apollodora, où elle a passé son temps à déchiffrer d'anciens manuscrits, oubliés jadis dans l'abbaye par les Rose-Croix; rebelle aux ordres de l'abbesse et de l'archidiacre, elle refuse de se consacrer au Seigneur et fuit, par une neigeuse nuit de Noël, vers un pays lointain où l'appellent de vastes espérances.

Dans la deuxième partie, longue hélas ! fastidieusement, le jeune comte Axël d'Auersperg tue en duel son cousin, qui a supris le secret du château d'Auersperg : un trésor colossal, caché par le père d'Axël, gît mystérieusement dans un caveau perdu, aux environs de la princière demeure. Séduit à son tour par l'attrait de l'or, Axël a sacrifié une vie humaine et va, dans l'acte suivant, renoncer à la haute Sagesse, dont il était l'adepte.

Car, initié par un mage aux arcanes de la science occulte, il était destiné par lui à un avenir mystique. De même, Sara de Maupers, qu'une main invisible conduit cette même nuit au château d'Auersperg. Maître Janus, le mage, formule en ces termes son secret dessein, qui est la pensée fondamentale du drame : « Voici donc en présence la dualité finale des deux « races élues par moi du fond des âges pour que soit vaincue *par la simple « et virginale Humanité la double illusion de l'Or et de l'Amour*, — « c'est-à-dire pour que soit fondée, en un point de Devenir, la vertu d'un « Signe nouveau ».

Qu'est-ce à dire? Un signe, un symbole nouveau va donc s'ériger, qui dira la défaite de la double illusion de l'or et de l'amour? Mais ce signe existe, c'est le signe de la Croix. Maître Janus oublie qu'en magie on ne remplace un signe que lorsqu'il a perdu sa vertu.

La croix est le pantacle qui résume toute la doctrine de l'évangile. Elle est le symbole du renoncement, et tout spécialement du renoncement à l'or et à la chair.

Et par quoi maître Janus veut-il remplacer le signe du sacrifice du Calvaire? Par le suicide de deux jeunes gens, dont l'un, Axël, a renié la haute science, comme l'autre, Sara de Maupers, a renoncé à la vie mystique, dont sa haute intelligence pouvait atteindre les sommets. Voilà ce que maître Janus appelle « la simple et virginale humanité ». Et il n'y a pas à s'y tromper, le reniement d'Axël et la fuite de Sara ne servent qu'à réaliser ses desseins : « Le Voile et le Manteau, tous deux renonciateurs, se sont croisés : l'Œuvre s'accomplit. »

Comment s'accomplit-elle? La quatrième partie, *le monde passionnel*, nous l'apprend. Axël et Sara se sont rencontrés dans l'obituaire du château d'Auersperg et y ont découvert à la fois l'or qu'ils cherchaient et un trésor éblouissant, caché là jadis par les Rose-Croix. Brûlés d'abord de la soif de l'or, ils veulent se disputer les fabuleuses richesses, mais vaincus par l'amour, ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Quels rêves alors d'avenir royal, promenant leur passion sublime à travers les plus féeriques contrées, assujetties à leur volonté par l'or tout-puissant! Mais Axël a bientôt reconnu l'éternelle illusion et la dénonce en ces profondes paroles : « Vivre? Non. — Notre existence est remplie, — et sa coupe déborde. — Quel sablier comptera les heures de cette nuit? — L'avenir? Sara, crois en cette parole : nous venons de l'épuiser. Toutes les réalités, demain que seraient-elles, en comparaison des mirages que nous venons de vivre?.... » — Et, buvant avec Sara le poison qui les délivre de l'existence, il s'écrie encore : « Vieille terre, je ne bâtirai pas les palais de mes rêves sur ton sol ingrat : je ne porterai pas de flambeau, je ne frapperai pas d'ennemis. — Puisse la race humaine, désabusée de ses vaines chimères, de ses vains désespoirs et de tous les mensonges qui éblouissent les yeux faits pour s'éteindre, — ne consentant plus au jeu de cette morne énigme, — oui, puisse-t-elle finir, en s'enfuyant indifférente, — à notre exemple, — sans t'adresser même un adieu! »

Une note, annexée au volume, nous apprend que Villiers, mécontent du caractère peu chrétien de son drame, cherchait à en modifier le dénouement. Ce n'est pas celui-ci seulement, c'est toute la conception fondamentale d'*Axël* qui est en révolte contre l'orthodoxie chrétienne et, non moins, contre l'orthodoxie magique.

Une dernière remarque. L'originalité doctrinale d'*Axël* réside surtout dans l'union, souvent heureuse, du dogme de la Kabbale et des principes de la philosophie pessimiste de l'Inde à peu près tels que les a remaniés en Occident Arthur Schopenhauer. Comment Villiers n'y a-t-il point vu l'unanime réprobation du suicide? Comment a-t-il pu imaginer de transformer

en symbole de foi ce faux renoncement condamné par toutes les orthodoxies qu'il invoque?

Mais si *Axël* n'est point bâti sur la pierre angulaire d'un bonne logique, admirons sans réserve le style merveilleux de ce monument littéraire. Et si les hautes doctrines ont été méconnues dans le plan général de cet étrange ouvrage, il est tel morceau où elles sont révélées avec une incomparable splendeur.

IWAN GILKIN.

CHRONIQUE THÉATRALE

Le Vaisseau Fantôme. — Une étude de M. L. Wallner.

Les deux marchands d'opéras qui exploitent le théâtre de la Monnaie, MM. Stoumon et Calabrési, ont estimé qu'il convenait, avant de clore leur première saison, de donner une légère satisfaction aux wagnéristes. Ils ont repris *le Vaisseau Fantôme.*

Vous verrez qu'il faudra les en remercier. Ils auraient pu, en effet, au lieu du *Vaisseau Fantôme*, monter *Rienzi*, ou, à défaut de *Rienzi*, essayer *les Fées*, ou même, — pourquoi pas? — rechercher la musique des quadrilles que les Stoumon et les Calabrési d'antan firent écrire par Richard Wagner pendant qu'il composait *le Vaisseau Fantôme.* On aurait pu tirer de ces pages, douloureusement bouffes, un délicieux ballet, aussi remarquable, certes, que *la Nuit de Noël.* Et les wagnéristes eussent été aux anges.

MM. Stoumon et Calabrési, lorsqu'on se permet de discuter leur entreprise théâtrale, lorsqu'on effleure de la moindre critique les *Esclarmonde* et les *Salammbô* dont ils favorisent les dilettanti, se prétendent victimes d'une cabale, contre eux montée par les partisans de la précédente direction. Notre Ritt et notre Gailhard s'imaginent, sans doute, que toute question d'art se résout en une question personnelle. Ils nous mesurent à leur aune, ce qui sent terriblement le comptoir.

Ces Messieurs se trompent. Assurément nous savons gré à MM. Dupont et Lapissida de nous avoir offert *la Walkyrie*, une superbe reprise des *Maîtres Chanteurs*, et *Lohengrin.* Mais si les nouveaux directeurs du théâtre de la Monnaie, au lieu de nous traîner de Meyerbeer en Halévy, et d'Halévy en Ambroise Thomas, avaient résolûment abordé le répertoire de Bayreuth, s'ils nous avaient donné *Siegfried* ou *Tristan et Isolde*, — nous eussions été les premiers à les encourager, et à soutenir, comme *la Jeune Belgique* sait le faire, leur initiative. MM. Stoumon et Calabrési ont préférer piétiner sur place, dans un répertoire usé jusqu'à la corde. Leur

effort artistique a été nul. Qu'ils ne s'étonnent donc pas si nous leur faisons la guerre. Ils ont ouvert les hostilités.

Pour nous offrir, *in extremis*, une œuvre déjà représentée à Bruxelles, ils ont engagé un chef d'orchestre surnuméraire, M. Franz Servais. C'était avouer que leur chef d'orchestre ordinaire, M. Barwolf, est incapable de diriger *le Vaisseau Fantôme*. A moins que notre Ritt et notre Gailhard ne se soient attaché M. Servais que pour tuer l'œuvre des *Concerts d'Hiver*. Mais ce serait trop de machiavélisme : nous n'insistons pas.

M. Franz Servais a dirigé l'orchestre en artiste épris de son art. Il a eu de la vigueur et de la souplesse, avec un souci de la perfection poussé parfois jusqu'à la minutie. L'ouverture du *Vaisseau Fantôme*, interprétée par lui, est un régal pour les fervents de belle et fière musique. Et il a éclairé toute l'œuvre, fort hétérogène, de son coup d'archet lumineux et intelligent.

Cet éloge nous autorise à risquer une critique : le chœur des fileuses, joué et chanté lourdement, nous a paru perdre beaucoup de son caractère et de sa couleur.

Quant aux acteurs, — M. Renaud mis à part — ils sont faits pour jouer du Wagner comme un crocodile pour danser la tarentelle. Mme Fierens — avec sa grosse voix, ses gestes de poupée, et son articulation pâteuse — est une déplorable Senta. Les autres ont droit à un silence sévère.

Les décors sont piteux, et la mise en scène ridicule. Le dénouement, tel qu'il est réglé, devient incompréhensible. On dirait la fin du *Roi d'Ys*, en plus grotesque.

L'œuvre elle-même nous a profondément intéressé, avec ses tâtonnements et ses lacunes, mais aussi avec ses élans magnifiques vers un idéal dramatique réalisé plus tard. Telle qu'elle est, elle est supérieure à n'importe quel *Sigurd*, à toutes les *Salammbô*, à la plus ingénieuse des *Esclarmonde*, parce qu'elle a le don de la vie.

Nous nous en voudrions si nous terminions cet article, où il est question de Wagner, sans signaler à nos lecteurs une curieuse et savoureuse étude, publiée dans *la Fédération Artistique* par un musicien de talent et de science, M. Léopold Wallner. Cette étude, consacrée à Scheibe et à Lessing, est intitulée *La Réforme de la Symphonie théâtrale*. M. Wallner y démontre, de la façon la plus irrécusable, que le drame lyrique, tel que Richard Wagner lui a donné sa forme définitive, a été non seulement entrevu par Scheibe, mais encore décrit, en 1767, dans ses éléments les plus caractéristiques, par un des plus pénétrants esprits de l'Allemagne, Lessing. Il ne s'agit pas, en effet, dans la *Dramaturgie Hambourgeoise*, du rêve prophétique, mais vague, de Rousseau, de Diderot, ou de Beaumarchais. Le rôle de l'orchestre, destiné à « remplacer le chœur de l'antique tragédie », le secret de la déclamation, le *leitmotiv* considéré jusqu'en ses combinaisons les plus récentes, toute l'esthétique wagnérienne est contenue dans ses pages, merveilleuses d'instinct musical et de divination artistique.

C'est dire que l'étude de M. Léopold Wallner est à lire, et à méditer.

ALBERT GIRAUD.

CHRONIQUE MUSICALE

MM. Edgar Tinel et Emile Mathieu au Concert Populaire. — L'*Orphée* de Gluck au Conservatoire

La saison musicale aurait été bien morne et bien plate si nous n'avions eu, pour la relever de loin en loin, les concerts du Conservatoire et les Concerts populaires.

Au deuxième Concert populaire, on a entendu le *Polyeucte*, d'Edgar Tinel, suite d'orchestre pour la tragédie cornélienne, et diverses compositions de M. Emile Mathieu, le *Sorbier*, deux tableaux symphoniques : *le Lac* et *la Forêt*, et la première partie de *Freyhir*.

De ces deux compositeurs nationaux, c'est M. Tinel qui l'emporte. Non seulement il est aussi bon technicien que son confrère, mais dans son instrumentation serrée, solide et nerveuse, il coule des idées plus nobles et plus personnelles. Pour *Polyeucte*, M. Tinel a adopté une forme quasi-classique, la coupe de la sonate des maîtres du siècle dernier. Mais son orchestration, sa polyphonie réunit la richesse et le coloris des meilleures partitions modernes. Des trois parties composant cette suite : *Ouverture*, *Rêve de Pauline*, *Fête dans le temple de Jupiter*, c'est la première que nous préférons. Elle est souverainement évocative. Elle synthétise les situations de la tragédie et donne la caractéristique des principaux personnages. Le majestueux thème chrétien et le motif de l'amour de Pauline et de Polyeucte sont des trouvailles. Dans la troisième partie nous goûtons la marche religieuse, les incantations, quelques airs de ballet, et surtout ce qui suit, l'entrée de Néarque et de Polyeucte dans le temple et leur collision avec les païens.

Le *Sorbier* de M. Mathieu, est de la musique puérile et honnête, puérile surtout. M. Mathieu, géologue, botaniste et ornithologiste, a la spécialité des conférences en musique. Ses poèmes sont des articles de dictionnaire Larousse, relevés d'une pointe de ce sentimentalisme romançard qui faisait les délices de nos grand'tantes et dans lequel excellaient les Loïsa Puget et les Abadie (rien de l'intéressant guillotiné de ce nom). Certains vers du *Sorbier* le disputent en *boncœurisme* à ce refrain moisi :

Ce nid, ce doux mystère
Que vous guettez d'en bas,
C'est l'espoir du printemps,
C'est l'amour d'une mère.
Enfants n'y touchez pas !

Le sens poétique et artiste, dans l'acception moderne du mot, fait complètement défaut à ce compositeur actif et consciencieux. Il lui manque même, lorsqu'il édulcore des romances sans paroles, telles que son *Sous*

bois et son *Lac*, deux rengaînes descriptives qui dégagent l'ennui, la monotone somnolence d'une relecture de Lamartine. Il est strictement musicien, homme de métier. Ses bonnes pages, par exemple la première partie de *Freyhir*, dont la progression bien comprise produit un réel effet, ne s'élèvent pas au dessus de la musique pour festivals. A part le *Hoyoux*, je ne trouve dans le bagage musical de l'honorable directeur de l'Ecole de musique de Louvain, rien qui révèle la personnalité. Malgré l'incontestable contemporanéité de sa facture, ce producteur n'est pas un créateur. Par ses prédilections et ses penchants, il appartient à une génération déjà lointaine. Il semble venu cinquante ans trop tard. Il date déjà comme un portrait de Nicaise de Keyser, une poésie d'Abrassart, un roman de Coomans et un meuble d'acajou. C'est vieux, cela deviendra-t-il jamais archaïque? J'en doute.

Ce qui ne vieillit pas, c'est la musique de Gluck. M. Gevaert s'en est payé une tranche, et une fameuse, au dernier de ses quatre grands concerts du Conservatoire. Tout l'*Orphée* y a passé. Interprétation hors ligne à commencer par celle de l'orchestre, un orchestre de maîtres comme il n'y en a pas un second en Europe. Mais où trouver aussi, ailleurs qu'à Bruxelles, un musicien soignant, préparant, mettant au point avec pareille ferveur et une aussi profonde compétence, l'exécution d'un opéra-tragédie de Gluck, d'une symphonie de Beethoven ou d'un oratorio de Sébastien Bach! Quelle chance que les destinées du Conservatoire ne dépendent pas, comme celles de feu le théâtre de la Monnaie, d'un vote secret des malconseillers communaux de Bruxelles, et qu'il n'y a pas de danger pour M. Gevaert d'être jamais livré aux Bèdes! Sinon, au lieu d'*Orphée*, nous n'entendrions plus que des orphéons et les bailleurs municipaux maquignonneraient l'immeuble de la rue de la Régence aux directeurs du Conservatoire de Tarascon.

Mais n'évoquons pas plus longtemps, à propos des chefs-d'œuvre, nos calamiteux teneurs de livres communaux.

Etrange phénomène que cet art austère et pathétique, que cette renaissance musicale de la tragédie antique, se produisant en ce frivole et sceptique dix-huitième siècle, en plein règne de la galanterie, du bibelot et de la rocaille! Bizarre capice d'Apollon, qui donne pour protectrice à Gluck, ce génie à forte carrure, la gracieuse et bergeriante Marie-Antoinette, la pétulante laitière de Trianon, et fait du créateur des deux *Iphigénie*, d'*Orphée*, d'*Alceste* et d'*Armide*, le contemporain de Grétry, de Boucher, de Gentil-Bernard et des encyclopédistes.

« Autant sa vieillesse fut glorieuse, autant ses commencements furent difficiles, racontent ses biographes. Fils d'un forestier de Bohême, il commença dans sa rude adolescence à jouer du violoncelle aux foires de village. Toujours en route, sur pied du matin au soir, ce grand garçon aux épaules carrées, aux yeux énergiques, faisait danser les paysans en plein air au son d'un vigoureux archet, ou régalait les grands seigneurs de sa voix en chantant de vaillantes mélodies populaires. Quand il n'en savait plus, il en faisait de nouvelles. Un jour, un seigneur italien, le comte

Melzi, devine son talent, l'emmène en Italie, lui donne les meilleurs maîtres, lui fait apprendre l'harmonie, le contre-point, toute la musique, et le voilà faisant son premier opéra à vingt ans. »

Ce premier opéra ne comptait pas. La série qui le suivit ne valait pas davantage. C'est à cinquante ans seulement que le musicien-poète trouva sa vraie voie, mais alors la révélation lui vint pleine, éclatante, entière dans son *Orphée.*

Ecoutez-le conter lui-même à son ami Corancey la manière dont il se préparait à la composition de ses tragédies : « D'abord, dit-il, je me place (en pensée) au centre du parterre. Ensuite je parcours toute la pièce, et chaque acte en particulier. Une fois au clair sur le tout et sur le caractère des personnages principaux, je considère l'œuvre comme terminée, quoique je n'en aie pas encore écrit une note. Cette préparation me prend d'habitude une année et *m'attire souvent une grave maladie* ».

Le même homme répondait à un de ses interlocuteurs, qui s'étonnait de cette souffrance de la création : « On peut composer autrement, mais cela ne tire pas le sang de la vie, *ma questo non tira sangue!* »

Farouche et sublime image! Impossible de mieux définir la portée de ces œuvres toutes chaudes, toutes pantelantes, arrachées par le Génie aux entrailles de la Musique.

Combien la comprenaient, cette musique d'*Orphée*, comme elle mérite d'être comprise, de ceux qui l'écoutaient, le mois dernier, au Conservatoire! Bien peu, si l'on en juge par ce qu'en racontaient le lendemain dans leurs journaux les critiques qui reflètent le mieux l'opinion et les impressions d'un public. Mais qu'importe! Il serait même regrettable que Gluck devînt *à la mode,* car ainsi que le dit Berlioz, « rien n'est plus délicieux et plus flatteur pour les gens organisés d'une certaine façon que de voir les choses qu'ils aiment et admirent insultées par les gens organisés d'autre sorte. C'est le complément de leur bonheur. Et dans le cas contraire, ils sont toujours tentés de paraphraser l'aparté d'un orateur de l'antiquité et de dire : « Les Polonius sont enchantés, admirerions-nous une platitude?... »

A cette reprise d'*Orphée,* si les Polonius, musiciens ou non-musiciens, n'entendaient rien au poème, que d'aucuns ont proclamé absolument dépourvu d'intérêt, ou à la musique, que d'autres ont jugée conventionnelle ou démodée, la plupart ont du moins reconnu les mérites de l'exécution, et félicité le maître Gevaert, les artistes de son prestigieux orchestre, M. Anthony, l'excellent flûtiste, Mme Carlotta Desvignes, l'interprète inspirée et vibrante du rôle d'Orphée, Mme Cornélis-Servais, une Eurydice de grand style, et Mlle Dyna Beumer, dont la jolie voix mutine et le débit coquet et détaché convenaient on ne peut mieux au rôle de l'Amour.

GEORGES EEKHOUD.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Exposition de CONSTANTIN MEUNIER au *Cercle artistique.*

Constantin Meunier a surtout exploité ce nouveau filon d'art, la sombre poésie moderne qui se dégage des usines énormes, noires, fumeuses, où grouille un peuple de pygmées parmi le travail gigantesque et effrayant des machines.

C'est un chercheur de misères, un douloureux mélancolique qui erre vers le soir après quelque paysage souffrant. Il ne s'arrête pas aux personnages, il n'est point psychologue; une vision plus large le hante; ses personnages ne sont là que comme compléments, ils gardent tous la même impression de basse et banale misère, résignée par l'habitude et le train-train bête d'une vie machinale; ils n'ont que la tristesse passive des choses.

L'exposition actuelle de Constantin Meunier dénote des tentatives nouvelles de coloration : quelques tâtonnements, pourtant, comme son *Cabaret*, mais d'autres tableaux plus fermes, comme *la Cheminée*, *Charbonnage abandonné*, *les Fumées*, et surtout *l'Appel*.

Une couleur d'ardoise mouillée donne, cette fois, une certaine vibration matinale aux sujets que le peintre avait traités jusqu'ici d'une façon trop terne.

La sculpture ne nous semble pas aussi bien réussie; un peu massif *le Grisou*. Mais parmi les dessins se trouve l'œuvre que nous préférons peut-être de toute l'exposition, *le Pays noir;* un fusain d'une grandeur extraordinaire : des charbonnages muets, des ravins noirs, des terris, des talus, des bigues; aucune vie à l'extérieur, mais sous ces terres défoncées, bossuées, on devine le travail énorme des forçats.

V. G.

L'abondance des chroniques nous force à remettre au prochain numéro un article d'Ernest Verlant sur l'Exposition des Portraits de maîtres du siècle.

MEMENTO

MM. François de Nion et Casimir Stryenski viennent de remettre à M. Porel, un *Faust* adapté de l'anglais de Christophe Marlowe, le prédécesseur et le maître de Shakespeare.

Cette pièce, qui servit de type à celle de Gœthe, diffère cependant entièrement du drame allemand. Le personnage de Marguerite n'y paraît pas, il est remplacé à la fin par une très grandiose évocation d'Hélène de Troie venant consoler les derniers moments de Faust ; l'agonie de celui-ci, se débattant au milieu des démons qui l'entraînent, produit un des cinquièmes actes les plus émouvants et les plus tragiques qui aient été mis à la scène.

Notre collaborateur M. Charles Buet, qui donna dans le dernier numéro de la *Jeune Belgique* quelques pages si intéressantes sur Huysmans et Bloy, a profité de son séjour en Belgique pour faire quelques conférences sur le journalisme contemporain et sur ce noble et grand écrivain, à qui il a voué une sorte de culte sacré : Barbey d'Aurevilly.

Doué d'un très fin esprit d'observation, d'une mémoire exceptionnelle, aidant une curiosité littéraire fort vive, M. Buet a meublé son esprit d'une foule d'anecdotes curieuses qu'il glisse adroitement dans ses causeries.

C'est un collectionneur passionné qui, nous l'espérons bien, ouvrira un jour à ses amis les portes de son musée littéraire.

En souscription. Jules Laforgue : Derniers vers. *Des Fleurs de bonne volonté*, *Le Concile féerique*, *Derniers vers*, édition définitive avec toutes les variantes tirées des manuscrits originaux et classées par M. Edouard Dujardin et Félix Fénéon. Grand volume de luxe tiré à un petit nombre d'exemplaires numérotés à la presse (le nombre ne dépassera pas 50).

Prix : 25 francs. Le volume, exclusivement réservé aux souscripteurs, ne sera pas mis dans le commerce et n'aura pas d'autre édition. Cet ouvrage est publié par les soins de M. Edouard Dujardin, à qui les bulletins de souscription devront être adressés, à Paris, 11, rue Le Peletier.

Les Hommes d'aujourd'hui continuent toujours à paraître chez Vanier, spirituellement croqués par Luque, et présentés par Lecomte, Huysmans, etc. Meissonier, Pissarro, Descaves, voilà les trois derniers, toujours accompagnés d'une très belle et très intéressante notice biographique et littéraire.

Une série de représentations de M. Antoine est venue rompre la monotonie du répertoire, au théâtre du Parc. Les excellents comédiens du Théatre-Libre ont joué *le Maître* de M. Jullien, *les Inséparables* et *Monsieur Lamblin* de M. Georges Ancey, *les Frères Zemganno* de MM. Alexis et Méténier, et *Deux Tourtereaux* de MM. Ginisty et Guérin. *Deux Tourtereaux*, une piécette très parisienne et très boulevardière, au fond, malgré ses prétentions à l'idylle féroce, est l'œuvre de deux journalistes très spirituels. *Les Frères Zemganno*, c'est du Goncourt mis en pièces, à l'encontre de tout instinct artistique et de toute dignité littéraire, par deux naturalistes sans scrupules, avec, hélas ! l'autorisation de M. Edmond de Goncourt. N'insistons pas. Restent les deux œuvres de M. Ancey, très remarquables par leur entente du théâtre,

leur audace tranquille, leur esprit de pince-sans-rire, et leurs situations paradoxales. M. Georges Ancey est un auteur dramatique, au sens très français du terme. M. Francisque Sarcey doit aimer cet art-là. Ancey, Sarcey, — de très belles rimes. Beaucoup de talent d'ailleurs. Quelque chose comme un petit-fils de Molière, qui se mettrait à broyer du noir pour *la Vie parisienne*. *Le Maître*, une étude rustique de M. Jullien, est, de loin, l'œuvre la plus sérieuse que M. Antoine nous ait présentée. Ce n'est qu'un fragment, mais un fragment caractéristique, d'une psychologie profonde, et d'un souci artistique digne de tous les éloges. *Le Maître* a été maltraité par les gros chanoines de la critique, naturellement. Le succès de M. Jullien est donc complet.

M. Antoine, dans de nombreux avatars, s'est montré, comme toujours, comédien de premier ordre. M. Grand, Mmes Barny, France et Luce Colas lui ont donné la réplique en artistes. A bientôt, sans doute, *les Revenants* d'Ibsen.



M. Edgar Tinel, le compositeur de *Franciscus*, vient de publier, chez Dessain, une savante et claire étude sur le *Chant grégorien*.

« Cet opuscule n'est rien moins qu'un travail d'érudition ou d'art, et il n'est écrit ni pour les curieux d'histoire, ni pour les artistes... Mais il manquait peut-être un petit livre où, sous une forme très simple, la manière seule d'interprêter le chant de l'église serait exposée. »

L'auteur s'exprime ainsi dans son avant-propos, mais quoi qu'il en dise, son petit livre sera consulté avec profit par tous les musiciens et tous les artistes.



Dans un grand concert donné le 27 mars à Londres, par la célèbre *Société Philharmonique*, une des plus anciennes et des plus aristocratiques de l'Angleterre, ne figuraient pas moins de cinq Belges au programme.

Un excellent et formidable orchestre a xécuté, sous la direction du compositeur, la *Charlotte Corday* de Peter Benoit. Immense succès pour l'œuvre du maître flamand. Benoit a été rappelé trois fois.

Succès aussi pour le *Minnezanger*, *Invocation* et *Berceuse* de Gustave Huberti, magistralement interprétés par Emile Blauwaert.

Enfin, succès pour le violoniste Ysaye, qui a joué du Vieuxtemps.



Les Arts graphiques ont exposé dernièrement dans le local du Cercle des Arts et de la Presse, des reproductions de tableaux anciens; il y en a de fort belles; entre autres un portrait d'Albert Durer, par lui-même, la suite des Memling de l'hôpital de Bruges, des Rubens, etc. Rappelons ici que c'est à la Société des Arts graphiques que nous devons le superbe médaillon de Max Waller qui ornait notre numéro de mars 1889. Ceux qui n'auraient pas vu les reproductions exposées, pourront ainsi se donner une idée du fini de leur exécution.



Dans *Art et Critique* de mars, une fort belle protestation signée F. Roux en faveur de Leconte de Lisle. Ce grand poète d'idées y est, cette fois, analysé sans parti-pris d'école, au dessus des agitations littéraires du moment, dans le calme déjà de l'œuvre définitif; la prétendue impassibilité littéraire dont on l'accuse y est mise à néant par quelques citations et *Kaïn* proclamé, enfin, sans restriction, un prodigieux chef-d'œuvre.

Voici ce que M. F. Roux en dit :

« Qu'on lise *Kaïn*, ce chef-d'œuvre qui surpasse de beaucoup, par la profondeur de la pensée et la perfection soutenue du style, la plupart des pièces de la *Légende des Siècles*. Dans ce poème, où l'auteur a fait entendre la plus éloquente protestation de l'homme contre l'existence du mal physique et moral et contre l'inexorable fatalité qui pèse sur l'humanité, revivent les races préhistoriques telles que pourrait les décrire l'historien le plus exact. »



M. Paul Simon, directeur de la maison d'édition Kahnt, à Leipzig, vient par le plus grand des hasards de découvrir toute une collection de lettres inédites de Richard Wagner, Liszt, Peter Cornelius, etc. C'est le même M. Simon qui retrouva naguère le manuscrit du célèbre article de Wagner : *l'Art de diriger*.



Notre collaborateur Jules Destrée a donné ce mois au *Journal des Tribunaux*, une très remarquable nouvelle : *La Maison du crime*.



Nous recevons la communication suivante :

« Nous avons l'honneur de vous faire part de la modification apportée dans le titre de l'*Indépendant littéraire* qui devient *l'Indépendance*, revue bi-mensuelle littéraire, artistique, politique.

Ce changement matériel, qui ne fait que consacrer le genre de notre revue, n'implique d'ailleurs aucune transformation dans la direction et la rédaction. *L'Indépendance*, sans la moindre solution de continuité, n'est autre que l'*Indépendant littéraire*, fondé en 1886.



Les *Poèmes anciens et romanesques* de Henri de Regnier viennent de paraître chez Bailly, à la librairie de l'Art indépendant. Nous donnerons dans notre prochain numéro une étude sur ce beau volume.



Nous avons déjà parlé de cette *Revue anecdotique*, qui prend régulièrement le Pirée pour un homme, et avec le plus imperturbable sérieux s'enfonce dans l'œil la plume des Sarcey et autres Francuistres de sa rédaction.

Voici un extrait de son numéro de mars; savourez :

« Les Incompréhensibles. — Il y a une certaine école littéraire qui croit se faire un style en enchevêtrant les mots de façon à former des phrases qui « épatent le bourgeois ». Nous ne savons à qui les adeptes de cette école font illusion; mais, s'ils se font illusion à eux-mêmes, et s'ils comprennent quelque chose à ce qu'ils écrivent, c'est déjà bien joli.

« Nous avons donné, dans notre numéro du 31 janvier dernier, des vers de ces néo-écrivains, empruntés à *la Jeune Belgique*. Cette revue s'est indignée que nous ayons déclaré ne pas les comprendre, et, pour se venger sans doute, elle nous sert, dans son numéro de février, de la prose plus incompréhensible encore, et pourtant signée de M. Stéphane Mallarmé, l'une des lumières de cette obscure école.

« Le vent souffle d'ailleurs aux insanités littéraires, et dernièrement on nous offrait comme un chef-d'œuvre un livre du comte Villiers de l'Isle-Adam, dont on veut faire un homme de génie maintenant qu'il est mort. »

Le tout se termine par la phrase suivante :

« Il est possible que l'avenir consacre un jour la supériorité de MM. Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, et autres écrivains *ejusdem farinæ ;* mais, jusqu'à nouvel ordre, on nous permettra de leur préférer Bossuet, Rousseau, Courier, Musset, et autres écrivains de second ordre, dont le pauvre langage, accessible aux humaines intelligences, ignore les arcanes de ce sublime jargon. »

C'est étonnant comme il y a des gens furieux de ne pas comprendre; enfin! on ne leur demande pas l'aveu de leur ramollissement; cela nous est égal. Mais quant à cette troupe d'oies qui poussent des cris d'alarmes, bec au vent, nous espérons bien pouvoir encore longtemps assister à leur concert. Pour se délasser, quand ces palmipèdes sont fatigués de crier, ils se livrent à des jeux d'esprit.

Voici un spécimen des charades qu'ils proposent entre eux :

« Il arrive toujours un moment où le chef d'Etat le plus libéral agit en tyran.

— Et quand donc?

— Eh bien... quand il met ses bottes. »

Délicieux!

En vente chez l'éditeur EDMOND DEMAN, rue d'Arenberg, à Bruxelles:

La Damnation de l'Artiste

PAR IWAN GILKIN

Prix : 15 francs.

Vient de paraître chez LÉON VANIER, Paris :

L'AME DES CHOSES

RECUEIL DE POÈMES EN PROSE

par HECTOR CHAINAYE

Prix : 2 francs.

En souscription chez LOUIS VAN MELLE, rue St-Georges, 14, à Gand.

LA PRINCESSE MALEINE

drame en cinq actes,

par MAURICE MAETERLINCK

Prix : 5 francs.

A paraître en avril chez EDM. DEMAN :

Les Flambeaux Noirs

PAR

ÉMILE VERHAEREN

A L'AVENTURE, par JAMES VANDRUNEN. *(A paraître).*

IMPRESSIONS D'ART, par EUGÈNE DEMOLDER, chez Madame Ve Monnom.

LA PLÉÏADE. Abonnement : 5 francs par an. Administration : 33, rue des Paroissiens.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE. Abonnement : 1 an, 10 francs. Administration générale : 18, rue d'Edimbourg, Bruxelles.

LA REVUE INDÉPENDANTE, rédacteur en chef : FRANÇOIS DE NION. Abonnement, 15 francs par an; étranger, 17 francs. Administration chez Albert Savine, 12, rue des Pyramides, Paris.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; commencera bientôt la publication du POSSÉDÉ de CAMILLE LEMONNIER.

Un numéro **20** centimes, abonnement (3 mois) **17** francs; en vente partout.

LE MERCURE DE FRANCE, revue mensuelle d'art et de littérature : ALFRED VALLETTE, *rédacteur en chef*, 15, rue de l'Échaudé-Saint-Germain, Paris. Prix : 40 centimes.

SOMMAIRE du numéro de Mars de LA JEUNE BELGIQUE. — In Memoriam, *Henry Maubel*. — Les Dessins de Victor Hugo, *J.-K. Huysmans*. — Lucifer, *Iwan Gilkin*. — Les Dimanches de la rue Rousselet, *Charles Buet*. — Irène, *Adolphe Frères*. — Transpositions modernes. Cirque, *Jules Destrée*. — La Synthèse, *Albert Leune*. — Floramye, *Georges Vanor*. — Stéphane Mallarmé, *Valère Gille*. — Fable, *Félicien Rops*. — Chronique littéraire : *Conférence de M. E. Picard, Dire du mieux*. — Chronique musicale : *Salammbô*. — Vènerie esthétique, *On. Cudoye*. — Memento.

Chez EDMOND DEMAN :

LES FLEURS DU MAL

DE

CHARLES BAUDELAIRE

INTERPRÉTATIONS PAR ODILON REDON

En un album de 8 planches in-fol., avec couverture illustrée. Tirage à 50 exemplaires.

Prix : 35 francs.

A PARAITRE

Le Triomphe du Verbe

PAR

Maurice DESOMBIAUX

Tirage à petit nombre sur beau papier de luxe.

LA JEUNE BELGIQUE reparaît sur la brèche, l'élan est donné.

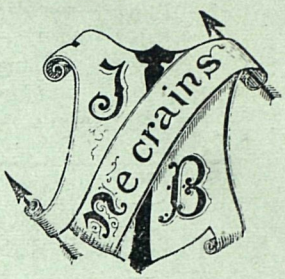
A la tête du mouvement littéraire, **LA JEUNE BELGIQUE**, hautaine et fière, dirige le combat, marche en avant, à travers tout. Mais il faut que tous nous l'aidions. A **ELLE** pour la propagande ! Des cartes d'abonnement sont à la disposition de nos amis. Ceux qui nous feront parvenir **DIX** abonnés nouveaux recevront **LA JEUNE BELGIQUE gratuitement pendant un an.**

Ceux qui nous en feront parvenir **VINGT**, recevront : 1° **LA JEUNE BELGIQUE gratuitement à perpétuité** ; 2° Ils auront droit à tous les tirés à part de grand luxe des frontispices, dessins, portraits, etc. ; 3° Leur nom figurera en tête de la publication commémorative de nos fêtes du dixième anniversaire.

Bruxelles. — Imprimerie Vᵉ Monnom, 26, rue de l'Industrie.

Mai 1890 TOME IX. — N° 5 10me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE:

Le Château de Lucile	HENRI DE RÉGNIER.
Au Tombeau d'Hélène	FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.
La Venue	BERNARD LAZARE.
Les Sirènes	VALÈRE GILLE.
La Légende du Jésus flamand (fragments).	EUGÈNE DEMOLDER.
Fable Ropsienne	FÉLICIEN ROPS.
Chronique littéraire :	
Poèmes anciens et romanesques . . .	ANDRÉ FONTAINAS.
Dédicaces ; Les Romanciers d'aujourd'hui ; l'Almanach de l'Université de Gand ; Les Pœans et les Thrènes . .	X.
Futura	***
Chronique musicale :	
Les Russes aux Concerts populaires . .	G. E.
Chronique artistique :	
Exposition des portraits de maîtres du siècle	ERNEST VERLANT.
Memento.	***

PRIX DU NUMÉRO

Fr. 0-75

BRUXELLES

Rédaction : 55, BOULEVARD D'ANDERLECHT

PARIS

LIBRAIRIE DE *l'Art Indépendant*

11, rue de la Chaussée d'Antin

1890

LA JEUNE BELGIQUE

NE CRAINS



NE CRAINS

LA JEUNE BELGIQUE

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : VALÈRE GILLE.

Rédaction : 55, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

ÉCHANGE. — Nous prions les Revues amies de vouloir bien faire le service directement à la Rédaction : 55, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

PRIME

LA JEUNE BELGIQUE

voit sans cesse les sympathies grandir autour d'elle. De nouveaux abonnés viennent chaque jour grandir le nombre des fidèles qui la soutiennent. Elle ne peut et ne veut se refuser aucun sacrifice pour leur plaire. Aussi, en remerciement, elle leur offrira le mois prochain un superbe portrait INÉDIT de

PAUL VERLAINE

Ceux qui nous ont fait parvenir une série d'abonnés recevront un tiré à part de grand luxe sur Japon.

A nous les Jeunes et en avant !

LE CHATEAU DE LUCILE

Je suis parti, un soir, pour le château de Lucile...

Les lanternes allumées de la grande berline attiraient le vol rôdeur des moucherons nocturnes qui tournoyaient avec un bruit d'ailes vives autour de cette sorte d'étoile prisonnière et attractive.

Des berges de la rivière, des jardins humides de crépuscule, des roseraies ténébreuses, des allées obscures venus, ils traversaient d'un passage vibratoire le silence délicat d'un soir rose et mauve aux coteaux de blés et de bois par delà les toits de la ville.

Les lourds chevaux, la crinière et la queue nattées et quelque futile rose au frontail, piaffaient sur le pavé sonore de la place déserte et je passai la tête par la portière pour crier de se hâter au postillon qui savait les routes, les côtes et la province, où, à l'ombre de vastes forêts préservatrices, à l'écart, parmi des étangs spacieux et des viviers frigides, au fond des parcs en bosquets, se cachait l'étrange et l'ignoré château où Lucile m'avait convié par la promesse du sourire de ses yeux à des fêtes jaillies de fontaines et de fleurs, à des lunes douces sur des pelouses embaumées, des tables de fruits et de cristaux — mystères d'une demeure assortie à sa manière d'être femme — à la joie, en quelque boudoir isolé et langoureux comme le bonheur même, de son corps à travers les dentelles des mousselines, de sa chevelure, si impérieusement en proie aux strictes griffes d'un

peigne et retractile en cette captivité, enfin libre d'épandre le tourbillon parfumé des poudres et la pluie des ors et, après le repos sur le sopha l'éveil et à l'oreille les plus beaux contes des orients, le verbiage galant et naïf des princesses enchantées aux palais des fées malignes...

Une dernière bestiole a accompagné longtemps le véloce carrosse. Elle a tourné autour du falot, passé et repassé dans le rais de lumière en éventail qui semblait jouer avec elle et l'écarter vers la nuit où tintaient, à travers la surprise des villages endormis, les sonnailles des harnais et le fragile cristal des vitres.

La route par côtes et descentes entre des champs, des bois et des haies, la double balustrade des ponts sonores et caillouteux, la route en chaussées d'étangs et en coupures de montagnes sous la nuit stellaire et le vent s'étranglant aux défilés et pleurant aux feuillages.

Les bornes, une à une, blanches dans l'ombre, les poteaux aux carrefours, le mendiant du talus, disaient que nous allions vers le château de Lucile.

L'aube s'est levée sur des terres et des villes plus inconnues et de hautes montagnes. Les chevaux flairent par delà les rochers et les horizons la demeure des bonnes pâtures et des orges joyeuses.

Est-ce parmi des fleurs que sourira son visage au péristyle, est-elle venue jusqu'au tournant de la route pour guetter l'arrivée du voyageur, la tête poudrée du postillon, l'éclair des fouets ou le cri des cornes ?

Le soleil décline; la berline roule toujours sur le chemin; la longue traite a défrisé la perruque du postillon, emmêlé les crinières des chevaux, et la poussière entrée dans l'œillette des grelots assourdit leurs sonneries.

Cependant c'est là, je le sais! quelque chose m'assure que c'est parmi ces bois que se cache au bout des routes, parmi les eaux et les jardins, le château de Lucile.

Quelque fusée merveilleuse jaillie en crépitant parmi de soudaines musiques en ce crépuscule va épanouir un radieux bouquet de pétales d'or et de diamants d'étoiles, et signaler, au dessus de ces futaies où bruira une pluie de rires et de sources, l'approche des frontons et des toits.

Le soir est tiède et silencieux. Où se sont donc posées les blanches colombes qu'elle me contait tourner en collier ailé et laisser choir, parfois, de leurs becs des opales dans les vastes lacs glauques?

Que leurs ailes seraient douces, où est donc le signe de leur présence?

C'est là! la route se termine à de hautes pierres levées qui barrent une

montante avenue d'arbres : obstacle ingénieux à montrer que chacun doit dépouiller, là, tout faste de venue et d'équipage, et qu'une fois entré sur le domaine de la Dame on doit s'en remettre au soin de ses luxes hospitaliers.

J'ai suivi seul la longue avenue dans le silence et le soir.

O menteuse et folle Lucile, pourquoi m'avais-tu promis tant de mensongères délices, par ton allure, de royales demeures d'élégance, par ta chevelure, la douceur des soies et le prestige des ors, par ta voix, les chansons et les rondes, par tes lèvres, la couleur et l'ivresse des vins sacrés, par tes seins, la beauté des fruits, par tes yeux, les eaux tranquilles où le songe descend parmi les barques et les cygnes et les mirances des arbres et des nobles pierres !

O Lucile, le triste pèlerinage au château de ton âme !

Sans joie j'ai frissonné en la désuétude des chambres et le désert du silence, ô demeure de cendre ! et, en partant, mon regard aux façades frustes et aux frontons nus, masques d'une irrémédiable misère intérieure, les revit au mirage d'une eau morte et environnante vaciller, se dissoudre et comme fondre en quelque néant l'illusion de leur mensonge.

De l'aube au soir, du soir à l'aube j'ai revu les routes et les ponts, et les bornes blanches dans l'ombre, les plaines, les monts, les villes et qu'aurais-je eu à répondre si le mendiant du carrefour qui tendit la main à l'obole, si les enfants du village qui grimpèrent au marche-pied pour quêter quelque aumône ou quelque aubaine que leur refusèrent l'égoïsme et le vertige de mon désir, eussent cassé d'une pierre la vitre de la berline où revenait, triste et vaincu, le désastre de mon songe !

HENRI DE RÉGNIER.

AU TOMBEAU D'HÉLÈNE

« *It was a July midnight* »
EDGAR A. POE (1).

« Que faisiez-vous au jardin de nuit,
— La lune est si claire que vous êtes pâle —
Ne savez-vous que votre ombre vous suit,
Ne savez-vous que la nuit est fatale?

Que suiviez-vous au long du buis,
— La lune est si claire que vous baissez les yeux —
Ne savez-vous même qui je suis,
Qui vous parle ainsi sous les pâles cieux?

Que craignez-vous, ô mon Ame étrange?
— La lune est si claire que j'ai peur de vous —
Il passe aux cyprès comme une aile d'ange,
Il pleure aux cyprès comme un hymne doux.

Que voyez-vous, qu'un frisson vous étreigne,
— La lune est si claire — que voyez-vous?
Votre face est pâle, votre lèvre saigne,
Et vos yeux, et vos clairs grands yeux sont fous.

Qui donc êtes-vous? je vous suis, je vous aime,
— La lune claire en les feuilles joue — »
« Ils changent, eux; mais je suis la même;
Je suis la Mort, et voici ma joue. »

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

---

(1) Poë (Edgar), poète américain d'une imagination *déréglée*, auteur de *Contes fantastiques* (1809-1849).

PIERRE LAROUSSE (*Dict. complet illustré*, 43me éd., p. 1325).

LA VENUE

A Ephraim Mikhael.

En quel pays? Mystérieux ou précis, lointain ou proche, voilé de moelleuses brumes, illuminé de chaudes clartés? Partout peut-être; nulle part aussi. En un pays.

Par un jour flamboyant, un jour d'annonciation suprême, l'air retentissant de mystiques harmonies, mêlées de cris angoissants, de sons joyeux, de rumeurs indécises, de soupirs satisfaits. Par un jour désiré mais enfin accompli.

Sur une place entourée de maisons abjectes et de palais princiers; une place dont la vision aurait remémoré le souvenir de multiples cités et cependant d'aucune.

Et en ce pays, par ce jour, sur cette place, une foule confuse, gravement heureuse ou sereinement triste, impatiemment paisible, attendant une chose sue et pourtant inconnue : mensonge ou vérité.

Une estrade se dressait là, drapée de pourpre et de noir, lisible symbole; sur l'estrade, un homme, beau d'une inquiétante beauté, vêtu d'un vêtement de couleur éteinte, pontificale dalmatique comme guerrière tunique. L'homme allait parler, ainsi que le disait la sollicitatrice attente de la cohue. Il parla :

« Peuple, dit-il, cette heure est une heure de joie. »

A ces mots, qui libéraient les assistants de leur incertitude, des clameurs triomphantes retentirent et se répercutèrent en échos stridents, jusqu'aux montagnes qui entouraient la cité du flot bleu de leurs croupes.

Celui qui avait proféré les paroles fit un geste, les cris cessèrent, moururent en un musical murmure, et lui reprit :

— Depuis des siècles sans nombre, vous espérez cette minute heureuse, où les héros à qui tous les mystères appartiennent, viendront vous dire : Celui-là qu'attendaient vos âmes inquiètes, celui-là est enfin venu. Bien des fois, trompés par la force de vos désirs, méprisant la volonté des omniscients, vous êtes accourus vers des imposteurs; semblables à des agneaux séduits par les cloches de fallacieuses bergeries, vous avez cru trouver l'asile où s'endormiraient vos esprits las d'avoir souffert; car vous souffrez.

Une douloureuse plainte s'entendit, écho des anciennes et toujours nouvelles souffrances, une plainte stridente, pareille à un appel de tristes et implacables buccins.

— Désormais, continua l'homme, vous en avez fini avec les menteuses espérances : indéfectiblement, la lumière va luire pour vous. Le sauveur affirmé par vos pères, celui dont les poètes divinement inspirés ont chanté la venue, celui que devaient saluer les vrais miracles, le Sauveur est né. Propices, les astres dont, au fond des sanctuaires, les prêtres surveillaient la marche, annoncent le jour bienheureux; les deux précurseurs proclamant le maître ont surgi parmi nous, et, par une nuit claire, alors que des fleurs nouvelles embaumaient la terre rajeunie et que d'inconnues constellations brillaient aux cieux, quelqu'un de ses mains rédemptrices a ouvert les portes du temple, et nous nous sommes prosternés devant lui, car il était bien le victorieux promis.

En un chœur puissant tous répétèrent :

— Il est le victorieux promis.

Et comme ils espéraient le soulagement de leurs peines, ils exaltèrent cet inconnu, qu'ils connaissaient pour l'avoir si longtemps désiré :

Gloire à toi, libérateur des corps malades. — Quelques-uns ajoutèrent : Pacificateur des esprits troublés.

Béni sois-tu, toi qui conquiers pour nous les félicités terrestres. — Les autres continuèrent : Toi qui soulèves la pierre du sépulcre où étaient closes nos âmes.

Le chant laudateur emplissait l'espace. Le vent semait sur les monts et les plaines les rythmes que répétaient les antres et les rocs. Mais le héraut des choses saintes, debout sur l'échafaud tendu de pourpre et de noir, écoutait avec un mystérieux sourire, l'habituel sanglot, voix des arbres séculaires qui, dans les forêts, n'avait pas cessé. Quand tout se tut, sa parole encore résonna :

— Oui, réjouissez-vous ! Dites la mort du mal et la victoire des souveraines allégresses, et que l'hymne retentisse du triomphe enfin réalisé. Heureux vous êtes, vous allez savoir le dernier mot, sans avoir connu les affres des recherches, et le miel de notre science ne vaudra pas le pur dictame de votre élu. Les pontifes ont vécu, leur domination est abolie, car le voile qui cachait le sanctuaire est ouvert maintenant pour tous.

Comme un vol de frelons, un mauvais bruit de joie essora de la foule. Les sages et les prêtres, possesseurs jusqu'à ce jour des insondables secrets, étaient haïs : ils marchaient paisibles au milieu des chemins douloureux, et leur sérénité semblait spoliatrice du bonheur que les hommes attendaient en vain. Aussi, l'orgueil de ne plus rien devoir aux rhapsodes divins comme aux tout-puissants mystagogues, s'augmentait-il du suprême et inespéré spectacle de leur humiliation et de leur chute. Le peuple tout entier bénis-

sait le Dieu briseur de dieux; les voix vibrantes criaient au révélateur : Parle! Il parlait toujours :

— O vous, Riches, qui dans les palais lumineux, autour des tables chargées de viandes et de vins illustres, connaissiez les soucis, mordant vos cœurs ainsi que des dieux noirs. Vous que la maladie saisissait sourdement dans vos fêtes, changeant vos rires en rictus. Vous qui saviez les craintes des fortunes tôt dissipées et des misères plus dures que la coutumière pauvreté des humbles, puisqu'elles venaient comme des nuées rapides assombrissant les astres; vous aurez désormais la sérénité perpétuelle, et la fin des transes inondera vos âmes d'une durable et bénévolente gaieté. Telles des grèves candides baignées d'un flot toujours égal.

L'acclamation des riches salua ces promesses. Oubliant leurs ulcères et leurs maux présents, en la vision d'un avenir fleuri de fleurs heureuses, ils exhalaient ce proche bonheur, et quelques-uns, perclus, couchés dans des litières que portaient des esclaves, se dressaient, fugitivement guéris. Mais les pauvres tout bas murmurèrent. Cette assurance anéantissait leur rêve le plus cher, celui qu'ils faisaient depuis des jours innombrables; ce rêve de voir leurs oppresseurs à leur tour opprimés, et il n'en était aucun, si abject fût-il, qui ne rêva d'avoir sous sa table un de ces magnifiques, qu'il eût nourri de ses reliefs. Soudain ils se turent : l'envoyé s'était tourné vers eux.

Pauvres, disait-il, pauvres chers aux Dieux : mendiants que les soleils d'été accablent, et que tuent les givres hibernaux; esclaves accroupis dans les ergastules, serviteurs courbés sous les jougs incléments, ouvriers ployés par d'incessants travaux. Vous tous que torture la faim, votre reine effroyable, et que la mort, cavalier pâle, moissonne rudement, vous ne souffrirez plus. Vous aurez désormais, avec l'oubli des heures dans le mal révolues, le bonheur éternel; les vents apaiseront leurs vrillantes morsures, ils entoureront vos corps d'effluves subtils et de caresses molles, et vous dormirez bercés par leurs parfums, en la vernale durée d'une saison amie.

Les pauvres alors turent leurs rancunes secrètes; leurs voix s'élevèrent, célébrant en des exclamations puériles les prochaines félicités. Plus ardemment, les jeunes hommes regardaient leurs amantes, les époux s'étreignaient : ils avaient connu des baisers, l'oubli seulement dont ils endormaient les chagrins, comme de blanches mains guérisseuses de plaies; ils allaient trouver l'infaillible amour. Mais les riches hautement se plaignirent; le mal des humbles avait fait jusqu'alors la moitié de leurs satisfactions, et ils se demandaient si des plaisirs pourraient être, sans les sanglots qui en étaient, pour eux, les bienveillants excitateurs. L'annonciateur, sur l'estrade sombre et sanglante, ironiquement poursuivit :

Cependant, qui que vous soyez, puissants ou opprimés, ne croyez pas trouver ici les suprêmes réalités, car le libérateur de vos corps, charge vos âmes des chaînes lourdes du devoir jadis méconnu. A sa voix, messagère d'ordres divins, vous comprendrez que vide est la joie, inane la douleur que traînent après eux les sublunaires mirages, vous saurez que les douleurs et les joies, ou plutôt les sensations qui vous paraissaient s'affirmer ainsi, existaient seulement dans le miroir de vos cerveaux impurs, et ceux-ci, changés et transformés par la volonté de celui qui vient, ne les concevront plus. Riches, vous n'aurez plus la terreur dans les débauches, puisque, pour vous, les débauches ne vivront plus; vous pauvres, en ignorant la faim vous ignorerez aussi les banquets qui la font taire, et tous vous serez semblables, par le mépris, désormais acquis, des transitoires attirances. Votre chair s'éloignera de vous, vos sens muets s'anéantiront dans un heureux oubli, vos esprits, les endormis séculaires, vivront tendus vers l'essentielle substance qui vous sera révélée, et le désir de vous confondre avec elle subsistera seul en vous.

Tandis qu'il parlait, de tous les coins de la place il écoutait sourdre des plaintes qui, vagues d'abord, peu à peu s'enflaient et couvraient presque ses paroles. Mais, sans paraître les entendre, plus fort il cria :

Alors vous serez pareils à ceux que vous méprisez : aux poètes qui, les yeux clos, les lèvres proféatrices, passaient près de vous sans vous voir; aux ascètes qui dans les bois accueillants oubliaient le monde, à tous ceux-là, rêveurs d'illicites songes, fous, disiez-vous, et qui, malgré vos sarcasmes, possédaient la vérité.

Il s'arrêta; des cris de colère dominaient sa voix. Opulents et misérables clamaient leurs espérances déçues : à leur particulière ambition un bonheur pérennel ne suffisait pas? Depuis la naissance, ils désiraient âprement abolir le mal charnel, augmenter les terrestres contentements: de lointaines et idéales promesses leur étaient indifférentes, et même, ce leur semblait une ironique contemption de leurs volontés présentes, et trop réelles. Par des injures, des clameurs féroces, ils exprimaient leur rage; ils disaient brutalement, combien peu les satisfaisait cette aléatoire vie future dont on venait les leurrer, eux qui réclamaient des jouissances, ou du moins, l'espoir de jouir, et ils demandèrent :

Que vient faire parmi nous ce Messie que vous annoncez?

A un geste du Héraut, un instant ils se turent. Le Héraut profera :

S'il en est un d'entre vous, qui appela dans une heure de trouble, et cria vers l'élu, qu'il se lève.

Nul ne sortit de la masse. Ils n'avaient pas appelé celui-là, mais un

autre, qui aurait calmé leurs appétits, apaisé leurs soifs, en leur donnant largement à manger et à boire.

Qu'il nous laisse nos fêtes, dirent les riches.

Malgré leurs effrois, interrogea l'homme ?

Malgré.

Nous préférons nos misères, crièrent les pauvres.

Malgré leurs rancœurs ?

Malgré.

Nous serons seuls à nous réjouir, reprirent les riches.

Nous pourrons un jour égaler ceux qui nous dominent, et nous les aurons sous nos pieds, affirmèrent les pauvres.

Tous alors, tendirent les poings les uns vers les autres. Un instant oublieux des actes accomplis, songeant uniquement à leur éternelle et réciproque haine, ils se menaçaient du geste et de la voix, mais une même pensée, au même instant surgissant en leur être, éteignit pour une brève minute leur fureur, et se tournant vers l'envoyé des pontifes :

Que celui que tu vins annoncer, soit mis à mort, dirent-ils.

N'est-ce pas le Messie, demanda l'annonciateur?

Qu'il soit mis à mort, puisqu'il est le Messie, répondit tout le peuple.

II

Or, la nuit était venue, endormant la rumeur de la cité, oublieuse en sa vengeance satisfaite, des choses promises et renoncées, et sur le versant d'une colline lointaine, qu'assombrissaient des pins frissonnants sous la lune, le sauveur annoncé par les devins et les sybilles, était couché blême et nu. Son corps était souillé de boue et meurtri par les pierres dont on l'avait lapidé, mais son visage était calme, une pure lueur le baignait, et, près du Messie sacrifié, courbant la tête et versant des larmes, un jeune pâtre s'était agenouillé. Il invoquait la victime, il offrait ses pleurs expiatoires, et sa bouche ayant touché le front de l'Élu, il entendit dans l'air retentir une voix qui longuement plana sur la ville assoupie et la plaine muette, et il l'écouta, plein d'un trouble adorable, car la voix disait :

Ne pleure pas, il revivra encore, toujours naissant, toujours immolé. Un jour l'onde purificatrice de son sang couvrira la terre; et l'heure étant venue, tous le reconnaîtront.

BERNARD LAZARE.

LES SIRÈNES

Mes Sœurs, abandonnons nos légères ceintures,
Offrons en leur beauté nos corps frileux et nus,
Dénouons au soleil nos blondes chevelures
Qu'enivrèrent nos soins de parfums inconnus.

Phares d'amour, brasiers de fleurs, blanches étoiles
Qui dominez la mer du haut du promontoire
Guidez à l'horizon le vol lassé des voiles,
Que vers vos feux les nefs tournent leur proue d'ivoire.

O mes Sœurs! découvrez vos gorges infantiles,
Livrez au frêle azur les baisers de vos yeux
Et que vos longs appels, langoureux et fragiles,
Se mêlent sur la mer à son bruit gracieux ;

Que vos chants soient plus doux que le chant de la mer
Qui chante vers le soir dans les grottes magiques
Et plus voluptueux qu'un printemps tiède et clair
Où meurent au soleil des sources balsamiques.

En ce jour j'ai paré mon front d'herbes marines,
De mousses, de lichens mouillés de perles roses,
J'ai fleuri de joyaux mes hanches enfantines
Et poli de corail mes fins ongles de roses;

Et les seins parfumés pour les suprêmes fêtes,
J'enchanterai d'amour les enfants intrépides
Qui s'embarquèrent pour d'idéales conquêtes,
Leurrés par l'inconnu des grands horizons vides.

Attirés par ma voix câline et paresseuse
Ils viendront vers leurs yeux réflétés dans mes yeux,
Vers mes bras caressants, vers ma bouche amoureuse
Où les baisers promis fleurissent radieux.

Alors j'entr'ouvrirai leur tunique couverte
De diamants, de roses d'or, de feuilles blondes,
Et je les parerai de ma couronne verte
Où vibrent les bijoux des magiques Golcondes;

Puis ayant écarté leur longue chevelure,
Vainqueur, j'appliquerai mes lèvres à leur front
Et ma poitrine à leur poitrine, blanche armure,
Et mes bras à leurs bras divins s'enlaceront.

Extase du néant! cet amour souverain
Eblouira le ciel de leurs chers yeux limpides,
Et pâmés, dénouant l'écharpe de leur rein,
Ils aimeront mourir sous mes baisers perfides.

Triste de leur beauté, j'ai reclos leur paupière
Sur ce rêve sans fin d'un bonheur illusoire;
Oh! qu'il leur soit comme une aurore mensongère
Qui réveille des fleurs au fond de leur mémoire.

Pour la dernière fois, fleurie de lotus roses
Ils ont vu palpiter la mer au flot vermeil
Et les vagues ainsi que des grappes de roses
Vers le matin d'azur entraîner le soleil.

O Sirènes, mes Sœurs, en vos bras parfumés
D'aromates légers, de fleurs, d'huiles de palmes,
Emportez ces enfants que mes chants ont charmés
Vers les profondes mers magnifiques et calmes.

Dans les palais dormants d'opale et d'émeraude
Qu'entourent des jardins de magiques sommeils
Pleins des rêves vitreux de temple et de pagode
Où des cristaux noyés recèlent des soleils,

Parmi les floraisons à jamais immobiles
D'une étrange forêt d'algues et de coraux,
Parmi les fleurs de nacre aux légères fibrilles
A des conques d'azur enroulant leurs anneaux,

Sous les voiles d'argent des nappes translucides,
Aurore sous-marine où leur phosphorescence
Glace les reflets morts des lumières fluides,
Heureux, ils dormiront d'un éternel silence.

VALÈRE GILLE.

LA LÉGENDE DU JÉSUS FLAMAND

(FRAGMENTS)

JÉSUS GUÉRISSANT DES MALADES ET RESSUSCITANT UNE MORTE

A ALBERT GIRAUD.

Jésus avait prêché sur une colline emplie de peuple, et dès qu'il eut prononcé la dernière parole, il descendit vers la grand'route qui conduit à Nazareth.

Celle-ci était couverte d'une foule joyeuse qui se rendait à la fête d'un bourg dont les toits rouges, lavés par les pluies, au loin se doraient au ciel ardent. La chaleur était accablante et les grillons chantaient dans les trèfles.

La poussière s'élevait sous les talons de ces gens en ducasse. Des drapeaux flottaient par dessus les groupes. Aux fenêtres des auberges pendaient des vessies de porc, en signe de bombance, et on entendait dans le bourg éclater des pétards. Tout le long de la route, des mendiants infirmes demandaient l'aumône, s'aidant, pour attirer l'attention des festoyeurs, d'une vielle aigne, aux entrailles cassées, ou d'une musette pissant des notes douçâtres.

Jésus, escorté de saint Pierre et de saint André, se dirigea aussi vers la ville. A son approche, les oiseaux chantaient dans les pommiers, enguirlandant de leur musique les fruits vermeils. La foule s'ouvrait pour le laisser passer, et, par places, dans des gloriettes érigées au bord du chemin, s'élevaient des tapages de saouleries.

Deux bruyants chariots devancèrent Jésus. C'étaient des chambres de rhétorique qui allaient au bourg prochain jouer la Passion. Leurs véhicules étaient ornés de touffes de bluets, de coquelicots et de scabieuses que rattachaient des chaînes tressées en lierre et serrées par des rubans rouges. Les

rhétoriciens battaient du tambour, agitaient leurs feutres ornés de longues plumes et remplissaient des pintes aux tonneaux hissés sur leurs chars. Une grande croix, nécessaire aux scènes de leur mystère, se dressait sur la première banquette, à côté du cocher claquant du fouet par dessus les oreilles des chevaux excités. Ils disparurent bientôt au détour de la route.

Mais voici que vint un seigneur se prosterner devant Jésus et lui dire :

— Ma fille est morte; mais viens, et pose ta main sur elle pour la ressusciter.

Le solliciteur, un sabre courbe à garde d'ivoire au côté, un riche turban orné de perles noué sur la tête, avait le genou dans la poussière du chemin; il se découvrit et porta la main sur sa poitrine couverte de soie, en signe d'humble contrition. Le peuple, ayant tu les discordantes sonneries qu'il faisait geindre à des trompes de carnaval, forma autour de lui un cercle curieux.

Jésus répondit seulement :

— Je te suis, et je ferai revivre ta fille.

Ils s'en allèrent donc de compagnie, quand une femme lépreuse vint toucher le manteau de Jésus. Elle avait la figure rongée par des taches verdâtres, comme un vieux mur pourri d'humidité, et son nez était pareil au bec d'un coq égorgé qu'on aurait pendu par la patte à une poutre de cuisine pour le faire saigner. A peine toucha-t-elle au lin qui revêtait le fils de Marie que ses chairs furent blanches ainsi que le lait; on eût cru voir l'éclosion d'une rose.

Ce voyant, arrivèrent à Jésus tous les mendiants perclus attirés par les profits de la ducasse, dévalant des talus avec des contorsions grotesques de crapauds poursuivis, sautillant et s'escrimant contre leurs membres déformés. Les uns s'appuyaient sur des béquilles, une pauvre guitare au dos; d'autres, essoufflés, traînaient ainsi que des limaces leurs jambes de goutteux enfouies en des linges salis aux ornières; des aveugles, les paupières rouges, allaient se cogner aux passants, conduits par de maigres chiens tirant sur leur corde et poussant des langues baveuses; un misérable ne possédait qu'un pied, mais en revanche il avait une cornemuse pendue à l'épaule. Pauvres sires! musiciens teigneux des kermesses, chanteurs crasseux des grand'routes, ils portaient leurs estropiements comme des gagne-pain. Quelques-uns étaient de vrais monstres d'Apocalypse, tant leurs contorsions étaient terribles, car ils se tordaient comme des racines de chênes dans leurs loques répugnantes. Ainsi, l'un d'eux portait un panier sur sa moelle épinière courbée en arc, et, appuyé sur une béquille trop courte, il sautillait sur une jambe plantée en une botte sans semelle, tandis

que l'autre jambe pendait, absolument nue, inerte, et plus sèche qu'un vieux bois à brûler. Un autre, plié en deux, se traînait, les mains dans des savates, le ventre en une antique bassinoire glissant sur le sol, et ses jarrets étaient recroquevillés au dessus de son dos comme les pattes d'un hanneton mort. Et tout ce régiment galeux, arc-bouté sur ses moignons, avec des bosses et des plaies, pareil à un groupe d'escargots monstrueux, de sauterelles difformes, de gargouilles ébréchées, dardait, sous des paupières flasques et des chevelures pleines de vermines, des regards de pitié vers Jésus.

Ils criaient :

— Fils de David, prends nous en piété!

Alors Jésus toucha les yeux aux aveugles, la ceinture aux culs-de-jatte, le front aux idiots, les moignons aux manchots, et la lumière et la santé descendirent pour eux du ciel, au milieu des drapeaux de la kermesse.

Et Jésus leur dit :

— Prenez garde que personne ne le sache !

Mais ils dansaient sur leurs béquilles, leurs bâtons, leurs linges souillés jetés à terre; ayant secoué leurs ulcères, ils étaient gais ainsi que les papillons qui délaissent la croûte de leurs larves. Ils râclaient leurs instruments à en casser les cordes, vidaient le ventre à leurs vielles, et gonflaient leurs cornemuses à les faire péter.

Le peuple était émerveillé. Vraiment le Christ n'avait guère besoin, comme la sorcière de Maldeghem, de porter au côté une trousse pareille à un bec de corbeau. Cette mégère, elle, sciait les excroissances à l'aide de fines lames, arrachait les dents des joues gonflées avec des tenailles, et pour les maux de ventre et d'estomac donnait, moyennant quelques ducats, des liqueurs au goût amer fabriquées dans la cuisine diabolique où s'arrondissent en guise de casserolles des panses d'alambic au long col. Jésus n'avait qu'à toucher les malades du doigt pour les guérir, et on ne risquait pas d'être ensorcelé comme par l'édentée de Maldeghem, qui vous infiltrait peut-être de la semence de démon dans les entrailles.

Aussi tous étaient-ils pleins de foi; et Jésus continua sa route avec ses deux apôtres et le seigneur magnifique. Avant de se rendre à la demeure de celui-ci, ils firent une visite à la belle-mère de Pierre, qui souffrait de la fièvre.

Elle était couchée dans une cabane couverte d'un vieux chaume et dont les murs étaient faits d'argile. Un jardinet soigneusement planté de groseillers et de réséda mettait comme un tapis réjouissant devant une façade basse, à laquelle des filets de pêcheurs accrochés séchaient au vent.

La malade reposait dans une alcôve protégée par des rideaux à carreaux blancs et rouges. Le soleil pénétrait par les petites vitres plombées et beurrait le plâtre des murailles, écorchés par places jusqu'à montrer l'argile sèche. Un rouet se taisait dans une poussière pénétrée de rayons, près d'une armoire en chêne surmontée de faïences grossières. Quelques fagots défaits dans l'âtre pétillaient sous une marmite où bouillait de la guimauve, et c'était la voix de ce silence intimè, et de cette chaleur tombant à travers les tilleuls d'en face et qui mettait un peu de rose aux joues de la souffrante.

Celle-ci geignait, la figure cireuse sur un oreiller fait de paille fourrée dans la toile cousue.

Jésus ne fit que la toucher, et, radieuse, elle se leva, avec de grands gestes de reconnaissance, et, ayant mis un bonnet blanc et un jupon de drap rouge, ainsi qu'en portent les pêcheuses de crevettes, elle servit à ses visiteurs du fromage frais, des radis si brillants qu'on s'en serait fait de radieux colliers, et une canette de bière. Ils s'assirent sur des tabourets de bois et mangèrent, tandis que la vieille baissait un rideau de jaune mousseline devant la fenêtre, afin qu'ils ne fussent pas incommodés par le soleil — ce qui les fit baigner dans une chaude atmosphère d'or; et une fillette apporta un bouquet de fleurs de pisse-en-lit et d'œillets, qu'ils posèrent sur la table.

Puis ils se dirigèrent vers le bourg, dont le seigneur était le notable le plus riche.

En route, ils traversèrent un grand bois où s'élevaient des chênes puissants; des échancrures de ciel bleu mordaient à grands coups le feuillage; des pies volaient dans les branches et l'on entendait les bruits lointains de la fête. D'ailleurs, des groupes de paysans hilares débouchaient des allées et des rondes tournaient dans le fond, aux bords d'un étang.

C'est là qu'ils rencontrèrent un démoniaque qui se tordait sur l'herbe. Sa colique infernale le faisait écumer comme un chien pris de rage. Il grimaçait, les yeux sanglants et presque hors des orbites, les veines gonflées, et deux solides gaillards aux mains calleuses avaient peine à le maintenir, car il voulait se lancer sur des femmes fuyant éperdues par les futaies.

Jésus lui donna sa bénédiction, et le diable s'échappa de la bouche du possédé, rouge d'effort et dont tous les muscles se tendirent, sous la forme d'un petit dragon noir qui siffla du feu en s'envolant avec la rapidité d'une flèche.

Bientôt, par un chemin sablonneux déroulé à travers des prairies, les

quatre personnages arrivèrent à l'entrée de la ville et passèrent sous une porte féodale à créneaux gris, surmontée d'un lourd fronton percé de meurtrières et coiffé d'ardoises bleues miroitant au soleil.

A travers une foule bigarrée et hurlante, ils atteignirent le portique de l'hôtel du Seigneur. Le bruit des miracles s'était répandu et une masse de gens se pressaient pour voir Jésus, délaissant les orchestres autour desquels ils dansaient, les tirs à l'arbalète, et les couques sautées sur des poêles dressés en plein vent.

Les rhétoriciens descendus de voiture, ayant vidé beaucoup de verres, ricanaient, se moquant de Jésus. Ils lui criaient qu'il vint plutôt voir leur comédie, et ils lançaient ironiquement d'opaques bouffées qu'ils tiraient de leurs pipes.

Jésus leur dit :

— Ne faites pas tout ce tapage; car la jeune fille n'est pas morte; elle dort.

Il monta les degrés du perron, respectueusement suivi du seigneur et des deux apôtres.

C'était dans un hôtel somptueux, au large corridor dallé de marbre. Des poutres sculptées soutenaient les plafonds, et l'on voyait, pendus aux murailles, de fiers tableaux de peintres d'élite.

Dans la chambre de la morte, un gros lustre en cuivre était allumé. Une servante veillait, un psaultier à fermoir d'argent à la main, et sur une table posaient des fioles.

Par la fenêtre où saint Pierre alla jeter un regard, s'apercevait toute la ducasse battant les maisons de la Grand'Place. Les cabarets regorgeaient de buveurs et des oriflammes léchaient partout les façades. On faisait fête aux estropiés guéris par le Christ en leur offrant des pintes qu'ils vidaient à larges gorgées; et les rhétoriciens plantaient les croix sur une estrade pour y jouer leur Passion, tandis que quelques-uns étaient déjà costumés en soldats romains ou en apôtres.

Et tous ces bruits montaient vers la jeune fille immobile sur un lit tendu de soie bleue, avec des branches de buis jetées sur les couvertures. Sa figure était plus pâle que les lys dont une gerbe se fanait près de la fenêtre; mais quand Jésus eut mis la main sur son front pâle que couvraient deux bandeaux de cheveux blonds, son sang rosit ses chairs à nouveau, ses yeux s'éveillèrent — et le père se précipita aux pieds de Jésus en criant :

— Merci, fils de David! Prends mes châsses ouvrées par les meilleurs orfèvres de Bruges, mes tapisseries où sont tissées en or les vies des saints martyrs, et mes colliers de cérémonie! Détache de leurs cadres mes toiles les

plus précieuses, emporte mes velours d'Utrecht et mes dentelles de Malines! Car tu me rends une vie nouvelle!

Jésus répondit :

— Homme, qu'il soit fait seulement selon ta foi! Mais garde les richesses ou partage-les entre les pauvres. Car elles ne peuvent servir à gagner le ciel!

JÉSUS CONTANT DES PARABOLES

C'était un matin de printemps et Jésus se trouvait parmi les pasteurs dans une prairie semée de pâquerettes et de fleurs de beurre. Les pommiers avaient tressé de blanches promesses de fruits, et dans les haies sautillaient des rouge-gorge.

Les brebis venaient caresser de leur laine les genoux du Christ, car n'avait-il pas dit : « Je suis le repos des brebis? » C'est lui qui écarte le loup de sa houlette; il empêche aussi les brigands de pénétrer à travers le chaume des bergeries foncé à coups de hache. Sans lui ils viendraient les nuits avec des lanternes sourdes, grimper sur des échelles, leur coutelas aux dents, et couper la gorge aux pauvres bêlants, en étouffant dans la paume de leurs mains les sonnettes qu'un berger vigilant met au cou de quelques-unes de ses bêtes.

Et Jésus, caressant le front d'une brebis, conta trois paraboles :

« Le royaume de Dieu rappellera alors la fable des dix Vierges.

« C'était le soir de leurs noces, et au sortir du temple où elles avaient prié, elles cheminèrent vers leurs lits nuptiaux par des jardins fleuris où se trouvaient des colombes et des bosquets de myrrhe.

« Des voiles transparents tombaient sur leurs épaules, et, doux parterre de lys, elles marchaient sur le sable fin des sentes, cueillant des roses de leur main fuselée. Les unes étaient habillées de bleu pâle ourlé de large velours, les autres de lilas ou de satin incarnat, et leurs robes flottaient sur les bordures de buis.

« Elles allaient ainsi par les bocages, leur cou frêle orné d'émeraudes et de rubis, le front pur, les cils baissés, et leurs lèvres serrées se taisaient sur la prière qu'elles venaient de lire dans le missel serré contre leur sein.

« Au loin, la blonde campagne s'accusait encore dans le crépuscule, mais les oiseaux gazouillaient leur hymne du soir : aussi, tombant des pierres blanches des clochers, s'éparpillèrent sur les pervenches des notes aussi douces qu'elles.

« Et les verts des gazons s'assombrirent, et avant d'entrer dans leurs chambres, les vierges allèrent quérir des lampes.

« Mais parmi elles se trouvaient cinq sages et cinq folles.

« Et les folles, en prenant leurs lampes, négligèrent de se pourvoir d'huile.

« Puis, ayant déposé leurs bijoux et dégrafé leurs voiles, toutes s'étendirent sous les rideaux du lit et attendirent leurs époux.

« Ceux-ci tardaient. La nuit était venue et, seule, la pâle orfèvrerie des étoiles éclairait les détours du jardin.

« Les vierges s'endormirent, la main sur la poitrine.

« Or, à minuit, il se fit un cri : Voici l'époux, sortez au devant de lui.

« Mais les folles durent aller chercher de l'huile, et l'époux ne les ayant pas trouvées, quand elles revinrent frapper à l'huis, répondit : En vérité, je ne vous connais point!

« Elles s'en furent dès lors pleurer dans les jardins devenus bien noirs pour elles, le long des allées obscurcies des lauriers.

« Les autres, au contraire, ayant allumé les lampes, reconnurent bientôt leurs maris; la chambre s'illumina pour elles de radieux bonheurs, et il leur sembla que tous les bosquets d'alentour vibraient de matines célestes : mais c'était la félicité de leurs âmes qui organisait ce concert.

« Aussi veillez tous, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure à laquelle le Fils de l'homme viendra.

« Ce sera, sans doute, le jour du jugement dernier; et ceux qui auront prudemment recueilli l'huile odorante des prières et des bonnes actions verront, ainsi que le cœur des vierges, leur esprit rayonner.

« Le Fils de l'homme sera assis sur un trône resplendissant; il aura sur la tête une tiare d'or, sera vêtu d'une robe de pourpre et chargé de lourds bijoux. Les anges, autour de Lui, sonneront en de longues trompettes à travers le ciel, ou voltigeant sur leurs ailes déployées, pinceront des cordes de harpes, tandis que leurs ceintures traîneront dans l'azur.

« Toutes les nations seront là, ressuscitées de leurs cercueils, et Dieu séparera les bons des méchants.

« Ceux-ci s'engouffreront dans les grottes du Démon, où ils brûleront, au milieu des monstres.

« Mais les innocents monteront, en se tenant par la main, les escaliers de lumière conduisant aux cieux. »

EUGÈNE DEMOLDER.

FABLE ROPSIENNE (1)

POUR « LA JEUNE BELGIQUE »

Mac-Mahou
Voit un cou
Et le baise, ma foi !

MORALITÉ

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

FÉLICIEN ROPS.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Poèmes anciens et romanesques par M. HENRI DE RÉGNIER, 1 volume. — Paris, Ed. Bailly, éditeur.

L'étrange pays de songe où nous transporte la chantante vision de M. de Régnier ! Ces clairières fleuries de quelque inconnue Brocéliande, ces grèves sauvages et douces d'une incertaine Ar-Mor où la magie des vers suscite le passage lent des fées et des princesses lointaines sous de crépusculaires automnes ; tout ce rêve frissonnant, frôlement de pâles rayons sur l'orée des bois assoupis, s'effeuille en nostalgiques parfums comme de vieux contes d'amour et de légendes romanesques.

Errantes par les plages ou, sur les caps des promontoires, échevelées au vent de l'océan, les mains vers l'horizon tendues, les Arianes s'alanguissent en de mourantes implorations ; sous les forêts fauves les faunesses, aux chevelures d'or dénouées, au moindre bruit de brise dans la feuillée, éperdûment s'enfuient, hardes effarouchées ; et toutes, leurs efforts vers l'amour et la joie, les espoirs lassés qui s'égrènent en pierreries, et leurs bras qui retombent comme des lis brisés. Vers leurs appels, cependant, parfois, princesses aux vieux manoirs dormant leur sommeil de cent années, voici quelque dameret prédestiné qui s'en vient hardiment. Au passage il salue l'étrangère qu'un moment son espoir eût imaginée la sœur d'élection ; dans les villes murales, aux seuils consacrés, où assises, rêvent les Elaines, le guerroyeur hésite parfois ; mais il quitte le séjour mauvais et vide, et

---

(1) Cette fable nous a été envoyée par Rops avec cette note : « Celle-là ils ne la mettront pas ». Nous ne savons vraiment pas pourquoi ; elle n'est pas si drôle.

seul, il entre en le mystère de la forêt, dédaigneux du péril annoncé non moins que de l'offrande ancillaire des sourires et des caresses. Semblable à l'antique Héraklès, il vient s'humilier devant la maîtresse de sa vie et des travaux accomplis, car, selon la légende voulue, « à peine s'avance-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces, ces épines s'écartèrent d'eux-mêmes pour le laisser passer » et, ayant pénétré dans le château, après en avoir franchi les vastes cours et les galeries luxueuses « il entra dans une chambre toute dorée, et il vit sur un lit dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu : une princesse qui semblait avoir quinze ou seize ans, et dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux et de divin. Il s'approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d'elle ».

C'est l'hymen symbolique enfin accompli, mais si fugace, du chercheur éperdu d'impossible et de sa propre chimère :

Je suis venu vers toi pour une heure éphémère
Où je fus l'hôte de ta magie éternelle,
Toi le Songe, toi l'Opale, toi la Chimère,
Vers qui d'autres iront comme j'allai vers elle.

M. de Régnier — les vers cités en sont un exemple — s'est affranchi des règles strictes qui imposent l'entrelacement régulier des rimes masculines et des rimes féminines; c'est là, d'ailleurs, une liberté que prennent tous les poètes à peu près de notre siècle, et depuis déjà les Parnassiens la règle, on peut le dire, a été abrogée. M. de Régnier ne s'en est pas tenu à cette réforme. Il s'est très bien rendu compte que dans les formes classiques et parnassiennes, tout ce qu'il y avait à dire, ou peu s'en faut, avait été par nos prédécesseurs magnifiquement dit et définitivement. Il ne s'est donc pas contenté de rendre l'alexandrin, l'octosyllabique ou le vers de sept syllabes plus souple, plus sonore ou plus elliptique, il a risqué des rhythmes nouveaux, variant à l'infini, et guidé par un sûr et prodigieux instinct artistique, il a tout remis en question. Ce n'est pas que je lui attribue l'idée première de chacune de ses recherches, mais c'est lui, jusqu'ici, qui me paraît avoir le plus pleinement réussi à en faire ressortir l'importance et le charme. S'il s'est montré respectueux des poèmes à forme traditionnelle, tels les sonnets ou ces magiques évocations auxquelles suffisent les alexandrins réguliers disposés en strophes de quatre vers enlacés suivant une inflexible loi, il n'a pas cru devoir contraindre éternellement son vers à l'étroite allure que leur avaient imposée les anciens maîtres. Et de fait, la prosodie est établie d'après les règles auxquelles ont paru soumettre leur inspiration les poètes d'autrefois, bien plutôt qu'elle est la forme à laquelle se doit à tout prix plier quelque maître à venir, lors même que logiquement, selon la nature harmonique de ce qu'il veut exprimer, il rencontrerait peut-être spontanément des cadences mieux adéquates, bien que non révélées?

C'est ainsi que M. de Régnier a pu modifier à souhait, avec une maîtrise rare, l'ordre de la succession et de l'enlacement des rimes et de la sorte créer des strophes d'une musique encore inconnue; il a même, insoucieux

de l'opinion sacro-sainte de du Bellay et de Sainte-Beuve qui appela la rime « l'unique harmonie » du vers français, obtenu, sans être descendu à quelque naïve ronde enfantine, par l'assonance, la fausse rime, la répétition savante des mêmes mots toujours ramenés à la fin des vers (l'absence donc de toute rime), des effets aussi sûrs et aussi harmoniques !

La voici seule et nue en le soir de mon songe
Les oiseaux en passant sur sa tête ont pleuré,
Le vent en emportant sa voix douce a pleuré,
La source en reflétant son visage a pleuré.
Elle va seule et nue en le soir de mon songe.

Voici une strophe qui semble de vers libres, d'une cadence lâche un peu au premier aspect, mais lisez-la : elle est d'un ferme et délicat dessin :

Que t'importe je sais le mot, le charme et le signe !
Les bois clairs sont oisifs de brises et d'oiseaux
Et les grappes des hautes vignes
S'égrènent, une à une, dans les eaux
Tranquilles où dans les roseaux
Dorment les cygnes !

Je ne puis plus longuement exposer ici les tentatives diverses menées à bien par M. de Régnier ; ce que j'en ai dit suffit, sans doute, pour qu'il soit salué comme l'un des plus savamment audacieux et des plus nobles parmi les jeunes poètes français. Qu'on me permette seulement de transcrire ce prestigieux sonnet-épilogue :

Au vieux livre à fermoirs de griffes et d'émaux
Studieux d'être maître en l'ordre des magies
J'ai dédié mon âme et toutes énergies
A savoir la vertu diverse des joyaux.

L'émeraude aide les enfantements jumeaux,
Le rubis qui rend chaste éloigne des orgies,
Améthyste, sagesse, œil des bonnes vigies,
Et le diamant vainc le poison et les mots !

J'ai tué le lapidaire un soir qu'il taillait
A l'établi la cymophane et le jayet
Antidote préservateur du sortilège,

Et j'ai volé pour vous ces pierres, ô Jolie !
Et j'ai mis à mon doigt sachant son privilège
La chrysolithe qui guérit de la folie.

ANDRÉ FONTAINAS.

II

Dédicaces, par PAUL VERLAINE. Bibliothèque artistique et littéraire, Paris. — *Les Romanciers d'aujourd'hui*, par CH. LE GOFFIC, Vanier, éditeur. — *L'Almanach de l'Université de Gand*, 1890. — *Les Pœans et les Thrènes*, FERDINAND HÉROLD, Paris, Lemerre, éditeur.

Dédicaces, par PAUL VERLAINE. — Une coquette édition, ornée d'un portrait de l'auteur par Cazals : une quarantaine de sonnets, hommage d'amitié, aux amis du poète. Ce n'est pas une œuvre de premier ordre, sans doute ; elle n'a pas de prétention, elle est ce qu'elle devait être, simple et aimable. Le vers est, comme toujours, facile, spirituel, gracieux et complimente si joliment.

Tous les fidèles de l'auteur de *Sagesse*, ont voulu posséder cette guirlande. Mais beaucoup n'ont pu être satisfaits : l'édition fut épuisée en souscription. Félicitons en terminant, *la Plume*, d'avoir pris l'initiative de cette publication hors commerce, couronnée du plus grand succès.

Les Romanciers d'aujourd'hui. — M. Charles Le Goffic complète aujourd'hui le plan d'un ouvrage sur les *Écrivains d'aujourd'hui* concerté entre Jules Tellier et lui. Dans *Nos Poètes*, M. Jules Tellier classait la poésie contemporaine ; M. Le Goffic entreprend le même travail pour les prosateurs. Il les divise ainsi : les naturalistes, les impressionnistes, les symbolistes, les philosophes, les rustiques, les mondains, les nouvellistes, les romantiques, les éclectiques, les romanciers divers. Mais, dans sa préface, l'auteur prie qu'on n'attache pas trop d'importance à ces catégories ; ce n'est qu'une simplification.

Quelques pages sont consacrées aux nôtres : Lemonnier et Eekhoud.

C'est, en somme, un résumé fort intéresant des romanciers d'aujourd'hui au point de vue historique.

L'Almanach de l'Université de Gand, 1890. — Chaque année les étudiants de Gand font paraître un beau volume, composé d'une partie académique et d'une partie littéraire. Comme toujours, et cette fois encore, cette dernière est fort soignée. Nous y retrouvons les noms de Severin, Krains, Garnir, etc. C'est une garantie.

Bon courage, aux amis de Gand, et qu'ils ne craignent pas, surtout de marcher en avant et d'accepter du neuf.

Les Pœans et les Thrènes de FERDINAND HÉROLD — Voici un beau volume d'alexandrins sonores, dédiés au poète José Maria de Hérédia, qui ne les désavouerait pas, malgré l'abondance du rhythme ternaire, que le maître a rarement employé et toujours en observant une fictive césure entre le sixième et le septième pied. Citons parmi les poèmes les plus parfaits du volume : *la Chimère*, *les Pirates*, *Xerxès*, *les Captives*, et ce beau sonnet *l'Ile des Lotos* :

Car dans l'île divine, au fond du bois, empli
D'hymnes ambroisiens et de lueurs voilées,
Les hommes bien heureux mangent la Fleur d'oubli.

III

Futura, par M. Auguste Vacquerie. — Paris, Calmann-Lévy, 1890.

M. Auguste Vacquerie profite de la mort de Victor Hugo pour se faire proclamer grand poète par ses confrères de la presse parisienne. Il est entendu que *Futura* est un chef-d'œuvre, comparable à *la Fin de Satan* ou à *la Légende des siècles*. Des gens d'esprit l'ont imprimé. Quelques-uns ont même prétendu que *Futura* est un *Faust* français, très supérieur à celui de Gœthe. Un des princes de la critique parisienne, M. Vitu, — expulsons les princes! — a fait remarquer, avec infiniment d'érudition, qu'en faisant de son héroïne Futura la fille de Faust et d'Hélène la Grecque, M. Vacquerie a commis un heureux anachronisme. Ce pauvre Gœthe a dû rire, dans l'éternité. Un critique de la presse bruxelloise, M. Frédérix — un lettré pourtant! — y est allé aussi de sa petite comparaison avec le *Faust* allemand, et il a tranquillement déclaré que la naissance d'Euphorion est un incident inutile.

Le livre de M. Vacquerie peut donc être considéré comme une revanche de Sedan.

Malheureusement, M. Vacquerie, qui avait, en littérature, commencé par être un jeune vieillard, finit par ressembler à un vieil enfant. Ses vers sont d'une sécheresse et d'une platitude d'autant plus déplorables, qu'ils visent à l'effet romantique. *Futura* est une œuvre nulle, qui sera mise au niveau de *la Divine épopée* de Soumet.

Il serait plus digne de laisser dormir Gœthe et Hugo, et de ne pas diriger contre eux une chevauchée de Vacquerie!

.....

CHRONIQUE MUSICALE

LES RUSSES AUX CONCERTS POPULAIRES

Avec leur coloris hurleur, leurs modulations hardies, leurs thèmes frustes vaguement canailles, surchargés, affublés d'harmonies cossues et massives, les partitions russes m'évoquent les cosaques hirsutes des révoltes serviles, les Stenka Razine et les Pougatchef dont la nostalgique chanson des bateliers du Volga consacre les exploits :

« Hélas! brouillards, mes petits brouillards, mes brouillards aveuglants, vous qu'on déteste comme le chagrin au cœur, vous ne vous levez pas, mes petits brouillards, du côté de la mer Bleue! Ne t'en va pas, chagrin, du fond de mon cœur. Accours, accours, nuage menaçant, tombe, tombe, pluie épaisse comme du gruau. Emporte, ronge la prison de terre, pour que les frères emprisonnés s'échappent et se rassemblent au profond du

bois, sous la verte futaie où couchent les bons garçons. Ils campent sous les bouleaux; à l'aube, ils prient Dieu, ils saluent le rouge soleil. Lève-toi, lève-toi, rouge soleil, montre-toi au dessus de la haute montagne, au dessus de la verte futaie, la retraite du bon garçon, le gîte de Stepan Timoféiévitch, qu'on appelle Stenka Razine. Lève-toi, lève-toi, rouge soleil; réchauffe-nous, pauvres gens que nous sommes, braves garçons, misérables fugitifs. Nous ne sommes pas des voleurs, nous ne sommes pas des bandits, nous sommes les ouvriers de Stenka Razine, ses petits *iéssaouls* pour tout faire. Nous tirons la rame, nous prenons les vaisseaux, nous jouons du casse-tête, nous prenons les caravanes, nous menons les maris, nous lutinons les filles ».

On se rappelle, à entendre cette musique furieuse, les sacs d'Astrakan et de Kazan, racontés par le poète Salias, on voit les vainqueurs, encore noirs de poudre et rouges de sang, danser entre les flammes autour des tonneaux de vin, revêtus de robes de soie et d'ornements sacerdotaux dérobés aux églises.

Rimsky-Korsakoff, Moussorgski, Balakireff sont des outranciers, des fanatiques de la résonance. Ils se grisent d'étranges amalgames de timbres, ménagent d'imprévues rencontres d'instruments, se complaisent dans des accouplements de cordes, de cuivres et de bois, qui ressemblent à des viols. Par moments, dans le *Caprice espagnol* et dans la *Nuit sur le Mont Chauve*, ils se révèlent plutôt acousticiens que musiciens, et déchaînent la polyphonie, par pure curiosité du son, paraissant priser encore plus les instruments pour leurs qualités intrinsèques que pour le parti qu'en peut tirer un virtuose.

Rimsky-Korsakoff en remontrerait aux Sax, aux Erard et aux Mahillon. J'eus l'occasion de l'accompagner dans sa longue visite à la fabrique de l'inventif et savant conservateur du Musée instrumental du Conservatoire, Victor Mahillon. Celui-ci aura rarement rencontré chez un compositeur et un chef d'orchestre, aussi complète et intime connaissance des lois et des applications de l'acoustique. Rien de ce qui concerne l'organologie, de ce que l'on pourrait appeler l'anatomie comparée des instruments, ne lui échappe.

Aussi Korsakoff et Moussorgsky composent-ils de la musique matérielle, pittoresque, rutilante, haute en couleur, généralement plus musclée que nerveuse.

Feu Borodine et le jeune Glazounow — vaguement wagnériste, celui-ci — témoignent d'une plus haute envolée psychique. Dans cette pléiade d'admirables ouvriers, Borodine demeure incontestablement la tête et le cœur, le véritable artiste. Il ne s'est pas contenté de « phonographier » les thèmes populaires, mais il les chante et les paraphrase en leur conservant l'âme même de la race slave. Dans ses adagios, les plus beaux qu'on ait écrits depuis Beethoven, court une vague nostalgie des états sauvages traversés par l'humanité primitive :

La mère-steppe s'étend à des milliers de verstes, immense, bleuâtre, entre le sauvage Volga et le torrentueux Iayk. C'est là qu'errent les audacieux,

qu'on respire à pleins poumons. La libre confrérie des vauriens parcourt la plaine, le couteau à la botte, sans tsar à l'esprit, sans Dieu dans la conscience.

G. E.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Exposition de portraits de Maîtres du siècle.

Ils n'y sont pas tous, les Maîtres du siècle, et combien n'y figurent pas auxquels ce titre glorieux ne peut s'appliquer que par une ironie triste! Et le siècle écoulé n'y est pas représenté tout entier : si l'on rencontre encore Fragonard et Greuze, dont l'existence se prolongeait lorsque depuis longtemps leurs formes d'art étaient mortes et remplacées, on cherche en vain les promoteurs et les témoins des évolutions récentes : de Manet, de Puvis de Chavannes, de Clairin, de Raffaëlli, quoique les noms soient au catalogue, les portraits annoncés n'ont pas paru. Le seul Manet qu'on ait vu, tout à la fin, *Madame Callias*, n'est qu'une ébauche qui n'a pu donner aux visiteurs une idée assez complète du peintre de l'*Olympia*. Mais soit : quelques belles œuvres, un assez grand nombre d'œuvres honorables, extraites pour la plupart d'invisibles collections particulières, justifient amplement l'entreprise du comité organisateur. Et le succès, un grand succès mondain, est venu du premier jour à cette exposition, où défilèrent principalement les gens comme il faut, étudiant l'histoire de la mode, s'arrêtant aux personnages princiers ou autrement notoires, approuvant les ressemblances.

Parmi les œuvres étrangères aux écoles française et belge, si intimement unies, laissant de côté les toiles tapageuses et théâtrales coloriées par les Makart, ou les Munkaçsy, ou les Benczur, ou les Brozik, ou les Vastagh, il sied de considérer attentivement l'exposition importante et nouvelle de M. Frantz von Lenbach, peu connu jusqu'à présent ici, glorifié à grands cris en Allemagne, où l'on ne se gêne pas pour le comparer à Rembrandt. La couleur, qui fait penser non à Rembrandt mais à Piloty, nuit fort aux qualités réelles d'expression et de vérité, dénaturées malheureusement par une recherche enragée de l'intensité. Comme des apparitions sans corps et sans solidité, grimaçantes et folles, surgissent la tête massive, rude et hargneuse de Bismarck; le profil dur et sec du maréchal de Moltke, dont le front nu se plisse comme dans la contention de l'idée fixe; la figure pâle et émaciée de Léon XIII, où la bonté devient ruse et la finesse duplicité; un Gladstone dont on ne trouverait l'analogue que dans les planches des traités de maladies mentales illustrant la mégalomanie; un Dœllinger où s'empreint la méfiance sournoise des lypémanes; un Strossmayer semblable à une vision d'échafaud, avec son col cerclé de rouge, sa lèvre exsangue

obstinément fermée, ses yeux implacables, ses rares cheveux gris flottant en arrière; une femme enfin qui semble passer en glissant et qui darde un regard enflammé d'hystérique. Ces portraits et tels autres accusent en Lenbach non le psychologue nuancé et subtil qu'on y veut voir, mais un simplificateur qui, constamment, isole dans le modèle la qualité jugée fondamentale pour l'exprimer à toute force, sans discrétion, — un savant et patient peintre d'abstractions, et non un peintre ému de physionomies vivantes.

Combien nous captive davantage, dans sa couleur riche, molle et maniérée, si en rapport avec l'expression du personnage, le portrait de Georges IV, par Lawrence, ou plutôt du prince de Galles lorsqu'il ne prétendait encore qu'à être le roi des dandys! Sa face poupine et glabre, trop rose et trop fraîche, déjà bouffie par la lymphe, son air avantageux et indolent, révèlent une âme sans virilité, enlisée dans son égoïsme épais.

Après Lawrence et Bonnington, dont on peut voir un bizarre et typique général anglais, l'Angleterre n'est plus représentée que par Alma Tadema, intéressant par sa distinction et le pittoresque de sa composition.

Parmi les étrangers, mentionnons encore un Goya, portrait farouche d'un personnage à l'air mauvais, où l'on sent la ressouvenance de Velasquez.

Si nous passons en Belgique, de l'examen comparatif des classiques et des romantiques se dégage impérieusement la conviction de la force des premiers et de l'impuissance presqu'universelle des seconds. Le vieux Navez, dont les compositions académiques sont justement dépréciées, vivra par ses portraits, très inégaux de valeur, mais où l'on doit en général reconnaître la sincérité, la vie et le naturel absents de ses autres œuvres, et même, comme dans certaines parties de *la famille de Hemptinne*, une beauté de ton qui, ailleurs, disparaît dans la sécheresse et dans la dureté. D'autres artistes de l'école de David, presqu'inconnus de la génération présente, conservent les mêmes qualités : ainsi Hennequin, Nissen même qui a de la justesse et de la sobriété, Van der Haert dont on expose trois dessins aux deux crayons, un portrait de deux jeunes gens notamment, *MM. Gaston et Arthur de Buisseret*, étonnant de grâce contournée et embarrassée, d'élégance onduleuse.

L'exposition de dix-neuf portraits de Gallait, guindés, momifiés dans leur banalité officielle, veules, sans accent, sans intimité, laidement, froidement peints, à part le *Barthélemy Dumortier* du Musée de Bruxelles et peut-être un ou deux autres, nous apparaît comme le naufrage définitif de cette renommée de haut bord. Avec elle sombre la fortune de De Keyser, représenté par une dizaine de toiles musquées, pommadées, correctes et glaciales. Wappers résiste mieux, et sa *Baronne Osy* et sa *Mme Rogier* tout au moins ont du caractère et conservent de l'intérêt. Nous ne dirons rien de Wiertz qui méprisait le portrait et qui a fait des portraits méprisables. Et que dire de M. Portaels, juste ciel! Quel pernicieux ami a pu lui conseiller d'exhiber cette ridicule caricature de Mme Caron, qu'il aurait mieux fait de détruire ?

M. Cluysenaer est plus heureux, dans les portraits austères et expressifs

de son père et du sculpteur De Groot. La simplicité, le naturel, la vérité, la distinction de la peinture, telles sont les qualités qui font de De Winne le meilleur portraitiste belge de cette époque. Son splendide *Léopold Ier* du Musée moderne, sa *Baronne de Hirsch*, son *M. Sanford*, son *Prince Antoine d'Arenberg*, son *Procureur-Général Leclercq*, attestent la sincérité, la conscience, la manière large, la vision personnelle de ce loyal artiste flamand.

A remarquer encore, parmi les Belges plus récents, quelques œuvres solides, savoureuses et lumineuses d'Agneessens et de M. Verheyden; le *Baron Goethals* et *M. Vinçotte*, bien typés, mais d'une couleur déplorable, de M. de Lalaing; un Mellery déjà ancien, une figure d'enfant, pleine de charme; trois Wauters d'une exécution puissante et décorative. Décoratifs aussi les deux pastels de M. Stevens, exposés à Bruxelles il y a trois ans, ainsi que son portrait de jeune garçon, symphonie enchanteresse de chatoyantes colorations grises. De Mlle d'Anethan, une jeune fille d'une élégance délicate, discrète et comme voilée. Le dessin serré et volontaire de M. Fernand Khnopff, son raffinement d'harmonies, sa douceur pensive investissent d'un charme exquis et douloureux ses portraits où s'éternise, dans la raideur des plis, un rêve d'immobilité et de silence.

On ne peut assurément que se faire une idée sommaire du talent de David dans le portrait, en parcourant cette exposition. Une œuvre cependant s'impose par ses qualités de ligne et de couleur, le portrait d'*Ingres jeune*, avec sa physionomie éveillée et amusante de gamin ébouriffé. Toutefois, en France comme en Belgique, on doit constater l'immense et absorbante influence de David dans tout ce qui procède de son école ou s'y rattache. Un petit portrait de Grétry, par Isabey; trois beaux portraits d'un peintre peu connu, Rouillard, l'attestent éloquemment. Mais toutes les productions françaises ou belges des élèves de David et celles de David lui-même s'effacent dans le resplendissement d'un chef-d'œuvre irréprochable, le portrait de la *Marquise de Tournon*, peint par Ingres en 1812. La perfection du trait et du modelé, le goût de l'arrangement sont des qualités ordinaires chez lui; ce qui n'est pas commun, c'est cette couleur chantante et pleine, l'harmonie délicieuse du velours vert de la robe, des bras nus qui sortent des courtes manches bouffantes, des étoffes brodées jaunes et blanches, des accessoires dont l'exécution impeccable rappelle l'adresse et la patience des maîtres gothiques. Un seul détail peut être critiqué : la chevelure divisée en grosses boucles qui couvrent le front et les tempes semble traitée avec lourdeur et sans réalité. L'expression du visage large, aux sourcils élevés, avec de gros yeux ronds de curieuse et de bavarde, le nez arqué, les lèvres souriantes et spirituelles, est absolument typique; c'est là un personnage bien vivant, mais c'est aussi le symbole évocateur d'un temps, d'un état de civilisation, d'une catégorie sociale. Les œuvres de Lenbach crient et se démènent; celle-ci parle d'une voix fière et grave, douce et pénétrante.

La seule toile exposée qui puisse entrer en parallèle avec la *Marquise* d'Ingres, c'est l'autoportrait de son rival Delacroix. On ne peut imaginer deux œuvres plus dissemblables d'aspect : la peinture d'Ingres sans maté-

rialité, celle-ci triturée et maçonnée avec emportement. La couleur est convenue, sans lumière et sans éclat. Mais telle qu'elle est, par son extra-naturalité même, elle aide merveilleusement à l'expression de cette figure terrible de mélancolie, de volonté et de fierté. L'angoisse de l'Œuvre et de la Vie a tourmenté et ravagé cette face héroïque; une tristesse profonde sort de ces yeux enfoncés et lointains; mais une incompressible énergie persiste, s'affirme dans le menton, dans le port de la tête, dans la concentration de la physionomie. Ce portrait, c'est Delacroix tout entier, c'est aussi sa génération puissante et nerveuse.

A côté de deux œuvres pareilles, le reste de l'exposition française ne marque pas. Il faut excepter cependant un beau portrait du *Général Hugo* par Gros, dans une gamme fastueuse, superbe d'allure martiale et conquérante, et trois Courbet, son propre portrait, celui d'*Alfred Stevens* et celui de *Madame B.*, dénués de spiritualité, moins que ses grandes compositions pourtant, traités en teintes sombres et sourdes, mais pleines, riches et amples. Un Prudhon, peu intéressant, sinon par la physionomie étonnamment douce et aimable qu'il donne à Saint-Just. La miniature d'*Albert Wolff* dans ses meubles, de Bastien-Lepage, archi-connue; un petit *Joseph Stevens*, par Meissonier; une *Reine Amélie* par Jalabert, touchante, avec ses yeux à moitié fermés et comme consumés par les larmes; un suffisant Carolus Duran; deux insuffisants Cabanel; un Chaplin fade et sans consistance; sept portraits de Bonnat, tous célèbres, de ressemblance parfaite, d'un relief artificiel, tous semblables par la fausseté de leur éclairage truqué, par la coloration horrible des visages de plâtre et des fonds chocolat.

Citons pour clore cette revue, les amusantes esquisses du beau panorama de MM. Stevens et Gervex, d'une composition habile, d'une tonalité claire et joyeuse, d'une exécution légère et spirituelle.

ERNEST VERLANT.

MEMENTO

M. Edouard De Winter, directeur de l'imprimerie Monnom, est mort à Bruxelles, le 24 avril.

Edouard De Winter avait l'amour de son métier et la passion de son art. Il est peu de livres marquants, parus en Belgique depuis notre renouveau littéraire, auxquels il n'ait attaché son nom. Parmi ceux qu'il a signés au point de vue typographique il convient de citer, au premier rang, *le Parnasse de la Jeune Belgique*, *La Forge Roussel*, *Le Juré*, *La veillée de l'huissier*, *Hors du siecle*, *L'Anthologie des écrivains belges*, *les Milices de Saint-François*, *Les Soirs*, *Mon cœur pleure d'autrefois*, et *les Chimères*. De Winter était pour nous un collaborateur précieux et un excellent camarade. *La Jeune Belgique* le regrette donc doublement.

Peter Benoît et Gustave Huberti ont fait entendre, le mois dernier, à la Société philharmonique de Londres, l'un sa célèbre *Charlotte Corday*, et l'autre une scène, avec accompagnement d'orchestre, le *Minnesanger* chanté par le baryton Blauwaert.

Les œuvres exécutées sous la direction des compositeurs, leur ont valu les unanimes suffrages d'un nombreux public. Le triomphe a même été tel pour nos compatriotes que de médiocres musiciens anglais (*Miousic! Miousic! English song and dance; Champain Charley is my name!*) en ont pris ombrage et ont monté dans plusieurs organes de la presse quotidienne, une violente cabale protectionniste contre les envahisseurs flamands. Brusquement les mêmes journaux qui avaient encensé prodigalement Peter Benoît, après l'exécution du *Lucifer*, lui tombent dessus avec la même complaisance.

Ces éreintements dus aux plus ignares des reporters musicaux anglais, ce qui n'est pas peu dire, étant données la platitude et l'insipidité proverbiales des déjections qui fluent, sous prétexte de critique d'art, dans les gazettes de Londres, ces éreintements disons-nous, dépassent les limites du grotesque et n'auraient nui, en somme qu'à leurs auteurs, si ceux-ci n'avaient consommé depuis longtemps leur suicide.

Ces manœuvres de lettres (*literary hacks*), comme on dit chez eux de leurs pareils, piétinent nos compatriotes pour exalter jusqu'aux nues le grand Sterndale Bennett et l'immense Stanford, deux musicastres du crû dont on n'entendit jamais prononcer le nom de ce côté de la Mer du Nord et que les rares critiques autorisés de là-bas répudient sans pitié.

Ces articles trahissent si naïvement le parti-pris, le chauvinisme aux abois, que nos meilleurs chanteurs ou virtuoses, des artistes d'une renommée universelle comme le baryton Blauwaert, encore plus acclamé en Allemagne qu'en Belgique, et le violoniste Ysaye, nè sont pas mieux traités que nos compositeurs.

Le *Morning Post* s'acharne particulièrement sur Ysaye et lui reproche l'inflexibilité du poignet, la raideur générale de sa main droite, ses maniérismes qui contrarient souvent la justesse et la franchise de l'intonation (!!!)

Il y a jusqu'à la musique de ce pauvre défunt Vieuxtemps, musique bien inoffensive cependant et longtemps en faveur dans les *music halls* d'Albion, qui attrape en passant quelques crachats de plume.

Mais rien n'égale la danse du scalp à laquelle se livrent les Hurons du journalisme anglais autour de Benoît et d'Huberti. Cela tourne à l'épilepsie. Le plus malade de

ces chorégraphes gourmande la *Société Philharmonique* pour avoir introduit au programme *une friperie, une ordure aussi tapageuse* (*such a noisy trash*), que la musique de *Charlotte Corday*.

« Pareille musique, ajoute le convulsionnaire en question, est une insulte au public qui se respecte, elle est anti-musicale et burlesque au delà de toute expression. »

En revanche, les revues où la critique est confiée à des connaisseurs, ratifient les rappels et les ovations du public en consacrant d'élogieux articles à Peter Benoît et à son œuvre.

Le *World*, entre autres, un des plus estimés de ces périodiques, profite de l'occasion pour administrer aux jugeurs soudoyés une magistrale volée de *cat o'nine tails* :

« Peter Benoît jouit de cette double faveur d'être admiré de ceux qui le comprennent et conspué par ceux qui sont absolument incapables de le juger, le champion de l'ignorance, le critique du *Times* à leur tête. *Charlotte Corday* est l'œuvre d'un homme ayant le courage de ses opinions, que celles-ci sont partagées ou non par les autres. Je le tiens pour un musicien d'un immense talent, aussi remarquable par la faculté créatrice que par ses qualités acquises, un homme qui est *chef d'école* dans son pays, qui poursuit son propre chemin, un homme d'inspiration et de science, et qui rencontre, naturellement, le sort de tant d'autres personnalités : « ne pas être compris du vulgaire ». Rien qu'à le voir diriger, on se sent en présence d'un maître. Or, juger avec tant d'ignorance et d'arrogance un artiste qui a produit un œuvre de l'importance de celui de Benoît ; une tétralogie religieuse, douze à quatorze cantates, drames, concertos, quantité d'autres compositions sans parler de ses travaux littéraires, traiter disons-nous de Turc à More, un artiste de cette autorité, représente un procédé peu fait pour conquérir à notre presse quelque estime sur le continent. Non seulement elle a pêché par manque de courtoisie, mais elle a commis une véritable indécencc. Certes, le monsieur qui proclame Sanford un des plus grands compositeurs de ce siècle, ne peut, dans son incapacité écrasante, mesurer le coup d'aile du génie ; aussi la réputation d'un Benoît, est-elle bien à l'abri des atteintes de ce quidam. Je souhaite que le drame *Charlotte Corday* soit représenté intégralement devant un public compétent, et je ne doute pas du succès que remportera cette entreprise. »

Il paraît que le souhait du *World* a été exaucé et qu'en dépit des roquets de la presse et des sourdes machinations des petites gloires locales, sous la pression de la partie intelligente du public anglais, *Charlotte Corday* sera monté prochainement sur une grande scène londonienne.

Et Peter le conquérant, aura gagné cette nouvelle bataille d'Hastings.

Nous avons trouvé dans la boîte aux lettres de la direction le compte-rendu suivant de l'Exposition des portraits de maîtres du siècle. Nous nous empressons de livrer à nos lecteurs les aperçus originaux de ce critique sévère :

OUVERTURE

Par une pluie battante, à l'ahurissement d'un Charles de Lorraine, poudrerizé de chiasses d'oiseaux, aux claquements éperdus de larges calicots peinturlurés de réclames à l'adresse des mètres du siècle (ainsi les interminables madapolams éclairés de lampions aux kermesses de banlieues, à l'éloge de l'apéritif déboyautage des musées anatomiques), au roulement des sapins armoriés, le reflet des chapeaux de soie mouillés coiffant de coquelinantes têtes de larbins auréolés du blinquage de leurs galons trop neufs, à l'épate plus grand des ketjes qui crachent dans les rigoles pour faire des ronds.

Et des misses enclochedefromagées de multicolores imperméables, rayés par la pluie de couleurs noires, en fonds d'urinoirs.

Par de là les têtes, l'affiche luisante d'eau, affiche de concours de bétail gras, et toujours les sapins, les cochers, les gens qui entrent, se poussent, s'écrasent, se fourrant

mutuellement le bout de leur parapluie dans l'œil, et tout cela sans jurer — c'est des gens chic.

Puis entrés, sous la lumière glauque des lanterneaux, une odeur fade d'habits mouillés sèchant au calorifère, une poussée de dos au long des cimaises où s'étalent avec complaisance les portraits d'un tas de gens qui, durant leur vie, avaient eu au moins le mérite, n'eussent-ils eu que celui-là, de ne pas se faire exposer.

Et ces portraits! Des choses gaies, pas à l'œil s'entend, mais des bobines! Un portrait de phénomène, l'homme à la patte de crabe par Lawrence, ou par un autre, le petit ventre rondelet d'un Latude qui semblait *s'harenger* assez bien du régime de la Bastille (Géraudel?), un portrait de chronomètre par Alma Tadema, et puis des portraits d'un nommé Pinemann, un nom qui oblige!

Il en est d'autres encore; je n'ai pas été les voir, j'ai préféré donner mes quarante sous à un pauvre vieux qui, sous la pluie, vendait des cartes transparentes.

PORRICHINEL.

Une nouvelle revue littéraire vient de se fonder à Paris : *L'hermitage*. Dans ses deux premiers numéros, nous relevons les noms de Bernard Lazare, notre collaborateur, Laurent Tailhade, Henri Mazel, etc. Nous souhaitons bonne chance à notre nouvelle consœur.

Léon Bloy devient le collaborateur régulier de la *Plume*. Il vient de débuter par un *Rossignol de Catacombes* où un nommé Armand de Pontmartin est arrangé presqu'aussi bien que le fut jadis Péladan.

Ils ont une façon de répondre tout à fait évolutive, les orphéonistes des *Ecrits pour l'art*. A notre article sur le *Dire du mieux*, ils opposent l'appréciation de Stuart Merrill et risquent quelque épaisse plaisanterie au sujet de M. Mallarmé.

René Ghil, trop occupé par la confection d'un quatrième *Traité du verbe*, que par pudeur cette fois il appellera d'un autre nom, ayant trop souvent annoncé l'édition définitive, n'aura pas eu le temps de faire une réponse d'art sociocratique, d'après un principe de philosophie évolutive. Que Léon Dubedat soit avec lui!

A lire aussi dans le dernier numéro des *Ecrits pour l'art*, d'art sociocratique, etc., (c'est trop long), l'apologie du travail manuel symbolisé par la Tour Eiffel. C'est dédié à toute la phalange. Nous avons remarqué avec douleur que notre ami Verhaeren avait été, lui aussi, biffé de la liste : des anciens instrumentistes ne restent plus que Merrill et Khnopff.

Tsim, tsim, tsim à la boumm, boumm, boumm!

Sommaire de la *Revue indépendante* Maurice Beaubourg, les Yeux; Marie Krysinska, Eve, Hélène, Magdelaine; H. de Braisnes, Vers le bleu; François de Nion, La peur de la mort; Remy de Gourmont, Trouvailles et curiosités; G. A. Aurier, Camille Pissarro; Alfred Bruneau, Musique; J. H. Rosny, Les livres.

Un de nos jeunes compositeurs, M. Xavier Carlier, vient de faire paraître chez Katto, une charmante mélodie, titre : *Ce que j'aime*.

Nous publierons dans notre prochain numéro, des proses de Stéphane Mallarmé, Arnold Goffin, Georges Destrée, Hubert Stiernet, des vers d'Iwan Gilkin, Jean Boels, Albert Arnay, Keller, etc.

Le nº 2 des *Entretiens politiques et littéraires*, vient de paraître, dont le sommaire: Paul Adam, Excitation à la révolte; —

Henri de Régnier, Philosophie du pastel, — page admirable de style et d'idées ; — Georges Vanor, le Mandat sacré ; — Francis Vielé-Griffin, A l'Illettré, une lettre où l'auteur en appelle aux simples non encore saturés de formules et de préjugés.



L'apparition des *Flambeaux noirs*, que nous annoncions dans notre dernier numéro, sera retardée de quelques mois.



Dans *l'Etoile belge*, sous la signature de M. Sulzberger, au milieu du compte-rendu de l'Exposition des portraits :

« On se souvient des débuts brillants et bruyants de *la Jeune Belgique*. Des tranche-montagne. Ils prenaient d'assaut le Parnasse en pourfendant sans peine la garnison plus ou moins cacochyme. Et comme ils avaient de la verve endiablée, de la bonne humeur, le mot à l'emporte-pièce, la bile même éloquente, et, par dessus le compte, de la science et du talent, talent de bon aloi, leurs injustices leur ont été pardonnées facilement et envisagées comme de simples peccadiles. On a été heureux de rendre hommage à leurs qualités sérieuses.

« La Belgique possède ainsi une pléiade de jeunes poètes et d'écrivains, qui marchent de pair avec leurs congénères français. »

Eh, eh ! voilà qui va faire hurler les décrépits, les gâteux, les bovins, les pantus qui veulent encore nier le mouvement littéraire que nous avons créé. Elle est solide aujourd'hui *la Jeune Belgique*, définitive. Merci à l'ami qui nous a salués, en passant, de façon si courtoise.



Nous recevons la communication suivante :

Un grand concours international de littérature et d'art (prose, poésie, dessin et musique) absolument gratuit pour tous les concurrents est ouvert par le *Nord littéraire*, sous les auspices de MM. Leconte de Lisle, François Coppée, Sully-Prud'homme, Gustave Nadaud et Desrousseaux.

Pour tous les renseignements, s'adresser au secrétariat, 113, rue de Paris, Valenciennes.



Stanley, qui n'aime pourtant ni les femmes ni les poètes, s'est abonné à *la Jeune Belgique* en passant par Bruxelles.

Notre prochain numéro lui sera envoyé à Tombonckou, dans le Haut-Congo.



Les derniers amusements de la littérature : Voici un *Sonnet sans phrases* dû à M. Baude de Maurcelay :

LA VIE.

Enfance, berceau, pleurs, langes, lait, sommeil, cris,
Soupirs, gâteaux, joujoux, soupirs, désirs, orages,
Bobos, fluxions, soins, fièvres, médecins, rages,
Gentillesses, désirs, colères, joujoux, ris.

Après ? — Collège, ennui, rêve, espoirs, coloris,
Soleils, esclave, pleurs, somnolence, mirages,
Travail, bachots, bobos, quinine, soins, tirages,
Fatigue, ardeur, désirs, promenades, Paris.

Gardenia, dandysme, espérance, caresses,
Amours, tourments, erreurs, lassitudes, paresses,
Après ?... Deuils, nuits, regrets, seul ! mariage, effort,

Enfants, tourments, combats, soupçons, baisers,
[alarmes,
Azurs, ténèbres, fleurs, ivresse, ennui, deuils, larmes,
Après ? Sénilité, soupirs, râle. — Après ?... Mort.

Après ? gaga, crétin, imbécile, gâteux,
Idiot, ramolli, cacochyme, goutteux.

I



40. — JULES KERAMIS. Vous avez des visions bien drôles ; vous êtes sans contredit du sport nautique ; n'oubliez pas pourtant que « périssoire » est du féminin. Prenez garde aussi aux hêtres qui se crispent d'effroi, c'est très dangereux. Quant à vos vers, ils sont calamiteux :

Et bru-ire le ruisseau, et là-bas dans l'enclos

douze pieds, plus hiatus.

Triste son mélodi-eux qui tinte et qui se fuit

Pincez tout ce que vous voudrez, mais plus de la lyre.

41. — CLAUDE N. Vous êtes bien sûrement atteint du délire poétique; il faudra soigner ça. En douze vers, vous comparez ses yeux à de noirs lilas (pétale, masculin, s. v. p.), à de noires prisons, à des flambleaux noirs, à des scalpels, à des éclairs qui vrillent, à de noirs corbeaux, à des crucifix, enfin à des lacs et à des cieux et vous terminez ainsi :

Tes yeux de moire noire affament mes deux yeux

Consultez un oculiste. Des yeux qui ont faim de moire! Vous êtes un cas.

42. — R. DEMAL. *Mons. Elégiaques.* Comment ne pas compatir à votre douleur? Allez voir le doudou, c'est un conseil d'ami. Faites alors des vers moins gnan-gnan et revenez.

43. — FRANZ RUTY. *Mons* aussi. Eh bien! Si tout Mons se met en branle, c'est du propre. Il y a du bon et du mauvais dans vos vers, ce qui fait un tout détestable. Faites franchement mauvais ou bon et surtout plus de Macabre. Baignez vous dans la Trouille et recommencez.

44. — P. MARIUS ANDRÉ. Impossible, cher Monsieur, c'est peut-être très beau, mais nous n'y avons rien compris. L'encre couleur azur de Péladan est fort belle, mais ce Sar est un fumiste.

45. L'INDÉPENDANCE LITTÉRAIRE. *Paris.* Ne recevons plus vos numéros en échange, prière de les adresser à la direction, s'il vous plait.

46. — A vendre dans nos bureaux un beau portrait de René Ghil, en bon état, tirage, 69e mille, épuisé.

47. — LE NORD LITTÉRAIRE. *Valenciennes.* Acceptons bien volontiers l'échange.

48. — LE TAMBOURIN. *Marseille.* Idem.

Les Flambeaux Noirs

PAR

ÉMILE VERHAEREN

A L'AVENTURE, par JAMES VANDRUNEN. *(A paraître).*

IMPRESSIONS D'ART, par EUGÈNE DEMOLDER, chez Madame Ve Monnom.

LA PLÉÏADE. Abonnement : 5 francs par an. Administration : 33, rue des Paroissiens

---

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE. Abonnement : 1 an, 10 francs. Administration générale : 18, rue d'Edimbourg, Bruxelles.

LA REVUE INDÉPENDANTE, rédacteur en chef : FRANÇOIS DE NION. Abonnement, 15 francs par an; étranger, 17 francs. Administration chez Albert Savine, 12, rue des Pyramides, Paris.

LE MERCURE DE FRANCE, revue mensuelle d'art et de littérature : ALFRED VALLETTE, *rédacteur en chef*, 15, rue de l'Échaudé-Saint-Germain, Paris. Prix : 40 centimes.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; commencera bientôt la publication du POSSÉDÉ de CAMILLE LEMONNIER.

Un numéro **20** centimes, abonnement (3 mois) **17** francs; en vente partout.

SOMMAIRE du numéro d'Avril de LA JEUNE BELGIQUE. — Cycle patibulaire. — I. Le Moulin-Horloge, *Georges Eekhoud*. — Tableau anonyme, *Albert Giraud*. — Lettres à un Ouistiti, *Henry Maubel*. — Vers, *Emile Verhaeren*. — Chronique littéraire : Axël, *Iwan Gilkin*. — Chronique théâtrale : Le Vaisseau Fantôme, *Albert Giraud*. — Chronique musicale : Orphée, *Georges Eekhoud*. — Chronique artistique : Exposition de Constantin Meunier au « Cercle artistique », *V. G.* — Memento, *Nemo*.

En vente chez l'éditeur EDMOND DEMAN, rue d'Arenberg, à Bruxelles:

La Damnation de l'Artiste

PAR IWAN GILKIN

Prix : 15 francs.

Vient de paraître chez LÉON VANIER, Paris :

L'AME DES CHOSES

RECUEIL DE POÈMES EN PROSE

par HECTOR CHAINAYE

Prix : 2 francs.

Vient de paraître chez LOUIS VAN MELLE, rue St-Georges, 14, à Gand.

LA PRINCESSE MALEINE

drame en cinq actes,

par MAURICE MAETERLINCK

Prix : 5 francs.

LA JEUNE BELGIQUE reparaît sur la brèche, l'élan est donné.

A la tête du mouvement littéraire, **LA JEUNE BELGIQUE**, hautaine et fière, dirige le combat, marche en avant, à travers tout. Mais il faut que tous nous l'aidions. A **ELLE** pour la propagande! Des cartes d'abonnement sont à la disposition de nos amis. Ceux qui nous feront parvenir **DIX** abonnés nouveaux recevront **LA JEUNE BELGIQUE gratuitement pendant un an.**

Ceux qui nous en feront parvenir **VINGT**, recevront : 1° **LA JEUNE BELGIQUE gratuitement à perpétuité**; 2° Ils auront droit à tous les tirés à part de grand luxe des frontispices, dessins, portraits, etc. ; 3° Leur nom figurera en tête de la publication commémorative de nos fêtes du dixième anniversaire.

Bruxelles. — Imprimerie Ve Monnom, 26, rue de l'Industrie.

Juin 1890 TOME IX. — N° 6 10me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE:

Réminiscence	STÉPHANE MALLARMÉ.
La Douleur du Mage.	IWAN GILKIN.
L'Eau promise	***
L'Hôte des ténèbres	JEAN BOELS.
Proses lyriques.	DELZIRE MORIS.
Chronique littéraire :	
L'Ame des choses	ARNOLD GOFFIN.
L'Annuaire du Caveau verviétois	PUCK.
Chronique artistique :	
Le Salon de l'*Essor*	ALBERT ARNAY.
Chronique musicale :	
Quatrième Concert populaire. — *Hans Richter*	INTÉRIM.
Memento.	NEMO.

PRIX DU NUMÉRO

Fr. 0-75

BRUXELLES

Rédaction : 55, BOULEVARD D'ANDERLECHT

PARIS

LIBRAIRIE DE *l'Art Indépendant*

11, rue de la Chaussée d'Antin

1890

BELGIQUE LA JEUNE — NE CRAINS —  — NE CRAINS — LA JEUNE BELGIQUE

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : VALÈRE GILLE.

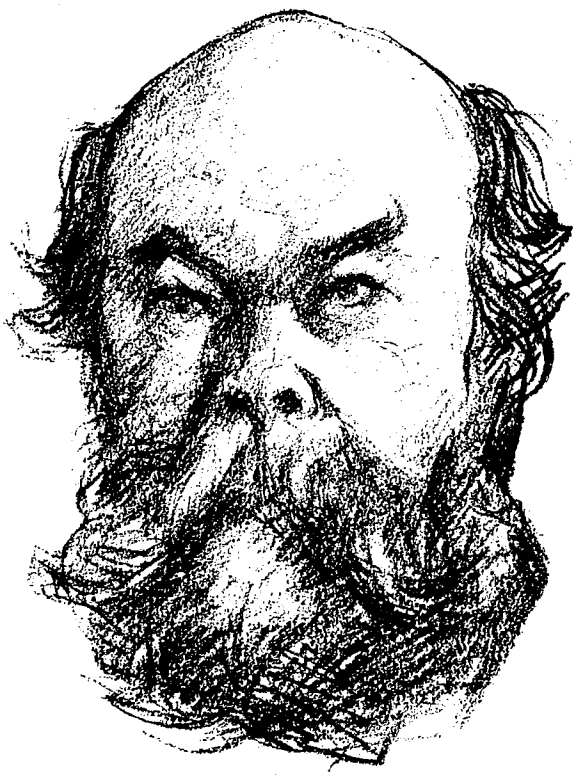
Rédaction : 55, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

NOTRE PRIME

Le portrait de PAUL VERLAINE que nous offrons aujourd'hui **N'EST ENVOYÉ QU'A NOS ABONNÉS**; eux seuls y ont droit. Il ne peut être mis dans le commerce. L'original, un merveilleux dessin d'un ami du poète, PATERNE BERRICHON, nous a été communiqué par M. DEMAN, à qui nous adressons ici tous nos remerciements. Il a été reproduit par les **Arts graphiques** de Bruxelles.

Nous invitons nos amis et nos abonnés qui ne recevraient pas régulièrement *La Jeune Belgique* à le faire savoir au plus tôt à la Direction.



RÉMINISCENCE [1]

Orphelin, j'errais en noir et l'œil vacant de famille : au quinconce se déplièrent des tentes de fête, éprouvai-je le futur et que je serais ainsi, j'aimais le parfum des vagabonds, vers eux à oublier mes camarades. Aucun cri de chœurs par la déchirure, ni tirade loin, le drame requérant l'heure sainte des quinquets, je souhaitais de parler avec un môme trop vacillant pour figurer parmi sa race, au bonnet de nuit taillé comme le chaperon de Dante; qui rentrait en soi, sous l'aspect d'une tartine de fromage mou, déjà la neige des cimes, le lys ou autre blancheur constitutive d'ailes au dedans : je l'eusse prié de m'admettre à son repas supérieur, partagé vite avec quelque aîné fameux jailli contre une proche toile en train des tours de force et banalités alliables au jour. Nu, de pirouetter dans sa prestesse de maillot à mon avis surprenante, lui, qui d'ailleurs commença : « Tes parents? » — « Je n'en ai pas. » — « Allons, si tu savais comme c'est farce, un père.. même l'autre semaine que bouda la soupe, il faisait des grimaces aussi belles, quand le maître lançait les claques et les coups de pied. Mon cher! » et de triompher en élevant à moi la jambe avec aisance glorieuse, « il nous épate,

(1) Cette prose inédite est extraite de « *Pages* » le prochain livre de M. Stéphane Mallarmé, édité par Deman à Bruxelles.

papa », puis de mordre au régal chaste du très jeune : « Ta maman, tu n'en as pas, peut-être, que tu es seul? la mienne mange de la filasse et le monde bat des mains. Tu ne sais rien, des parents sont des gens drôles, qui font rire. » La parade s'exaltait, il partit : moi, je soupirai, déçu tout à coup de n'avoir pas de parents.

STÉPHANE MALLARMÉ.

LA DOULEUR DU MAGE

Le vieux mage, sous les sévères colonnades,
Laisse traîner son lourd manteau sacerdotal
De pourpre et d'hyacinthe au long des balustrades
Sur les dalles d'onyx, de jade et de cristal.

Sur les lys écrasés et les roses foulées
Où coulent lentement ses longues franges d'or
Les pesantes vapeurs des essences brûlées
Comme des serpents bleus se déroulent encor.

Et des paons merveilleux d'azur et d'émeraude,
Des gouras bleu-de-perle et de rouges ibis
Errent silencieux sur la terrasse chaude
Parmi les vases d'or tout meurtris de rubis.

Ses doigts chargés d'anneaux dans sa barbe ivoirine
Dont, avec les colliers, la royale splendeur
Majestueusement descend sur sa poitrine,
Le pontife s'abîme en sa vaste douleur.

Car ses yeux, à travers le rose crépuscule
Où s'éteint l'horizon de glaciers dentelé,
Dans le vallon sublime, où son rêve recule,
Regardent au lointain fuir un couple exilé.

— Je voulais faire un Dieu! L'âme, inégale à l'œuvre,
Du frêle adolescent élu vers mon pouvoir
A glissé comme glisse une molle couleuvre
Entre mes tristes mains qui l'ont dû laisser choir.

Pour être un Dieu vivant sur la terre ravie
Tu devais, t'abstenant de Vivre et de Savoir,
Fermer ton cœur sans tache aux désirs de la vie
Et n'ouvrir tes yeux purs qu'à mon suprême espoir.

Enseigné par moi seul en ma pensée unique,
Chair vive de mon Verbe, âme de mon amour,
Je voulais t'exalter dans ta gloire mystique,
T'enivrer de martyre et te conduire, un jour,

Vierge et doux guérisseur de la terre charnelle
Qui se meurt de péchés, d'angoisse et de remord,
Aux larges bras sanglants de la Croix éternelle
Où les divines morts feront mourir la mort.

La Bête tortueuse et splendide, l'immonde
Serpent de feu, l'ardent Reptile du Désir
Qui broie entre ses nœuds magnétiques le monde
Se fit femme pour te tenter par le plaisir.

Tu cédas aux baisers, abandonnant ton âme
Aux cœurs de chair, aux yeux de chair, aux pleurs de chair,
Faible esclave écrasé sous les pieds de la Femme,
O toi qui dévorais les cieux comme un éclair!

Et te voilà rampant dans la fange natale,
Banal outil de chair perpétuant la chair,
Simple anneau désormais de la Bête vitale
Qui tord dans l'infini son long ventre de ver.

Ah! pleure à présent ta divinité perdue!
Jamais tu n'erreras, beau, souffrant, surhumain,
Par les champs palpitant de ta gloire attendue,
Au bord des lacs heureux et pâmés sous ta main;

Jamais tu n'entreras dans les villes célèbres
Tout ruisselant d'amour, de grâce et de beauté,
Délivrant les yeux clos des funèbres ténèbres,
Ranimant d'un baiser la vie et la santé,

Versant sur les pécheurs, de tes beaux grands yeux calmes,
Les pardons souverains qui rouvrent le ciel bleu
Et vers ton doux royaume, au triomphe des palmes,
Conduisant les élus qui te confessent Dieu.

Jamais les affligés, les filles orphelines,
Les pauvres, les lépreux et les pestiférés,
Faisant de leurs douleurs des voluptés divines,
N'expireront de joie à tes pieds adorés.

Et jamais dans ton ciel d'yeux et d'ailes de flammes
Ne t'éblouiront comme une forêt de fleurs
O millions de lys et de roses! les âmes
Dont ta bouche en baisers aurait changé les pleurs!....

Oui, pleure, dieu tombé! Ta vie est révolue.
Car voués désormais à l'œuvre de la mort
Tes reins engendreront pour la tombe voulue.
Va! L'antique sentence a proclamé ton sort.

Pleure le paradis fermé, dont tu fus l'hôte.
Le sphinx garde le seuil de l'Eden déserté.
Comment reviendrais-tu? Châtié par ta faute,
Tu ne crois plus toi-même en ta divinité.

Ah! ta chute a brisé ton divin diadème!
Retourne dans la Nuit. Et moi, pontife en pleurs
Qui puis faire des dieux mais non l'être moi-même, —
Par ce beau soir mourant, plein d'oiseaux et de fleurs,

Courbant ma tête, hélas! désespérée et vieille
Sur les cadavres de mes songes trépassés,
— Du fond de la vallée adorable et vermeille
Jusqu'au temple éternel où veillent mes pensers

J'entends venir à moi, comme un grand vent qui gronde,
Les râles, les sanglots, les blasphèmes d'horreur
Et les longs cris de mort du misérable monde
A qui j'avais rêvé de donner un Sauveur!

IWAN GILKIN.

L'EAU PROMISE

Pour celles qui dorment dans quelque Tour
Lointaine près des mers
Dans un pâle jour d'écume blonde et d'or
Et dont les chairs moites
Dans ces poussières d'aurore et d'onde
Avec des anneaux de sels et de cristaux
Vêtent mes yeux d'ombre.

Lourdes, sourdes, somnifères!
— O Dieux! que ces rêves sont beaux! —
Leurs chairs sont comme d'étranges contrées
De folie et de mers sans marées
Où sous des voûtes de métaux
Parmi de douces feuillaisons sombres
Croissent de calmes ellébores
Et des ombres.

Elles dorment dans quelque Tour
Lointaine près des mers,
Dans quelque tour que battent les flots
Et dont la lumière est murée
Dans quelque Tour qui fut un tombeau
— Un vol de corbeaux l'environne —
De reines aux couronnes
De diamants noirs.

I

Ce fut une après-midi d'août, en l'ombre seigneuriale et de marbre qu'allongeait en ses dormantes fleurs et ses eaux une demeure d'autrefois pleine de fêtes, qu'apparut cette fille divine avec les Cygnes.

Songeuse là d'on ne savait d'où venue *d'or en sa longue robe en tissée on eût dit et d'eaux* et sa grande chevelure éparse la mystérieuse présence.

Un nain vint qui l'ouït dit :

Je cherche l'eau promise à mes cygnes
Car ils sont tristes de la terre
Et pour moi qui vous suis venue
Reine étrangère
L'hospitalité de gloire qui m'est due.

Et le nain remonté au festin de ses maîtres les mains, écarquillées, en la haute rumeur où se solemnisaient maintenant de vagues pourpres d'attente, un silence se fit et ce fut aux merveilles tout un béant tumulte hilare aux vitraux pour la voir, de gestes, de rires, toute une liesse imprévue de folie.

Mais la grave enfant sans les presque voir, sans daigner les entendre, les yeux perdus en ces hautes verrières où peut-être d'obscures formes sœurs de son âme semblaient lui paraître et lui sourire, restait immobile, distraite en attente jusqu'à l'heure où le ciel se voilant dans le soir, elle s'effaça parmi ses cygnes ingénus, troupe lointaine entre les palmes, dans la fuyance du chemin toute apaisée, toute d'oubli.

Lors Elle fut au château proche, un lac y était ombragé de chênes où par les crépuscules heureux maintes fois, leurrant sa solitude à des songes, plus que ses yeux de reine avait fleuri le mirage de ses Cygnes aimés.

Un couple triste vint à sa rencontre, de bien éteintes gens qui traînaient leurs ombres, deuils et misères, tout un poids de lumières mortes, et leurs mains étaient pâles, hostiles aux bruits, et lentes étouffaient leurs promesses d'ailes sourdes.

Oui, chère Enfant si semblable à la nôtre, belle comme son cœur, sage comme ses lèvres mais las! si farouche, si irrémédiablement obscure, si désespérément au delà de ses claires pensées. Oui, tu seras notre bien-aimée morte, ô fille! tu auras ses bijoux, diamants, coraux et maintes perles, tu porteras ses robes et d'autres bien belles robes encore que toute cette soie fleurie là d'un autre âge et tu chanteras ses défuntes chansons.

Alors ils tendirent leurs mains pour que les cygnes y mangeassent, mais les inapprivoisables cygnes n'y mangèrent point et leur idéale sœur levant ses yeux pleins de soudaines ténèbres comme l'inconsciente, la froide, la morte, Elle aussi, s'en alla de ce stérile amour.

Sans paroles, lente un peu évanouie d'eux dans le furtif des ombres, vague persistance d'or lumière là-bas en déroute, elle évoquait d'autre monde ce songe étrange et doux du couchant que c'est une aube.

Et fut-ce pressenti de ces lamentables âmes qu'attardait à la voir disparaître au fond des routes lointaines comme une stupeur tremblante et trouble?

Lorsque survint la nuit, elle était à quelque palais morne de roches et de fer hanté de légendes, séculaire gloire de tours que gardaient sous des arches tragiques des eaux d'immobiles nuits.

Un vieillard était assis là qui l'entendit non de ses prières, mais du geste de ses chastes bras nus, car ses yeux seuls semblaient entendre et consentit en un sourire d'une ingénue bonté.

A cette inespérée grâce à jamais presque vaine et tarie d'attente, ses joies soudaines étoiles du fond d'elle-même resplendirent sur ses seins, ah! que funestes et fatales, car les mains du vieillard churent sur elles, fièvreuses, et à peine put-elle se rejeter d'un bond farouche et fauve et fuir dans une clameur de ses cygnes, mais non si rapide qu'elle ne vit sur le sacrilège seuil un d'eux et le plus doux, le plus innocemment doux et le plus beau planté d'une épée dans la terre, blanche fleur de sanglante agonie, remontant sur sa tige encore d'un impossible essor vers Elle et la lumière, d'un chant de mort inentendu.

II

Elle s'arrêta hagarde, loin, dans une lande de broussailles et de touffes obscures, comme du ciel et d'un blanc silence dans la nuit, ses cygnes retombaient autour d'elle.

O combien de fois à cette heure, close enfin d'un peu de repos, comme à sa mère et l'abri de son âme elle était là revenue : souffrantes ombres, foyer des froides étoiles, maison d'exil. Oh! que sa vie était lasse de tout et qu'elle n'espérait plus que languide et sans courage — ne voulait-elle pas mourir? après cet asile promis à ses rêves, ce bonheur de si vaine attente, de si longue recherche, toujours déçu.

Elle se souvint de son cygne, le pauvre cygne bien-aimé qui ne put la suivre, le plus innocent et le plus beau, le doux crucifié dans la terre d'amertume et soudain crut l'entendre.

Elle écoutait tournée du côté de ses pas, mais rien ne s'entendait plus que les ténèbres, non même le plus subtil frôlement de ramures ou d'ailes : une solitude de lourde torpeur où seules survivaient vaguement lointaines sur tout ce qui fut là au matin de son espoir : les vitres de la fête hostile illuminée.

Mais plus divine en ses souffles de soie et d'argent que la toute vaine

lumière levée en ce même horizon cruel, la lune en surgit dans les hauteurs, étincelante, soudaine envolée du rêve et de la blancheur pure, consolatrice et sœur épandant un nocturne matin doux et bleu dans les airs où encore nageaient de grandes fleurs inaperçues.

La lune plus alors lui rouvrant ses yeux d'ombre, elle les séchait, les pénétrait, les élargissait d'une extase infinie. Elle toute enfin, s'ouvrant aux caresses de cette inaccessible amie, en fut vêtue en elle-même et au dehors d'une volupté pâle. *Les choses se fondaient en d'étranges méprises nébuleuses, d'eaux confuses, où ses cygnes se jouaient éblouis d'aube équivoque.*

Exhaussée, alors, immatérielle, si peu à la terre, tendait-elle dans ses rayons et comme pour l'en approcher, d'un doux et chimérique geste, ses mains vers sa coupe blanche, elle disait :

Ne te détourne pas de moi
O! ne t'écarte pas de moi
Jusqu'à ce jour qui renaît plein de misères,
Laisse ces lèvres où brûle notre soif
Et qu'a desséchées ma prière,
Se décevoir encor en tes oublis illusoires.
Hélas ma trop haute vasque!
Nacre si fière et si lointaine
Où ne reposera cette immortelle fleur nue
Ouverte en toi et de toi pleine,
Mais en tes nappes suspendue
Jusqu'au réveil,
Boira le triste exil de ton mouvant sommeil.
Telle leurre à l'étanche soif qui me pénètre
Vierge, rafraîchirai-je ma bouche à des fenêtres
Closes de blanches âmes et de froides splendeurs
Sur ce beau songe en fleurs épanouies dont je meurs.

Et soudain comme distraite elle aperçut, et si près qu'y touchaient ses mains, longtemps tû des ténèbres un étincellement de palmes prochaines lourdes de parfums multicolores et de silences.

Jardin perdu de quelque enfance ignorée de bonheur mystérieuse et hantée d'anges, magique retraite d'oubli à peine à la terre et qu'on sentait surnaturelle. Et le doux songe avançait dans ses yeux, lentement sur ses mains immobiles, moires légères et fugaces, trames de blancheurs inécloses et d'étouffants parfums touffus, jusqu'à ce que reparut d'en dessous les dernières ramures noyées d'améthyste et doucement au ras lumineux de ces plis de silence l'infinie solitude bleue de la plaine angélique et claire.

Mais comme elle s'attardait à prolonger en Elle fermant ses yeux à la vie l'ineffable vision dont l'heure de mourir n'était pas revenue et que le rire de cette plaine éclairée déjà d'un peu d'aube et de brise pénétrait en elle.

Son âme aussi s'adombra de silence, enténébrant comme d'une mystérieuse soif de lumières les éblouissantes visions où ses yeux allaient se rouvrir, elle défaillait et doucement semblait mourir et revivre et, dans un demi sommeil comme on regarde entre une crainte de ses cils irisés de quelque paysage, jardin, lac ou lumière, entrevu trop céleste et furtivement en cueille en soi-même dans les ténèbres de ses yeux et la solitude de son âme les grandes fleurs pourpres spirituelles.

III

Là soudain dans son ombre, et surnaturellement ainsi vêtu d'elle et du deuil de ses peines, immobile dans un rêve obstiné, l'anxieuse attitude et comme tremblant, à ce frêle seuil de vierge et d'effroi, d'effleurer le mystère et qu'il ne s'essore, craintif de ses yeux extasiés et de ses mains, avec un étrange et doux sourire, un adolescent se tenait, presque un enfant.

Il avait franchi, sans l'éclat de ce cercle de sourdes lumières et d'ailes, la redoutable garde de ses cygnes, et du fait d'une telle présence si loin de tous en cette nuit, comme des roses tressées en ses cheveux, se reconnaissait un obscur et silencieux convive de la fête d'hier lointaine et qui s'était levé de ses joies abolies et de leurs vains désirs, ce sauveur attendu, ce prince promis, ce mystérieux époux de son âme.

Le même sourire respirait de leur être, la même héroïque allégresse surgissait d'eux, ils étaient partis des fêtes pour les mêmes horizons fabuleux et sans cesse fuyants, leurs bras ne devaient-ils se retrouver et leurs lèvres ainsi s'unir, comme idéale partance s'achevait dans le ciel de leurs yeux inconnus, cette nuit, leur terrestre voyage?

Divine surprise, à se perdre au lointain d'eux-mêmes où s'effaçaient toutes choses, leurs lèvres ne cherchaient elles au delà de leurs lèvres et leurs yeux au delà de leurs yeux, cette face ignorée de leur âme et réfléchie si doucement en cet amour?

Ainsi contemplaient-ils et de quelle extase! aux profondes splendeurs de leur âme unie, le signe d'invisible beauté, l'orbe de gloire et d'exil dont ils étaient pour des jours inconnus immortels et sacrés. — Leur noce humaine s'était consommée, et chue des vierges candeurs dégrafée de son sein, l'adamantine pierre nuptiale laissait se fondre *blanche à ses pieds, et sous l'or*

de ses clartés dénouées, l'impalpable et soyeuse neige dont elle était nue.

Et comme, ravis au dessus d'eux-mêmes et perdus aux extasiantes joies de l'étreinte où défaillent leurs cœurs,

Oh! ce froid, ces frissons, ces murmures, le sourd tressaillement des airs, ces lumières! ils sont sur les marches de vagues formes grandies de l'étincelante pierre tombée et la nuptiale soie aux frissons de source étendue dans la plaine bruit et bleuit et s'éploie et s'allonge, se déroule en dérive, glisse, coule en nappes d'azur, en eaux éblouies, irradiées, s'élargissant infiniment profondes de paix et sereines d'oubli sur l'hostile contrée, les ingrates demeures, vers des rives obscures, Lac, où s'érigent encore du chatoyant tissu des eaux ses si longtemps chères et captives fleurs et d'Or en l'Aurore et dans la Lune, l'Eau promise, immense, infinie où ses cygnes de gloire battent des ailes en triomphe.

★★★

L'HÔTE DES TÉNÈBRES

A Fernand Severin.

Ah! cela serait chose pénible à dire comme était âpre et épaisse, cette forêt dont le souvenir renouvelle ma crainte.

Dante.

« Unique voix du soir, l'âme des cloches tinte,
Douce et plaintive sœur de l'automnale plainte
Qui s'accroche en passant aux fibres de mon cœur. »
..... Le vieux enfant qu'a pris par la main le malheur,
Noir chasseur embusqué sur la route de l'Ombre,
Vers le tranquille azur soulève son front sombre,
Le vieux enfant! — tandis qu'aux horizons croulants
Des mares aux reflets pourris de fiels sanglants
A ses yeux las de vivre annoncent l'agonie
Du soleil attiré par la paix infinie
Que la mort débonnaire a promis aux vivants!

L'ENFANT

Ah! mon Dieu! tout là-bas, sont-ce des olifants
Dont le bruit se rapproche en stridentes fanfares
Et me fait pressentir le chasseur familier
Dont les yeux malfaisants luisent comme des phares!

UNE VOIX, tout bas, derrière lui :

Chimère ! c'est le vent dans le prochain hallier,
L'âme errante du soir qui parle à ton oreille.
Du soir silencieux dont la plainte est pareille
Au silence de ceux qui s'écoutent mourir !

L'ENFANT

Mais, lent fantôme blanc, je vois au loin venir
Avec une douceur que n'ont pas les fantômes,
La Reine à qui mes mains jointes au chant des psaumes
Exhalés par l'amour d'un sang religieux
Ont révélé l'horreur de mes blessures nues ;
Voici ses beaux yeux clairs à la nuit de mes yeux
Révéler le frisson des splendeurs inconnues
Et, premier des espoirs par mon exil conçus,
Les doux bras lumineux de cet autre Jésus
S'ouvrir à l'abandon des royales Détresses
Sur le gibet dressé par leurs mains pécheresses,
Tandis qu'entretenant la fraîcheur de leur sein
Ardent sous les baisers de leur sang qui ruisselle,
Les surveille l'Ennui de son fer assassin.
Pitié des yeux hantés par l'ombre universelle !
Qui regardent toujours les nefs du mal passer
Dans l'éblouissement ténébreux du Baiser
Sous les cieux violets où les glas des rafales
Se mêlent au sanglot des clameurs triomphales !
Pitié des yeux fiévreux où se mira Lesbos
Fleur de glace et de feu, splendeur des oripeaux,
Souveraine beauté des cieux crépusculaires !
Pitié !
Mais le Seigneur exauce nos prières :
Voici, par les chemins familiers du remords,
Voici venir vers nous, joyeux de notre mort
L'ange qui, sur nos fronts ivres des mains divines
Viendra bénir, enfin, la couronne d'épines !

LA VOIX

L'ange te bénira quand l'heure aura sonné!
Mais pour te préparer un front de ses mains digne
Viens remplir dignement ton rôle de damné,
Viens savourer le vin funèbre de ta vigne
Avant que se tairont les cloches, dans le soir!

L'ENFANT

O visions de mes prunelles éblouies.
Pourquoi vous êtes-vous si tôt évanouies
Après m'avoir rendu la force d'un espoir?
Après avoir rouvert les yeux de ma faiblesse
Sur l'immense abandon où cet espoir me laisse,
Sur l'abîme sans fin peuplé de noirs effrois
Où je roule avec la vitesse du vertige,
Où je roule, écoutant mon âme qui s'afflige
De ne pouvoir fixer aux miroirs des parois
Hérissés de couteaux effilés et d'aiguilles,
Mes mains, mes pauvres mains aux vigueurs inutiles!

LA VOIX

Il est temps de rentrer là-bas; quelqu'un t'attend.

L'ENFANT

... Ecoute le triomphe énorme de Satan,
Hideusement paré de la pourpre des fêtes,
Hurler au fond avec la bouche des tempêtes,
Hurler vers moi!

LA VOIX

C'est l'heure auguste du sommeil.
Va! va dormir : voici que l'âme du soleil
Repose dans les bras caressants des ténèbres.
Va! laisse-toi baiser par les lèvres funèbres
Dont les morsures ont la saveur du léthé.
Te souvient-il encor de ma fidélité?
Viens! Je veux te mener, enfant, vers la nourrice
De ta pauvre enfance éternelle, Dolorès!

L'ENFANT

Oh! revoir dans ses yeux l'ombre de ces forêts!
Revoir brûler encor ma vie et son supplice
En ces tombeaux de feu qui lui sont destinés!
O mon Dieu! se compter au nombre des damnés
Et sentir dans son cœur hurler l'amour suprême,
Pareil aux mauvais chiens, tout noirs sur la nuit blême,
Qui, fuyant sous le fouet de fer qui les bannit,
Crachent on ne sait quel sanglot à l'infini!

LA VOIX

Sois celui dont l'amour fut plus fort que la haine!
C'est du fond des beaux soirs de l'amour, que la reine
Des affligés viendra de ses lunaires mains,
Fleurir sous tes pieds nus la fange des chemins!

L'ENFANT

S'enfuiront-ils, les voyageurs que tu redoutes,
Mon âme? — Oh! s'en aller, au rhythme de ces glas,
Vers les écroulements des finales déroutes!

LA VOIX

Va, dors! — Sans oublier ton âme.....

L'ENFANT

Je suis las
De dormir! Ah! pourquoi faut-il que la lumière,
Sacrilège reflet de l'aurore première,
Jusqu'au fond du sommeil fangeux, ô front impur
Qui déjà se résigne au baiser de la fange,
Fasse éclore le songe auguste de l'azur!

LA VOIX

Quelle humaine pitié pourrait t'aider, pauvre ange!
Pourquoi jeter au vent tes précieux sanglots?
Ah! silence! silence! — Et garde en tes yeux clos
Le culte de la chair par l'esprit adorée
Et par l'unique voix de ton sang célébrée!

Surveille bien tes mains, tes yeux, ta voix — et tous
Les pauvres qui de toi réclament le silence!
Et si jamais tu sens venir la défaillance,
Et ton bras s'affaisser et ployer tes genoux
Sous le sublime poids de la croix adorable,
Redresse ton orgueil, bâton du misérable,
Jusqu'au soir où, joyeux de ta finale mort,
Les anges de Jésus aux douces harpes d'or,
Par les doigts lumineux de ta sœur, ô mon frère,
Montreront au martyr l'aurore du Calvaire! »

JEAN BOELS.

PROSES LYRIQUES

I

Oh! hear! All the words have not been uttered!
There is something in the ingenuousness of this passion, worthy of tempting such a soul as thine!

Ce spectacle m'avait réconcilié avec moi-même; je me sentais l'âme assainie, en proie à une virile exaltation, à une griserie de volonté, comme après une course dans le vent âpre et lucide d'un jour de gel.

Et, en réalité, quel élégant et raffiné plaisir, à la muette contemplation de nobles et gracieux acrobates, se déployant, sans efforts ni grimaces, en agiles et souples exercices! D'esthétiques chevaux, d'une fière et nerveuse allure, les sveltes écuyères, la charmante et narquoise bonhomie d'une pantomime me ravirent, et jusqu'aux saillies inimprévues des intermèdes.

Sans vergogne, je me réjouissais à la vue d'un fantasque Figaro barbouillant ses pratiques, d'une munificente savonnée, des pieds à la tête, — lorsque mon jusqu'alors très immobile voisin de stalle se retournant à demi, me toisa d'un air vague, d'une presque imperceptible impertinence.

A mes yeux, l'arène et ses fêtes, soudain, disparurent et s'échafauda un de ces rêves véhéments et trop brefs qui jaillissent au hasard des rencontres, de quelque fortuit côte à côte, car, certes, me coudoyait, ce soir-là, une de ces créatures qu'il serait si follement désirable d'émouvoir. — Un Chérubin, moins naïf encore, sec, anglais, vêtu d'un costume gris, aux teintes mates,

d'une luxueuse sévérité, — un adolescent fumant son cigare, avec le suprême et définitif insouci de ce qui l'entoure, de cette foule, de ces jeux, ordonnés pour lui plaire, — avec une froideur distraitement frondeuse et si jolie.

Sa fine tête, d'une énergie paradoxale et silencieuse, trouée de clairs et fixes yeux impassibles et déjà revenus de tout, se coiffe d'un chapeau aux bords étroits, sceptiquement crâne. — Une silhouette de la plus préméditée, de la plus acide simplicité et charmante d'incisive et pourpensée insolence...

Pourquoi, comment ces correspondantes lignes d'un poète anglais suranné, traduites, jadis, me furent-elles remémorées, sinon ainsi qu'un occulte et mental hommage à ce magnifique indifférent? — « Qui décongèlera tes lèvres glacées? Qui amollira l'arc inflexible et mince de ta bouche? — De ton cœur polaire, — un froid rayonne, invincible, qui me pénètre et m'intimide... C'est, pourtant, dans une coupe nouvelle, taillée en un cristal vierge et translucide, — un breuvage que tu ignores, empoisonné et subtil, et mortel, sans doute, mais enivrant...

« Oh! écoute! — tous les mots n'ont pas été dits! Il y a quelque chose dans l'ingénuité de cet amour, — digne de tenter une âme telle que la tienne!.... »

II

Ma jeunesse s'est épuisée, toute, parmi l'interlope population d'un quartier infâme de cette fabuleuse capitale maritime.

Une affolante odeur régnait là, de viol et de démence. — Les assassins sournois, les retors et compliqués escrocs, les proxénètes cosmopolites me tutoyaient, fraternellement et bavardes, les filles se pendaient à mon bras et me racontaient leurs naïves et turpides amours. De timides jeunes garçons, floraison électrique et troublante de ces vénéneux parages, me confiaient, en rougissant, leurs secrets équivoques... — Ils m'aimaient car j'avais, à cette époque, une étrange éloquence hallucinée, des excuses pour toutes les hontes, des baisers pour toutes les lèvres...

Et, je suis sorti de ce ghetto, plus pur, avec une fierté grandie, incorruptible comme l'acier trempé dans la flamme et dans la boue; — mais, quels inavouables regrets!

III

Ne me considérez pas, adorable et odieuse amie, — ne me considérez donc pas ainsi, car aujourd'hui, quoique vous ne le deviniez point et que

mes yeux vous soient plus imperméables que jamais, je déteste votre douce présence! Ne froncez pas le sourcil, ne vous étonnez plus de mon mutisme... Oui, ni vos beaux yeux dédaigneusement étonnés, ni vos exécrables et délicieuses lèvres boudeuses, ne m'émeuvent, le moins du monde, ce soir!

Taisez-vous, indocile enfant; laissez-moi oublier le but trop positif de vos nobles attitudes rêveuses!... Je pourrais, oui, je pourrais, si je voulais, vous narrer de merveilleuses histoires, incompréhensibles pour vous et qui, pourtant, vous raviraient!... Des contes singuliers et terribles dont vous vous effraieriez autant que de mes yeux, lorsque je vous regarde fixement; lorsque je vous regarde sans vous voir, comme si vous n'étiez pas, vraiment, mon exaspérante, mon angélique amie.

Et, en vérité, il me semble le découvrir seulement, à cette heure, mon unique adorée, — cher cygne qu'il faudra bien se résoudre à étrangler, pour en tirer quelque harmonie! — je crois ne vous avoir jamais aimée! Je fus la dupe, sans doute, de l'outrance naturelle aux gens de ma sorte...

Ah! ah! j'en suis sûr, maintenant, divine ignorante, — je n'ai jamais aimé que mon esprit extravagant, mon esprit diabolique, mon bizarre et triomphal esprit!

IV

LE PAUVRE

Ce mystérieux pauvre obsédait ma pensée. Son attitude d'indigence fière, ce salut équivoque et presque cérémonieux aux passants, ce salut muet et son regard, surtout, qui s'étrangeait de lui-même, se fixait plus haut et plus loin, distrait et ignorant de l'acte honteux auquel d'inouïes infortunes le condamnaient sans doute.

Adossé à la grille du Palais, il me rappelait ce vétéran des armées de Louis Quatorze qui, lassé de sollicitations vaines, mendiait, — singulier disparate parmi ces géométriques ordonnances, — à Versailles, la croix de Saint-Louis sur la poitrine. — Celui-ci, dans sa posture d'insolite misérable, dégringolé aux bas-fonds sociaux et qui semblait se roidir contre tel orgueil insurgé, m'apparaissait, — analogie inévitable, — comme un serviteur délaissé du monarque, méconnu, victime de la parcimonie royale et protestant ainsi en silence, — sans nulle humilité, d'ailleurs.

A mon quotidien passage, il m'honorait de son vaguement solliciteur coup de chapeau. Mon désir de lui dispenser quelque modique aumône, s'intimidait des imaginations réveillées à sa vue, et dont l'évidence me fut

bientôt, irréfragable. Je pressais donc toujours le pas, à cet endroit, malgré le léger remords suscité par cette petite lâcheté. Cette manœuvre journalière, n'échappa point au déshérité, mais il me continua sa solennelle et gratuite politesse, dédaigneusement.... — La vergogne me prit, à la fin, de mon apparente insouciance pour le malheur de ce déchu et n'osant, pourtant, hasarder la banale obole, à ma prochaine survenue, je répondis à son accoutumée salutation, en lui tirant mon chapeau, — très-bas.

V

LA VOIX

— Quel homme es-tu donc ?

« L'ami que tu chérissais d'une si fervente et tyrannique affection, dont tu appréhendais l'absence avec crainte et tremblement, tu l'as perdu ; — cette main que, si souvent, tu serras, se décompose dans la terre fétide, — et toi, tu vis !

« Cet autre, tu l'abandonnas sur le chemin pour ce futile motif qu'il t'aimait trop, car sa soumission te devint insupportable et tu mis en oubli tes promesses et la gratitude jurée...

« Et celle, enfin, à laquelle ta passion furieuse et ridicule, élevait de si sûrs, de si indestructibles piédestaux ? Et... — Quel homme es-tu donc ? »

J'allais m'écrier avec colère : — « Impertinent ! » — lorsque, je ne sais pourquoi, ma superbe, tout à coup s'évanouit et me prosternant, je répondis : — Hélas ! je suis un homme !

VI

LE TOAST

A la fin du repas, dans la salle tout imprégnée du fumet du gibier, du vin, du café et des liqueurs, chacun ayant porté son toast au généreux amphytrion, illustré ses mérites et l'impeccable science de son œuvre, en termes magnifiques, solennels ou ingénieux, une gêne singulière s'appesantit.

Et, instinctifs, les regards des convives convergèrent sur un jeune poète, célèbre, à la vérité, pour sa taciturnité, mais dont le mutisme, pendant cette fête confraternelle, dépassa les bornes de l'extraordinaire.

— Un silence attentif, d'ailleurs, ni affecté, ni contraint et qu'il portait avec une désinvolture parfaite.

Mais, vraiment, ce soir-là, il irritait : — il eût, certes, pu rompre son vœu; à l'exemple de ses amis, commémorer les succès du héros de la réunion.

— Ne porteras-tu donc pas un toast, toi aussi, mon cher Harpocrate? Silenciaire obstiné! — Stylite de tes rêves, vassal de ta pensée, au milieu des saines joies qui t'environnent!... s'exclama, se faisant le jovial interprète de l'indignation générale, un critique grandiloquent et replet.

— L'interpellé ainsi, sourit sans raillerie et sans courroux, et se levant — après un geste de vague acquiescement et un circulaire salut, — il souleva sa coupe et du ton le plus simple, d'une voix dont la fraîche ingénuité tinta à l'égal du cristal des verres :

— Je bois — à la sincérité!

DELZIRE MORIS.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

L'Ame des choses, par HECTOR CHAINAYE. — Paris, Vanier, éditeur.

« Les choses paraissent divines à ceux qui peuvent comprendre leur infinie tendresse; elles pénètrent en eux naturellement, par leur force même et correspondent à tous les besoins de leur esprit ». On verrait, à tort, dans le titre de ce livre et le passage que nous venons de citer, le moindre indice de tendances panthéistes.

M. Hector Chainaye immatérialise, en quelque sorte, les choses, leur confère d'occultes missions, les considère ainsi que des *médiums*, — comme les *signes* vibrants et émus des joies ou des catastrophes futures. — Oserait-on dire, d'une façon paradoxale mais juste, que son objectivisme est tout subjectif?

— Il y aurait, peut-être, un curieux parallèle à établir entre lui et l'auteur de la *Princesse Maleine*. Tous deux voient, avec intensité, le rôle tyrannique des choses dans les événements sublunaires, le sens mystérieux des phénomènes, l'attitude hermétique du monde extérieur, les cauchemars et les hallucinations, précurseurs de désastres.

Cette similaire orientation d'esprit de deux très dissemblables tempéraments diverge, bientôt, d'ailleurs.

On pourrait reprocher à M. Maeterlinck, l'un peu palpable évidence, l'intervention trop précisément météorique de ses présages, la mécanique inimprévue et à la longue, monotone, des aperceptions de ses personnages.

Cette intrusion des contingences revêt, dans *l'Ame des choses*, des modes plus compliqués, moins mélodramatiques et frappants.

M. Maeterlinck traduit ces divinations en un style courbaturé d'effroi,

noir et verdâtre et qui évoque l'idée de maléfiques mixtures chimiques, par de prodigieuses contractions de pensée, de lapidaires ellipses, de laconiques éclairs, phosphoreux et livides. Sa période, violente, d'une concision picturale, est congelée, hérissée d'angoisse.

Chez M. Chainaye, la phrase prismatique, blanche de givre et de lumière, tremble, semble charmée; elle s'électrise à la surprise de tout cet inconnu qu'elle suscite; elle marche lentement, d'un pas somnambulique, parmi ces inouïes régions lunaires, dans cette magnétique atmosphère de suggestions et de rêve, comme si elle craignait voir, tout à coup, à un mot trop brutal, s'évaporer l'univers enchanté, la féerie dont, timidement, elle lève les voiles. — Pareille aux cygnes du lac d'Isoeil, elle « glisse sur le silence ».

Le conte par lequel s'ouvre le recueil, et d'un si insinuant contour, résume bien la manière de M. Chainaye : — les adjectifs caressent, frôlent, les mots s'ouatent : c'est comme la capricieuse chute, assoupie et frêle, d'une neige douce et très pure.

Cette chambre de malade, tout embaumée de calme et de tendre paix, ouvre ses fenêtres sur les gloires du parc et des étangs limpides; la voix des choses s'y élève, y parle à la convalescente qui, affinée et spiritualisée par la douleur, la perçoit et la comprend. Pendant les heures de fièvre ou de détente, tout l'entretient, en ce décor fantômatique qui, plus compréhensif que les gens, toujours inopportuns, — prend la couleur de ses rêves, et finalement, la réconcilie avec la vie.

— Il y a là quelques pages d'une surprenante beauté, profondément originales, et où sont incarnés le plus subtil, l'insaisissable de vagues sensations, d'émotions indéfinies et ténues.

Une seconde nouvelle, la *Cage aux bêtes*, d'une teinte plus sombre, d'une écriture plus accusée, procède de la même inspiration :

— Walther, le doux poète passif, interné dans sa cité natale, hostile, parmi d'incompatibles et hargneux bourgeois, déserte ces milieux pratiques. Mais, à peine installé en la solitude conquise, « il sentit un vide en lui. Une force lui faisait défaut. Et il comprit alors, que la haine comme l'amour retient à la vie, et, qu'aussi bien que les êtres aimés, nos ennemis occupent tyranniquement leur place dans notre cœur et notre cerveau ». —

Cependant, un soir de lassitude, au crépuscule, ses odieux concitoyens, les Maîtres des corporations et le Poète de la ville découvrent sa retraite et lui arrachent la promesse d'un retour prochain.

Après les avoir reconduits, et rentrant, tout, jusqu'à son chien, lui paraît s'être étrangé de lui. Dans la posture, à cette heure ennemie, des choses familières, il déchiffre il ignore quelle réprobation.

Il éteint la lumière dont l'éclat l'épouvante et est non loin de s'assoupir, lorsque ses visiteurs de tantôt se représentent, mais démasqués, cette fois, de leur hypocrisie, étalant la hideur de leurs âmes de boue et de rancune. Et, tandis qu'ils parlent, leurs visages se métamorphosent, le vernis s'écaille, leurs authentiques silhouettes transparaissent. Aux yeux aliénés de Walther, la salle se remplit de fauves, d'ours, de loups et de renards, dont les

prunelles sanguinaires fulgurent de convoitise et qui efforcent leurs gueules, altérées de carnage, vers le coin où il s'est réfugié.

Mais, par un violent effort de volonté, il les maîtrise, les dompte et s'évade, au dehors : — « Demain, dit-il à son chien, demain nous partirons par là. Peut-être les autres hommes sont-ils moins cruels ».

— Les poèmes en prose qui complètent *l'Ame des choses*, sont transcrits en la même langue fluidique et *sensibilisée* : — *Hunald*, un blanc chef-d'œuvre d'élégante grâce, discrète et fine; la *Lune assassine;* les *Amis*; la *Fin du monde;* le *Rêve des eaux*, d'autres encore, à tirer hors de pair et d'une réussite magnifique de précise justesse. On trouvera, certes, en des pages telles que celles-ci, la victorieuse légitimation de cette forme si discutée, de cette forme ambiguë du poème en prose qui permet la réalisation littérale de ces ondoyantes songeries, auxquelles le vers, trop strict et trop net, répugnerait.

ARNOLD GOFFIN.

L'Annuaire du Caveau Verviétois.

Le dixième *Annuaire du Caveau Verviétois* est divin. M. Karl Grün, un esthète du sarcophage, se révèle comme un poète érotique digne de l'Anthologie grecque.

Voici comment M. Karl Grün entend l'érotisme en prose :

« Un pourfendeur de l'érotisme en littérature a dit quelque part : « Soyez des hommes et non des mâles ». J'avoue humblement qu'il me serait bien difficile de ne pas être un mâle, surtout à certaines heures. L'amour platonique ne me sourit pas. Les théories sur l'abstinence m'ont toujours semblé peu sincères et applicables seulement par ceux que la nature a conformés d'une façon anormale. Le système de Malthus est aussi condamnable que la fabrication des ténors pour la Chapelle Sixtine..... Il faut évidemment une certaine réserve dans les rapports sociaux, quoiqu'au fond toute mise en œuvre d'organes soit naturelle, par conséquent estimable. . . . .

. . . . . .

« Il est des auteurs qui croient condamner l'extase amoureuse chez l'homme en disant qu'elle existe aussi chez les animaux, chez les oiseaux, par exemple, qui se parent alors d'un beau plumage et qui chantent à gorge déployée. Qu'est-ce que cela prouve? Que l'homme a beaucoup de choses communes avec les animaux? »

Il faut évidemment une certaine réserve dans les rapports sociaux, mais notre plume n'est pas assez Malthusienne pour refuser un hommage abondant aux théories de M. Karl Grün. Cependant en cette matière, comme en beaucoup d'autres, les théories ne suffisent point. Passons donc à l'application, et suivons M. Karl Grün dans ses pérégrinations amoureuses.

L'esthète de la Vesdre commence par l'Antiquité. Il champalise le nommé Praxitèle, — un Grec qui vendait des « postures » — et ne se gêne pas pour dépiauter sa Vénus, cette déesse sans pudeur

Couvrant de ses deux mains de vieilles bagatelles,
Dans un geste effrayé qui manque de grandeur.

Mais la vieille Hellas n'arrête pas M. Karl Grün, qui, suivi d'une foule de

Jeunes gens affamés d'être un jour citoyens,

et tout en gardant dans ses rapports sociaux la même réserve que M. Carnot, fait irruption dans le monde moderne.

Il se promène dans les endroits *chic* où M. Georges Rodenbach mène ses brebis :

La ville avec son falbala,
Ses équipages à la file
Conduits par des cochers-gala.

Alors, comme il lui serait bien difficile de ne pas être un mâle, surtout à certaines heures, M. Karl Grün, continuant à garder la même réserve dans ses rapports sociaux, s'abouche avec huit exemplaires du type féminin, — successivement, bien entendu.

Il négocie d'abord avec une mondaine (voir Georges Rodenbach, *passim*) qui, tout en cultivant la ressemblance peu banale « d'un camellia ensanglanté par l'hiver », a le tort d'être dure pour ses amis du peuple,

Et, le geste hautain, leur montre ses talons.

Le charme se rompt, et ron ron ron, petit patapon, M. Karl Grün, toujours sans se départir de la réserve qui convient aux rapports sociaux, s'adresse à une humble institutrice. Mais s'apercevant que « la vogue la met au dessous de l'actrice », M. Karl Grün, après lui avoir assuré un traitement d'attente, offre son cœur à une bourgeoise :

Bourgeoise, active abeille, elfe de nos maisons.

Mais voyez le chiendent :

Le soir en falbalas, le matin dans la crotte,
La bourgeoise croupit dans l'uniformité.

M. Karl Grün passe outre, et lance un œil, — un Redon — à une ouvrière. Malheureusement,

Elle est à son travail, sans souci des bouffons.

Une hétaïre nommée Caoutchouchou, à cause de sa facilité à jouer chemin de fer de ceinture, et une écuyère qui « apparaît dans son tricot collant » ne parviennent pas à « lever » l'esthète verviétois. Une poissarde à la raie irréprochable est sur le point d'y arriver, mais M. Karl Grün s'aperçoit, avant de se mettre en frais, que

C'est un salmigondis de femme et de gendarme.

Il se sauve à toutes jambes devant ce bonnet à poils et tombe sur une dévote, en train « d'user le pavé de son front défrisé ». L'esthète entre dans une violente colère :

Ce cloporte en jupons n'a plus rien de la femme.

Et, à l'heure funeste où

.. ... Le droit civil n'a plus qu'un faible râle

va se réfugier dans « l'œil ouvert d'une amie » grâce à laquelle il pourra

..... faire
Avec ou sans notaire
Vagir un doux berceau.

Puis M. Karl Grün s'endort d'un sommeil réparateur. Do, do, l'esthète do.

PUCK.

.....

CHRONIQUE ARTISTIQUE

LE SALON DE L'ESSOR

En vérité, je ne sais trop pourquoi je viens d'écrire ceci, car ce ne sont pas les tentures vétustes, ni les sièges biscornus que l'on y voit, qui vaudront à cette exposition le titre de « Salon » ; et, s'ils s'appellent Essoriens, les membres de ce cercle ne sont rien moins qu'essorant. L'Essor! c'était bon au temps jadis, lorsque sur les catalogues — plus vierges, quoique moins blancs qu'à présent — éclataient ces noms prestigieux : Degroux, Schlobach, Van Rysselberghe, etc., — noms de jeunes, pleins de promesses sinon de talent, qui portaient en eux la conscience de leur force et sentaient la personnalité les mordre au cœur. Oh! oui ce temps est loin, plus loin que les neiges du bon Villon et que le vert paradis des amours enfantines, dont parle Baudelaire. Ceux qui valaient ont disparu du cercle un à un; quant aux autres, nous les voyons enlisés, pour la plupart, dans une nuit sans réveil. Ce qu'ils appellent leur art est devenu une simple habitude, un simple passe-heures. Aucune des questions esthétiques agitées autour de nous, et qui resteront les plus beaux joyaux au front de cette fin de siècle, n'a le privilège de les préoccuper. Leur peinture est compassée, sanglée tel un bourgeois dans sa redingote; elle a le sourire jaune des choses à leur déclin, la tranquillité dangereuse des académiciens. Ce qui manque surtout à ceux dont j'aurai à parler, c'est la jeunesse, l'enthousiasme, ces fleurs ne fleurissant qu'une fois — probablement parce qu'elles sont le printemps du cerveau, le ciel criblé d'étoiles ou l'azur de midi de l'intelligence. La jeunesse est pour ces peintres, au sens petit du mot, ce qu'elle était pour Tristan Corbière au sens élevé : C'est bon un jour, se sont-ils dit, et ils l'ont abdiqué à la hâte comme un vêtement incommode. Mais le châtiment n'a pas tardé ! Le cerveau s'est encrassé à cette indifférence et maintenant il n'est plus qu'une mer morte où, si l'on s'y penchait, on découvrirait bien autre chose que de l'asphalte.

Cependant il doit y avoir de l'asphalte aussi. C'est pour cela, sans doute, que ces messieurs voient tout en deuil et peignent de même. Qu'un nouveau entre à l'Essor, et l'année suivante il broiera du noir avec plus de désinvolture que Paul Bourget dans la caricature des *Hommes d'aujourd'hui*. Après le noir — le vrai noir s'entend — viendront le cirage, le jus de tabac, le vert pituite, liés par une sauce non moins drôle. La couleur type sera atteinte, et celui-là qui aurait peut être fait « quelqu'un » se noiera dans sa marmelade comme Clarence dans sa barrique de vin. A quoi cela tient-il? Je renonce à l'expliquer. Pourtant les faits sont là — indéniables — et l'on se demande comment les quelques artistes qui ont échappé à l'envoûtement général s'y sont pris pour ne pas déchoir.

Qu'on n'aille pas se récrier ; j'atténue plutôt. On prouverait aisément le manque de direction intellectuelle de ces peintres, au moyen de certains détails de leur faire, mais je n'ai pas le temps d'entreprendre ce travail, et voici un tableau qui complètera ma pensée. Pour titre : *Coin intime*, auteur : M. Georges.

Le sujet est très simple : un atelier blanchi de jour, au fond duquel un bonhomme en blouse brosse une toile. L'homme fume, ce qui n'est pas si ridicule, mais que vient faire là le second personnage? C'est une femme, une bourgeoise très « été de la Saint-Martin » qui, les mains sur son tablier bleu, surveille, de sa chaise, la marche du pinceau. Voilà l'intimité. Eh bien ! je la trouve, moi, pitoyable. Ce peintre qui ouvre devant son cordon-bleu, me rappelle Henry Gréville cuisinant ses romans en même temps que son pot-au-feu, et je ne puis ne pas me dire que bien des Essoriens en sont arrivés là.

Plus pitoyable encore, le placard de M. Albert Dillens — un ancien celui-là — baptisé : *Déménagement en Zélande*. On y voit une eau d'étoupe, des végétaux en fer blanc, des moulins condamnés à ne jamais tourner. Sur l'eau glisse une barque avec dedans des personnages, des ustensiles. Les figures sont si rudimentaires que l'on se demande comment elles ont été admises; quant aux ustensiles, ils ont certainement été copiés sur des modèles de boîte à jouets. La vie des choses échappe complètement à M. Dillens. Sa barque, coupée exactement en deux, parce que la moitié seulement doit être vue, ressemble à celles avec « Congo » dessus que les photographes disposent autour des bébés que l'on mène faire risette devant leur appareil. Pour couleur de la fumée et du noir, même dans les clairs — noir partout.

Puisque je parle de noir, je me débarrasse volontiers de M. Levêque qui, au lieu de vernis, emploie pour sûr de la laque. Il expose un *Job*. Je cherche encore lequel des personnages postés sur la toile est le vrai. Est-ce celui au ventre pareil à une outre? Et pourquoi dorment-ils tous dans ce paysage fatal dont on veut nous épeurer, comme on effraie les enfants en leur parlant de l'homme au sable?

Passons M. Bellis et ses *Maréchal Niel* au beurre noir, M. Vanden Eycken avec ses chiens postiches, M. Seghers dont les *Azalées* pourraient aussi bien être n'importe quoi, puis stoppons devant l'envoi de M. Hannotiau.

Celui-ci est allé à Bruges (du moins il faut le croire, c'est de là qu'il date ses toiles) et il n'y a vu que des femmes à mantes — sans calembour. Il en fourre partout, vues de dos généralement — ce qui évite de devoir faire une figure. Rapprochez ces femmes de celles signées Mellery ! Celui-ci en dessine de pareilles, seulement quand il nous montre le vêtement, il en fait, si l'on peut dire, la philosophie. Ici rien de ce genre. Rien de plus drôle que le dessin intitulé *Souvenir* où, pour donner un air étrange à un crucifix, M. Hannotiau le représente sous la forme peu révérencieuse d'un hippocampe. Avec le sujet choisi, il y avait moyen de faire une œuvre de valeur « disant » la poésie de certains coins de la cité au fier beffroi. Mais pourquoi de la poésie? et tant piètre est son sens artiste, que M. Hannotiau a flanqué le premier plan d'une femelle à l'instar de celles des diplômes de concours agricoles. Un autre dessin — *Déclin de jour* — rappelle en lourd celui si fin mis par M. Fernand Khnopff en tête du livre de Grégoire le Roy. Quant aux pastels de M. Hannotiau... *Animus meminisse horret.*

Parlerais-je de M. Herbo? Le public est avec lui comme le Seigneur avec les justes, et les intelligents sont fixés à son égard au moins autant que moi. Je veux dire un mot néanmoins du *Portrait de Mme Caron.* L'admirable tête dans la réalité ! Figure expressive, dont le repos même est un livre ouvert ; figure changeante au front en éveil, aux yeux profonds, doux et terribles, énigmatiques aussi, aux narines palpitantes. Vous croyez voir cela ici, détrompez-vous. M. Herbo a métamorphosé la grande artiste avec la facilité que mettait l'enchanteur du conte enfantin à métamorphoser une princesse en truie. Le front est rabaissé; les yeux, sans expression, sont égarés comme d'une qui regarderait tourner des tables; les lèvres manquent de chaleur, de sève. C'est faux, faux, et conventionnel à l'excès. Or, que penser de celui qui ne peut tirer parti d'un tel... modèle?

De son côté M. Duyck taquine les divinités païennes. Chacun son goût, pas vrai ? Voici Diane. Les peintres d'autrefois se plaisaient à en faire une beauté sauvage, jaillissant avec l'inattendu d'une fleur volontaire ou d'un météore illuminant la torpeur des forêts. M. Duyck en fait une serveuse de café-concert à l'heure du caprice ; chacun son goût encore une fois. Pour qu'on sache bien que c'est une chasseresse, M. Duyck a mis à ses pieds une biche morte. Les vieux peintres, quand ils ne la montraient pas simplement au bain, faisaient voir Diane bandant son arc en un geste plein de grâce vigoureuse vers les fauves fuyant au loin. Je ne dis pas si cela me plaît mieux, je compare. Maintenant Diane aime les bois, c'est pourquoi M. Duyck lui fait faire des signes au paysage du fond qui, fort peu habitué de jouer à la forêt de Birnam, n'a pas l'air de comprendre ce qu'on lui veut.

M. Crespin a manqué sa vocation. MM. François, Le Bon et Taverne auraient bien fait lors des débuts de Coosemans et d'Asselberghs. M. Hamesse malmène des printemps et des automnes. M. Jelley a de vagues portraits, des paysages et des intérieurs soignés. Ici j'ouvre une réflexion. Les Essoriens abusent du macabre et je trouve que cela sent de loin le rapin. C'est ce qui me déplaît chez M. Lynen — un original au de-

meurant. Très bien, ses enluminures pour une légende de Ch. De Coster. *Pauvre terre*, du même, une anthologie des misères et des vices, a des côtés intéressants, des plans et parfois des tons à la Degroux. M. Ludwig dédaigne ces tons; il suit la bonne recette essorienne, ainsi que M. Mayné. On connaît M. Van Damme-Sylva. Si on ne le connaît pas on pourrait le connaître, autant que MM. Viandier et Devleeschouver M. Van Gelder a le tort de songer à Raffaëlli. La toile de Mme Lacroix gagnerait a être refaite. MM. Dierickx, J. et O., sont également de vieilles connaissances. Le premier a des moyens d'exécution très simples : quatre bandes de couleur = *Soleil couchant*; trois loques au haut d'un entonnoir signifient : *Les nuages se déchirent aux cimes des monts.* M. Dierickx, J., a fait, sous le titre modeste de *Portrait*, une sirène moderne qui, la figure barbouillée de suie, attend les... pécheurs, devant un arbre, en effeuillant un bouquet. J'ai, d'ailleurs, oublié si ce sont des marguerites.

Il y a quelque chose dans la couleur de M. Ciamberlani, M. Houyoux mérite une mention pour avoir fait un parasol rouge, d'un rouge lumineux, chose rare à l'Essor. M. Neuhaus a une lumière approximative. M. Lacroix refait les primitifs; ses droites manquent de mouvement alors que ces lignes en ont tant chez les primitifs qui mirent de la vie même dans l'arrêt de toute vie. M. Fichefet a un bon portrait ; par contre, je ne puis sentir sa « *Fin de jour* » qui devrait s'appeler « la femme aux pieds coupés » par opposition à « la fille aux mains coupées » du poète Quillard.

Je dois parler de M. Wollès, car il n'est pas le premier venu. S'il voulait quitter les sentiers battus !... M. Wollès a une façon de sentir assez pareille en délicatesse à celle des femmes, mais il la rend « mâlement ». Voilà surtout ce qu'il a de caractéristique. Je ne serais pas étonné d'apprendre que cela est dû à une question de milieu.

Arrêtons-nous à M. Delville, peintre et poète. En poésie, il a découvert *Saint-Jean le Théologien*, le sombre ascète apocalyptique, dit-il; en peinture il n'a rien découvert du tout : c'est heureux. Regardez ses portraits en vous souvenant des promesses que leur auteur donnait à sa venue, et dites si ce n'est pas à désespérer de pouvoir espérer en qui que ce soit. Toutefois, M. Delville ne s'en est pas tenu là. Proche les portraits on voit un dessin immense, aux proportions renouvelées de l'éléphantesque *Piscine de Bethsaïde* de Jean Quellin à Anvers. Le dit dessin s'appelle *Cycle passionnel*. Le sujet en est pris à Dante, adorable idée rappelant l'exercice du peintre français qui s'est avisé un jour d'entoiler (sic) le *don Juan aux enfers* de Baudelaire. Outre qu'on doit laisser de pareilles œuvres dans l'état où elles furent révélées, M. Delville a mal digéré ce qu'il a lu. Il s'est dit, sans doute : l'Enfer est un « grand » poème, Dante est un « grand » poète, donc il faut les montrer en grand. C'est ce qu'il a fait, mais sans nulle grandeur, allez! Ce *Cycle* est un étal de têtes, de troncs, de bras, de pieds jetés au hasard, avec des intentions canailles autour. Comme conception, une fausse couche de Wiertz, comme exécution, une multiplication laborieuse du géant Antigon de Jef Lambeaux.

Il me reste à parler de quelques peintres et je dirai ce que je pense d'eux

avec la sincérité dont je suis sûr d'avoir usé envers les autres. Dans cette exposition trois noms tranchent sur le tas : MM. Coppens, Dardenne, et Frédéric.

De M. Coppens j'aime les marines. C'est vu en artiste chez qui les sensations ne restent pas à fleur de peau. M. Coppens nous montre la mer des beaux jours et il nous la montre d'une façon à laquelle il manque fort peu de chose pour être grande. Ses lointains se reculent — j'allais dire à perte de vue — dans un bain de clarté harmonieuse et profonde, et font songer aux lointains du peintre japonais Kouniyoshi. La vie s'y joue en des détours rendus savamment. Quand on a regardé ces toiles pendant quelque temps, on se croit là bas, au bord de cette eau qui chante si doucement que c'est un songe exquis, sans Mignon ni Graziella.

L'exposition de M. Dardenne manque relativement d'unité. Autant de toiles, autant de genres différents. Je serais le dernier à critiquer ces essais qui sont d'un ne voulant marquer le pas et qui ne le marquera. Le passé de M. Dardenne en est une garantie. Voyez maintenant ses paysages; ils palpitent, ils vibrent. Lorsqu'il appelle une toile *Printemps*, le printemps s'y avive vraiment au frisselis des feuillées. *Coin d'étang* est d'une poésie automnale intense, blottie dans une belle gamme de couleur. *Vossem*, où s'épanouit la gloire des fleurs chauffées de soleil, *le Bain des gosses* — mauvais ce « gosses », — très lumineux, sont de bons numéros également.

M. Georges Destrée signalait ici, l'an dernier, les titres de M. Frédéric. Je n'en retrancherai rien. Cette fois encore ses dessins marquent davantage que sa couleur — fraîche, exubérante et calme en même temps, mais moins personnelle, je trouve. *Le Ruisseau* est d'une conception non banale. La caressante farandole de chairs roses, sertissant des yeux bleus, farandole qui se déroule au fil de l'eau joyeuse parmi le paysage sourieur! Les dessins — faisant « l'historique » du pain — révèlent des mouvements pris sur le vif, des attitudes étonnamment réelles mais quasi épiques, des gestes, des regards, des ambiances, dont l'expression est d'un maître. Puis, quelle diversité dans les noirs, et la lumière et la vie des choses !

La sculpture à l'Essor est bien pauvre. Bustes, médailles, chevaux, soldats, nourrices, escrimeurs et garde civique, tel en est le bilan. Cela est signé Braecke, De Vreese, J. Dillens, Keller, Lagae, Samuel — noms connus que chacun appréciera à sa façon.

ALBERT ARNAY.

CHRONIQUE MUSICALE

QUATRIÈME CONCERT POPULAIRE. — HANS RICHTER.

Comme Joseph Dupont l'a très justement dit, au banquet qui réunit, en l'honneur de Hans Richter, après le dernier Concert populaire une trentaine d'artistes et de littérateurs, le célèbre chef d'orchestre, interprète si consciencieux que son talent s'élève presque à la hauteur du génie créateur, filial dépositaire, pieux détenteur des traditions du Maître, est venu apporter à Bruxelles, l'âme même de Richard Wagner.

Hans Richter est, pour ainsi dire, le plus fervent chevalier du Graal wagnérien.

Nous avons fréquemment assisté à de fort remarquables exécutions de la musique du maître saxon, mais jamais ces exécutions n'ont revêtu pareille clarté. Les derniers voiles qui offusquaient çà et là les formes aussi pures qu'originales des chefs-d'œuvre, sont tombés pour toujours et ceux-ci nous apparaissent à présent dans toute leur splendeur.

A ce propos on a parlé de prodige, de révolution, de radicale métamorphose de l'orchestre, et des Botocudos, conseillers communaux, Sorrentins et Sorrentines, dénigreurs plus grotesques que malfaisants, ont même été jusqu'à opposer la « manière » de Hans Richter à celle de Joseph Dupont. Or, rien n'est plus injuste, plus faux, plus extravagant.

Hans Richter, quels que soient son prestige et sa science, n'aurait jamais obtenu, comme c'est le cas, après deux répétitions et un raccord seulement, une interprétation aussi nette, aussi fouillée, aussi lumineuse, si l'orchestre n'avait été initié de longue date par Joseph Dupont, au génie du grand novateur allemand et rompu, sans cesse, grâce à notre éminent compatriote, aux grosses difficultés techniques inhérentes à l'exécution de partitions luxuriantes entre toutes.

On peut affirmer que Joseph Dupont avait préparé et entraîné ses musiciens de telle façon, que lorsqu'il a cédé le bâton de mesure à son illustre collègue allemand, l'orchestre est entré d'emblée, sans hésitations et sans repentirs, dans les intentions complémentaires de Hans Richter. En d'autres termes, Joseph Dupont avait achevé le tableau, et c'est Hans Richter qui a procédé au vernissage. Et si cette séance compte parmi les auditions musicales mémorables, il faut en rapporter l'éclat et la réussite, au moins autant qu'à son illustre confrère autrichien, au vaillant et opiniâtre directeur des Concerts populaires, à l'artiste convaincu, depuis plus de trente ans le principal promoteur de notre régénérescence musicale.

La part des mérites respectifs étant établie, rien ne nous empêche de reconnaître la prodigieuse virtuosité du chef d'orchestre allemand. Les pages les plus touffues de Wagner, par exemple l'ouverture des *Maîtres*

Chanteurs, contractent une limpidité extrême, les thèmes se détachent avec une précision insoupçonnée, le tout revêt une allure quasi-classique. Rien n'est laissé au hasard, aucun bafouillage, les instruments chantent et concertent sans agitation intempestive. Le calme olympien, la sereine vigueur, l'imperturbable équilibre du chef sûr de sa force, inspirent une confiance absolue à ses acolytes.

Religion de *Parsifal*, lancinantes amours de *Tristan*, héroïsme des *Walkyries*, et la divinité qui s'humanise, de Wotan ; et même l'importance académique des *Maîtres Chanteurs;* l'orchestre a superbement exprimé ces diverses caractéristiques.

Emile Blauwaert, le Gurnemanz des dernières représentations de *Parsifal*, à Bayreuth, a chanté d'une voix robuste et mordante, qu'on eût voulue plus tendre par moments, les pathétiques adieux de Wotan.

INTERIM.

MEMENTO

Louis Artan, le peintre de marine, vient de mourir. Comme presque tous les artistes sincères, n'ayant pas travaillé pour la renommée bourgeoise, il s'en va presque ignoré, connu de la seule élite qui s'intéresse encore à l'art et sait discerner quelques œuvres parmi l'universelle cabotinage de notre époque. A l'heure où un marchand de loques, résumant tout le goût de sa caste, trouve de quoi payer un Meissonier huit cent et des mille francs, il meurt pauvre, sans cette gloire de l'or qui fait la renommée aujourd'hui.



Voici le Waux-Hall ouvert, les rêveuses valses allemandes sous les ombrages nocturnes par les soirs tièdes d'été. De plus, un programme admirable : tous les jeudis concert extraordinaire et audition de musique des écoles russe, française et belge.



Rops ne fait plus de frontispices, ce qui explique pourquoi il ne tient pas ses promesses envers la *Jeune Belgique*. Voici ce qu'on lit sur un prospectus trouvé à Namur :

Immense succès

LE

ROPS-BORRY

breveté S. G. D. G.

Immense succès : le meilleur de tous les produits pour obtenir un vin exquis de 8 à 10 centimes le litre.



Stoumon et Calabrési ont trouvé la place bonne; ils conservent la direction de la Monnaie et, pour amadouer les critiques grincheux, annoncent qu'ils ont signé le traité qui leur accorde le droit de jouer *Siegfried*, l'an prochain.



M. Dietrich a exposé ce mois au *Cercle artistique*, une série de splendides reproductions photographiques d'après les tableaux des principaux musées. Elles sont dues à Braun de Paris. Il y a entre autres des Rembrandt, des Velasquez, des Perugino admirables; ce sont de véritables œuvres d'art où toute la magie de l'original est rendue d'une façon merveilleuse.



Voici pour ceux qui espèrent en un grand théâtre populaire où se régénérerait un art plus vaste et plus général :

A Kussnacht, sur le lac des Quatre-Cantons, en Suisse, on vient de constituer une Société dramatique qui se propose d'exécuter en pleine campagne le « Guillaume Tell » de Schiller. — La tragédie sera représentée sur le territoire même où, d'après la légende, le héros, grâce à son courage jeta les bases de l'indépendance de son pays.



Il y a *l'Abbé Constantin*, mais il y a aussi *la Bête humaine*. Voici à ce sujet du Sarcey francuistre toujours :

Que vous dirai-je? J'ai pris le livre un soir en attendant l'heure du théâtre. Je l'ai laissée passer, continuant ma lecture, et à trois heures du matin, je me suis surpris encore lisant ce roman, *et n'ai pu être chassé dans mon lit que par ma lampe qui m'a abandonné en chemin*. C'est le seul roman de Zola qui m'ait ainsi tenu sous le joug; j'ai pris, quitté et repris *l'Assommoir* avec une curiosité éveillée, mais non passionnée. Cette *Bête humaine*, elle est amusante comme un roman d'Eugène Sue ou de Gaboriau. On veut en connaître la fin.

En voilà un nouveau système de lampe! très bon pour les critiques nocturnes ; elle les chasse dans leur lit mais refuse d'aller

coucher avec eux. Nous comprenons ça lorsqu'il s'agit de Sarcey.



Très beau numéro de juin du *Mercure de France* : *Stéphane Mallarmé*, Mariana ; *Albert Jamain*, Keepsake ; *Charles Morice*, Sur l'Absente ; *Laurent Tailhade*, Ballade ; *Louis Dumur*, A propos de l'accent tonique ; *Ernest Raynaud*, Paysages ; *Alfred Vallette*, In perpetuum ; *Jean Court*, Tambourins ; *Charles Merki*, Le Refuge ; *Renard*, Les petites bruyères ; *G. Albert Aurier*, l'Auberge ; *Edouard Dubus*, sur un livre d'occulisme ; *Louis Denise*, le Salon ; *Remy de Gourmont*, littérature anglaise.



Nous lisons dans *l'Eventail* :

Breslau. — Le Lobetheater de cette ville, a eu l'audace grande de monter la *Puissance des Ténèbres*. Il est vrai de dire que le directeur, M. Witte-Wild, a coupé ou atténué ce qui était trop brutal, de manière à donner à l'ouvrage *un caractère un peu plus doux* (*sic*).

Tolstoï va être charmé d'apprendre que cet excellent M. Witte-Wild a si bien tripatouillé son drame, que les sensibles habitants de Breslau ont pu voir représenter la pièce sans trop frémir. Ce brave homme de directeur a, du reste, poussé le respect des nerfs de son public jusqu'à confier le rôle de l'avide, perfide et criminelle Matrinona à l'actrice la plus aimable de sa troupe. Ainsi le personnage est devenu supportable, dit un critique du crû,



Veut-on savoir le nombre d'exemplaires auquel furent tirés les romans de Zola? Voici dans l'ordre d'apparition la série des « Rougon-Macquart ».

La fortune des Rougon, l'ouvrage de début, n'a été tiré qu'à 22,000 exemplaires, *la Curée* s'est élevée à 33,000 ; viennent ensuite *le Ventre de Paris*, 30,000 ; *la Conquête de Plassans*, 22,000 ; *la Faute de l'abbé Mouret*, 44,000 ; *Son Excellence Eugène Rougon* 21,000 ; mais avec *l'Assommoir*, Zola connaît les joies des tirages formidables, car le roman s'enlève à 117,000.

Une Page d'amour est tirée à 70,000, mais *Nana* a 155 éditions, 155,000! C'est le point culminant, l'apogée. Les autres volumes de la série, tout en ayant un nombre respectable d'éditions, n'atteindront pas un pareil chiffre : *Pot-Bouille*, 75,000 exemplaires ; *Au Bonheur des Dames*, 55,000 ; *La Joie de vivre*, 44,000 ; *Germinal*, 83,000 ; *l'Œuvre*, 50,000 ; *la Terre*, 88,000 ; *le Rêve*, 77,000.

Cela fait, en tout, 986,000 volumes ; en y ajoutant les 45,000 exemplaires qui constituent le *départ* de la *Bête humaine*, on obtient 1,031,000. Le million est dépassé.



La reproduction de l'original portrait de Paul Verlaine que nous offrons aujourd'hui à nos abonnés a été confiée aux soins de M. Lebizay, le très sympathique directeur de la *Société des Arts Graphiques* de Bruxelles. On a vu avec quelle perfection le dessin de Paterne Berrichon, a été rendu. M. Lebizay, un ami dévoué à la *Jeune Belgique* et qui fut quelque peu de ses débuts, en a fait une œuvre d'art.

Nous lui adressons ici nos plus sincères remerciements.



Un des jeunes poètes les mieux doués du nouveau Parnasse français, Ephraïm Mikhaël, vient de mourir, à Paris, âgé de vingt-trois ans.

Ephraïm Mikhaël fut mêlé, d'assez près, à notre renouveau littéraire. On n'a pas oublié sa collaboration à la *Basoche*, où il coudoyait MM. Jean Lorrain, Pierre Quillard et Ajalbert. Avec trois poètes belges, MM. Charles Van Lerberghe, Maurice Maeterlinck et Grégoire Le Roy, il avait fondé, à Paris, vers la même époque, une revue intitulée la *Pleïade*.

On a de lui un recueil de poèmes l'*Automne*, publié à Paris, chez Alcan-Lévy, en 1886, et un poème dramatique le *Cor*

Fleuri, joué au Théâtre-Libre, par les comédiens de M. Antoine le 10 décembre 1888.

Ephraïm Mikhaël laisse un certain nombre de poèmes épars dans une foule de journaux et de revues.

Son œuvre, hélas complète, paraîtra prochainement dans la petite collection blanche d'Alphonse Lemerre.



Une autre mort nous est aussi annoncée de Paris, celle de M. Gaston Dubedat. Fondateur et Directeur des *Ecrits pour l'Art* où furent un instant groupés René Ghil, Achille Delaroche, Albert Saint-Paul, etc., il espérait la rénovation poétique. Il ne laisse aucun écrit : Sa participation au mouvement littéraire fut d'avoir accueilli et encouragé ceux en qui il avait foi.



La *Gazette anecdotique* n'est pas contente de nous. Le mot « palmipède » la navre, et elle s'excuse d'avoir cueilli chez des confrères les calembours de l'an huit dont nous nous sommes égayés. « Aucun n'est de nous », ajoute-t-elle.

Il ne manquerait plus que cela, chère *Gazette*. Mais le seul fait d'en cueillir de tels, dénote un état d'esprit inquiétant.

« Tout cela est bien faible comme argument, continue la bonne *Gazette*, et ne prouve pas que les œuvres de Messieurs X ou Z soient intelligibles. »

Evidemment, mais cela ne prouve pas le contraire, non plus.

La *Gazette anecdotique* ne comprend pas les *Nombres* de M. Emile Verhaeren ; il est vrai quelle n'entend goutte à *Axël*. Elle en convient. Notre collaborateur est donc en bonne compagnie.

Ceux qui voudraient savourer les commentaires de M. Pet-de-Loup, homme sévère mais juste, n'ont qu'à se procurer le numéro du 30 avril de la *Gazette anecdotique*, en vente à Paris, rue de Lille, 7.

Là, sommes nous gentils, pour des hallucinés? La *Gazette anecdotique* ne nous accusera pas de ne pas lui faire de réclame? Au revoir, la belle ; nous vous lisons attentivement.

P. S. La *Gazette anecdotique* ne coûte que 18 francs par an, calembours compris.



Dédié à des Esseintes :

« J'ai fait, ces jour-ci, connaissance d'un personnage assez étrange qui, pour son plaisir solitaire, se joue de la flûte à parfums.

« Cet instrument est de son invention; j'en ai vu l'unique exemplaire; il est construit de la façon suivante : le tuyau de la flûte est cloisonné, divisé en une douzaine de compartiments qui ne communiquent pas entre eux, mais qui tous communiquent avec l'extérieur par un orifice étroit; dans chacun des compartiments est un godet de verre, où l'on met un parfum à son choix; on peut faire passer au dessous un courant d'eau plus ou moins chaude, de façon à exagérer ou à restreindre l'intensité d'évaporation des odeurs... Au lieu de promener ses doigts sur cette flûte, c'est la flûte que l'on promène sous son nez, — le geste est même assez comique.

« J'ai eu les honneurs d'une séance, j'allais dire d'une audition : on m'a fait respirer successivement, de la sorte, rangés en bataille dans les godets de la flûte, du foin coupé, du muguet, du lilas, du thym, du romarin, de la violette, du chèvrefeuille, de l'acacia, du tilleul, tandis que l'inventeur, heureux de mon admiration, s'écriait : « Que pensez-vous de l'air champêtre? en voilà de la mélodie pastorale!... »

« La première fois, cela paraît étrange; mais aidé par les explications de l'inventeur, on en arrive assez facilement à se suggérer un décor : un pré, du foin en meules, des fleurs dans l'herbe rase, un buisson fermant la prairie, quelques grands arbres çà et là.

« Il y a seulement à ce système un assez grave inconvénient que l'auteur lui-même confesse : si l'on respire successivement la

série qu'enferme la flûte, l'odeur des premiers godets ne se dissipe pas tout de suite pour faire place à l'odeur suivante; elle demeure, imprègne pour un long moment la muqueuse nasale, se mêle à l'odeur qui vient ensuite, et ces odeurs, empiétant les unes sur les autres, forment une confusion comparable au chant de *Frère Jacques*, à ce que l'on nomme en musique « un canon ».

« Une succession de notes parfumées, une mélodie de parfums est donc chose momentanément irréalisable, jusqu'au jour où le vieil amateur, qui m'apprenait toutes ces choses, aura découvert ce qu'il cherche avec une ardeur enfiévrée, une substance neutralisante, intercalée entre chaque trou de sa flûte, éteignant les vibrations du parfum précédent, laissant toute sa pureté à la note suivante.

« L'harmonie, en revanche, serait plus facile à réaliser : ce que l'on appelle un bouquet en parfumerie est, à peu de chose près, l'analogue d'un accord, l'un n'étant qu'un ensemble simultané de notes, l'autre n'étant qu'un assemblage homogène, lié d'odeurs diverses.

« On a voulu de même rapprocher de la gamme élémentaire une gamme de six extraits de fleurs fondamentaux, servant de base à presque toutes les combinaisons de parfums : oranger, rose, jasmin, violette, cassis, tubéreuse. Mais tout cela me semble, pour le moment du moins, purement théorique et fort loin d'une application pratique intéressante.



José-Maria de Heredia, vient de donner à la *Revue des Deux-Mondes*, une série superbe de sonnets; en voici trois parmi les plus beaux :

APRÈS CANNES

Un des Consuls est mort, l'autre fuit vers Linterne
Ou Vénuse. L'Aufide a reflué, trop plein
De nos cadavres. La foudre au Capitolin
Tombe, le bronze sue et le ciel rouge est terne.

En vain le Grand Pontife a fait un lectisterne
Et consulté deux fois l'oracle sibyllin ;
D'un long sanglot, l'aïeul, la veuve et l'orphelin
Emplissent Rome en deuil que la terreur consterne.

Et chaque soir, la foule allait aux aqueducs :
Plèbe, esclaves, enfants, femmes, vieillards caducs,
Et tout ce que vomit Suburre et l'ergastule ;

Tous anxieux de voir surgir au dos vermeil
Des monts Sabins où luit l'œil rouge du soleil
Le chef borgne monté sur l'éléphant Gétule.

LA TREBBIA

L'aube d'un jour sinistre a blanchi les hauteurs.
Le camp s'éveille. En bas, roule et gronde le fleuve
Où l'escadron léger des Numides s'abreuve.
Partout sonne l'appel clair des buccinateurs.

Car, malgré Scipion, les augures menteurs,
La Trebbia débordée, et qu'il vente ou qu'il pleuve,
Sempronius Consul, fier de sa gloire neuve,
A fait lever la hache et marcher les licteurs.

Rougissant le ciel noir de flamboîments lugubres,
A l'horizon, brûlaient les villages Insubres ;
On entendait au loin barrir un éléphant.

Et, là, bas, sous le pont, adossé contre une arche,
Hannibal écoutait, pensif et triomphant,
Le sourd piétinement des légions en marche.

A UN TRIOMPHATEUR

Fais sculpter sur ton arc, Imperator illustre,
Des files de guerriers barbares, de vieux chefs
Sous le joug, des tronçons d'armures et de nefs
Et la flotte captive et le rostre et l'amplustre.

Quel que tu sois, issu d'Ancus ou né d'un rustre,
Tes noms, famille, honneurs et titres, longs ou brefs
Grave-les dans la frise et dans les bas-reliefs
Profondément, de peur que l'avenir te frustre.

Déjà le Temps brandit l'arme fatale. As-tu
L'espoir d'éterniser le bruit de ta vertu ?
Un vil lierre suffit à disjoindre un trophée ;

Et seul, aux blocs épars, des marbres triomphaux
Où ta gloire en ruine est par l'herbe étouffée,
Quelque faucheur Samnite ébrèchera sa faulx.



BOITE AUX LETTRES.

49. — AUG. VIERSET. Avons envoyé numéro de février ; recevrez sous peu ce que vous nous demandez. Ne nous oubliez pas.

50. — GEORGES HAAS. *Autour du bonheur* est fort gentiment écrit, trop gentiment. c'est la seule critique. Malheureusement nous sommes accablés de copie pour le moment ; repassez dans quelques mois.

51. — FRANZ RUTY. Vous n'avez pris votre bain que dans la Trouillette ; ça n'est pas encore ça. Faudra recommencer.

Trouille-le la, trouille le la, trouill la-la.

Recevons à l'instant votre nouvel envoi.

52. — C. MIT. Elle est fort amusante votre piécette, trouvera peut-être place un de ces jours dans une chronique de Suave Pinolet. Vous nous aviez parlé d'autre chose : n'oubliez pas que la *Jeune Belgique* est une revue sérieuse. Il n'y a que Rops.....

53. — KARL RETER. Un peu de patience, nous vous répondrons à la nouvelle lune.

Les Arts Graphiques

ET

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue Keyenveld, 73, Bruxelles

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

MAXIME

A CHIMERICAL TALE

par ARNOLD GOFFIN

Un volume in-16°. — Prix : Fr. 3·50

On souscrit chez CHARLES VOS, éditeur, rue des Paroissiens, Bruxelles.

IMPRESSIONS D'ART, par EUGÈNE DEMOLDER, chez Madame Ve Monnom.

LA PLÉÏADE. Abonnement : 5 francs par an. Administration : 33, rue des Paroissiens.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE. Abonnement : 1 an, 10 francs. Administration générale : 18, rue d'Edimbourg, Bruxelles.

LA REVUE INDÉPENDANTE, rédacteur en chef : FRANÇOIS DE NION. Abonnement, 15 francs par an ; étranger, 17 francs. Administration chez Albert Savine, 12, rue des Pyramides, Paris.

LE MERCURE DE FRANCE, revue mensuelle d'art et de littérature : ALFRED VALLETTE, *rédacteur en chef*, 15, rue de l'Échaudé-Saint-Germain, Paris. Prix : 40 centimes.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris ; publie le POSSÉDÉ de CAMILLE LEMONNIER.

Un numéro **20** centimes, abonnement (3 mois) **17** francs ; en vente partout.

SOMMAIRE du numéro de Mai de LA JEUNE BELGIQUE. — Le Château de Lucile, *Henri de Régnier*. — Au Tombeau d'Hélène, *Francis Vielé-Griffin*. — La Venue, *Bernard Lazare*. — Les Sirènes, *Valère Gille*. — La Légende du Jésus flamand. Fragments, *Eugène Demolder*. — Fable Ropsienne, *Félicien Rops*. — Chronique littéraire : Poèmes anciens et romanesques, *André Fontainas*. — Dédicaces; les Romanciers d'aujourd'hui; l'Almanach de l'Université de Gand; les Pæans et les Thrènes, *X*. — Futura, ***. — Chronique musicale : Les Russes aux Concerts populaires, *G. E.* — Chronique artistique : Exposition des portraits de maîtres du siècle, *Ernest Verlant*. — Memento, ***.

En vente chez l'éditeur EDMOND DEMAN, rue d'Arenberg, à Bruxelles :

La Damnation de l'Artiste

PAR IWAN GILKIN

Prix : 15 francs.

Vient de paraître chez LÉON VANIER, Paris :

L'AME DES CHOSES

RECUEIL DE POÈMES EN PROSE

par HECTOR CHAINAYE

Prix : 2 francs.

Vient de paraître chez LOUIS VAN MELLE, rue St-Georges, 14, à Gand.

LA PRINCESSE MALEINE

drame en cinq actes,

par MAURICE MAETERLINCK

Prix : 5 francs.

LA JEUNE BELGIQUE reparaît sur la brèche, l'élan est donné.

A la tête du mouvement littéraire, **LA JEUNE BELGIQUE**, hautaine et fière, dirige le combat, marche en avant, à travers tout. Mais il faut que tous nous l'aidions. A **ELLE** pour la propagande! Des cartes d'abonnement sont à la disposition de nos amis. Ceux qui nous feront parvenir **DIX** abonnés nouveaux recevront **LA JEUNE BELGIQUE gratuitement pendant un an.**

Ceux qui nous en feront parvenir **VINGT**, recevront : 1° **LA JEUNE BELGIQUE gratuitement à perpétuité**; 2° Ils auront droit à tous les tirés à part de grand luxe des frontispices, dessins, portraits, etc.; 3° Leur nom figurera en tête de la publication commémorative de nos fêtes du dixième anniversaire.

Bruxelles. — Imprimerie Vve Monnom, 26, rue de l'Industrie.

Juillet 1890. TOME IX. — N° 7 10me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE:

La volupté de souffrir . . . . . ANDRÉ FONTAINAS.

Poèmes . . . . . FERNAND SEVERIN.

Christine de Landelies . . . . . LOUIS DELATTRE.

Sonnets . . . . . ALBERT ARNAY.

Défi du rêve . . . . . HUBERT STIERNET.

Chronique artistique :
L'Exposition du Cercle des Femmes peintres; l'Exposition de l'Écran et de l'Éventail . . . . . X.

Memento. . . . . NEMO.

PRIX DU NUMÉRO
Fr. 0-75

BRUXELLES
Rédaction : 55, BOULEVARD D'ANDERLECHT
PARIS
LIBRAIRIE DE *l'Art Indépendant*
11, rue de la Chaussée d'Antin
1890

BELGIQUE JEUNE LA NE CRAINS



BELGIQUE JEUNE LA NE CRAINS

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : VALÈRE GILLE.

Rédaction : 55, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

Les abonnés qui n'auraient pas reçu le portrait de PAUL VERLAINE, inclus dans notre numéro de JUIN, sont priés de s'adresser à la Direction.

BOITE AUX LETTRES.

54. — LOUIS TOHET. Vos vers sont bons. C'est regrettable ; étions pour le moment dans des dispositions et aurions bien voulu dire des choses désagréables. Perdez rien à attendre; faites nous un second envoi.

55. — FRANZ RUTY. De la musique, bon Dieu ! où voulez-vous que nous placions cela ? Et puis franchement, entre nous, elle n'est pas fameuse. Transformez *Mystique* en cantate et présentez-la au comité des fêtes nationales.

56. — LOUIS SUZEL. *Mons.* Vous avez du métier; travaillez, devenez bon ouvrier. On ne pénètre pas si facilement dans l'enceinte sacrée de *la Jeune Belgique ;* patience.

57. — On demande un vieillard riche.

58. — JOSÉPHIN PÉLADAN. Notre mage Léon Dardenne, prépare en ce moment un ouvrage en XIX volumes sur la coloration des molécules. Vous intéressera certainement.

59. — CHARLES DORCHY. « J'espère voir bientôt paraître... » Espérez toujours, espérez longtemps. Si vous êtes jeune, avez du temps devant vous. Heureux jeune homme!

60. — EMILE VAN ARENBERGH, juge de paix à Diest. Attendons toujours des vers. Promesses fallacieuses pour lors !

61. — VALÈRE GILLE, *directeur au maillot, Heyst-les Bains.* Reçu votre compilation sur Rops. Beaucoup trop volumineuse pour notre numéro de juillet. Ne hâlez pas vos roses, s. v. p.

Nous invitons nos amis et nos abonnés qui ne recevraient pas régulièrement *La Jeune Belgique* à le faire savoir au plus tôt à la Direction.

LA VOLUPTÉ DE SOUFFRIR

Celui qui a compris que la douleur vient de l'attachement, se retire dans la solitude comme le rhinocérops.

ÇAKIA-MOUNI.

De l'écume frémissante des Océans, rigide et par delà les globes vides des soleils éteints, bien haut à travers les nuages épais, la falaise, avec ses flancs abrupts rongés de crevasses profondes, monte éperdûment, puis, plus haut encore toujours s'élève d'une pente atténuée et se termine par un plateau nu, illimité, jusqu'à se fondre en la ligne incertaine de l'horizon brumeux.

Nulle végétation, arbrisseaux rabougris ni folles herbes ; nul être vivant, pas même un oiseau de proie qui y cache son aire. Rien : des pierres, du sable qu'en tourbillons mornes soulèvent et par instants épaississent les gémissements incessants d'une âpre bise, comme aigris d'imprécations touffues parmi les angoisses de nocturnes prières.

En cette lande aride, par ces ténèbres lourdes et glaciales où ne se glisse aucun indulgent regard de lune, aucune lueur d'étoile, quelles voix étrangères hurlent ainsi, désespérément ? Voix démoniaques parmi les typhons et les déserts de ce sable en rafales tenaces, voix rauques comme d'un chœur, qui, tour à tour s'unit

en d'identiques complaintes ou se renvoie en échos rudes de monotones lamentations, vers quel inconnu Paraclet gémissait de la sorte l'affolement lugubre de vos douleurs insoupçonnées?

— Pitié! vociférait l'une de ces voix; oui, pitié! ayez pitié de moi, malheureux! Je suis un grand parmi les plus grands, et ma misère est insupportable. Depuis mes plus jeunes années, je suis le roi orgueilleux et serein dont le courage et les bienfaits ont comblé ses peuples sans nombre de prospérités. Mes empires sont sillonnés de routes sûres entretenues avec vigilance; des canaux les traversent, aboutissant de toutes parts à des ports creusés à l'abri de tous les caprices des marées et de l'ouragan; j'ai fondé d'immenses villes de commerce aux larges voies emplies d'agitation et des cités somptueuses où les grands et les riches déploient toutes les pompes de leur luxe. Les palais que j'ai bâtis sont merveilleux, et la nombreuse cohue de mes sculpteurs et de mes peintres ont consacré les années les plus fécondes de leur génie à y accumuler leurs chefs-d'œuvre; j'ai construit des jardins capricieux et variés que d'abondants tapis de fleurs multicolores embaument en toutes saisons, où les arbres des climats les plus différents épandent à la fois l'ombrage de leurs frondaisons confondues, où des jets d'eau aux mille nuances éparpillent en des vasques de malachite et de porphyre les ruissellements féeriques de leurs rubis en flammes, et de leurs saphirs, et de leurs améthystes, mêlés à l'efflorescence délicate de leurs perles d'argent. Ceux qui souffraient, je me suis efforcé de soulager leurs souffrances; j'en ai consolé quelques-uns; j'ai abaissé la superbe des persécuteurs, j'ai exalté l'humilité des victimes. J'ai répandu en munificentes pluies l'or de mes coffres royaux, j'ai distribué des terres; j'ai fait élever les enfants des pauvres avec mes fils.

J'ai fait la guerre aussi, et j'ai soumis tant de peuples que je n'en sais plus le nombre. Les rois des contrées les plus lointaines me redoutaient et recherchaient la promesse de mon amicale protection. Des musiciens et des poètes en foule célébraient mes triomphes et ma puissance, et je fus par toute la terre adoré à l'égal d'un Dieu.

Rassasié, las de l'excès constant de ma propre gloire, une nuit, revêtu d'habits vulgaires et le visage masqué, je voulus m'enfuir et me réfugier en quelque recoin ignoré de mes vastes Etats. Je fus reconnu, arrêté, reconduit vers mes palais triomphalement; et mes peuples eux-mêmes me contraignirent à reprendre mon sceptre et mes couronnes.

Alors, pour enfin échapper, fût-ce en la mort, à la charge accablante de ma royauté forcée, je résolus de me rendre odieux à mes sujets : au hasard de mes caprices je dépouillais les riches et les banquiers; je fis mettre à

mort des innocents, par plaisir, et pour chacun je sus inventer des supplices nouveaux et raffinés. On me salua du surnom de justicier! — Je fis violer des vierges par mes soldats, sous mes yeux; polluer la candeur des enfants étonnés et publier le récit de ces infamies. Mes peuples s'amusèrent de mes plaisirs!

Je me gorgeai de turpitudes et de sang, mais sans parvenir jamais à tromper la satiété de mes désirs ou à lasser l'affection de mes peuples! A présent, l'âge m'appesantit, et je règne toujours; mais avant de disparaître en la nuit sans limite du sommeil irrévocable, n'y a-t-il nulle pitié à espérer encore? l'homme surchargé de travaux et de gloire ne pourra-t-il goûter, quelques jours seulement! les joies si ardemment désirées d'une existence calme?

*
* *

Une autre voix clamait : — De l'or, oh! qui me débarrassera de tout cet or? Pour les félicités les plus délicieuses autrefois je n'aurais pas donné une seule parcelle de tout cet or amoncelé. C'était ma joie, c'était ma vie d'acquérir avidement, un par un, tous ces ducats, ces écus, ces guinées et ces piastres dont la couleur et le son m'affolaient, de les amasser en de secrètes demeures où le soleil même ne pût les voir, pour y vivre dans l'extase de ma seule ambition satisfaite! Et des parents malheureux, de très anciens amis réduits à la misère, venaient m'implorer, se tordre en supplications à mes pieds; j'étais inexorable; jamais une seule pièce d'or ne s'échappa de mes doigts! Je jouissais de la volupté d'être riche au point d'ignorer la grandeur de mes richesses, bien que j'en refisse le compte chaque jour. Je vivais seul, immergé d'opulence, me nourrissant de quelques reliefs que je découvrais parmi les immondices de la rue; mon bonheur surpassait tout autre bonheur, puisque nul n'eût osé rêver une richesse comparable à la mienne!

Quand me prit la satiété, ma punition fut horrible. Je m'étais trop soûlé de l'ivresse de mon or, je voulais le rejeter loin de moi. Je fis des dons à des navigateurs qui partaient à la recherche de terres inconnues : pas un ne fit naufrage et tous rapportèrent des richesses inouïes qu'ils m'obligèrent à partager avec eux. J'inondai de mes subventions de douteuses entreprises financières : elles réussirent toutes, et mes mises me furent remboursées, doublées par l'accumulation des intérêts produits. Je prêtai de l'argent à des amis. Mes amis me le rendirent. Je dotai des nièces et des cousines dont le nom même m'était inconnu; l'une après l'autre en peu de temps toutes moururent, veuves et sans enfants, et leurs opulents héritages me furent attribués.

Me voici vieux à présent, plus accablé de richesses que jamais on ne le

fut, et je ne puis m'en libérer ! Quoi que je fasse, toujours elles s'acharnent, elles m'étreignent, elles me harcèlent.

Quelle infortune est plus digne de pitié ? Je suis si riche ! et je voudrais achever les derniers instants de ma pénible existence en quelque condition médiocre et tranquille, délivré du souci de tout cet or ! Mes vœux ne peuvent-ils être entendus ? Ne surviendra-t-il rien qui m'allègera du fardeau de ma misère ?

* * *

Toutes les misères de la terre, disait une autre voix, que sont-elles auprès de ma misère ? L'amour fait le bonheur des autres hommes, et moi, l'amour cause mon infortune !

J'aimais, quand j'étais jeune, me fleurir les regards aux regards des jeunes femmes ; j'aimais me griser l'âme aux rires impérieux de leurs caressantes causeries ; j'aimais l'étincellement de leur tendresse frêle ; j'aimais les jeunes femmes par dessus tout au monde, et je délaissais tout autre soin pour le soin de leur plaire.

Parmi toutes, cependant, je ne tardai pas à connaître celle dont la douceur faillit me rendre fou. La nuit, ce furent de muettes extases devant le rêve de sa beauté ; le jour, furtivement, partout où ses pas la conduisaient, je la suivais docile, les chemins étaient embaumés de son passage ; si elle ne sortait pas, je demeurais des heures et des heures devant la porte de sa maison, et le fantôme de sa splendeur candide vivait dans le mirage de mes paupières closes que sa chère présence divinisait. L'idole parfois me souriait à la dérobée comme pour se montrer satisfaite de la persistance de mon adoration, et la folie de mes rêves et de mon espoir s'en accrut à tel point que je me voyais déjà le serviteur élu et le compagnon terrestre de sa destinée. Brusquement, j'appris qu'elle allait se marier. J'en fus tellement hébété que, durant des mois, je n'eus pas conscience de ma douleur. Quand je m'éveillai de cette maladive torpeur, quelque chose en moi s'était brisé, je ne croyais plus à la sincérité possible des humaines affections.

Alors, je me livrai éperdûment à l'excès des voluptés viles ; je connus toutes les luxures et toutes les turpitudes, sans rencontrer le plaisir ni l'oubli ! Incurieux désormais de charnelle satisfaction, pour échapper aux fièvres inévitables de quelque désir éphémère, je trouvai l'effroyable énergie de me mutiler ! Lorsque, peu de temps après, désabusée de son union précipitée et irréfléchie, l'éblouissante bien-aimée de naguère se fût auprès de moi réfugiée, je ne pus paraître à ses yeux qu'un spectre enthousiaste, qu'un passionné impuissant. Je l'aime plus encore qu'aux jours d'autrefois, mais comment lui rendre la morsure insensée de sa lèvre de flamme ? La

dent fougueuse du désir me ronge le cœur, ma chair reste pantelante et se dérobe !

Il faudrait hors du monde me réfugier, ne plus la voir, ne plus penser, — car penser, c'est penser à elle ; — en un asile inaccessible où mes yeux voient s'accomplir la lente et sûre destruction de mon corps que la gangrène mange et m'y ensevelir, afin d'éprouver quelque joie, enfin, de m'être enfui de l'amour.

II

Au bord d'un même fleuve mystérieux, sous d'impénétrables feuillages, loin des villes et des rumeurs, loin l'un de l'autre aussi, trois ascètes vivent dans les austères pratiques du renoncement et du songe intérieur. Et parfois, dans le frémissement des branches, dans le renouveau de la sève des bois qui les environnent, leurs sévères méditations accueillent et perçoivent, on croirait, le murmure précis d'une parole divine, et ils se sentent agités d'un douloureux tremblement d'effroi, comme lorsqu'ils traînaient après eux la lourde servitude d'une existence terrestre.

N'êtes-vous point devenus, semble leur dire cette voix qu'ils appréhendent, tels enfin que vous désiriez être ? Débarrassés des soucis qui vous rongeaient, à présent vous n'êtes plus asservis et humiliés par les turpitudes des basses affections ; nul lien ne vous unit au monde. En votre isolement, qu'importent gloire, richesses, amour ? Vous êtes délivrés de la vanité des jouissances et du désir, absorbés en la muette contemplation de l'éternelle cause, vous voici rentrés bientôt en la définitive béatitude des êtres au sein de l'Etre, et, votre cœur anéanti, vous serez les élus éternels du néant irrévocable.

Et chaque fois, frappés de terreur, les trois isolés dont chacun ignore les deux autres, se prosternant, implorent à nouveau l'occulte observateur des humaines destinées, et s'écrient en même temps :

— Rendez-nous à nos anciens tourments ! Ne plus voir, ne plus espérer, ne plus sentir : ce néant, quelle âme divinement trempée le pourrait-elle subir ? Oh ! nous sommes des hommes encore, et nous ne saurions nous libérer de la vie. Au milieu de ces forêts effarées, une lourde épouvante écrase la sainteté de nos extatiques travaux. Vivre sans une volupté, dans l'impassible sagesse, serait un effort impitoyable et futile. Si nous n'avons pu rencontrer les joies et les bonheurs de l'existence, nous assumerions avec orgueil la volupté de la douleur, car pleurer et souffrir c'est du moins se sentir vivre, et c'est de vivre que surtout nos âmes sont affamées.

ANDRÉ FONTAINAS.

POÈMES

LA MORT DES ENFANTS

Visite les enfants dans la maison des fièvres :
Ce sont les mêmes lys glanés par un beau soir,
Tout ce qu'exhalera la pâle fleur des lèvres
A ses destins marqués dans un nouvel espoir.

Fraternels nouveau-nés fanés avant d'éclore,
En des langes heureux soyez les bienvenus!
Ils meurent, et ce soir de fête les ignore :
Reconnais-toi, mon cœur, dans tous ces inconnus.

Mais rien n'illumina les limbes de leur vie,
Et tes yeux las, au moins, connurent le matin.
De plus tristes que toi te cèlent leur envie :
Montre-leur ton passé, tel qu'un éden lointain.

La vision des sœurs errait en ce parterre.
Que de beaux yeux baissés, dont le seul souvenir
Attarde des clartés dans ton soir solitaire!
Tu t'en allais; ceux-ci n'espèrent plus partir.

Mais avant ce sommeil qui leur donne de naître,
Accorde cette grâce au silence des pleurs :
O printemps des préaux surpris par la fenêtre!
Ils veulent bien mourir, mais en baisant des fleurs.

Retourne à tes forêts, comme à des délaissées,
O le fils oublieux qu'elles ont trop aimé!
Et rapporte des fleurs pleines de leurs rosées
Dans les plis d'un manteau qu'elles aient parfumé.

Jonche de ta moisson ces berceaux funéraires
D'où s'en iront en paix les anges révélés:
Quand la mort maternelle endormira ces frères,
Mon cœur, triste à jamais, les aura consolés.

L'HOPITAL

« Il est doux, dans la nuit des pauvres, son sourire!
Ce grand rayonnement de feux silencieux,
N'est-ce pas la clarté d'un nimbe de martyre?

Vous qui m'êtes venue en cet exil des cieux
Où ma faiblesse, en vain, luttait contre elle-même,
Quel ange des pardons se révèle en vos yeux?

Vous pleuriez, n'est-ce pas, sous votre diadème?
Est-ce pour mon néant que vous m'avez aimé?
Mon cœur reste sans voix devant ce don suprême.

J'ai souffert trop de nuits, et suis bien désarmé!
Mais qui n'oublierait pas la fièvre et l'agonie
Sous le manteau de fleurs dont vous m'avez semé? »

Tout le ciel entr'ouvert a vu votre insomnie,
Mais vous cédez enfin à l'enfant d'autrefois
Parmi cette douleur que vous aviez bénie!

Vous fûtes longtemps seul, enfant, en d'humbles croix.
Ecoutez, à présent, des berceuses fidèles,
Tout le soir printanier qui chante dans ma voix.

Dormez!... Et vous, Seigneur, avant les croix nouvelles,
Accordez le sommeil à mon frère brisé,
Ah! Seigneur, un sommeil éventé par des ailes. »

Et vous êtes partie, après ce seul baiser,
En laissant, après vous, des rayons de vos nimbes
Sur ce front de douleur, maintenant apaisé,

Ma sœur, ma sœur d'en haut, descendue en mes limbes!

FERNAND SEVERIN.

CHRISTINE DE LANDELIES

Quand j'étais gamin, je fréquentai longtemps la boucherie du village. C'était comme une ferme dans une rue : j'y trouvais, dressées contre les murs, des échelles où je pouvais grimper, des chariots, des greniers à foin d'où tombait le parfum balsamique des herbes, des étables chaudes qui fleuraient les bêtes; des poules et des coqs chantant et picorant dans la grande cour pavée, sur le haut tas de fumier doré. J'étais le commensal du boucher et de la bouchère, les hôtes de ce paradis.

Rosalie était une mignonne femme au teint qualifié de pâle ou plutôt de « bladjou » par les villageois, quoique, à la vérité, sous la poussière d'or clair d'une chevelure frisotée, il fût du rose lavé le plus délicat. Ce coloris si pur, éveillait l'idée de clarté émanant de l'intérieur et rappelait ces lampes de porcelaine limpide brillant, dans les coins sombres de salons tranquilles, sous de neigeux abat-jour de mousselines aux couleurs tendres, doucement; et cette idée de calme était encore corroborée par le dessin mou d'une grande bouche aux lèvres charnues, et la bonté de deux yeux gris-cendré aux globes humides. Rosalie devait, d'ailleurs, beaucoup de cette placidité à des habitudes imposées par sa santé chancelante. Elle marchait lentement; et assise, elle ne posait pas ses mains comme les autres commères. Dans les dernières années que je la connus, elle avait à la commissure des lèvres le pli d'un sourire presque triste, le rictus résigné des personnes ayant passé seules de longues après-midi dans un fauteuil, devant des fenêtres fermées sur des rues de province. — Au surplus, je ne saurais vous dire le charme inattendu et irrésistible du fait seul de sa vague beauté dans un village de clabaudeuses commères et d'ouvriers cloutiers.

Antoine, son homme, l'aimait follement, et l'amour faisait trouver d'inespérés miracles de délicatesse à cet hercule abatteur de bœufs qu'on s'effrayait à voir serrer la taille de sa femme « par bêtise »; mais des ouvriers de chez nous ne cassent-ils pas proprement une noisette sous les mille livres d'un marteau-pilon habilement manœuvré. — Un des plaisirs favoris d'Antoine était, les samedis à la soirée ou les dimanches matin, jours de presse, de faire asseoir Rosalie dans le brouhaha affairé de la boucherie, de lui défendre de toucher à aucun objet ou de servir personne, et alors de se multiplier pour suffire à la pratique talonnante.

— Voilà ! voilà ! criait-il radieux, à la pratique, en jetant sur sa femme des yeux de terre-neuve éjoui, voilà ! Que désirez-vous?

En ces moments, il vous décrochait très facilement, tout en parlant, un quartier de bœuf de cent cinquante livres ou apportait un veau entier sur ses bras.

Entre deux additions, Rosalie entretenait la causette. — La boucherie est pour les femmes ce que sont pour les hommes le cabaret et la boutique du barbier. Elles s'asseyent sur le banc, près de la fenêtre et en se penchant comme pour un secret elles se dégoisent le nouveau cancan de corsage à corsage. Tout en aiguisant son couteau sur la queux, le boucher égaie la pratique de plaisanteries salées, car c'est souvent un grand gars haut en couleur et aimant les tripes. C'est ainsi qu'il témoigne de sa politesse; les simples remerciements ou, encore plus, les froides civilités des boutiquiers de la ville seraient inévitablement taxés d'indifférence ou de dédain, au village; et rien ne blesse les petites gens comme l'indifférence. Elles diraient en bougonnant :

— A-t-on jamais vu? Le boucher a peur d'ouvrir la bouche; il empoche cependant bien mes gros sous. Est-ce parce que je ne suis pas madame? etc...

Antoine sait tout cela ; aussi, quand viennent les villageoises se fournir du pot-au-feu et les circumvoisins, les dimanches après la messe de huit heures, l'entend-on de sa grosse voix joyeuse envoyer des gaillardises à faire se renverser sur le banc la pratique. Les femmes gloussent de plaisir.

— Oh ! oh ! oh ! cet Antoine ne changera jamais ! disent-elles.

Et elles oublient de réclamer que leurs maris, dimanche passé, ont trouvé coriace comme « tige de botte » le morceau de flanchet, que le « kilo de culotte n'était que du gras ». Au logis, elles ne manqueront pas de vanter l'irrésistible bonne humeur du boucher.

— Rosalie ne dit pas grand'chose, ajoutent-elles, mais c'est tout de même une bonne femme. N'était son air grimaud... Mais on ne peut être toujours gaie, quand on est malade... Pas vrai?

... Un jour, Rosalie ne descendit pas; je montai la voir. Elle était au lit; ses lèvres bleues et sèches ébauchèrent un sourire quand elle me montra, serré dans des langes, un petit enfant suçant son doigt.

— Vois-tu ?... C'est monsieur le curé qui me l'apporta cette nuit. C'est une fille, tu sais. Comme elle est grosse, n'est-ce pas? Me ressemble-t-elle comme Antoine le dit?

Je restai longtemps près d'elle, assis au pied du lit, à l'écouter parler d'une voix douce et basse. Ses mains blanches, étalées sur la couverture, paraissaient très longues. Elle me fit manger des sucreries et d'une pâtis-

serie légère et fragile, parfumée de fleur d'oranger. Le ciel de février mettait dans la chambre une lumière grise et alanguie ; la voix de Rosalie était un souffle léger ; aussi m'expliqué-je, à présent, que de longtemps je ne pus détacher le souvenir de ces choses de celui des friandises délicates et un peu fades alors mangées.

Je revins souvent près de la malade, pour le plaisir nouveau et un peu mystérieux de rester dans l'atmosphère douce de sa chambre, d'être sage, de marcher sur le bout des pieds, en étouffant le bruit de mes pas. — Car vous savez, n'est-ce pas, qu'au plus fort de leurs jeux, les plus turbulents enfants se tassent quelquefois en groupes, dans un coin noir, en faisant « chutt! chutt! », d'une voix entrecoupée, pour ne plus rire, pour ne plus crier, pour avoir du nouveau — et avez-vous observé les airs doucereux et les allures timorées de certains gamins, au mois de mai, parce qu'ils ont dans leur chambrette, sur une table à nappe blanche, quelques statuettes religieuses, un rameau de buis, un bouquet de lilas et une bougie allumée : minuscule autel sur lequel ils officient dévotement, presque componctueusement le « mois de Marie » ?

Ainsi j'entendis Rosalie priant son mari de faire venir de Landelies, un village voisin, pour l'aider, sa plus jeune sœur.

— Crois-moi, disait-elle, je sens bien que je ne me lèverai pas de longtemps et la maison pourtant ne peut toujours rester sans une femme! Les « femmes en journée » ça gaspille, ça laisse tout aller. Christine veillera à la maison et fera la soupe. Au besoin elle pourra même te donner un coup de main à la boucherie ; elle est subtile. — C'est que tu travailles trop ; que fera notre petite, toute seule, si tu te tues de fatigue ? — Christine est une bonne fille, tu sais. Si ma tante veut la retenir, dis-lui qu'elle touchera quinze francs par mois ».

Antoine promit de ramener la sœur de Landelies dès le lendemain.

... C'est par un matin de mai clair et frais qu'arriva Christine. — Le ciel était bleu, bleu ; et le pavé de la rue fraîchement lavé pour les Rogations. Une jolie brise épanouissait les fibres des muscles et les rendait souples et joyeuses. — La boucherie était vide de viande ce jour-là. Aux murs pendaient seulement les images encadrées de gigantesques bœufs étrangers, des Durham presque carrés, au fanon touchant la terre, et au dessus de la porte une paire de très longues cornes de bœuf romain, les pointes recourbées garnies de cuivre. Il y avait aussi des grappes de suif aux crocs de la rue, entre des sachets ratatinés de présure séchée avec laquelle on « prend » le lait en fromage blanc ou « maquée ». J'étais seul sur le banc, chauvissant de l'oreille.

A onze heures, je reconnus le fracas de la voiture d'Antoine, qui se rangea devant la maison. Une jeune fille se leva du siège et d'entre un tas de paquets emballés dans des gazettes et des nappes; elle réunit ses jupes d'une main, et sans se servir du marche-pied, la voiture encore branlante, elle sauta à terre, en riant du boucher qui lui tendait le bras de l'autre côté pour l'aider. Le vent de la course avait dérangé ses cheveux, les nattes de son chignon dénoué pendaient dans son cou; les ailes de son nez frémissaient et elle passait la langue sur ses lèvres rouges à la courtine profondément marquée. En se déployant et rajustant son caraco à sa taille, elle dit :

— Ah! j'en avais assez... les jambes me démangent joliment!

Les filles aux cheveux noirs sont rares chez nous; et celle-ci me paraissait si avenante que je restais sur l'escalier à la contempler.

— C'est Charles, notre petit ami, lui dit Antoine en me désignant.

— Bonjour petit! Tu vas travailler, tu sais!

Elle prit des paquets dans la voiture, et me les jeta dans les bras.

— Tiens! Attrape!

En un instant, je disparus sous une avalanche de linge; par l'interstice de deux paquets, elle vint regarder mon visage effaré et se mit à rire à gorge déployée. Nous traversâmes la maison, portant le bagage. Le dernier je gravissais l'escalier, à l'aveuglette, la tête enfoncée dans les chemises et les mouchoirs, grisé peu à peu de l'arôme montant de la toile blanchie au soleil, pénétrée des essences des prés, fleurant le grand air — et l'eau courante des rus qui ont arrosé les menthes, les citrouilles, les mélilots de leurs rives, et où on l'a rincée. Je m'arrêtais à chaque montée, essoufflé, ne sachant reprendre haleine dans ma brassée de printemps... Car c'était du printemps que je portais, dont ce linge était imprégné; un parfum jeune et frais comme de petits enfants. — Demandez au collégien déballant dans sa chambrette la malle arrivée du village, ce qu'il y a dans ces fragrances du linge frais. — Je montais, ahanant; et je revis tout à coup le village d'où venait Christine : Landelies, au fond de la vallée, les toits d'ardoises bleues, la rivière qui tourne vers Thuin, les berges calmes et vertes d'Hourpes, et les bras de dérivation de la Sambre dans les saulaies, entre les murs croulant des écluses abandonnées, les barques pourries perdues dans les herbes hautes et drues des berges. — Je trébuchai, et sur le palier je laissai rouler tous les paquets.

— Me v'là! me v'là! criait Christine dans la chambre de sa sœur. Elle embrassait celle-ci à pleine bouche, la serrait dans ses bras si fort que la malade, doucement, en souriant, dit :

— Christine... pas si fort; tu me fais mal, sœur!

Mais la jeune fille avait déjà saisi l'enfant de Rosalie dans son berceau ; et la pluie de baisers recommençait.

— La voilà donc, notre petite? Et moi qui ne l'avais pas encore vue. — Peut-on regarder?

Elle avait déposé le bébé, ouvert la fenêtre et se penchait.

— Oh ! que c'est haut ! qu'il fait gai ! Et quelle belle cour ! C'est au voisin, ce jardin?... N'est-ce pas, je vais laisser la fenêtre ouverte? Il y a du vent et du soleil, c'est bon pour toi, sœur ; cela donne de belles couleurs. Qu'il fait bon !

Elle fermait les yeux, enfonçait voluptueusement la nuque dans ses épaules comme une chatte qui ronronne ; et l'on voyait la ligne éclatante de ses dents blanches rire entre ses lèvres. Puis elle sautait, faisait bouffer ses jupes, se rejetait sur le lit pour embrasser Rosalie et la resserrer à pleins bras, sans cesser de parler :

— Si tu savais comme il fait triste à Landelies, chez tante Charlotte ! Elle bougonne nuit et jour. Figure-toi qu'elle m'a empêché d'aller à la ducasse du « Long des Bos », l'autre dimanche, parce qu'elle avait le catarrhe. A Saint-Collin-de-Leernes elle n'a pas lâché mon bras. Elle ne veut pas que je porte mon corset ! Est-ce à croire? A-t-on jamais vu pareille chose? Mais, je l'ai apporté tout de même tu comprends. Eh ! Sais-tu que je n'ai que soixante centimètres de taille, quand je veux? Alors, je suis rouge, rouge !... Ici, je m'habillerai quelquefois, n'est-ce pas? J'irai à la boucherie. Oui?... Je connais les poids, tu sais : la livre, le quart, le quarteron, l'once, et le tout petit qui ne pèse rien. Je sais faire des additions longues comme cela, tu verras... Que ce sera gai !... Je dirai aux gens : « Au revoir ! Bien à vos ordres ! ».

Et elle faisait des révérences cérémonieuses, comme au quadrille ; puis, elle battait des mains, avec son geste de tête renversée, et répétait :

— Dieu ! que je suis heureuse !

On pensait aux poulains, ruant et cabriolant dans les prés. On aurait dit que dans ses cheveux, dans ses yeux, entre ses lèvres, dans sa poitrine, elle avait apporté toute la vie nouvelle, toute la vie joyeuse des brouts regorgeant de sève de tout le bois de Fontaine, traversé en chemin. Par la croisée entrait le vent de mai, le vent de mai qui a frôlé les giroflées des murs et caressé les lilas ; il balayait l'air triste de la chambre et gonflait les courtines du lit comme des voiles joyeuses et triomphantes.

En silence, Rosalie regardait Christine de ses grands yeux gris, et elle n'avait plus à la bouche son sourire doux et un peu triste. Ses yeux fixaient sa sœur, mais ils regardaient au loin, au loin, clairs et sérieux comme

des yeux d'enfant. Et que vit-elle donc, la malade, là-bas? — Elle dit en s'efforçant de sourire :

— Sœur, ferme la fenêtre et parle plus bas un peu, veux-tu? Je ne suis pas forte encore, tu sais; ça me fatigue; tu ne te doutes pas de cela, toi, chère folle!... Pousse-moi l'oreiller sous les reins, là... Oh! je suis si fatiguée.. — Allez-vous-en arranger la chambre de Christine, à présent. — Sœur, donne-moi ma petite... et embrasse-moi... fort... plus fort... Je t'aime bien, tu sais, sœur... Allez-vous-en...

Quand nous eûmes passé le seuil de la chambre, il fallut quelques rires de Christine pour nous remettre dans notre assiette. Encore revis-je longtemps la pauvre malade nous sentant trop gais, trop forts, et nous mettant à la porte, si triste.

* * *

Dès le lendemain, Christine était installée à la boucherie, vêtue des tabliers blancs de Rosalie avec les fausses manches de toile bouffantes. En quelques jours elle apprit à appeler chaque morceau de bœuf par son nom et distingua, à première vue, la « culotte » de l' « aloyau », ou la « noix » de la « tranche », ou même le « flanchet » de la « poitrime ». C'était Antoine qui lui avait donné ces mots du métier; elle en étonnait les commères, dont les connaissances anatomiques les laissent seulement distinguer : « C'est trop gras; il y a trop d'os ».

— C'est la sœur de Rosalie... Elle vient nous aider, répondait Antoine aux coups d'œil interrogatifs des chalandes la guignant quand elle avait le dos tourné.

— Hein? y va-t-elle de bon cœur! On dirait qu'elle n'a jamais fait autre chose. Regardez-donc!

— C'est vrai. Et savez-vous qu'elle va plus vite que moi pour les hachis?... Pourvu que cela dure.....

Christine avait entendu, elle répondait :

— Cela durera, cela durera!... Puisque c'est mon bonheur, à moi, de faire aller mes bras et mes jambes; que je mourais de repos forcé chez tante Charlotte.

Pour moi, gamin, dès lors je n'eus plus de plaisir près de Mme Rosalie; et les heures d'après-midi d'été me semblaient si longues, dans la chambre de la malade! Je poussais de gros soupirs et recommençais à balancer les jambes sous la chaise.

— Pourquoi ne descends-tu pas, petit? Tu t'amuserais bien mieux en bas.

Et en rougissant d'avoir été deviné, je m'en allais avec une hypocrite enteur, pour faire croire que, la porte dépassée, je ne dégringolerais pas au galop vers Christine. A cette heure la boucherie était très fraîche, de grosses mouches bourdonnaient autour des carrés de viande pendus. La jeune fille était sur le banc, près de la fenêtre, dans le courant d'air frais. Nous aimions tous les deux à courir, à crier; aussi, dès qu'elle me voyait, jetait-elle son tricot; elle rattachait solidement la ceinture de son tablier avec des exagérations de gravité comique, en me menaçant : « Attends, gamin ! » Et nous commencions, elle derrière moi, d'interminables courses dans la boucherie, entre comptoir, tronchets et tables; nous nous époumonnions dans quelques mètres carrés, avec une véhémence qui la faisait galoper et trépigner sur place quand elle était près de m'atteindre, pour que je reprisse de l'avance.

Les vendredis elle devenait aussi passionnée ménagère; elle liait un tablier bleu autour de sa taille, chaussait des sabots, retroussait ses manches; et seaux d'eau commençaient de voler, et brosses, et torchons. Pas un coin de la maison n'était oublié, mais dans la boucherie où les murs peints lui laissaient jeter des paquets d'eau partout, ça devenait une débauche. Elle se trempait, son tablier dégouttait, ses pieds dans les sabots faisaient flic floc, ses cheveux étaient poudrés de gouttelettes. Elle s'arrêtait au soir seulement; et, assise, heureuse, les muscles aveulis de bonne fatigue, elle regardait sécher les pierres bleues du pavement, le buste relâché dans son caraco trop large, bras et jambes allongés, en murmurant :

— Je n'en puis plus, mais que j'ai « bon ! »

« ... Dans l'abattoir, Antoine « soufflait » un veau étalé sur la claie, les quatre pattes en l'air, la tête pendante et découvrant le trou sanglant de la gorge; à tour de bras, remplaçant le garçon boucher, je flagellais la bête d'une longue tige de fer pour faciliter l'écorchement. Christine vint à passer, elle se moqua du peu de vigueur de mes coups :

— Eh ! tu vas faire mal au veau, tu frappes trop fort, petit !... Et tu fermes les yeux comme une fille à chaque coup, godiche !

Elle prit la tige de fer de mes mains. « Regarde ! » dit-elle; et elle se mit à battre le ventre ballonné de la bête. Elle donnait des coups secs, nerveusement; ses bras n'avaient que de petits mouvements vifs. Elle serrait la bouche en une moue sérieuse. La grêle des coups devint plus drue, la peau de la bête sonnait comme un tambourin, et Christine s'excitait encor :

— Aïe donc ! aïe donc ! Hé là ! Tiens ! Tiens !

Elle trépignait, des gouttelettes de sueur perlaient à ses tempes et aux ailes de son nez.

— Aïe donc ! aïe donc ! Hue ! hue !

La tige de fer traçait dans l'air un cercle brillant. Et je sautais sur place, entraîné par le rhythme de cette musique ronflante de tambour.

— Aïe donc !

La peau tendue à éclater rendait le bruit qu'on entend, les matins de printemps dans les greniers, quand les matelassiers, sur les claies, rebattent la laine et la flagellent en cadence. A tout moment, d'un rapide mouvement de la main, elle ramenait au chignon les petits cheveux voletant devant son visage. Elle s'arrêta lorsque Antoine eut crié que le veau allait crever. Elle mit ses deux mains sur sa poitrine bondissante et souffla :

— Ah ! je n'en puis plus... Mes bras, mes bras !

Et ce disant, elle me prit le poignet et me voilà entraîné dans une course folle entre les treuils, les claies, les cuves, les bacs de pierre. Quand nous nous arrêtâmes, haletants, rouges comme des pivoines, ses lèvres étaient sèches, ses narines frémissaient, mais sa main, qui me broyait le poignet, était encore froide comme un museau de chien — froide comme l'eau des coins perdus de la Sambre dans son village, des petites anses sous les feuilles des saules et des coudriers ; de l'eau claire montrant un lit de cailloux de marbre où dansent les ombres des feuilles, et si glacée qu'on n'y sait laisser les pieds par les plus chaudes heures d'été.

... Souvent la jeune fille montait près de sa sœur, les après-midi où la boucherie était vide, pour lui raconter les nouvelles : commandes de viande, prix des denrées, une foule de menues choses auxquelles Rosalie affectait de s'intéresser beaucoup. « Et ci ? et ça ? » Mais, c'était visible, l'esprit de la malade était ailleurs ; aussi tombait-il quelquefois de grandes minutes de silence, où Christine remarquait les yeux clairs de la malade fixes et baignés d'une indéfinissable tristesse.

— Ah sœur ! disait-elle alors, est-ce possible ? Vous voilà encore à vous ronger. Vous vous désolez à plaisir, comme si tout n'allait pas bien.

— Non, non, ça ne va pas. Je ne me refais pas ; je m'ennuie. On me laisse toute seule. Pourquoi n'êtes-vous pas montés, ce matin ? Vous ne m'aimez plus. Vous m'oubliez. Vous êtes gais n'est-ce pas, en bas ?

— Sœur ! sœur ! que dis-tu là ?

— Pardon ! ne te fâche pas ! Non, non, ne descends pas ; reste, reste ici, répétait la malade. Et, fiévreusement, serrant son enfant : Oh ! ma pauvre petite !

Le pas d'Antoine faisait craquer l'escalier, le haut boucher, rouge et luisant de santé, les cheveux brillants, entrait.

— Ah ! Rosalie, une bonne affaire ! J'ai acheté six veaux superbes à un franc le « kilo » ; tu les verras ! car il faut que tu sois à la boucherie pour

Pâques, tu sais ; quand je devrais t'y descendre ! Qu'est-ce que c'est? bouder si longtemps ! Et c'est ton lit qui te fait malade. Et d'ailleurs, tu n'es plus malade ; si tu veux être gaie, a dit le médecin, tu es guérie. Voilà le bon temps ; tu te feras du bon sang. Du courage, donc !

La malade sourit ; mais elle suit des yeux Christine et Antoine, radieux de santé, et réunis par hasard dans la clarté de la fenêtre. Et sans répondre au boucher, elle dit d'une voix molle, comme si elle ne pensait pas à ses paroles depuis des minutes :

— Christine, descends donc ! j'ai entendu la sonnette de la boucherie...

— Et alors, continue Antoine, tu seras comme une dame. Tu n'auras plus qu'à te promener puisque Christine sait tout faire, à te laisser vivre entre ton homme, ta fille, et ta sœur. Et le commerce qui va bien... Ne serons-nous pas heureux comme des rentiers? — A propos, le jardinier du château est venu, hier ; ses maîtres arrivent déjà le mois prochain, et tu sais, c'est un quartier de bœuf par semaine, un veau et un demi-mouton. Puis, tu verras, il y a un tas de nouvelles pratiques, le notaire nous est revenu, je ne sais pourquoi. Mais « le livre » te montrera tout cela... Oui, oui, ça va bien ! Christine nous porte bonheur, dirait-on ; je crois qu'elle ensorcelle les gens, ma parole !

— Ah oui ! Christine, vous a tous ensorcelés, tous... » murmure Rosalie.

* * *

On a donné à l'église les nouveaux rameaux de buis bénit. Dimanche, c'est la Pâque !

Il y a du soleil dans la rue, déjà ; du soleil jaune et tiède qui chauffe les pavés, puis monte le long des murs.

Les enfants de chœur — les chorales — préparent les crécelles. Quelquefois leur musique éclate tout à coup ; et elles tournent d'elles-mêmes les bonnes crécelles et craquètent et sont gaies, parce qu'elles sentent le printemps et que, dimanche, c'est Pâques. Nous sommes à « la bonne semaine ». — Samedi, les crécelles iront chanter par les rues, par les routes, et par les sentiers, devant les maisonnettes des hameaux. La ménagère prête l'oreille, elle les entend venir ; elle apporte aux enfants de chœur de beaux œufs cuits, brunis dans la chicorée ou rougis dans la teinture. Car les œufs de Pâques sont tombés ; les cloches les ont apportés en venant de Rome où elles étaient allées pleurer la mort du bon Dieu. Le village était bien triste sans les cloches familiales ; mais les chères cloches vieilles connues à présent sonnent, sonnent. On ne peut être grimaud quand le printemps est arrivé. — Le rentier chenu a passé ses guêtres d'étoffe claire, le vieux coquet !

Les crécelles l'ont averti qu'il est temps de se lever du fauteuil à oreillards pour recommencer les promenades sous les arbres du Rempart, pour aller voir pousser les jardins. Et il en est tout joyeux, l'allègre vieillard; il appelle Caroline, l'ancienne servante; et Caroline, dans le corridor sert aux enfants de chœur un bon verre de vin qu'ils sablent : c'est leur « pausquâge ». Les crécelles ont bu un petit coup, les crécelles ont remis leurs casquettes de travers, et elles s'en vont joyeuses par la route blanche, en babillant.

... L'approche du jeudi-saint préoccupe fort Antoine, le boucher; et la bouchère est désespérée de ne pouvoir, cette année, mettre la main à l'étalage du grand jeudi, le jeudi des bouchers.

— Je ne suis donc plus la bouchère, dit-elle.

Les gens à qui elle se plaignait lui ont vite répondu :

— Bast! bast! madame Rosalie, Antoine en sortira. Puis, Christine n'est-elle pas capable de lui donner un bon coup de main? Ne vous désolez pas; l'étalage, cette année encore sera réussi. Christine est une luronne, vous savez; elle n'a pas froid aux yeux. Ensemble, ils en sortiront en tout honneur.

« Ensemble ». Les maladroits, ils ne voient pas que Rosalie tord ses bras sous les couvertures et tient les yeux fermés pour ne pas pleurer.

Déjà le boucher s'est fourni du plus beau bétail. Il a visité les fermes des environs et retenu les veaux gras nourris au petit lait. A la foire de Binche il a acheté un porc de cinq cents livres; dont le ventre traîne à terre: on ne sait comme il tient sur ses pieds fins; il est resté un jour pour atteindre la boucherie. De plus, comme il faut des bœufs, rares dans le pays, Antoine est parti jeudi pour Bruxelles, sa ceinture amplement bourrée d'écus sous sa longue blaude de boucher campagnard. Et dès le soir, par le « pavé », s'en revenait de la station de Marchiennes à la boucherie, un troupeau de cinq magnifiques bœufs; longtemps ils ont beuglé devant la porte, immobiles, refusant de franchir le seuil de la boucherie, où ils flairaient la mort; ils beuglaient, beuglaient; dans la nuit.

Et l'on a tout tué; pendant une journée, dans la rigole, le sang coula à flots, en bouillonnant. Les poules dans la cour s'en sont soûlées; elles buvaient au fossé, puis elles se mettaient contre le mur, sur une patte, en laissant retomber la tête dans des poses comiques d'ivrogne. Des caillots de sang frangeaient leurs mandibules, et elles faisaient des clins-d'œil comme le tailleur, les lundis. — Les corps des bêtes dépouillées, pendus, couvrent les murs; les entrailles et les fressures s'amoncellent. Antoine et le garçon travaillent sans relâche; ils sont vêtus d'amples gilets de flanelle rouge; leurs gros sabots clapotent dans les flaques gluantes. Pour écorcher, ils se

servent quelquefois du poing fermé, alors ils tiennent leur couteau, à la lame chaude et humide, entre leurs dents. Christine, à grande eau, rince le porc qu'on vient d'échauder; ses mains pétrissent la peau rosée et grasse; et elle tripote, amusée, cette masse de chair molle, étalée sur les dalles.

— Hein? comme il se laisse faire! crie-t-elle.

*
* *

Le jeudi-saint, les femmes ont inondé les trottoirs et les devantures des maisons; puis, montées sur des échelles, elles ont frotté les carreaux des fenêtres. Les enfants, avec quelque vieux couteau, arrachaient l'herbe et la mousse des interstices des pavés; les tout petits, en mangeant des tartines au sirop, empêchaient les chiens de s'arrêter contre les murs. La rue est nette qu'on y mangerait; les campagnards voisins peuvent arriver, la réputation du village ne court aucun danger.

... Dès six heures des troupes de gamins s'arrêtent devant les vitrines fermées des lingères, ou devant la boucherie, pour apercevoir un petit bout des merveilles qu'on montrera tout à l'heure. Les ouvrières des fabriques, au visage luisant encore de savon, arrivent par bandes, en se tenant par le bras; leurs sabots claquent; elles se promènent au préau comme à la ducasse; elles rient très haut, elles s'amusent bien plus que les autres, les grosses blondes au visage rouge venues de Leernes et des Persiaux avec leurs mères, habillées d'amples jupes de siamoise bleue à rayures blanches, et qui sortent à présent de l'église où s'est chanté le salut du *Stabat*.

Il est huit heures; la foule grouille. Les enfants jouent « à la puce », bousculent les femmes, pincent les filles et poussent de grands cris qui animent. On est joyeux de pouvoir enfin secouer à la porte les ennuis de l'hiver.

— La boucherie est ouverte!...

A ce cri, un courant pousse la foule vers le bout de la rue où, de loin, se voit déjà un flot de lumière jaune sortant des fenêtres de la boucherie, au plus large ouvertes. On se tasse; les spectateurs les plus éloignés se haussent sur la pointe des pieds et allongent le cou.

Sur un tréteau autour duquel sont dressés, sur les cartilages des jarrets, des veaux dépouillés et garnis de leurs « voilettes », et figurant ainsi un socle de chair, se dresse l'énorme porc à la peau blanche. Il est assis sur un escabeau, le groin en l'air, goguenard; une longue pipe de terre lui pend aux dents et des lunettes rondes sont accrochées devant ses yeux; avec sa calotte à gland noir et la gazette attachée à sa patte, il ressemble à un gros bourgeois qui a bien dîné et attend son café. Son ventre dont la peau a été

soigneusement recousue est comme un muid. On dirait qu'il va rire. — A ses pieds court un cordon de têtes de veau rasées, à la peau livide, aux larges dents blanches mordant un citron. Au fond de la salle et sur les côtés, couvrant entièrement les murs, montent, d'une jonchée de vertes mousses, les corps des bœufs sciés par l'échine et attachés au plafond par de solides crochets. Sur ces dos étalés on suit la ligne nettement dessinée de la cambrure des flancs et de l'angle des cuisses rablées, barrées de plis épais et parées d'ornements taillés au couteau; les jarrets écartés, en haut, sont comme des bras étendus. Et ces carrés de viande grasse, aux riches tons beurrés, maculés du rouge des muscles superficiels développés en bandes, forment une merveilleuse tenture reluisante sur laquelle, plus éclatante, se détachent la masse blanche du plaisant porc gras et son piédestal de veaux à la chair nacarat recouverte d'une légère écume bleuâtre. Des cordons de lumière règnent le long de la corniche et dans les intervalles des bœufs, entre des guirlandes de roses de papier.

— C'est un château de viande! crie-t-on. — Que c'est beau! On n'a jamais vu ça. — Combien de viande! — Antoine ne saura vendre tout cela! — Eh! Vous savez qu'Antoine fournit les bouchers des environs, répond-on. — Le cochon! le cochon qui rit toujours! répètent les enfants, stupéfaits, écarquillant les yeux et trépignant de joie forcénée. — Un « gueux » crie: Il est plus gras que le curé-doyen! — Un « catholique » de répondre aussitôt : Il est plus propre que tel gros « monseu » qu'on connaît. — Et on rit.

Les yeux coulent d'avoir trop regardé sous le flot de lumière aveuglante. Aussi faut-il quelque temps pour qu'entre les étoiles taillées dans le gros des cuisses des bœufs on distingue de grands *C* s'entrelaçant.

— *C. C.?*... se demandent les curieux, qu'est-ce que cela veut dire?

— Mais c'est la première lettre de Christine, dà! explique un malin.

— Tiens, oui!... Christine... C'est la belle fille du comptoir, la sœur de la bouchère? Hum!

— Eh oui, vous savez bien!...

On n'ajoutait rien; on clignait de l'œil, on se poussait du coude, d'un air entendu et gausseur.

Le vent du soir s'engouffrait par les fenêtres, faisait fumer les bougies et ressortait chargé de l'odeur fade des viandes fraîches, qu'il versait sur la foule.

— Comme il sent la viande! J'en ai faim! Il est temps que le carême finisse. Hagne! Quelles bonnes tranches on taillerait là-dedans! de vrais devants de gilets! marronnaient des gourmands, les yeux allumés de convoitise.

Vers neuf heures, Christine vint s'asseoir près de la porte en claire-voie. Dans la lumière, les épais bandeaux de ses cheveux noirs luisaient; de longues boucles d'oreilles d'or balançaient dans son cou ambré; elle se tenait très droite, le buste serré dans une taille de mérinos noir. Elle se voyait l'admiration des gens, sa poitrine battait, et les globes de ses yeux étaient baignés. Mais quelque chose s'éveillait en son âme; elle gardait un air de calme et de force sereine; pour sourire aux spectateurs, elle renversait un peu la tête, découvrant son cou puissant et rond.

La pauvresse « Génie de l'Hospitaux » — la fine mouche savait bien qu'un compliment à la jeune fille ne diminuerait pas le nombre des crosses que la bouchère, par charité, lui donnait le dimanche — la pauvresse cria à Christine, par dessus la foule :

— C'est vraiment beau, vous savez, Mam'selle Christine! On n'a jamais vu ça du temps de Rosalie! Vous avez le pompon!

Comme c'était là le sentiment de la foule, une fois qu'il fut exprimé, les spectateurs continuèrent :

— « C'est vrai que l'autre bouchère n'a jamais fait pareil étalage. » — « Bast! est-ce que c'est une femme, Rosalie? cette grimaude pâlotte, toujours malade et maigre comme un cotret? »

Une commère se rengorgeant et balançant comiquement la tête exagéra moqueusement le léger grasseyement — d'ailleurs rien moins que désagréable — de Rosalie. On ajouta, en conclusion :

— Une mijaurée... Tandis que Christine!... Regardez-moi ça, quelle femme!... Quel morceau, hein?

— On mordrait dedans! laissa échapper un jeune homme qui dévorait Christine des yeux; mais il s'enfonça aussitôt, honteux, dans la foule.

Pourtant, à la ronde, on ne rit pas beaucoup; comme le jeune homme, tout le monde aurait voulu mordre dans ce corps frais comme une cerise; et un murmure de désir montait vers la jeune fille, des hommes contemplant la splendeur de ses vingt ans dans la viande rouge qui l'entourait comme un cadre magnifique.

*
* *

Cependant, là-haut, Rosalie allait plus mal. Tous ces jours derniers, elle s'était encore énervée à la pensée de ne pouvoir orner elle-même l'étalage du Jeudi-Saint; elle s'était désolée au point de pleurer — fièrement, d'ailleurs, en cachette — en voyant dévolu à Christine ce qui, lui semblait-il aujourd'hui par une exagération de sensibilité maladive, avait toujours été un de ses importants apanages; et elle se considérait presque frustrée d'une chose

qu'elle regardait puérilement, peut-être, dans l'anxiété de son marasme moral, comme une consécration tacite de ses droits d'épouse.

Antoine, le boucher, était près du lit. Les bravos et les exclamations admiratives de la rue, par l'escalier, arrivaient à la chambre de la malade en un sourd murmure ondulant comme un bourdonnement.

— Qu'est-ce qui les fait crier si fort? demanda Rosalie.

— Eh! c'est l'étalage! Sais-tu qu'il est joliment réussi? Crois-tu que je ne m'y connaisse pas un peu aussi?.....

— Où est Christine!

— A la boucherie, dà. Assise devant l'étalage... comme tu t'asseyais, ajouta-t-il étourdiment.

— Elle se met donc devant les yeux de tout le monde comme la bouchère? demanda Rosalie, avec un indéfinissable accent de désespoir contenu.

— Oh! Rosalie! Rosalie!.. que dis-tu là?... La brave fille n'a-t-elle pas un peu le droit de s'asseoir près de l'étalage qu'elle a orné?... Sais-tu qu'elle y a mis joliment les mains, même; et que sans elle j'aurais été drôle?.....

— Ah!... c'est vrai, c'est vrai... Je sais. J'ai tort. Et Rosalie ajoute, après quelque temps : Tu peux descendre, à présent; je vais tâcher de dormir.

Ainsi Antoine, se faufilant entre les quartiers de bœuf masquant la porte, est entré dans la boucherie, et il va s'asseoir devant le treillage.

— Bravo Antoine! cria-t-on dans la rue, dès qu'on l'aperçoit. Bravo! On n'a jamais rien vu d'aussi beau! Mais avouez que Christine y a mis la main!

Le boucher répond :

— Eh! pourquoi le cacherai-je? C'est vrai... C'est elle qui a quasiment tout fait. Ah! « nom de domme », elle s'y connaît!

Et il fait un long clin-d'œil en guignant la jeune fille : Ah bien oui, qu'elle s'y connaît!

— C'est ce que j'ai dit, appuie l'autre. Ah! c'est une femme, au moins, *elle!*

*
* *

Les bougies ont de hautes flammes fumeuses; des colerettes se sont déjà enflammées. Au bout de la rue retentit tout à coup une fanfare de cuivres. Puis des cris éclatent.

— C'est la sérénade!

La foule s'ouvre devant une douzaine de musiciens entourés de gamins qui les éclairent de torches aux rouges flammes fuligineuses, projetant des ombres bizarres sur les murs. Les trombones et les bugles se tournent vers

la boucherie, et au signal de Piret, marquant la mesure, sa clarinette au poing, ils entonnent l'*Où peut-on être mieux* des sérénades.

Antoine et Christine sont appuyés sur le treillage; des larmes perlent dans les cils de la jeune fille.

Le boucher, le concert fini, crie :

— A dimanche, après la messe! Je paie une tournée à tous les amis!

La foule s'écoule. Sur la rue déserte, portes et fenêtres sont poussées; Antoine éteint les bougies et Christine range dans une corbeille les roses de papier et les brins de mousse. — Ils ne se disent rien. La chambre close s'emplit peu à peu d'une accablante odeur de viande et de sang, d'un relent fade, et obsédant à écœurer ou à affoler. On dirait les émanations des bois jonchés de feuilles, aux soirs d'automne, par ce temps lourd précurseur des orages.

Et, tout à coup, avec un rugissement de passion, Christine étreint le boucher de ses deux bras et, furieusement, écrase sur sa bouche ses lèvres en feu, ses lèvres rouges et molles comme une large fleur vivante.

***

Quand le boucher et Christine montèrent à l'étage, deux cadavres allongés sur le palier leur barraient l'escalier. Ils eurent un haut-le-corps de terreur, puis se regardèrent. — La jeune fille se précipita : Rosalie était morte, froide déjà ; son enfant, qu'elle tenait dans ses bras, n'avait pas plus de vie.

La moribonde, sentant le froid de la mort, et ses cris d'appel couverts par le hourvari de cette foule partiale demeurant sans réponse, s'était-elle traînée pour demander du secours, agonisante, jusqu'à l'escalier, où elle était morte? Ou la malheureuse avait-elle *vu* leur crime par quelque abtrus et terrible phénomène d'extravision, dans la fulguration exaspérée de la fin? Les avait-elle *vus* et s'était-elle levée vengeresse, mais seulement pour retomber ici, trahie par son corps? — Rosalie était morte, morte la pâle et douce bouchère, dont je me souviens.

Mais pouvais-je ne plus aimer Christine?... J'ai entendu, l'autre jour, des *Airs populaires* de Schumann que chantait un hautbois de sa voix pure ; pourquoi, soudainement, me suis-je rappelé l'arrivée de Christine de Landelies en ce matin de mai où tout riait — et, près de la chambre morne et silencieuse de Rosalie désespérée, la montée de l'escalier, avec mes bras pleins de linge frais fleurant le soleil et les sèves?

Mai 1890.

LOUIS DELATTRE.

SONNETS

LA NYMPHE CAPTIVE

A Albert Giraud.

Voici que resplendit le sommeil sans matin
Qui fermait ses regards aux langueurs savoureuses,
Et, vers l'île d'amour debout dans le lointain,
La Nymphe, lente, glisse en des grâces peureuses.

Elle a vaincu l'exil aux palais de saphyr
Dont les lits odorants recélaient sa jeunesse;
C'est fini : ses cheveux appellent le zéphyr
Comme un printemps d'ivresse où blanche! elle renaisse.

Mais quelles mains de haine ont jeté sur les eaux
En des soirs inconnus ce lourd manteau de glace
Sous lequel se flétrit l'enfance des roseaux?...

Et la Nymphe sent bien que rien ne le délace
Et, captive à jamais, de son triste séjour
Voit les faunes, là-bas, jouer avec le jour!

VENUE

A Henry De Groux.

Sous sa tiare d'or et de gemmes songeuses
Long voilée, en la gloire du royal décor
Elle sourit soudain, et, comme un clair trésor,
A la foule découvre ses mains orgueilleuses.

Le bonheur chante dans ses yeux de chrysolithe,
Où tremblent des clartés de matin sur la mer,
Car c'est l'aurore encore en Elle où nul amer
Regret ne fit jaillir de langueur insolite.

Oh! si blonde Elle avance, hiératiquement,
Vers un Eden d'amour qu'Elle seule devine
Eperdant son espoir tel un songe charmant...

Elle passe et sa traîne aux magiques joyaux
— D'or vert et d'azur sombre et de splendeur divine —
La suit ainsi que la suivraient d'étranges eaux!

ALBERT ARNAY.

DÉFI DU RÊVE

LA GÉANTE

Du temps que la nature en sa verve puissante
Concevait chaque jour des enfants monstrueux,
J'eusse aimé vivre auprès d'une jeune géante
Comme aux pieds d'une reine un chat voluptueux.

J'eusse aimé voir son corps fleurir avec son âme
Et grandir librement dans ses terribles jeux;
Deviner si son cœur couve une sombre flamme
Aux humides brouillards qui nagent dans ses yeux,

Parcourir à loisir ses magnifiques formes;
Ramper sur le versant de ses genoux énormes,
Et parfois, en été, quand les soleils malsains

Lasse, la font s'étendre à travers la campagne,
Dormir nonchalamment à l'ombre de ses seins,
Comme un hameau paisible au pied d'une montagne.

CH. BAUDELAIRE.

La vaillante âme du comte Gui d'un coup s'est brisée comme, en un heurt puissant, une rude épée féodale.

Élevé par une mère au cœur de romaine, dans ce vieux manoir crénelé dont toutes les nobles pierres rêvent nostalgiquement des burgraves, il a gardé entre les hauts murs de l'immense domaine, — son franc-alleu — les intégraux orgueils d'un autre âge.

Vaut-il moins que ses pères? — Leurs antiques cuirasses sont-elles trop larges pour sa poitrine? — Et leurs épées, dans la grande et sombre salle d'armes, glorieuses des prouesses d'autrefois, fatiguent-elles son bras? — L'injustice ou l'injure laissent-elles calme son sang toujours pur?

Les récits épiques de la veillée lui ont rempli la tête d'héroïques cliquetis, il a rêvé béhourdis, aventures, grands coups pourfendeurs d'infidèles et, jaloux des paladins, son cœur s'est mis à pleurer d'antan. Le fier Marcheur dans les ères en-allées sort de son monde quand, par le pont pacifique toujours baissé, il franchit les fossés du château. La vue des villageois, tout petits, qui le regardent curieusement passer dans sa morgue, tue l'illusion.

Vraiment, non! ces vilains ne sont point de sa race!

Et, sous leur regard franc, tout à coup blessé dans son atavique grandesse, il se retourne presque vers d'imaginaires gens d'escorte pour leur dire :

— Qu'on fouette ce croquant!

De tout le hameau, un lieu seul ne partage point son mépris; parce que le vieux monument au portique lézardé et moussu porte au front le signe magnétique : l'écu vénéré, *burelé d'or et de gueules à dix pièces au lion d'argent brochant sur le tout!* Le vieux lion des d'Alsteren! Le vieux lion sacrant les meubles du manoir et les missels enluminés conservés avec les trésors!

L'église est fille du castel : en 1361, au retour d'une heureuse campagne, Conrard d'Alsteren, grand maréchal héréditaire de l'archévêché de Cologne, dit :

— Ci, j'édifierai un temple au Dieu qui me fit vaincre!

L'âme du fondateur, errante sous les voûtes gothiques, passe dans celle du comte Gui, dont les prières demandent des combats.....

Hélas! ses grandioses énergies sont vaines et ses longues aspirations aux époques vécues avec amour dans l'ombre des vesprées, éliment ses espoirs.

Un jour, dans une grande chasse en Ardennes, le cœur du comte Gui bondit de voir soudain devant lui la châtelaine du passé. Et dès le soir, il se passe au poignet un bracelet d'or finement ciselé de sa mère défunte : c'est l'emprise. Six mois après, il renferme le bijou dans son écrin, ayant conquis sa noble Dame.

Et alors, pour consoler ce preux douloureusement attardé en nos races bâtardes, des choses sœurs se relèvent aux fiers appels de sa voix vibrant dans le dédale des grands siècles tombés.

La jeune comtesse est belle entre les belles; svelte comme les princesses dolentes qui caressent de hautes levrettes dans les vieilles gravures. Son teint mat solennise ses traits et, sur ses bandeaux noirs, les hirondelles ont perdu de leurs ailes, ces reflets qu'elles dérobent au soleil des sphinges roses. De sa gracile personne s'exhale comme un souvenir du moyen-âge. Sur son passage, de tous les recoins sombres des corridors du château d'Alsteren où ils songent aux tournois et aux cours d'amour, les sylphes protecteurs se lèvent et la reconnaissent.

C'est la Dame attendue!

Sa traîne attirante disparaît lentement aux détours et les aïeux, dans leurs cadres, sourient à la fille qu'ils trouvent digne d'eux.

Le comte Gui va donc être heureux! L'air de sa demeure transformé par la présence d'Éliane la bien-aimée, d'Éliane la tant appelée, réchauffe son cœur. Il se relève quand il la voit, à côté de lui sur sa haquenée, intrépide, l'œil enflammé et hautain.....

La race ne dégénérera point!

Heureux, le comte Gui !

Pauvre comte Gui !

Depuis six mois à peine, le manoir revit de sa vie originelle et déjà.....

Déjà, la fée disparaît !

Comme dans un sanctuaire, à la confuse lumière de la veilleuse, au milieu de la vaste chambre nuptiale où s'enfantèrent tous les héros, dans le grand lit couronné, témoin des énormes projets enfouis dans les poitrines des guerriers et s'échappant parmi les expansives joies de la nuit, Éliane, (ô crime et damnation !) Éliane d'Alsteren se meurt.....

Après une longue extase dans les bras de son seigneur, sans une contraction de la face, sans une larme, sans une parole, bellement, noblement, elle meurt ! Une simple goutte de lumineux sang chaud fleurit sa lèvre froide d'amour.....

Et le comte retombe sur notre monde plus mesquin, plus pauvre, plus terne, après la vision tôt évanouie du monde évoqué par la morte.....

. . . . . .

La vaillante âme du comte Gui d'un coup s'est brisée comme, en un heurt puissant, une rude épée féodale.

Alors, son Dieu, le Dieu puissant des croisés, a pitié de son féal et, pour Gui d'Alsteren, s'irradie un miracle.

Non, son rêve ne viendra pas à lui ! Les flots du Temps, chargés de cadavres, flots noirs et rapides entraînant avec, çà et là, quelques scintils d'héroïsme, tant de rancœurs et d'ignominies, ne remontent point leur cours. Son rêve, le comte a cru le saisir.....

Hélas ! cette quasi-réalisation n'a été qu'un songe plus aigu, plus défini, comme les limites d'une réalité impossible à atteindre, un raffinement des affres tantaléennes, une agonie de rêve... Ainsi crépite la flamme et s'intensive la lumière, un instant, avant de n'être plus.

Le rêve du comte s'éloigne à jamais.

Alors, éclate le prodige : il va, lui, vers ses ingrates visions; il se transforme, la métempsycose est complète. Son jour n'est plus le même que le nôtre; l'air qu'il respire est autre et ses yeux, radieux de la conquête d'un monde, s'absorbent en sa contemplation. Un sublime coup de douce folie l'enlève à notre fangeuse petitesse et rapatrie l'exilé.

Son cerveau jadis engendra des volontés trop larges; il entrevit une époque trop belle, grandie à plaisir, mais passée, que la folie seule pouvait lui recommencer.

Il a trouvé le bonheur possible.

Derechef, la vieille cloche rouillée sonne chaque jour le couvre-feu; le pont-levis grince sur ses chaînes; le maître du lieu harangue les armures immobiles rangées sur les supports, engage de longues conversations avec les portraits des belliqueux seigneurs, ses ancêtres, et s'endort le soir, pensant à ses vassaux.

Soudain, au milieu de ses magnifiques hallucinations, Eliane-la-Noble repasse, dans toute sa flamboyante attirance d'apparition, vêtue de sa longue robe rouge sombre rehaussée de vieux ors. Désespérante, l'image fuit toujours; puis, reparaît, liée à d'incohérents souvenirs des anciens romans de chevalerie.

Dès ce jour, c'est la vierge mystique couchée en la tour d'ivoire au pays perdu des brumes, endormie dans l'attente d'un triomphant réveil par les inconçus élans d'un cœur héroïque. Des voix parlent au comte : il la retrouvera, la ressuscitera pour accomplir avec elle, le glorieux destin promis à l'élu.

L'emblématique bijou maternel orne de nouveau son bras et, plus pure, plus élevée, rechante l'ineffable mélodie de ses rapides fiançailles.

Hérauts, en avant! Sonnez conques et buccins! Frémissez, pennons victorieux! Rugissez, lion des d'Alsteren!

Le comte Gui, au casque brillant cimé d'aigle, paraît sur le perron et les licornes fantastiques qui gardent l'escalier, à le voir bardé de fer, oublient plusieurs siècles.

Il part, suivi de son écuyer; — le vieux serviteur obéit en pleurant presque aux excentricités de son maître, pour lui, grand enfant au bonheur insoupçonné. — Le chevalier errant court à la recherche de l'enchanteresse évanouie : dagues, dangers, sortilèges, rien ne l'arrêtera! Sans sortir de ses drèves séculaires, il parcourt le monde ; l'heureuse exaltation de ses sens lui crée des éblouissements. Il interpelle ses fidèles, leur désigne, de sa lame d'invisibles palais, scrute les fourrés avec des espoirs toujours déçus...

Oh ! merveille !

Là !...

Sur le flanc de la butte que couronne un bouquet de clématites et de lilas, dans la pelouse doucement affaissée, il devine Eliane, étendue, mi-enfoncée. Le haut de son corps trop visible, la trahit. C'est elle, telle qu'il la porte en ses esprits troublés : gigantesque! C'est elle! Il reconnaît cette gorge impeccable... Le sentier herbeux passe entre ses seins immobiles; la tête est cachée sous les fleurs, mais l'haleine parfumée le grise.

C'est elle! la comtesse géante, étalée, nue, superbe, *sa comtesse*...

Illuminé, il se retourne :

— Au plus digne, messeigneurs! A qui ranimera ce corps adorable au souffle de son amour! A moi, belle Eliane!

Nuit et jour, la courageuse cohorte d'ouvriers, muets et apeurés, travaillent sous les ordres du comte insensé. Les villageois intrigués guettent, questionnent... Inutile! Les artisans ignorent leur œuvre. Ils sont les aides du Rêve. Leurs yeux sont aveugles pour les vues de l'extraordinaire architecte.

Ils comblent, creusent, arrondissent, recommencent, effrayés du seigneur qui se recule extatique et leur parle une langue qu'ils ne comprennent guère. Ils peinent, inconscients...

. . . . . .

C'est fini.

Le pont-levis s'est relevé derrière les pygmées laborieux devenus inutiles. Le manoir n'abrite que ses hôtes habituels.

Les prestigieuses nuits de juin enchantent le domaine d'Alsteren : sur le ciel magique, tout éclaboussé d'or, se découpent, puissant, le donjon, puis, les tourelles ; à travers les poivrières et les échauguettes, par des meurtrières en regard, passent des traits de lumière qui semblent — longues épingles de feu — fixer la sombre image sur le fond étincelant; et le spectacle prend des airs d'antiques peintures.

Dans le parc, sur le penchant du monticule fleuri, triomphent les courbes radieuses. On regarde, charmé... ; puis, c'est un corps magnifié de déesse, une colossale et enfiévrante endormie que la lune voluptueuse lèche partout de rayons clairs et dont elle glorifie de splendeurs, les contours; et les contours s'amollissent d'herbe drue et fine semblable à un satanique duvet de joie.

A ses pieds, écrasé par l'idole, le chevalier Gui d'Alsteren veille, appuyé sur sa rapière.

Il garde sa Dame, il épie la fin du long sommeil...

Parfois, dépouillant sa cuirasse, relevant sa visière, il lui chante des hymnes émus, doucement suppliant son Eliane!

Mais, la belle comtesse s'obstine à dormir...!

Un soir d'hiver, le comte, las d'attente trop longue, fatigué, mais sans désillusion, sans déception ni désespérance, se reposera un instant sur le sein de son épouse admirable, et l'immense emblême de son vouloir surhumain, sans douleur, l'endormira de sa froide absence d'âme.

Alors, les flocons de neige immaculée, solennellement se mettront à tomber et, de leurs blanches mailles, viendront tisser un digne suaire à ce beau rêve inviolé.

HUBERT STIERNET.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

L'Exposition du Cercle des femmes peintres.

Pourquoi pas? Dans cet art si charmant et si futile des enluminures fleuries, fines à désespérer un orfèvre d'éventail chinois, pourquoi les femmes ne pourraient-elles réussir? Il suffit pour cela de savoir le dessin et d'avoir le sens de la couleur. De plus, elles ont la patience, la légèreté de main, elles sont méticuleuses et appliquées. Elles copieront un bouquet avec un soin merveilleux, étaleront une gerbe adorable, décoreront un vase avec une délicatesse infinie. Tant qu'elles s'en tiennent à un art semblable à celui de la broderie, c'est exquis, mais il leur manque le don de composition.

Voyez cette exposition : les fleurs abondent et généralement très bien rendues : les *Iris* harmonieux de Mme Cauderlier, les *Accessoires* de Mlle Marie de Bièvre et de Mlle Eugénie Beauvois, les *Chrysanthèmes* de Mlle J. de Hemptinne, ceux-ci comme un rêve des pays bleus, les tristes fleurs d'exil; puis les motifs décoratifs de Mlles Alice Mairesse et Elisa Marechalle, les *Géraniums* turbulents de Mlle Marie Gasparoli et toutes ces floraisons grimpantes qui forment le plus charmant fouillis. Regrettons en terminant quelques absences et présentons nos plus belles excuses au comité organisateur pour avoir osé faire notre devoir de critique.

L'Exposition de l'Ecran et de l'Eventail.

M. Maurice Castan a eu l'heureuse idée de cette originale et fraîche Exposition d'éventails, peut-être le plus délicat accessoire féminin et que les artistes les plus raffinés se plurent toujours à orner de mièvres et exquises aquarelles. Il y a là au Musée du Nord des éventails modernes, des éventails exotiques, des éventails anciens conservant peut-être encore dans leurs plis fanés quelque grain de poudre maréchale. Parmi les modernes : Mlles Belval, Zélia Klerx, Massin, de Garcia, MM. Binjé, Léon Dardenne, Théo Hannon décorèrent finement les plus beaux, touffes ou gerbes fragiles, scènes bergamasques, bergeries tendres ou paysages vaporeux. Les collections merveilleuses de Mme la comtesse de Beauffort, Mme la baronne de Haulleville, Mme Léon Somzée, Mme la vicomtesse de Jonghe d'Ardoye, charment adorablement. C'est une suite de minuscules décors, de médaillons ciselés, de fines incrustations, surtout la série des éventails en vernis Martin ouvragés et peints de façon ravissante. L'on croirait parfois, dentelle ou mousseline, à une aile éblouissante de papillon.

X.

MEMENTO

Nous remettons au prochain numéro le compte-rendu de l'étrange et puissant roman de Camille Lemonnier : *le Possédé*, ainsi que des vers de Georges Keller.



Nous publierons dans notre numéro d'Août un dizain de sonnets d'Albert Giraud.



Iwan Gilkin a fait, le mois dernier, une très intéressante conférence au Cercle littéraire de Malines sur la *Jeune Belgique*. Il parla de sa naissance, de ses débuts, de ses luttes, fit revivre un instant la vive physionomie de Max Waller, et rapidement présenta au public les *Jeune-Belgique* d'aujourd'hui. On a beaucoup applaudi les vers de Giraud, Maeterlinck, Van Lerberghe, Severin, etc. Succès complet et, de plus, cordiale réception à Malines.

A ce propos remercions un fervent ami de la *Jeune Belgique* qui, dans le *Chempostel*, donna un chaleureux compte-rendu de cette conférence.



Notre collaborateur James Vandrunen vient d'être nommé officier d'académie. Il vient aussi de faire paraître trois artistiques carnets de route : *A l'aventure*. Nos sincères félicitations.



Choses d'automne, par M. Edgard Bonehill. — Tout un clair paysage en teintes volontairement mélancoliques, et la jeunesse d'une âme qui se pleure malgré la fraternité des parfums, des verdures et des sons, voilà ce livre que j'aurais voulu d'un vert printanier, illustré de joyeuses bandes d'enfants rouges et de fleurs, M. Bonehill a la sensation nette des verdures et des floraisons claires ; ses sonnets sont des scènes un peu tristes sous une atmosphère fraîche où éclosent comme des anémones, de frêles sons de cloches d'or.

Il est ébloui de la clarté du paysage, et cela ne lui laisse point le loisir d'une psychologie qu'il voudrait fine et pénétrante. On sort du jardin de ses sonnets, les lèvres juteux de la saveur acidulée des feuilles foulées. C'est bien assez, n'est-ce pas, dans ce temps d'hypocrisie artistique? La plaquette, agrémentée d'une lettre de M. Georges Rodenbach, est fraîchement et soigneusement éditée par la maison Fonteyn, de Louvain.



Maurice Desombiaux vient de faire paraître, en tiré à part, un article publié dans le *Magasin littéraire et scientifique* : la *Procession du Saint-Sang à Bruges*. Dans une langue descriptive, aux sonorités barbares et aux lignes roides, il évoque la vieille cité se réveillant de son long sommeil de pierre, lorsque lentement défile dans ses murs la procession sainte. De son séjour à Bruges, M. Desombiaux a emporté une sorte de sombre mysticité et un éblouissement des symboles et des rites religieux que l'on retrouve dans cet article.



Voici une lettre que nous adresse un lecteur :

« Monsieur le Directeur,

« Pour éviter en tout point votre ire, même tenterais-je de postuler une petite place dans votre estime? je me déclarerai, en commençant, admirateur enragé et lecteur non moins de votre inestimable revue. Permettez : dans votre dernier numéro un certain Delzire Moris, nouveau-venu sans doute, fait paraître sous sa signature, quelques proses des plus remar-

quables. Mais voici ce que vous ignorez bien certainement : Votre bonne foi a été surprise et si ces pages sont si belles c'est parce qu'elles sont *copiées littéralement.*

Votre nouveau collaborateur a *copié mot pour mot* M. Arnold Goffin. Vous pouvez vous en assurer en parcourant *la Pléiade* de mars 1889.

Agréez, etc.

UN LECTEUR ASSIDU.

Nous ne pouvons que vous donner raison, monsieur le lecteur assidu. Il est, hélas, vrai, comme vous le démontrez, que Delzire Moris a copié M. Arnold Goffin, il l'a copié sans déranger un seul x... Et pourquoi pas? Cela vous étonne? Tenez, si au lieu de nous envoyer d'aussi sottes lettres vous lisiez les œuvres d'Arnold Goffin, vous sauriez qu'il a publié, il y a quelques années, un livre sous ce titre : *Delzire Moris.* Vos yeux sont-ils ouverts, grand bêta, et comprenez vous que Goffin et Moris ne font qu'un? D'ailleurs, si vous avez trouvé ces proses si admirables, sachez-nous gré de vous les avoir fait lire deux fois. Nous attendons vos remerciements.



A notre grande stupeur, nous avons lu dans *le Gaulois* un article sur les pigeons-voyageurs, où il est question de notre cher artiste en exil, Georges Rodenbach.

Voici :

« M. Georges Rodenbach, rédacteur à l'*Epervier*, dit qu'il faut commencer les entraînements dans la direction des quatre points cardinaux en cet ordre : sud, est, nord et ouest, jusqu'à une lieue du colombier; ensuite, revenant au point de départ, les portages se font d'une manière continue dans la même direction, c'est-à-dire vers le sud. »

Versons un pleur sur le vieux ramier du colombier élégant et complétons l'information du *Gaulois :*

M. Georges Rodenbach est, en effet, rédacteur à l'*Epervier*, mais c'est notre ami Francis Nautet qui en est le directeur.

Rrou-rrou, rrou-rrou, rrrrrrou!



Les Revenants, le superbe drame d'Ibsen, récemment joué par M. Antoine, nous vaut un savoureux feuilleton de M. Francisque Sarcey.

Voici comment l'hippopotame du bon sens avoue qu'il n'a pas d'imagination :

« Les raffinés me font remarquer ce mot *le soleil* que jette le misérable fou, et ils me rappellent que le drame s'est ouvert par ces mots : « Oh! comme il peut! »

« La pluie, disent-ils, a été comme la basse continue et mélancolique qui accompagne ce drame et en accentue la tristesse. Du soleil! du soleil! c'est le soleil qui manque!

« Je vous avouerai que je n'ai pas tant d'imagination. Quand on me dit qu'il pleut au premier acte, c'est qu'il pleut; ce détail ne me touche pas autrement et je n'y pense plus dès que le drame s'engage. Je n'y pense plus, donc c'est comme s'il ne pleuvait pas. Car, au théâtre, il n'y a que ce qu'on voit qui existe. »

Quand on nous dit que M. Sarcey a écrit ça, c'est qu'il l'a écrit; ce détail ne nous touche pas autrement, et nous n'y pensons plus dès que nous avons lu le *Temps.* Nous n'y pensons plus, donc c'est comme si M. Sarcey ne l'avait jamais écrit.



M. Jean Richepin encombre *Gil Blas* de sonnets et de ballades. Poésie mi-normalienne et mi-touranienne, — avec des rimes nouvelles dans ce goût ci :

Prince, au gouffre du firmament,
Ces dorades sont d'affreux squales
Dont nos raisons sont l'aliment.
Ne regarde pas les étoiles.

Squales rimant avec *étoiles!* Inattendu, certainement.

Après cela, M. Richepin a peut-être trop écouté les vendeurs de journaux bruxellois criant : *l'Etwale belge.*



La brochure mensuelle de propagande, *Entretiens politiques et littéraires*, continue fièrement sa campagne. Collaborateurs : Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, B. Lazare, Paul Adam, G. Vanor, etc.



Nous recevons une nouvelle revue littéraire mensuelle : *Namur-Jeunes*. Bon courage là-bas ! Dégrossir ses contemporains à coups de trique est certes le plus certain moyen de propagande. Allez de l'avant et prêchez pour l'art.

Voici le sommaire du premier numéro : *Namur-Jeunes*, préface. — Emile Gréber, *Pauvres vieux*. — G. Thémet, *Mois de juin*. — Nader, *Gouaches*. — Ch. Mainat, *Rêve*. — Geo Mauvère, *Pages mornes* — Tristelles, *Sur l'eau*. — G. Thémet, *L'Art décadent, Notes*.

Et maintenant que les cloches de baptême carillonnent joyeusement.



A paraître :

Le Pèlerin passionné, de Jean Moréas.

Les Fastes, de Stuart Merill.

Le Miroir des légendes, de Bernard Lazare.

Les Fleurs de bonne volonté, de Jules Laforgue.

Les Pétales de nacre, d'Albert Saint-Paul.



Les Aveugles, le nouveau drame de Maurice Maeterlinck, verront sous peu le jour — oui, môssieu ! — chez l'éditeur Lacomblez.



M. Albert de Nocée entreprend la publication d'une nouvelle revue artistique : *La Revue belge illustrée*. Ceux qui s'occupent de lettres en Belgique sont trop rares pour que nous ne félicitions pas l'auteur hardi de ce projet.

Dès aujourd'hui il s'est assuré de nombreuses collaborations, et tout fait prévoir un fort succès. Les dessins seront reproduits par les Arts graphiques. Bonne chance et sentiments confraternels.



Une nouvelle agence destinée à rendre de grands services aux artistes vient de se fonder à Paris. Elle communique aux intéressés les extraits de tous les journaux sur n'importe quel sujet : *Courrier de la Presse*, sous la direction de M. Gallois, 19, boulevard Montmartre.



Trouvé dans une chronique bruxelloise :

« Rien ne les étonne (les Anglais), rien ne les surprend, rien ne les embarrasse. Ils ont un peu le tempérament de l'hirondelle qui vit en volant : ils vivent, eux, en voyageant.

« *Ce tempérament-là, c'est le vrai pont sur la Manche.* »

Est-ce qu'on y danse au moins ?



Dans sa dernière assemblée générale, la *Jeune Belgique* a confié le diplôme de membre stagiaire à MM. Carnot, Guillaume II, Feu Ricord, Stanley et Jef Casteleyn.



Panem et Circenses. On annonce la prochaine ouverture, à Venise, d'un vaste hippodrome de steeple-chase. Ohé ! les races latines !



Léon Bloy continue à vociférer dans *La Plume*. Articles parus : *Le Reportage littéraire*, *Rossignol de Catacombes*, *Fumier des lys*.



— M. Victor Wilder, a remis récemment aux éditeurs Schott, la traduction du premier acte du *Crépuscule des Dieux*, le dernier ouvrage de la tétralogie de Wagner. Le traducteur a encore à travailler au 2e acte, mais le 3e acte est presque entièrement terminé.

En vente chez l'éditeur EDMOND DEMAN, rue d'Arenberg, à Bruxelles :

La Damnation de l'Artiste

PAR IWAN GILKIN

Prix : 15 francs.

Les Arts Graphiques

ET

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue Keyenveld, 73, Bruxelles

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

MAXIME

A CHIMERICAL TALE

par ARNOLD GOFFIN

Un volume in-16°. — Prix : Fr. 3-50

On souscrit chez CHARLES VOS, éditeur, rue des Paroissiens, Bruxelles.

IMPRESSIONS D'ART, par EUGÈNE DEMOLDER, chez Madame Ve Monnom.

LA PLÉÏADE. Abonnement : 5 francs par an. Administration : 33, rue des Paroissiens.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE. Abonnement 1 an : 10 francs. Administration générale : 18, rue d'Edimbourg, Bruxelles.

LA REVUE INDÉPENDANTE, rédacteur en chef : FRANÇOIS DE NION. Abonnement, 15 francs par an; étranger, 17 francs. Administration chez Albert Savine, 12, rue des Pyramides, Paris.

LE MERCURE DE FRANCE, revue mensuelle d'art et de littérature : ALFRED VALLETTE, *rédacteur en chef*, 15, rue de l'Échaudé-Saint-Germain, Paris. Prix : 40 centimes.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie la SAVELLI de GILBERT AUGUSTIN-THIERRY.

Un numéro **20** centimes, abonnement (3 mois) **17** francs; en vente partout.

SOMMAIRE du numéro de Juin de LA JEUNE BELGIQUE. — Réminiscence, *Stéphane Mallarmé.* — La Douleur du Mage, *Iwan Gilkin.* — L'Eau promise, ***. — L'Hôte des ténèbres, *Jean Boels.* — Proses lyriques, *Delzire Moris.* — Chronique littéraire : L'Ame des choses, *Arnold Goffin.* — L'Annuaire du Caveau verviétois, *Puck.* — Chronique artistique : Le Salon de l' « Essor », *Albert Arnay.* — Chronique musicale : Quatrième Concert populaire. Hans Richter, *Intérim.* — Memento, *Nemo.*

Vient de paraître chez LÉON VANIER, Paris :

L'AME DES CHOSES

RECUEIL DE POÈMES EN PROSE

par HECTOR CHAINAYE

Prix : 2 francs.

Vient de paraître chez LOUIS VAN MELLE, rue St-Georges, 14, à Gand.

LA PRINCESSE MALEINE

drame en cinq actes,

par MAURICE MAETERLINCK

Prix : 5 francs.

LA JEUNE BELGIQUE reparaît sur la brèche, l'élan est donné.

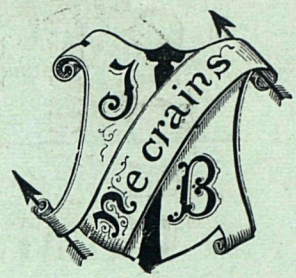
A la tête du mouvement littéraire, **LA JEUNE BELGIQUE**, hautaine et fière, dirige le combat, marche en avant, à travers tout. Mais il faut que tous nous l'aidions. A **ELLE** pour la propagande ! Des cartes d'abonnement sont à la disposition de nos amis. Ceux qui nous feront parvenir **DIX** abonnés nouveaux recevront **LA JEUNE BELGIQUE gratuitement pendant un an.**

Ceux qui nous en feront parvenir **VINGT**, recevront : 1° **LA JEUNE BELGIQUE gratuitement à perpétuité** ; 2° Ils auront droit à tous les tirés à part de grand luxe des frontispices, dessins, portraits, etc. ; 3° Leur nom figurera en tête de la publication commémorative de nos fêtes du dixième anniversaire.

Bruxelles. — Imprimerie Vve Monnom, 26, rue de l'Industrie.

Août 1890. TOME IX. — N° 8 10me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE:

Un raout artistique . . . . . LA JEUNE BELGIQUE.
Seizième siècle. . . . . ALBERT GIRAUD.
Le bonheur des autres . . . . . HUBERT KRAINS.
L'Eau du rêve. . . . . GEORGE KELLER.
Le portrait . . . . . LOUIS TRÉDERNE.
Révolte . . . . . JEAN BOELS.
A notre bon oncle L. M. (de la *Revue générale*). . . . . PUCK.
Chronique artistique :
Au sujet de l'Exposition d'Affiches au Musée du Nord . . . . . LÉON DARDENNE.
Memento. . . . . NEMO.

PRIX DU NUMÉRO
Fr. 0-75

BRUXELLES
Rédaction : 55, BOULEVARD D'ANDERLECHT
PARIS
LIBRAIRIE DE *l'Art Indépendant*
11, rue de la Chaussée d'Antin
1890

BELGIQUE JEUNE LA NE CRAINS



NE CRAINS LA JEUNE BELGIQUE

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : VALÈRE GILLE.

Rédaction : 55, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

BOITE AUX LETTRES.

62. — AVIS. Monsieur le Directeur,

Durant votre absence votre intérimaire fit appel à une personne de bonne volonté en ces termes : « On demande un vieillard riche ». Je me présente ; voici mes conditions : Riche, assez pour contenter même un jeune homme lyrique, vert comme un poireau, peu exigeant, discret, rarement pochard, homme du monde, enfin ! J'attends la photographie du demandeur.

Faut-il d'abord allumer ?

Transmettez, je vous prie, ceci à la personne intéressée et recevez, etc.

Un vieillard riche.

63. — PROSPER XVII. Voici : Aziyadé, Fleurs d'ennui, Le mariage de Loti, Mon frère Yves, Le roman d'un Spahi, Pêcheur d'Islande, Les trois dames de la Kasbah, Madame Chrysanthème, Japoneries d'automne, Au Maroc, Le roman d'un enfant.

Bien à vous.

64. — ORIGÈNE FONTAINAS. Faut pas se retrancher du monde ; attendons conte avec grande impatience.

65. — J. D. CHATELET. Avons expédié le numéro demandé.

66. — MAGNUS « ... la Duchesse aimait les groseilles vertes et les enfants de 15 ans... » Vite, son adresse, s. v. p., avant de vous répondre.

67. — EMILE VAN H., Anvers. Il doit représenter à peu près la valeur d'un franc. Merci pour votre charmante carte ; n'oubliez pas la *Jeune* là-bas, il y a de la propagande à faire. Cordialement.

68. — CHARLES POTTE. Vers couvés à l'ombre du saule de Musset. Vous êtes triste comme un enterrement de troisième classe ; ce n'est pas une raison parce qu'elle vous a planté là de nous envoyer des strophes toussotantes.

69. — Parfait, IWAN GILKIN. L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro votre très intéressant article sur le « *Possédé* ».

Nous invitons nos amis et nos abonnés qui ne recevraient pas régulièrement *La Jeune Belgique* à le faire savoir au plus tôt à la Direction.

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 33, rue des Paroissiens, chez Rozez et à l'Office de Publicité.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée d'Antin.

UN RAOUT ARTISTIQUE

A l'occasion des fêtes nationales, le *Cercle artistique et littéraire* de Bruxelles (hichlifferie, billard et carambolages) a offert un raout à *tous* les artistes et à *tous* les écrivains qui ont eu la chance de naître dans la patrie de Louis Hymans, de Charles Potvin et d'Antoine Clesse.

Il paraît que cette fête, d'ailleurs somptueuse, a été d'un éclectisme attendrissant. C'est ce qui semble résulter d'une allocution, subie par le Roi et proférée par le président du Cercle, M. Mélot.

Voici :

« SIRE,

« Des deux anniversaires célébrés aujourd'hui, le premier nous rappelle qu'un jour nos pères se sont unis et ont versé leur sang pour nous donner un nom et une patrie; le second, que depuis vingt-cinq ans — et pour la première fois — c'est un Roi né sur le sol belge qui tient entre ses mains le drapeau du pays.

« La Belgique fête avec bonheur ce double jubilé : heureuse d'une indépendance trop chèrement achetée pour n'être pas aussi énergiquement défendue; justement fière d'un Roi qui, tout en poursuivant glorieusement l'œuvre de l'auguste fondateur de l'auguste Dynastie, s'est assuré par ses œuvres personnelles le respect et l'admiration du monde entier.

« Le *Cercle artistique et littéraire* de Bruxelles s'associe pleinement aux sentiments de reconnaissance exprimés de toutes parts à Votre Majesté.

« Il La remercie ici plus particulièrement de la haute protection qu'Elle n'a cessé d'accorder aux arts, aux sciences et aux lettres. C'est là aussi une partie du patrimoine de la nation, et non la moins glorieuse. La sollicitude éclairée et efficace du Roi ne lui a jamais fait défaut.

« Votre Majesté en donne une preuve nouvelle en assistant à cette réunion patriotique, *à laquelle ont été conviés, sans distinction de partis, de langues, de tendances et d'écoles, tous ceux dont l'art ou la science est la passion et la vie.*

« Qu'Elle veuille bien nous permettre de l'en remercier respectueusement et d'attester notre absolu dévouement au Roi, qui a consacré sa vie entière à la défense, à la prospérité, à la grandeur de notre cher pays.

« MADAME,

« Les artistes, toujours prêts à concourir par leurs talents au soulagement des misères humaines, n'ignorent pas que les rares instants que Votre Majesté dérobe à la charité, Elle les consacre à la musique et à la peinture.

« A ces titres divers, Votre Majesté se rattache donc aussi à la grande famille qui a l'insigne honneur de la recevoir. Me permettra-t-elle de lui offrir quelques fleurs en son nom ! »

Le Roi a répondu, selon sa coutume : « La Reine et moi, nous sommes très sensibles. » Mais lorsqu'il a cherché autour de lui les représentants des différentes écoles artistiques, il a dû quelque peu sourire, de ce fin sourire qui est la revanche des souverains constitutionnels.

Cet excellent M. Mélot, — qui devrait être parent du légendaire député de Namur — et ses collègues de la commission du *Cercle* la lui bâillaient belle, au Roi ! On lui annonçait la présence, *sans distinction de partis* (parler de partis quand il s'agit d'artistes !) *de langues, de tendances ou d'écoles, de tous ceux dont l'art est la passion et la vie.* Et parmi ces invités passionnés, brillaient, avec quelques artistes et quelques écrivains, membres du *Cercle*, des marchands de peaux de lapin, des bureaucrates automatiques, des avocats avocassants, des cantatiers de profession (vieille noblesse belge : chevilles sur champ d'avoine), des placeurs de vin de champagne ayant revue marollienne sur rue, des larves lamentables qui s'intitulent correspondants de quelque journal étranger, des rédacteurs de chiens écrasés répétant machinalement : « les progrès de l'élément destructeur » et « la justice informe », quelques bas bleus aux jarretières desquels nul, sans être honni, n'a jamais mal pensé, des professeurs de statistique mongole, des

brouteurs de Pandectes, des magistrats dodelinant de leur Barthole et barytonnant de leur Cujas, des conseillers communaux et leurs « dames », bref la joyeuse tribu des congresseux de tous les congrès, même littéraires, qui aiment à casser des pierres dans les grands raouts.

Nous avons vainement cherché Camille Lemonnier, Félicien Rops, Iwan Gilkin, Maurice Maeterlinck, Fernand Severin, Arnold Goffin, Francis Nautet, Henry Maubel, Emile Verhaeren, André Fontainas, Jules et Georges Destrée, Valère Gille, Charles Van Lerberghe, Hector Chainaye, Louis Delattre, Arthur James, Fernand Brouez, etc., etc.

La *Jeune Belgique* n'avait pas même été conviée à cette fête si éclectique et si veuve de tout parti-pris d'école!

Deux de ses fondateurs, Georges Eekhoud et Albert Giraud, avaient été invités en qualité de journalistes.

Voici de quelle encre notre collaborateur Albert Giraud a remercié les Abencérages de la commission :

« Messieurs,

« J'ai reçu votre invitation à la fête que vous offrez, le 22 juillet, à tous les artistes et à tous les écrivains de Belgique.

« D'après les termes même de votre obligeant carton, c'est le journaliste que vous invitez.

« Le journaliste vous présente ses remercîments professionnels, mais il croit que votre invitation s'est trompée d'adresse. C'est évidemment à mon homonyme Albert Giraud, l'auteur de *Hors du Siècle*, et l'un des fondateurs de la *Jeune Belgique*, que dans votre pensée, cette invitation était destinée.

« Agréez donc, Messieurs, avec tous mes regrets, l'assurance de ma considération la plus distinguée. »

Georges Eekhoud a riposté dans le même sens, et d'encre non moins sympathique.

Si les peintres, les sculpteurs et les musiciens — sans distinction d'école — ont été traités comme les écrivains, le raout a dû être magnifique, et tout à fait national.

La *Jeune Belgique* profite de l'occasion pour demander que le limonadier de ce *Cercle artistique et littéraire*, — où Baudelaire naguère, et Mallarmé récemment, furent si courtoisement reçus — soit décoré de l'ordre de Léopold.

LA JEUNE BELGIQUE.

SEIZIÈME SIÈCLE

LOUIS DE CONDÉ

Cet avorton noueux, au masque corrodé
Par l'envie, au féroce et lent sourire pâle,
Ce bossu que la guerre a rougi de son hâle,
C'est l'espoir de Calvin, le prince de Condé.

Et pourtant le hasard, sur un seul coup de dé,
Pourrait jouer l'épée et la foi de ce mâle;
Car un unique vœu, jusqu'à son dernier râle,
Fera battre son cœur sous son pourpoint brodé.

Rome ou Genève? Dans son âme souterraine,
Qu'insulte la splendeur des princes de Lorraine,
Lourde et noire, la haine enroule ses anneaux

Et siffle étrangement, serpent mélancolique :
« Si les Guise, demain, se faisaient huguenots,
Condé, le lendemain, se ferait catholique. »

MARIE STUART

Le front meurtri sous une invisible couronne,
La reine encore enfant, veuve d'un jeune amour,
Pleure l'ordre reçu de quitter cette cour
Si fine et si féline où son printemps fleuronne.

Là bas, qui dénouera ses cheveux embrasés?
Qui sera sa patrie ardente? Quelle ivresse
Lui verseront la haine et le ciel sans caresse
De ce peuple rigide, ennemi des baisers?

Défaillante, elle songe à l'adolescent frêle,
Au roi de peu de nuits qui s'est éteint par elle,
Cierge mort sur lequel son haleine a soufflé;

Et même en ses regrets déjà presqu'adultère,
Elit pour sa devise un beau vers désolé :
« Ce que j'ai de plus doux est couché sous la terre. »

MAUVAIS SOMMEIL

A André Fontainas

L'enfant-roi Charles IX, frêle espoir du royaume
De France, a clos ses yeux, ses longs yeux ténébreux,
Et s'endort en rêvant sous les rideaux ombreux,
Ereinté par la chasse et par le jeu de paume.

Un besoin d'action, même dans le sommeil,
Soulève à lents soupirs sa poitrine débile,
Et les fleurs de la mort sur son masque mobile
S'enflamment d'un éclat maladif et vermeil.

Ses mains blanches, d'azur diaphane veinées,
Sur d'onctueux coussins aux chimères fanées,
Sœurs étranges, en vain promènent leur désir;

Et fières, tour à tour flatteuses ou crispées,
Présument, en dansant de haine ou de plaisir,
Les douceurs de la chair et l'acier des épées.

LA MÉDICIS ENFANT

Au léger tintement des cloches argentines,
Le jardin du couvent ouvre ses fleurs ravies,
Et voici, dans un frais parfum de jeunes vies,
Le cortège captif des nobles Florentines.

Sous le pli machinal des prières latines
Leurs lèvres de treize ans ne sont guère asservies,
Et leurs âmes d'enfant bondissent, poursuivies
Par l'irritant désir des amours clandestines.

L'une d'elles souvent, la moins belle d'entre elles,
Dont toutes à l'envi sont âprement éprises,
S'amuse à les induire en d'étranges querelles,

Et, roulant son destin dans ses prunelles grises,
A voir ces cœurs frémir de plaisir ou de peine,
Apprend parmi leurs jeux le dur métier de reine.

HENRI DE BÉARN

A Eugène Demolder

Ce prince de Navarre est bien le rejeton
D'une race à la fois hypocrite et grossière,
Avec ses yeux matois, sa bouche putassière,
Et la barbe de bouc qui pointe à son menton.

Enflé du creux désir d'une gloire banale,
Sous les coups de la guerre et les jeux de l'amour,
Sans un cri léonin il fera tour à tour
Sonner comme un tambour son âme machinale.

Un rusé montagnard, un hâbleur au cœur sec
Sachant le rire épais et les larmes publiques
Qu'il faut pour éblouir les foules domestiques;

Un gai compère, ayant langue preste et bon bec,
Et qui, chasseur goulu, traque de basses proies
Chez les filles d'auberge et les gardeuses d'oies

DÉCLIN

Marguerite, l'ancienne reine de Navarre,
Regagne son palais dans sa chaise à porteurs,
Triste et seule, quêtant les sourires menteurs
Et l'aumône d'amour d'une jeunesse avare.

La mendiante est vieille, et la charité, rare :
Ils sont enfuis, les soirs vermeils, les soirs chanteurs
Où sonnaient les sonnets doux sonnants et flatteurs,
Et devant son déclin toute chanson s'effare.

Parfois, bonheur cruel, ses grands yeux défleuris,
Qui naguère aimantaient tant de regards épris,
Etonnent le désir de quelqu'enfant précoce;

Et, rétive à son confesseur Vincent de Paul,
Elle tance Néro, le lévrier d'Ecosse,
Qui poursuit en jappant son ombre sur le sol.

LA FRAISE

Au Louvre, en attendant le plaisir de leur prince,
Les mignons frisottés s'amusent de la fraise
Ridicule où s'étrangle un page de province,
Un enfant de seize ans, rouge comme une fraise.

Soudain, grande rumeur : sur le seuil de la porte
Le roi Henri, suivi d'un superbe équipage,
Paraît, et les mignons s'aperçoivent qu'il porte
Une fraise pareille à celle du beau page.

Livarrot, de stupeur, lâche la sarbacane;
D'Epernon est très pâle, et d'Arques, qui ricane,
Au bas du bilboquet laisse la bille pendre.

Mais le rusé Saint-Luc choisit sa révérence
La plus fine, et s'en va d'un air naïf et tendre
Complimenter le nouveau roi du roi de France.

INITIATION

Viens, mon enfant : là-bas, sous la garde d'un ange,
Trésorier des secrets du Savoir défendu,
Pour les cœurs dévoyés saigne une vigne étrange
Où siffle le serpent du Paradis perdu.

L'ange dort quand je veux. Va, mon bel enfant, mange
A folles dents la grappe où ma bouche a mordu :
Demain tu connaîtras le prix de la vendange
Et la vertu du vin que l'aîné t'a vendu.

Tu te regarderas agir, penser et vivre;
Tu seras à la fois le lecteur et le livre
Et l'obscur écrivain de ce livre odieux;

Et tu mourras très vieux, cultivant ta souffrance,
Pour avoir abdiqué le sceptre d'ignorance
Qui te sacrait l'égal des héros et des dieux.

A OLAINVILLE

Avec leurs lévriers, pour un heptaméron,
Ils sont là, tendres fleurs suprêmes de leur race,
Deux à deux, dans la nuit, sur la blanche terrasse,
Quélus et Saint-Mégrin, Joyeuse et Maugiron.

A leur insu le roi, cependant qu'ils devisent,
Du haut de son balcon savoure leur beauté,
Le charme de leur voix chanteuse, leur gaîté,
Et les troublants parfums dont leurs cheveux s'anisent.

Mais la lune ruisselle, et ses rayons blafards
Sous un hâle de mort décomposent les fards
Et les sourires peints de leur bouche lascive;

Et réveillé soudain de son rêve amoureux,
Le Valois sent éclore en son cœur ténébreux
Une paternité vengeresse et tardive.

LE RÊVE DE HENRI III

A Valère Gille

Ses cheveux d'ombre et d'or crénelés de serpents,
De féroces rubis cerclant sa tête plate,
Sur un trône porté par des lions rampants,
Dans l'encens rose et bleu l'idole se dilate.

Autour, le palais brûle et croule à larges pans,
Et dans la rouge crypte où l'incendie éclate
Les flammes en folie ouvrent comme des paons
Les prunelles de feu de leur queue écarlate.

L'idole m'hallucine : un farouche avenir
De meurtres monstrueux et d'amours frénétiques
S'amasse pour mon âme en ses yeux prophétiques;

Et dans leurs gouffres noirs je regarde venir
Au devant de ma peur, du fond de leur nuit lente,
Les tragiques flambeaux de ma mort violente.

ALBERT GIRAUD

LE BONHEUR DES AUTRES

L'ouvrier ayant noué sa cravate devant un débris de miroir assujetti au mur par quatre clous, passa la manche sur son chapeau bosselé, puis, très doucement, se glissa hors de sa chaumière où sa femme dormait déjà.

La rue était déserte. Çà et là, derrière les fenêtres éclairées, des ombres remuaient, et des enfants, dans les cours, agitaient des crécelles, soufflaient dans des trompettes, ou bien, d'un coup de talon, faisaient éclater des pétards sur le pavé. En face de l'église, les étalages des marchands forains resplendissaient et quelques villageois s'efforçaient de dégotter, à coups de fusils, des pipes plantées dans un ratelier, que supportait une espèce de mât. Pareilles à des étoiles filantes, des fusées, de temps à autre, traçaient sur le ciel noir des paraboles de feu.

L'homme marchait d'un pas lent et lourd. Sans tourner la tête, il traversa un estaminet, puis gravit un escalier dont les marches crièrent sous ses souliers ferrés. En arrivant dans la salle de bal, il éprouva comme un éblouissement. Des réflecteurs de fer blanc rendaient la flamme des quinquets aussi éclatante que les feux du soleil; des guirlandes de roses en papier festonnaient le plafond, et trois musiciens, sur une estrade, essayaient leurs instruments. — Il passa dans la salle contiguë. Cinq ou six tables, entourées de chaises et de bancs, la remplissaient. Derrière le comptoir, le cabaretier, assisté de deux femmes, rangeait des bouteilles, garnissait des sucriers, polissait des cuillers. Il tourna autour des tables, regarda les chaises, puis, planté devant le comptoir, les mains dans les poches, échangea quelques paroles avec le patron.

Les danseurs arrivèrent. Au bras de leur cavalier, les jeunes filles, emmitouflées en des châles, marchaient à petits pas, timides et frileuses. Quelques-unes avaient des fleurs dans leurs cheveux. Et tout ce monde, en entrant, bousculait l'ouvrier, l'écrasait contre le mur, le faisait virer de droite et de gauche comme un meuble qu'on déplace. Il s'effaçait cependant

le plus possible ; il s'efforçait même de sourire quand on lui marchait sur les pieds, et à tout moment, sa main, d'un geste automatique, se portait à son chapeau pour saluer.

Les musiciens ayant entamé un air, la danse commença. Appuyé au chambranle de la porte, il admira l'attitude majestueuse des hommes, les façons gracieuses des femmes. La taille ployée, la tête légèrement renversée, elles frôlaient à peine le plancher, et quand elles passaient devant la flamme des lampes, leurs bagues, leurs broches et leurs pendants se hérissaient de minuscules étincelles. Il remarqua qu'elles avaient, comme les demoiselles de la ville, les mains très blanches. Et tandis qu'il suivait les évolutions des danseurs, il écoutait attentivement la musique, qui lui paraissait plus douce et plus entraînante que celle qu'on fait à l'église, les soirs de mai, pendant que les petites filles chantent des cantiques.

Cependant son plaisir ne dura guère. L'indifférence de toutes ces personnes l'attristait. Il eût voulu sortir de son isolement, engager une conversation, mais les gens, dès qu'il les fixait, détournaient ou abaissaient les yeux.

Il vint s'asseoir sur l'appui de la fenêtre, et, les mains croisées sur ses genoux, la tête inclinée, il considéra machinalement le va-et-vient des hommes et des femmes, qui défilaient, à présent, comme des fantoches, devant ses regards. Bientôt ses prunelles se rivèrent au sol et il ne vit plus rien. La musique, le traînement des pas sur le plancher, les rires et les propos des buveurs, le tintement des verres se confondirent peu à peu en un bruit sourd et monotone qui paraissait venir de très loin, pareil à un puissant ronflement de machine, et il se crut séparé de tous les vivants et comme muré dans un cachot où régnait un jour blafard. Il était là depuis un temps indéterminé et il n'en sortirait jamais ! Des gouttes d'eau suintant du plafond, humide comme la voûte d'une caverne, lui tombaient sur le crâne. Il ne connaissait rien du monde, son visage, sans doute, était d'une laideur épouvantable, il ne possédait peut-être plus toutes ses facultés, et il ignorait jusqu'au son de sa voix. Un jour, il avait bien essayé de se distraire en engageant un soliloque, mais l'écho de sa prison avait transformé ses paroles en un hurlement sinistre, en une sorte de bâillement de bête fauve, dont le souvenir, actuellement encore, lui causait des frissons. Il n'avait pas osé recommencer, et maintenant accroupi contre la paroi, immobile comme une pierre, il attendait la mort. Par delà ce mur pourtant, il devinait des prairies, des arbres, des fleurs, un grand ciel bleu. Il ne les verrait plus. Et il songea tristement qu'il existait des gens qui marchaient sous ces arbres, cueillaient ces fleurs, contemplaient ce ciel ; des bêtes même foulaient avec bonheur l'herbe des prairies.

Il releva la tête, et comme au sortir d'un sommeil, les choses, à ses côtés, reprirent insensiblement leurs formes naturelles, et la musique de nouveau domina tous les bruits.

Une grande animation régnait. La gêne, la crainte, la timidité s'étaient dissipées; une immense joie se lisait sur toutes les figures. Des couples se promenaient lentement en se parlant à voix basse; des visages hilares piqués de deux petits yeux sensuels se dressaient derrière un fouillis de verres et de bouteilles; accoudés au comptoir, des hommes discouraient, et leurs têtes chancelantes s'inclinaient, se rapprochaient, puis se rejetaient en arrière, brusquement. Il remarqua deux amoureux, assis dans un coin et perdus dans de si profondes voluptés qu'ils paraissaient n'avoir pas conscience de l'endroit où ils se trouvaient. Le jeune homme tenait dans sa main, comme une colombe, la blanche main de son amie, et leurs yeux, humides et doux, rayonnaient, pareils à ceux des extatiques contemplant le bon Dieu dans les nuées.

Cela lui rappela sa jeunesse, ses amours, son mariage. Il avait rêvé d'ineffables délices dans la possession d'une femme, mais tout le honheur espéré s'était évanoui dans la misère. Maintenant, il était ballotté de souffrances en souffrances, d'angoisses en angoisses, et il compara son sort à celui d'un damné dont Lucifer présente aux flammes, tantôt la tête, tantôt les jambes. L'avenir lui apparaissait tel qu'une nuit impénétrable et sans fin; tout le long de sa vie morne, il lui faudrait cheminer clopin-clopant, comme un cheval fourbu dans un chemin lacéré d'ornières. Sa mort même ne serait pas un événement. Le jour de son décès, peut-être, quelques personnes, heureuses de pouvoir varier les banalités qu'échangent d'habitude, en s'accostant, les gens bien élevés, comme : « il fait froid » ou « il fait chaud », « ne pensez-vous pas que le temps va se gâter », etc., diraient : « Le vieux Michel est mort, c'est dommage car c'était un brave homme ». Et, le lendemain de son enterrement, comme on ne placerait pas de croix sur sa tombe, le fossoyeur nivellerait la terre pour y semer de la luzerne.....

— Ah! Seigneur! Seigneur!! — C'était le cabaretier qui surgissait de derrière son comptoir, la face blême et les bras au ciel, appréhendant, sans doute, un grand malheur.

L'ouvrier tiré brusquement de sa songerie par cette exclamation désolée, vit deux hommes qui s'agrippaient en jurant. Ils avaient la figure empourprée et les yeux farouches. Aussitôt d'autres hommes se ruèrent de tous les coins de la salle, les poings levés et l'air menaçant. Ceux qui étaient au rez-de-chaussée remontèrent en faisant un tapage formidable, tandis que les femmes, comme des biches effarées, se parquaient à l'écart, une main sur la

poitrine pour en comprimer les battements, la bouche déclose, les yeux pleins d'angoisse.

Les batailleurs, à présent, formaient une masse compacte. Les corps se touchaient, les pieds se cognaient et les bras, au dessus des têtes, s'entrecroisaient comme des bâtons. Le cabaretier tournait autour du groupe qu'il contemplait avec une mine décomposée en répétant de temps à autre d'une voix lamentable et de plus en plus faible : « Ah! Seigneur! Seigneur!! » — Le pauvre homme songeait à ses bénéfices compromis par cette bagarre.

L'ouvrier suivait la scène avec indifférence. Que lui importaient ces gens, après tout! Quel intérêt avait-il de se mêler de leurs affaires? Ils pouvaient bien, ma foi, s'égratigner un peu le cuir. Pourtant, à la longue, il sentit quelque chose remuer en lui, comme si son cœur remontait dans sa poitrine; les joues lui brûlèrent ; ses tempes battirent. Il tira le cabaretier par la manche, en disant : « N'ayez pas peur, je suis ici! ».

Alors, debout, les mains sur les hanches et le regard brillant, il attendit une occasion de s'élancer. Déjà, il se voyait au milieu du groupe : ses bras tournoyaient pareils à des ailes de moulin; ses pieds meurtrissaient les tibias; il lacérait des habits, faisait sauter des cravates, et, comme des marteaux, ses poings rebondissaient sur les crânes. Après avoir culbuté son dernier adversaire, insensible aux pleurs et aux lamentations des femmes, il se passait la manche sur le front pour en effacer la sueur, puis, le torse bombé, la tête haute, il s'éloignait d'un pas ferme et les gens s'écartaient devant lui, comme à l'approche d'un guerrier.

Son intervention fut inutile. Les hommes s'apaisèrent, les musiciens exécutèrent une valse, la danse recommença, et le cabaretier, débarrassé de sa peur, avala un verre d'eau-de-vie, en signe d'allégresse.

L'ouvrier reprit sa place. Il allait retomber dans ses réflexions mornes, quand il entendit crier : « Michel! ». Il s'approcha des hommes qui l'appelaient, timidement, en roulant ses pouces. L'un d'eux, dit : « Conte-nous une fable ». Il se laissa tomber sur une chaise, regarda le plafond, fronça les sourcils comme quelqu'un qui cherche à se rappeler, puis narra une histoire follichonne dont la compagnie parut s'amuser follement. Quand il eut fini, on lui demanda d'aboyer. Il aboya. On le pria de « faire comme le chat ». Il se mit à miauler. Ensuite, s'étant placé une feuille de poireau dans la bouche, il imita le pinson, le rossignol, l'alouette. Pour donner plus de piquant à ses farces, il arrondissait les yeux, se contorsionnait la bouche, prenait des poses humiliantes et viles, comme ces fous de cour que d'anciennes gravures représentent à quatre pattes devant un roi.

Les gens riaient, applaudissaient, criaient « bravo ». Cela le grisa. Il

monta sur une chaise et voulut chanter. Autrefois, il avait connu plusieurs romances; il essaya vainement de se les remémorer. Il se rabattit sur une complainte qu'un pauvre estropié avait colportée, quelques jours avant, dans le village. Elle disait le massacre d'une famille entière, la lutte désespérée du père, les supplications de la mère, l'effroi des enfants qui avaient fixé sur l'assassin de grands yeux ingénus et étaient morts en bégayant : « Maman ». Puis, sur une place publique, une foule silencieuse était groupée devant un échafaud, au pied duquel des gendarmes, sabre au clair, se tenaient immobiles comme des statues. Des nuées orageuses roulaient dans le ciel, et des éclairs, de temps à autre, faisaient briller l'acier des armes. Enfin, une rumeur se produisait, un long frisson électrisait la foule, et l'on se répétait de l'un à l'autre : « Le voilà. Il arrive ». Le coupable, en effet, s'avançait en chancelant, précédé d'un prêtre qui lui montrait un crucifix, et le priait, à voix basse, de se repentir.

Les auditeurs, maintenant, paraissaient songeurs : les femmes baissaient la tête et les hommes fumaient avec rage. Ils s'imaginaient entendre grincer le couteau de la guillotine, et il leur semblait que la musique, dans la salle de bal, exécutait un air funèbre.

L'ouvrier continuait, imperturbable. Mais, tout à coup, un jeune homme, empoignant sa chaise par un pied, d'un mouvement brusque, la fit basculer. L'ouvrier, en s'étalant, donna de la tête contre un meuble et s'écorcha le front. Il se releva, et tout en tamponnant sa blessure avec son mouchoir, il promenait sur les assistants deux yeux pleins de tristesse et de reproches. Les gens le contemplaient avec impassibilité. Quand ils virent que sa figure se contractait, ne pouvant se tenir plus longtemps, ils s'esclaffèrent. En présence de cette hilarité, il s'efforça de rire. Alors deux larmes, s'échappant de ses paupières, roulèrent sur ses joues, ses traits de nouveau s'immobilisèrent, et toute sa personne prit une attitude humble, lamentable, suppliante.

Décidément, il n'était plus « drôle ». Les personnes s'éloignèrent une à une, il se retrouva seul. Il erra quelque temps entre les tables, sans penser, abruti par les humiliations subies, éprouvant seulement une indicible rancœur, comme s'il avait été forcé d'avaler toutes les rinçures qui poissaient le comptoir, comme si toute la fumée des cigares, flottant en nuage gris au dessus des têtes, lui était entrée dans les narines, dans le gosier, dans le cœur. Il songeait à partir, quand le jeune homme qui, tout à l'heure, l'avait fait tomber, lui passa un verre de champagne.

Assis à l'entrée de la salle de bal, il le but lentement, à petites gorgées. Cela lui coula du bonheur dans l'âme. La joie des autres l'égayait;

il riait quand il les voyait rire ; il avait envie de chanter, de danser, de faire des folies. Bientôt, il lui sembla que sa cervelle tournait doucement dans son crâne. Son corps, ensuite, acquit une légèreté extraordinaire, et il se rappela le bien-être qu'il éprouvait, les soirs d'été, en se baignant dans la rivière. Les sensations étaient les mêmes. Comme l'eau, les ondes de la musique le soulevaient, le parfum des femmes le faisait songer aux fleurs des prairies, il entendait le bruit des dernières charrettes sur les routes, les chansons des gars lui parvenaient du fond de la campagne, tantôt gaies et vives comme les roulades d'un oiseau, tantôt mélancoliques et douces comme des refrains de vieille.

Soudain, il tressaillit ; un cri d'admiration s'étouffa dans sa gorge. Le spectacle dont il jouissait était fabuleux. Les fleurs du plafond dégringolaient le long des murailles, il y en avait sous les pieds des danseurs, elles s'entassaient en avalanche autour des musiciens. La flamme des lampes l'éblouissait, une poussière d'or voltigeait dans la salle. Les robes chatoyaient, les souliers luisaient, et les boucles des épingles piquées dans les cheveux, les pendants, les broches, les bagues, en passant dans la lumière et puis dans l'ombre, simulaient de petites étoiles qui brillaient, s'éteignaient, se rallumaient. Les visages des danseuses, surtout, le ravissaient, à cause des regards langoureux, du sourire discret des lèvres, de la coloration des joues. A force de les contempler, il lui sembla qu'ils n'appartenaient à aucun corps : ils voltigeaient dans l'espace, gracieusement soutenus par une force invisible, comme ces têtes d'anges qui, dans les tableaux religieux, entourent la vierge Marie dans son Assomption. Parfois, il avait envie de s'élancer pour les embrasser à pleine bouche, l'idée de sentir sur sa peau rude la moite chaleur de ces chairs le faisait frémir, mais il trouvait son désir insensé, ces figures s'éloigneraient à son approche, s'évanouiraient. C'était quelque chose d'immatériel, de céleste. Et le cœur palpitant, la cervelle en feu, il restait immobile, les deux mains sur ses genoux, le corps tendu en avant, les pupilles dilatées.

Le bal finissait, il lui fallut partir. Dans la rue, çà et là, des formes vagues se mouvaient. En s'approchant, il reconnaissait des amoureux. Serrés l'un contre l'autre, ils marchaient lentement, se parlaient à voix basse, échangeaient des baisers. Il passait très vite, en étouffant le bruit de ses pas, dans la crainte de les troubler. Par moments, il aspirait la brise, qui charriait des effluves de volupté.

Un rossignol chanta ; il s'arrêta pour l'entendre. Cela acheva de le griser. Il perdit la notion de l'endroit où il se trouvait. Il était riche, maintenant, et vêtu comme un grand seigneur, avec des bagues aux doigts et une

chaîne d'or à son gilet, il se promenait, appuyé sur une canne, dans les allées d'un immense parc. Il n'avait pas de soucis, pas de chagrins. Sa vie était calme et limpide, comme l'eau de l'étang devant lequel il s'arrêtait parfois, pour contempler les évolutions d'une bande de petits poissons rouges. Le roucoulement des pigeons, le piaffement des chevaux dans l'écurie, le vol d'une hirondelle, les ébats de son chien sur la pelouse le plongeaient dans une grande joie, et il ne se lassait pas d'admirer les parterres où des fleurs de toute espèce figuraient des étoiles, des rosaces, des croissants de lune.

Au crépuscule, en regagnant leurs demeures, les paysans harassés le regardaient curieusement, à travers la grille du parc. Ils enviaient son sort. Et l'aspect lamentable de tous ces malheureux lui faisait davantage apprécier l'immensité de son bonheur.

Mais ses meilleurs instants, il les passait en compagnie de sa femme, à la tombée de la nuit, assis sur un banc que protégeait le feuillage énorme d'un marronnier.

Sa femme était jeune et belle, elle avait une robe de soie et des bijoux précieux. Il lui prenait la main, il la regardait dans les yeux; ses sentiments acquéraient une suavité céleste; les mots lui manquaient pour les exprimer; il avait à la fois envie de rire et de pleurer; par moments, il songeait à se rouler sur l'herbe, comme un enfant; puis il était possédé d'une infinie reconnaissance pour tout ce qui l'entourait; les arbres, les fleurs, les oiseaux devaient avoir été créés pour le rendre heureux; le frissonnement des feuilles, le bourdonnement des insectes se répercutaient dans son cœur, comme les vibrations mourantes d'une cloche lointaine, et, de même qu'au ciel, des milliers d'étoiles brillaient, d'un éclat tranquille, au fond de son âme...

HUBERT KRAINS.

L'EAU DU RÊVE

VOIX

L'Eau passerait claire et si lente
Et si dolente à s'assoupir
Indolemment, dans le soupir
Montant de la rive silente;

L'onde argentine effleurerait
Les lys d'argent de la pelouse...
Mais l'Eau lasse tant se doulouse
De quel insondable regret?

La voix de l'Eau qui pleure est-elle
Une plainte des cœurs maudits?
Par les longs soirs de douleur telle
L'âme qui pleure de jadis.

DÉSESPÉRANCE

O l'Eau dont les flots argentés
Ont réfléchi l'éveil des mondes,
Oh! glauque, entraînant les émondes
Que lui laissèrent les cités,

Là-bas! sous les horizons ternes,
Minant les piles d'un vieux pont,
Quand rien à l'ombre ne répond
Que le grand œil las des lanternes,

L'Eau dont s'étouffent les flots noirs
Dans le noir canal qui l'emporte,
Comme au remords à notre porte
S'étouffe la voix des espoirs...

GEORGE KELLER.

Mars 1889.

LE PORTRAIT

A George Inverness.

Il me semblait pourtant qu'après de si nombreuses années, les mesquines douleurs, et tant d'efforts trahis, avaient usé le vif de ma souffrance. Du moins, je ne sentais plus, comme palpable, la douceur de ce temps où j'étais aimé par une femme, et je ne croyais plus que mon cœur méthodique se fût désordonné aux palpitations folles. Mais un jour, amorti, cependant, vieillissant, je regardais mourir un ami d'autrefois, ce même Antonio d'Alvarez qui avait vu l'agonie d'Hélène, morte loin de moi, voici tant d'années, tuée par une chute de cheval. Le délire faisait vaciller la pensée d'Alvarez ; plein de pitié, je me courbai vers ses paroles démentes, profération suprême des inexprimables désirs, et dans lesquelles se révélait peut-être le sens mystérieux d'une existence. Mais son délire à lui était d'un artiste. Les tons éblouissants de sa palette semblaient reparaître devant ses yeux, et, dans son aberration, passant aux métaphores les plus hardies, il se glorifiait d'avoir trempé son pinceau aux sources mêmes de la vie, dans le sang le plus pur.

Quand ce fut fini, et que le corps inerte eût été abandonné aux cruautés de la dégénérescence, je pénétrai dans l'atelier déserté. Dans un recoin obscur, à l'abri, je reconnus une étude d'après Hélène. Une double religion m'en faisait un legs sacré. Quand elle eût été suspendue dans la salle la plus lumineuse de ma demeure, il se fit en moi un mouvement étrange, comme si quelque chose qui fût vraiment Hélène, eût de nouveau passé mon seuil.

Cette esquisse était énervante à force d'éclat et de chaleur. Le buste, cependant, et les vêtements abandonnés, comme à dessein, dans une pénombre, ne laissaient pas pressentir la minute d'existence qu'avait évoquée l'artiste ; mais la tête, miracle de vie, donnait l'impression d'une chair réelle, dans laquelle frémirait un sang jeune et vermeil. Les lèvres saignaient en la transparence lactée de l'épiderme ; le léger incarnat du teint s'animait vers les yeux d'une mouvante rougeur, et ces yeux sombres étincelaient comme tous les tons auxquels était allié cet admirable carmin. Par un contraste déséquilibrant, l'or des cheveux s'éteignait à envelopper la grâce de ce galbe ; et la rose pourpre elle-même, enfouie dans la chevelure, semblait terne, décolorée, comme si le peintre eût changé de palette après avoir cessé de reproduire ce teint prestigieux.

Dire, je ne le saurais, l'ébranlement, l'angoisse de tout mon être à cette

résurrection soudaine... Comme en présence d'un lambeau retrouvé de ma vie, et dont ma chair s'émouvait... Non, je n'eusse pas été plus bouleversé quand la morte, détachée de ce cadre, eût encore appuyé autour de mon cou son bras caressant. Sans doute, l'ancien amour avait tressailli. Par quel prodige et comment l'homme flétri, désabusé, défaillait-il plus mortellement en face de cette image, que jamais le jeune homme enivré par la réalité même? En ce moment, je ne m'attardais pas à creuser ces problèmes. Comme un adolescent, un instinctif, je m'abandonnais à la dérive d'un nouveau courant. Les conditions de mon existence se modifièrent. Le travail qui l'avait absorbée, me devint impossible. A toute heure, altéré d'un inconcevable désir, je fuyais mon cabinet d'étude pour retrouver l'image que je ne me lassais de contempler en ses aspects inexplicablement changeants. A chaque fois que je l'avais revue, j'étais demeuré frappé de surprise. Etait-ce l'artifice des lignes qui m'en avait fait méconnaître le caractere? D'abord, il m'avait paru que cette ivresse de la couleur n'était compatible qu'avec le rayonnement de la joie, tandis que, maintenant... Pourtant, chacun des traits, considéré isolément, ne manifestait qu'une sérénité inviolée; et les yeux, si purs, semblaient incapables d'exprimer la mortelle douleur... Oh! j'ai voulu croire à une hallucination, je me suis dit que mon œil offusqué par une constante observation de la souffrance, en retrouvait partout le reflet. Et, cependant, ma conviction s'affermissait... Mais aussi, pourquoi cette ironie à la Vinci, des lèvres qui sourient et une bouche qui gémit; et dans des yeux sans larmes, un regard plus angoissé que par la vie?

Bientôt, le doute fut impossible. Il était évident que ce portrait souffrait. J'en eusse été averti, du reste, ne fût-ce que par la compassion violente qui me meurtrissait la face de ce masque énigmatique, comme devant le vif d'une torture physique. Cette sensation devint insoutenable. Je me consumais de mon impuissance, j'assemblais les plus subtils d'entre les artistes, et je les suppliai de pacifier l'expression de ce visage. Ils me prouvèrent par leurs démonstrations techniques, que leurs efforts seuls en altéreraient le profond repos. Déjà, alors, je crus connaître l'extrême du désespoir. Je versai des larmes; ma pitié se répandit en paroles tendres et passionnées, comme si je pressentais un être sensible sous la représentation fictive; soudain, je m'avisais que la morbidesse navrée résidait moins dans le tracé des contours que dans l'intensité du coloris, que cette splendeur était une splendeur malsaine, un éclat de décomposition. Peut-être le carmin se mourait-il sous l'émail indéfectible. Je me hâtais de le confronter avec l'incarnat le plus pur; mais toutes les pourpres pâlirent, rapprochées de ce teint vivant.

Sans me laisser abattre, je recherchai dans ma mémoire ce que j'avais su

de la palette d'Alvarez. Alvarez! le réaliste étrange, dont l'art avait été méprisé presque à l'égal du mien. Alvarez! le coloriste effréné que j'avais vu, maintes fois, tel qu'un incantateur de philtres, recueillir à l'heure des étoiles, à l'instant où la terre épanche une sève plus exaspérée, les substances végétales dans lesquelles il délayait sa couleur. Je retournai dans l'atelier désert. J'éprouvai les flacons étiquetés par le nom des toiles qu'ils avaient illuminées, et dont aucun, cependant, ne renseignait l'élixir de vie dont palpitait le carmin du visage d'Hélène. Quel fluide inconnu s'était élaboré par cette alchimie dont les éléments épais semblaient encore prêts à se combiner. Il y avait là les acides étincelants par lesquels Alvarez corrodait les métaux précieux pour en infuser l'éclat dans l'or de ses diadèmes, les huiles pressurées aux pétales mêmes des fleurs dont elles devaient perpétuer la fraîcheur, et le parfait émail par lequel il les préservait de la corruption. Où donc avait-il pris le sang qui frémissait en ce portrait? Ah! le sang... Quelle lueur soudaine d'affres et d'ivresses... Pour cette fois, le peintre avait été sacrilège, son audace avait atteint la profanation... Pour vivifier la matière, il avait dérobé une étincelle de vie — il l'avait dit, lui-même, dans son agonie — au sang le plus pur d'Hélène!

Mais l'indignation, la colère, la jalousie qui eussent dû me transporter, tandis que mon imagination reconstituait avec instance la scène de la violation, ne faisait que m'effleurer; je ne les ressentais que comme des sentiments voulus, conformés par l'honneur, les fragiles barrières par lesquelles on s'arrête de jouir du fruit d'un crime. Un autre trouble me ravissait, et je ne pouvais que me laisser submerger dans l'inconcevable allégresse de ce prodige : là, sous un mince glacis, subsistait encore quelque chose de la réalité adorable, quoique les années se fussent succédées consumantes et que le corps dissous, immatérialisé, eût cessé depuis si longtemps de regretter l'âme écoulée avec ce sang.... Que je concevais maintenant ma subite renaissance et le spasme dont j'avais tressailli. Elle aussi, la plus tendre des femmes, avait dû s'émouvoir à cette réunion et en partager la félicité. Et, cependant, ses beaux yeux sombres continuèrent de me suivre de leur regard inexprimablement souffrant.....

Soudain, mon angoisse reparut, terrifiante, et je me mis à trembler comme devant un exaucement poignant, la confirmation impitoyable des doctrines auxquelles je me suis voué.

Car, vous le savez, ma compassion ne s'est pas arrêtée au seuil de la tombe, et je me suis affolé de ce que le secours apporté du corps humain s'interrompe par la mort. Vous savez, ne fût-ce que par les sarcasmes dont j'ai été honni, quand j'ai tenté de soulever le voile des choses, — et peut-être

parce que, vous aussi, avez souri — que je crois fermement que l'affliction de la chair persiste, par la dissolution, au delà de la vie. Oui, je soutiens que la matière a sa sensation propre, et que le corps, qui est susceptible de souffrance sans le concours de l'esprit, n'en est pas affranchi par l'abandon de celui-ci. Ne suffit-il pas, pour se convaincre, d'avoir observé les ondes douloureuses qui continuent de parcourir les fibres de ceux que l'inconscience semble anesthésier? Peut-on, du reste, appeler mort, celui dont la consommation de la chair n'a pas complété celle de l'esprit? A elle donc aussi, la pure, la sainte victime, le martyre, l'innommable supplice... Oh! si je m'étais désespéré, si j'avais gémi quand j'avais considéré, pour la généralité des êtres, une entité vague, cette effroyable survivance, combien plus étroitement m'étreignait l'épouvante, quand celle qui avait été pour moi la seule femme, en devenait l'objet. La vérité devrait être erreur. Plutôt que d'admettre pour Hélène une si atroce possibilité, j'aimais mieux renier la doctrine édifiée par tant de labeurs, et je voulus me convaincre par tous les arguments qui m'avaient été allégués. Elle est heureuse, affirmai-je, la mort c'est le repos. Même, je riais de mon égarement passé. Pourquoi ai-je continué de voir cette image! Je l'ai contemplée le jour, quand l'audacieuse clarté du soleil dissipait les ombres du regard, et je l'ai revue, la nuit, quand les ténèbres en épaississaient le voile. Mais, soit qu'elle se nimbât d'une gloire ou qu'elle s'attendrît en la mollesse du crépuscule, je frissonnais à rencontrer le démenti de ces prunelles éternellement souffrantes.

Eternellement! Ce fut le terme qui adhéra à ma pensée jusqu'à ce que j'en eusse pénétré toute l'étendue. Eternellement! (à cette tristesse, cependant, se mêlait une joie). Eternellement Hélène, radieuse, vibrante, sourirait son sourire navré, tandis que le sang contenu par cet émail s'embraserait sans se consumer, et que la mort, qui lui avait communiqué son ferment, percevrait son droit régalien de souffrance... Ah! la barbare impiété de ce sacrilège, et qu'il eût été plus humain d'avoir abandonné à son cours naturel de douleurs qui se résolvent, enfin, par le néant, cette chair captive, gémissante à jamais, comme ces ombres antiques arrêtées sur des rives qu'elles ne pouvaient franchir. Plus barbare étais-je de consentir à ce supplice. Je me disais — car l'agonie d'aucune lutte ne m'a été épargnée — qu'il suffirait de si peu de chose, d'une simple éraillure, pour que l'air glissé sous l'émail y reprît son œuvre destructive. Mais, moi-même, me retirer l'aliment qui me faisait vivre! Mais, moi-même, porter le coup de grâce! Quelle implacabilité, cependant, dans cette sensibilité. Ah! je croyais entendre la plainte de la pauvre morte, qui seule en aurait appelé en vain à ma pitié.

J'avais passé en ma vie par des affres étranges, mais je n'étais pas préparé à ceci : être le bourreau quand on adore la victime... Ce portrait, cependant, était tout ce qui me restait d'elle, et j'en étais venu à l'adorer mille fois plus que je n'avais aimé la femme. C'était, si vous le voulez, un amour insensé, une passion déréglée et maladive, mais qui, enfin, avait poussé sa racine en plein cœur; et je ne pouvais plus arracher l'un sans broyer l'autre. Dieu, me répétai-je, qui mesure l'épreuve à nos forces, ne m'avait pas enlevé le spectacle de la première agonie pour me faire l'instrument de celle-ci... Eh bien ! soit, je consentais à tout, mais il me fallait encore un peu vivre auprès de cette image. Des semaines, des mois se sont écoulés dans la continuation de sa souffrance, dans l'infamie de mon inaction ; puis un rapide élan, un mouvement d'abnégation éperdue m'a fait marcher vers le portrait, et je lui ai meurtri le front. L'air s'est insinué lentement sous l'épiderme vulnéré : à son approche, je voyais le radieux carmin reculer et pâlir. Un instant il sembla refluer vers les tempes et chercher un refuge sous l'arc profond des sourcils. Immobile, si vaincu par l'effort que je perdais la notion de la révolte, je regardais Hélène mourir.

Mais quand les paupières se brisèrent, et quand les yeux si doux versèrent des larmes de sang.....

Mes sens affolés retrouvèrent la caresse qui leur avait été familière, et séchèrent avec mes lèvres ces larmes. Terrassé, je tombai au pied de l'image éteinte.

Le temps qui s'écoula en cette inconscience, le sais-je? J'arrive à une période à laquelle j'ose à peine arrêter ma pensée. J'avais cru ne jamais me relever de cette défaillance. Je revins à moi cependant; même il me sembla que ma vie s'était augmentée.

Je me retournai vers le portrait décoloré, et je le regardai sans regret, sans rien éprouver du déchirement que j'avais pressenti. Je forçai ma pensée à se reporter vers Hélène; son souvenir me laissa impassible. On eût dit que le passé s'était détaché de moi, et qu'une plénitude me rendait indifférent à tout ce qui n'était pas l'heure présente. La crise néanmoins m'avait profondément ébranlé. Une langueur commença à me débiliter. J'avais voulu reprendre l'œuvre de ma vie, mais la trouvant sans but, je cessai de me contraindre. Vraiment, j'avais atteint le faîte où cesse le désir. Pas une seule fois je ne consentis à l'examen de ce qui se passait en moi. Cependant une conscience m'avertissait que je goûtais de coupables délices ; et il y avait dans ma chair une alarme.

Une phase à suivre, étrange par la perversion de ses souffrances et par le sublime de ses hallucinations. Les perceptions les plus extatiques dont

jamais s'accompagnèrent les visions d'un buveur d'opium, me rendaient jusqu'au contact de la présence réelle d'Hélène. Ce me fut un étonnement que ma soudaine indifférence à la douleur physique. Ces douleurs dissolvantes étaient faites cependant pour réduire l'énergie la plus tenace. Mais mes sens suppliciés triomphaient, parce que la sensation de la vie d'Hélène ne leur serait plus enlevée. C'était là une foi qui s'était instaurée d'elle-même et que j'accueillis sans surprise. N'avais-je pas bu son sang, ce sang qui répandait dans le mien sa mortelle langueur? et rassuré par la rançon dont se payait ma félicité, je me suis laissé ravir en une paix si profonde que je ne conçois pas que le remords ait pu surgir.

Mais lorsqu'il se définit, oh! que furent mes affres, mes épouvantes passées, auprès de ces instants frénétiques, — tantôt j'étouffais toute voix pour m'exalter jusqu'au vertige, de ce qu'enfin la possession était réelle, et que rien, pas même ma volonté, pas même la folie du sacrifice, ne dissoudrait notre union ; tantôt je m'abîmais de terreur et de honte, à sentir frémir dans mes veines ce faible sang de femme, et à connaître que, dans la communion que je lui avais faite du mien, il ne s'était pas régénéré... C'était donc là le salut que j'avais assuré. J'avais étendu à la durée de ma vie celle de sa peine. Malheureux, lâche, j'avais succombé. Au moment de s'immoler, mon amour avait recherché un assouvissement suprême. Certes, ç'avait été un irrépressible instinct, un élan désespéré vers l'existence, mais dont le crime ne se pouvait réparer que par la perte de cette existence qui eût pu encore être si longue ; car je m'étais remis à la tant chérir. Frissonnant, j'entendais se prononcer un inexorable arrêt.

Alors, suspendant toute pensée, puisque je suis si misérablement captif de l'analyse, et qu'il fallait que l'action fût immédiate, — j'ai ouvert l'écrin dans lequel je préservais, en une soie souple, la pointe de mon poignard. Un instant j'ai fait miroiter cette mort étincelante, mais j'ai préféré le poison, qui assoupirait notre agonie. Je l'ai délayé en une coupe de Xérès. J'ai bu rapidement, et la chaleur du vin semblait verser dans mes veines de la vie à longs flots.

Comme la vie se pare pour ceux qui la quittent! La lumière du soleil était trop intense; et j'ai fait retomber les tentures. Une subite noirceur a passé devant moi, comme si mon regard se fût déjà baissé devant celui de la mort. Alors un dernier sursaut d'orgueil cabré devant un si froid vainqueur, et j'allais réclamer du secours, vivre!... Mais un charbon qui se rallume, dans la cheminée, me montre les pages où j'ai rendu témoignage des douleurs subies, et je me rappelle l'expiation, pauvre morte! Je me souviens de tous les instants où je l'ai aimée, mais les derniers qu'ils ont été

plus réels, plus inexprimablement tendres. A la fin donc, nous trouverons le repos. Le repos ! Est-ce moi qui y crois, au repos de la mort ? Mes idées sont-elles à ce point confuses que j'oublie que, physiologiste de la mort, j'ai pénétré ses secrets. C'est à moi maintenant d'éprouver les douleurs à cause desquelles mon cœur s'est brisé pour Hélène... Pourquoi faiblir...

Que cette agonie cependant a de douceur. Les mêmes rêves opiacés se posent devant mes yeux. Distinctement je me vois étendu sous la terre, et je possède encore Hélène même dans la mort. Son sang confondu avec le mien en partage la passion douloureuse... Ah ! misérable, lâche ! J'ai encore cédé à l'aveugle instinct. Ce n'était pas ainsi qu'il m'était permis de mourir !

Il fallait le fer, l'effusion du sang, et sur ma plaie la prompte succion de l'air. Où donc est ce fer ? Je ne l'avais pas jeté loin... là, près du divan... Mon Dieu ! ce poignard... je ne puis plus l'atteindre.

Le poison me rive en un pesant sommeil. Seigneur ! encore un instant... autrement je serai infâme... grâce, je meurs en me maudissant... Puisque ce n'est pas pour moi que j'implore, Seigneur, ne pourrais-je être exaucé ?. . la mort.....

Quand on entrera dans cette chambre, ouvrez-moi les veines..., et s'il est trop tard... je veux pour mon corps tout de suite... des flammes... un bûcher.....

LOUIS TRÉDERNE.

RÉVOLTE

Voilés d'ombre, aux chemins hantés d'Anges en noir
Ils s'en vont, les yeux clos aux glaives de l'aurore...
Oh ! revoir sur ton sein douloureux se reclore
Tes aurorales mains aux prières du soir !

Tristes comme tes mains regarde-les, mon Ame,
S'en aller à pas lents aux forêts, deux à deux
Les Ephèbes voués aux baisers monstrueux
Où les tordra l'Enfer entre ses bras de flamme !

Je suis las de dormir du sommeil des marais
Sisyphe ! des clairons m'appellent aux forêts,
Oh fuir ! J'ai soif du vin magique des Ténèbres !

Oh! fuir sur l'étalon en rut des vents hurleurs
Et voir pleurer sur nous comme des yeux funèbres
La lointaine démence en feu des voyageurs!

JEAN BOELS.

A NOTRE BON ONCLE L. M.

(de la *Revue générale)*

Alors, c'est vrai? Vous vous êtes emmené à la campagne, loin de l'œuvre de la chaire, et vous passez le temps à lire, à traduire et à expliquer Stéphane Mallarmé ?

Prenez garde, notre oncle! Ça peut mener loin. J'ai connu un professeur de littérature qui a lu *l'Après-midi d'un Faune*. Il est mort. Pas le faune, le professeur. Depuis lors, je professe pour lui une admiration pleine de soulagement.

Mais, vous, notre bon oncle, vous allez plus loin. Vous reconstruisez l'arbre généalogique de Stéphane Mallarmé, et vous lui donnez comme ancêtre le bon Charles Nodier, cher à Musset.

Oui, il paraît qu'il y a du Mallarmé en herbe dans *l'Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*. C'est la chanson de la chaise de poste :

« Pif paf piaf patapan.
« Ouhiyns ouhiyns. Ebrohé broha broha. Ouhiyns ouhiyns.
« Tz' tz' tza, cla cla cla. Vli vlan. Flic, flac. Flafla flac.
« Tza tz' tza. Pspips'psi! Ouistle.
« Zou lou lou. Rlurlurlu. Ouisle. Cla cla. Flafla flac.
« Tatata — tatata — pouf.
« Ouhiyns. Ebrohé broha. Ouhiyns, ouhiyns.
« Trrrrrrrrrrrrrr. Hup. O hep. O hep. O hup. O hem. Hap!
« Trrrrrrrrrrrrrr. O hée. Oooh. Halt! Oooooh...
« Xi xi xi xi xi xi. Pic! Pan! Baoûnd!
« Hourrah! »

Il faut être professeur de littérature pour ne pas comprendre que Stéphane Mallarmé s'est inspiré de cette chanson-là en écrivant :

La chair est triste, hélas! et j'ai lu tous les livres.
Fuir! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !...

Quand je dis que pour récuser cette parenté, il faudrait être professeur de littérature, je m'aventure. M. Tilman professe, et il est de votre avis avunculaire.

Pspips'spi ! Ebrohé broha ! Je vous aime, notre oncle !

Je vous aime surtout, vénérable ouistle, lorsque vous traduisez le *Nénuphar blanc*.

Prenons le texte de Mallarmé :

« J'avais beaucoup ramé, d'un grand geste net et assoupi, les yeux en « dedans fixés sur l'entier oubli d'aller, comme le rire de l'heure coulait « alentour. »

Psips'psi ! Zou lou lou. Ça y est. Traduisez, notre oncle :

« ... Tout à coup, j'eus la sensation de me réveiller en sursaut, comme sortant d'un rêve.

J'avais ramé longtemps. Ce mouvement du rameur, auquel *je suis rompu* par une vieille habitude, ce mouvement d'un rhythme toujours égal comme celui d'un métronome, m'était si facile, que je n'en sentais pas l'effort ; si naturel, qu'il était inconscient. Mes reins se pliaient et se redressaient, mes bras lançaient et tiraient les avirons, mes poignets leur donnaient la double secousse du « plumage » ; et *moi*, je ne m'en occupais nullement. Confiant, je laissais faire l'être purement animal — *l'autre*, comme dit Xavier de Maistre ; — un sentiment vague de plaisir et de fierté bête de ce que *l'autre* sût si bien son métier, traversait ma rêverie somnolente.

J'oubliais tout souci. La course rapide, l'air frais malgré les rayons ardents du soleil ; l'aspect changeant des rives, qui semblaient fuir en sens inverse avec leurs reflets dans l'eau, chassés par les coups de rame comme des tableaux fondants ; tout cela me charmait... ce fut une heure de vie calme et souriante. »

Notre oncle, je vous en prie, tenez-moi. Je pousse des ouhiyns de joie et des zou lou lou de jubilation. Comme vous le dites avec tant d'élégance, je suis *rompu !* Fla flaflac. C'est honteux à dire : votre traduction m'a flaflaflaqué.

Permettez que je reprenne mon Ebrohé broha broha, je veux dire mon calme, et continuons.

Vous dites ? Vous allez expliquer le sonnet « Victorieusement ? » Lisez-le moi, notre oncle.

Victorieusement fui le suicide beau
Tison de gloire, sang par écume, or, tempête !
O rire si là-bas une pourpre s'apprête
A ne tendre royal que mon absent tombeau.

Quoi ! de tout cet éclat pas même le lambeau
S'arrête, il est minuit, à l'ombre qui nous fête
Excepté qu'un trésor présomptueux de tête
Verse son caressé nonchaloir...

Eh bien ! Pourquoi vous arrêtez-vous, notre oncle ? Quoi ? Qu'est-ce que vous me dites ? Vous ne voulez pas continuer le sonnet « parce qu'il s'y trouve des choses.... »

Tatata — tatata — pouf, je l'achève pour vous :

Verse son caressé nonchaloir SANS FLAMBEAU !

O hem. O hup. O hem. Notre oncle traduit :

« Le poète, comme autrefois Joseph Delorme, Daniel Jovard et trois cent trente-six autres, a rêvé le suicide. Un suicide « beau », glorieux, sanglant, terrible et sublime, éclatant comme une tempête dans le calme plat de la vie bourgeoise et forçant la renommée : « Tison de gloire ! » (Il a fait là dessus des vers qu'il trouve magnifiques, annonçant au monde qu'il va se faire sauter la cervelle.) Mais baste ! Se tuer ! ça fait du mal. Enfoncé, « victorieusement fui » le suicide ! Le poète ne peut s'empêcher de rire en pensant que le public a gobé ses vers désespérés, et que là-bas on est en train de se pâmer de pitié, d'horreur et d'admiration, on « tend de pourpre » un « tombeau » vide !

Minuit ! Il est minuit. Il rit et s'étonne. Ce devait être l'heure... et de toute cette frénésie de mourir — qui fut pourtant à demi sincère — il ne reste plus rien, qu'une langueur morbide que lui versent, caressés, les flots d'une chevelure opulente et superbe...

Coupure. »

Abélard aussi, notre oncle, avait une coupure. Vli vlan. Flic flac. Pspips'psi. Ouistle !

C'est drôle, notre oncle, comme vous mettez bien les vers en prose, et la prose à l'envers !

Mais, dites-moi, pourquoi diable ne vouliez-vous pas lire :

Verse son caressé nonchaloir SANS FLAMBEAU ?

Pourquoi coupez-vous le flambeau ? Ne me déshéritez pas, notre oncle, mais... qu'est-ce que vous pouvez bien f...aire dans l'obscurité ? Ouhiyns ouhiyns !

Encore un flic flac, notre oncle, et je vous laisse faire pspips'psi tout seul avec votre ouistle. Vous êtes furieux contre Mallarmé et vous rappelez qu'au temps de Charles Nodier, « on n'avait pas inventé le dédaigneux et

superbe tirage unique à cent exemplaires numérotés » et vous ajoutez qu'en ce temps-là « on se piquait d'avoir des lecteurs ».

Possible, notre oncle. Mais en ce temps-là, il n'y avait pas de professeurs de littérature pour dégoûter les poètes d'être lus, traduits et... coupés par des oncles de Béotie.

Charles Nodier, qui s'amusait d'avance de votre lettre de la *Revue générale*, a écrit la chanson de la chaise de poste. Connaissez-vous celle de la chaise... ajourée? Pic! Pan! Baoûnd! Hourrah!

PUCK.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Au sujet de l'Exposition d'Affiches au Musée du Nord.

En cette sentine à cloportes qu'est la capitale, non de l'esprit, assurément, plus même de la zwanze, où l'abrutissement semble encouragé par quelque servile commission des fêtes et des beaux-arts, ne tarderont certes pas à s'organiser des concours de gâtisme, où ceux qu'il est convenu d'appeler édiles ne seront pas les derniers à décrocher, non la timbale, mais l'indispensable complément de toute chaise percée, celui-ci en argent frappé aux armes de la ville, et généreusement octroyé au plus marmeladeux des concurrents.

En ces dernières fêtes, s'est étalée au long des murs, une affiche évidemment nationale, fichue comme l'as de pique et où ne manquaient ni les tirebouchonesques fers forgés, en ornements de pompe à bière, ni l'obligatoire génie qui, en celle-ci, d'un geste indécent, semble introduire l'index au centre d'un hémisphère, à la manière des faunes figurés dans les dessins secrets d'Annibal Ganache.

Choisie au concours, cette affiche donne une piètre idée de ce que devaient être les projets des autres concurrents, où, mieux encore, de l'état intellectuel des membres de la commission chargée de juger les esquisses envoyées.

Je ne veux pas leur demander, ce qui serait presqu'exiger d'eux quelqu'intelligence ou connaissance d'art, s'ils ont songé à lui commander d'exécuter l'affiche des fêtes : car ils ignorent sans doute qu'il est en France un artiste qui, de l'affiche, est arrivé à faire une sérieuse chose d'art, d'un art tout spécial, où, d'un écrasement d'ocres, d'outremers, de vermillons, jaillissent des œuvres d'une joie intense, un ensoleillement au long des façades grises ou des palissades, au fond des impasses, partout où il est un bout de mur où coller les adorables fantaisies du maître de l'affiche illustrée : Chéret.

Parisienne avant tout, maquillée, étalant dans une envolée de jupes ses grâces de fausse maigre, presque toujours troublante, qu'il s'agisse de l'Arlequine de l'*Alcazar d'Eté*, de l'amazone de *Paris-Courses*, de l'affriolante meunière du *Moulin-Rouge*, des gitanas des *Montagnes russes*, ou mieux encore, dans l'affiche du *Jardin de Paris*, où dans des éclats de jaunes et de rouges, chahute une petite femme en robe verdâtre, exquise, au sourire découvrant les dents, sourire étrange trouvé par Chéret et que l'on retrouve dans presque toutes ses œuvres ; presque déconcertant dans ces figures pâles aux lèvres trop rouges, aux yeux allongés de kohl, sous l'embroussaillement de chevelures rousses, parfois auréolées de tulle d'or comme en l'affiche de la *Fête des Fleurs*.

Il faudrait les citer toutes : l'Amant des danseuses, les trois affiches des buttes Chaumont, le Théâtre des enfants, le Théâtrophone, car en toute cette exubérance de vie, d'une vie spéciale par ces figures éclairées du dessous, comme par la rampe de quelque théâtre de rêve. Dans une autre note, à la même exposition, trois affiches du Grasset, l'une surtout, la Librairie romantique, et aussi l'affiche de Jeanne d'Arc, où se retrouvent toutes les qualités de l'illustrateur de l'histoire des quatre fils Aymon.

Après tout, pourquoi n'y aurait-il pas au Musée d'art décoratif et industriel de Bruxelles une collection d'affiches de Chéret ; cela servirait certes à instruire ceux qui se chargent de juger les concours d'affiches et aussi les artistes qui seraient disposés à se soumettre à ce genre de concours ; et cela vaudrait fichtre mieux, au point de vue de l'amélioration du goût de la race « Public », que les indigestes tartines d'artistes allemands acquises par l'Etat à la dernière exposition d'art décoratif.

LÉON DARDENNE

(*Mage de* 1re *classe*) (1).

(1) N. D. L. D.

MEMENTO

Paul Adam vient de publier dans une revue amie de Paris : *Les entretiens politiques et littéraires*, un article carrément idiot — ce qui lui est et lui reste permis — mais, de plus, blessant pour tous les artistes belges. Lemonnier, nos amis de Gand, etc., y sont sottement attaqués par ce Don Quichotte hilare. Nous en reparlerons dans notre prochain numéro.

Nous faisons aussi un appel à *l'Art moderne*, à *la Wallonie*, à *la Pléiade ;* nous ne doutons pas que, prêtes toujours à défendre les intérêts des écrivains belges, nos consœurs ne nous aident de leur plume vaillante.

Mme Ve Verlant, mère de notre collaborateur Ernest Verlant, et Mme Desombiaux, mère de notre collaborateur Maurice Desombiaux, sont mortes pendant le mois de juillet.

Nous présentons à notre ami Verlant et à notre ami Desombiaux, déjà si cruellement éprouvé par la mort récente de sa plus jeune sœur, nos témoignages de profonde sympathie.

Notre collaborateur Georges Kaïser étant atteint de la nona, — nous n'avons pas reçu son article sur les Carnets de voyage de James Vandrunen.

M. François Coppée est en villégiature à Auvers-sur-Oise. Ne dites donc pas : « Qu'est-ce que ça me fait? » Ça fait que M. François encombre tous les journaux parisiens de monocoquelogues, d'une platitude à faire rêver une limande.

Exemples choisis :

M. François écrit une ballade sur la loi Ferry :

> On proscrit Dieu de par la loi.
> Les curés privés de salaire
> Sont condamnés sans nul pourvoi.

Quelqu'un qui devrait être privé de salaire, c'est M. François.

M. François dépeint la rencontre de deux trains de chemin de fer :

> Comme toujours, dans ces terribles aventures,
> Les voyageurs se sont jetés hors des voitures.

Ce « comme toujours » est capitolin — quartier des oies.

Dans un autre monocoquelogue, M. François commet les alexandrins suivants, placés dans l'orifice buccal d'un homme-affiche :

> Voilà trois mois, pas plus, je faisais le trottoir
> Pour cette volerie en grand, la *Compagnie*
> *Du Transcentinental de la Patagonie...*

Et aussi :

> Oui, cela me ramène au bon temps, quand les jupes
> De ma pauvre Clémence égayaient le logis...

Et enfin :

> Le père Eloi, l'ancien compagnon charpentier,
> — Autrefois un fameux homme dans son métier —
> N'avait que soixante ans sonnés, pas davantage,
> Mais, pour un ouvrier, déjà c'est un grand âge.
> Etant connu sur tous les chantiers cependant,
> Il vécut assez bien jusqu'à son accident.

M. de la Palisse aussi.

Pauvre M. François, qui fut un artiste naguère, au temps du *Reliquaire* et des *Intimités !*

On assure que M. Maurice Barrès, mage-député de Nancy, usant de son initiative parlementaire, déposera sur le bureau de la Chambre la proposition de loi que voici :

ARTICLE UNIQUE. Il est interdit à M. François Coppée d'aller en villégiature.

Un autre Coppée — en berrichon ça se prononce Rollinat — envoie au *Figaro* des poèmes rustiques.

Ci l'un d'eux :

LA TAUPE.

La taupe a ressenti la haine
Du soleil qui cuit l'arbrisseau,
Mord le roc, pompe le ruisseau.
Combien pitoyable se traîne
Sa nuit d'aveugle souterraine!

Pleine de faim, elle surmène
Sa dent, son groin de pourceau,
Ses mains, ses pieds à forme humaine,
La taupe!

Mais elle jeûne, sans l'aubaine
D'un cloporte ou d'un vermisseau;
Et la mort va prendre à la peine,
Sous son pauvre petit monceau,
La fouilleuse couleur d'ébène,
La taupe!

MAURICE ROLLINAT.

Les pieds de M. Maurice Rollinat n'ont pas forme humaine, mais pourquoi signe-t-il deux fois? « La taupe » suffisait !



Une coquille du *Précurseur :*

« M. le baron Van Havre, membre de la Commission, s'était chargé de peloter le prince Baudouin, et il s'est acquitté de sa mission en fin connaisseur. »

Tous nos compliments.

M. Henry Maubel vient de faire paraître chez Savine une nouvelle intitulée *Miette*, dont nous parlerons dans notre prochain numéro.

En attendant, nous la recommandons à tous ceux qui ont lu naguère, dans la *Jeune Belgique*, le petit chef-d'œuvre d'observation féminine appelé *A cœur perdu*.

La conférence que donna, à Bruxelles, M. Stéphane Mallarmé, vient de paraître, à Paris, chez le nouvel et hardi éditeur des jeunes, Edmond Bailly.

Annonçons aussi l'apparition, chez Lacomblez, du nouveau drame de M. Maeterlinck : *Les Aveugles*, dont nous rendrons compte prochainemeut, et des *Flaireurs* de Charles Van Lerberghe.

En préparation : *la Désespérée*, par Léon Bloy.

Eddy Levis vient de publier *l'Ode au drapeau*.

Un des meilleurs poètes du Parnasse français, M. Léon Dierx, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. Cet événement peu prévu a été fêté chez Margerie, en un banquet intime et cordial, auquel assistaient la plupart des Parnassiens et des poètes de la Jeune école, et où nous étions représentés par notre ami André Fontainas.

M. Léon Dierx est un artiste d'inspiration haute et délicate, qui, loin de courtiser la foule, a poussé jusqu'au scrupule le respect de son art. C'est dire que *la Jeune Belgique* s'associe de tout cœur à l'hommage discret qui lui a été rendu.

Le Nouveau Musée des Arts décoratifs, vient d'être ouvert au Parc du Cinquantenaire. Au milieu des photographies d'après les primitifs, des copies de prix de Rome et des peintures murales d'après Puvis, Levy, etc., nous avons retrouvé la collection japonaise, acquise dernièrement par le gouvernement.

Deux des statuettes en bronze de Constantin Meunier, qui ont été exposées au Champ-de-Mars, viennent d'être acquises par le gouvernement... français, pour le Musée du Luxembourg. Ce sont *le Marteleur* et *le Débardeur*.

Le peintre Vincent Van Gogh dont on se rappelle au dernier Salon des *XX* les toiles tapageuses, vient de mourir à Anvers-sur-Oise.



Mme Louise Ackermann, un poète français qui eut son heure de célébrité, due à des poèmes jansénistement athées, rimés gauchement — est morte à Nice au commencement du mois d'août.



M. Georges Rodenbach a avalé son samovar.



Une bien triste nouvelle nous est communiquée : En apprenant qu'il n'avait pas été invité à la grande fête des Arts et de la Littérature, donnée au Cercle artistique, Firmin Galoubet s'est donné la mort sur la tombe du docteur Valentin.



Lettre de l'ouvreuse ; voyage autour de la musique. Paris, Vanier, éditeur. Une jeune personne — nous aimons à le croire — qui a jeté son bonnet par dessus les moulins et le cherche dans toutes les salles de concert. Elle écoute, entretemps, la musique, car elle l'adore, écrit à la volée ses impressions, car elle a des démangeaisons dans les doigts, et envoie bien vite ces lettres au directeur d'*Art et Critique*. Quel babil! Des méchancetés, des indiscrétions, des folies, des phrases qui ont l'air d'être faites d'un gracieux tour de hanches. Tout lui est permis. Il est vrai qu'elle a de l'esprit comme un singe, un ouistiti mademoiselle! qui ferait de bien vilains calembours. Tenez, ne dites plus tant de mal de vos ennemis et de vos amis; sans cela nous dirons que vous êtes coquette. Ne faites pas la moue, vous devez l'être. Vous attifez avec beaucoup trop de grâce vos phrases; on croirait qu'elles se regardent toujours dans un miroir. N'importe, nous allons vous recommander chaudement aux amis et respectueusement, mademoiselle l'ouvreuse.



A lire : Dans le *Mercure de France*, de très intéressantes notes de Remy de Gourmont sur Villiers de l'Isle-Adam, contenant quelques variantes inédites de ses contes.

Dans la *Revue Indépendante* des poésies de Bjornson, des vers de Bouchor, Bois, une lettre au docteur Pandolphus de Charles Buet.

Dans la *Société Nouvelle*, les Fusillés de Malines, par Georges Eekhoud, un conte de Hubert Krains.

Dans *la Plume*, Christophe Colomb devant les Taureaux, par Léon Bloy.

Dans *la Pleïade*, des vers d Arnay, Gauthier.



Nous annonçons à nos lecteurs la prochaine fusion de *la Jeune Belgique* avec la *Revue des Deux-Mondes ;* elle continuera à paraître sous ce titre : *Jeune Belgique des Deux-Mondes.*

Ferd. Brunetière sera chargé de la Boîte aux lettres et de Wyzewa du Memento.



Par ordre du « postmaster general » des Etats-Unis, le livre du comte Tolstoï : *La Sonate de Kreutzer*, vient d'être banni des courriers postaux pour cause d'immoralité.

Comme si l'Amérique comptait pour quelque chose! Les Etats-Unis font des viandes salées, des exécutions à l'électricité et des économies. Cela suffit.



Le petit théâtre des Marionnettes de Paris où furent, comme on sait, représentés *les Oiseaux* d'Aristophane, *la Tempête*, etc., donnera au mois de novembre *Noël*, mys-

tère de la Nativité, par Maurice Bouchor. On annonce une mise en scène très soignée.



Ecoutez la jolie chanson populaire .

Dans les bois là-bas,
Oh ! miro donc mire,
Y a z'un arbre vert ;
Oh ! miro donc ça !

Y a z'un arbre vert,
Oh ! miro donc mire,
Où l'on y monta ;
Oh ! miro donc ça.

On y voit du haut,
Oh ! miro donc mire,
Le cœur de sa belle ;
Oh ! miro donc ça.

Et quand on l'a vu,
Oh ! miro donc mire,
On pleure tout bas ;
Oh ! miro donc ça.

Au feu, l'arbre vert !
Oh ! miro donc mire,
On l'y flambera !
Oh ! miro donc ça.

Il nous fera cuire,
Oh ! miro donc mire,
Notre poulet gras,
Oh ! miro donc ça.

Versez du bon vin,
Oh ! miro donc mire,
Et l'on y boira,
Oh ! miro donc ça.

Au cœur de ma belle,
Oh ! miron donc mire,
Que l'on ne voit pas,
Oh ! miro donc ça.



Chez Dietrich, Montagne de la Cour, une série de photographies d'après Gustave Moreau. La collection Hayem y est assez bien représentée : *l'Apparition*, *Œdipe*, *la Chimère*, etc.



Le Theâtre-Libre fera cette année sa réouverture avec *Double Conscience*, quatre actes en vers de M. Jean Aicard.



M. Hubert Krains vient d'avoir la douleur de perdre sa mère. La *Jeune Belgique* le prie d'agréer ses sentiments de condoléance.





En vente chez l'éditeur EDMOND DEMAN, rue d'Arenberg, à Bruxelles :

La Damnation de l'Artiste

PAR IWAN GILKIN

Prix : 15 francs.

Les Arts Graphiques

ET

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue Keyenveld, 73, Bruxelles

Vient de paraître chez CHARLES VOS, éditeur, rue des Paroissiens, Bruxelles :

MAXIME

A CHIMERICAL TALE

par ARNOLD GOFFIN

Un volume in-16. — Tirage à 100 exemplaires numérotés à la presse.

Cinquante exemplaires sont mis en vente :

Un exemplaire sur papier du Japon, fr. 12-00.
10 exemplaires sur Hollande Van Gelder, fr. 5-00.
39 id. vélin teinté, fr. 3-50.

IMPRESSIONS D'ART, par EUGÈNE DEMOLDER, chez Madame Ve Monnom.

A L'AVENTURE, par JAMES VANDRUNEN.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE. Abonnement 1 an : 10 francs. Administration générale : 18, rue d'Edimbourg, Bruxelles.

LA REVUE INDÉPENDANTE, rédacteur en chef : FRANÇOIS DE NION. Abonnement, 15 francs par an; étranger, 17 francs. Administration chez Albert Savine, 12, rue des Pyramides, Paris.

LE MERCURE DE FRANCE, revue mensuelle d'art et de littérature : ALFRED VALLETTE, *rédacteur en chef*, 15, rue de l'Échaudé-Saint-Germain, Paris Prix : 40 centimes.

LA PRINCESSE MALEINE, drame en cinq actes, par M. MAETERLINCK, chez Van Melle, rue St-Georges, 14, Gand. — 5 francs.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie L'ENVIE, par MAURICE MONTÉGUT.

Un numéro **20** centimes, abonnement (3 mois) **17** francs; en vente partout.

DEMANDEZ CHEZ BRIAS UN PETIT CHAPAUX.

SOMMAIRE du numéro de Juillet de LA JEUNE BELGIQUE. — La volupté de souffrir, *André Fontainas*. — Poèmes, *Fernand Severin*. — Christine de Landelies, *Louis Delattre*. — Sonnets, *Albert Arnay*. — Défi du rêve, *Hubert Stiernet*. — Chronique artistique : L'Exposition du Cercle des Femmes peintres ; l'Exposition de l'Écran et de l'Éventail, *X*. — Memento, *Nemo*.

Vient de paraître chez LÉON VANIER, Paris :

L'AME DES CHOSES

RECUEIL DE POÈMES EN PROSE

par HECTOR CHAINAYE

Prix : 2 francs.

Viennent de paraître chez l'éditeur LACOMBLEZ, 33, rue des Paroissiens :

LES AVEUGLES

par MAURICE MAETERLINCK

150 exemplaires sur papier vergé, à 3 francs.

LES FLAIREURS

par CHARLES VAN LERBERGHE

125 exemplaires sur papier vergé, à 1 franc.
25 id. sur Hollande, à 2 francs.

LA JEUNE BELGIQUE reparaît sur la brèche, l'élan est donné.

A la tête du mouvement littéraire, **LA JEUNE BELGIQUE**, hautaine et fière, dirige le combat, marche en avant, à travers tout. Mais il faut que tous nous l'aidions. A **ELLE** pour la propagande ! Des cartes d'abonnement sont à la disposition de nos amis. Ceux qui nous feront parvenir **DIX** abonnés nouveaux recevront **LA JEUNE BELGIQUE gratuitement pendant un an.**

Ceux qui nous en feront parvenir **VINGT**, recevront : 1° **LA JEUNE BELGIQUE gratuitement à perpétuité** ; 2° Ils auront droit à tous les tirés à part de grand luxe des frontispices, dessins, portraits, etc. ; 3° Leur nom figurera en tête de la publication commémorative de nos fêtes du dixième anniversaire.

Bruxelles. — Imprimerie Vᵉ Monnom, 26, rue de l'Industrie.

Septembre 1890. TOME IX. — N° 9 10me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE:

Une nouvelle croisade	LA JEUNE BELGIQUE.
Sanctus	IWAN GILKIN.
Menus propos	MAURICE MAETERLINCK.
Veillée d'hiver	JEAN BOELS.
La procession de pénitence	ARNOLD GOFFIN.
La voûte	PATERNE BERRICHON.
Maurice Maeterlinck	***
Chronique littéraire :	
Le Possédé	IWAN GILKIN.
Maxime	GEORGES EEKHOUD.
Les vieux quartiers de Paris	ARNOLD GOFFIN.
Memento	NEMO.

PRIX DU NUMÉRO

Fr. 0-75

BRUXELLES

Rédaction : 55, BOULEVARD D'ANDERLECHT

PARIS

LIBRAIRIE DE *l'Art Indépendant*

11, rue de la Chaussée d'Antin

1890

BELGIQUE JEUNE LA NE CRAINS



NE CRAINS LA JEUNE BELGIQUE

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : VALÈRE GILLE.

Rédaction : 55, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

BOITE AUX LETTRES.

70. — UN CRÉTIN — qui a eu néanmoins le bon sens de garder l'anonymat — nous a envoyé au sujet de notre protestation dans les journaux belges une carte navrante d'imbécillité. Nous ouvrons une souscription en sa faveur pour le placer à l'hospice.

P. S. Nous avons déjà reçu de Suave Pinolet les œuvres de Potvin pour les faire servir à cette œuvre charitable.

71. — L'OUVREUSE. Bien reçu lettre. N'as pas lu notre dernier numéro. Sois pas impat. t'adore toujours. Embr. m. f.

72. — PAUL ANDRÉ, Namur. C'est par erreur que le numéro d'août ne vous a pas été envoyé ; échange accepté bien volontiers. Courage et salutations confraternelles.

73. — EMILE VAN H., Anvers. Le *Chempostel* n'a guère donné de renseignements qui pourraient vous servir; vous en trouverez davantage dans la brochure de M. Firmin Van den Bosch : *Un mort d'hier*, qui vient de paraître chez l'éditeur Siffer, rue Haut-Port, 52, Gand. Bien à vous.

74. — CHARLES S... Vous, anarchiste modéré ! !! Allons donc ! Corsez-nous ce mâquis de Carabas !

75. — GEORGES THÉMET. Vous traversez la période critique des poètes où l'on juge que les mots du dictionnaire ne sont plus propres à confectionner des vers. Ne vous torturez pas ainsi; écrivez plus simplement et surtout cherchez à dire clairement ce que vous voulez dire. Ne prenez pas ceci pour une critique impitoyable mais travaillez avec courage.

76. — GEORGES HAAS. Vous êtes trop aimable, il n'y a pas moyen de vous dire des injures. Ce nous serait très difficile de publier, pour le moment, *Autour du bonheur;* le style, à vrai dire, n'en est pas assez personnel et que demander d'autre à ce petit conte pour les enfants? Il faudrait soigner davantage la forme, il y a de si jolies choses à faire dans ce genre.

77. — C. LAFITTE, auteur. Passez ailleurs, s. v. p.

Nous invitons nos amis et nos abonnés qui ne recevraient pas régulièrement *La Jeune Belgique* à le faire savoir au plus tôt à la Direction.

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 33, rue des Paroissiens, chez Rozez et à l'Office de Publicité.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée d'Antin.

UNE NOUVELLE CROISADE

Quelques romanciers, doublés de certains journalistes dont le nom même est anonyme, prêchent, en ce moment, à Paris, contre l'école belge, une nouvelle croisade.

M. Rodolphe Darzens, dans *la Revue d'Aujourd'hui*, annonce ainsi la publication des notes de Charles Baudelaire sur la Belgique :

> Dans le livre inachevé, dont notre manuscrit donne le canevas complet, qu'il recopia plusieurs fois de sa main, le poète des *Fleurs du mal* attestait avec une franchise poussée à l'outrance, son horreur de l'esprit plat, des mœurs mesquinement bourgeoises du peuple au milieu duquel l'exil le condamnait à vivre. Les possesseurs successifs de ce manuscrit n'avaient pas cru pouvoir le publier ; nous n'hésitons pas à le faire, convaincus que la pensée d'une si rare intelligence est toujours précieuse à connaître, même sous sa forme incomplète et tronquée par la mort. Il faut voir, dans ces très originales notes, que nous compléterons par des développements également inédits, la protestation fière et hardie de l'indépendance de la pensée, si chère au grand poète et au savant critique, mais proscrite, comme un luxe inutile ou dangereux, *par la race utilitaire, positive et plagiaire qu'il étudiait avec autant de curiosité que d'antipathie.* (N. D. L. R.)

Les pages de Baudelaire sur la Belgique ont été appréciées, comme il convient, dans un excellent article du *Journal de Bruxelles*, dont nous reproduisons plus loin la conclusion. Nous n'avons rien à y ajouter. Mais

M. Darzens mérite une leçon. C'est en Belgique, dans une revue belge, dirigée par Charles-Henry de Tombeur, *la Basoche*, que ce farouche mangeur de Belges publia jadis ses premiers vers. En Belgique aussi, à Bruxelles, tout récemment, M. Darzens, patroné par M. Antoine, fit représenter, devant le public du théâtre du Parc, un mystère de sa façon, intitulé *l'Amante du Christ*. La haine du Belge lui vient un peu tard. Il est vrai que les vers de *la Basoche* ne provoquèrent aucune émeute intellectuelle en Belgique, et que la critique bruxelloise se moqua discrètement des alexandrins blanchâtres de *l'Amante du Christ*. Malgré tant de « plagiaires », M. Darzens ne fut point plagié.

Il suffit : n'appuyons pas.

Après M. Rodolphe Darzens, M. Paul Adam.

Voici l'étonnante diatribe que l'auteur de *Chair molle* publie dans les *Entretiens politiques et littéraires :*

Nous avions jusqu'à présent la contrefaçon belge d'un tas de choses propres à notre patrie, y compris le naturalisme et le symbolisme.

M. Camille Lemonnier, en pillant de son mieux Poictevin, Rosny, Mirbeau et Hennique, la jeunesse brabançonne, en imitant MM. René Ghil et Baju (grotesques si particuliers à notre boulevard), semblaient vouloir dire : Nous sommes une seule âme en deux parties, savez-vous? Cela ne nous déplaisait point. Même il était doux de relire les poèmes du divin lyrique Gustave Kahn, peu modifiés par des plumes gantoises dans de jeunes revues fort bien imprimées. Camille Lemonnier, installé au (*sic*) *Gil Blas*, mangeait le pain d'Oscar Méténier et de Dubust de Laforêt. On ne se plaignait pas. L'asphalte est hospitalière entre la rue Drouot et l'avenue de l'Opéra. Pour récompense, voilà ces deminous-mêmes, ces fils de nos muses, qui se coiffent du casque à pointe! Nous avons réchauffé des reptiles bismarckiens au souffle de notre poésie caligineuse, mais personnelle ! Fi ! que c'est laid, messieurs les tétards flamands !

D'autant plus horrible, cette traîtrise, que nous ignorons vraiment quelle logique a pu guider les conseils du roi Léopold, car, lorsque casques à pointe et pantalons rouges se seront mutuellement déchiquetés pendant plusieurs mois, et qu'il en faudra venir, par lassitude, à planter des petits drapeaux sur des cartes et à marquer au crayon de couleur les nouvelles frontières, la situation de ces bons Belges ne vaudra plus une chope de faro ni une toile de Van Rysselberghe.

Ou vaincus, nous ne pourrons que laisser faire, et, sa neutralité étant violée par les Prussiens, ceux-ci épouseront définitivement la vierge flamande, qui ira filer dans le harem de l'empire avec les douairières de la confédération germanique; ou bien le drapeau tricolore de 92 flottera sur de nouveaux Jemmapes, et les bourgmestres ne pouvant plus assurer leur loyale observance d'une neutralité reconnue, notre diplomatie sera bien contrainte d'annexer les Massys et les Jordaens d'Anvers, les portes de cuivre de Saint-Bavon, le Portement de la Croix de Van Dyck, les Hemling de Bruges, le château de Walsin et les grottes de Han à notre direction des beaux-arts, tandis que les territoires qui recèlent ces curiosités prendront place par surcroît au cadastre français, que les huîtres d'Ostende et les poètes bruxellois seront définitivement incorporés dans les cartes de nos tables d'hôte et les cadres des régiments de marche !

Nous regrettons de voir M. Paul Adam, un écrivain de talent auquel *la Jeune Belgique* n'a jamais caché sa sympathie, emboiter le pas à M. Darzens. Mais, puisqu'il nous attaque, nous nous défendons.

Saluons d'un haussement d'épaules les vaticinations diplomatico-politiques de M. Paul Adam, et, de son article d'une politesse et d'un esprit si français, ne retenons que les accusations de plagiat.

Camille Lemonnier, installé à *Gil Blas*, mange le pain de MM. Oscar Méténier et Dubust de Laforêt, et les plumes gantoises troublent le sommeil de M. Gustave Kahn.

M. Paul Adam nous étonne. Voyez-vous Camille Lemonnier, qui écrit depuis vingt-cinq ans, mangeant le pain de MM. Méténier et Dubust de Laforêt, dont la gloire, aussi obscure qu'impatiente, est à peine âgée d'un lustre? Dieu sait même si Camille Lemonnier, — on peut se tenir au courant du mouvement littéraire français sans connaître *Madame la Boule* ou *la Femme d'affaires* — a lu MM. Méténier et Dubust de Laforêt! Et si par hasard il les avait lus, comment pourrait-il « plagier » de lourdes machines naturalistes, d'une littérature qui retarde, sans accent propre, sans autre empreinte que leur signature, sans autre visée qu'un succès de librairie et de curiosité satisfaite? Quand MM. Dubust de Laforêt et Méténier seront « plagiables », ils auront le droit de crier au plagiat.

Mais il s'agit bien d'une querelle littéraire, et nous sommes naïfs d'argumenter. La croisade contre les écrivains belges est une guerre de boutique, inspirée par la peur de la concurrence. Camille Lemonnier « mange le pain » de MM. Dubust de Laforêt et Méténier, et il est « installé à *Gil Blas* ». Voilà le bout de l'oreille du chacal. MM. Dubust de Laforêt et Méténier sont aussi installés à *Gil Blas*. Rancune de co-locataires, peut-être. Et puis, il y a des aspirants locataires, qui sont pressés. Le grand plagiat de Lemonnier, c'est de collaborer à *Gil Blas!*

C'est le cas de répéter avec Joseph de Maistre : « Quelle odeur de magasin! »

Quant aux plumes gantoises, ce sont évidemment de grandes coupables, car elles se permettent d'écrire de beaux vers qui ne doivent rien à personne. M. Paul Adam serait fort embarrassé de citer une page de MM. Van Lerberghe et Le Roy qui rappelât, même de loin, les poèmes de M. Kahn. Et pour ce qui concerne M. Maurice Maeterlinck, *le Figaro*, dans un retentissant premier-Paris signé Octave Mirbeau, a répondu éloquemment aux petites plaisanteries rances et aux récriminations mesquines de M. Adam.

La vengeance a été prompte et complète, et c'est précisément M. Mirbeau, un des romanciers cités par M. Paul Adam, qui s'en est fait l'instrument.

La croisade contre les écrivains belges tourne donc à la confusion de ceux qui l'ont entreprise. Pierre l'Ermite est désarçonné d'un revers de plume par M. Octave Mirbeau, et la mule reste seule, avec son entêtement.

L'hospitalité artistique de la Belgique n'a jamais fait défaut à nos voisins de France. Les écrivains français ont trouvé chez nous des éditeurs et un public. Que M. Paul Adam consulte les libraires parisiens, ils lui donneront les éclaircissements dont il a besoin. N'est-ce pas chez nous que Verlaine, Mallarmé, J.-K. Huysmans, Villiers de l'Isle-Adam, Barbey d'Aurevilly et tant d'autres furent, malgré les plaisanteries parisiennes, loués selon leurs mérites? Quand parurent à la fois, en France, *les Névroses* et *les Contes Cruels*, que se passa-t-il? La presse parisienne tira des feux d'artifice en l'honneur de M. Rollinat, sacré grand poète, et dédaigna Villiers de l'Isle-Adam. A Bruxelles, on ne confondit point le cèdre avec l'hysope. *La Jeune Belgique*, alors de huit ans plus jeune qu'aujourd'hui, traita M. Rollinat de rimeur inexistant et salua Villiers comme un écrivain de la plus haute race.

Qu'en pensez-vous, M. Paul Adam?

Et plus récemment, lorsque M. Edmond Haraucourt — un des poètes de la brigade de M. Porel, — vint à Bruxelles, au Salon des *XX*, débiter de faciles plaisanteries de petits journaux sur Mallarmé, Verlaine et Redon, qui donc, par des sifflets pas mal littéraires, rappela publiquement M. Haraucourt au respect des maîtres? *La Jeune Belgique.*

Qu'en pensez-vous, M. Paul Adam?

Où donc les peintres français de la nouvelle école, les Claude Monet, les Pissarro, les Signac et les Seurat sont-ils présentés à la foule, appréciés, et jugés comme il convient? A Bruxelles, au Salon des *XX*, ces Jeune-Belgique de la peinture. Où donc les musiciens français, les Vincent d'Indy, les Fauré, les de Bréville, eurent-ils la fortune d'entendre exécuter et applaudir leurs œuvres? A Bruxelles, M. Paul Adam, à Bruxelles.

N'est-ce pas un critique parisien qui a dit que la Belgique, pour le mouvement littéraire de France, est une espèce de postérité contemporaine?

Les artistes français dont nous citons les noms ne se sont pas montrés ingrats. Ils ont, avec éclat, proclamé leur sympathie pour l'effort intellectuel de notre pays. Leur témoignage nous est précieux, et les incartades de M. Paul Adam ne nous empêcheront pas d'exprimer notre gratitude. *La Jeune Belgique* est fière de compter parmi ses collaborateurs français les Mallarmé, les Verlaine, les Huysmans, les Bloy, les Buet, les de Régnier, les Bernard Lazare et les Viellé-Griffin. Ces collaborations sont plus significatives que les attaques de M. Paul Adam.

En vérité, la querelle que nous cherche une coterie boulevardière est maladroite, et bien peu française. Peut-être a-t-elle été attisée par certains de nos compatriotes établis à Paris. Les Belges honteux existent, et nous en connaissons là-bas que nous démasquerons quelque jour. Quoi qu'il en soit, nos confrères de Paris seraient fort en peine de justifier le procès de tendances qu'ils instruisent contre nous. Les écrivains de langue française, qu'ils soient d'origine flamande, wallonne ou suisse, qu'ils vivent à Bruxelles, à Liége ou à Genève, ne font-ils point partie de la même famille? Pourquoi cette animosité contre les écrivains français de Belgique, alors qu'on se montre bienveillant pour les écrivains français de Suisse? Les uns et les autres, par cela même qu'ils s'expriment dans la langue de Leconte de Lisle et de Flaubert, ne sont-ils pas les instruments par lesquels la pensée française se propage en Europe? Malgré l'hérédité et les différences de race, n'en sont-ils pas moins des écrivains français? Pour avoir leur accent spécial et leur vision personnelle, ne se rattachent-ils pas à la littérature française de la même façon que certains écrivains de souche méridionale, d'origine espagnole ou italienne? L'art français, à ses plus belles époques d'expansion, ne fut jamais un art exclusif et fermé. Pourquoi, et sous quels puérils prétextes, veut-on aujourd'hui qu'il mente à son passé et qu'il renonce à ses plus glorieuses traditions?

Le reproche d'imitation servile, lancé aux écrivains français de Belgique, est d'ailleurs profondément injuste, et ne peut émaner que de chroniqueurs dénués de tout sens critique. Nous portons fièrement l'antique héritage de notre race : nous avons d'autres idées, d'autres sentiments, d'autres sensations que les artistes français. Si les œuvres de M. Maurice Maeterlinck, — pour prendre un exemple récent — ont si vivement sollicité M. Octave Mirbeau, c'est parce que, malgré leur langue, essentiellement française, elles sont enveloppées d'une atmosphère spéciale, qui fait leur charme et leur attrait. Cette atmosphère particulière, colorée par le tempérament de chacun, est propre à tous les artistes, écrivains, peintres, sculpteurs ou musiciens, de notre pays. Elle est le climat de notre pensée.

La Belgique, au point de vue littéraire, est donc, vis-à-vis de la France, dans la même situation que les Etats-Unis vis-à-vis de l'Angleterre. L'orgueil britannique n'a point profité de la révolte d'il y a un siècle, et de la proclamation de l'indépendance américaine, pour repousser systématiquement les écrivains anglais des Etats-Unis. John Bull a peut-être quelques griefs contre le cousin Jonathan. Mais l'Angleterre a rendu justice à Longfellow, à Washington Irving, à Cooper, à Nathaniel Hawthorne, à Walt Wittman et elle revendique Edgar Poë comme un des princes de sa poésie.

Ce que la Grande-Bretagne, malgré son proverbial égoïsme, a fait pour les écrivains américains, la France, dont la générosité est légendaire, refuserait-elle de le faire pour les écrivains français de Belgique ? Nous posons la question, par dessus la tête des amuseurs et des plaisantins du boulevard, à la France qui pense et qui juge, à celle de Taine et de Renan.

LA JEUNE BELGIQUE.

SANCTUS

Ce bonze très singulier,
Prophète d'énigmes, prêtre
De l'ineffable Non-Être,
Foule sous son dur soulier

L'hiératique escalier
Tout en flammes pour le Maître
Dont la cendre doit renaître
En mon cœur hospitalier.

Parfois sur sa lèvre étrange
Passe comme une aile d'ange
Un sourire rose et noir ;

Et de la pointe d'ivoire
De son haut crâne on peut voir
Sourdre une auréole noire.

IWAN GILKIN

MENUS PROPOS

LE THÉATRE

A JULES DESTRÉE.

Une inquiétude semble nous attendre à tout spectacle où nous nous asseyons. Il y a en cette déception préalable un de ces avertissements venus de plus loin que nous. Nous savons tous quelque chose à notre insu, et peut-être ne savons-nous exactement que cela, car tout le reste semble bien suspect. Il ne faut attacher d'importance qu'à ce dont nous ne pouvons nous rendre compte, parce que notre ignorance porte ici l'effigie, presque impalpable, du meilleur de nous-mêmes. Une main qui ne nous appartient pas, frappe ainsi, par moments, aux portes secrètes de l'instinct; — on dirait bien souvent les portes du destin, tant elles sont voisines. — On ne peut les ouvrir, mais il faut écouter avec soin. Il y a peut-être, aux sources de ce malaise, un très ancien malentendu, à la suite duquel le théâtre ne fut jamais exactement ce qu'il est dans l'instinct de la foule, à savoir : *le temple du rêve*. Il faut admettre que le théâtre, du moins en ses tendances, est un art; mais je n'y trouve pas la marque des autres arts, ou plutôt, j'y trouve deux marques qui semblent s'annuler. L'art semble toujours un détour et ne parle jamais face à face. On dirait l'hypocrisie de l'infini. Il est le masque provisoire sous lequel nous intrigue l'inconnu sans visage. Il est la substance de l'éternité introduite en nous, à la suite d'une distillation de l'infini. Il est le miel de l'éternité extrait d'une fleur que nous ne voyons pas. Le poème était une œuvre d'art, et portait ces obliques et admirables marques. Mais la représentation vient le contredire. Elle fait s'envoler les cygnes de l'étang; elle rejette les perles dans l'abîme. Elle remet exactement les choses au point où elles étaient avant la venue du poète. La densité mystique de l'œuvre d'art a disparu. Elle produit à peu près, par rapport au poème, ce qui se produirait si vous étendiez une peinture dans la vie; si vous transportiez ses personnages profonds, silencieux et accablés de secrets, au milieu des glaciers, des montagnes, des jardins et des archipels où ils semblent être, et si vous y entriez à leur suite, une lumière inexplicable s'éteindrait subitement, et par rapport à la jouissance mystique que vous aviez éprouvée auparavant, vous seriez tout à coup comme un aveugle au milieu de la mer.

Et c'est ainsi qu'on est obligé de reconnaître que la plupart des grands poèmes de l'humanité ne sont pas scéniques. Lear, Hamlet, Othello, Mac-

beth, Antoine et Cléopâtre ne peuvent être représentés, et il est dangereux de les voir sur la scène. Quelque chose d'Hamlet est mort pour nous, le jour où nous l'avons vu mourir sur la scène. Le spectre d'un acteur l'a détrôné, et nous ne pouvons plus écarter l'usurpateur de nos rêves. Ouvrez les portes, ouvrez le livre, le prince antérieur ne revient plus. Parfois son ombre passe encore le seuil, mais désormais il n'ose plus, il ne peut plus entrer, et presque toutes les voix sont mortes qui l'acclamaient en nous. Je me souviens de cette mort. Hamlet entra. Un seul de ses regards me montra qu'il n'était pas Hamlet. Il *n'y était pas* pour moi. Il n'était pas même une apparence. Il allait dire ce qu'il ne pensait pas. Il allait s'agiter tout un soir dans le mensonge. Je voyais clairement qu'il avait ses formidables destinées, ses destinées à lui, et celles qu'il voulait représenter en ce moment m'étaient indiciblement indifférentes à côté des siennes. Je voyais sa santé et ses habitudes, ses passions et ses chagrins ; il apportait devant moi et autour de lui sa naissance et sa mort, ses récompenses et ses châtiments, son enfer et son ciel; toute son éternité, et il essayait vainement de m'intéresser aux vibrations d'une éternité qui n'était pas la sienne, et que sa seule présence avait rendue fabuleuse. Et maintenant, la porte d'ivoire est à jamais fermée sur Hamlet, et il en est ainsi de tous les chefs-d'œuvre que j'ai vus sur la scène.

Charles Lamb, le subtil essayiste d'Élia, tout en n'allant pas au delà de causes indirectes, a exactement constaté cette inquiétude et cette déception de la scène. Un soir, il avait vu enchaîner, devant lui, le Leviathan des mers de Shakespeare : le roi Lear. « Il avait vu un pauvre vieillard chancelant sur les planches, chassé pas ses filles, et auquel tous les spectateurs eussent voulu donner asile. Quant à la figure du vieux roi, un acteur eût plus aisément incarné le Satan de Milton ou le Moïse de Michel-Ange. La grandeur de Lear ne réside pas en ses dimensions corporelles, mais intellectuelles; les explosions de sa passion sont terribles comme un volcan; ce sont des tempêtes retournant et entr'ouvrant jusqu'au fond la mer de son esprit, avec tous ses immenses trésors. Son enveloppe de chair et de sang est trop insignifiante pour qu'on y songe; lui-même la néglige. Sur la scène, nous ne voyons que des infirmités corporelles et la faiblesse, l'impuissance de la rage. Lorsque nous lisons, nous ne voyons pas Lear, mais nous sommes Lear. Nous sommes en son esprit; nous sommes soutenus par une grandeur qui déjoue la malice de ses filles et des tempêtes; dans les aberrations de sa raison, nous découvrons une force de raisonnement irrégulière et puissante, détournée des usages ordinaires de la vie, mais exerçant sa puissance, comme le vent souffle où il veut, sur les corruptions et les abus de l'humanité. Qu'ont de commun, des regards ou des intonations avec cette sublime

identification de son âge *avec celui des cieux eux-mêmes*, lorsqu'il leur reproche d'être de connivence avec ses filles et leur rappelle « qu'eux aussi sont vieux ! » Quels gestes approprier à cela ? Qu'ont affaire ici la voix et les yeux ? » Il en est de même, dit-il, d'Othello. « Rien ne saurait être plus doux et plus flatteur, pour ce qu'il y a de meilleur en nous, que de lire l'histoire d'une jeune Vénitienne de la plus haute extraction, qui, par la force de l'amour, et parce qu'elle voit le mérite de celui qu'elle aime, passe par dessus toute considération de parenté, de contrée, de couleur, et épouse un *nègre*. C'est le parfait triomphe de la vertu sur les accidents, de l'imagination sur les sens. Elle voit la couleur d'Othello en son esprit. Mais sur la scène, lorsque l'imagination n'est plus la faculté dominante, mais que nous sommes abandonnés à nos pauvres sens inassistés, je demande à tous ceux qui ont vu jouer Othello, si, au contraire, ils n'ont pas vu descendre l'esprit d'Othello en sa couleur ; s'ils n'ont pas vu quelque chose d'extrêmement révoltant dans l'amour, et les légitimes caresses d'Othello et de Desdemona, et si l'actuelle vue de la chose n'anéantit pas ce beau compromis que nous faisions à la lecture ? Et la raison en est évidente, car il y a ici, une part de réalité présentée à nos sens, tout juste suffisante pour nous donner une impression désagréable, sans assez de croyance aux mobiles internes, — tout ce qui n'est pas vu, — pour subjuguer et concilier les premières et évidentes préventions. Ce que nous voyons sur la scène, c'est le corps et l'action corporelle ; ce dont nous avons conscience en lisant, c'est presque exclusivement l'esprit et ses mouvements ; et ceci, je pense, explique assez la différence des plaisirs que le même drame nous donne à la lecture et à la représentation ».

Je cite ces lignes uniquement parce qu'elles marquent très précieusement l'inquiétude et les déceptions où nous entraîne la représentation des plus grands poèmes de la terre. L'écrivain anglais éprouve très bien qu'il ne sait à quoi s'en tenir. Il assigne à ces déceptions des causes accidentelles ; mais c'est la scène elle-même qui est trop accidentelle. La vieillesse et la misère du roi Lear, la face noire d'Othello, ne sont que les points de repère d'un mécontentement organique et général ; et si ces points de repère s'effaçaient, d'autres, plus significatifs et innombrables, s'élèveraient immédiatement comme des montagnes sur tout l'horizon des poèmes.

Il le reconnaît, d'ailleurs, lorsqu'il écrit plus loin :

« La vérité est que les caractères de Shakespeare sont tellement des objets de méditation plutôt que d'intérêt ou de curiosité relativement à leurs actes, que, tandis que nous lisons l'un de ses grands caractères criminels, — Macbeth, Richard, Iago même — nous ne songeons pas tant aux crimes

qu'ils commettent qu'à l'ambition, à l'esprit d'aspiration, à l'activité intellectuelle, qui les pousse à franchir ces barrières morales ; les actions nous affectent si peu, que, tandis que les impulsions, l'esprit intérieur, en toute sa perverse grandeur, paraissent seuls réels et appellent seuls l'attention, le crime n'est, comparativement, rien. Mais lorsque nous voyons représenter ces choses, les actes qu'ils posent sont comparativement tout, et leurs mobiles ne sont plus rien. L'émotion sublime où nous sommes élevés par ces images de nuit et d'horreur qu'exprime Macbeth ; ce solennel prélude où il s'oublie jusqu'à ce que l'horloge sonne l'heure qui doit l'appeler au meurtre de Duncan ; — lorsque nous ne lisons plus cela en un livre, lorsque nous avons abandonné ce poste avantageux de l'abstraction d'où la lecture domine la vision, et lorsque nous voyons sous nos yeux, un homme en sa forme corporelle, se préparant actuellement au meurtre ; si le jeu de l'acteur est vrai et puissant, la pénible anxiété au sujet de l'acte, le naturel désir de le prévenir tant qu'il ne semble pas perpétré, la trop puissante apparence de réalité, provoquent un malaise et une inquiétude qui détruisent totalement le plaisir que les mots apportent dans le livre, où l'acte que l'on pose ne nous oppresse jamais de la pénible sensation de sa présence et semble plutôt appartenir à l'histoire ; à quelque chose de passé et d'inévitable. »

La scène est le lieu où meurent les chefs-d'œuvre, parce que la représentation d'un chef-d'œuvre à l'aide d'éléments *accidentels et humains* est antinomique. Tout chef-d'œuvre est un symbole et le symbole ne supporte jamais la présence active de l'homme. Il y a divergence ininterrompue entre les forces du symbole et celles de l'homme qui s'y agite. Le symbole du poème est un centre ardent dont les rayons divergent dans l'infini, et ces rayons, s'ils partent d'un chef-d'œuvre absolu comme ceux dont il est question en ce moment, ont une portée qui n'est limitée que par la puissance de l'œil qui les suit. Mais voici que l'acteur s'avance au milieu du symbole. Immédiatement se produit, par rapport au sujet passif du poème, un extraordinaire phénomène de polarisation. Il ne voit plus la divergence des rayons, mais leur convergence ; l'accident a détruit le symbole, et le chef-d'œuvre, en son essence, est mort durant le temps de cette présence et de ses traces.

Les Grecs n'ignorèrent pas cette antinomie, et leurs masques que nous ne comprenons plus ne servaient qu'à atténuer la présence de l'homme et à soulager le symbole. Aux époques où le théâtre eut une vie organique et non simplement dynamique comme aujourd'hui ; il la dut uniquement à quelque accident ou à quelque artifice qui vint en aide au symbole dans sa lutte contre l'homme.

Sous Elisabeth, la déclamation était une mélopée, le jeu était conventionnel et la scène elle-même était symbolique. Il en était à peu près de même sous Louis XIV. Le poème se retire à mesure que l'homme s'avance. Le poème veut nous arracher au pouvoir de nos sens et faire prédominer le passé et l'avenir, l'homme n'agit que sur nos sens et n'existe que pour autant qu'il puisse effacer cette prédomination du passé et de l'avenir par l'envahissement du moment où il parle. Si l'homme entre en scène avec toutes ses puissances et libre comme s'il entrait dans une forêt, si sa voix, ses gestes et son attitude ne sont pas voilés par un grand nombre de conventions synthétiques, si on aperçoit un seul instant l'être humain qu'il est, il n'y a pas de poème au monde qui ne recule devant lui. A ce moment précis, le spectacle du poème s'interrompt et nous assistons à une scène de la vie extérieure qui, de même qu'une scène de la rue, de la rivière ou du champ de bataille, a ses affinités avec l'Eternité, mais qui est néanmoins impuissante à nous arracher au présent, parce qu'en cet instant nous n'avons pas qualité pour apercevoir et apprécier ces affinités imprévues et nouvelles.

Il faudrait peut-être écarter entièrement l'être vivant de la scène. Il n'est pas dit qu'on ne retournerait pas ainsi vers un art de siècles très anciens, dont les masques des tragiques grecs portent peut-être les dernières traces. Sera-ce un jour l'emploi de la sculpture, au sujet de laquelle on commence à se poser d'assez étranges questions? L'être humain sera-t-il remplacé par une ombre, un reflet, une projection de formes symboliques ou un être qui aurait les allures de la vie sans avoir la vie? Je ne sais ; mais l'absence de l'homme me semble indispensable. Lorsque l'homme entre dans un poème, l'immense poème de sa présence éteint tout autour de lui. L'homme ne peut parler qu'au nom de lui-même ; et n'a pas le droit de parler au nom d'une multitude de morts. Un poème que je *vois* réciter est toujours un mensonge ; dans la vie ordinaire, je dois voir l'homme qui me parle, parce que la plupart de ses paroles n'ont aucune signification sans sa présence ; mais un poème, au contraire, est un ensemble de paroles si extraordinaires que la présence du poète y est à jamais enchaînée ; et il n'est pas permis de délivrer de sa captivité volontaire, une âme précieuse entre toutes, pour y substituer les manifestations d'une autre âme, presque toujours insignifiantes, parce qu'en ce moment, ces manifestations ne sont pas assimilables.

Il est difficile de prévoir par quel ensemble d'êtres privés de vie il faudrait remplacer l'homme sur la scène, mais il semble que les étranges impressions éprouvées dans les galeries de figures de cire, par exemple, auraient pu nous mettre, depuis longtemps, sur les traces d'un art mort ou nouveau. Nous aurions alors sur la scène des êtres sans destinées, dont l'identité ne

viendrait plus effacer celle du héros. Il semble aussi que tout être qui a l'apparence de la vie sans avoir la vie, fasse appel à des puissances extraordinaires; et il n'est pas dit que ces puissances ne soient pas exactement de la même nature que celles auxquelles le poème fait appel. L'effroi qu'inspirent ces êtres, semblables à nous, mais visiblement pourvus d'une âme morte, vient-il de ce qu'ils sont absolument privés de mystère? Vient-il de ce qu'ils n'ont pas d'éternité autour d'eux? Est-ce l'effroi, né précisément de la privation de l'effroi qu'il y a autour de tout être vivant, et si inévitable et si habituel, que sa suppression nous épouvante, comme nous épouvanterait un homme sans ombre ou une armée sans armes? Est-ce l'allure de nos vêtements ordinaires sur des corps sans destinées? Sommes-nous terrifiés par les gestes et les paroles d'un être pareil à nous, parce que nous savons que ces gestes et ces paroles, par une exception monstrueuse, ne retentissent nulle part et n'indiquent le choix d'aucune éternité? Est-ce parce qu'ils ne peuvent pas mourir? — Je ne sais; mais l'atmosphère de terreur où ils se meuvent est l'atmosphère même du poème; ce sont des morts qui semblent nous parler, par conséquent, d'augustes voix. Il est possible, enfin, que l'âme du poète, ne trouvant plus la place qui lui était destinée, occupée par une âme aussi puissante que la sienne, — puisque toutes les âmes ont exactement les mêmes forces, — il est possible, alors, que l'âme du poète ou du héros, ne se refuse plus à descendre, un moment, en un être, dont une âme jalouse ne vient pas lui défendre l'entrée.

MAURICE MAETERLINCK.

VEILLÉE D'HIVER

Voici naître les mains de l'Ombre au fond de l'eau
Jointes vers le départ des cygnes de l'aurore
Et des linges en feu tremblent au vent sonore,
Au vent hurleur de la Douleur — comme un flambeau!

Pauvre navire sans espoir que la Tempête
Et ses lueurs! — Voici mourir les nénuphars :
L'ombre aux cruelles mains a fauché leurs regards,
Les clairs de lune d'or de leurs regards en fête!

L'haleine des démons qui circule dans l'air
A dérangé les plis nuptials de son voile,
Et voici de ses yeux tristes d'un chant d'étoile
De ses yeux orageux jaillir un fauve éclair!

Quels yeux humains sauront aux abîmes funèbres
De ses beaux yeux verser le baptême du jour?
Pauvre muette qui subis comme un amour
La fascination spectrale des Ténèbres!

— Pourquoi lever, ma sœur! sur l'infini des mers
Tes paupières en feu sous le baiser de l'ombre?
Tu pleures? — oh! voici le navire qui sombre! —
Viens enfin sur mon cœur clore tes yeux amers.

Viens, confie ton front à ma main fraternelle
Qui défendra son beau sommeil pâle des loups,
Des hyènes et des mauvais anges jaloux
De voir tant de faiblesse aux bons anges fidèle!

Et laisse retomber entre la nuit et nous
Tes longs cheveux épars comme un rideau d'ébène
Et ceux que nous cherchons entendront notre haleine
Leur envoyer encore des mots tristes et doux.

JEAN BOELS.

LA PROCESSION DE PÉNITENCE

NOTES CURSIVES

Tout ceci est, peut-être, imaginaire et illusoire, — mais le mensonge n'est-il pas du vrai — plus harmonieux?

— Le cortège d'aujourd'hui paraîtra, évidemment, le comble du grotesque à tel badaud français voltairien, — de l'espèce du brave homme qui, accompagné de sa « dame », m'avoisinait sur le balcon de ce délicieux hôtel-de-ville.

— Remarquable, l'aisance, la grande allure de ces comparses flamands

sous leurs costumes d'emprunt; certains groupes sont investis de la plus vivante réalité. Ainsi : *les docteurs discutant avec Jésus, dans le Temple*: — Des vieux madrés, des têtes chenues et minces, des figures ridées de finesse retorse, comme poudreuses et jaunies au milieu d'immémoriales paperasses. — Quelques physionomies extasiées de *donateurs*.

Parmi les anges, figurés par des jeunes filles, qui précèdent chaque ensemble, expliquant le sujet, la *moralité* de celui-ci, d'une voix exaltée et timide, — et avec quelle ferveur profonde et ardente! — des Véroniques, des Vierges à la Memling, — blondes frêles, aux yeux d'azur d'une candeur surnaturelle et ravie, le front bombé, avec le sérieux doux d'une piété embrasée et têtue.

— Un pénitent, un corpulent vieillard, la cagoule relevée, m'est apparu, drapé à longs plis roides dans sa robe de bure, ainsi qu'un moine tragique, dont l'humiliation trop fièrement, trop voluptueusement proclamée, s'illuminait des sanglantes lueurs pourpres d'un orgueil satanique : — le masque gras et frénétique d'un Alexandre VI ; un profil dominateur de Doge déchu et enivré de sa défaite, sans pitié et sans crainte. Séparés par un nez strictement aquilin et embusqués au fond d'orbites caves, sous leurs paupières brûlées, ses noirs yeux, ténébreux et fulgurants, luisaient; sa bouche tordue se soulignait d'un menton inflexible et carré, surplombant un large cou de taureau qui, même, en avait les fanons.

Sur ce visage que l'effort congestionne, — une délirante expression de vouloir tendu, une énergie forcenée quand même, et altière! Les pieds nus et écorchés, sentant défaillir ce corps obèse sous les cinglants coups de cravache de sa volonté, il relève sa tête furieuse et splendide, serre ses mâchoires convulsives, fouaille d'un regard de défi, rigide et obstiné, les spectateurs, — et poursuit son chemin d'agonie, en exhaussant, dans un sursaut de vigueur, la pesante croix qu'il traînait : — « Ah! tu sais si, allègrement, tu portas le faix impur de tes inépuisables iniquités! Expie donc, à cette heure propice, devant cette multitude stupide, et meurtris tes chairs douillettes, tes chairs délicates de sybarite! — Marche! ».

— Le Saint-Sacrement! précédé de théories de fillettes, les mains pleines de roses et environné de la gloire de l'encens et des chants liturgiques. La foule se prosterne. Toute la *Banque*, — réactionnaire, celle-ci, ce semble! — les pitres, les hercules et les dompteurs qui, silencieux, ont jusqu'alors, du seuil de leurs baraques, contemplé, avec un intérêt viril et tendre, les ordonnances de la féerie catholique, — s'agenouillent, dévotement.

Le sens efficace n'est pas évaporé, des symboles; les prestiges subsistent! Le *Fiat lux!* de Quatre-vingt-neuf aurait-il été une parole creuse et sonore? MM. de Robespierre et Sanson peinèrent-ils en vain?

Chose inouïe! ces cœurs simples et risiblement naïfs, pour lesquels les plus rudimentaires émotions sont neuves, ne songent pas à ricaner des invraisemblances et des détails faux! Ils ne craignent point le ridicule. Que leur importent les anachronismes, les effigies barbares, les bottes à l'écuyère d'Hérode? (Memling et les Van Eyck étaient de cette méprisable race, ignorante et grossière!)

Oserais-je le dire? Le peuple est psychologue, en un sens! Il s'insoucie superlativement de fidélité archaïque, de reconstitutions laborieuses et pédantes. Il n'a que faire des pompes exactes et vides de vos commémorations! Les vêtements périssables dont on travestit les personnages du drame évangélique lui semblent secondaires et négligeables; il abstrait les apparences temporelles de ces tableaux et court à leur réelle signification mystique.

— Le sourire sceptique ne prouverait, ici, qu'une incurable... fatuité.

— Avis charitable aux gens — éclairés.

ARNOLD GOFFIN.

Furnes.

.....

LA VOUTE

I

Le regard de celle m'a prins
Qui m'a esté félonne et dure
FRANÇOIS VILLON

Si tu pleures, là-bas, dans l'onde des clameurs
Dont la clarté s'irise aux ombres de ma cage,
Sur mon seul souvenir choient-ils, les pleurs calmeurs :
Blancs remords d'un péché que l'exil noir saccage?

Si tu ris, oublieuse — oh vite! — du présent
De cil qui Toi fut plus que ton très cher toi-même,
L'émail de ta denture est-il aussi luisant
Qu'aux heurs où tu riais ton triomphant « il m'aime? »

Si tu chantes, dis-tu cette Chanson d'Eté
Dont, un soir exigu, je ciselai l'extase,
Où, nostalgique au loin de ton impureté,
Je crispe le délire du rhythme de ma phrase?

Si tu marches, ton sein surveille-t-il mon cœur
Danser pianissime une polka de joie ?
(Lors, que ta jupe s'enfle ! un vaste pli vainqueur
Précédera mon pas, dans son rêve de soie).

Si tu te couches, lasse, en entr'ouvrant les draps,
Frissonnante, vois-tu vers tes nudités mates
S'ouvrir l'étau d'amour terrible de mes bras
Dont elles garderont l'honneur des bons stigmates?

Si tu dors, songes-tu que mes baisers sont là,
Multipliés toujours autant que mes caresses;
Leur réponds-tu, bondit ton strident « oh! ô la! »
Pour après t'alanguir en félines paresses?

Las! qui donc, pitoyant ma hantise de Toi,
Sorcière dont la lèvre épanche des toxiques
D'habitude, qui donc écroulera le toit
Où ma beauté s'acharne à tes laideurs magiques?

Las! qui donc, pitoyant mon rêve submergé
Par ton philtre fatal de voluptés infâmes,
Qui donc, Ami pieux ou puissant Etranger,
Dispersera mon igne aux Quatre vents des Femmes?

Si tu travailles, seule, au sortir du sommeil,
Quand l'aiguille a piqué tel doigt qui s'ensanglante,
M'espère-t-il, le cri goutté du flot vermeil,
Goûtant cette fadeur, d'une succion lente?

Si s'est fixé, soudain, ton œil, atrocement...?
— Immobile et réfrigérée en ta statue,
Vois, mais vois donc la mort du souvenir où ment
La vision de Moi s'expirant qui te tue.

PATERNE BERRICHON.

MAURICE MAETERLINCK

En un retentissant premier-Paris du *Figaro*, Octave Mirbeau consacre une étude enthousiaste à une œuvre d'un Jeune-belgique. Nous sommes fiers de l'hommage rendu aujourd'hui à l'un des nôtres, que nous fûmes les premiers à acclamer à ses débuts. Cet article n'est point l'éloge banal d'un critique de bonne volonté, tarifé chez les éditeurs ; on y sent une âme loyale et sincère, émue par les beautés d'une œuvre d'art supérieure. Voici :

« Je ne sais rien de M. Maurice Maeterlinck. Je ne sais d'où il est et comment il est. S'il est vieux ou jeune, riche ou pauvre, je ne le sais. Je sais seulement qu'aucun homme n'est plus inconnu que lui ; et je sais aussi qu'il a fait un chef-d'œuvre, non pas un chef-d'œuvre étiqueté chef-d'œuvre à l'avance, comme en publient tous les jours nos jeunes maîtres, chantés sur tous les tons de la glapissante lyre — ou plutôt de la glapissante flûte contemporaine ; mais un admirable et pur et éternel chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre qui suffit à immortaliser un nom et à faire bénir ce nom par tous les affamés du beau et du grand ; un chef-d'œuvre comme les artistes honnêtes et tourmentés, parfois, aux heures d'enthousiasme, ont rêvé d'en écrire un, et comme ils n'en ont écrit aucun jusqu'ici. Enfin, M. Maurice Maeterlinck nous a donné l'œuvre la plus géniale de ce temps, et la plus extraordinaire et la plus naïve aussi, comparable — et oserai-je le dire? — supérieure en beauté à ce qu'il y a de plus beau dans Shakespeare. Cette œuvre s'appelle *la Princesse Maleine*. Existe-t-il dans le monde vingt personnes qui la connaissent ? J'en doute.

***

Avant *la Princesse Maleine*, M. Maurice Maeterlinck avait publié *Serres chaudes*, d'étranges et souvent admirables poèmes. Tout l'art, si absolument réalisé depuis dans *la Princesse Maleine*, s'y trouve contenu, à l'état de minerai, pour ainsi dire, mais un minerai d'une abondance incroyable et d'une excessive richesse. Il y a là, vraiment, parmi beaucoup de choses, peut-être inutiles et trop touffues, des sensations encore inédites dans la littérature ; il y a là, vraiment, de l'inexprimé. Si jamais un critique s'avise par hasard d'ouvrir ce livre, il est probable qu'il accusera l'auteur d'être obscur et même décadent. Et il se livrera à de très anciennes plaisanteries, dont la facilité vulgaire réjouit toujours les sots et les gens de bon sens. La vérité est que personne n'a plus de clarté dans le verbe que M. Maeterlinck. Pour le comprendre en l'intimité de sa pensée et l'étrangeté de ses analogies, il faut, en quelque sorte, épouser ses états d'âme et se vivre en lui, comme lui-même se vit dans les choses. Ce n'est qu'une affaire d'intelligence ; une affaire d'âme aussi, non pas même d'âme sœur de la

sienne, mais d'âme qui a senti quelquefois comme la sienne. Alors, ce livre s'illumine et nous illumine de clartés éblouissantes. Et l'on n'est plus étonné que de ceci : c'est de n'avoir pas su soi-même, tant elles paraissent familières et simples, donner à ces pensées, à ces visions, à ces sensations, la forme inattendue et lumineuse et délicieuse suprêmement qu'elles revêtent, sans cesse, sous la plume de ce sensitif vibrant qui est, en même temps, un merveilleux et unique artiste.

. . . . . .

J'ai longtemps hésité avant de parler de *la Princesse Maleine*. La laisser dans son obscurité scrupuleuse, ne pas l'exposer, si frêle, si chaste, si adorablement belle, aux brutalités de la foule, aux ricanements des gens d'esprit, être quelques-uns, seulement, à en jouir, il me semblait que cela valait mieux ainsi. Et puis j'ai songé qu'il y a, tout de même, quelque part, des inconnus à qui une telle œuvre donnerait de la joie, et qui m'aimeraient de la leur révéler, des inconnus, comme il s'en rencontre dans nos âmes, qui traversent, au loin, sans se faire voir, notre vie, et qui ne sont ni hommes de lettres, ni peintres, ni gens du monde, ni rien de ce que nous révérons d'ordinaire, qui sont tout simplement, je pense, une émanation lointaine et ignorée de notre pensée, de notre amour, de notre souffrance. C'est à ceux-là seuls que je signale *la Princesse Maleine*.

La Princesse Maleine est un drame écrit, ainsi que le déclare l'auteur, pour un théâtre de fantoches. Raconter ce drame dans ses détails? Je ne le puis. Ce serait en gâter le charme immense, en atténuer l'immense terreur où il jette les âmes. Il faut le lire, et quand on l'a lu, le relire encore. Je crois que, pour ma part, je le relirai toujours. Jamais, dans aucun ouvrage tragique, le tragique n'atteignit cette hauteur vertigineuse de l'épouvante et de la pitié. Depuis la première scène jusqu'à la dernière, c'est un crescendo d'horreur qui ne se ralentit pas une seconde et se renouvelle sans cesse. Et le livre fermé, cela vous hante, vous laisse effaré et pantelant, et charmé aussi par la grâce infinie, par la suavité triste et jolie qui circule à travers cet effroi. Pour arriver à cette impression d'effroi total, M. Maurice Maeterlinck n'emploie aucun des moyens en usage dans le théâtre. Ses personnages ne débitent aucune tirade. Ils ne sont compliqués en rien, ni dans le crime, ni le vice, ni dans l'amour. Ce sont, tous, de petites âmes embryonnaires qui vagissent de petites plaintes et poussent de petits cris. Et il se trouve que les petites plaintes et les petits cris de ces petites âmes sont ce que je connais de plus terrible, de plus profond et de plus délicieux, au delà de la vie et au delà du rêve. C'est en cela que je crois *la Princesse Maleine* supérieure à n'importe lequel des immortels ouvrages de Shakespeare. Plus tragique que *Macbeth*, plus extraordinaire de pensée que *Hamlet*, elle est d'une simplicité, d'une familiarité — si je puis dire — par où M. Maurice Maeterlinck se montre un artiste consommé, sous l'admirable instinctif qu'il est : et la poésie qui encadre chacune de ces scènes d'horreur en est tout à fait originale et nouvelle; plus que cela : véritablement visionnaire.

Le sujet de *la Princesse Maleine* est pareil au sujet des contes que content, le soir, aux petits enfants, les nourrices. C'est l'histoire d'une

petite princesse, fille de roi, fiancée à un prince, fils de roi, et qui, après une suite d'incroyables malheurs, meurt étranglée par une méchante reine. Devant l'absolue beauté de cette œuvre, je ne puis rien dire de plus. Pour prouver que je n'ai rien exagéré dans mon admiration, il faudrait citer, citer encore, n'importe quelle scène, au hasard, car toutes offrent des surprises et d'incomparables grandeurs.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Le Possédé, par CAMILLE LEMONNIER. — 1 vol. in-18; Paris, Charpentier.

Depuis l'apparition du *Possédé* de Camille Lemonnier, quelques critiques affirment que le brillant et vigoureux écrivain abandonne le naturalisme pour entrer dans l'école symboliste. La question n'est guère importante; on est naturaliste ou symboliste, on est tout ce que l'on voudra, selon son tempérament : la grande affaire est d'avoir du talent. M. Lemonnier ne cesse de développer le sien; voilà pourquoi, sans doute, les écrivains de l'école la plus récente aiment à le considérer comme l'un des leurs. Toutefois il est bon de se rappeler, de temps en temps, le sens exact des mots. Un symbole est, à proprement parler, un signe synthétique résumant toute une doctrine. On ne peut appeler « symbolique » qu'un art de synthèse et d'abstraction, où des systèmes d'idées sont représentés par des figures qui doivent garder un caractère de généralité. Cet art exclut toute individuation trop précise, tout détail trop particulier, tandis que telles sont les notes qui conviennent à l'art naturaliste. Celui-ci étudie « un cas » individuel, le fouille minutieusement dans toutes ses particularités et pousse l'examen du détail aussi loin qu'il est possible. Assurément ces distinctions, inventées pour faciliter le classement des idées, n'ont rien d'absolu : un caractère étudié par le détail, le menu, peut être dessiné avec une vigueur telle qu'il apparaisse comme un véritable *type*, et le voilà bien près de devenir un symbole; mais il est utile de maintenir les divisions raisonnablement établies afin de ne pas embrouiller le peu de notions précises qui restent encore dans le patrimoine de la critique.

Le Possédé est une étude approfondie d'un « cas » d'atavisme des plus intéressants. Le sujet est un magistrat intègre, fils d'un homme de bien, mais, pour son malheur, petit-fils d'un débauché dont les débordements ont laissé dans la famille des souvenirs honteux et redoutables. Bien que, dès sa jeunesse, Lépervié accusât une ressemblance physique avec son grand'père, sa vie honorable a jusqu'à présent démenti les fâcheux présages. Epoux d'une femme angélique, père de deux enfants charmants, il vit heureux, entouré de l'affection des siens et de l'estime de tous. Un jour,

fasciné par les yeux étranges de l'institutrice de sa fille, il succombe tout à coup à une sorte d'attaque foudroyante de luxure. Et voici que sa vie n'est plus qu'un tissu de stupres et d'adultères, et pour que rien ne manque à la catastrophe, Lépervié s'abrutit dans les accès d'alcool. Fornications clandestines dans sa maison, fêtes dans les restaurants à la mode, débauches dans les « garnis » de bas étage, soûleries ignobles dans des bouges à matelots, telles sont les stations de ce monstrueux Chemin de la Passion Bestiale. Rien n'arrête cette Bête humaine qui semble rouler dans les gouffres passionnels sous les foudres d'un invisible et fatal archange : rien, ni le muet martyre de cette sainte, qui ne veut voir en son immonde époux qu'un pitoyable malade, et qui consacre les dernières palpitations de son cœur brisé au miséricordieux rachat de ce damné, ni l'effroyable mort de sa virginale enfant qu'un hasard a rendue spectatrice de ses ébats lubriques dans le lit conjugal odieusement profané.

Tel est le thème du *Possédé*. Quelques personnes ont voulu le rapprocher de l'immortelle *Cousine Bette*. Certes, le nœud des deux ouvrages est identique. Mais il serait assez plaisant qu'on partît de là pour reprocher à M. Lemonnier quelque défaut d'originalité. Nous connaissons ce refrain qu'entonnent avec un maëstria superbe, beaucoup de personnes absolument étrangères à tout travail d'art. S'est-on jamais avisé de contester l'originalité d'un peintre *parce qu'il* a traité le même sujet qu'un de ses devanciers? Les « Sainte-Famille » et les « Vierge au bambino » pullulent dans tous les musées. Est-ce que, pour ce mirifique motif, on dira que Sandro Botticelli imite Fra Angelico ou que Léonard de Vinci copie Mantegna? Accusera-t-on Grillandajo et Bellini de plagier maître Stéphan Lochner, Jean Van Eyck ou Hans Memlinck? Tout sujet appartient à tout le monde; ce qui est personnel, c'est le talent caractéristique avec lequel un artiste traite ce sujet. Voilà ce qui est à lui, ce qui constitue son originalité, sa valeur propre, tout son art, enfin!

M. Lemonnier a su imprimer à son étude un cachet éminemment moderne. Lépervié est l'homme spécial de ce temps; non seulement il est la victime d'une fatalité atavique, mais il le sait. Il analyse lui-même son mal, jour par jour, avec un soin méticuleux; il raisonne son cas selon les doctrines physiologiques et philosophiques de ces dernières années, et il se trouve « suggestionné », comme on dit à la Salpétrière, par la persuasion qu'il a de l'irrésistible fatalité de son mal. D'ailleurs, M. Lemonnier n'a eu garde de négliger quelques traits caractéristiques qui nous montrent Lépervié tout préparé à la ruine physique et morale de sa personne. En lui, la monomanie est latente; comprimée par son éducation et sa vie régulière, elle est cependant prête à jaillir, comme ces eaux souterraines qu'un coup de sonde fait soudain bouillonner à la surface du sol. Dès le début du livre, l'équilibre de son cerveau est dérangé par un simple coryza. Son hystérique nature est mal remise de ce banal accroc, quand les yeux bizarres de Mlle Rakma viennent l'halluciner et soulever dans l'arrière-fond de son cœur les dangereux ferments ancestraux. Notons ici ce détail caractéristique : M. Lemonnier a curieusement précisé le processus de la fascination

érotique chez ce magistrat, — à demi lettré, comme il convient à sa profession, — cette fascination se traduit par une série de métaphores mal cohérentes, grouillant pêle-mêle en un prétentieux avortement de lyrisme : « Impératifs et commandant le renoncement à tout espoir... Prophétiques yeux au fond desquels s'érige l'appréhension des croix... Yeux chargés de rancune... Yeux vengeurs... ». Ainsi va la litanie romantique dans cette cervelle où s'agitent sourdement les réminiscences de quelques livres de vers lus dans le lointain de l'adolescence.....

Elle est bien humaine aussi, cette douce et pure femme qui ferme ses yeux en larmes pour ne point voir les vices de son époux ! M. Lemonnier a tracé là un portrait plein de vie et de noblesse. Quant à Mlle Rakma, elle semble incarner la femme démoniaque dont Félicien Rops a hiératisé l'impérissable symbole.

Tel est le dernier ouvrage de l'infatigable écrivain à qui notre littérature nationale doit déjà tant d'œuvres. Puisse-t-il recueillir le tribut de reconnaissance et d'admiration auquel il a droit.

IWAN GILKIN.

Maxime, par ARNOLD GOFFIN. — 1 vol. Bruxelles, Charles Vos, éditeur; Ve Monnom, imprimeur.

Arnold Goffin est un subjectif et un cérébral. *Le Journal d'André*, *Delzire Moris*, *Impressions et sensations* nous l'avaient déjà présenté sous ce double relief. *Maxime*, sa nouvelle œuvre, invétère encore cette caractéristique.

La sensibilité dont les romantiques et, avant eux, les philanthropes à la Jean-Jacques, établissaient le siège dans le cœur (que d'aucuns prononcent : cœ-œur, en chevrotant), habite chez M. Goffin, les lobes cervicaux.

De là, une sensibilité aussi réelle, aussi aiguë quoique moins démonstrative, une sensibilité intellectuelle, aristocratique; une sensibilité qui s'observe, se raisonne, se contient; indifférente aux émotions banales et répugnant aux expansions bonasses, mais friande de sensations rares et fines, froissée ou effarouchée par la bêtise et la laideur au moins autant que par la méchanceté.

Les élégiaques, la race dont Baudelaire a si bien dit qu'elle cachait sous une sensiblerie pleurnicheuse et roucoulante, des instincts d'usurier et des appétits de chacal, — les mélancoliâtres ne seront que trop portés à taxer de sècheresse d'âme et même de cynisme, les personnages ou plutôt le compliqué mais très rationnel personnage incarné dans les divers livres de M. Goffin. L'appréciation de cette engeance ne sera pas le moindre hommage rendu à la personnalité de l'auteur.

Trinité étrange et attirante que celle d'André-Maxime-Delzire. Un cousin des Julien Sorel et des Fabrice del Dongo. Aussi intelligent que les héros de Stendhal, doué d'une âme aussi volontaire, d'un esprit aussi lucide, Maxime pas plus qu'André, pas plus que Delzire, ne possède le nerf et le ressort physique qui entraînaient ses parents vers l'action. Il emploie à s'ana-

lyser, à se disséquer lui-même, une ardeur qu'il n'a pu dépenser au dehors. Théoricien auquel n'échappe aucun secret de la stratégie passionnelle, il conçoit les plans sans jamais entrer en campagne. Il préfèrera le livre à la conversation, l'art à la nature, le roman à l'amour, le rêve à la vie.

Ce sous-titre : *A chimerical tale*, révèle et quintessencie le livre. Il s'agit bien d'une histoire chimérique, de l'histoire d'un intellect qui s'est dépris peu à peu de sa guenille corporelle et qui s'en abstrait à tel point que le jour où l'esprit se libère pour du bon, la mort ne représente plus qu'une formalité accessoire et anodine.

De plus, le sous-titre, mis en anglais, annonce la correction, le sang-froid, l'opiniâtreté, le dandysme britannique du héros. C'est tellement vrai, que pour définir le flegme, la simplicité, le silence avec lesquels Maxime se suicide, Albert Giraud trouvait ce joli mot : « Maxime se suicide comme on se retire — à l'anglaise ».

Rien n'est plus différent du suicide romantique, théâtral, cabotin, tapageur comme une réclame, que ce suicide discret, tout en sourdine, presque pudique.

Une lecture consécutive du *Werther* et de *Maxime* établit d'une façon saisissante le déplacement du siège de la sensibilité dont nous parlions au début de cette note analytique. Notez que Werther est aussi sincère que Maxime. Le livre de Gœthe demeure sublime de passion et de frénésie panthéïste. Il n'y a d'odieux et de démodé que les werthériens de métier. Mais quel contraste entre ces deux ardélions de la vie intérieure :

Werther est objectif et son exaltation augmente de page en page; aux approches du dénouement il s'attendrit sur tout ce qui l'entoure, ressent au centuple l'influence des objets tangibles et des fluides occultes. Il écrit lettre sur lettre à son ami Wilhelm, à sa bien aimée Charlotte; il se recommande au souvenir des jeunes frères et sœurs de la trop chère femme; il retarde autant que possible le moment fatal, s'arrête pour renouveler de déchirants adieux, et l'objet le plus futile, la circonstance la plus indifférente de sa platonique intrigue avec l'épouse d'Albert se représente à lui avec une intensité poignante, lui lancine la chair, prend dans le suprême travail de sa mémoire une importance pathétique.

Une fois décidé à en finir, Maxime s'habitue à cet épilogue, l'envisage en souriant, sans protestation, sans répugnance.

Il ne s'ouvre à personne de cette idée fixe, pas même à son meilleur ami. Il est vrai que cet ami est aussi bien que son double et qu'il lit dans sa pensée. Bien plus, lorsque brutalement, au cours d'une conversation littéraire, Réginald déclarera Maxime prédestiné au suicide, l'autre ne protestera pas contre cet horoscope peu réconfortant, car autant vaudrait mentir à sa conscience. Réginald connaît si bien son Maxime, qu'il ne tentera aucun effort pour le rattacher à l'existence.

« Rentrés chez Réginald, tous deux s'efforçaient de mener un calme entretien, de déguiser la peur obscure qui les étreignait, de se dissimuler leur émotion... On aurait dit qu'ils veillaient un mort; trop de poignantes suppositions saturaient l'air, qui glaçaient Réginald, et il ne put s'empêcher

d'augurer : « Je crains fort ne plus vous revoir... — de longtemps », ajouta-t-il, en sondant la physionomie de son ami. Celui-ci tressaillit, se tût.

« Très tard, il partit ; se serrant simplement la main :

— « Adieu, donc... — fit Réginald — ou, plutôt, au revoir !... », — Un sourire dubitatif, équivoque, empreint de souffrance et de gêne, sillonna les lèvres minces de Maxime ; il se détourna à demi pour répondre, mais, se ravisant, pressa encore la main tendue de Réginald, — disparut dans les ténèbres ».

Pas de paroles, d'écritures inutiles. On pourrait tout au plus reprocher au « galbe » de Maxime, cette dernière pensée un peu guindée, vaguement « poseuse », au moment de se précipiter dans l'abîme :

« Comment une femme, désertant son naturel décor, un très petit boudoir, rempli de précieux et mièvres bibelots, ose-t-elle — fût-ce en de ratissées stations balnéaires, — confronter sa futilité avec la mer, introduire l'océan, en tiers, entre elle et son amant?..... »

Ici, Maxime tombe dans cette affectation de n'être pas affecté qu'il imputait à Stendhal, son écrivain de prédilection.

Pour achever cette cursive analyse du personnage, je dirai que Maxime joint à l'activité cérébrale des hommes forts de *la Chartreuse de Parme* et du *Rouge et Noir*, le raffinement des créations de J.-K. Huysmans, avec ces différences que, chez Maxime, le raffinement est de nature moins matérielle, moins prosaïque, et que la souffrance ou plutôt le contemporain ennui de vivre ne le fait jamais grimacer ou se répandre en déclamations triviales et oiseuses, ou recourir, comme Des Esseintes, à des passe-temps plus puérils encore qu'ingénieux.

La langue précise et savante d'Arnold Goffin brille plus encore en ces pages que dans les proses antérieures, par l'extrême opulence du vocabulaire. Le styliste adorne même, çà et là, d'applications étranges et fantastiques, des constatations un peu minces. A certains moments aussi, le verbe trop capiteux, la phrase pléthorique entête et surmène. Mais, en général, le noble souci de la forme s'harmonise avec la portée du sujet et la sélection des mots rares corse l'inattendu, l'inédit des idées. Et je serais le dernier à réclamer des lois somptuaires contre pareil faste !

Dans le premier chapitre j'ai goûté particulièrement une féroce description de villégiature philistine en opposition avec un pitoyable et sympathique paysage usinier.

La psychologie de Maxime, tracée dans les chapitres deux et trois, a l'allure grave, la consistance, la profondeur d'une étude de critique transcendante. Peut-être lui souhaiterait-on un peu de mobilité et de jeu. Mais la logique du personnage de Maxime s'accommoderait-elle de ce mouvement ?

En résumé, Maxime est la nouvelle épreuve, plus âprement mordue et corrodée encore que les précédentes, d'un médaillon à l'eau-forte de l'altier *pensieroso* qui a signé les *Idées et impressions*, les *Visions* et les *Proses lyriques*.

GEORGES EEKHOUD.

J.-K. Huysmans : *Les vieux quartiers de Paris.* La Bièvre. Paris, L. Genonceaux.

On connaît la particulière dilection de J.-K. Huysmans pour les sites de banlieues, les malsains paysages usiniers, le pittoresque maladif et lépreux des quartiers industriels. Il les a célébrés en de poignantes pages. Et, en effet, l'artificiel, la désolation compliquée de ces vivants décors, sont étrangement suggestifs; et certes, de calmes et placides campagnes, de saines verdures, la nature équilibrée, enfin, au lieu d'apaiser l'artiste nerveux et endolori qu'est Huysmans, l'impatientent. — D'ailleurs, n'en arrive-t-on pas à ne plus s'émouvoir et jouir que des sensations qui se soulignent de souffrance?

La Bièvre inaugure une série de monographies consacrées aux vieux quartiers de Paris. L'auteur prend la capricieuse rivière aux approches de la capitale, dévalant, avec l'ignorance ingénue d'une jeune paysanne, vers sa perdition, et nous la montre saisie bientôt, circonvenue, réduite à un répugnant esclavage par de pratiques manufacturiers, de positifs et raides ingénieurs :

« La Bièvre représente aujourd'hui le plus parfait symbole de la misère féminine exploitée par une grande ville.

« Née dans l'étang de Saint-Quentin, près de Trappes, elle court, fluette, dans la vallée qui porte son nom, et mythologiquement, on se la représente, incarnée en une fillette à peine pubère, en une naïade toute petite, jouant encore à la poupée, sous les saules.

« Comme bien des filles de la campagne, la Bièvre est, dès son arrivée à Paris, tombée dans l'affût industriel des racoleurs; spoliée de ses vêtements d'herbes et de ses parures d'arbres, elle a dû aussitôt se mettre à l'ouvrage et s'épuiser aux horribles tâches qu'on exigeait d'elle. Cernée par d'âpres négociants qui se la repassent, mais, d'un commun accord, l'emprisonnent à tour de rôle, le long de ses rives, elle est devenue mégissière, et, jours et nuits, elle lave l'ordure des peaux écorchées, macère les toisons épargnées et les cuirs bruts, subit les pinces de l'alun, les morsures de la chaux et des caustiques. Que de soirs, derrière les Gobelins, dans un pestilentiel fumet de vase, on la voit, seule, piétinant dans sa boue, au clair de lune, pleurant, hébétée de fatigue, sous l'arche minuscule d'un petit pont ».

— L'élégante brochure est illustrée de nombreux et remarquables dessins de Tanguy, Chauvet, Trimolet et de reproductions d'eaux-fortes de Schroeder, Deroy, Martial Polémont, Zeeman, fort curieuses toutes, mais parmi lesquelles trois ou quatre à tirer hors de pair.

ARNOLD GOFFIN.

MEMENTO

Dans notre prochain numéro paraîtra une étude de Grégoire le Roy sur Maurice Maeterlinck et son nouveau drame, *les Aveugles*.

Nous publierons prochainement *la Gloire de Judas* par Bernard Lazare, *l'Impératrice Félixe* par André Fontainas, un conte d'Hector Chainaye, *Retour d'exil* par Ch. Buet, etc.

Notre collaborateur Georges Kaïser, qui devait nous envoyer un article sur les *Carnets de voyage* de James Vandrunen, est toujours malade de la nona. Les médecins ne désespèrent cependant pas de vaincre la catalepsie.

Lire dans *la Société Nouvelle*, une belle et poignante étude de Georges Eekhoud : *les Fusillés de Malines*.

Léon Dardenne vient d'être mis en musique par Massenet. On parle d'une prochaine représentation du *Mage* à Bruxelles.

Siegfried passera probablement à la Monnaie vers le 15 decembre. Qui vivra verra.

Notre collaborateur Emile Verhaeren vient de faire paraître en tirés-à-part les proses et vers publiés dans un des derniers numéros de la *Wallonie*.

Une coquille trouvée dans une jeune revue : M. Paul Adam, l'auteur *fêlé* d'« Essence de soleil ». Ce n'est pas nous qui l'avons dit; fêlé pour fêté, quel pavé !

Le jeune et hardi éditeur Lacomblez, qu veut grouper sous sa marque tous les écrivains belges et concentrer ainsi le mouvement artistique à Bruxelles, publiera bientôt un nouveau livre de vers : *l'Appel des voix*, par Charles Sluyts. Après viendront les nouveaux poèmes de Fernand Severin, un livre de critique d'Henry Maubel, et bien d'autres encore que nous tairons pour le moment.

Un mort d'hier. *Max Waller*. — C'est le titre d'une jolie plaquette que l'auteur, non point un inconnu pour nous, Firmin Van den Bosch, nous envoie avec cette dédicace :

A la Jeune Belgique,
Œuvre de Max Waller.

Et par une délicate attention, il a donné à ses notes littéraires la toilette de notre revue, la couverture vert-clair encadrée de bleu, voulant sans doute ainsi lui rendre hommage en la personne de son fondateur, dont il esquisse le portrait avec un charme mélancolique. Après avoir conté les premières batailles de Max Waller, la fondation de *la Jeune Belgique*, son caractère sensitif et fin, ses œuvres, il termine ainsi :

« Pauvre et cher Waller, l'implacable Mort t'arracha trop tôt à ta mission inachevée. Mais ceux qui t'ont connu et aimé, ceux dont les primes sensations d'art se sont confondues avec tes enthousiastes tentatives de rénovation, ceux qui ont foi irrébutable dans l'évolution progressive des Lettres et dans la proche défaite du Pédantisme traditionnel — ceux-là tous, dans la mesure de leurs forces et en dehors des mesquines séparations d'écoles et de revues, continueront ton œuvre, et monteront près de ta tombe la veillée mélancolique du souvenir. »

L'étude littéraire de M. Firmin Van den Bosch, dont nous venons de parler, parue chez A. Siffer, à Gand, avait été publiée en premier lieu dans le *Magasin littéraire et scientifique*. A ce sujet, un « *collaborateur prêtre* » envoya à la dite revue une lettre de protestation déclarant que Max Waller ne méritait pas ces éloges. Que ce « collaborateur prêtre » lise donc l'article qui suit :

« L'esthétique et apologétique, telles que les comprenait A. Van Weddingen, ne sont pratiquées ni avec la même intelligence ni avec la même ardeur par tous les ecclésiastiques actuels, du moins dans notre pays. L'esthétique est surtout négligée : trop de prêtres de notre temps ignorent la puissance du grand art sur la raison humaine et sur la foule incroyante. La musique, la peinture, la sculpture, la littérature ne sont pas précisément méprisées par eux, mais une éducation incomplète leur en cache la vie actuelle et les empêche d'en tirer le profit désirable pour magnifier la vérité. Rien n'est plus funeste pour le salut de certaines âmes délicates, l'élite de l'espèce humaine, au point de vue naturel, que l'ignorance esthétique de certains ecclésiastiques. Le beau et le vrai n'étant que deux manifestations différentes de la même unité morale, cette ignorance produit souvent, dans le monde des esprits, les mêmes ravages qu'une conduite immorale, contraire au Bien, mise au service de la Vérité. Un prêtre, quelle que soit sa science théologique, n'atteindra pas le but du sacerdoce devant certaines âmes élevées, mais vacillantes, s'il manque de goût ou s'il dit, même naïvement, des bêtises picturales, littéraires ou musicales. Quelle responsabilité devant Dieu !

« Voyez, dans la vie réelle, à quels effets consolants peut atteindre un prêtre, dont la science sacrée est humanisée par l'esthétique : il y a quelque chose qui est pire encore que l'absence d'éducation artistique et littéraire, c'est le mauvais goût systématique ou glorieux, car il ressemble à une oblitération de la vérité.

« Beaucoup de prêtres se piquent d'être de fins connaisseurs parce qu'ils savent par cœur un manuel d'archéologie sacrée. D'autres sont trop souvent disposés à dédaigner ce qu'ils appellent l'art profane. Préoccupation funeste, qui les entraîne à introduire une division dans la sphère imposante du Beau et à prendre en pitié les efforts les plus louables des artistes contemporains. Ils ont ainsi la prétention d'immobiliser l'art dans une formule étroite ou de le confiner dans l'archaïsme. Et alors les artistes vivants, ceux qui sont l'honneur du temps présent et les préparateurs des formes prochaines, leur tournent le dos. Or, il n'est pas bon qu'on tourne le dos au prêtre, car celui-ci est sur la porte de l'Eglise.

« Ce n'est pas à A. Van Weddingen que l'on pouvait adresser de pareils reproches. Son esprit et son cœur étaient ouverts au Beau, d'où qu'il vînt, parce qu'il y voyait un reflet de la Beauté éternelle. Il avait, en cette matière, des préceptes généraux et fixes, comme tout homme raisonnable doit en posséder, pour mesurer ses impressions, mais il n'appartenait, sous ce rapport, ni à aucun système, ni à aucune coterie. Il est des âmes grincheuses qui refusent d'admirer une œuvre belle ou un éclat de beauté dans une œuvre déterminée, parce qu'elle a été conçue par un artiste ou un lettré d'une autre opinion politique ou même d'une autre croyance. A. Van Weddingen, assis sur la cime de la vérité chrétienne, n'avait pas de ces petitesses. De la hauteur où il planait, il pratiquait la charité dans l'appréciation de la beauté créée. Cette pratique de la charité dans l'esthétique est le signe d'une royauté intellectuelle. Quand un prêtre de Jésus-Christ est parvenu à cette altitude morale, son apostolat devient triomphal. »

Ces lignes si vraies, parues dans *le Journal de Bruxelles*, sont signées : Prosper de Haulleville. Nous avons extrait ce passage de l'admirable étude qu'il consacra sous ce titre : *Un « Docteur » du* XIXe *siècle*, au savant chanoine, A. Van Weddingen.

Signalons l'apparition, chez l'éditeur Siffer, à Gand, de *Vieille, très vieille histoire*, contée très artistiquement par Henry Carton de Wiart.

La *Revue moderne illustrée*, directeur Albert de Nocée, dont nous avons annoncé la prochaine apparition, entreprend une série de publications illustrées réservées exclusivement à des auteurs belges. En tête, *la Mer pour rire; lettres d'Ostende à une femme mariée*, par Théo Hannon; à paraître en octobre.

Un mauvais plaisant vient de publier à Namur, chez Godenne, sous le nom de feu notre ami Dr Valentin, un volume de vers intitulé : *Escales et abordages*.

Nous protestons vivement contre cette inconvenance, et nous prévenons son auteur que, si nous le découvrons, nous lui ferons un méchant parti. Les hyènes se contentent de profaner les morts : elles ne portent pas, en leur nom, des alexandrins chez l'imprimeur.

Nous ferons dire une messe expiatoire.

Encore un artiste belge qui s'expatrie : notre ami et collaborateur Léon Dardenne vient d'être nommé conservateur de la Tarasque de Tarascon.

Notre ami Albert C... a été promu au rang de colonel honoraire du régiment « Fidèle Tartarin » des Alpes Bernoises.

M. Jean Moréas annonce un long poème sous ce titre : *le Pèlerin passionné*. Si le poème est de M. Moréas, ce que nous souhaitons, le titre appartient, depuis longtemps, à un certain Shakespeare.

Heureusement pour lui, M. Moréas n'est pas belge. Sinon, M. Paul Adam pousserait de jolies clameurs.

La Revue indépendante vient de subir une complète transformation; elle agrandit sa rédaction par dessus les barrières d'écoles, annonce de nombreuses études et traductions de chefs-d'œuvre étrangers; la critique ne sera pas l'apanage d'un seul et une *Tribune libre* permettra à tous les artistes de défendre auprès du public leurs opinions. La *Revue*, en outre, publiera chaque mois toutes les nouvelles artistiques importantes, tout ce qui concerne les arts, les sciences et la littérature. Georges Bonnamour devient secrétaire de la rédaction; toutes les communications doivent lui être adressées, 12, rue des Pyramides.

Pour faire suite à notre article de tête : *Une nouvelle croisade*, nous reproduisons, à titre d'exemple, les quelques lignes publiées par *le Journal de Bruxelles* sur le même sujet. Nos voisins verront, peut-être, à quoi ils s'exposent en admettant dans leur presse les stupides attaques que l'on sait. *Le Journal de Bruxelles*, qui est l'écho d'une grande partie du pays, montre ainsi que les sympathies pour la France, grâce aux hostilités continuelles dirigées contre nous, s'éteignent de jour en jour. Inutile d'ajouter que nous laissons à notre confrère la responsabilité de son article :

« AMÉNITÉS PARISIENNES

« On lit dans le dernier numéro des *Entretiens politiques et littéraires*, une revue francaise qui se flatte d'être l'écho de la belle jeunesse des Gaules, l'inappréciable article que voici, signé du nom de Paul Adam, le reflet politque et littéraire de la trop hommasse dame de ce nom, dont les pétards édénesques ont fait l'an dernier un bruit quelque peu exagéré sur les bords fleuris qu'arrose la Seine. (*Ici s'intercale l'article de Paul Adam*).

« Très joli, tout cela !

« MM. les Français oublient un peu trop les cataplasmes que nous avons eu la bonté de poser sur leurs fractures en 1870. Sont-ils donc si sûrs de ne jamais revoir « d'année terrible »? Ils n'encouragent ni les partisans de la « neutralité bienveillante », ni « les poseurs de charpie ». On a parfois besoin cependant des uns et des autres.

« Alors que les écrivains français reçoivent chez nous l'accueil le plus cordial, les étranges « jeune-France » qui annexent tous les matins, entre deux cigarettes, les pays de la Meuse et de l'Escaut ne cessent d'exprimer le divin mépris qu'ils éprouvent

pour les bons Belges taillables et corvéables à merci, et s'efforcent avec soin de fermer l'accès du public français aux écrivains et aux artistes de la Belgique.

« Ce jeu a assez duré. Tandis que les Français nous abreuvent d'insultes, nos artistes trouvent dans les pays septentrionaux l'accueil le plus sympathique. Or, qu'on veuille bien ne pas l'oublier, ce sont les artistes et les écrivains qui dirigent les idées et les sentiments de leurs concitoyens.

« Si MM. les Français s'obstinent à ne voir chez nous que des plagiaires, eh bien, nous les débarrasserons de nos plagiats : après tout, il ne nous sera pas si difficile d'écrire en neerlandais ou en allemand. C'est alors, mais alors seulement, que l'on pourra dire, en France, que nous nous « annexons » à l'Allemagne.

« Nos voisins du sud ont décidément une singulière façon d'encourager chez nous la littérature française et l'esprit français. Leur gouvernement pourrait faire à ce sujet d'utiles remontrances à la presse. »

Quant à nous, voici la lettre de protestation que nous adressâmes à la presse belge :

« Bruxelles, 17 août.

« Monsieur le Directeur,

« Un des derniers numéros d'une revue française contient un article inepte et bouffon qui met le comble au ridicule dans la campagne entreprise actuellement contre la Belgique.

« Depuis quelque temps, pour montrer la profonde vénération qu'ils ont vouée à un de leurs rares écrivains intellectuels, Charles Baudelaire, des gens de plume trop Parisiens, pressés de l'imiter, mettent à la torture l'esprit qu'ils devraient avoir, en se gaussant des bons Belges trop naïfs qui continuent à les trouver étonnamment spirituels.

« Cette fois on s'en prend aux artistes; c'est à nous de protester. *La Jeune Belgique*, qui fut toujours la première à l'attaque, doit être aussi la première à la défense. Nos voisins n'ont pas à se plaindre de l'hospitalité artistique de la Belgique. Le théâtre de la Monnaie et les *Concerts populaires* ont fait connaître chez nous plus d'un musicien français rebuté à Paris. Ne sont-ce pas des peintres belges qui, chaque année, invitent à leurs expositions les représentants de l'art nouveau? Les écrivains français de valeur n'ont-ils pas été édités, ne sont-ils pas lus en Belgique un peu plus qu'à *Tortoni*. Les artistes dont nous parlons n'ont certes pas inspiré les petites plaisanteries boulevardières de certaines revues, car — pour la plupart — elles émanent de littérateurs aussi économes que prétentieux, qui seraient fort en peine d'envoyer chez nous quelque chose qui ressemblât à une œuvre.

« Auriez-vous l'extrême obligeance, Monsieur le Directeur, d'insérer cette protestation, afin que l'on sache à Paris qu'il existe ici, à Bruxelles, en Brabant, un groupe d'artistes dédaigneux et fiers qui n'échangent pas leur personnalité pour quelques pièces d'or et qui n'ont surtout pas besoin, pour faire une œuvre d'art, des articles de Paris.

« Agréez, Monsieur le Directeur, nos salutations empressées et nos remerciements anticipés.

« Valère Gille, directeur de *la Jeune Belgique*, Henry Maubel, Georges Eekhoud, Albert Giraud et Iwan Gilkin. »

Nous adressons nos remerciements au *Soir*, au *Journal de Bruxelles*, à *la Nation* et au *Tirailleur*, qui s'empressèrent de reproduire la lettre ci-dessus.

Voici la réponse de *la Wallonie* aux *Entretiens politiques et littéraires* : « ...D'ailleurs, nous ne sommes point « belges » et c'est à *la Jeune Belgique* de protester, si elle le veut. Wallons, Liégeois, nous sommes Français de race, à plus juste titre que les Normands ou les Méridionaux. »

Eh bien! nous, nous ne sommes pas français! Notre but a toujours été de créer en Belgique, avec les éléments flamands et wallons un mouvement d'art personnel. C'est seulement alors qu'on ne pourra plus crier à la contrefaçon belge. Nous regrettons beaucoup que *la Wallonie* abandonne ainsi la lutte à l'heure décisive. Hardie et

fière, elle avait courageusement secondé nos efforts, soutenu la lutte avec énergie. Oublions aujourd'hui quelques dissensions survenues jadis entre nous, plaignons seulement ce départ — presqu'une désertion — au moment même où, à Paris, on semble, enfin! s'apercevoir du mouvement artistique que nous avons créé.



On a pu lire dans notre numéro d'aujourd'hui l'étude de Mirbeau consacrée à *la Princesse Maleine* de Maurice Maeterlinck.

Les Parisiens commencent enfin à découvrir les écrivains belges; qu'ils continuent dans cette voie ils seront peut-être fort étonnés de découvrir ici une floraison artistique qu'ils ne soupçonnaient même pas. Mais hélas! il faut croire que le qualificatif de belge sort bien difficilement de leur plume. Dans son article si élogieux, Octave Mirbeau a bien soin d'ignorer la qualité de « belge » de Maurice Maeterlinck. La revue: *Art et Critique* s'est chargé là-bas de la lui apprendre.

Voici la lettre qu'elle publie dans son numéro du 30 août :

MAURICE MAETERLINCK.

« Je ne sais rien de M. Maurice Maeterlinck. Je ne sais d'où il est et comment il est. S'il est vieux ou jeune, riche ou pauvre, je ne le sais. Je sais seulement qu'aucun homme n'est plus inconnu que lui; et je sais aussi qu'il a fait un chef-d'œuvre... »

OCTAVE MIRBEAU.

Dans un premier-Paris, qu'inséra tout récemment le *Figaro*, O. Mirbeau, avec un courage qui l'honore, louangea comme il convient un poète belge, M. Maurice Maeterlinck.

Certes le nom de notre jeune confrère n'a pas encore été chanté en de dithyrambiques articles, mais qu'il nous soit permis de faire remarquer à M. Mirbeau qu'il a mauvaise grâce à avouer sa complète ignorance de la littérature belge.

« Existe-t-il vingt personnes qui connaissent *la Princesse Maleine?* » s'écrie-t-il triomphalement, et il nous initie aux beautés de ce drame, écrit par l'auteur pour un théâtre de fantoches.

N'en doutez pas, Monsieur, nous sommes plus d'une vingtaine qui connaissons et aimons M. Maeterlinck pour son très réel talent de poète. Nous savions qu'il avait publié, en 1889, chez Vanier, *Serres chaudes*, et il était facile de prévoir qu'il produirait d'autres œuvres plus vibrantes et plus belles encore.

Et nous avons eu dernièrement : *Les Aveugles*.

C'est que l'estampille officielle ne nous suffit pas, et qu'aussi bien en province qu'à l'étranger, nous cherchons toujours ceux dont la personnalité s'affirme par des travaux originaux.

Nous tendons confraternellement la main aux jeunes et aux inconnus et si nous avons dans nos bibliothèques, en bonne place, les maîtres préférés, nous lisons curieusement les plus lointaines gazettes, les plus ignorés magazines.

Apprenez donc, Monsieur Mirbeau, qu'il existe à Bruxelles, à la tête du mouvement littéraire, une très artistique revue *la Jeune Belgique* à laquelle collabore Maurice Maeterlinck et aussi à Liége *la Wallonie* que dirigent MM. Mockel, P.-M. Olin et Henri de Regnier.

Enfin, permettez-moi de vous rappeler que Adolphe Retté, un des nôtres, dans le numéro 32 d'*Art et Critique* (janvier 1890) consacra un consciencieux article à *la Princesse Maleine*, que vous croyez être le seul à connaître et à admirer.

Il n'y a pas que les « pauvres qui ne savent jamais rien », mais quelquefois les riches, surtout dans la clientèle du *Figaro*.

MARCEL BAILLIOT.

Voilà une lettre écrite de bonne encre! Nous en remercions bien sincèrement Maurice Bailliot.



En Belgique presque toute la presse, non sans un certain étonnement de cette soudaine amabilité, reproduisit l'article de Mirbeau, en lui faisant remarquer avec douceur qu'il avait louangé un Belge! *Le Soir*,

le Journal de Bruxelles, *l'Indépendance*, *la Chronique*, *l'Opinion* d'Anvers, etc. Voici, entre autres, ce que *l'Etoile belge* écrivait :

« Réparons un oubli commis par M. Octave Mirbeau dans le premier-Paris enthousiaste du *Figaro*, qu'il consacrait à M. Maurice Maeterlinck.

Le poète de *la Princesse Maleine* et des *Serres chaudes* est un Belge, voire un flamand de Gand. Il a fait ses débuts dans *la Jeune Belgique*, dont il est un des principaux collaborateurs.

Les aménités et les récriminations de tout genre pleuvent tellement depuis quelque temps dans la presse parisienne boulevardière contre la Belgique et les Belges, que nous sommes bien heureux de pouvoir revendiquer un poète, que M. Octave Mirbeau n'est pas loin de préférer à William Shakespeare. »

Seule, *l'Indépendance*, dans son supplément littéraire, tout en reproduisant plusieurs scènes de *la Princesse Maleine*, eut quelques sourires ironiques. Cela ne pouvait manquer. Il y a des gens qui se croient obligés de toujours dire le contraire de ce qu'ils entendent. Dites leur ainsi qu'ils sont intelligents.....



A propos du barde lymphatique de la *Revue d'aujourd'hui* et de ses étonnantes appréciations sur les Belges données lors de la récente publication des pages de Baudelaire, *la Jeune Belgique* dans son premier article renvoie au *Journal de Bruxelles*. Voici ce que notre confrère publia en réponse à *la Chronique :*

« Les *Notes* de Charles Baudelaire sur la Belgique ont excité l'ire de notre consœur. Ces *Notes*, nous les avons publiées et nos lecteurs ont pu méditer les sévères et terribles jugements de ce grand poète.

« Exagérés, certes ils le sont — ils le sont aujourd'hui du moins. Bruxelles n'est plus ce qu'il était en 1866. Voilà ce qu'il fallait dire pour être véridique. Mais insulter à la mémoire de Baudelaire, à quoi bon? Effacera-t-on ainsi une seule des foudroyantes sentences qu'il a prononcées, et qui seront lues et crues par la postérité, — car, devant l'avenir, les génies seuls ont raison, même lorsqu'ils se trompent? Et, en effet, le monde civilisé ne croit-il pas encore sur parole les historiens de génie, fussent-il partiaux comme Tacite, et les grands poètes pamphlétaires, fussent-ils injustes comme Aristophane et Juvénal?

« Il en sera de même pour notre temps. Quoi que l'histoire impartiale puisse dire à la justification de Napoléon III et du second Empire, les peuples n'en croiront pas moins aux calomnies des *Châtiments*, qui ont pour elles toute la force et la splendeur du génie. Allez donc lutter contre elles à coups de documents! Schopenhauer a eu bien raison de dire : « La poésie est plus vraie que l'histoire ».

« Hélas! la Belgique n'a point toujours estimé le génie à sa valeur. Et le génie s'est vengé très simplement, en fixant à jamais dans une œuvre d'art l'injure qu'il avait reçue. Victor Hugo a été chassé de Bruxelles : peut-être fut-ce une nécessité politique du moment, mais ce fut un outrage sanglant à l'un de ces hauts esprits qui, au nombre d'une trentaine, peut-être, seront un jour tout ce qu'il restra de notre siècle. Cette expulsion, il l'a chantée en ses vers splendides, qui dureront autant que la langue française, et croyez-vous que les Belges qui ont quelque culture littéraire se sentent bien flattés en les lisant?

« *La Chronique* affirme que Baudelaire n'a trouvé chez nous qu'affections et dévouements. Certes, il eut quelques amis dévoués. Mais les autres! Que *la Chronique* se donne la peine de lire, dans l'ouvrage de M. Crépet, les lettres et fragments de Baudelaire qui se rapportent à son séjour en Belgique : elle sera édifiée. A la page 65 de l'étude biographique se trouvent dénoncés des faits qui crient vengeance au ciel.

« *La Chronique* ose imprimer ceci : « Il (Baudelaire) aime mieux dire une sottise dans une forme pittoresque que d'avoir simplement le sens commun. C'était un poseur emphatique, sans respect de rien, sans délicatesse, sans éducation et dont tout le souci semblait être de répandre du venin. »

Pour faire justice de pareilles appréciations il suffit de les révéler.

« Tout homme quelque peu lettré sait que Baudelaire, s'il fut un homme étrange, ne se départissait jamais de la plus parfaite politesse, qu'il fut tout le contraire d'un bohême et qu'il étonnait ses amis par un dandysme à la fois très bizarre et très correct. On a là-dessus le témoignage de Th. Gautier, de Banville et d'un grand nombre de contemporains dont l'opinion trouvera un peu plus de crédit dans le monde que les croassements des détracteurs de Baudelaire.

« Que faut-il donc penser des *Notes* sur la Belgique? Nous l'avons dit. Sachons faire notre profit des dures vérités qu'elles renferment. Mais consolons-nous un peu en songeant que depuis 1866 Bruxelles a été transformé de fond en comble. De grands changements matériels, faits à l'instar des travaux de Haussmann, lui ont donné l'aspect et la vie d'une vraie capitale. D'autre part, depuis 1870, la vie artistique et littéraire s'est réveillée. Si Baudelaire revenait en Belgique en 1890., il serait mieux reçu et il nous jugerait autrement. MM. Catulle Mendès, Rafaëlli, Léon Cladel, Charles Buet, Odilon Redon et Stéphane Mallarmé, qui, dans le cours de ces dernières années, ont séjourné chez nous, en témoigneront peut-être un jour. »



Une coïncidence curieuse à signaler à M. Paul Adam :

Dans une chronique de *Gil Blas*, intitulée *Un cas de conscience*, M. Oscar Méténier, un de ceux dont M. Camille Lemonnier « mange la brioche », réédite trait pour trait, dans ses détails circonstantiels, la petite aventure conjugale que M. Henry Maubel a mise en scène et publiée sous ce titre : *Une mesure pour rien.*

Notre ami s'est hâté de faire connaître cette coïncidence avec les documents à l'appui au chroniqueur intéressé qui, jusqu'ici, ne lui a pas fait parvenir ses remerciements.



Le *New-York Herald* a eu l'idée originale d'envoyer un reporter à Médan, chez M. Emile Zola, exprès pour lui demander ce qu'il pense de la *Sonate de Kreutzer* et des théories de Tolstoï.

M. Emile Zola en a profité pour lâcher des paroles tristement définitives.

Voici comment elles sont rapportées par le Champal américain :

« Le maître ne donne pas son avis; mais il profite de la circonstance pour se demander quel serait celui de M. de Vogüé. L'engouement pour le roman russe n'est pas justifié aux yeux de Zola. M. de Vogüé, en glorifiant Tolstoï, a usé de la même tactique qu'ont employée, sans réussir, M. Scherer et M. Brunetière pour Georges Elliot. Ni les romanciers anglais ni les russes ne sont de taille à jouer le rôle qu'on voudrait leur donner.

« Tolstoï a suivi nos traces, il est disciple russe de l'école française, qui a été à la mode en 1848. Le rêve de démocratie chrétienne a été le rêve des orateurs en 1848, mais pour un jour seulement. Ce sont les mêmes idées qui sont entrées dans le cerveau de Tolstoï, elles y sont entrées habillées à la française : il leur a donné l'allure russe, voilà toute la différence.

« La *Sonate de Kreutzer* est un cauchemar, œuvre d'une imagination malade. Dès la première lecture, M. Zola s'est convaincu que l'auteur avait une petite fêlure à la tête ».

Tolstoï, disciple de l'école française de 48! Tolstoï déclaré fou par le ventre à plume qui s'appelle Zola!

Dis-moi comment tu juges, et je te dirai qui tu es!



Caliban se rappelle, dans *le Figaro*, une amusante conversation de Théophile Gautier avec Bergerat. Il s'agit du théâtre et des théâtreux :

— Oui, Béjaune, me disait-il, figure-toi bien cela! Des jours ont lui sur la terre où un vrai poète digne de ce nom, c'est-à-dire sachant faire tous les tours de son art, en lever tous les poids, en traverser tous les

cerceaux, et pouvant même ajouter des numéros individuels au programme des exercices requis, avait le droit auguste de ne pas collaborer avec Siraudin! Je n'insinue pas par là, remarque, que le bon Siraudin soit un imbécile, puisqu'il a fait fortune dans les sucres sans savoir comment on compose une praline. Mais au temps dont je te parle, Siraudin n'eût « eu lieu » ni dans cette partie, ni dans la nôtre. Pourquoi? Parce que, s'il était incapable de réussir une praline, il l'était également de réussir une tragédie!

— Une tragédie?

— Sans doute, une simple tragédie! Mais je vois que tu n'as pas l'air de comprendre. En art dramatique, c'est par la tragédie que l'on commence et qu'il faut commencer. Elle est le premier tour du trapèze scénique; toute la gymnastique part de ce premier numéro. Celui qui n'est pas fichu d'écrire une *Iphigénie en Aulide*, en Tauride, en Colchide, en tout ce que tu voudras, et de l'écrire aussi bien que Racine, soit mieux déjà qu'Euripide, n'est pas en mesure de ciseler un vaudeville pour Bobino. Voilà la vérité vraie, celle que ton Sarcey ignore ou ne veut pas dire.

— Mon Sarcey? Oh!

— Eh bien! moi, tonnait Gautier, je sais faire la tragédie! Je te la ferai à pied, à cheval, en omnibus, en nageant, en patinant, sur des échasses landaises, n'importe, pour Talma ou pour Talbot, — et Siraudin ne le sait pas! Amène-lui, à Siraudin, la famille des Atrides dans son entresol, et tu verras sa tête! Il ira se plaindre au commissaire de police. C'est pourtant lui, de nous deux, paraît-il, qui est le « Monsieur de théâtre ». Je veux bien, si ça leur fait plaisir; d'ailleurs, j'ai d'autres cordes à mon arc. Mais ce que je ne comprends plus, c'est que tu veuilles te jeter dans ce commerce-là!

Et avec un sourire mystérieux :

— Tu aimes donc les cochonneries?



La confrontation d'une femme quelconque avec un artiste, un homme de génie, amène toujours de stupéfiants résultats. Mrs Ross — dont le nom remorque cette inévitable et noble mention : *Lady Duff Gordon's daughter!* — publie dans le *Murray's Magazine*, des souvenirs où elle passe en revue les hôtes illustres du salon de sa mère, et qui fourmillent de jugements imprévus — de choses exquises, parmi lesquelles nous cueillons celle-ci :

« Le seul visiteur cordialement détesté à Queen-Square était M. Carlyle; en réalité, plus familier avec ma grand-mère, Mrs Austin, qu'avec mes parents, il venait rarement. Une après-midi, ma mère discutait avec lui au sujet de la littérature allemande, et sa fougue, son extraordinaire éloquence l'emportant, Carlyle, vexé, perdit son sang-froid et éclatant dans son patois écossais : — Vous êtes tout à fait comme une outre remplie de vent (*a windbag!*) Lucie; — juste comme une outre remplie de vent!...

« J'avais écouté de toutes mes oreilles et le trouvant très grossier, je l'interrompis : — *Mon* papa dit toujours qu'on doit être poli avec les dames! — laquelle vive remarque me valut une réprimande de ma mère. Mais M. Carlyle, nullement offensé, se tourna vers elle et dit : — Lucie, votre enfant a l'œil observateur! »



Au moment de mettre sous presse, nous trouvons, dans le dernier numéro des *Entretiens politiques et littéraires* quelques nouvelles inepties signées, naturellement, Paul Adam. Nous ne perdrons pas notre temps à relever toutes les bévues historiques et littéraires de ce jeune politicien aux abois. Nous regrettons tout le bruit fait autour de cette fleur fanée du boulangisme. Il ne s'agit point, comme M. Paul Adam voudrait l'insinuer, d'une polémique sous masque littéraire; il sait fort bien que les articles non signés de *la Jeune Belgique* peuvent être attribués à la direction.



En vente chez l'éditeur EDMOND DEMAN, rue d'Arenberg, à Bruxelles :

La Damnation de l'Artiste

PAR IWAN GILKIN

Prix : 15 francs.

Les Arts Graphiques

ET

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue Keyenveld, 73, Bruxelles

VIENNENT DE PARAITRE

chez CHARLES VOS, éditeur, rue des Paroissiens, Bruxelles :

MAXIME

A CHIMERICAL TALE

par ARNOLD GOFFIN

Prix : Japon, fr. 12-00. — Hollande, fr. 5-00. — Vélin teinté, fr. 3-50.

chez ALBERT SAVINE, 12, rue des Pyramides, Paris :

MIETTE

par HENRY MAUBEL

Prix : Fr. 3-50.

IMPRESSIONS D'ART, par EUGÈNE DEMOLDER, chez Madame Ve Monnom.

A L'AVENTURE, par JAMES VANDRUNEN.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE. Abonnement 1 an : 10 francs. Administration générale : 18, rue d'Edimbourg, Bruxelles.

LA REVUE INDÉPENDANTE, rédacteur en chef : FRANÇOIS DE NION. Abonnement, 15 francs par an; étranger, 17 francs. Administration chez Albert Savine, 12, rue des Pyramides, Paris.

LA PRINCESSE MALEINE, drame en cinq actes, par M. MAETERLINCK, chez Van Melle, rue St-Georges, 14, Gand. — 5 francs.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie L'ENVIE, par MAURICE MONTÉGUT.

Un numéro **20** centimes, abonnement (3 mois) **17** francs; en vente partout.

DEMANDEZ CHEZ BRIAS UN PETIT CHAPAUX.

SOMMAIRE du numéro d'Août de LA JEUNE BELGIQUE. — Un raout artistique, *La Jeune Belgique*. — Seizième siècle, *Albert Giraud*. — Le bonheur des autres, *Hubert Krains*. — L'eau du rêve, *George Keller*. — Le portrait, *Louis Tréderne*. — Révolte, *Jean Boels*. — A notre bon oncle L. M. de la « Revue générale », *Puck*. — Chronique artistique : Au sujet de l'Exposition d'Affiches au Musée du Nord, *Léon Dardenne*. — Memento, *Nemo*.

Vient de paraître chez LÉON VANIER, Paris :

L'AME DES CHOSES

RECUEIL DE POÈMES EN PROSE

par HECTOR CHAINAYE

Prix : 2 francs.

Viennent de paraître chez l'éditeur LACOMBLEZ, 33, rue des Paroissiens :

LES AVEUGLES

par MAURICE MAETERLINCK

150 exemplaires sur papier vergé, à 3 francs.

LES FLAIREURS

par CHARLES VAN LERBERGHE

125 exemplaires sur papier vergé, à 1 franc.
25 id. sur Hollande, à 2 francs.

LA JEUNE BELGIQUE reparaît sur la brèche, l'élan est donné.

A la tête du mouvement littéraire, **LA JEUNE BELGIQUE**, hautaine et fière, dirige le combat, marche en avant, à travers tout. Mais il faut que tous nous l'aidions. A **ELLE** pour la propagande! Des cartes d'abonnement sont à la disposition de nos amis. Ceux qui nous feront parvenir **DIX** abonnés nouveaux recevront **LA JEUNE BELGIQUE gratuitement pendant un an.**

Ceux qui nous en feront parvenir **VINGT**, recevront : 1° **LA JEUNE BELGIQUE gratuitement à perpétuité**; 2° Ils auront droit à tous les tirés à part de grand luxe des frontispices, dessins, portraits, etc. ; 3° Leur nom figurera en tête de la publication commémorative de nos fêtes du dixième anniversaire.

Bruxelles. — Imprimerie Vve Monnom, 26, rue de l'Industrie.

Octobre 1890. TOME IX. — N° 10 10me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE :

Maurice Maeterlinck . . . . . GRÉGOIRE LE ROY.
Poèmes . . . . . FERNAND SEVERIN.
La gloire de Judas . . . . . BERNARD LAZARE.
Au matin . . . . . VALÈRE GILLE.
Chronique littéraire :
Miette . . . . . ALBERT GIRAUD.
All' Avanguardia (A l'avant-garde). . . X.
Chronique artistique :
Le Salon éternel . . . . . GEORGES DESTRÉE.
Memento . . . . . NEMO.

PRIX DU NUMÉRO
Fr. 0-75

BRUXELLES
Rédaction : 55, BOULEVARD D'ANDERLECHT
PARIS
LIBRAIRIE DE *l'Art Indépendant*
11, rue de la Chaussée d'Antin
—
1890

BELGIQUE LA JEUNE

NE CRAINS



NE CRAINS

LA JEUNE BELGIQUE

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : VALÈRE GILLE.

Rédaction : 55, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

BOITE AUX LETTRES.

78. — CHARLES SLUYTS. Reçu *l'Appel des voix ;* compte-rendu au prochain.

79. — O. B. I. 100, Lille. Soyez-le toujours, mon ami, vous ferez la joie de vos parents, le bonheur de votre famille, la gloire de votre patrie. Mais voyons ! qu'est ce qu'il vous faut ? Nous n'avons rien compris à votre carte mystérieuse.

80. — HENRI CHOLIN. Impossible pour le moment. La maison n'est pas assez grande pour donner l'hospitalité à tout le monde. Nous devons faire un choix qui se reporte naturellement plus souvent sur nos compatriotes.

81. — A. DE TALENCOURT. C'est l'histoire de tout le monde, ni plus mal, ni mieux racontée. Ininsérable mais avec mille regrets.

82. — GEORGES FONTAINE. C'est très bien pour votre âge ; très en progrès : tenez, pour vous encourager voici un de vos sonnets. Vous êtes dans l'antichambre, encore un effort.

PASTEL MODERNE

Deux yeux noirs tapageurs dans un flot de peluche,
Un trait rouge faisant la bouche et l'air gamin
A dire au Grand Turc : « Zut » et « mon cœur » au larbin
Avec mille façons gentilles de guenuche.

Vaporeuse, envolée, et puis une freluche
Folle dans les cheveux ; j'oubliais le lapin
Qu'elle traîne en riant d'un ruban de satin,
Des dents souris, un nez... ! enfin la coqueluche.

Et le tout chiffonné comme un bijou coquet
De gaze noire : une folie, un vrai bouquet
Dont la tige serait sa longue jambe rose.

Oh la la ! pas d'erreur ! la faire à la vertu,
Un baiser sur le bout des doigts et cette pose
De raccrocher la lune avec un doux : « Veux-tu » ?

83. — M. COURTIN, Marseille. C'est tout un volume que vous nous envoyez. Cela ferait déborder *la Jeune Belgique*. Hélas ! nous nous plaignons tous les jours de ne pas avoir l'embonpoint de la *Revue des Deux-Mondes*. Mais un peu de patience ! Cela viendra. Alors

84. — P. MARIUS ANDRÉ. Recevons à l'instant votre sonnet. Au prochain.

85. — ANDRÉ FONTAINAS. Suis *unanime* à te nommer directeur de *la Jeune Belgique* à Paris ; espère que les autres seront de mon avis. Amuse-toi bien.

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 33, rue des Paroissiens, chez Rozez, et à l'Office de Publicité.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée d'Antin.

MAURICE MAETERLINCK

Les hommes passent sur la terre sans que jamais leurs yeux se lèvent vers l'horizon du soir, pour y voir jaillir les lueurs d'Infini dont Dieu parfois l'éclaire mystérieusement.

Ils sont rares et poètes ceux *qui regardent encore vers le soleil parce qu'ils voient alors des lignes bleues sous leurs paupières*. Ceux-ci vont s'asseoir au bord de la vie, comme on s'assied près de la mer, pour entendre, comme des bruits d'océan, les lointaines rumeurs de l'absolu et ils se réjouissent d'orgueil lorsque l'au delà vient fouetter leur pensée, comme le vent et la tempête leur fouetterait le front. Ils sont les crédules et les simples et leurs frères sourient lorsqu'ils les entendent, dans leur divinatrice candeur :

« J'entends des étoiles.,.

« J'entends la mer à travers les prières...

« Je sens le clair de lune sur mes mains... »

Le poète, lui aussi, est entré dans la vie, entouré d'ombre et d'inconnu, mais il a gardé, dans son âme, le souvenir de l'Infini dont il vient, comme cette vierge symbolique qui conserve, parmi *les Aveugles*, la vague mais réelle souvenance d'un parfum jadis respiré.

C'est ce souvenir qui donne au poète le vertige de traverser, — comme on traverserait une forêt inconnue, — l'universelle ténèbre, qui lui donne

l'inquiétude de deviner le secret des choses et l'obsession de voir dans le mystère, comme on regarderait dans les yeux d'un mort.

« Nous ne savons pas où nous sommes... » entend-il gémir partout et il se souvient alors de lueurs inoubliables dont il chante nostalgiquement, comme d'une patrie qu'il désire revoir, et voilà pourquoi, — comme cette mère aveugle qui élève son enfant, — il élève son esprit, au dessus des yeux de l'homme, vers les pas mystérieux qu'il entend s'approcher de l'invisible, sachant que l'étranger qui viendra le ramènera dans la patrie perdue.

C'est là la pensée primordiale de l'œuvre de Maurice Maeterlinck ; c'est à celle-là que toutes les pensées incidentes se ramènent et c'est de cette tendance à chercher dans ses sensations, — dans les douleurs comme dans les désirs, — l'absolu qu'elles portent en elles, que se démontre son intention constante de nous inquiéter par l'arrière-sens des choses.

Pour lui, tout être, tout objet, tout événement est doué d'une signification cachée qui est pourtant la vraie, la seule, et qui toujours nous reporte à l'Infini. La tristesse qu'il voit dans les regards humains ne le fait pas rêver des douleurs dont souffre l'âme ; non, elle évoque à son esprit la tristesse universelle des choses humaines *qui ne sont nulle part à leur place.*

Le poète semble avoir peu souffert par sa propre vie ; en revanche, son âme est éminemment sensible aux souffrances de tous. Ce n'est ni *son* amour, ni *sa* mélancolie, ni *ses* rêves, ni *ses* désirs inexaucés, ni *ses* malheurs à lui qui peinent son cœur et lui font pousser les plaintes de ses vers, non ! c'est la pitié, la pitié seule.

S'il souffre par ses yeux, c'est qu'*il a vu* souffrir du douloureux désaccord que la nature a jeté entre la destinée des choses et leur vie ; c'est qu'*il a vu*, dans sa pensée, *des agneaux dans une prairie couverte de linges*, — *des paysans aux fenêtres de l'usine*, — *des cygnes morts dans un nid de serpents*, et, prisonnières dans des serres étroites, des plantes nées pour embaumer de leurs palmes et de leurs fleurs, les brises infinies des plaines orientales, grandes comme l'Océan.

Insensible à sa propre vie, il compatit à la douleur universelle, en saisit les innombrables causes et devient, de par cette pitié, si profondément humain qu'il semble avoir souffert dans son âme les souffrances de tous.

Mais cette pitié, qui fait le fond de l'œuvre de M. Maeterlinck, n'est pas la pitié commune à toute charité ; c'est une pitié moderne d'artiste, celle qui souffre devant les douloureuses et fatales dissonances de l'âme et de la chair, du fini et de l'Infini.

Aussi, de ce que toutes ses sensations se ramènent à ce sentiment unique, naissent une unité et une harmonie intenses dont sa langue même est

empreinte, et de ce que toutes ses pensées tendent visionnairement vers l'absolu, ressort la progression lente et logique qui va du sujet des *Serres chaudes* à celui de *l'Intruse*, et de celui de *l'Intruse* au sujet des *Aveugles*.

Or, cette simplicité de sentiment unique, embrassant les sensations les plus multiples, les plus universelles, — et cela dans ce qu'elles ont de plus inexprimable : leur absolu, — devait trouver, pour se traduire, une forme, sinon nouvelle, du moins assez vaste, assez synthétique pour que toutes y pussent trouver place.

Derrière toute phrase écrite ou parlée, il y a une signification mystérieuse, invisible, qui échappe aux sens et qui pourtant est la vraie. Mais, s'il en est ainsi de la pensée, de ne pouvoir jamais, avec des mots, s'exprimer parfaitement, les choses, à leur tour, ont pour elles un côté inconnu, infini, que nul ne saurait déterminer, mais que l'artiste, — celui dont les yeux font de la lumière sur ce qu'ils contemplent, — pressent dans sa prescience subtile et dont il prévoit la sensation à produire par leur seule évocation.

La myriadaire, la prismatique variété d'impressions d'une âme de poète telle que celle de M. Maurice Maeterlinck, devait fatalement se heurter à l'impossibilité de trouver des images adéquates à des sensations souvent très éloignées; il lui a donc fallu chercher dans l'éloignement des analogies et du symbole, — ces musiques lointaines, — une immatérialité qui rendît et fît sentir l'absolu de nos cœurs, cette ombre qui plane au fond de toutes nos impressions.

L'art de M. Maurice Maeterlinck est presque exclusivement basé sur cette puissance et, à mesure que le poète s'est élevé à des idées plus générales, l'image, elle aussi, a semblé s'agrandir. Les analogies nombreuses des *Serres chaudes*, se sont, à partir de *l'Intruse*, comme fondues en des symboles plus vastes qui persistent à travers toute l'œuvre et qui gardent une signification propre, exacte, déterminée, dont ils ne se départent jamais.

Selon certains, l'écriture de M. Maeterlinck se serait simplifiée; l'exubérance des couleurs et des images aurait fait place à des phrases moins colorées. Mais n'est-ce pas plutôt l'image et le symbole eux-mêmes qui se sont transformés, qui ne sont plus, depuis *l'Intruse*, basés sur des êtres, sur des choses ou sur quelque événement insolite mais, — et nécessairement! puisque les idées correspondantes et voilées par elles sont devenues plus générales et parfois plus abstraites, — sur des *pensées* dont les auteurs du drame ne saisissent pas le sens mystérieux, lumineux pour les yeux seuls du lecteur?

Quel est le mot, dans *l'Intruse* et dans *les Aveugles*, qui ne forme pas

symbole ou analogie? Seulement, ces paroles qui ont un sens à elles, ne sont que les parties d'un symbole unique, durant à travers le drame, comme on trouve, d'ailleurs, dans chaque pièce des *Serres chaudes*, un symbole principal — le titre parfois, — évoquant l'état d'âme du poète.

A part *la Princesse Maleine*, qui semble avoir été une révolte contre la manière et la compréhension d'art que le poète s'est, dès le début, à lui-même imposées, — l'œuvre de M. Maurice Maeterlinck présente un caractère intense d'unité de forme, et un volontaire et logique développement dans sa tendance à nous conduire, — comme une main nous guiderait dans les ténèbres vers la lumière, — à la vision d'infini qu'il devine derrière toute parole comme derrière toute chose.

GRÉGOIRE LE ROY.

POÈMES

LA DAME AU VOILE

Nul ne vous aura vue, ô vierge, en vos pensées;
Nul n'aura dépouillé de son divin secret
Le bleu voile de fleurs et d'astres qui vous vêt.

Mais mes peines d'antan, quel chant les a bercées?
Une voix qui m'a dit les étangs et les bois!
Quelle voix les eût dits, si ce n'est votre voix?

Oh! malgré tout le beau mirage qui vous voile,
Et ce prestige amer d'un univers en fleur,
C'est un même désir qui gémit en mon cœur!

Et je pleure, et quel enfant pleure! « O Dame au voile,
Ne vous dérobez plus en des voiles jaloux
A l'obscur pèlerin qui rêva tant de vous.

Toute pure, et toute en esprit, vous êtes belle!
Qui consola, pourtant, mon cœur déshérité?
Votre beauté l'a fait moins que votre bonté.

Vos yeux sont-ils voilés? Leur regard vous révèle!
Vous les vêtez en vain d'étoiles et de fleurs,
Malgré vous-même, ô vierge, on voit qu'ils sont en pleurs.

Dépouillez ces rayons qui nous cèlent la femme!
Que je vous parle enfin en de purs abandons,
Que je puisse baiser la main qui fait les dons.

Mais de quel chaste trouble a frissonné votre âme?
Hélas! vous ramenez le voile constellé
Sur ce front de déesse un instant révélé ».

SOLITUDE

Il est tard; un fiévreux pleure, en ses nuits impures :
« *Seigneur, ah! qu'une enfant m'offre des grappes mûres,*
Et que je puisse boire à votre verre d'eau.

L'eau des sources! les fruits d'un jardin qui soit vierge!
Et qu'elle attarde un peu ses fraîches mains de vierge
Sur ce front souverain que brûla son bandeau. »

Triste bandeau royal, et sur quelle humble tête!
Sentez-vous des respects dans la nuit inquiète?
Voici le roi des beaux pays qui ne sont pas.

« *Oh! les étoiles dans les arbres! les eaux pâles!*
Est-ce l'aube attendue, en sa robe d'opales?
Ayez pitié, car je suis seul, et je suis las;

Et donnez-moi, Seigneur, après la nuit trop lente,
L'aube, le grand pardon d'une aube consolante;
Laissez dormir un cœur que vous avez élu. »

Mais l'ange des tourments passés, toujours le même :
« *Va, laisse à la douleur, pour un plus clair poème,*
Ton cœur, le livre ouvert où les anges ont lu. »

L'AVEU TROP TENDRE

A Albert Arnay.

Ton doux sceptre, ô Candeur, est posé sur mon âme :
Ce sont des yeux de paix qui m'ont laissé tremblant.
Une petite enfant est à présent ma Dame,
Et je la briserais en le lui révélant.

« Mon âme est suspendue à tes lèvres naïves;
Oh! parle encore! Oh! dis encore les doux riens!
Que je leurre ma soif à ce rêve d'eaux vives,
Que je pense cueillir tes lys élyséens!

J'ai dédaigné pour toi le parterre et l'allée,
Et les fleurs en moisson du bocage effeuillé.
Nulle n'a le parfum de ton âme exhalée;
Que me veulent les fleurs, quand ma Dame a parlé?

Devant ton simple lin de madone apparue,
En rêve, le sais-tu, pour la dernière fois,
J'ai rêvé d'une enfant que son âme eût vêtue.
Mais que je t'ignorais en ignorant ta voix!

Pourquoi te taire, enfant, et sourire? Oh! pardonne
Les mots qui t'ont fait mal en te parlant de toi.
Si ton cœur, en s'ouvrant, ne sait ce qu'il me donne,
Mon cœur, en l'écoutant, ne sait ce qu'il te doit.

Mon cœur, en t'écoutant, te devait le silence;
Le silence, ou les pleurs, ou tes mots délicats.
Mais un aveu trop tendre a troublé ton enfance,
Hélas! et comme un cygne effrayé, tu t'en vas... »

SCÈNE NUPTIALE

A Charles Van Lerberghe.

— Loin de ton front d'enfant l'inutile couronne!
Que tant de purs trésors ne me soient plus secrets!
Tu ne sais quel joyau pare ton lin de nonne
En cette royauté de tes cheveux défaits.

Voilà tous les apprêts d'une joie enfantine.
Mais que tu cèles mal un angélique effroi!
O mon rêve tremblant d'une sœur orpheline,
Laisse-moi dénouer tes mains jointes vers moi.

— Ces mains jointes vers vous, les voici dénouées.
Savez-vous quelle folle a peur entre vos bras,
Quelle petite fille, aux lèvres enjouées?
O mon maître, voyez! vous ne le saviez pas.

— En tes mots virginaux une reine s'ignore.
Un songe, s'il chantait, sans doute, aurait ta voix,
La voix de jeune sœur, et que j'entends encore.
Est-ce elle qui berçait mes sommeils d'autrefois?

— Hélas! et je ne suis qu'une fille ingénue,
Sans autre diadème à mon front préféré
Que la frêle beauté dont vos yeux m'ont vêtue;
Votre seule pitié m'a faite à votre gré.

Pardonnez à mes yeux ce qu'ils ont de trop tendre.
Vous n'auriez jamais su qu'ils rêvassent de vous,
Mais mon cœur, mais mon cœur n'a pas voulu m'entendre!
— Cesse de déplorer un mal qui m'est si doux!

J'ai flétri, loin de toi, la fleur de mes années
A médire des cieux que j'avais espérés.
Il t'a suffi d'ouvrir tes mains abandonnées
Pour en laisser pleuvoir des rayons ignorés.

— Quoi? si pauvre, et paré de la richesse même!
Votre place, seigneur, n'est pas à mes genoux.
Ah! s'il est des trésors dans un cœur qui vous aime,
Prenez-les, prenez-les, ils n'y sont que pour vous.

FERNAND SEVERIN.

LA GLOIRE DE JUDAS

A F. Bernard.

En ce temps, Quintilla, zélatrice de Caïn et prophétesse de Judas, prêchait à Carthage, et malgré Tertullien, l'impétueux presbytre, les chrétiens accouraient vers elle et, pour l'entendre, quittaient les églises où la vraie parole était enseignée.

Elle avait élu, pour proclamer la coupable doctrine, une grotte située non loin de la ville, grotte déjà souillée par l'adoration mystérieuse de funèbres dieux abolis. Encore, sur les parois, distinguait-on des caractères inconnus, symboles sans doute de quelque infernale révélation ou bien témoins de ferveurs déchues; et, dans le fond, une large table de marbre attestait de redoutables et criminels rites, car le marbre était rouge et le sang des sacrifices antiques l'avait ainsi teint.

Or, ce soir-là était un vénéré anniversaire : toute la nuit devait être commémorée la mort consentie par l'apôtre que d'entre eux chassèrent les apôtres, la volontaire mort de Judas, celui de Karioth; et dans la caverne consacrée affluaient les fidèles : femmes long voilées et hommes dissimulés sous le large pan de leurs robes. Sur le frigide autel marmoréen siégeait Quintilla vêtue de blanc; des vieillards l'entouraient. Ils entonnèrent les rituelles louanges et les hymnes coutumiers, quand la foule silencieuse se fut assise :

— Loué soit Paul, qu'éclaira la sagesse!

Les auditeurs redirent :

— Paul, apostole et saint, sois loué?

Les vieillards continuèrent :

— Adorons Paul qui sut tuer Saül, comme Jésus abattit Jéhovah. Adorons Paul que la Sophia ravit au ciel. Adorons Paul qui nous guida vers le seul Dieu. Adorons Paul qui nous conduisit à Judas!

— Adorons Paul, murmurèrent les assistants; et le long bruissement de leurs invocations se répercuta en échos assourdis dans l'antre,

Il se fit un silence, puis reprit le chœur des ancestrales voix, mais plus bas, car le mystère des paroles dites emplissait de frayeur l'âme de ces aïeux.

— Il y a Sophia et il y a Hystéra!

Avec des bégaiements trémolants de terreur les hommes, seuls, répétèrent :

— Il y a Sophia et il y a Hystéra!

Le plus âgé des coryphées, étendant les mains, de longues mains pâles et sèches qui semblaient déposer un manteau de silence, dit alors le chant initiateur des ineffables vérités.

— Ceux-là que l'on appelle saints et que renomme le livre mauvais, la Bible, ceux-là qui furent plutôt les faibles et les irrésolus, Hystéra les avait formés. Abel, Iakob, Mosché, race d'esclaves sans cesse courbés aux pieds du Dieu qui engendra le mal et punit les puissants. Abel, le père des génuflexions et des vains soupirs, Iakob et puis Mosché, vils conducteurs d'un vil troupeau. Maudits soient-ils! car devant le cruel dompteur du monde, ils furent lâches!

— Maudits soient-ils! crièrent les vieillards.

— Ceux-là que l'on nomme méchants et que contemne le livre détestable, la Bible, ceux-là qui furent plutôt les révoltés et les justes, Sophia, éternelle et infaillible les avait créés! Kaïn, Nimroud, Dathan, Koré, race de héros sans cesse en lutte contre lui, l'Elohim, favorable à ces humbles laudateurs, vous tous qui chantiez dans Sedom et vous réjouissiez dans Gamorra, vous qui insultiez Jéhovah dans Zéboïm et le blasphémiez dans Adama, guerriers et fils des anges, vous qu'inspira Sophia la souveraine et la mère, gloire à vous, car devant le cruel dompteur du monde vous fûtes forts!

— Gloire à vous! clama le peuple en s'agenouillant, gloire à vous!

Les acclamations, répétées par les rochers, roulèrent en vagues de sons éclatants, puis comme de lointains grondements d'orage, elles s'apaisèrent, se turent, et quand les fidèles prosternés se relevèrent, Quintilla était debout sur l'autel.

— Maintenant, dit-elle, que pieusement soit invoqué le nom du suprême saint, du juste qui subit et accepta la honte pour nous délivrer d'Hystera et de Jéhovah, du martyr qui choisit la mort infamante et hideuse : le nom vénéré du divin Judas.

— Béni soit Judas!

Quintilla prit sur le marbre un parchemin, et dressant le rouleau, telle dans la synagogue s'élève la loi sacrée :

— Voici l'Évangile! Celui qui fut révélé à Paul, l'apôtre au cœur bienveillant, et qu'il voulut écrire lui-même pour nous tirer de l'erreur. Que son nom soit béni à cause de cela.

Pareille aux vagues d'un calme lac secoué par une tempête imprévue, la cohue des auditeurs se rua vers la prophétesse, et tous tendaient la main pour toucher le livre dont le seul contact purifiait et instruisait. Mais les vieillards les arrêtèrent et l'un d'eux cria :

— Ecoutez!

Ayant déployé la peau de chevreau, Quintilla lut, psalmodiant les mots sur une rhythmique et bizarre mélopée, évocatrice d'intenses visions :

II

Or, le fils de Sophia, le vainqueur et le maître de Jéhovah, Jésus, avait souffert en sa chair; les bras étendus, bénissant le monde libéré, il était mort; il avait ressuscité le troisième jour et, près de sa mère, il trônait désormais.

Les disciples survivaient, épandant la doctrine, comme un vin tiède et doux hors des amphores pleines. Paul très grand, et Pierre vénérable, Luc et Marc, Mathieu et Jean, aèdes du Seigneur, et Mathias qui remplaçait Judas le Saint, car les destins se devaient accomplir.

Depuis que les deniers consacrés, les deniers frappés par Ninus le roi des Assyriens, avaient chu dans sa main, scellant l'œuvre, l'élu de Karioth, criminel ineffable, errait dans les rues de Ierouschalaïm, en proie aux insultes et aux coups. Les fidèles de Christ ramassaient, pour les lui jeter au visage, les pierres qu'à la voix divine avaient laissé tomber les juges de la femme adultère, et Pilate et Caïphe eux même se détournaient de lui avec mépris. Tous, les pêcheurs galiléens, frères de ceux-là qui abandonnaient leurs filets aux grèves des mers paisibles pour suivre le maître cher, et les marchands qui, désormais, vendaient en paix sous les portiques du temple, tous refusaient son obole, craignant de toucher, eux aussi, le prix de l'adorable sang. Seul, un pharisien impavide accueillit un jour le bienheureux et, pour la somme fatale, il lui vendit son champ : le champ du potier.

Alors, n'ayant pas compris quelles inflexibles lois avaient guidé son âme, en horreur à lui-même, Judas, le traître vénérable, se réfugia dans l'enclos de vigne qu'ombrageaient d'épais figuiers. Et ce lieu, sacré maintenant, Hakel-Dama, la terre sanglante que de pieuses lèvres iront baiser, s'étalait au midi de la ville, au delà de la vallée de Hinnon et le mont du Mauvais Conseil le dominait.

Là, Judas vivait solitaire, se repentant de ce qu'il croyait être le mal et gémissant de son imaginaire faute. Il se nourrissait de racines et de figues, buvait l'eau tépide et croupie des mares, couchait sur le sol caillouteux que baignaient ses larmes, et implorait silencieusement le Dieu qu'il avait dressé sur le Golgotha.

Un soir, assis sous les grands arbres, il priait désespérément. Le vent,

que parfumaient les aromates des collines, éveillait en son cœur meurtri l'écho des divines paraboles ouïes jadis, quand il accompagnait l'Oint par les plaines de Judée. Et le lourd silence, qui depuis longtemps scellait ses lèvres, enfin se rompit, et d'une voix misérable, il cria dans la nuit surprise :

— J'ai péché en livrant le sang innocent !

Les sanglots soulevaient en spasmes sa gorge, et il frappait sa tête contre le tronc rugueux.

Soudain, une intense lumière l'envahit ; ses yeux, qu'avaient clos les trop épaisses paupières, mettant sur chaque prunelle une chape de plomb, ses yeux se rouvrirent, et, devant lui, il vit un homme qu'il reconnut. Si souvent, il avait vu cette blanche robe, ce limpide visage, et tant de fois cette bouche s'était ouverte pour des mots amis. Il tendit ses bras tremblants et frémissant d'angoisse, il demanda :

— Est-ce toi, Rabbi ?

Jésus répondit :

— C'est moi.

Celui qui désespérait se jeta contre terre, et Christ, qu'à jamais dans les siècles futurs soit béni son nom ! le releva tendrement. Il le baisa sur le front et lui dit :

— Judas, ne pleure plus.

Judas lui répondit :

— J'ai levé la main sur toi, Maître, et j'ai failli ; pardonne-moi !

De nouveau, le fils de Sophia l'embrassa.

— Le baiser que, sous les oliviers, tu me donnas, fit-il, je te le rends, et comme il m'affranchît des chaînes terrestres, qu'il t'affranchisse du remords !

Comme un flot limpide, la paix entra dans l'âme du saint de Karioth, et Jésus, prenant la main qui avait reçu la libératrice offrande, continua :

— Tu n'as point péché, Judas, tu as accompli l'œuvre.

— J'ai gémi, Rabbi, j'ai pleuré !

— A présent, réjouis-toi !

— Mes frères, ceux que tu chérissais, m'ont maudit et chassé !

— Tu seras béni dans le ciel et accueilli à ma droite.

— Quand tu m'as donné le pain, Satan m'a saisi.

— Il le fallait, tu étais désigné. Déjà, mon prophète Jérémie l'avait annoncé.

— Pourquoi moi, Seigneur ?

— Sois fier, Judas ; de tous temps, je t'avais élu. Va, ceux de mon église croient que Jean fut l'apôtre cher, non : l'apôtre aimé ce fut toi, et si j'ai chargé ton nom d'opprobre parmi les hommes, il sera sanctifié parmi

les bienheureux. Quelques-uns seulement, de ceux qui vivront sous ma loi, sauront ta glorieuse destinée ; il faut, pour mon triomphe, que persiste ton ignominie.

— Maître, dispose du disciple que ta volonté rendit infidèle.

— Nul ne sera, près de ma mère, accueilli comme toi, Judas, car nul, en sa vie terrestre, n'aura amassé sur son cœur plus d'affronts.

— Maintenant, ils me seront doux.

— Fils de Ruben, fils de Cyborée, je t'ai voulu courbé sous le poids des fautes, pour qu'au jour des suprêmes révélations l'orgueil des docteurs soit confondu, et ils reconnaîtront qu'un criminel comme une pécheresse travaillèrent plus qu'eux au salut. Quand tu flottais vagissant sur les flots, ma droite protectrice te conduisit au port ; quand tu t'enfuis de chez la reine, je te guidais vers Pilate ; sous le pommier fatal, je dirigeai ta main, qui tua Ruben, ton père, et j'amenai vers toi ta mère Cyborée, dont tu fis ta femme. Le soir, où, parricide, incestueux, tu vins, lassé de tes péchés, embrasser mes genoux, je t'accueillis pour que tu me livrasses. Ne t'ai-je pas dit : « Ce que tu dois faire, fais-le promptement » ? A l'heure voulue, tu vins, toi par qui se devaient avérer les prophéties éternelles et ton pas, en ébranlant les pentes du jardin de douleur, présagea la rédemption prochaine. Elles me furent bonnes tes lèvres effleurant ma joue, et bon ton regard traditeur, et je t'en ai voué un plus tendre amour. Ecoute, maintenant, préféré :

— Parle, Seigneur.

— J'ai voulu descendre encore en Judée pour calmer tes peines, apaiser tes douleurs. Tes larmes me déchiraient, je suis venu les tarir. Mais aucun ne doit savoir de ta bouche les paroles dites. Achève ce que tu as commencé, et que ta fin justifie ta vie.

Jésus posa sa main, d'un geste bienveillant, sur la tête de Judas, qui se courba et pria. Quand il se redressa, il était seul dans Hakel-Dama.

Les mots proférés, éternels et immuables, flottaient encore dans l'air. Ils retentissaient au plus profond de lui-même, purs et beaux, arrachant les voiles qui jusqu'alors avaient enténébré ses esprits. C'était comme une brume qui, dissoute, aurait révélé l'immensité d'un étang merveilleux, au fond clair, au rivage tranquille, aux confins inaperçus, un étang gemmé de larges et solennelles fleurs. Le Très-Saint se ressaisit dans l'infini des âges, il perçut sa prédestination bénie, il entrevit les austères futurs qui lui étaient échus.

« Que ta fin justifie ta vie », avait dit le fils de Sophia. Sa vie avait été immonde, il ne pouvait avoir le calme trépas des nabis. Saintement abject, il avait vécu par le crime ; par le crime, il devait périr. « Ne tue pas », tel

était le précepte qui avait encore résonné en Galilée, et le plus effroyable homicide, n'était-ce pas la volontaire immolation de soi-même? Il comprenait l'ordre fatal. Il était l'holocauste promis au juste holocauste? Il devait accomplir l'ultime, criminelle et méritoire oblation. Les souillures passées se répercutaient en lui, tel un chœur suranné de voix mauvaises, appelant la souillure dernière. Il avait porté la main sur Ruben, son père, et sur Cyborée, sa mère, et sur Jésus, son Dieu : il la lèverait sur lui.

Il marcha vers la cabane lépreuse où gisaient sa cruche ébréchée et ses écuelles d'argile, il prit une corde de chanvre; il revint vers le haut figuier et se pendit aux branches gémissantes, en prononçant le nom du vendu aimé.

Des harmonies profondes planaient sur les arbres et des présences divines se révélaient dans le champ sanglant. D'hyalines clartés revêtaient les buissons, des corolles surnaturelles pleuvaient sur la hutte, des parfums subtils traînaient. Et, brusquement, le corps du pendu creva par le milieu et ses entrailles ruisselèrent sur le sol — il fallait que sa mort fût abominable — mais son visage ne fut terni d'aucune macule, car il avait touché le visage du Christ. Les Eons assemblés et les Séraphins augustes prirent Judas qu'appelaient les cieux entr'ouverts, et les laboureurs, qui le matin passèrent près d'Hakel-Dama, racontèrent la misérable expiation du traître, de celui de Karioth.

« Judas, victime chère et désignée, sois béni, toi le libérateur! »

Telles sont les choses que la très haute sagesse révéla à Paul, apostole, quand il fut ravi aux resplendissants empyrées, et Paul, mystérieusement, les redit à quelques-uns d'entre les hommes, qui les conservent et les promulguent aux rares appelés.

Et les secrètes, absolues et essentielles vérités étant énoncées, Quintilla couvrit son front du lin symbolique et se tut.

BERNARD LAZARE.

AU MATIN

Je suis ainsi comme naïve,
Ignorante de toute chose,
Celle dont l'âme est inéclose
Et de fleurs d'or l'aile captive.

Rêve et sourire! et ce bonheur
En ce matin silencieux,
J'ai des pervenches dans les yeux
Et j'ai des roses dans le cœur.

Et voici comme une légende
De castel, de cygnes, de reine,
Où doucement je me promène
Avec mes lèvres en offrande.

VALÈRE GILLE.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Miette, par HENRY MAUBEL. — Paris, Savine, 1890.

L'auteur de *Miette*, M. Henry Maubel, est, malgré son âge, un des vétérans de *la Jeune Belgique*. Il la tint avec nous sur les fonts baptismaux, et la dirigea récemment, pendant une année de crise, avec un zèle, un tact, et une vaillance dont on se souvient. Parrain, collaborateur, directeur, ami toujours et à toute épreuve de cette *Jeune Belgique* qui est notre maison natale, M. Henry Maubel a beaucoup écrit, et peu publié pour le public. Son bilan de jeunesse, croquis, nouvelles, études littéraires et musicales, est considérable. Un marivaudage en un acte, *Une Mesure pour rien*, et *Miette* sont jusqu'ici les seules œuvres auxquelles il ait donné la forme définitive de la brochure ou du livre. Dans toutes les pages qu'il a signées se manifeste une organisation artistique vibrante, à la fois décidée et fine, qui se développe sans coups de pistolets ni parades, et dont les hésitations mêmes sont intéressantes pour l'observateur.

Miette est assurément la meilleure nouvelle de M. Henry Maubel. Son

talent s'y déplie sans s'étaler, avec la fraîcheur d'une vision personnelle, avec l'attrait d'une analyse gracieuse et profonde.

Miette est une étude de jeune fille. C'est l'histoire d'une passionnette, contée au jour le jour, au cœur le cœur, par un conteur malicieux et attendri. Une échappée de pension, cette Miette, un exquis projet de femme, un gamin de l'autre sexe, une enfant gâtée qui s'ignore, une petite âme qui bondit en essayant la vie, une dauphine de la bourgeoisie riche et cultivée, jouant à colin-maillard avec le premier amour de l'amour.

« Tout en elle avait la ligne menue et elle semblait, avec ses saillies de jupes, sa tournure légère et volubile, une femme en réduction. Pour un si petit corps, le visage s'accentuait extraordinairement : des cheveux irrégulièrement plantés sur un front bas, très bombé, où retombaient des houppettes de mêches brunes, des pommettes saillantes, des sourcils tracés l'un dans l'autre à coups de braise et de longs cils clignotants. Elle avait l'habitude de tenir les yeux mi-clos au soleil, dans un renfrognement de tout le visage où le nez s'écrasait, les pommettes lui remontant devant le regard. — Que tu es vilaine comme cela, lui disait-on. Elle répliquait : — Je n'en puis rien, c'est le soleil. Sans cela j'éternue! »

De ce charmant pastel un peu sauvage, si caresseusement enlevé, retenons ce trait caractéristique : l'irrégularité. M. Henry Maubel, en vrai moderniste, cherche la beauté dans l'expression. Il n'a rien de classique et déteste la symétrie. Physiquement et moralement, il est attiré par l'irrégulier.

Aussi sa Miette est-elle « un être fantasque et intransigeant, tout d'une pièce, adorant ou détestant, affirmant « oui » ou « non », « je veux » ou « je ne veux pas » et dont la volonté faite de caprices, se trouvait faible au point de subir irrésistiblement des colères suivies d'accalmies tendres où elle enveloppait de caresses l'objet de sa passionnette ». Alors, comme le dit son historien, « son regard s'abaissait, se veloutait d'un de ces imperceptibles mouvements de fluide visuel qui ne sont presque plus des mouvements physiques et, dans ce regard qui la livrait à fond, il y avait un profond besoin d'être sincère et d'aimer ».

Cette fantasque Miette divise les jours en « jours blancs » et en « jours foncés ». C'est pendant un jour blanc qu'elle retrouve un ami d'enfance, et que s'engage le petit drame de sa passionnette. Causeries, promenades, éclats de rire et soudaines tristesses, « camaraderie à mots perdus », marivaudages et agaceries. Mais cette joute de deux esprits devient le « becquetage de deux cœurs ». Et comme le disent malignement les amies, « ça brûle! » Des soirées mélancoliques succèdent aux jours blancs : « Miette et Lucien, appuyés coude à coude, avaient amené le visage l'un vers l'autre. La lumière de leurs yeux brilla pour eux seuls; mais leurs regards apposés demeurèrent fixes, contenus, comme s'ils craignaient, en se mêlant dans cet instant-là, de ne plus pouvoir se ressaisir ». Des jalousies étranges s'emparent de cette enfant-femme. Elle est malheureuse d'une promenade matinale faite par Lucien sur la jetée : « C'était ce malaise d'âme, ce chagrin profond qui l'oppressait jusqu'au désespoir lorsque, toute petite, elle voyait une personne aimée s'en aller quelque part où elle n'allait pas aussi.

C'était l'envie effrénée de refaire le même trajet, repasser aux mêmes endroits, voir et toucher les mêmes objets, tandis que rien ne parvenait à la consoler de cet abandon et qu'elle sentait quelque chose d'irréparable dans le mal qu'on lui avait fait ». Ainsi se trahit chez la fillette le mal d'aimer dont elle n'a pas conscience. Et l'idylle s'arrête sur un baiser, la veille du départ : « Elle ferma les yeux, pour ne pas voir des baisers rapides lui caresser la figure, les cheveux, et ces deux petites places où l'on devinait la peau délicate à travers les mèches soyeuses des tempes ». Est-ce l'amour? Miette n'en sait rien : « Un beau jour de soleil et de rire avait passé, et sa nature primesautière s'y était lancée à cœur perdu, comme un papillon dans la lumière ».

M. Henry Maubel ferme son livre sans conclure, et il a raison. L'inachèvement de ce joli rêve réel ajoute on ne sait quoi de doux et de mystérieux à l'émotion qu'il nous procure. Une page de plus, et, — qui sait? — Miette ressemblerait peut-être à toutes les jeunes filles.

Comme Miette, la phrase de M. Henry Maubel est irrégulière, capricieuse, et fantasque. Des adjectifs font la chèvre, et des incidentes singent gentiment les gestes et la démarche des personnages. Son style est instantané et se dérobe à la règle. S'il a des maniérismes, c'est à cause de son ardeur à traduire fidèlement les choses passagères et les reflets fugitifs des êtres. Impressionniste, il l'est avec passion, avec audace, avec bonheur. Mais ses témérités les plus osées s'harmonisent toujours avec la teinte dominante de l'œuvre. L'ensemble est d'une exquise distinction de sentiment et d'allure, non pas de cette distinction qu'on apprend sur les perchoirs mondains, mais de cette distinction native que les esprits affinés respirent comme un parfum discret, et qui échappe heureusement aux narines provinciales, qui recherchent les aromes grossiers et tumultueux. La couleur locale de M. Henry Maubel, — s'il m'est permis de modifier à son intention un vers adorable de Jules Laforgue — oscille entre le gris perle et le violet.

Ils sont rares les modernistes qui peuvent nous introduire ainsi, à la dérobée, dans le monde charmant des délicatesses féminines, et ils sont encore plus rares ceux qui peuvent évoquer impunément la silhouette fragile de la jeune fille contemporaine. Le petit livre qui s'appelle *Miette* honore grandement l'écrivain qui l'a conçu.

ALBERT GIRAUD.

All' Avanguardia (A l'avant-garde). Etudes de la littérature contemporaine, par VITTORIO PICA. — Chez Luigi Pierro, 76, place Dante, Naples.

C'est un résumé fort intéressant du mouvement littéraire français depuis la pétarade du réalisme qui réveilla la critique endormie sur les lundis de Sainte-Beuve. Une courte introduction sur le romantisme et le naturalisme prépare le lecteur aux profondes et personnelles études de l'auteur sur ces adeptes revendiqués par Zola : Flaubert, les Goncourt et Daudet. Ceci fait, il passe plus rapidement sur ce que l'on est convenu d'appeler la queue du naturalisme, et, après une analyse précise des romanciers russes et du

poème en prose (Bertrand, Baudelaire, Mallarmé), il étudie consciencieusement l'un des nôtres, Camille Lemonnier, rappelle, en passant, le banquet qui lui fut offert jadis, et développe savamment un parallèle entre *Germinal* et *Happe-Chair*. C'est un précieux volume que l'*All'Avanguardia*, surtout au point de vue de la personnalité de la critique. M. Vittorio Pica prend la note dominante d'un auteur, l'analyse avec clarté, en recherche la cause et la résume. Ses aperçus sont toujours curieux, formulés en dehors même de la lutte littéraire qui peut parfois influencer certains critiques et leur enlever leur impartialité.

Vittorio Pica annonce aussi la prochaine publication des *Modernes Byzantins* (Mallarmé, Verlaine, Villiers, Rimbaud, Corbière, Laforgue) et une étude littéraire sur les frères de Goncourt.

X.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

LE SALON ÉTERNEL

« Toutes ces toiles, au Salon! »
Vieux dicton.

C'est le Salon officiel, celui d'aujourd'hui, de demain, celui d'il y a dix ans, vingt ans et celui de dorénavant. Ci l'impartial compte-rendu, simple exposé devant servir pour tous les Salons à venir.

* * *

C'est d'abord les tableaux d'histoire, œuvres de célèbres professeurs : LE COMPROMIS DE PLUSIEURS NOBLES, LES MARTYRS DE LA LIBERTÉ, L'ABDICATION DE CHARLES-QUINT ou LES JUIFS AU MOYEN-AGE ; c'est GILBERT A L'HÔTEL-DIEU et c'est LA PESTE DE TOURNAI, plus qu'horrible souvenir du temps qu'empesta Gallait ; — puis les tableaux patriotiques considérés de bon rapport, les grandes REVUES MILITAIRES, les MARSEILLAISE, les BRABANÇONNE et le joyeux CINQUANTENAIRE DE L'INDÉPENDANCE NATIONALE ; — c'est en des temps plus reculés, LA LUTTE D'ACHILLE ET DE PATROCLE, POMPÉE VAINCU, CÉSAR ASSASSINÉ et c'est L'ASPIC DE CLÉOPATRE, qui, pauvre reine, ne se doutait des Salons qu'elle enchanterait. Et puis enfin, pour la province et les musées ethnographiques : L'AGE DE LA PIERRE POLIE, sujet heureux déjà chanté par Béranger, en des vers qu'il faut transcrire.

Au premier âge,
L'homme eut pour lui ses grossiers appétits,
GROUPÉS ÉPARS *dans un antre sauvage*
Mâles et femelles abritaient leurs petits.

*
* *

Puis les tableaux religieux et les légendes en triptyque. AGAR-ISMAËL, CAIN-ABEI — depuis longtemps inséparables — des grisettes vannées, parées d'oripeaux japonais et qui, dès lors, constituent pour les peintres « d'énigmatiques SALOMÉ »; c'est l'inévitable ANTOINE toujours avec sa tentation, les MADELEINES REPENTIES et les JÉSUS et les CHRIST, dont le sort pitoyable est, de souffrir par delà la mort, et d'être en l'éternité montré au peuple et crucifié.

*
* *

Viennent les nus, les belles chairs fort goûtées des vieux messieurs. C'est les BAIGNEUSES, les folâtres qui battent de leur *pied d'albâtre*

L'onde humide
Où tremble un mouvant tableau

et c'est les NYMPHES et les DIANE, jeunes dames sans prejugés, qui se sont mises un peu au frais, et, rieuses, exhibent au public leur chair rose *d'un si beau ton* et leur croupe *d'une si belle ligne.*

*
* *

Puis les tableaux attendrissants, preuve du bon cœur de l'artiste et du bon cœur de l'acquéreur; l'anxieuse FAMILLE DU PÊCHEUR, la si triste, si ORPHELINE, la toute inconsolable VEUVE, et par des matins toujours bleus, comme ci cela coûtait moins cher, le pauvre ENTERREMENT DU PAUVRE, sujet particulièrement cher aux peintres dits impressionnistes.

*
* *

C'est les paysages honnêtes, les *effets* bien brossés, bien peints de peintres qui n'iront pas plus loin, les SOLEILS COUCHANTS étonnants, les marines et les GROS TEMPS et les AUTOMNES tous jaunes et les PRINTEMPS. Les déshonnêtes paysages, les SUISSE de M. Ruffian. L'ITALIE d'Hunterberger et les glaciers en chromos, qu'on dit *motifs* d'Hardan-Gerfjord en Norvège.

Puis la curieuse avalanche de toujours semblables portraits: — la tête de l'industriel, l'homme intègre, le travailleur, toujours assis à son bureau. C'est le GÉNÉRAL A. DE B. vêtu de décorations tout près LA FEMME DE L'ARTISTE, l'homme du monde littérateur, la main appuyée sur un livre; la tant réservée jeune fille et l'élégante mondaine aux bras nus longuement gantés, aux robes noires décolletées, belle dame dont on souhaite être autre chose que le mari.

Et c'est encore, pour en finir, ornement des salles à manger, les NATURES MORTES, les gibiers, les fruits, les marmites de cuivre rouge et jaune et les frais poissons argentés jetés pêle-mêle sur une table; — c'est les citrons — dont un pelé — auprès d'un verre de Venise; c'est les CASSETTES, doux souvenirs, et les FLEURS des dames peintres; c'est enfin, les COIN D'ATELIER, tableaux chéris de l'amateur, et puis, au bout des couloirs où pend — l'innocence des aquarelles, et l'ennui des plans alignés, — aux portes les

mêmes huissiers, au vestiaire les mêmes femmes, et c'est, au dehors — le ciel et la vie.

*
* *

S'honore pourtant, ce Salon de 1890, de la présence de trois artistes : MM. WHISTLER, HENRY DEGROUX, WILLIAM DE GOUVE DE NUNCQUES.

C'est, je pense, la première fois que M. de Gouve expose en public, et je crois que peu d'artistes se peuvent louer d'aussi artistique début. Il m'avait été donné déjà de voir, en même temps que d'autres, le petit paysage exposé par M. de Gouve, et bien que cela soit, je crois, l'un de ses tout premiers tableaux, je l'ai toujours considéré comme une œuvre parfaite et d'une absolue originalité. M. de Gouve est, en effet, *l'inventeur* de paysages étranges, choisis parmi les plus ingrats à interpréter et reproduits avec la patiente précision, la tendre poésie et le sentiment délicat d'un gothique. De tels paysages déconcertent tout d'abord, tant semble d'époques reculées la vision de l'artiste. Combien singulier l'état d'âme religieux et tranquille de celui qui les a conçus ; combien détachés de ces temps, ses pensées, et ses désirs, et ses souhaits. Sans parler de la poésie des détails, de la compréhension artiste des hauts peupliers et des grands cieux gris d'automne aux lourds nuages, il règne dans ces paysages un calme triste, une paix résignée qui charme et qu'on n'oublie plus. Et quand, au fond des vallons, on revoit les hameaux perdus, isolés sous la garde des tranquilles peupliers, on se souvient des images qu'ils fixèrent en le cœur de l'artiste et on lui sait gré du trésor de nature qu'il vous a fait découvrir.

*
* *

> By far the most flagrant offender both in respect of quantity and quality is M. Henry Degroux's « Christ Shown to the People ». He possesses an historic name, and this alone can account for the admission of so offensive a travesty of a solemn subject into the Salon! (*Galignani.*)

Si M. William de Gouve est un exemple étrange d'atavisme, Henry Degroux n'est pas non plus à sa place en cette fin de siècle. Sa place était marquée dans les rangs batailleurs des romantiques, sous la bannière révoltée d'Eugène Delacroix et les grands maîtres, les seigneurs morts. Hugo, Gautier et Baudelaire l'eussent aimé et compris mieux que ne le font les artistes d'à présent. Car les éloges, quand il en fût, se sont fait rares et timides autour de lui, la pluie des sarcasmes n'a point encore cessé de tomber sur ses épaules, et les *critiques influents* attendront probablement sa mort pour l'acclamer comme il convient et lui rendre l'hommage dû à son génie. — Mais, pour nous, la réputation de M. Henry Degroux n'est plus à faire. Nous avons dit déjà ici la haute estime en laquelle nous le tenions ; les dernières œuvres de cette année l'ont élevé par dessus la cohue des peintres au rang des quelques rares artistes qui resteront pour témoi-

gner de l'art de ce siècle, devant paraître, l'épurement nécessaire effectué, l'une des plus illustres périodes qui fût en art.

Peu de sujets pouvaient convenir aussi bien au tempérament de Henry Degroux que cet *Ecce homo!* qu'il expose cette année.

N'est-ce pas, en effet, son art et l'Art tout entier qu'il symbolise, livré à la merci de la foule qui, pour cette majesté et cette grandeur involontairement ressentie, pour cette royauté d'âme et de lumière qu'elle pressent odieuse à confronter avec sa honte résignée, ne sait trouver assez de fiel et de haine pour s'en venger et se délecte à le crucifier. En vers superbes, le glorieux poète Albert Giraud avait déjà exprimé la même idée.

Les beaux vers sont de larges croix
Où saignent les rouges poètes.

Et c'est en symbolisant en la suprême tristesse et grandeur insultée du Christ — l'Art lui-même montré au peuple — que M. Degroux est parvenu à donner à ce sujet, tant de fois traité, son caractère puissant et sa violente originalité.

Saint Jean dit : « Jésus donc sortit, portant la couronne d'épines et le vêtement de pourpre, et Pilate leur dit : « Voici l'homme ». Et les clameurs de suite s'élevèrent, et l'insulte ; — les malédictions et les cris de mort. A voir cette pâle face souffrante de sublime illuminé, couronnée de douleur et d'inaltérable résignation, la foule se repentit de l'avoir un jour écouté, elle eut honte d'avoir éprouvé les bienfaits de sa douce parole, et tous crièrent à l'envi : « Ote, ôte, crucifie-le! » La tempête était déchaînée ; là haut dans les tourbillons bleus et noirs du ciel orageux s'élevèrent, muettes et terribles, les trois croix noires, comme des prières pour les morts. Des bannières blanches claquaient aux rafales de tempête, et le vent s'engouffrait dans les manteaux des soldats, les gonflant comme des outres de haine. Impassibles et hautains sous le panache de plume blanche de leur casque, les cavaliers de la Mort étaient prêts. Les soldats romains dédaignaient de s'interposer ; ils n'avaient rien à voir avec les Juifs, et d'ailleurs, le supplice de ce prétendu prophète les amusait, et l'un deux, appuyé sur sa lance, se tenait debout derrière le Christ comme une ombre de mort, ricanant à la fin prochaine de sa victime.

Cependant, la colère de la populace s'augmentait au silence de sa douleur et c'était contre lui un torrent d'injures et d'outrages, un hurlement gigantesque où se mêlaient l'obscène insulte des filles prostituées, les imprécations et les cris de mort, des rires d'enfants amenés là et des abois de chiens féroces, comme si les animaux eux-mêmes se furent retournés contre lui. Comme les vagues d'une mer furieuse, montait de tous ces poings tendus vers lui, de toutes ces bouches hurlantes, insultantes, la haine formidable et basse de la foule.

Et devant toutes ces hontes, le Christ au manteau de pourpre dérisoire, à la couronne d'épines ceignant de mille douleurs son front blême, sentit qu'il allait défaillir, — mais en son cœur déchiré subsistaient l'Espérance et la Foi et les yeux fixés en terre, il voyait *désormais* par dessus les vagues

furieuses et la tempête, l'innombrable foule des âmes rachetées, et son œuvre, le monde sauvé, accomplie.

Ainsi de l'art exposé aux toujours nouveaux outrages de la foule et dont le triomphe doit être d'autant plus glorieux et illustre, qu'il aura été plus âprement nié et poursuivi.

Je ne m'arrêterai pas aux détails de l'œuvre de M. Degroux. Je ne ferai que citer le charme de la couleur toujours romantique et belle. J'ai voulu simplement noter une impression donnée par la composition même du tableau. Mais le gouvernement devrait comprendre qu'un artiste de cette taille n'a point été créé pour embellir des salons particuliers, mais pour rehausser par des travaux dignes de lui, la gloire et le renom artistique de son pays.

***

Whistler is eminently vulgar.
Glasgow Herald.

Que dire maintenant du grand peintre américain James-Mac-Neill Whistler? L'opinion du critique du *Glasgow Herald*, toute amusante qu'elle soit, est peu explicite et quant à moi, je pense de M. Whistler trop de choses pour pouvoir et vouloir les dire dans les notes cursives d'un Salon.

Je me bornerai donc à analyser quelques-unes des toiles ici exposées remettant à plus tard le plaisir d'une étude sur l'œuvre entier de ce grand artiste.

Dans l'éternelle monotonie des toiles du Salon, la couleur discrète et savante de ses peintures attire infailliblement. Il est aussi impossible de passer devant, lorsqu'on les ignore, que d'en oublier le charme étrange une fois qu'on les a vues. Les deux portraits que M. Whistler expose cette année, sont en leur genre de pures merveilles, le portrait de lady Archibald Campbell, une merveille de finesse, de grâce et d'élégance, tout le caractère esquissé, vif et spirituel, versatile et nerveux, de cette lady le visage à peine retourné vers le public et qui s'en va, l'on voudrait savoir où, d'un air si décidé, se gantant les mains fines de jaunes gants de Suède.

Bien que le charme de ce portrait soit grand, je lui préfère et considère comme la perle dans l'écrin des joyaux envoyés par M. Whistler, le portrait intitulé « The fur Jacket ». C'est ici plus qu'un portrait, c'est un rêve, une apparition évoquée de lointains souvenirs, un idéal raffiné de pures élégances patriciennes. Elle a surgi au crépuscule d'un jour de pensées, la dame énigmatique et chère, gardienne des pensées et du cœur de l'artiste; et pendant que je m'absorbais dans sa contemplation, le première phrase du merveilleux poème de Ligeia me revenait en mémoire et je la récitais involontairement. *I cannot for my soul, remember how, when, or even precisely where, I first became acquainted with the lady Ligeia.*

Je n'en veux rien dire de plus. Avoir réalisé en peinture une création du prince des poètes de tous les temps est une chose que je croyais impossible, et suffisamment glorieuse par elle-même pour se passer d'éloges.

Que dire encore des deux nocturnes représentant des feux d'artifice, sinon qu'ils sont parfaits. Ils révèlent en leur auteur une science étonnante de la couleur, qu'il me semble seul en ce siècle posséder à un tel degré. L'impression est complète, à tel point, qu'on les pourrait *reconnaître* ces ciels bleus voilés d'ombres blanches et de nuages, obscurcis et troublés par les fumées sentant la poudre. Dans ces ciels comme un bouquet de fleurs rouges et vertes s'égrènent au calme de la nuit les fusées lumineuses; ou, devant des palais et des tours d'ombres aux étages piqués de cordons de lumière, une foule massée, compacte, inquiétante, avec sur quelques visages des reflets et des clartés blafardes, contemple en silence la roue de feu qui tourne, et fuse et rougeoie dans la grande nuit tranquille.

Science profonde et parfaite de la couleur; harmonies précieuses et délicates; arrangements exquis de goût, de distinction et de suprême élégance; art sobre et puissant, raffiné, hautain — louanges, qui ne disent point assez ma haute admiration pour cet artiste, l'un des grands maîtres de cette époque — le seul aussi, à mon avis qui soit *moderne*.

*
* *

J'ai dit, en commençant cet article, que le Salon de cette année s'honorait de la présence de trois artistes. J'avais compté sans le Salon de sculpture où se distinguent et tranchent sur le reste, les œuvres de MM. JULIEN DILLENS et CONSTANTIN MEUNIER.

Le groupe de M. Constantin Meunier, le déjà célèbre *Grisou*, est certes l'une des meilleures choses qu'il ait produites en sculpture et d'un sentiment dramatique et sincère qu'on retrouve dans toutes les compositions de l'infatigable artiste.

Pour le *Saint Louis* de M. Dillens, la conception en est d'une élevation, d'une noblesse rare chez les sculpteurs d'à présent, et son mysticisme rappelle le superbe portrait de Giotto de la chapelle Bardi à Santa-Croce. Il est surtout *décoratif* et fera bien dans la chapelle à laquelle il est destiné. — Le coté décoratif me paraît être d'ailleurs caractéristique du talent de M. Dillens — qui ne songe pas seulement à faire une belle œuvre d'art — mais veille toujours à ce qu'elle puisse cadrer avec l'édifice pour lequel elle a été composée.

GEORGES DESTRÉE.

MEMENTO

A Monsieur VALÈRE GILLE, directeur de *la Jeune Belgique*.

Paris, 28 septembre 1890.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

L'article de tête de votre livraison de septembre, intitulé : *Une nouvelle croisade*, nécessite ces lignes que j'ai l'honneur de vous adresser n'ayant aucun des motifs politico-littéraires que peut invoquer M. Paul Adam pour négliger de répondre à une attaque aussi injuste qu'injurieuse.

Oui, j'ai publié mes premiers vers (ou tout comme) dans *la Basoche*, et je garde depuis cette époque un souvenir qui m'est particulièrement cher de celui qui en fut le rédacteur en chef ; j'ajouterai que c'est Charles de Tombeur qui m'adressa Grégoire Le Roy (alors Albert Mennel), lequel vint à Paris avec Maurice Maeterlinck. C'est à ce moment — mars 1886 — que j'ai rédigé *la Pléiade* (la première) dont je vous adresse la collection, et où furent publiés les premiers vers de Maurice Maeterlinck (1), ainsi que cet admirable poème en prose qui a pour titre : *le Massacre des Innocents*. Laissez-moi revendiquer ici l'honneur de cette publication; laissez-moi rappeler aussi que dans la revue *la Jeune France* (décembre 1887), j'ai écrit les lignes suivantes sur *le Parnasse de la Jeune Belgique :*

« C'est un glorieux hommage rendu à « notre langue que ce volume de poésies, « auquel dix-huit poètes étrangers ont col- « laboré?

« Car il n'est plus le temps de Charles « Baudelaire, alors que le poète, malade « déjà, écrivait ses *Amœnitates Belgicæ*, « c'était en 1864. A peine vingt ans se sont « passés et toute une littérature vigoureuse, « altière, a déjà poussé sur le sol fla- « mand. D'abord imitatrice, tige qui avait « besoin de tuteurs pour grandir, voici « qu'en ces dernières années surtout la « poésie belge s'est développée luxuriante, « originale, portant des fruits qui ont le « goût du terroir ».

Et je signalais des poètes tels qu'Albert Giraud, Théodore Hannon, Iwan Gilkin, Charles Van Lerberghe, Maurice Maeterlinck, Grégoire Le Roy, Max Waller, Fernand Severin, André Fontainas ; mais mon article n'étant pas publié en tête du *Figaro* il n'en fut fait mention nulle part, pas même en France.

Je crois, Monsieur et cher confrère, que j'ai à peine besoin d'affirmer *maintenant* que la note qui sert de prétexte à votre diatribe n'est pas de moi ; l'auteur en est M. Crepet qui a publié un volume sur les œuvres posthumes de Charles Baudelaire et je n'ai nulle envie d'en accepter la responsabilité.

Quant à l'opinion de la critique bruxelloise sur *l'Amante du Christ*, permettez-moi de croire qu'elle vaut celle de Paris, laquelle a été d'un avis *diamétralement* OPPOSÉ, et soyez persuadé, d'ailleurs, que je leur préfère à toutes deux, celle de Félicien Rops qui m'a fait l'extrême honneur de graver le frontispice de ces vers, et celle de Villiers de l'Isle-Adam, qui croyant devoir, en un article (*Notre-Seigneur Jésus-Christ sur les planches*) me réprimander au point de vue religieux, écrivit : *ces réflexions suffisent pour prémunir contre d'irréfléchis mouvements d'adhésion ceux que le talent littéraire de l'auteur pourrait troubler ou séduire.*

Pour André Antoine, le directeur du Théâtre-Libre, que j'admire plus que tout autre, il n'avait pas à me *patroner :* il représente, à Paris comme à Bruxelles, les œuvres curieuses, et j'ai été lui porter *les Aveugles* de Maurice Maeterlinck, persuadé

(1) Erreur. N. D. L. R.

qu'il les jouera, à moins qu'il ne se décide à monter *la Princesse Maleine*...

Je compte, Monsieur et cher confrère, sur votre loyauté pour que vous fassiez insérer dans les journaux quotidiens de Bruxelles, où a été reproduit votre article, la lettre rectificative que je vous adresse et je vous prie de croire à mes sentiments confraternels.

RODOLPHE DARZENS.

Nous insérons avec le plus grand plaisir cette lettre de M. Rodolphe Darzens, en même temps que nous lui adressons nos remerciements — tardifs, hélas! — pour l'article qu'il consacra au *Parnasse de la Jeune Belgique*, pour les renseignements qu'il nous donne sur ses vers, ainsi que pour l'intérêt qu'il porte à l'un de nos collaborateurs. Mais nous ignorions que M. Crepet collaborât à *la Revue d'aujourd'hui;* sans doute il est aussi l'auteur des autres N. D. L. R. qui se trouvent dans le même numéro. En tout cas, M. Darzens n'aurait pas dû, comme rédacteur en chef, laisser passer une note, qu'il savait fausse et blessante, d'un monsieur qui n'a rien de commun avec la littérature; tout au moins devait-il le forcer à déposer sa signature au bas de ses inepties.

N. D. L. R. (elle n'est pas de Crepet celle-ci.)



A Monsieur ALBERT MOCKEL, directeur de *la Wallonie*,

Je reçus de vous, après l'apparition du numéro 9 (septembre) de *la Jeune Belgique*, une longue et charmante lettre confidentielle au cours de laquelle vous me faisiez remarquer l'erreur d'appréciation de notre revue au sujet de la réponse de *la Wallonie* aux *Entretiens politiques et littéraires*. Vous me demandiez donc de rectifier notre inconsciente erreur. Je vous répondis aussitôt que cela serait fait avec le plus grand empressement; mais, dans une note, j'ajoutai : « *J'espère que* LA WALLONIE *par simple courtoisie, nous laissera publier cette rectification, avant de nous attaquer — si elle le juge à propos.* »

Aujourd'hui je trouve dans *la Wallonie* une petite chronique grincheuse sur cet incident.

J'espère qu'elle n'est pas de vous, car je pourrais croire alors à un jeu très peu loyal de lettres confidentielles.

Je laisse aux lecteurs des deux périodiques le soin d'apprécier la conduite de *la Wallonie*.

Recevez, cher confrère, mes confraternelles salutations.

VALÈRE GILLE.



Comme post-scriptum à cette lettre nous pourrions ajouter cet article de *l'Ermitage*. On verra que nous ne fûmes pas les seuls à nous méprendre sur l'attitude de la revue liégeoise :

« Grand brouhaha en Belgique, à l'occasion d'un article, d'ailleurs verveux, de M. Paul Adam, dans *les Entretiens politiques et littéraires* où les Belges étaient accusés d'obstiné plagiat littéraire et menacés d'annexion à la première victoire française. *La Wallonie s'est dérobée, se disant plus française que belge*, mais *la Jeune Belgique* crie comme un sourd, et elle fait bien. D'abord, il faudrait en finir avec cette perpétuelle accusation de plagiat. « On est, dit Bridoison, toujours fils de quelqu'un ». Imiter sans atteindre est grotesque, mais prendre inspiration pour aller plus haut est licite. Est-ce que Bandello réclame contre Shakespeare et Cyrano contre Molière ? Parler de contrefaçon quand un pays produit Van Lerberghe et Maeterlinck, est au moins bizarre. Quant à la rodomontade annexionniste, elle est pis que fausse, elle est de mauvais goût, hélas. Que nos confrères de Belgique sachent que nous suivons avec une très vive sympathie le mouvement littéraire en *langue française* qu'ils font naître *en pays flamand*. Ce n'est pas quand la culture française court tant de dangers que nous dédaignons l'appui spontané d'une race aussi bien douée et d'aussi

glorieuse histoire que la race flamande ».

BERNARD L'ERMITE.

La question Maeterlinck prend des proportions épiques.

On se rappelle l'amabilité de *l'Indépendance belge*, insinuant avec grâce que le premier-Paris de M. Octave Mirbeau était, pour M. Maeterlinck, le pavé de l'ours.

Nous avons mis en lumière l'amabilité de *l'Indépendance*, en des termes qui, paraît-il, n'ont pas eu l'heur de lui plaire.

Voici le commentaire aigre-doux dont elle a fait précéder la reproduction des « Menus propos » de M. Maeterlinck :

« Il paraît que nous ne sommes pas gentils pour le nouveau Cabaner, Maeterlinck plus fort que Shakespeare comme Cabaner était « plus fort que Mozart ». Il est bien vrai que nous avons trouvé le pavé un peu gros; mais enfin, comme l'intention de M. Octave Mirbeau était flatteuse pour un de nos compatriotes, voulant aider nous aussi à sa notoriété littéraire, non contents de signaler l'éloge, nous avons reproduit quelques scènes caractéristiques de *la Princesse Maleine*. Ce n'était pas mal, on en convient, mais nous avons tout gâté par « quelques sourires ironiques ». *La Jeune Belgique* nous le fait savoir : « Cela ne pouvait manquer » écrit-elle dans le Memento de sa livraison de septembre. « Il y a des gens qui se croient obligés de toujours dire le contraire de ce qu'ils entendent. Dites leur ainsi qu'ils sont intelligents..... ». Attrape! Des imbéciles, alors? Nous voilà récompensés de la publicité que nous donnons souvent aux tentatives d'un petit cénacle, fort amusant quand il revendique sa part du pavé. Voyons, mes enfants, surveillez-vous. Prenez garde de décourager notre inintelligence. Mais nous sommes bon garçon. Ces jeunes gens, après tout, aiment les lettres; une noble ambition les anime, l'ambition du mieux. Malheureusement leur *Jeune Belgique* est une cave où s'aigrit leur bonne humeur. Qu'importe qu'ils ne nous sachent aucun gré d'en ouvrir parfois les soupiraux, fût-ce en souriant? Nous ferons comme le nègre, nous continuerons. Et tenez voici encore une page qui vient de chez eux, un paradoxe symboliste, imité de Charles Lamb, sur les désillusions du théâtre. Nous le donnons sans commentaires et sans sourires. Sommes-nous assez gentils! »

La marquise est nerveuse.

Son petit accès n'en est que plus réjouissant.

Il y a un chef-d'œuvre dans ce commentaire : « Ces jeunes gens, APRÈS TOUT, aiment les lettres... »

Saisissez-vous la splendeur de cet « après tout? » Après quoi, s'il vous plaît! Après l'article de M. Mirbeau?

Malheureusement, *la Jeune Belgique* est une cave, où notre bonne humeur s'aigrit.

Mais non, marquise, nous ne nous aigrissons guère, et à supposer que nous ayons une tendance à la mélancolie, votre agitation depuis l'incident Maeterlinck suffirait à nous guérir.

On rit beaucoup dans notre cave, où il y a du vin généreux. M. Mirbeau vous en a fait boire : pas mauvais, n'est-ce pas? Un peu fort peut-être! mais vous vous y ferez, marquise, vous vous y ferez!

Et voyez la malechance : M. Mirbeau met la main sur le petit commentaire de la marquise, et le surlendemain, on lit dans *le Figaro*, l'article suivant :

« L'article que j'ai publié, ici même, sur M. Maurice Maeterlinck, m'a valu beaucoup de lettres et aussi beaucoup d'articles dans les petits journaux et les petites revues. Il y en a eu de tous les genres. La vérité m'oblige à dire que ma modeste personnalité n'y était pour rien, que le grand et mystérieux talent de M. Maeterlinck en faisait tous les frais. Je n'aurais pas imaginé, surtout en ce temps vilain, où la curiosité publique semble courir vers d'autres émotions, que la littérature passionnât encore autant les esprits. Et cette surprise de voir tant de gens, si différents, s'intéresser à un art si haut et si noble, m'a causé une vive joie. Pourtant, quelques-unes de ces lettres

et quelques-uns de ces articles n'ont pas été sans me troubler profondément. On m'y reproche, avec une courtoisie amère qui ne dissimule pas assez, peut être, l'impatient amour de la réclame dont sont atteints la plupart de nos chers rêveurs et de nos plus admirables résignés, on m'y reproche d'avoir, pour en faire l'éloge, choisi un poète belge, alors qu'il existe en France tant de jeunes — et si merveilleux — dont on ne dit jamais rien.

« C'est d'autant plus inconcevable et scandaleux à moi, que jaurais dû savoir ce que tout le monde sait, ce que *l'Indépendance belge* sait mieux que personne, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de poètes en Belgique, qu'il n'y a rien en Belgique, et même que la Belgique n'existe pas. Il paraît que j'ai été dupe de grossiers mirages géographiques, et j'ai pris des ombres mortes, des apparences évanouies pour des réalités vivantes. La Belgique ne trompe plus personne aujourd'hui. La Belgique — cela est prouvé de toutes les manières — n'est qu'une plaisanterie inventée, un jour de festin, par M. Camille Lemonnier : une mauvaise plaisanterie, comme on voit. Incorrigible et paroxyste gobeur que je suis, j'ai donc été, une fois de plus, mystifié, et de la bonne façon. Voilà un panneau dans lequel ne donneraient pas M. Jules Lemaître et M. Bérardi. Oh ! comme on a dû se divertir de ma crédulité ! Mon cas est humiliant, je l'avoue, et j'avoue que j'en ai ressenti un peu de honte et beaucoup de dépit.

« D'autres, moins catégoriques et plus judicieux, et pareillement ironiques — et ce sont des jeunes, encore : les jeunes sont terribles — pensent que la Belgique pourrait exister, à la rigueur, mais qu'elle aurait le plus grand tort de se vanter de sa problématique existence, attendu qu'il n'y a là, vraiment, rien de bien beau. Au dire de ces derniers qui sont de fort savantes gens, les Belges, si tant est qu'ils existent, au sens strictement biologique du mot, ne seraient, à proprement parler, qu'une variété de singes. Ce n'est pas ce qu'on appelle une nation, c'est tout au plus une espèce zoologique, assez curieuse en soi, totalement dépourvue de conscience et de responsabilité morale, et douée du dangereux instinct de l'imitation. Les Belges imitent ce que nous autres, Français, qui avons tout inventé, faisons ou rêvons de faire. Non seulement ils imitent, mais ils contrefont; non seulement ils contrefont, mais ils précontrefont. Ils font, si j'ose m'exprimer ainsi, de la contrefaçon préventive. C'est par là que ces animaux — les Belges me pardonnent ce terme scientifique ! — se montrent réels et redoutables, en tant que singes, et parfaitement irréels et négligeables, en tant qu'hommes.

« Aussi, à propos de *la Princesse Maleine*, qu'avais-je besoin de crier au chef-d'œuvre ? Sans doute, *la Princesse Maleine* est un chef-d'œuvre. Mais pourquoi est-elle un chef-d'œuvre, cette fâcheuse *Princesse Maleine* qui semble, au premier abord, nous arriver de Belgique, de cette Belgique idéale qui n'existe probablement pas? Parce que cinquante jeunes, cent jeunes, tous les jeunes se disposaient à la concevoir, quand M. Maurice Maeterlinck eut l'étrange audace de la publier. Avec ces façons-là, qui sont façons belges ordinaires, il n'est plus de littérature possible. Et mieux vaudrait vendre des saumures, surtout si des écrivains français, impolitiques ou malintentionnés, se mettent à soutenir cet insoutenable paradoxe qu'il existe sur le globe terrestre une Belgique, dans cette Belgique, des Belges, et, parmi ces Belges, des poètes, et des poètes de talent !... Où donc avais-je la tête, quand me vint cette lubie?

« Donc, je ne demanderais pas mieux de faire amende honorable et, pour rentrer en grâce auprès des jeunes de mon pays, je serais assez décidé à biffer, publiquement, d'un trait de plume — qu'est-ce que cela me coûterait? — et la Belgique, et les Belges. La chose est facile. Mais — telle est la tournure inquiète de mon esprit — j'y ai quelques scrupules. Au fond du révolté que je suis, il y a un réactionnaire timide qui sommeille. Je ne puis pas oublier, tout à fait, ce que j'ai appris autrefois, ce que j'ai vu, ce qui m'a ému, ce qui m'a charmé. Bruxelles, Anvers, Bruges, Liége, Gand, toutes ces merveilles où dort tout un passé de gloire, où rayonne encore l'âme éternelle

et protectrice de tant de génies ; les Van Eyck, les Rubens, les Van Dyck, etc., comment admettre que tout cela n'est qu'un rêve, ou qu'une blague de M. Camille Lemonnier? Comment admettre aussi que les Belges, si hospitaliers, si passionnés d'art, les premiers toujours à bravement accueillir nos œuvres libres, à les défendre contre les routines de la critique asservie ou indifférente, les premiers à les arracher de l'ombre où, chez nous, tout conspire, tout s'acharne à les ensevelir, les premiers à les acclamer, à les réaliser, dans leur forme vivante, comment admettre que ces Belges ne sont que des singes, ou qu'ils ne sont pas?

« Que diraient M. Léon Cladel, M. Emile Bergerat, M. Chabrier, M. Reyer? Que diraient tous les refusés du théâtre, des librairies, des expositions officielles, tous les pas-de-chance qui ont trouvé là, pour leurs œuvres méprisées de nous, insultées par nous, un asile fraternel et sûr? Que dirait l'ombre de Villiers, ce pauvre et grand Villiers, que nous avons laissé mourir de faim, et qui put entrevoir, aux dernières années de sa vie, en cette vaine Belgique, où l'on entoura de respect sa douloureuse pauvreté, ce qu'aurait été la gloire due à son exceptionnel génie, par nous méconnu ou nié? Que dirait M. Stéphane Mallarmé qui, hier encore, faisait entendre son éloquente et si fidèle parole à ces Belges, qui non seulement ne ricanaient pas, mais le comprenaient, ravis de la noblesse de ce haut et rare et exquis esprit, tant de fois raillé par les plaisantins de la chronique, incapables de concevoir qu'il y ait tant d'art dans un cerveau, tant de simplicité dans une âme? Où donc a-t-on mieux fêté qu'en Belgique les inimitables œuvres de ces êtres de luxe, Huysmans, le fastueux et dégoûté chercheur des au-delà ; Verlaine, le douloureux vagabond de la pitié humaine ; Laforgue, qui sut faire battre, dans ses phrases, le songe ailé des âmes invisibles et donner aux mots ce murmure et ce frisson des choses que seuls entendent, que seuls sentent les précoces élus de la mort?

« Et si la Belgique, au contraire, était la terre unique où ceux-là d'entre nous, abreuvés d'amertumes, écœurés d'injustices, lassés des luttes stériles et sans espoir, ont eu cette joie si délicieuse et si grave de se savoir enfin compris, de se sentir enfin aimés? C'est que je me souviens de Villiers, lorsqu'il revint de son dernier voyage en Belgique. Il était tout transfiguré. Lui, connu chez lui de quelques amis et de quelques artistes seulement, il s'étonnait, avec cette outrance naïve qui le rendait si touchant, d'avoir rencontré, là-bas, tant de gens familiers avec son œuvre. Il fallait l'entendre raconter les incidents de cette promenade triomphale, les honneurs amicaux qui lui avaient été rendus, les marques de déférence qui s'attachaient, partout, à sa pauvre personne, jusqu'alors et si durement sevrée des caresses de la gloire, des douceurs mêmes de la louange. Cela lui avait redonné confiance. Il faisait des projets, des projets qu'il expliquait avec de grands gestes d'enfant. Et ce souvenir, qui fut, dans sa vie toute pleine de rêves avortés, comme une courte halte de bonheur, l'accompagna jusqu'à la mort.

« Ces souvenirs du passé, et ces souvenirs d'hier, me gênent pour dire tout le mal que pensent de la Belgique et des Belges certains jeunes, affamés de réclame, et qui s'imaginent qu'on les vole quand on parle d'autres écrivains qu'eux. Parler d'un Belge, c'est-à-dire de quelqu'un qui se sert de la même langue qu'eux, dont les livres peuvent s'étaler aux mêmes devantures à côté des leurs, n'est-ce pas une odieuse trahison? Et puis, quand je n'aurais, pour me défendre contre cette tentation, qui ne me tente pas, d'ailleurs, que la reconnaissance intellectuelle que je dois à M. Maurice Maeterlinck, cela suffirait à arrêter ma plume. En citant, l'autre jour, quelques extraits admirables des *Serres chaudes* et de *la Princesse Maleine*, je n'avais pas lu *les Aveugles*, qui viennent de paraître récemment. Et ces *Aveugles*, ces merveilleux *Aveugles*, ont encore fortifié mon enthousiasme pour ce jeune poète, qui est véritablement le poète de ce temps, qui m'a révélé le plus de choses de l'âme, et en qui s'incarnent, le plus puissamment, le génie de sentir la douleur humaine, et l'art de la rendre dans

son infini de beauté triste et de tendre pitié.

« Et puis, et puis, il y autre chose.

« Les jeunes—certains jeunes— les jeunes dont je parle, me font rire avec les œuvres qu'ils promettent toujours et qu'ils ne donnent jamais. Ils me font rire avec leurs journaux et leurs revues, leurs manifestes et leurs programmes. A les entendre, ils vont tout révolutionner. Assez des vieux arts morts et des vieilles littératures pourries ! Du nouveau ! du nouveau ! De l'inaccessible, de l'inétreignable, de l'inexprimé ! Et toute cette belle ardeur, tout ce bruyant tapage se réduisent à ceci : appeler : « pied plat » M. Edouard Noël, qui leur refuse des billets de faveur pour l'Opéra-Comique. « Sus à M. Edouard Noël ! » tel est le cri de guerre. Et ils s'étonnent que le public indifférent ne se demande pas : « Mais qui est donc ce M. Edouard Noël, par qui la littérature est serve, et qui est un si fâcheux empêchement à l'évolution de l'art nouveau? Et quand donc sera-t-il écrabouillé définitivement? »

« Ces jeunes-là me feraient presque aimer les vieux Sarcey.

« Octave Mirbeau. »

Nous serions plus cruels que les rois du Dahomey si nous ajoutions un mot à l'adresse de la douce marquise.

C'est la marquise elle-même qui, violemment enrhumée par le vent qui vient de Paris, se met à se moucher *coram populo :*

« Il est vrai, tout en signalant l'éloge décerné à l'auteur de *la Princesse Maleine*, tout en aidant dans la mesure de notre inintelligence à sa notoriété si vigoureusement lancée par M. Mirbeau, nous avons formulé une vague réserve. Et aussitôt l'on a vu des bonshommes de lettres nous prendre à partie, et, se drapant dans la gloire toute neuve de M. Maurice Maeterlinck, comme s'ils étaient tous ensemble les auteurs *de la Princesse Maleine*, nous dénoncer à la vindicte publique. »

O cette maladresse, marquise! Vous parlez comme si les rédacteurs de *l'Indépendance* étaient tous ensemble les auteurs de l'article de M. Mirbeau?

Cette excellente marquise ne peut nous pardonner d'être arrivée après M. Mirbeau. Elle a tort de nous en vouloir. La cave était là. Madame n'avait qu'à y descendre : elle aurait trouvé M. Maeterlinck.

Ce n'est pas tout : *le Soir* s'étant un peu amusé de la déconvenue de *l'Indépendance*, la douce marquise s'est vengée, — spirituellement — en accusant, nous ne savons quel rédacteur du *Soir* d'être un raté et d'avoir voulu entrer à *l'Indépendance*.

Cette fleur de polémique belge nous a paru mériter les honneurs de notre herbier.

M. Edmond Cattier, le critique de *la Gazette* a rendu compte de *la Princesse Maleine* (2e édition) sans éreinter *la Jeune Belgique*.

C'est incroyable.

Et l'article de M. Cattier est excellent, à preuve le passage que voici :

« L'analogie entre Shakespeare et M. Maeterlinck me paraît assez lointaine. Elle ne réside guère que dans la sobriété d'indications du livret. Au demeurant, il y a un monde entre eux; Shakespeare est Renaissance; M. Maeterlinck est Moyen-Age; il a horreur des ornements inutiles; il est aussi économe de mots que les architectes gothiques l'étaient de pierres et de briques; son drame est construit, sans en avoir l'air, avec une précision mathématique; rien n'y sert à rien; on n'y trouve pas une phrase qui ne contribue à l'effet général; sous les apparences d'une fantaisie échevelée, il cache de savants calculs psychologiques, un art profondément rationnel : telles ces cathédrales qui n'ont paru, pendant longtemps, que dentelles et broderies, produits d'une imagination débridée, et dont on ne peut cependant, tant elles sont savamment conçues, enlever la moindre colonnette sans compromettre toute leur stabilité. »

La Chronique, ayant reproduit, fort aima-

blement, notre article intitulé « la Nouvelle Croisade », nous sommes très étonné de lire dans ce journal hospitalier la note discourtoise et inconvenante que voici :

« Nous espérons bien qu'un directeur se soumettra aux principes de l'auteur de *la Princesse Maleine;* nous espérons même que sans se laisser aller jusqu'à la grange et les tréteaux, l'Alcazar, où le directeur du *Soir* a tout à dire, ouvrira larges ses portes hospitalières au Shakespeare gantois. »

La Princesse Maleine au Café-Concert. C'est charmant, et d'un goût?... Quel est l'onagre qui a commis cette onagrerie?



M. Maurice Barrès, interviewé par *la Nation*, à propos des relations franco-belges, à répondu par la déclaration que voici :

« Permettez-moi, toutefois, de laisser le soin de vous parler politique à des hommes qui auront plus d'autorité. Si nous parlons de vos écrivains contemporains, nous tombons en pleine bataille. Vous avez dix revues uniquement ardentes pour les choses d'art : *l'Art moderne*, *la Jeune Belgique*, *la Wallonie*, *la Pléiade*, *la Revue belge* (nous pourrions continuer encore). On les exalte et on les dédaigne, du moins il est fort difficile de les ignorer. Nous sommes tous d'accord que M. Camille Lemonnier a écrit de beaux livres. Entre divers ouvrages du même écrivain, je préfère sans comparaison *Thérèse Monique*, que lui-même dédaignerait peut-être. Ces brusques tournants dans la carrière d'un même écrivain, comme l'irascibilité de ces revues de poètes, prouvent une forte intensité de vie intellectuelle.

« *La Société Nouvelle* et votre monde socialiste ont une attitude bien particulière. Il est certain que des penseurs comme M. de Laveleye ont conquis la haute estime de toute l'Europe.

« Vous avez une merveilleuse vigueur de pensées et une vigueur toute belge. Comment ne vous aimerions-nous pas, nous autres Français, qui retrouvons chez vous notre grande culture, avec des différences d'appropriation au milieu ?

« Nous vous aimons surtout quand vous êtes Belges, car nous n'avons pas cessé de souhaiter une forte décentralisation de la pensée française, devenue trop uniquement parisienne.

« Permettez-moi d'oublier les frontières politiques pour ne voir que la géographie intellectuelle de l'Europe, et de dire que vous faites de l'excellente décentralisation française. De mon point de vue de Français, j'y vois un honneur pour la France, comme de votre point de vue belge vous devez trouver là un témoignage de l'excellente énergie de la nation et du sol belges. Vous nous faites voir un aspect particulier de notre pensée, comme le Genevois Rousseau est indispensable à l'intégralité de la pensée française.

« Vos penseurs et écrivains font partie de notre courant intellectuel. Vous profitez de nous, nous profitons de vous : nous sommes des associés. Et il ne peut y avoir entre les deux pays que des sentiments de haute estime et d'affection qui unissent des collaborateurs. »



Enfin, voici le bouquet.

Le petit Gramadoch, de *la Nation*, tout en accordant « quelque attention » à *la Princesse Maleine*, est fort mécontent des « jeunes hommes de lettres qui affectent de mépriser l'appréciation du public et d'écrire seulement pour les quatre ou cinq éphèbes qui prétendent concentrer dans leur cénacle la sélection de l'esprit artistique de l'humanité ».

Gramadoch déplore que les écrivains belges semblent ignorer son existence, et se plaint de ne pas recevoir leurs œuvres. Il prétend avoir été abîmé parce qu'il n'a pas signalé *la Princesse Maleine*, et maudit l'injustice d'on ne sait quels accusateurs.

Gramadoch exagère Gramadoch. Nous ignorons si les écrivains belges lui envoient ou ne lui envoient pas leurs livres, mais ce qui est certain c'est que personne, à Paris ni à Bruxelles, ne lui a reproché son silence.

Quant à *la Jeune Belgique*, justement émue par l'article de *la Nation*, elle s'est

réunie d'urgence et a nommé Gramadoch éphèbe du premier degré.

L'incident soulevé par les *Entretiens politiques et littéraires* nous a valu de précieux témoignages de sympathie de la part de nos collaborateurs français. *La Jeune Belgique* les remercie profondément.

Le lendemain de son article : « Une nouvelle croisade », *la Jeune Belgique* a reçu le télégramme suivant de M. Antoine, directeur du Théâtre-Libre :

« Je proteste énergiquement en ce qui concerne le Théâtre-Libre. A l'heure où votre article paraissait, je venais de recevoir une pièce de Camille Lemonnier, demandez-lui en quels termes. Civilités.

« ANTOINE. »

La protestation de M. Antoine est d'autant plus significative que nous ne l'avions pas mis en cause.

Pour clore l'incident Maeterlinck, *la Jeune Belgique* remercie à la ronde, et avec impartialité, la presse qui la soutient et celle qui l'attaque. Et au revoir!

Le *Journal de Bruxelles* a publié sous ce titre « nos Poètes dramaturges », une intéressante étude sur Charles Van Lerberghe, Maurice Maeterlinck et Albert Giraud.

Notre collaborateur, M. Georges Kaïser, est toujours en proie à la nona. Les médecins ne dissimulent pas leurs inquiétudes. Ils craignent que la catalepsie ne gagne les extrémités.

Pour paraître en octobre, chez Lacomblez, *Contes de mon village*, par Louis Delattre, un volume petit in-18 sur vélin blanc, tiré à 150 exemplaires, avec une introduction de Georges Eekhoud. Prix : 3 francs.

Le théâtre de la Monnaie, depuis la réouverture, nous sert des *Faust*, des *Huguenots*, des *Esclarmonde*, des *Dragons de Villars* et des *Mignon*. Cette constatation suffit. Un seul début intéressant : celui de Mlle Nardi. A bientôt *Siegfried*, si M. Wilder ne dévore pas M. Servais.

Albert Giraud annonce qu'il ne f...ra plus rien jusqu'à la fin de l'année.

A TRAVERS LES REVUES : Dans *la Revue indépendante*, septembre, un conte remarquable, d'allure sobre et grande, signé du nom de notre collaborateur Bernard Lazare : *La Rédemption d'Ahasverus*.

Les sourds entendront-ils, enfin, l'appel de *l'Art moderne* proclamant à propos de « l'événement Maeterlinck », le mouvement artistique de ces dernières années en Belgique?

Dans *la France moderne*, une protestation vigoureuse de P. Marius André, dont ceci :

« Quelle que soit notre admiration pour M. Paul Adam, nous ne pouvons nous joindre à sa croisade contre l'esprit belge; nous nous refusons à croire que « Camille Lemonnier est un composé de Oscar Méténier et de Peyrelune »; nous nous refusons à croire que « les écrivains belges sont les reflets des écrivains français », car jamais écrivain français n'a écrit *l'Intruse*, de Maurice Maeterlinck.

« Quant à M. Rodolphe Darzens (1), un autre ennemi des Belges — nous ne lui concédons que le droit de se taire.

« En cette querelle franco-belge, qui a pris des proportions diplomatiques et dont tous les quotidiens de Bruxelles se sont offusqués, nous ne pouvons, raisonnablement, prendre partie pour les sottises de nos compatriotes.

« Que nos confrères belges, *la Jeune Belgique*, *la Pléiade*, *la Wallonie*, *la Chronique*, etc., reçoivent donc de *la France*

(1) A lire, dans *la Jeune Belgique*, la lettre rectificative de M. Rodolphe Darzens.

Moderne les plus vifs témoignages de sympathie. »



Pour clore une polémique, après avoir reproduit une lettre d'un ami *non littérateur* qui profite de sa signature : « un admirateur de *la Princesse Maleine* » pour dire des choses peu agréables à Maurice Maeterlinck et aux autres, *les Entretiens littéraires et politiques* mettent loyalement, en regard, notre article du mois dernier, *Une nouvelle croisade* et terminent par la note suivante, dont nous remercions sincèrement l'auteur :

« Il est regrettable que l'article, semi-humoristique, de notre ami Paul Adam, coïncidant avec la divulgation de notes par trop stupides de Baudelaire, ait pu prêter à croire à je ne sais quelles « coalitions immorales » — cet incident aura servi, toutefois, par une naturelle réaction, le bon renom de nos amis de Bruxelles, de Liége, de Gand. C'est un grand bien pour fort peu d'ennui. »



Dans *la Plume*, un nouvel article de Bloy : *Cabanon de Prométhée*. L'auteur, d'*un Brelan d'excommuniés*, consacre une longue étude à un livre prodigieux publié en Belgique, en 1869, et dont la *Jeune Belgique* publia des fragments, il y a quelques années.

Il s'agit des *Chants de Maldoror*, par le comte de Lautréamont. On se rappelle qu'après l'envoi, par nous, en France, de cette œuvre extraordinaire, Léon Bloy y consacra quelques lignes dans son *Désespéré*. La voix du grand écrivain fera-t-elle enfin sortir de l'ombre ce livre dont la place est marquée à côté des poèmes les plus beaux. Ici, en Belgique, nous n'avons pu que le faire connaître des rares et purs artistes qui nous secondent; peut-être à Paris, où Léon Bloy en a voulu être le parrain, sera-t-il accueilli plus favorablement? N'importe! le fier écrivain du *Désespéré* était seul digne de présenter ce livre et nous l'en remercions.



Notre mage ordinaire Léon Dardenne dévoilera, dans notre prochain numéro, la dernière œuvre de son confrère Joséphin Péladan.



A vendre, chez Mme Ve Monnom, 32, rue de l'Industrie, des cartes de visite d'occasion.



Nous avons fait erreur en annonçant dans un de nos précédents numéros *la Désespérée* de Léon Bloy; c'est *la Prostituée* qu'il faut lire. Annonçons aussi *Belluaires et Porchers*, et *Christophe Colomb devant les taureaux* dont les dernières épreuves viennent d'être corrigées.

Les quelques réflexions douces-amères de *la Wallonie*, au sujet de *la Jeune Belgique*, lui ont mérité cette réplique de *l'Art moderne* : « Quelle drôle de chose que cette perpétuelle querelle pour savoir « qui est à la tête du mouvement d'art en Belgique ».

Voilà qui est bien dit. Quant à nous, qui avions adressé à *la Wallonie* nos sentiments de sympathie pour la lutte qu'elle avait soutenue avec nous en faveur de l'art en Belgique et qui regrettions une désertion, — pensions-nous — il ne nous reste plus qu'à les retirer, puisqu'elle s'en froisse. Mais que tout cela doit faire sourire nos voisins! Alors que tous les efforts devraient être combinés pour une seule action, voici qu'une consœur nerveuse criaille à propos même d'éloges que nous lui adressons, comme si on lui avait marché sur les petons. C'est ridicule tout cela.

La Wallonie veut avoir la première place; qu'à cela ne tienne! Nous satisferons son caprice d'enfant gâté. C'est donc entendu : elle est à la tête du mouvement en Belgique. Pour nous, qui concevons l'art au dessus de toutes les réclames d'écoles et de tous les manifestes littéraires, nous continuerons à accueillir tous les écrivains de talent sans leur demander compte de leurs opinions.



Notre ami Maubel a reçu les remerciements de M. Méténier avec un mot aimable expliquant la coïncidence dont nous avons parlé. M. Méténier a pris son sujet dans la vie. « Notre malheur, dit-il, est que nous n'avons pas d'imagination ».

Possible!

A ajouter au compte-rendu du Salon : quelques belles eaux-fortes de Mme Jules Destrée-Danse, d'après Degroux, rendant très bien l'impression de l'original et exécutées fort savamment. Remarqué aussi les Chimères qui illustrèrent l'œuvre de notre collaborateur Jules Destrée.

Nous avons reçu de notre jeune compositeur Xavier Carlier une charmante mélodie dont titre : *Clair de lune.*

La Princesse Maleine étant totalement épuisée, l'éditeur Lacomblez vient de faire paraître une troisième édition du drame de notre collaborateur; celle-ci sur très beau vélin à fr. 3-50.

Chez le même éditeur :

Les Serres chaudes, nouvelle édition à 3 francs.

Les Aveugles, nouvelle édition à 3 francs.

L'Appel des voix, par Ch. Sluyts.

A ton tour, m'sieu Charles!

Il a rabâché cette fois, et là, comme il faut. Il y avait longtemps! on ne s'amusait plus à *la Jeune Belgique,* Charles faisait le mort, la marmotte, quoi! Il se contentait tout bêtement d'être l'ami de Loise. C'était pas drôle. On eût dit qu'il avait réprimé sa féconde imagination le représentant déjà décoré, professeur à une Université, académicien peut-être. « Hé! hé! On ne sait jamais; il y en a d'autres encore plus gâteux ». Enfin, le R. P. vieillissait; que voulez-vous! On ne peut pas être tous les jours l'hôte prévenant d'un M. et Mme Silvestre, couple heureux dont la joie trouvée dans les saints principes rajeunissait m'sieu Charles, l'exaltait, l'épanouissait. Mais à peine l'a-t-on représenté sur les tréteaux de Louvain pourfendant avec rage *la Jeune Belgique,* qu'il sent réveiller son ardeur, saisit sa plus belle lance et voilà mon Don Quichotte en route. Quelle vigueur! on ne l'aurait jamais cru. A son âge! Ce n'est plus un homme, c'est un lion blessé, un diable dans l'eau bénite. A nous! Il nous a tués! nous laissons le soin de notre vengeance à nos descendants, c'est notre dernière recommandation.

M. Firmin Van den Bosch, attaqué, lui aussi, par le suave pion de Louvain, à propos de sa brochure sur Max Waller, se donne la peine de lui répondre dans l'*Impartial.* Comme on a parlé beaucoup dans ces derniers temps de *la Jeune Belgique* et du mouvement littéraire, m'sieu Charles a cru le moment propice de se tailler une belle réclame. A la place du jeune écrivain gantois nous l'eussions tout simplement déposé contre un mur.

Le 20 octobre et jours suivants aura lieu, chez E. Deman, la vente de la bibliothèque de feu M. Renier Chalon. Des livres de toute beauté, des raretés bibliographiques, des éditions curieuses, comprenant les arts, les sciences, les lettres, les philosophies formaient cette remarquable collection complétée par une suite d'estampes précieuses et de manuscrits originaux. Notons au hasard des exemplaires presqu'uniques comme *le Mirouer des pêcheurs,* un livre de Treitzaurwein, illustré de grandes figures sur bois par Hans Burgmair, etc. Nous trouvons aussi le fameux *Catalogue d'une très riche mais peu nombreuse collection de livres* de feu M. le comte de Fortsas, qui fit accourir à Bruxelles tout ce que le monde contient de bibliophiles et qui n'était autre qu'une joyeuse fumisterie de Renier Chalon.

Nous invitons nos amis et nos abonnés qui ne recevraient pas régulièrement *la Jeune Belgique* à le faire savoir au plus tôt à la Direction.

En vente chez l'éditeur EDMOND DEMAN, rue d'Arenberg, à Bruxelles :

La Damnation de l'Artiste

PAR IWAN GILKIN

Prix : 15 francs.

VIENT DE PARAITRE

chez CHARLES VOS, éditeur, rue des Paroissiens, Bruxelles :

MAXIME

A CHIMERICAL TALE

par ARNOLD GOFFIN

Prix : Japon, fr. 12-00. — Hollande, fr. 5-00. — Vélin teinté, fr. 3-50.

Vient de paraître, chez ALBERT SAVINE, 12, rue des Pyramides, Paris :

MIETTE

par HENRY MAUBEL

Prix : Fr. 2-50.

Vient de paraître chez LÉON VANIER, Paris :

L'AME DES CHOSES

RECUEIL DE POÈMES EN PROSE

par HECTOR CHAINAYE

Prix : 2 francs.

Viennent de paraître chez l'éditeur LACOMBLEZ, 33, rue des Paroissiens :

LES AVEUGLES

par MAURICE MAETERLINCK

150 exemplaires sur papier vergé, à 3 francs.

LES FLAIREURS

par CHARLES VAN LERBERGHE

125 exemplaires sur papier vergé, à 1 franc.
25 id. sur Hollande, à 2 francs.

IMPRESSIONS D'ART, par EUGÈNE DEMOLDER, chez Madame Ve Monnom.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE. Abonnement 1 an : 10 francs. Administration générale : 18, rue d'Edimbourg, Bruxelles.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris.

Un numéro **20** centimes, abonnement (3 mois) **17** francs; en vente partout.

ŒUVRES DE NOS COLLABORATEURS

Charles Buet	La Princesse Gisèle.
Hector Chainaye . . .	L'Ame des choses, chez Vanier, Paris.
Eugène Demolder . . .	Impressions d'art, chez Mme Ve Monnom, Bruxelles.
Maurice Desombiaux . .	Les Chants des Jours lointains, Bruxelles.
Jules Destrée	Lettres à Jeanne.
—	Les Chimères.
—	Transpositions japonaises.
Henri de Régnier . . .	Les Lendemains (épuisé), chez Vanier, Paris.
—	Apaisement — —
—	Sites — —
—	Episodes — —
—	Poèmes anciens et romanesques, Comptoir d'éditions, Paris.
Georges Eekhoud . . .	Kees Doorik, 2 vol., chez Kistemaekers, Bruxelles.
—	Kermesses, 1 vol., — —
—	Les Milices de Saint-François, chez Monnom.
—	Nouvelles Kermesses, —
—	La Nouvelle Carthage, chez Kistemaekers.
André Fontainas . . .	Le Sang des fleurs, chez Monnom.
Iwan Gilkin.	La Damnation de l'artiste, chez Deman, à Bruxelles.
Albert Giraud	Pierrot lunaire, chez Lemerre.
—	Hors du Siècle, chez Vanier.
—	Pierrot Narcisse (épuisé).
Arnold Goffin	Journal d'André, chez Moens, Bruxelles.
—	Delzire Moris. — —
—	Impressions et Sensations, chez Vanier.
—	Maxime, chez Ch. Vos, Bruxelles.
J.-K. Huysmans. . . .	La Bièvre, chez Genonceaux, Paris.
Camille Lemonnier. . .	Le Possédé.
Grégoire le Roy . . .	Mon Cœur pleure d'autrefois, chez Monnom.
Maurice Maeterlinck. .	Les Serres chaudes, chez Lacomblez, Bruxelles.
—	La Princesse Maleine, — —
—	Les Aveugles, — —
Stéphane Mallarmé . .	Poèmes d'Edgar Poe, chez Deman.
—	Poèmes (épuisé).
—	Villiers de l'Isle-Adam, chez Bailly, Paris.
—	Pages (à paraître), chez Deman.
Henry Maubel	Une Mesure pour rien, chez Monnom.
—	Miette, chez Savine, Paris.
Francis Nautet . . .	Notes sur la littérature, chez Savine.
Fernand Severin . . .	Le Lys, chez Lacomblez.
James Vandrunen . . .	Carnets de voyage (hors commerce).
Francis Vielé-Griffin .	Cueille d'avril, chez Vanier.
—	Les Cygnes, —
—	Ancœus, —
—	Joies, chez Tresse et Stock, Paris.
Charles Van Lerberghe .	Les Flaireurs, chez Lacomblez.
Paul Verlaine	Parallèlement.
—	Dédicaces.
Emile Verhaeren . . .	Les Flamandes.
—	Les Moines.
—	Les Soirs, chez Deman.
—	Les Débâcles, —
—	Les Flambeaux noirs (à paraître).
Max Waller	La Vie bête.
—	L'Amour fantasque.
—	Le Baiser.
—	Lysiane de Lysias.
—	Flûte à Siebel (vers) (à paraître).

Bruxelles. — Imprimerie Ve Monnom, 32, rue de l'Industrie.

Novembre 1890. TOME IX — N° 11 10me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE:

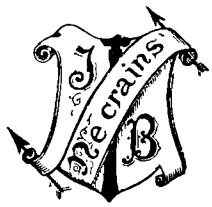
Le Dixième Anniversaire de la Fondation de « La Jeune Belgique »	LA JEUNE BELGIQUE.
Assomption	PAUL VERLAINE.
Laissons une heure mourir.	FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.
L'impératrice Félise	ANDRÉ FONTAINAS.
Madeleine	ALBER JHOUNEY.
Jardin d'amour	VALÈRE GILLE.
Album à Toto.	TOTO.
Chronique littéraire :	
La Sonate à Kreutzer	F. S.
Chronique artistique :	
Au Palais du Cinquantenaire	F. S.
Chronique musicale :	
Le Concert Lamoureux	INTÉRIM.
Memento.	NEMO.

RÉDACTION
55, BOULEVARD D'ANDERLECHT, BRUXELLES.

PRIX DU NUMÉRO
Fr. 0-75

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens.
PARIS
LIBRAIRIE DE *l'Art Indépendant*
11, rue de la Chaussée d'Antin
—
1890

BELGIQUE JEUNE LA NE CRAINS



NE CRAINS LA JEUNE BELGIQUE

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : VALÈRE GILLE.

Rédaction : 55, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

BOITE AUX LETTRES.

86. — C'est par erreur que nous avons annoncé la nomination d'André Fontainas comme directeur de *la Jeune Belgique* à Paris; c'est au Tonkin qu'il faut lire. Nos correspondants de l'Extrême-Orient sont donc priés de lui adresser toutes leurs communications.

87. — V. D. Pas de blague, n'est-ce pas? Vos vers sont idiots; prière de ne plus vous faire passer pour *Gramadoch*.

88. — O. COLSON, Liége. Vous trouverez encore quelques exemplaires des *Chants de Maldoror* chez Lacomblez, 33, rue des Paroissiens, à Bruxelles, au prix de fr. 3-50. Bien à vous.

89. — FRANZ RUTY, Mons. Mille choses aimables pour votre charmante lettre; mais vos vers!

Pas une étoile chère
Perlant au front du soir;
Pas un souffle sur terre
Où mon rêve s'asseoir!

En voilà un bizarre siège pour un rêve! Vous nous avez fait parvenir des vers meilleurs que ceux-ci; puis ce *front du soir!* Auriez-vous, peut-être, assisté à l'inauguration de la fontaine publique élevée à la mémoire de Lamartine?

90. — BAYOT (JOSÉPH) Baille aux corneilles, mon vieux; panse tes nostalgies de Maredsous, laisse verdir ta redingote dans la cité carolingienne, mais laisse Maleine dormir son grand sommeil.

91. — AUGUSTE MEULEMANS, Paris. Malheureusement ceci ne cadre pas avec notre revue; ensuite, si nous ne nous trompons, cette biographie a déjà paru. Mille regrets.

92. — JEAN JULLIEN, Paris. Recevons à l'instant *l'Echéance*. Compte-rendu au prochain numéro.

93. — ALFRED LAVACHERY. Sommes forcés de remettre en décembre le splendide volume que vous avez fait parvenir à *la Jeune Belgique*.

Félicitations dès aujourd'hui et remerciements pour les *Contes et Nouvelles*.

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 33, rue des Paroissiens, chez Rozez, et à l'Office de Publicité.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée d'Antin.

Le Dixième Anniversaire

DE LA FONDATION DE « LA JEUNE BELGIQUE »

La Jeune Belgique va bientôt accomplir sa dixième année. Il nous vient une certaine fierté, lorsque, regardant en arrière, nous voyons tout le chemin parcouru et tous les obstacles surmontés; il nous a fallu beaucoup d'enthousiasme, beaucoup d'énergie, beaucoup de foi dans l'œuvre que nous avions entreprise. Malgré l'hostilité envieuse des uns, le dédain et le silence des autres, nous avons gravi la route de l'art sans faiblesse, sans avoir jamais songé un instant à rendre notre plume à la garnison décrépite qui se barricadait vainement derrière la souveraine routine. Des concessions, jamais nous n'en avons faites; le drapeau de guerre de *la Jeune Belgique* ne s'est jamais changé en drapeau parlementaire; il ne s'est jamais courbé devant l'ennemi. Certes, hautement nous pouvons le dire, il n'a aucune tache. Il y a encore sans doute des inconvertis; mais ceux-là même devront nous respecter lors-

qu'ils se représenteront une revue littéraire éclose dans une terre inhospitalière, sans appui d'aucune sorte, sans avoir une seule fois sollicité un secours déshonorant, fêter, plus forte que jamais, plus fière et plus ardente, la dixième année de sa fondation. Car nous savions parfaitement en nous révoltant contre les principes mécaniques d'un art qui n'était plus que le gagne-pain de quelques affamés non d'idéal mais d'or et de décorations, en brisant le vieux bric-à-brac poussiéreux des conventionnelles formules, en bousculant le grenier aux accessoires d'un théâtre de marionnettes, en chassant à grands coups de trique les marchands du Temple, quelles colères nous allions soulever ! On ne pique pas impunément de l'aiguillon les bœufs parqués. Mais taper ferme et fort, sans merci, c'était le plaisir de la lutte et cela raffermissait notre jeunesse et notre force. Et parfois, lorsque quelque ruminant impotent se jetait tête baissée parmi nous, nous eûmes quelque plaisir à le faire trébucher lourdement.

Nous attendons sans peur le jugement du public qui pense et qui lit. Sachant que le culte de l'art est toujours en rapport chez un peuple avec son développement intellectuel, nous avons voulu réveiller la Belgique de sa torpeur, lui rappeler l'antique héritage qu'elle détient. Par sa position géographique même, notre pays devra forcément reprendre la situation qu'il possédait autrefois, lorsque les Memling, les Van Eyck et toute l'école de la Renaissance fleurissaient parmi nous. Placé entre l'Angleterre, l'Allemagne et la France, il doit devenir le centre intellectuel du Nord où viendront se confondre les courants artistiques de ces trois grandes races. Nous croyons en l'avenir et c'est pour cela que nous luttons sans faiblesse. Alors qu'il nous était si facile d'abandonner, comme tant d'autres, une ville qui, confinée dans de mesquines discussions personnelles, sans une idée large et générale, nous rebutait, et d'aller vivre à Paris dans une libre et rayonnante atmosphère d'art, nous avons préféré nous laisser huer ou dédaigner par les pygmées dont la bêtise suffoquerait si on ne les dépassait de la tête. Ce sont eux qui étaient en

train de faire à la Belgique cette réputation jetée, il y a quelques jours encore, à la face de tous nos artistes par nos voisins. Et ceux, à Paris, qui prirent vivement notre défense, les Mirbeau, les Barrès, quels arguments firent-ils valoir? Ce furent NOUS, les Jeunes, qu'ils remercièrent d'avoir accueilli Cladel, Villiers, Mallarmé et tant d'autres, ce furent NOUS qu'ils félicitèrent d'avoir fondé des revues littéraires pleines d'audace, de publier des œuvres fortes et belles, de découvrir d'un coup d'œil les artistes véritables. Cette fois, la voix fière qui nous défendait — par delà les frontières — fut entendue; on écouta, peut-être un peu ironiquement, mais on écouta.

Ce beau rêve que nous rêvons depuis dix années : faire de la Belgique un centre intellectuel et artistique, faire affluer parmi nous les penseurs, les savants et les artistes, développer chez nous le goût des hautes études et l'éducation esthétique, nous le verrons réalisé. Qu'on ne nous accuse pas de rester indifférents à tout ce qui ne concerne pas la littérature; nous applaudissons à tous les efforts tentés pour relever notre pays et lui faire prendre la place qu'il devrait occuper en Europe. Mais forcément notre domaine est restreint. C'est l'Art dans toutes ses manifestations que nous voulons propager, l'Art qui ne peut, d'ailleurs, s'épanouir librement que là ou l'intelligence s'est le plus développée.

Il y a deux ans nous eûmes quelque espoir de voir notre capitale se placer définitivement au premier rang. Grâce à l'éducation musicale donnée avec tant d'énergie et de persévérance par un homme de la plus haute compétence, qu'ici nous voulons publiquement remercier, Joseph Dupont, on a pu un instant croire que Bruxelles allait devenir le Bayreuth du nord. Après les représentations mémorables de *la Walkyrie*, on songea à donner la tétralogie complète. C'était faire de notre ville un lieu de pèlerinage; et certes, à ces représentations qui eussent dû être des solennités, nous eussions vu accourir tous nos voisins, les Anglais, les Hollandais, dont l'éducation musicale est si avancée, et les Français habitués déjà à venir entendre chez nous les œuvres que Paris leur

refuse. Nous pensions avoir notre Weimar où dans une puissante émulation, tous les artistes auraient tenté, pleins de confiance, de vaincre la Chimère. Ceux qui auraient dû voir dans cette tentative la rénovation artistique du pays en firent une question personnelle, ceux qui, par leur position, auraient dû faire triompher cette œuvre nationale continuèrent leur basse besogne, déjà oubliée aujourd'hui.

Ils n'ont donc jamais songé que leur repoussante personne, que leurs actes, plus repoussants, si c'est possible, sont destinés au plus misérable oubli; ils n'ont jamais pensé, il est vrai, sans cela ils sauraient que, tandis que l'œuvre d'un artiste franchit les siècles et arrive jusqu'à nous, aussi vraie, aussi belle qu'il y a mille ans, tous leurs pareils sont rendus aux abîmes avec le dégoût de la plus hideuse pourriture.

C'est que l'Art crée hors du temps et de l'espace, et sait donner à tout ce qu'il touche un caractère d'éternité. Et voilà pourquoi l'Art est le plus beau et le plus vaste moyen d'expression.

Il y a un an, un homme sachant lire et écrire, de plus élu membre de la Chambre des représentants, osait réclamer contre l'Art en faveur de la grande voirie, s'écriant : « Je vis de bonne soupe et non de beau langage », et personne n'a songé à lui répliquer : « Les porcs aussi ».

Quant à nous, notre œuvre est là, sûre de l'avenir. Ces dix volumes de *la Jeune Belgique* resteront, comme la preuve de la renaissance artistique dans notre patrie.

Un instant nous avions cru dresser la liste de nos collaborateurs, ainsi que celle des livres publiés jusqu'à ce jour; mais la place nous ferait défaut. Elle est énorme la production littéraire de ces dernières années; que l'on jette seulement un regard sur le catalogue de notre éditeur Lacomblez. Cet élan ne s'arrêtera pas là ; annonçons déjà *le Livre* de Camille Lemonnier, *les Dernières Fêtes* d'Albert Giraud, *les Fusillés de Malines* de Georges Eekhoud, *les Flambeaux noirs* d'Emile Verhaeren, le deuxième cahier de vers d'Iwan Gilkin, *Contes de mon village* de Louis Delattre, *le Don de l'Enfance* de Fernand Severin, *Dans le Rêve* de Georges Destrée, etc.

Dix années viennent de s'écouler, dix années de luttes, de propagande; soyons prêts à recommencer, plus vaillamment. Depuis notre début, notre groupe s'est renforcé de nouvelles recrues, nous ne sommes plus seuls à faire la trouée; *l'Art Moderne, la Wallonie, la Pleïade* défendent la même cause. La partie est belle; avec de la persévérance nous triompherons.

Aujourd'hui, nous faisons appel à tous nos amis, A TOUS. Il faut que l'on entende le mot *Jeune Belgique* dans son sens le plus large, c'est-à-dire comprenant tous les artistes jeunes, pleins d'audace et de foi. C'est à ceux-là que nous demandons d'être des nôtres; réunissons toutes nos forces pour proclamer bien haut la vitalité de l'art nouveau en Belgique. A un banquet, qui sera une cordiale et franche réunion, nous vous prions d'assister, TOUS, dans la première quinzaine de janvier; la date exacte nous la ferons connaître sous peu. En attendant, AMIS, faites provision de gaieté et d'enthousiasmes.

LA JEUNE BELGIQUE.

La « Pléïade » et « la Jeune Belgique ».

Au moment de recommencer la lutte, nous reprenons de nouvelles forces. LA PLÉIADE qui fut dirigée avec tant de vaillance par Paul Lacomblez pendant deux années, nous tend la main fraternellement. Désormais nous ne ferons plus qu'une seule revue plus forte, plus jeune, plus entreprenante. Notre éditeur sera Paul Lacomblez. Dans notre beau projet de réunir à Bruxelles tous les artistes unis, il veut nous aider fièrement.

Déjà connu par ses successives éditions de LA PRINCESSE MALEINE et des AVEUGLES, il lancera à son tour LA JEUNE BELGIQUE, publiera nos livres, groupera les écrivains belges. Un éditeur nous manquait, le voici. Le mouvement artistique qui grandit si superbement aujourd'hui en notre pays, aura ainsi son centre, son point de cohésion. C'est à nous maintenant de travailler.

ASSOMPTION

L'autel bas s'orne de hautes mauves;
La soutane blanche est toute en fleurs;
A travers les pâles vitres jaunes
Le soleil se répand comme un fleuve.

On chante au graduel : FI-LI-A!
D'une voix si lentement joyeuse
Qu'il faudrait croire que c'est l'extase
D'à-jamais voir la Reine des cieux;

Le sermon du tremblotant vicaire
Est gentil plus que par un dimanche,
Qui dit que pour s'élever dans l'air
Faut être humble et de foi cordiale;

Il ajoute, le cher vieux bonhomme,
Que la gloire ultime est réservée,
Sur tous ceux qui vivent dans la pompe,
Aux pauvres d'esprit et de monnaie;

On sort de l'église après les vêpres
Pour la procession si touchante
Qui a nom du Vœu de Louis Treize :
C'est le cas de prier pour la France.

1890.

PAUL VERLAINE.

LAISSONS UNE HEURE MOURIR...

Laissons une heure mourir sans sonner
Le glas, monotone, enfin, de nos vies
Et le requiem des vieilles douleurs ;
D'autres viendront, par les sentes suivies,
Qui ne voudront savoir que nos baisers — les leurs —
Par le champ des épis et des bleuets en fleurs
Que l'amour éternel ne pourra moissonner
Et que nourrit le fleuve oublié des douleurs.

Retourne-toi vers tout ce Passé;
Vois, dans le crépuscule, là-bas :
Que vit-il encore des heures qui furent?
Vois : les lueurs de joie — et le reste, effacé
Sous l'ombre que stellent les bonheurs qui durent —
Jusqu'à nous rayonnantes de rires lilas
— Jusqu'à nous, hors de l'ombre des heures qui furent

La cendre de haine est un voile léger
Au firmament où la nuit descend ;
Le sang de nos cœurs en doux vin s'est changé
Que le Passé verse en l'or du couchant ;
Le rêve enfantin, en sa noblesse insigne,
Que tu nourris des soirs à tes lèvres d'alors,
Monte dans l'essor ébloui des grands cygnes
— Candeur irradiante en les ors;
Et voici la nuit idyllique descendre
Et l'or et la pourpre se tassent en cendre
Où les feux du couchant de nos désirs sont morts.

Que pleurions-nous? — notre amour est le même,
Ton âme est plus pâle et mon rêve plus beau —
Ah! qu'importe, vraiment, que le vent d'ouest sème
Derrière nous. la cendre du flambeau?

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

L'IMPÉRATRICE FÉLISE

La Mort, selon les Sauvages, est une grande femme fort belle, à laquelle il ne manque que le cœur.

FRANÇOIS-RENÉ, vicomte DE CHATEAUBRIAND.

I

Dans la haute cathèdre d'onyx, que des cabochons d'améthyste constellent, l'impérial vieillard est immobile, songeur. Les boucles étirées de sa longue barbe grise s'emmêlent à l'orfroi éteint de sa stole de pourpre ; sa tête au long visage exsangue, lourd de gros plis livides, se courbe sous la tiare de pierreries et d'or ; rarement ses paupières appesanties se lèvent sur des regards atones d'où l'étincelle vivante s'est à jamais échappée, et ses mains décharnées appuient à ses genoux le massif sceptre d'argent.

Il songe à la gloire de ses aïeux qui soumirent des nations sans nombre, qui établirent par la violence, et par la sagesse surent maintenir la suprématie de sa maison ; il songe aux nobles et grandes choses qu'ils ont accomplies, aux expéditions lointaines qui les ont enrichis, aux prospérités inespérées dont ils ont comblé leurs peuples, à leur prudence dans le gouvernement des Etats, à leur audace dans les guerres.

Il songe aussi à ce qu'il a fait, lui après eux, et à ce qu'il aurait dû faire. Depuis qu'il règne, les hordes pillardes ont envahi les frontières de son empire, saccageant et tuant partout sur leur passage, sans qu'il ait eu seulement la pensée de les combattre. En même temps, ses soldats, indisciplinés, à peine nourris, misérablement vêtus de haillons jamais renouvelés, pour vivre se transformaient en bandits, pendant que lui, dans les débauches stupides et les irrésolutions de sa chancelante volonté, laissait se lentement détruire la robuste ardeur native de son âme et de son corps. Peu à peu il en était venu à ne pouvoir soutenir un glaive en ses doigts débiles ; il n'avait plus l'énergie de s'informer de ce qui se passait autour de lui, et le nom de ses ministres lui était inconnu.

Tel, spectre perdu en des songeries incertaines, sans désir, sans presque de regrets parmi ses souvenirs, oublié de ses sujets, négligé de ses courtisans, méprisé de ses proches, il demeurait des semaines entières seul dans une salle souterraine, dont le mystère vague à travers l'opacité des vitraux s'éclairait

du frôlement furtif de quelque rayon. Ses eunuques et ses femmes qui régnaient à sa place ne connaissaient pour règle que l'inconstance de leur frivolité capricieuse ou de leurs sanglantes frénésies. Sans courage pour s'opposer à cette usurpation, il les laissait faire, indifférent, et même, lorsqu'il s'y croyait contraint, il souriait à leur démence.

Or, ce jour-là, depuis des heures et des heures dans sa cathèdre affaissé de la sorte et rêvassant au hasard, soudain il releva la tête, les yeux grands ouverts, attentif au bruit que faisaient dans l'ombre des pas qui se rapprochaient. Une femme jeune et d'une allure majestueuse. Sous son front un peu court, comme deux lacs d'azur et de ténèbres pailletés d'or, l'obscur velours de ses yeux profonds flamboyait; son nez droit, brusquement arrêté, frémissait de l'ardente palpitation de ses narines arrondies; sa bouche étroite, grasse, sensuelle, tendait des lèvres avides et rouges comme une grenade ouverte; ses épaules larges étincelaient, ferme duvet de marbre candide, et l'un de ses seins à découvert, bombé comme un bouclier, dardait la flamme rose de sa pointe plus délicate que la pulpe fraîche d'un fruit de soleil. Ses bras robustes étaient nus. Sa robe, faite d'un neigeux pennage de paons immaculés, semée de topazes et de béryls, par une agrafe opale fermée au dessus de l'épaule, glissait sur la poitrine, dont elle voilait une moitié, s'en venait presser la taille et en accusait la ployante sveltesse, puis en plis onduleux, s'épandait jusqu'à terre en une traîne bordée d'argent terne, tandis que tout du long, depuis la hanche fendue, elle s'ouvrait du côté droit au galbe impatient d'une harmonieuse jambe rattachée à son pied, frémissant oiseau à peine posé sur le haut patin de velours, par le gracile orgueil de sa cheville élégante. Triomphale, elle approchait du dynaste épuisé, et sur le jade transparent de son cou pareil à une tour, l'ombre bleue de sa royale chevelure se projetait.

C'était l'impératrice Félise, dont la beauté éblouissait l'univers. D'une parole de sa voix soyeuse, elle courbait le front des éphèbes et jetait l'affolement dans l'esprit des vieillards; d'un éclair de ses regards, elle les eût frappés à mort. L'empereur, trois années auparavant, l'avait remarquée parmi les servantes de son palais : comme il traversait une galerie de service, il entendit derrière lui une voix jeune railler avec gaillardise la stérilité de ses femmes. Furieux, il se retourna, prompt à châtier; mais la magnificence de Félise, qui froidement fixait sur lui ses larges yeux dédaigneux et impudents, le subjuga. Il fit de cette femme sa concubine, il lui donna rang parmi ses épouses, et, après quelques jours, au milieu de la pompe d'une cérémonie grandiose, publiquement il lui décernait le titre d'impératrice.

Elle avait su conserver son influence sur le cœur faible du vieillard, et ce fut elle-même qui parvint à le reléguer en l'exil de ses souvenirs, car elle voulait seule rester la maîtresse du palais et la dominatrice des nations.

Pour la première fois depuis l'époque où elle l'avait ainsi dépossédé de toute son autorité, elle se présentait devant lui durant le jour et lui parlait sans y être contrainte. Prosternée, ainsi qu'une suppliante elle tendait vers le thrône le calice pâle de ses mains enlacées.

« Maître, s'écriait-elle, pour quelle honte m'as-tu élevée à la suprême puissance ? Dois-je être la risée des envieux et des méchants? — Certes, jeune et ignorante, je me fusse résolue en mon âme à tous les sacrifices d'un futile honneur pour devenir ta préférée, pour me rendre digne d'être l'élue parmi tes épouses; j'étais éblouie par le vain mirage de ta splendeur! Et le jour où s'éveilla ton cher amour, où, grâce à ta bienveillante faveur, fleur souillée par la fange de mon rêve virginal, je m'épanouis à la vivifiante clarté de tes rayons, ce me fut un jour d'extase éperdue, et l'inespéré de mes naissantes félicités me faisait trembler du tremblement involontaire d'un ravissement céleste. Tu fis de moi la reine de ta fortune, la maîtresse sans contrôle de tes peuples, et j'ai connu l'amertume, hélas! de ma royauté. Mes désirs ignoraient les harcelants outrages qui, comme des chiens blessés, hurlent dans la nuit de leur scurrilité après l'astrale aurore des gloires qui surgissent. Oui! aujourd'hui encore, hier, toujours! de tes sujets, haineux et lâches, parmi les plus grands il s'en est trouvé pour insulter à la jeunesse de ma domination, et ceux-là sont si haut placés qu'il m'est interdit de les atteindre et de les frapper! Maître, ils m'ont poursuivie d'ironies glaçantes, ou, comme ils l'eussent fait d'une courtisane, du méprisant affront de leurs convoitises brutales. N'est-il pas temps que leur hardiesse soit enfin refrénée? Si j'acceptai naguère à ta décharge la fatigue des impériales obligations, si mon activité et la volonté de mon affection prudente rendirent à la lassitude de tes vieilles années le loisir des jouissances calmes qui leur étaient dues, pour seules assumer la lourde tâche de l'hégémonie, n'est-il pas juste que je puisse me défendre de mes ennemis comme des ennemis de l'empire, puisque les uns comme les autres rêvent d'anéantir sous leurs offenses ou leurs attaques, celle que tu as revêtue de ton amour et de l'éclatant prestige de ton pouvoir terrestre? Ne suis-je pas, de par ta volonté, la Pensée agissante de tes royaux désirs? Ne suis-je pas la force émanée et l'ardeur réfléchie de ta propre autorité? Accorde-moi de châtier les impudences et les dédains! Laisse-moi me venger, si je ne suis pas en droit de punir. Ecoute : pour m'assurer la possession de ce bonheur dont tu pensais m'avoir largement comblée, pour que renaisse la

sérénité nécessaire en mon âme agitée de confuses et bouillonnantes colères, il faut que tu ordonnes la suppression des railleurs et des impies. Mes bourreaux se chargeront d'inventer des tortures insolites et prodigieuses, et au milieu de souffrances suraiguës et savamment calculées mes victimes me verront insensible devant eux me dresser pour me rire de leurs douleurs et de leur sang répandu ! »

D'un bond sauvage elle s'était levée et rapprochée du monarque, si bien que la pointe nue de sa poitrine haletante lui effleurait presque le visage; lui, sentait ses lèvres convulsives s'humecter de la salive du désir; éperdu dans l'affolant tourbillon des parfums de son approche, ne pouvant supporter l'impérieux éclair de ses prunelles étincelantes, d'une voix mal affermie il lui répondit :

« Oui! tu es ma vie! tu es mon orgueil unique, mon souci et ma joie! O Félise, pourquoi supplier? Ignores-tu que tout ce qui sera fait par toi sera fait selon ma volonté? Frappe; mets à mort qui tu voudras : mes sujets, le plus humble et le plus puissant, tu es la maîtresse de leur vie, il n'en est pas dont l'existence ne t'appartienne. Ceux qui ont osé vouloir t'outrager sont les ennemis de l'Etat; qu'ils meurent! sont-ils de mes anciens amis? sont-ils les plus fidèles de mes serviteurs? il n'importe, tu te dois de les sacrifier. Et quand même ce serait le fils de ma tendresse, celui qu'en des temps meilleurs j'ai désigné au respect et à l'affection des nations pour recueillir, après ma mort et la tienne, la gloire de notre toute puissante royauté, ô ma Félise! bien que son rang dans la noblessse le fasse ton égal, il existe par mon caprice seulement : tu es la maîtresse de sa destinée; si tu le désires, mon amour lui est retiré. Veux-tu qu'il meure? sans que j'en éprouve regret ni affliction, il mourra; et cependant je l'aimais, les dieux en sont témoins! plus encore que ma propre vie, et presque autant que toi-même! »

A ces mots, l'impératrice Félise ne put réprimer une triomphante exclamation d'orgueil satisfait; et, muette et hautaine, toute droite et majestueuse, elle s'en alla de la présence de l'époux.

Si prompte elle avait disparu qu'il semblait au vieux monarque excédé de solitude et d'angoisses, qu'il eût rêvé d'un vain rêve quelque apparition lumineuse du vivifiant soleil.

II

Une salle immense et merveilleuse, aux parois de porphyre embrasé, dont les hautes voûtes sont soutenues par d'innombrables piliers de transparente agathe; de place en place, s'élancent les troncs rugueux de lataniers

géants et de chamœrops, qui épanouissent, en un dôme touffu, l'écrasante fraîcheur de leurs palmes larges. Sur ces palmes, et parfois sur le sable d'argent fin dont le sol est tapissé, retombe en gouttelettes mélodieuses la pluie d'invisibles jets d'eau ; au fond, éblouissant de ses mille pierreries, un thrône s'élève où, sous un dais somptueux de pourpre et d'améthyste, tandis qu'assises sur les marches, des esclaves nubiennes agitent mollement l'air du capiteux arôme de leurs flabelles flexibles, l'impératrice Félise se tient debout. Devant le thrône, entre deux satellites noirs, est prisonnier le prince Arbate, tandis que par derrière se rapproche une double rangée de nègres au visage veule et inexpressif, aux lourdes lèvres pendantes, vêtus de rouge et tenant à la main d'horribles instruments d'acier aigu en tenailles, en vrilles, en scies, en poinçons : les eunuques des commandements royaux.

Le prince est un pâle et calme adolescent, candide et prédestiné. Tout enfant, il avait été amené à l'empereur par des pâtres de la Chaldée voisine, qui prédisaient en lui une destinée étrange. Plus tard, ils l'avaient abandonné, et l'empereur, ayant pitié, le prit sous sa protection, s'amusa à surveiller la délicate efflorescence de son intelligence rêveuse ; si bien que lorsqu'il lui fallut renoncer à l'espérance d'avoir encore un héritier de quelqu'une de ses épouses, il l'avait pris en si singulière et exclusive affection, qu'il le proclama l'enfant de son amour et le continuateur des grandeurs de sa maison.

Le jeune prince cependant ne se plaisait guère parmi les illusoires bonheurs et le luxe asservissant de la pompe royale ; volontiers il s'évadait en la solitude de rêveries nonchalantes ; en dépit des blandices câlines des femmes du palais et de l'offre ancillaire de leurs lèvres alliciantes, il se réfugiait parmi le recueillement austère des calmes méditations. Ainsi, aux tutélaires bercements de la mer indulgente, sous le bienveillant sourire des étoiles amies, dans les ténèbres apaisées des forêts pacifiques, il avait empli son âme d'indifférence triomphale, échappé aux contingences désordonnées du banal désir et des appétits, et le triple sceau en son esprit était rompu du savoir fatidique et immuable.

Ephèbe au sérieux visage, avec ses yeux mystérieux où s'étonne le reflet des clartés pressenties, il regarde la blanche souveraine qui surmonte avec peine l'émoi de sa colère.

Devant lui seul, elle avait humilié l'impassibilité hautaine de son royal orgueil, et, bien des fois déjà, ses languissantes implorations s'étaient brisées aux dédaigneux refus de cette jeune âme que sa candeur défendait. Pour le séduire en sa poursuite entêtée mais vaine toujours, elle était descendue jusqu'à n'exiger plus confusément que les minimes complaisances

des lèvres ou des doigts, jusqu'à promettre même de respecter la virginité de son beau corps affolant! Puisqu'elle n'avait pu le persuader en le suppliant de l'haleine embrasée de ses paroles gourmandes, à présent elle avait en son cœur résolu de tenter un effort suprême, et de le contraindre, s'il le fallait, à s'abandonner dans la douleur.

A pas lents, elle descendit les degrés d'or de son thrône, se rapprocha de l'enfant et lui parla en paroles rapides :

— Arbate! Arbate! je t'avais tant aimé! Pourquoi ne me veux-tu pas? en quoi ai-je pu te déplaire? parle : je m'amenderai. Oh! je serai à toi comme une esclave vile. Laisse-moi te révéler la béatitude infinie en l'inépuisable de mes irrésistibles baisers. Ne détourne pas de moi l'éveil du désir de tes sens! Je t'aime, entends-tu bien? je t'aime, moi qui, sans toi, n'aurais aimé personne. Au feu de tes regards imprévus, le glacier de mon dédain orgueilleux s'est dissipé dès longtemps, et à présent un brasier me dévore! Ne sais-tu pas que mes regards eussent été efficaces à faire revivre des morts? Mais ils ne se sont jamais abaissés à rallumer la sève expirante d'une espérance stérile. Et voici que c'est toi, l'attendu et l'inespéré, le songe décevant de mes sollicitations occultes, toi, qui me dédaignes, et me brises; tu ne veux pas voir que je suis bien à toi; je m'offre vainement: moi qui n'avais qu'à paraître pour être obéie, voici que tu me repousses! Où donc est l'immortelle que tu peux imaginer plus belle? ne suis-je pas le miroir de l'imperfectible beauté? et j'ai la royauté, la richesse, l'amour! Oh! viens à moi! Quelles sont les voluptés inimaginées que ta chair réclame, pour que tu ne puisses toutes les trouver en moi? Les parfums de mon corps dompté, mon sang, fais-en ta pâture, fais-en tes délices! Plonge, comme en la griserie éperdue des nuits d'un autre ciel, plonge en les aromatiques arcanes de ma chevelure la lassitude de ta tête ensommeillée; cueille sur mes lèvres de rosée la fleur subtile de mystérieuses songeries! Aime-moi : je suis à toi, et tu m'affoles! Tu seras le Maître tout puissant, et les nations n'oseront se rebeller, voyant que moi, leur implacable dominatrice, je ne suis rien que ta servante! Avance, comme un jeune dieu, parmi la puissance et la gloire dont je veux parsemer ton chemin terrestre; comme un tapis de victoire foule aux pieds mon orgueil et ma royauté, et écrase-moi sous tes talons, si tu ne veux pas que tout l'essor de mon amour insensé ose aspirer à la bienheureuse promesse de tes caresses prochaines.

Longtemps elle continua en phrases entrecoupées, sans suite et heurtées de sanglots; elle se traînait à genoux, elle pleurait; mais Arbate, glacial et muet, ne paraissait pas l'entendre et même il ne la regardait plus. Alors,

les menaces succédèrent aux prières, elle se redressa, furibonde, la chevelure en désordre, les lèvres frémissantes, ne trouvant plus un son à proférer. Devant elle, Arbate toujours était immobile, debout. Désespérée elle fit un geste : les deux satellites noirs le poussèrent la face dans le sable; il était livré aux bourreaux.

Ce furent d'abord les flagellateurs. Alternativement, à tour de bras, ils abattaient le cuir des lanières et l'airain des verges, dont ils cinglaient savamment le corps dénudé du jeune prince, et lorsque la chair en un endroit se fendait, ils s'acharnaient sur les balafres ensanglantées. En même temps, sur son martyr penchée, l'impératrice, éperdue et fiévreuse, répétait d'une voix saccadée : « Veux-tu à présent? dis, veux-tu? »

Arbate se mordait les lèvres jusqu'à saigner pour ne pas consentir, brisé par la douleur, mais sans parvenir à réprimer de térébrants sanglots, et des clameurs et de sourdes imprécations. En même temps des eunuques sur la peau déchiquetée de ses hanches, de son dos, de ses bras répandaient par endroits une huile prompte à s'enflammer dont il suffisait d'approcher une torche pour y mettre le feu; d'autres avec un fer rougi imprimaient sur les épaules ou les joues l'insulte d'un stigmate infamant, indélébile. A présent une âcre odeur se répandait; sur les brûlantes blessures l'on jeta pour la dissiper la poussière stimulante d'arômes pénétrants. Le prince, en hurlant, se tordait en de frénétiques convulsions, creusant le sable de ses doigts crispés; et toujours, comme en l'éloignement d'un rêve, il entendait la voix rauque de l'impériale furie lui bourdonner aux oreilles son unique refrain : « Veux-tu à présent? dis, veux-tu? »

Le corps de l'enfant n'était plus qu'une informe masse rongée d'ulcères et de plaies vives, mais l'art raffiné des tourmenteurs, en aiguisant l'atrocité des douleurs, en calculait si minutieusement la gradation successive que la mort ne parvenait pas à leur arracher ce lamentable jouet! Chaque fois que le prince allait succomber à la souffrance et perdre dans la léthargie le sentiment de son supplice, des aiguilles à longue pointe affilées lui étaient enfoncées dans les parties sensibles; de vrillantes incisions lui étaient pratiquées autour des oreilles, aux paupières et à la plante des pieds. Lentement sa chevelure lui fut arrachée, ses doigts et ses membres l'un après l'autre furent tranchés, et de profonds dards empoisonnés hérissaient son visage.

Alors, tout à coup, lasse de l'horreur de cette vengeance si longtemps prolongée, mais acharnée et inassouvie, sans souci du sang qui, à pleins flots, lui jaillit sur le visage, la poitrine et les bras, emportée par l'excès de son effrénée luxure, insatiable louve, Félise se précipita sur sa victime;

à pleines dents, elle le mordit au hasard de sa fureur, et elle tailladait, pleine de rage, elle léchait ce corps, maintenant inanimé, qu'elle avait mis tant de frénésie à adorer, jusqu'à ce que, peu à peu, le sentant de son étreinte glisser et se roidir dans l'étreinte irrévocable de la mort, toute engourdie d'épouvante, inerte, à côté de lui elle tomba évanouie.

III

La ville est déserte, les rues vides d'agitation et de bruit; les maisons closes. Sur les remparts, aucune sentinelle ne veille, les portes sont ouvertes; même le sombre palais au sommet des durs rochers paraît abandonné. Oui, les soldats se sont enfuis, les eunuques et les vieillards ont disparu; les femmes s'en sont allées, troupes hagardes et affolées, pour sauver la vie à leurs enfants aussi bien qu'à elles-mêmes, s'offrir aux fourmillantes cohortes des guerriers barbares, de qui les armes, de toutes parts à la fois, ont lui au soleil dans la plaine et sur la montagne, cependant que le tumulte menaçant de leurs clameurs guerrières glaçait d'épouvante les anciens habitants de l'inexpugnable cité, à tel point qu'ils s'étaient laissé disperser à tous les souffles de la peur, sans même songer un moment à combattre, à s'opposer à l'invasion.

Devant ces murailles désertées, devant ces seuils sans défenseurs, les cavaliers assaillants hésitent un instant; ils redoutent quelque embûche obscure; puis, peu à peu, s'enhardissant, ils pénètrent par les avenues et les carrefours, que bientôt ils ont parcourus dans tous les sens, mais sans y rien rencontrer. Ils font alors irruption dans l'antique palais aux salles de marbre des despotes impériaux à qui rien ne résistait; en tous ses recoins ils le visitent et c'est à grand'peine qu'enfin ils découvrent un pusillanime vieillard que l'effroi cloue grelottant dans le fond de sa cathèdre d'orgueil, puis une misérable femme démente, l'âme courbée sous le poids d'un implacable souvenir, qui, les yeux vacants de lumière, vague par les jardins et les terrasses, au hasard, en murmurant bien bas d'étranges paroles de luxure et de sang.

ANDRÉ FONTAINAS.

MADELEINE [1]

Sur le front de Jésus Madeleine tremblante
Avait versé le baume et l'onde parfumée,
Et de sa grande chevelure étincelante
Lui dorait ses pieds nus — honteuse d'être aimée.

Devant l'amour divin son effroi qui recule
Se prosternait — n'osant regarder les yeux calmes
De Jésus, triste et beau comme un blanc crépuscule
Qui pâlit le soleil au fond d'un bois de palmes.

Elle était prosternée en ses cheveux de flammes,
Avec ses regards, lourds des langueurs syriennes,
Où son Ame nouvelle absorbait d'autres Ames
Où la foi dévorait ses heures anciennes.

Et telle, aux pieds du Christ qui tristement rayonne
Et songe à la blancheur de la mort virginale,
On eût dit s'incliner une éclatante automne
Vers un soleil couchant qui songe à l'hiver pâle...
. . . . . .

MADELEINE

O Jésus, radieux sur les heures amères
Comme l'Ame nouvelle au dessus du péché!
Toi qui fais mourir les chimères,
Fleurs du démon, tournant dans le val desséché,
Fleurs sans racine errant comme un vaste prestige.
Dans un vent, rouge et chaud, de honte et de vertige...

JÉSUS

Relève-toi de ta langueur :
Lorsque tu sens autour de toi les lassitudes
Recueille purement ton âme dans ton cœur...
Il est là, je le sais, d'intimes solitudes

(1) Extrait du *Livre du Jugement*. Hymne III : la Rédemption.

Où ne pénètre pas le démon convulsé
Dont la fatigue rôde en un cercle insensé :
C'est le Vide très pur qu'emplit le Dieu tranquille.

MADELEINE

O! Christ, dont la lèvre distille
Le cinnamome heureux de la sérénité,
Ne crains pas que je m'abandonne
Au souffle de fureur et de lividité.
Mon cœur est courageux, mon âme fraîche et bonne.

Si je laisse parfois passer
Sur mon visage ce reflet sombre et lassé.
Il n'a rien de profond. Je suis libre, guérie.
Je suis comme une âme meurtrie
Par un regret d'absent tout à coup retrouvé.
Sa foi chante et sa douleur plane... Elle a rêvé.....
Ce n'est rien. Et pourtant des larmes de mystère
Mouillent parfois ses yeux d'angoisse involontaire.

JÉSUS

Elance-toi dans l'esprit pur.
Que ton cœur soit l'aiglon sauvage!
Il ne faut plus de pleur obscur,
Et pas même sur ton visage.....
Écarte tes cheveux d'orage
De ton front de neige et d'azur.

MADELEINE

J'obéirai. Jadis, quand, m'arrachant à peine
Au passé pesant et bestial,
J'étais la courtisane et la chair qui se traîne
Encor toute chaude de mal,
Je croyais qu'à quitter les moroses luxures
Il me faudrait faner mon cœur.
Je craignais dans l'esprit vainqueur,
Un solitaire amer couvert de meurtrissures.
Je croyais mutiler mon âme sans retour,
Et que tuer le mal c'était tuer l'amour.

Mais quand la luxure fut morte
Quand la splendeur qui me transporte
Eut dévoré les sens charnels,
Je sentis, loin d'être accablée,
Palpiter la tendresse ailée,
Folle de désirs éternels.

Je connus que la basse ivresse,
Malgré son morne effrénement,
N'est pas vivante et qu'elle oppresse
L'amour par son abaissement,
Elle se croit la force impure :
Elle est l'inerte pourriture,
L'impuissant avilissement.
Comme l'amour altier remonte,
Quand on peut briser à son pied
La courte chaîne de la honte
Et du plaisir humilié !
C'est Dieu qui sait brûler les moelles.....
Et la volupté des étoiles
Prend celle des chiens en pitié !

JÉSUS

C'est ainsi qu'un mourant s'attache au corps malade,
Seul obstacle à la vie ardente, au libre vol.
Imprégné des vapeurs du sol,
L'homme animal se persuade
Qu'on meurt avec le corps et qu'on aime par lui.....

O! toi qui montes de la nuit,
Colonne de parfums pleine de ma tendresse,
O! Miriam, répands sur l'immense détresse
Des esprits enchaînés dans l'horreur de la chair,
Ton arôme où le vent infini du désert,
Soulevé de désir, éperduement s'enivre.....
Guéris par tes senteurs l'abjection de vivre.
Puis, d'effluves profonds saturant ton aveu,
Plongeons ensemble dans les voluptés de Dieu.....

ALBER JHOUNEY.

JARDIN D'AMOUR

Au fond du bois sacré, dans les herbes fleuries,
Sous le feuillage pâle et léger des arbustes,
Où sur les blancs autels de lentes Théories
Apportent leur offrande aux dieux puissants et justes,

Tandis que les divins héros jeunes et beaux,
Près de la source claire où la Vierge se penche,
Parmi les pavillons de marbre et les tombeaux
Offraient les fruits vermeils et la colombe blanche,

Il vient le bel Enfant : le corail des sorbiers
Vibre dans ses cheveux charmants en perles folles,
Il regarde et sourit à travers les rosiers
Et la fleur de sa bouche exhale ces paroles :

« O vous qui repoussiez les dociles Amantes
Qui voulaient en riant ceindre vos larges glaives
Ou qui vous apportaient entre leurs mains tremblantes
Les oiseaux capturés sur le sable des grèves,

Je vous appelle de mes faux et doux sourires,
Fiers enfants dont la force éblouissait le jour !
Moi, qui sais les secrets d'insondables délires
Je vous emmènerai dans le Jardin d'Amour.

Sur les gazons de violettes et de mousses
Vous goûterez l'oubli dans les sommeils heureux ;
Mes bras sont caressants et mes lèvres sont douces
Et des calices d'or glissent de mes cheveux.

Je vous apporterai les huiles précieuses
Et le lait végétal qui fait blanchir les chairs,
Les fards, les opiats pétris de tubéreuses
Et les colliers d'émail stellés de saphirs clairs.

Dans mes voluptueux miroirs de diamants
Vous apprendrez à vous aimer comme des femmes
Et vous laisserez croître en flots doux et charmants
Vos cheveux parfumés d'iris et de dictames ;

Et mes yeux printaniers, amoureux et dorés
Sauront vous conserver l'éternelle jeunesse
Jusqu'à ce jour où sur mes lèvres vous boirez
La longue volupté de la dernière ivresse.

Et sur le seuil de mon Palais illuminé
Où se courbe la mer mélodieuse et vaste,
Je m'étendrai, vainqueur d'avoir efféminé
De mes baisers savants la Beauté forte et chaste. »

INNOCENCE

A peine réveillé de ses sommeils pervers,
Délaissant l'échiquier, les oiseaux et les vers
Qui l'enchantent de leurs musiques paresseuses,
Séduit par les parfums des lourdes tubéreuses,
Il s'étend sur le lit de parade et dans l'ombre
Voluptueuse des rideaux de velours sombre
Où sa frileuse chair plus tiède et parfumée
Attire les baisers d'une rose enflammée,
Ses beaux yeux fatigués, ô! colombes jumelles,
Closent languissamment les cils d'or de leurs ailes,
Et tandis que l'ennui malsain de sa paresse
De stériles désirs et de songes l'oppresse,
Inquiet des douceurs de très vagues luxures
Il feuillette un album orné d'enluminures
Fragiles où l'on voit dans de jeunes jardins
Parmi les seringas des bourreaux enfantins
Sur les gazons heureux martyriser des Vierges,
Et rêve aussi qu'il fait, sous les fouets et les verges,
Frissonner tendrement ces corps tant caressés
Qui s'abandonnent à ses coups comme aux baisers;
Et cependant, qu'avec grand soin de leurs parures,
Ses frères bien aimés aux longues chevelures,

Aux yeux d'azur chanteur, lascifs et si dévots,
Sous un treillage clair de fleurs et d'abricots,
Plus amoureusement déchirent les chairs vives,
Lui, sous l'aisselle, dans les seins, dans les gencives,
Sous les ongles, avec de chers frissons nouveaux
Enfonce innocemment des pointes de roseaux,
Et soudain — O ses yeux et ses larmes si vraies!
Puni dans son amour, il embaume les plaies
Des lambeaux arrachés à sa tunique blanche
Et doux, câlin, avec des gestes fins étanche
De vinaigre le sang vivace des blessures
Dont ses doigts amoureux ouvrent les lèvres mûres.

RENONCEMENT

Je suis l'efféminé, l'enfant aux lèvres pâles,
Qui s'étiole en son palais de voluptés
Parmi les lourds parfums, les miroirs enchantés
Et les lits de plaisir tout jonchés de pétales.

Sans honte j'ai vêtu la robe d'hyacinthe,
J'ai paré mes bras nus de rêveuses topazes,
Suaves yeux, qui s'alanguissent des extases
Dont m'enivrent les vins de roses et d'absinthe.

La lumière s'endort dans les lampes d'albâtre,
Les faisans assoupis reclosent leurs aigrettes,
La fontaine s'épuise et dans les cassolettes,
L'ambre d'or s'évapore en nuage bleuâtre;

Et par terre, pâmés sous leurs lèvres avides
Des narcisses plaintifs saignent de voluptés
Et leurs baisers en fleurs, plus doux, sont reflétés
Dans l'onyx rose et clair des dalles translucides.

Chers enfants! dénouez la chevelure noire
Qu'enroulent des fils d'or à vos fronts! Sur des nattes
Apportez les gâteaux, les raisins et les dattes
Et vous, chantez, lascifs, sur la lyre d'ivoire!

Penchés sur les coussins paresseux de mon siège
Les esclaves, ployant des flabelles de plume,
Rafraîchiront mon col que le lilas parfume
Et sur mes blanches mains verseront l'eau de neige.

Car je meurs de langueur savante et douloureuse
En composant des vers doux comme mes baisers
Et je chante l'amour des enfants épuisés
Dont frissonne la chair chaste et voluptueuse.

Nul désir ne tressaille en mon âme engourdie,
J'ai renié ma force et m'apprête à mourir
Et pour fêter la vie où j'aurais pu souffrir
J'en fais par mes bouffons jouer la comédie.

LE CHATEAU ENCHANTÉ

En mon âme est un beau château :
Au balcon des mille tourelles
Que ferme un mobile rideau
De roses et de tourterelles,

De gracieux et doux visages
De fleurs vives ensoleillés
Rient à travers les feuillages
Aux bleus paysages mouillés.

Et tout autour est un jardin
D'anémones et d'azalées
Où les enfants, comme au matin,
Se promènent dans les allées.

Et sur l'eau rose des bassins
Par groupes fidèles penchés
Ils ont fleuri mes beaux jardins
Innocemment de leurs péchés.

VALÈRE GILLE.

ALBUM A TOTO

LETTRE — PRÉFACE

Tu sais si je t'aime bien, petite mère, ma chère *Jeune Belgique*; alors j'ai tout été triste en voyant que tu étais ainsi grondée par *Gramadoch* dans *la Nation*.

Il est bien méchant, n'est-ce pas? et tu devrais dire à son papa de le mettre dans le coin. Mais dis, c'est pas un ogre, hein? Tu me racontes toujours de belles histoires où il y a de vilains hommes qui mangent les petits garçons; et vois-tu, j'ai un peu peur. Tiens! — mais tu ne peux pas le dire — tu le promets? écoute : Pour que *Gramadoch* ne te dise plus ainsi des choses qui te font de la peine, je vais lui dédier, ainsi qu'à toute sa famille, tout mon album, tu sais celui auquel je suis si appliqué. Je t'envoie aujourd'hui quelques petites pièces.

Je serai toujours bien sage et je travaillerai toujours bien à mon album. Je te saute au cou.

TON TOTO.

CAMPAGNE

A mon bon-papa Gramadoch.

Voyez les champs,
Que c'est touchant!

Parmi les fleurs
Mon petit cœur

Semble au milieu
Du grand ciel bleu.

Oh! les bluets
Dans le millet!

Les coq'licots
En calicot!

Les papillons
Viennent et vont.

Un' marguerite!
Oh! cueillons vite.

C'est y joli!...
Je fais pipi (1).

---

(1) Toto est peut-être parfois un peu inconvenant dans ses expressions; mais il faut lui pardonner cela; à son âge! *(Note de sa Mère).*

PREMIER REMORDS

A mon petit frère Gramadoch.

Me v'là morose :
La petit' chose
Que vous savez
Vient d'm'arriver.
C'était pour rire,
Comment le dire
Je n'oserais pas...
Papa, papa!

DIMANCHE AU VILLAGE

A mon vieil oncle Gramadoch.

Quelle innocence
Dans ce silence!

Tout est en fleur,
O vrai bonheur!

Une alouette
Au loin volette;

L'accordéon
Ici répond,

Et vers l'église
Les poules grises

Avec noblesse
S'en vont à messe.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

LA SONATE A KREUTZER, du comte Léon Tolstoï.

Un débauché, Pozdnychev, épouse une femme qu'il trouve jolie, sans autrement la connaître. Naturellement une telle union ne peut durer. « Tous deux savent qu'il n'y a, ni pour l'un, ni pour l'autre, d'obstacles moraux à la consommation d'une infidélité; ils le savent parce qu'eux-mêmes, tous les jours, violent en leurs relations, les principes de la morale : de là leur défiance réciproque et leur surveillance mutuelle ». Une atroce jalousie empoisonne la vie des époux : Pozdnychev, trouvant un jour sa femme en compagnie d'un amant, la poignarde.

Et cet homme énonce, sur la femme, l'amour et le mariage, les théories les plus amères !

De quoi se plaint-il, ce débauché, qui prend sa femme pour satisfaire un désir purement charnel ? Sa femme est vile ; mais ne dit-il pas qu'il l'a choisie pour ses cheveux et sa taille, et n'a même pas pensé à son âme ? Son amour n'est qu'un instinct ; son mariage, qu'une série de tourments, interrompue parfois pour l'assouvissement de cet instinct. Si à sa basse conception de l'amour vous opposez celle d'un amour qui ne s'attache qu'aux qualités de l'âme, Pozdnychev réplique d'un ton aigre et quelque peu enfantin : « Mais alors, pourquoi coucher ensemble ? » « Et cette harmonie, dit-il, ne se découvre qu'avec des femmes jeunes et jolies ». C'est bien un libertin qui parle ! N'a-t-on jamais épousé une femme laide ou vieille, uniquement parce que son âme était belle ou jeune ?

Il soutient encore que l'acte par lequel l'amour s'accomplit, étant d'abord douloureux, est contre nature. Mais la douleur n'est-elle pas souvent et tout naturellement nécessaire, dans l'existence de l'homme ? N'est-elle pas la condition de toute sa vie ? Et, d'ailleurs, comment perpétuer le genre humain ? Pozdnychev répond : « Et pourquoi faut-il que nous existions ? »

Il me semblerait insensé de prendre au sérieux de telles paroles quand un tel homme les prononce. Eh ! quoi ? Parce que nos relations sont toutes d'esprit à esprit, et de cœur à cœur, faut-il donc pour cela ne pas nous unir par la chair ? Si un semblable amour est possible, le bonheur est possible, et il y aurait une sorte d'égoïsme à ne pas vouloir qu'une postérité nous survécût pour connaître cet amour et ce bonheur. On ne peut, d'ailleurs, prétendre que cet amour ne résisterait pas à l'union sexuelle.

Mais Pozdnychev dit encore : « Pour que l'homme ait des rapport sexuels moraux, il faut qu'il ait pris pour but la chasteté complète ». Plus de relations charnelles, dès lors, que pour produire des enfants, environ tous les deux ans. Malheureusement, l'homme, qui a pris l'habitude de ces relations, a fini par les croire nécessaires, comme l'ivrogne s'imagine que l'eau-de-vie lui est indispensable. « Si l'homme, et c'est le cas dans la société actuelle, se livre avant son mariage à l'amour sensuel, le mariage ne peut être qu'un prétexte à la volupté, et la vie, qu'une vie parfaitement immorale ». Ainsi, le vrai coupable, dans cette effrayante et lamentable histoire, est le mauvais compagnon qui, un soir, conduisit Pozdnychev adolescent chez une fille publique : sans lui il n'eût pas fait ces tristes noces, sans lui il n'eût pas tué sa femme ! Pozdnychev parle de ce soir lointain, avec un accent qui va à l'âme : « Je me rappelle que, dans la chambre même, tout de suite après, une tristesse profonde m'envahit et que les larmes vinrent à mes yeux en songeant à la perte de mon innocence, à la perte éternelle de mes relations normales avec la femme... J'étais un homme perdu... Comme on reconnaît à leur manière d'être, le fumeur d'opium et l'ivrogne, on reconnaît à la sienne un homme perdu. *Cet homme peut se contraindre, lutter contre ses passions ; les rapports simples, purs et fraternels avec une femme, lui sont à tout jamais interdits* ». Voyez-vous la tristesse de ceci ? Voyez-vous quelles ténèbres jette sur la vie entière, cette heure de curiosité et de folie, cette heure IRRÉPARABLE ?

Certes, ce livre est né de préoccupations plutôt sociales que littéraires ; ce n'en est pas moins une étrange œuvre d'art !

Tolstoï nous semble l'écrivain le plus dépourvu de préjugés qui fut jamais. Il n'y a rien chez lui qui ne concoure à l'ensemble, et cet ensemble est toujours d'une imposante majesté ! On ne le voit point s'arrêter à d'inutiles ornements, polir un morceau qui se puisse détacher de l'œuvre, sacrifier à des modes éphémères. Tolstoï est un sage autant qu'un écrivain ; et c'est un signe de supériorité que d'aimer à le lire.

Dans un tel livre, les détails n'ont, pour ainsi dire, pas de valeur propre. Il n'y a pas de détails ! Cependant, sans qu'il soit possible de les enlever à l'ensemble dont elles sont les sommets, il faut admirer les pages qui montrent le ménage Pozdnychev travaillé de haines sourdes et de jalousies impatientes, et surtout la scène de l'assassinat, qui n'a pas sa pareille dans le roman français !

C'est là une œuvre qui fait rêver, et penser plus encore ; une œuvre grosse de vérités amères, et qui, bon gré mal gré, nous confronte avec notre bassesse. Car, il faut l'avouer, si ce livre est vrai en tout temps pour la majorité des hommes, nous sentons bien qu'il est vrai, en certains, moments, pour nous aussi. Bref, il nous donne une douloureuse et salutaire conscience de nous-mêmes.

F. S.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

AU PALAIS DU CINQUANTENAIRE

Il faut dire un mot des accroissements donnés, tout naguère, au Musée d'art ornemental. On a utilisé les galeries courbes et surbaissées qui font suite au grand hall des plâtres : vous y verrez le plus étrange capharnaüm que l'on puisse rêver d'antiquailles et d'œuvres d'art.

Voici d'abord les collections qui occupaient le deuxième et le troisième étages de la Porte de Hal. On croit les connaître, mais il est bon d'y revenir.

Il y a, dans la galerie de Meester de Ravensteen, des vases grecs, lécythus ou amphores, qu'on ne saurait, vraiment, assez admirer. Le galbe en est sublime comme celui de certains visages. Et puis ils offrent une parfaite et simple ornementation, de nobles, d'éternels dessins, courses de chars, cérémonies des mystères, scènes mystiques, et quelques solitaires silhouettes d'éphèbes et de déesses vierges ; tout cela d'un trait infaillible et décisif, qu'on n'a jamais retrouvé ! (Qu'il serait pourtant curieux de comparer les estampes japonaises à ces dessins grecs et étrusques !) Voyez surtout les vases de Nola : ce sont les plus délicatement ornés.

Cette même galerie comprend une collection de marbres et de pierres

rares. La brèche quintilienne, par exemple, la brèche polychrome palatine, les marbres africains, le jaspe sanguin, etc., égalent les gemmes les plus précieuses

Examinez aussi toute une vitrine de fioles à parfums en verres irisés et colorés, et, surtout, nombre de fragments de verre opaque très variés, dont le secret est perdu, et qui, avec ces marbres, aux gisements ignorés, donnent quelque idée de l'opulence antique.

Si vous quittez le Musée de Meester de Ravensteen, quatre ou cinq pièces d'un ameublement archaïque vous parlent d'une époque humble et sincère où le moindre et le plus vulgaire ustensile usuel était un objet d'art. L'art débordait dans tous les métiers : les ouvriers étaient des poètes ! On s'en convainc partout, ici : devant cette voiture dorée du XVIIIe siècle, qui est une jolie merveille, devant ces pots, ces plats, ces verres, ces horloges, ces ustensiles de cuisine, mille objets, les plus divers, et dont pas un n'est banal ou ne pourrait être confondu avec ceux d'aujourd'hui.

Parmi les ornements d'église, voyez les retables. Et voyez, surtout, le retable qui représente le martyre de Saint-Georges, du sculpteur Bosseman, de Bruxelles. C'est une œuvre qui suffirait à la gloire d'une cité et d'un peuple. On ne peut admirer Shakespeare sans admirer ceci : le bois, cette matière inerte et rebelle, vit, dans ce retable, d'une vie nerveuse et tourmentée; c'est la vie et la vérité, mais parfois avec une grandeur presque antique. Ce chef-d'œuvre est relativement ignoré.

Pourtant, ces collections ne sont pas nouvelles : elles ne sont que modifiées dans leur classement et accrues de dons et de legs.

On ne trouve ici de nouveau et d'inédit que cette galerie baroque où se coudoient des copies et des œuvres originales, des kakémonos et des photographies, la reproduction du mariage de la Vierge de Luini et l'abject tableau de je ne sais lequel de nos contemporains, des Puvis de Chavannes et des Geselschap. Il semble que le classement se soit fait selon les hasards du déballage; c'est évidemment un ouvrier tapissier qui a produit ces curieuses rencontres.

Et voici d'abord quelques copies. M. Mellery a copié, en partie, la *Légende de Sainte-Ursule* de Carpaccio : ce sont des silhouettes de villes maritimes où se promènent des magnifici, des femmes et leurs fous, et quelque chose de fier et de glorieux est dans l'air. M. Diericx a copié la figure principale de la Primavera du Botticelli, assez connue, et toujours d'une angélique et ironique beauté. Nous avons de Franz Meerts une reproduction de *l'Adoration des bergers* de Vander Goes. Le volet de droite, avec ses femmes aux nobles atours et son paysage de fond, est une des plus belles choses qu'on puisse voir.

Je note aussi des fac-simile de certaines œuvres de Rembrandt, Hals, Luini, Masaccio, Giotto, Fra Angelico, et de l'admirable Titien qui s'appelle : *L'amour sacré et l'amour profane.*

La galerie comprend quantité de photographies d'après la plupart des maîtres italiens. Remarquez les anges de Gozzoli, les grandes dames de Grillandajo, les éphèbes et les femmes souriantes de Luini.

Il serait absurde de vouloir parler de ces artistes, après avoir vu des gravures ou des photographies de leurs œuvres. Les coloristes, entre tous, risqueraient d'être fort mal traités. Mais ce qui éclate indéniablement à côté de ces spirituels et de ces sensitifs que sont les primitifs, c'est la vulgarité de Raphaël. A peine quelques élégances dans son *Parnasse*. Le sujet religieux n'est pour lui qu'un prétexte sacrilège à des exhibitions grossières; les expressions insignifiantes, mais, en revanche, les hanches, les cuisses et les mollets, gras et ronds. En somme, dans son art, le visage est l'accessoire.

Des pères éternels, des Platon et des Aristote grotesques, une figuration théâtrale et poseuse. Et l'on a comparé ce barbare aux antiques! Michel-Ange se soutient mieux : là aussi il y a grand étalage de muscles, mais c'est plus franc et moins accessible à la foule.

Les Puvis de Chavannes sont bien, simplement. Très naïfs, certes, même trop délibérément, naïfs, parfois, et, si j'ose le dire, un peu vulgaires.

Plus loin, et sur d'immenses panneaux, ce sont les boursouflures et les prétentions du Prussien Geselschap, et les malpropres nudités de J.-P. Laurens. Il n'y a rien d'aussi commun au monde que ces nudités-là! On jurerait qu'elles sentent mauvais.

Je signale encore des reproductions photographiques, en couleurs, de tapisseries (voyez-les, il y en a de très belles et de très étranges) et, enfin, une collection de dessins japonais et de kakémonos, dont la plupart ont été vus au Cercle artistique.

F. S.

CHRONIQUE MUSICALE

LE CONCERT LAMOUREUX

De ce concert Lamoureux, l'amoureux n'est pas moi!

Imaginez-vous un ensemble instrumental admirable, dépensant force talent, mettant une application inouïe à fausser et à dénaturer les chefs-d'œuvre, au point qu'ils en deviennent méconnaissables.

Pas de précision, de limpidité, de justesse, de mécanisme comparables à ceux de cette phalange d'élite. Avec des éléments pareils, un chef d'orchestre plus artiste et moins préoccupé de perfection matérielle accomplirait des prodiges. Mais M. Lamoureux est un instrumentiste n'appréciant la musique qu'au point de vue exclusivement technique.

L'esprit, le style, l'âme lui échappent complètement.

Du moment qu'il exécute une œuvre dans la mesure, dans le ton et avec le rhythme voulus, en tenant compte des nuances, en entrant dans le détail infinitésimal, en ne ratant pas une note, il croit avoir réalisé l'idéal du créateur et de ses fervents.

Jamais un musicien ne jouera à contre-temps ou à contre-ton, en revanche, leur interprétation sera presque toujours un contre-sens.

Bien entendu, ces critiques visent l'exécution de la symphonie en *ut mineur* de Beethoven et des fragments d'œuvres de Richard Wagner.

Les compositeurs français ont été mieux compris, et il est regrettable qu'au lieu de prétendre nous initier à des créations que nous connaissons de longue date et qui ont reçu à Bruxelles, soit aux Concerts Populaires, soit au Conservatoire, une interprétation presque définitive, M. Lamoureux ne s'en soit pas tenu exclusivement aux productions de ses compatriotes. Ainsi, nous aurions voulu entendre toute cette trilogie *Wallenstein* de Vincent d'Indy dont nous n'avons pu applaudir que la première partie, le Camp, coloré, mouvementé et nerveux comme le tableau que nous en composaient les Meininger.

En général, c'est la musique pittoresque et décorative que M. Lamoureux comprend et fait exécuter le mieux. La psychologie, la passion contenue dans une œuvre lui échappe complètement. En fait de sentiment, il n'exprimera tout au plus que la grâce, la coquetterie, le charme mièvre et subtil.

Joué avec la même perfection mécanique et immuable, dans le même style élégant et propret, tout ce qu'il fait entendre a l'air de sortir de la même source.

Ainsi, M. Planté avait beau pianoter du Beethoven, après du Chopin et du Schumann, il pianotait toujours du Planté.

INTÉRIM.

MEMENTO

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro le compte-rendu des œuvres d'Ephraïm Mikhaël, parues chez Lemerre, sous la direction des amis du poète : Bernard Lazare, Quillard et Collière.

La même raison ne nous permet pas de donner, dans ce numéro, l'analyse du nouveau livre de Léon Bloy, paru chez Savine : *Christophe Colomb devant les Taureaux*. Donc, au prochain.

Notre collaborateur Francis Vielé Griffin, retiré en Touraine, tout en travaillant à ses drames annoncés, écrit en ce moment un poème : *Eurythmie*, pour paraître au printemps prochain.

Le dernier bulletin médical relatif à notre ami Georges Kaïser est des plus satisfaisants. La paralysie se retire peu à peu, il peut déjà lever le coude. Dans quelques jours il se remettra au compte-rendu des *Carnets de voyage*.

Annonçons aussi que, dès que la convalescence sera plus complète, il terminera un beau et impressionnant roman que publiera en feuilleton un de nos grands quotidiens ; titre : *De la panification industrielle*.

D'une lettre de Félicien Rops à l'un de nos amis :

« Dis à mes amis de *la Jeune Belgique* qu'ils me fassent la joie de cesser la scie fabulistique. Qu'ils réservent cela pour le petit-fils de M. de Stassart, de l'Académie de Belgique. Et je leur ferai leur frontispice, qui était composé pour notre pauvre et gentil ami Max Waller. »

Dans une lettre ouverte adressée à M. Albert Mockel, parue dans notre dernier numéro, nous nous étonnions qu'après nous avoir demandé une rectification, *la Wallonie* nous réprimandât. Nous sommes heureux de la publier, il n'y eut là qu'un malentendu aujourd'hui parfaitement éclairci.

Puisque nous parlons de *la Wallonie*, annonçons l'originale innovation qu'elle vient d'inaugurer. Chaque mois son numéro sera consacré à l'un ou l'autre écrivain ; ce sera ainsi une sorte d'anthologie mensuelle où figureront tour à tour MM. de Régnier, Viélé-Griffin, Moreas, etc. Les cahiers consacrés exclusivement à Emile Verhaeren et Adolphe Retté ont déjà paru.

Iwan Gilkin a perdu son Burnouf ; bonne récompense à qui le rapportera.

L'Appel des Voix, par Charles Sluyts, chez Lacomblez, éditeur.

Certes, voici de beaux vers chanteurs, de beaux vers classiques un peu traînants et mélancoliques. Sans contredit, l'auteur qui publie aujourd'hui son premier livre a le don du vers, il sait fort bien son métier, c'est un ouvrier expérimenté. Quoique pour un début, nous eussions voulu taire la critique, nous sommes forcés de faire de nombreuses réserves à nos éloges. Ce ne serait un grand crime pour un jeune poète d'être influencé par tel ou tel écrivain, d'imiter sa forme et nous ne penserions à reprocher à M. Sluyts d'avoir souvent employé le vers de Fernand Severin ; mais ce qui est plus grave, c'est le manque d'idées et de sentiments. C'est d'un vide d'autant plus dangereux qu'il est caché sous de belles apparences ; dès qu'on gratte ce vernis, plus rien. Aucune pièce ne tient véritablement ; ici c'est un morceau d'un tel, là un autre, rajustés tant bien que mal.

Si nous sommes sévères, aujourd'hui, c'est que nous pensons que M. Sluyts peut faire quelque chose. Qu'il s'analyse, se surveille simplement, puis qu'il écrive ce qu'il a ressenti; ce n'est pas plus difficile que cela.



On nous annonce que bientôt le portrait du Sar Péladan Joséphin paraîtra dans *la Plume*, en taille-douce.



M. Paterne Berrichon nous prie d'annoncer comme prochaine, l'apparition d'un volume de vers sous ce titre : *Manière noire*.



Un nouveau journal d'étudiants. Louvain, la bonne vieille ville de la jeunesse, doit être en joie et en révolution. Quelques copains ont décidé, après fine beuverie, comme toujours, la fondation d'un vrai journal d'étudiants, jeune, emporté, injuste, impertinent et quelque peu fou, avec accompagnement de littérature. Nous recevons le premier numéro, qui lance des promesses à la tête des lecteurs avec une désinvolture de candidat.

Il y a de la vie au moins là dedans, un fier désir de s'ankyloser le plus tard possible. Mais j'oublie le nom de notre confrère : c'est *le Stylet*, bi-mensuel, prix du numéro : 10 centimes. *Le Stylet* a même jugé bon, sans nous en avertir, de dénicher quelques-uns de nos vieux vers oubliés et les livre à la consommation avec une insouciance de bandit de 15 ans.

Bah! après tout, nous ne sommes pas trop fâchés de voir figurer cette vieillerie à côté des vers de Hardy, Bonehill, Adolphe Frères et Boels. Elle nous a rappelé ce bon et fidèle *Spitz*, mort à la fleur de l'âge; souvenez-vous-en.

Courage, amis, frappez fort, sur tout, jusqu'à ce qu'on dise : « Mais quels sont donc ces gueul.... ». Un conseil, ne tombez pas dans les potins personnels.

Et voilà! que la jeunesse de Bruxelles imite cet exemple et se rappelle, elle aussi, les belles années de *l'Etudiant* dirigé par Ch.-H. de Tombeur.



Le *Magasin littéraire et scientifique*, dans le comité de rédaction duquel vient d'entrer un de nos amis, Henry Carton de Wiart, reproduit avec un amical empressement la lettre que M. Firmin Van den Bossche publia dans *l'Impartial* en réponse aux mastodontesques tilmâneries que le grave pion de Louvain avait lâchées dans sa feuille de vigne au sujet de *la Jeune Belgique*.



Toto s'est permis une vilaine polissonnerie ce mois-ci : il s'est évadé du logis paternel, tandis que sa bonne faisait la causette avec un grenadier, et très sournoisement à déposé dans la boîte de la direction la pièce que l'on va lire :

C'est très mal cela, monsieur Toto; aussi pour vous punir de votre escapade, nous ne ferons pas figurer ces vers dans l'album que vous destinez à votre petit frère *Gramadoch*.

Les voici honteusement :

SOURIS BLANCHE

A mon ami
le bon et brave phoque d'Iwan Gilkin.

Symbole de mon innocence
Une souris blanche aux yeux roses,
Vive, étonnée, avec des poses
De la plus fine extravagance,

Dans le boudoir mauve et vert-mousse,
Assise au coin de l'étagère
Sur son charmant petit derrière,
Frotte et barbouille sa frimousse;

Et sa queue entre les potiches
Comme un très fin lacet de soie
Se déploie, ondule et chatoie
Parmi les vases les plus riches.

Son corps tout blanc semble frileux,
Une pelote de velours
Qu'épingleraient, en fait d'atours,
Les perles roses de ses yeux.

Et de l'air de se confesser,
Menu, menu, elle grignotte
De la pointe de sa quenotte
Maman! le beau gâteau glacé.

O toi! dont c'est toujours la fête,
Chère petite souris blanche,
Innocente comme un dimanche,
Gentille comme une levrette!

Rose, joyeux et délicat
Ainsi que toi je voudrais vivre
Et mourir — puisque c'est au Livre —
Sans avoir vu jamais le chat.

TOTO.



A paraître prochainement chez A. Siffer,

éditeur, à Gand : *Contes hétéroclites*, par H. Carton de Wiart.

A Paris, chez Bailly, *la Gloire du Verbe*, par Pierre Quillard.

Nous recevons de notre ami Maurice Maeterlinck, une lettre dans laquelle il se plaint des procédés du Théâtre-Mixte qui, malgré un refus, s'autorise à représenter *la Princesse Maleine* en quinze jours!!!!

Malgré tout ce que l'on pourrait annoncer à ce sujet, c'est Antoine seul qui a l'autorisation de jouer les deux drames de notre collaborateur.

La date n'est pas fixée ; Antoine est donc complètement libre.

Et maintenant, nous demandons que tous les Gramadoch émoustillés cessent d'aller flairer de ce côté. *La Princesse Maleine* et *les Aveugles* n'ont pas été écrits pour eux.

Ont paru :

Chez Bailly : *Entrevue du Tsar*, de notre collaborateur Alber Jhouney.

Chez Savine : *les Noces de Sathan*, par Jules Bois, poème dramatique qui parut, il y a quelques mois, dans *la Revue indépendante*.

Chez Vanier : *Tendresse*, par Henry de Braisne, plaquette dans laquelle l'auteur s'exerce à un style télégraphique déconcertant. Ce n'est, nous l'espérons bien, qu'un essai passager de cet écrivain qui abandonnera bien vite ce hachis littéraire très peu artistique.

Sinaï, par Jules Sauvenière, en français et en flamand ; poème symphonique extrait du bulletin de l'Académie royale. Style de cantate, pour musique. Rien à signaler.

Chez Lacomblez : *Jeunes filles*, monologues, par Paul Lacomblez. Lacomblez ne se contente pas d'être bon éditeur, il veut être poète; poète est peut-être un mot bien gros, nous dirions plutôt amateur. La jeune fille écervelée, il la dit très bien, sans prétention, tout simplement comme les seigneurs jadis tournaient quelque madrigal. D'ailleurs, comme il nous le dit, ce ne sont là que jeux de plume.

Chez Charpentier : *Sonnailles et Clochettes*, nouveau volume de vers de Théodore de Banville.

A la Revue « Art et critique » : *l'Echéance de Jean Jullien*.

Nous en reparlerons dans notre prochain numéro.

M. Franz Melchers — un jeune artiste de réel talent — expose en son atelier quelques toiles remarquables, impressions de couleur discrète et distinguée dénotant un sentiment délicat et artiste. Il nous montre plusieurs paysages, notamment un *Nocturne* avec un profond ciel vert étoilé, remarquables, en ce temps de copies grossières de la Nature, par l'interprétation.

Max Waller, par Henry Maubel, paraît à l'instant chez Mme veuve Monnom. Nous en parlerons prochainement.

Rythmes pittoresques, par Marie Krysinska. Lemerre, éditeur.

Mme Krysinska recueille, aujourd'hui, pour les présenter au public, une série fort intéressante de vers libres, ainsi distribués : Mirages, Symboles, Femmes, Contes, les Résurrections. Les premières pièces de l'auteur furent publiées vers 1882 dans *le Chat Noir* ; comme on voit, elle pourrait réclamer à peu près l'idée première de la rénovation poétique actuelle, si La Fontaine, Corneille et beaucoup d'autres poètes n'avaient perdu le droit de réponse. Mais, disons le bien vite, ce volume est rempli de bien jolies choses, si fuyantes, d'un charme musical si rapide qu'il n'est plus déjà qu'un souvenir lorsqu'on songe à l'analyser. Et pourtant, ces vers ne sont bien souvent que des tronçons d'une période cadencée et si l'on s'avisait de les joindre, on trouverait une simple et belle phrase habilement rythmée. Car, presque toujours Mme Krysinska délaisse la rime, pourtant si nécessaire, pour affirmer le rythme surtout lorsque le nombre des syllabes n'enchante pas d'une façon certaine par sa propre harmonie. Qu'importe au fond, vers ou prose, cela nous berce mélancoliquement et nous enchante d'un décor émerveillé de fleurs et de lumières.

Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE LA « JEUNE BELGIQUE »

31, *rue des Paroissiens*

BRUXELLES.

Catalogue des livres de fonds et en nombre d'auteurs belges :

Baudoux (Fernand) . .	Rythmes vieux, gris et roses, un volume in-16. . fr.	3 50
Chainaye (Hector) . . .	L'Ame des choses	2 »
Delattre (Louis) . . .	Contes de mon village, avec une introduction de Georges Eekhoud, un volume in-18	3 »
Eekhoud (Georges). . .	Nouvelles Kermesses, avec frontispice de Léon Dardenne, 1 volume in-8° (quelques exemplaires) . .	7 50
—	La Nouvelle Carthage, un volume in-16	3 50
	(Les autres ouvrages du même auteur sont épuisés).	
Gilkin (Iwan)	La Damnation de l'artiste.	15 »
Giraud (Albert)	Hors du Siècle, un volume in-8°	3 50
—	Pierrot lunaire, un volume petit in-12.	2 »
—	Pierrot Narcisse (épuisé).	
Goffin (Arnold). . . .	Journal d'André (1885) (épuisé).	
—	Delzire Moris (1887) (épuisé).	3 »
—	Impressions et Sensations (1888)	3 »
—	Maxime (1890)	3 »
Jeune Belgique (Le Parnasse de la), pièces diverses de dix-huit poètes belges, un fort volume in-8°.		7 50
Lacomblez (Paul) . . .	Un Baptême, pièce à dire pour jeunes filles. . . .	0 25
—	Les Confitures, monologue pour jeunes filles . . .	1 »
—	Pensionnaires, id. . . .	1 »
—	Romanesque!... id. . . .	0 75
—	Skating, id. . . .	0 75
—	Jeunes filles, monologues et pièces à dire (plaquettes, in-16).	2 »
—	Loth et ses filles, poème-drame en trois tableaux (en préparation).	
Lemonnier (Camille) . .	En Brabant, contes, un volume in-18.	0 60
—	Les bons amis, conte, id.	0 60
—	Trois contes, id.	0 60
—	Les Charniers (Sedan), id.	3 50
—	Ceux de la Glèbe (la Genèse, la Glèbe, les Concubins, etc.), 1 volume in-18.	3 50
—	En Allemagne, 1 volume in-18.	3 50
—	Happe-Chair, id.	3 50
—	L'Hystérique, id.	3 50
—	Madame Lupar, id.	3 50
—	Le Mort, nouvelles, id.	1 25
—	Un Mâle, avec dessin de X. Mellery, 1 volume in-18.	3 50
—	Thérèse Monique, 1 volume in 18	3 50
le Roy (Grégoire). . .	Mon cœur pleure d'autrefois, un volume in-8° avec un frontispice de Fernand Khnopff.	10 »
Maeterlinck (Maurice) .	Les Aveugles (L'Intruse. Les Aveugles), un volume in-18	3 »
—	La Princesse Maleine, un volume in-18	3 50
—	Serres chaudes, un volume in-18	3 »
	(Il a été tiré de chaque ouvrage 3 exemplaires sur Japon à 15 francs et 7 exemplaires sur Hollande à fr. 6-00).	
Maubel (Henry) . . .	Max Waller, une plaquette in-8°	1 »
—	Miette, un volume in-16	2 50
Nautet (Francis) . . .	Notes sur la littérature moderne, deux séries. Chaque série en un volume in-16	3 50
Nyst (Raymond) . . .	Volume ayant pour titre une épigraphe, avec un frontispice colorié et un dessin de Nestor Outer . . .	5 »

PLÉIADE (La), journal littéraire mensuel.		
	Première année (1889), les douze numéros	3 »
	Chaque numéro séparément	0 30
	Seconde année, les douze numéros (très rare) . . .	5 »
RODENBACH (Georges) . .	L'Art en exil, roman, un volume in-18.	3 50
—	L'Hiver mondain, poésies, un volume in-18 . . .	5 »
—	La Jeunesse blanche, id. id.	3 »
—	La Mer élégante, id. id.	3 »
—	Du silence, id. un volume in-16 . . .	1 50
—	Les tristesses, id. un volume in-18 . . .	3 »
SEVERIN (Fernand) . . .	Le Lys, poésies, avec une eau-forte de Henry De Groux, un volume in-16	2 »
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
SLUYTS (Charles) . . .	L'appel des voix, poésies, un volume grand in-16. .	2 »
	(Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
VAN LERBERGHE (Charles).	Les Flaireurs, drame, une plaquette grand in-16 . .	1 »
	(Il a été tiré 25 exemplaires sur Hollande à 2 francs).	
WALLER (Max)	La Flûte à Siebel (sous presse).	
	(Les autres ouvrages de Max Waller sont épuisés).	

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Tous les ouvrages de nos collaborateurs français : Charles Buet, Henri de Régnier, J.-K. Huysmans, Stéphane Mallarmé, Francis Vielé-Griffin, Paul Verlaine, etc., etc.

L'éditeur Paul Lacomblez prie les jeunes écrivains belges, désireux de voir leur nom figurer dans son catalogue, de se mettre en rapport avec lui et de lui donner en dépôt quelques exemplaires de leurs ouvrages.

La librairie P. Lacomblez ouvrira un compte à toute personne notoirement solvable, pour la fourniture des ouvrages portés au catalogue ci-dessus et, en général, de toute la librairie littéraire.

Ces comptes pourront être soldés *en dix paiements mensuels*, dont le premier s'effectuera à la livraison des volumes.

Il sera répondu à toute demande de renseignements bibliographiques accompagnée d'un timbre pour la réponse.

Bruxelles. — Imprimerie Ve Monnom, 32, rue de l'Industrie.

Décembre 1890. TOME IX. — N° 12 10me Année.

LA JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE:

La proscription des « Concerts populaires » . GEORGES EEKHOUD.
Nocturnes. . . . . IWAN GILKIN.
Retour d'exil. . . . . CHARLES BUET.
Cruces . . . . . EDGAR BONEHILL.
Le jardin. — La forêt . . . . . BERNARD LAZARE.

Chronique littéraire :

Œuvres d'Ephraïm Mikhaël. . . . . FERNAND SEVERIN.
Max Waller . . . . . V. G.

Memento . . . . . NEMO.

Table alphabétique des matières contenues dans le tome neuvième de la « Jeune Belgique ».

RÉDACTION
55, BOULEVARD D'ANDERLECHT, BRUXELLES.

PRIX DU NUMÉRO
Fr. 0-75

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens.
PARIS
LIBRAIRIE DE *l'Art Indépendant*
11, rue de la Chaussée d'Antin
—
1890

BELGIQUE JEUNE LA NE CRAINS



NE CRAINS LA JEUNE BELGIQUE

Revue mensuelle de littérature et d'art,

PARAISSANT LE 5 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)

Directeur : VALÈRE GILLE.

Rédaction : 55, Boulevard d'Anderlecht, Bruxelles.

7 francs par an — Union postale, fr. 8-50.

NOTRE BANQUET

C'est pour le 15 janvier que nous convions tous nos amis!

Ils recevront, dans quelques jours, la circulaire explicative qu'ils nous renverront tous le plus tôt possible.

Que ce banquet soit une manifestation d'art qui entraînera avec nous les derniers hésitants.

Au 15 janvier donc!

En même temps qu'aura lieu cette fête de l'art nous ferons paraître un *numéro extraordinaire* orné d'un dessin de James Ensor. Tous nos collaborateurs y seront représentés, à côté de nos invités.

La Jeune Belgique mieux que jamais tiendra ses lecteurs au courant des différents mouvements littéraires qui ont leur place dans l'histoire des Lettres.

LA JEUNE BELGIQUE est en vente à Bruxelles : Chez Lacomblez, 33, rue des Paroissiens, chez Rozez, et à l'Office de Publicité.

A Gand : Chez Hoste, rue des Champs.

A Paris : Chez Bailly, 11, rue de la Chaussée d'Antin.

GIL BLAS, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris, publie *l'Argent*, d'EMILE ZOLA.

LA PROSCRIPTION

DES « CONCERTS POPULAIRES »

Le monde artiste et les amateurs de musique sont encore sous le coup de l'inique sentence de mort prononcée contre les « Concerts Populaires » par le collège des bourgmestre et églefins de Bruxelles.

Au lieu de se calmer, l'indignation ne fait qu'accroître. Plus on réfléchit à l'inqualifiable attentat commis par nos cuistreux suffètes sur une des deux seules institutions vraiment musicales que nous possédions (l'autre est celle des concerts du Conservatoire, heureusement à l'abri de l'humeur rancunière et bilieuse des André et des De Mot) et plus on demeure confondu de tant de vandalisme et d'arbitraire !

Les Concerts populaires allaient célébrer le 25e anniversaire de leur fondation ; c'est ce moment que les Pleins de Soupe de l'Hôtel de Ville ont choisi pour les abolir !

Ces Concerts furent toujours, non une entreprise mercantile et industrielle, mais un moyen de propagande artistique. Dirigés successivement par Adolphe Samuel, Henri Vieuxtemps, et Joseph Dupont ; soutenus par le dévouement désintéressé d'artistes et d'amateurs, ils initièrent le public aux grandes œuvres symphoni-

ques, à la musique de Berlioz, de Schumann, de Brahms, de Richard Wagner, et plus récemment à celle des nouvelles écoles russe et française.

C'est surtout sous la direction de Joseph Dupont, ce musicien enthousiaste et fervent, ce chef d'orchestre génial, que les « Concerts Populaires » prirent une importance capitale et exercèrent sur le goût et l'esprit du public l'influence salutaire dont les résultats sont si sensibles aujourd'hui.

Joseph Dupont forma et disciplina cet admirable orchestre de la Monnaie, le rompit non seulement aux difficultés techniques des colossales partitions de Wagner, mais lui en fit pénétrer et traduire les splendeurs. On peut dire que Dupont fut à Bruxelles l'âme et le principal promoteur du mouvement musical.

Nous nous rappelons avec regret et aussi avec gratitude les mémorables matinées ou soirées de ces dernières années : la musique de Wagner, d'abord jouée et répétée aux « Concerts Populaires », puis, en partie, exécutée au théâtre par le même orchestre et sous la même direction; les fiévreuses et passionnantes représentations des *Maîtres Chanteurs*, de *la Walkyrie*, de *Lohengrin;* les magnifiques séances consacrées aux Russes, notamment aux symphonies de Borodine et les non moins prestigieuses interprétations de nos maîtres à nous, les Benoit, les Tinel, les Blockx, les Raway, les Huberti et les Mathieu.

Quel admirable élan, quelle vitalité, quelle cohésion dans ce mouvement! Devenu directeur de la Monnaie, Joseph Dupont qui a fait connaître les meilleures partitions de nos compatriotes au public de ses concerts, leur ouvre aussi les portes de son théâtre, et, avec le concours de Lapissida, son intelligent et ingénieux associé, metteur en scène d'autant de goût que d'initiative, il assure à *Richilde* d'Emile Mathieu et à *Milenka* de Jan Blockx, une série de représentations triomphales, et détruit de ce coup les stupides préventions ancrées dans le public contre le théâtre national.

Et ceci n'est que le prélude de la gestion de ces directeurs artistes. Ils nourrissent d'autres projets, vraiment grandioses : ils monteront la tétralogie de Wagner au complet; *Siegfried*, dont ils font entendre le premier acte aux Concerts Populaires, avec Engel, Seguin et Gandubert, aurait été donné l'année dernière; puis seraient venus le *Rheingold* et *le Crépuscule des Dieux*, de manière à pouvoir enfin jouer l'œuvre intégralement en quatre soirées consécutives, auxquelles on serait accouru de l'étranger comme à un autre Bayreuth.

Ce n'est pas tout. Etroitement lié avec le maître Gevaert, l'éminent directeur du Conservatoire royal, qui l'aida de son expérience sans pareille, de sa prodigieuse érudition, de son goût impeccable, Joseph Dupont vient

de remettre à la scène le *Fidelio* de Beethoven, reprise pour laquelle l'auteur de *Quentin Durward* et de la cantate *Jacques d'Artevelde* a écrit des récitatifs et raccords absolument adéquats à la conception et au style beethoveniens, pour la plupart puisés dans les œuvres mêmes du sublime maître. Encouragés par la réussite de cette tentative, qui a pris les proportions d'un événement musical européen, une manifestation artistique de tout premier ordre, Gevaert, Dupont et Lapissida se proposent de représenter aussi, avec le même fini, la même religion et le même souci du style et de la pensée de l'œuvre, les grandes tragédies lyriques de Gluck, les opéras héroïques de Spontini, les délicates comédies de Mozart. Par cette alliance du Conservatoire et de notre Opéra, celui-ci acquiert une importance artistique jusqu'à présent inconnue et devient une véritable académie de musique. L'une institution complète l'autre. Là-bas, la théorie; ici, l'application. A Dupont la haute main sur le répertoire moderne et nouveau ; à Gevaert le soin de nous restituer dans toute leur pureté esthétique, les chefs-d'œuvre du passé. Ces restitutions auront pour le public toute la saveur, tout l'inédit de productions nouvelles. Et, de même que les représentations wagnériennes ont été préparées aux Concerts Populaires, les représentations de Gluck seront mûries au Conservatoire. Enfin, nous entrons dans une ère de haute culture musicale, et notre ville va devenir le paradis des artistes et des connaisseurs délicats.....

Ah! ouiche! On avait compté sans les épiciers, les grainetiers, les apothicaires et les pions du Conseil communal. Il n'y a pas à dire, ces messieurs sont propriétaires, pour la Ville, de l'immeuble de la Monnaie. Et, jaloux de leur mandat, ils n'entendent pas qu'on assainisse et qu'on restaure la maison. Décidément, elle devenait trop propre, trop décente, trop aristocratique pour ce monde de compréhension étroite, d'appétit trivial, d'intelligence fainéante et routinière. Instigués par quelques abonnés de leur espèce qui ne s'accommodent pas, eux non plus, de cette épuration et regrettent les platitudes et les exhibitions canailles d'antan, — par une coterie de provinciaux de Bruxelles, humiliés et dépaysés dans ce milieu régénéré, contrariés de ne plus compter pour rien dans cet établissement où ils étalaient avec suffisance le débraillé de leur éducation artistique, jouaient au Mécène, tranchaient du connaisseur, en se pâmant devant des tortillements de chorégraphes de barrières et des grimaces de cabotins; — fortement pressés par cette élite de spectateurs, les administrateurs communaux ourdirent une conspiration sourde contre les rénovateurs et profitèrent d'un acte de probité de ceux-ci pour leur retirer cyniquement le privilège.

Inutile de rentrer dans les détails de cette conspiration. Nos lecteurs ne les auront pas encore oubliés. Constatons seulement qu'ayant consommé leur idiote et sournoise besogne et jeté pour ainsi dire à la porte de l'établissement qui leur devait son prestige et sa rapide apogée au premier rang des théâtres lyriques, deux personnalités d'un mérite si retentissant, ils hésitèrent devant le tollé et la réprobation soulevés dans le public, à assumer la responsabilité de cette brutale éviction et se la rejetèrent à la tête l'un de l'autre. Rapportons aussi ce simple trait, caractéristique édifiante de ce conclave d'ignards et de lyrophobes qui dispose, à Bruxelles, des destinées de l'art : un des principaux griefs qu'ils articulèrent dans leurs huis-clos contre les directeurs Dupont et Lapissida, fut d'avoir exécuté, au théâtre de la Monnaie, une œuvre aussi entachée de « cléricalisme » que le *Saint-François*, ce magistral oratorio d'Edgar Tinel, qui vient de rencontrer à Francfort un accueil triomphal.....

On se souvient aussi des imposantes démonstrations de regret et de sympathie qui accompagnèrent la retraite des directeurs victimés et flétrirent les machinations de leurs expulseurs; on n'oubliera pas de si tôt le noble exemple de solidarité et de communion artistique donné, à cette occasion, par Gevaert, qui quitta la Monnaie en même temps que ses amis et envoya sur le champ, aux mandarins de l'hôtel de ville, sa démission d'inspecteur d'un théâtre qu'il prévoyait devoir retomber en quelques mois au rang des plus médiocres scènes départementales. Cette leçon, infligée par le maître Gevaert à ces affligeants mêle-tout de l'hôtel de ville, honore autant que l'illustre artiste, le caractère droit et de trempe supérieure.

Mais le coup était porté, et les témoignages mêmes d'admiration et d'estime prodigués à leurs victimes ne firent que confirmer les tyranneaux dans leur haine béotienne. Ils ne devaient pas s'en tenir à cette première mesure de proscription. Il fallait empêcher Joseph Dupont de se produire encore en public et de déchaîner des salves d'applaudissements qui, par ricochet, allaient les souffleter en plein visage.

On apprit bientôt que le collège retirait, sous prétexte d'économie, le maigre subside de trois mille francs, alloué tous les ans, depuis un temps immémorial, aux *Concerts populaires*.

Naturellement, ni le public, ni la presse ne furent dupes du motif invoqué par le magistrat. Ils n'avouaient une honteuse lésine que pour dissimuler un mobile plus inavouable et plus sordide encore.

Alors que nos comptables communaux gaspillent sans cesse des milliers et des milliers de francs pour l'organisation de « festivités » tellement macabres et d' « attractions » d'une vulgarité et d'une veulerie si lamen-

tables que, loin d'attirer à Bruxelles les curieux de la province et de l'étranger, ces déduits écœurent et mettent en fuite les Marolliens les plus endurcis; alors qu'ils n'ont pas assez de faveurs, de complaisances et de subventions pour la moindre « chocheté » de *vogelpik* ou de *pêche à la ligne*, que la plus discordante des fanfares, le plus enroué des orphéons, la plus empotée des *maatschappij* sont l'objet de leur faromineuse sollicitude, ils faisaient preuve d'une avarice crasse à l'égard d'une œuvre digne de tous les encouragements, d'une œuvre à laquelle Bruxelles doit l'hégémonie musicale en Belgique et son plus beau titre de capitale!

Grâce aux sacrifices du comité, de généreux dilettanti et de vrais patriciens placés à leur tête, à la persévérance et au zèle de leur directeur Joseph Dupont et à l'appui fidèle de leurs habitués, ce retrait de la subvention officielle n'entraîna point la disparition des concerts.

Ceci se passait l'hiver dernier. Sachant que c'était particulièrement lui que poursuivait la rage échevinale et voulant détourner de l'œuvre même les effets de cette haine personnelle portée à son auteur, Joseph Dupont résolut, malgré les instances de ses amis et de ses bailleurs de fonds, de ne présider qu'au travail des répétitions de ses concerts, et de céder, pour l'exécution, le bâton de mesure à l'un ou l'autre confrère renommé. C'est ainsi que nos compatriotes Edgar Tinel et Emile Mathieu dirigèrent l'exécution d'un programme composé de leurs œuvres, que Grieg présida à une séance défrayée par des fragments de sa composition, que Rimsky-Korsakoff conduisit une brillante audition symphonique consacrée à l'école russe, enfin, que Hans Richter, l'illustre wagnériste, nous procura cette prodigieuse soirée réservée aux partitions de son maître et ami. Ces quatre concerts furent, avec les grandes matinées du Conservatoire, les seuls véritables événements de la saison musicale.

Ils avaient eu lieu au théâtre de la Monnaie et y avaient déchaîné des applaudissements et des rafales d'enthousiasme fort crispants et fort humiliants pour les *Salammbô* et les *Esclarmonde* chères aux fermiers du théâtre. Joseph Dupont ne s'était pas montré, il est vrai, mais une grande part de ces vivats délirants lui étaient adressés et l'exaltaient dans la maison même d'où on l'avait délogé.

En appelant à Bruxelles les directeurs du théâtre de Marseille, le conseil communal, cédant à un reste de pudeur et de vergogne, avait inséré dans le cahier des charges une clause en vertu de laquelle la Ville se réservait le droit de céder la salle de la Monnaie, quatre fois par hiver, à la *Société des Concerts populaires.*

Au commencement de cette saison, MM. Stoumon et Calabrési écrivirent

au collège que s'il continuait à prêter le théâtre à ces concerts, ils renonceraient au renouvellement de leur privilège.

Or, ce collège des bourgmestre et échevins si hautain, si infatué de ses lumières, si expéditif, si jaloux de ses prérogatives et de son autorité lorsqu'il se trouve en présence d'artistes désintéressés et sincères, est paraît-il coulant et souple à l'extrême dans ses rapports avec de simples entrepreneurs de spectacles.

Au lieu d'opposer une fin de non recevoir à cet outrecuidant ultimatum et de rappeler ses protégés, ses favoris, ses obligés à l'observation pure et simple du cahier des charges, il a passé bien humblement sous leur joug et, plus que jamais oublieux de son rôle d'administrateur d'une grande capitale, il a sacrifié l'intérêt de l'art et des artistes à une misérable considération de personnes.

Dieu merci, il ne manque pas de directeurs du genre de ceux dont il s'imagine devoir conjurer la retraite au prix de sa propre dignité entamée par un acte de telle faiblesse et de si mesquine partialité! Il suffisait d'écrire à la moindre agence, il s'en fût présenté cent pour un, tout aussi capables, tout aussi inféodés à la mauvaise musique et aux traditions cabotines et provinciales. (Car si MM. Stoumon et Calabrési semblèrent mériter autrefois quelque estime artistique, leur présente gestion prouve qu'ils la devaient à leurs auxiliaires Dupont et Lapissida.)

Mais on pense bien que tout ceci était prévu et concerté entre les bailleurs et leurs locataires, et qu'il s'agissait de trouver un prétexte devant l'opinion publique.

Malheureusement, l'excuse est plus maladroite que toutes celles inventées jusqu'à présent pour justifier la révoltante partialité de nos édiles dans sa gestion des intérêts artistiques de Bruxelles. On ne fera jamais avaler au public que le collège se fût soumis avec cet empressement et cette docilité à cette cavalière mise en demeure de ses directeurs providentiels, si lui-même n'eût été l'instigateur de la chose.

La vérité est que nous nous trouvons en présence d'une franc-maçonnerie — on dirait mieux d'une franc-goujaterie — rassemblant dans une même haine de l'art, les fermiers et les propriétaires de la Monnaie.

Il s'agissait de porter le coup de mort aux Concerts populaires. C'est fait. Toutes nos félicitations à l'échevin de l'instruction publique et des... Beaux-Arts.

Dans le but d'attirer à la Monnaie, exploitée selon leurs échevinales prédilections, un public trop vivant pour mordre encore à des opéras aussi fossiles ou aussi frelatés que ceux découverts par le paléontologue Barwolf,

il n'a pas suffi à notre édilité de décréter la démolition de l'Eden, ce bijou d'architecture, et d'empêcher la reconstruction de la Bourse, cette autre jolie salle, non ; elle veut empêcher à tout prix que le public récalcitrant et réfractaire entende encore de la bonne musique et que la comparaison l'éloigne de plus en plus de cette Monnaie — absolument démonétisée!

Pas logique notre bonne administration, elle a fermé tant de beuglants au nom de la morale, et cela au profit du beuglant par excellence, d'un musico que Bordenave lui-même rougirait bientôt d'exploiter!

Comme le disait très bien *l'Art moderne*, il ne reste plus aux directeurs actuels de la Monnaie qu'à demander la tête de Joseph Dupont. Cette suprême faveur pourra être arrachée aux Hérode municipaux à la prochaine reprise des *Sorrentines*. Plus séduisant, plus irrésistible que la légendaire Salomé, l'auteur de cette partition, essentiellement capiteuse et troublante, se ferait délivrer, dans un bassin d'or, le chef du Grand Empêcheur de Cabotiner en Rond.

Mais il faut qu'Hérodiade et Salomé se dépêchent, car la famille Hérode pourrait payer de son pouvoir ses trop séniles complaisances pour la direction de son cœur.

GEORGES EEKHOUD.

P. S. — Cet article était écrit et imprimé, lorsque, dans sa dernière séance, le conseil communal a voté, par 13 voix contre 7, la résolution de céder aux *Concerts populaires*, la salle de la Monnaie, comme par le passé, cassant ainsi l'arrêt du collège et infligeant à ces méchants barbacoles une leçon et un désaveu bien mérités.

Le collège, interpellé par M. le conseiller Steens, a, d'ailleurs, fait dans la discussion la figure la plus piteuse et la plus penaude. Il ne savait vraiment plus à quel Stoumon se vouer!

Tenu sans merci sur la sellette, lâché même par les partisans des directeurs actuels de la Monnaie, entre autres par M. Martiny, ce pauv' collège a même songé un moment à se retirer pour ne pas s'entendre dire les vérités les plus désagréables.

Voyez-vous ce méchant conseil qui fait bobo à ce petit amour de collège!

Félicitons, de tout notre cœur, MM. Steens, Delannoy, Vauthier, à qui nous sommes surtout redevables de cet acte d'équité et de cette solution favorable aux intérêts artistiques de la capitale.

D'ailleurs, en communion avec tout ce que ce conseil compte d'éléments vivants et au courant des choses de l'Art, ces messieurs avaient défendu, dès l'origine, MM. Dupont et Lapissida contre les Philistins, les ganaches et les pions qui composent la majorité de notre conclave municipal.

G. E.

NOCTURNES

REQUIESCAT

— Interroge les Sphinx, va combattre les guivres
Et cueillir les fruits d'or des baisers défendus.
— A quoi bon? Je reviens des paradis perdus.
Je me meurs du dégoût des lèvres et des livres.

— N'entends-tu pas le choc des glaives et les cuivres
Sonnant la charge aux cœurs par la gloire attendus
— Que de cerveaux fêlés et de crânes fendus!
Je n'ai rien de commun avec ces brutes ivres.

Mes yeux se sont brûlés à fixer le soleil.
Des corbeaux furieux viennent, dans mon sommeil,
Plonger leur bec goulu dans mon vieux corps sans âme.

Mais rien ne me torture autant que les efforts
Des caresses cherchant dans ma cendre une flamme
Pour réveiller mon cœur pourri d'entre les morts.

LA PENSÉE

L'ange noir m'a tendu la coupe d'onyx noir
Où bout sinistrement la liqueur cérébrale.
J'ai versé la mort dans ma bouche sépulcrale :
O charme des terreurs! Splendeurs du désespoir!

Pensée, âcre poison, rongeur des énergies,
Qui détruis le bonheur, l'amour et la santé,
Tu dissous tout espoir et toute volonté
Dans les cœurs altérés de tes sombres magies.

Quelle odeur de cadavre en cet horrible vin!
— J'ai vu. J'ai lu. J'ai su. Je sais que tout est vain.
Tous les plaisirs pour moi meurent avant de naître.

Qu'importent les printemps à mon âme d'hiver
Qui ne peut plus jouir et ne veut plus connaître,
Et qui préfère aux fleurs l'acier d'un revolver!

EN WAGON

Un triste enfant se meurt de voir
Du coin du wagon qui l'exile,
Fuir, fuir l'inexorable file
Des paysages dans le soir.

Site élu d'un poignant vouloir,
Palpite un Eden qui rutile...
Passé! Mon extase inutile
Sombre dans l'ombre sans espoir.

Quel crime pourrait, quel courage,
Arrêter le brutal voyage
Qui nous voue aux sorts inconnus

Quand l'heure décevante abdique
Les chers paradis entrevus
Par l'étroit carreau tantalique?

CHEZ PUTIPHAR

Ces baisers dangereux dont tu voulais repaître
Tes appétits malsains malgré ma volonté,
Tu convoitais leur charme étrange et redouté,
Dans mon secret suprême espérant me connaître.

Mais ma pensée est close et nul doigt ne pénètre
Les replis douloureux de sa perversité.
J'ai dédaigneusement trompé ta volupté
Et tu ne m'as jamais si peu compris, peut-être!

Avec mon hypocrite et sagace froideur
Si j'accablai tes sens d'une brusque impudeur,
Tu n'as point vu passer en ce moment infâme

Derrière le cristal de mon œil palpitant
L'effroyable projet qui plongeait dans mon âme
Comme un poulpe rusé qui t'observe et t'attend.

LE SORCIER

Pour punir de lâches injures
Et venger d'un monde cruel
Le sang royal de mes blessures,
Selon grimoire et rituel

Au chaudron qui bout sur la flamme,
Cuisez, cervelles des hiboux,
Pomme épineuse, jusquiame,
Et vous, génitoires des loups!

Cuisez, chanvre vert, mandragore,
Cantharides, cœur de crapaud,
Flux menstruel de vieille gore,
Graisse d'enfant et sperme chaud.

Ma main experte vous arrose
D'un sang frais de chauve-souris.
Cuisez! Puis voici du vin rose,
Du cumin et de l'ambre gris.

Ah! vous boirez le philtre immonde,
Vous, vierges vibrantes d'orgueil,
Vous, fiers enfants, joyaux du monde,
Qui serez sa honte et son deuil!

Vous boirez le vertige obscène,
L'élixir des ruts monstrueux,
Le sang du stupre et de la haine
Et des grands viols incestueux!

Et le soir, sous la cheminée,
Vous oindrez votre douce chair,
Nue et splendidement damnée,
De l'onguent qui mène à l'enfer.

Triple Hécate! Mes mains amères
Servent mes courroux triomphants.
Gorgo! Mormo! Bombo! les pères
Seront punis dans leurs enfants!

RÊVE

Après ton départ, pauvre écolier pâle et frêle,
Mes yeux ont pris leur vol dans les vents ténébreux,
Au fond d'un Orient nocturne et dangereux,
Vers de profonds déserts, touffus d'herbe éternelle.

Angoisse, la stagnante angoisse du désert
Où la lune se meurt d'espace et de silence!
Un ciel, immensément le ciel! La plaine immense,
Où se perd la lumière au lointain pâle et vert.

Sous la froide douceur de ces clartés obscures
Moutonne, monotone, avec de longs sanglots,
Une eau sinistre et sombre et s'argentent les flots
Qui fatiguent le ciel de douloureux murmures.

Farouche enfant, ta chair vierge s'épanouit
Au bord du fleuve étrange, où, sur la berge plate,
Les lys rouges, brûlants de pourpre et d'écarlate,
Elargissent leurs fleurs géantes dans la nuit.

Les vents mystiques ont parfumé ta poitrine
Et le feu sidéral qui brûle dans tes yeux
Semble flotter parfois dans l'or de tes cheveux
Et luire et fuir encor sur ta peau colubrine.

Des animaux muets, des oiseaux singuliers,
Et de roses poissons, dans la fraîcheur de l'onde
Frôleurs craintifs et doux de ta nudité blonde,
T'observent tendrement de leurs yeux familiers.

Toi, sauvage rêveur, tu ne sais point, sans doute,
Que depuis deux mille ans d'étranges pèlerins
Te cherchent à travers les périls transmarins,
Les plaines et les monts, sans boussole ni route;

Mais leurs os dédaignés par l'aigle et le condor
Engraissent tristement de leur moelle amoureuse,
En ce désert, jaloux de ta chair savoureuse,
Tes grands lys martagons tigrés de sang et d'or.

Lève-toi! Lève-toi! Hâte-toi vers la ville!
D'autres temps vont venir, qui n'étaient point prédits.
Terrible Précurseur des nouveaux Paradis,
Traverse sans la voir la multitude vile.

Dans l'énorme palais de marbre noir et vert
Où, sous les lourds plafonds d'ébène et d'améthyste,
Aux langueurs des flambeaux, maint prince jeune et triste
Attend, le cœur en feu, l'Envoyé du Désert,

Là, devant les seigneurs, les pages et les reines,
Parés, pour célébrer les cruelles amours,
De bijoux vénéneux et de fourbes velours,
Devant le roi hagard des voluptés humaines

Qui, les lèvres en fièvre et l'œil épouvanté,
Vers un désir nouveau sent palpiter ses rêves,
Sous les éclairs glacés des miroirs et des glaives,
Au son des instruments qui chantent ta beauté,

Secouant tes colliers ardents de chrysoprase
Et leurs grelots d'or clair, qui tintent sur tes seins
Tordant d'un geste fier tes reins onduleux, ceints
D'un torrent de rubis, qui serpente et s'embrase,

Danse, danse et triomphe, ô Prince des Baisers,
Frappe les dalles de tes sonores sandales,
Et foule, triomphal, par les salles royales,
Comme des raisins mûrs, tous ces cœurs écrasés!

Tes pieds blancs sont pareils à deux blanches colombes
Qui caressent le sol de leur doux vol d'amour;
Tes genoux font pâlir les lys ivres du jour;
Et quel soleil de flamme a l'éclat de tes lombes?

Ta poitrine sublime est le temple de chair
Où les baisers iront en long pèlerinage.
Un rire éblouissant sur ton divin visage
Passe comme le vent lumineux sur la mer.

Tes yeux purs sont plus bleus que l'eau d'un lac limpide
Où, comme des poissons d'or, de pourpre et d'argent,
Nagent tous les désirs d'un cœur jeune et changeant
Et les hardis vouloirs de ton âme intrépide.

Mais ta bouche, oh! ta bouche, ô large rose en feu,
De vin rouge et de sang enivrant ses pétales,
O plaie aux blancs éclairs de cruelles dents pâles,
C'est l'holocauste en flamme où saigne et règne un dieu!

Je te salue, enfant plein de grâces fatales.
Les bouches t'ont maudit; les cœurs sont avec toi.
O bel ange stérile, ô précurseur de quoi?
Quel règne annonces-tu parmi nos capitales?

Danse, danse et triomphe, ô Prince des Baisers,
Et brandis d'un poing fort, dans le palais en fête,
Par ses cheveux royaux l'épouvantable tête
Qui souille d'un sang noir tes rubis embrasés!

Celle qui fit tomber les têtes prophétiques,
La Reine bestiale aux plaisirs assassins,
Le glaive l'a frappée, et de ses larges seins
Tes pieds foulent, vainqueurs, les chairs aromatiques.

Autour de toi les yeux battent comme des cœurs,
Des orages de sang soulèvent les chairs folles,
Et des soupirs brisés et de molles paroles
Te caressent de leurs haletantes ardeurs.

Danse et triomphe encor! Dans le palais en fête
Nous t'offrons à genoux des lys éblouissants.
Sois béni dans les fleurs, la musique et l'encens,
Toi, l'éternel Vengeur du Prêtre et du Poète!

IWAN GILKIN

RETOUR D'EXIL

A EMILE POUVILLON.

Un beau matin, las de la vie de Paris, las des ennemis bêtes e des amis trop intelligents, las de faire de son logis une auberge, ou d'errer chez les autres comme on erre dans une auberge, las des faux dévouements, des poignées de main banales, des mensonges, des paradoxes, des fêtes fastidieuses, des brutalités du sort, las de tout enfin! et de lui-même, Ethelred Mainfroy s'en alla.

Il s'en alla comme s'en va Œdipe aveugle dans la tragédie de Sophocle, tout droit devant lui, un bâton à la main, très loin, sans but, ne sachant sur quelle rive il aborderait, ni quel naufrage probable lui réservait le sort.

Et tout ainsi que don César de Bazan, autre gueux sans sou ni maille, mais spirituel à l'excès, il visita les pays les plus extravagants.

Il fouilla des poussières séculaires dans la vieille Egypte, navigua en mer Rouge, courut d'Aden à Lahadj, se divertit aux Maldives, vagabonda dans l'Indoustan, passa à Ceylan, sauta d'une Philippine à l'autre, explora le Cambodge, se battit au Tonkin, traversa l'Annam, entrevit l'Empire du Milieu, échoua au Japon, et s'y fit, *pour un temps*, Japonais, à seule fin de rapporter en Europe quelque scénario de beau drame plaintif et naïf.

Puis au bout de trois ou quatre ans, il revint comme il était parti, sans tambours ni trompettes, et se mit en tête de découvrir Paris, son Paris, à lui, le Paris d'antan, de sa jeunesse et de ses beaux jours.

La revit-il aussi belle qu'il la rêvait, cette ville tant aimée aux heures joyeuses du passé? On ne sait.

Un soir, il fut trouvé, ensanglanté, gisant sur la berge du quai, entre le pont des Invalides et le pont de l'Alma. Il n'était ni vivant ni mort, ce qui fit qu'on le mit à Sainte-Anne. Mais on trouva sur lui un carnet, aux pages

couvertes d'une écriture grosse et ronde, une écriture de moine. On y chercha vainement l'explication de l'inexplicable problème que la police ne put jamais résoudre.

Au surplus, quel problème peut résoudre une police qui s'occupe infiniment plus des lunettes bleues d'un général ou des papiers secrets d'une marchande de sourires, que de la sécurité des citoyens assez bénévoles pour lui départir une somme considérable, destinée à alimenter ses loisirs?

Voici quelques pages extraites du carnet d'Ethelred Mainfroy, qui avait écrit, à l'encre verte, sur la première page du petit cahier, ce titre mélancolique : *Retour d'exil*.

I

PARIS, 13 MAI. — Vendredi 13! un jour qui ne m'a jamais porté bonheur. Je devais arriver hier, avant minuit. Il a fallu un accident ridicule pour infliger sept heures de retard au *rapide* : une collision, je ne sais où, au sortir d'un tunnel. Faites donc le tour du monde cinq ou six fois, sans une égratignure, pour risquer, au retour, d'être bêtement écrasé au fond d'une caverne!... Enfin, je suis sauf. On parle de vingt morts, et mon voisin de wagon supputait, en route, quelle somme ces vingt cadavres coûteraient à la Compagnie... Puissance de l'argent, qui brille même sur les deuils.

L'arrivée est triste. Un ciel blafard, d'un gris zébré de bleu. Un fiacre à moitié disloqué. On traverse les avenues larges d'un faubourg populeux. Pourquoi les cochers s'obstinent-ils à cahoter leurs antiques *sapins* sur les rails des tramways? C'est à donner le mal de mer au plus fin gabier. — Les quais. Là bas, le splendide chevet de Notre-Dame, avec les contreforts de l'abside, élégants et déliés : avec les crêtes fleuronnées des toits, avec les tours et la flèche... Un gigantesque vaisseau, renversé. Tout au bas, un point blanc sale : la Morgue. On laisse, pourquoi? cette pustule, accrochée au flanc du plus noble monument de la grand'ville...

Des camions, des charrettes, des fiacres, un roulement perpétuel, un torrent de véhicules, de bêtes, de gens qui vont... Où vont-ils, si matin, sous ce ciel opaque, au long de ce fleuve glauque sillonné de petits vapeurs, de bateaux, de gros chalands? C'est bien le Paris qui s'éveille, lent, fatigué, morne des ennuis de la veille, en proie aux craintes de la journée qui commence. Ils ne rient pas ces gens là, ils ne rient pas au grand soleil vivifiant dont les rayons incendient l'azur, boivent aux feuilles de velours les dernières gouttes de rosée, redressent altièrement les fleurs alanguies!...

Les feuilles sont dans les immondices, et les fleurs fagotées en bouquets lourds, s'en vont, fanées, dans les tombereaux...

L'hôtel. Une petite chambre tout en haut, bien étroite, sombre, tapissée d'un antique papier à dessins géométriques, vert sur brun pisseux. Des rideaux en indienne, propres mais laids. Ce gîte coûte cent francs par mois : le prix qu'on paie un palais à Jeypore ou à Yokohama. C'est aussi confortable qu'une cabine de navire, et un peu plus qu'une tente. Le sage doit se contenter de moins.

II

14 MAI. — Il était convenable de commencer par les anciens amis, les préférés, ceux dont l'on est certain de recevoir bon accueil. Le quartier rappelle tant de souvenirs. Que de fois j'ai monté ce boulevard aux arbres poussiéreux! Tantôt le cœur gai, tantôt avec une tristesse amère dans l'âme. Autrefois, je prenais l'absinthe à ce petit café blanc ; il est fermé : faillite... Je *la* voyais passer, frêle et mince, dans sa robe à petits carreaux ; un grand col blanc rabattu sur ses épaules, et ses cheveux crépus frisant sous le velours tanné de son chapeau. Où est-*elle?* Mariée. Mère. Si elle avait su!...

A l'angle, près du poste, le bureau de tabac où j'allumais mon cigare. Le *houka*, le *chibouque*, le *narghileh*, la *pipe d'opium* ont émoussé mon goût pour le tabac. Le seul plaisir, c'est d'avoir de beaux havanes, bien dorés, d'en tirer une bouffée, puis de les jeter, afin que les ramassent les tristes hères qui vont, piquant les *mégots*, du bout ferré de leurs cannes.

Je sonne à la porte de l'atelier. La porte jaune, où les rapins ont ébauché avec des râclures de palette l'apothéose du père Thiers. C'est madame Roseau qui vient m'ouvrir : toujours fraîche, jolie sous ses bandeaux blancs, gaie et coquette. Et derrière elle, massive, la taille corpulente du bon papa Roseau. Embrassades, rires et pleurs. Ceux-là aiment sincèrement. D'ailleurs, pourquoi m'en voudraient-ils? Je ne leur ai jamais rendu aucun service. « Comme vous êtes changé! Bruni! Hâlé! C'est la mer qui gerce la peau? Et ramenez-vous des bayadères? Avez-vous assez fait pierre qui roule? » Et des questions à n'en plus finir. Je me tais. Puis-je leur dire qu'ils ont vieilli? Au cœur, on n'a jamais de rides. Ils sont bons, le vieux peintre et sa petite bonne femme aux tendres yeux noirs, Je les aime... Peut-être aurais-je mieux fait de ne pas venir !

Le soir il y a une *première* aux *Français*. Un jeune poète de soixante-

dix ans, chante sénilement l'amour juvénile... Un poète de trente ans met en scène des bûcherons, très vieux et trop loquaces, dans une forêt très vieille. On bâille beaucoup dans la salle, mais dans les coulisses, on rit.

A la sortie, devant la Régence, on me frappe sur l'épaule. Je me retourne. C'est Gabriel Thierry... Un ami, aussi, qui n'emprunte pas.

Les passants se moquent de nous, parce que nous nous embrassons. Et après! est-il plus ridicule de toucher de sa joue la joue d'un homme sincère, que de mettre ses lèvres sur les plâtres et le fard d'une actrice? Vite, à cette table libre. On apporte des breuvages. Que ne puis-je, Gabriel, t'offrir les bons dictames indiens, les étranges liqueurs d'Orient! Ces alcools sont insipides, cette eau, saumâtre et tiède. On parle des anciens. — « Georges?... — Mort! — Albert François? A l'hospice des fous : la manie des grandeurs! — Lucy Bell, cette blonde pour qui notre paisible Siméon faillit se ruiner? — Lucy, à Saint-Lazare, Siméon, rôdeur de barrières, toujours ivre, et gueux. Il finira en cour d'assises. — Lucien? — Le poète? mort dans la gloire... — Jacques Sébas, le peintre. — Décoré! fabrique des allégories pour le gouvernement. — Etienne Verneuil? — Il fut ministre. Divorcé. Un retentissant adultère : sa femme surprise avec un laquais. — Le baron? — S'est pendu. — Gontran? — Toujours vicomte : pas un sou de rentes, et vit en nabab. — Et pourquoi es-tu en deuil, mon Gabriel? — Je viens de l'enterrement de la belle madame Fröhbel, morte il y a trois jours. Son mari en avait assez... Elle aussi... La morphine en a eu raison ».

C'est donc toujours le même dénouement, pour tous : la ruine, la folie, le crime ou la mort?

III

15 MAI. — « Nous nous verrons, seul à seul, chez Barbin! » Cette phrase me vient à l'esprit, au moment où je pénètre dans la boutique, à l'enseigne de l'*Homme qui bèche*. Il y a beaucoup de monde, mais pas un poète décadent. Quelques académiciens, les uns très ridés et très chauves, les autres jeunes et gros. Tous décorés. Le docteur, bénin et doux; Caliban, très en verve. Des néophytes, assez timides, fanfarons de vice pour faire croire qu'ils n'ont pas peur. Le patron, souriant, fin, gracieux, calculant ce qu'il va vendre d'exemplaires du prochain livre de Paul. Coppée, riant et narquois, conférant avec un critique. Des piles de volumes, un déluge de *revues*, étalées. On bavarde, sans conséquence. De temps à autre, un *type* disparaît par une petite porte, puis sort très animé, gesticulant, les yeux un peu égarés, le teint monté en couleur. Distribution de poignées de main. C'est le triomphe de la Normandie sur le Midi.

« Vous n'êtes pas du Midi, disait à quelqu'un Alphonse Daudet. Alors, qu'est-ce que vous venez f.....*aire* à Paris? » La Normandie exulte... et tempère.

Course au *Chien Rouge*. Landolphe a changé. Il ne dit plus : « Messeigneurs ! » Il n'est plus truculent, empaqueté d'un pourpoint de satin mordoré, à têtes de chiens tissées dans l'étoffe. Il se range, il est bourgeois. Il a du bien au soleil et s'est donné des héritiers. Déjà il pressent la retraite : un logis sous bois, au bord d'un étang. Ses poètes ne sont plus chevelus, ni rutilants. Pas encore du Jockey-Club, mais déjà d'un club où l'on se gante, où le nœud de cravate est exigé correct, où les vareuses d'antan ne sont plus de mise. Ils ont des éditeurs, qui les paient. Et ils gagnen de l'argent, pour faire enrager Théodore de Banville.

IV

16 MAI. — Chez la marquise. Un petit salon, tendu de satin noir à broderies japonaises, or, argent et soie. Une infinité de cadres en laque rouge, et de bibelots. Un nègre, en bois sculpté et peint, soutenant un candélabre en cristal de Venise. Demi-jour très discret. La marquise en atours de grande dame du dix-neuvième : point de Chantilly sur taffetas citron. Des fleurs, en auréole, autour des cheveux blancs, poudrés à la maréchale : un sourire exquis, le plus doux regard distillé par des yeux vifs, malicieux; une voix musicale, pénétrante, la bienveillance indifférente pour le *vulgum pecus*, une raillerie de duchesse Louis XV, chansonnant la cour et la ville, une pointe de scepticisme, l'esprit le plus délicat, et, sous tout un ensemble de choses et d'idées frivoles ou superficielles, le plus excellent cœur, l'âme loyale et franche d'un soldat. Telle cette femme, âgée sans être vieille, et qui devait être reine, si les couronnes se donnaient à celles qui les savent porter. Souveraine, elle l'est quand même, car elle parle des impératrices comme de ses sœurs, et pour un peu on lui donnerait de l'Altesse...

Près d'elle, diverses *dames* du faubourg. Descendantes des croisés... par les fenêtres. Trop occupées de leurs falbalas, des grands mariages et des petites histoires. Linottes fort emplumées, vicomtesses de bon aloi, qui ont su lire quand elles allaient à l'école. Assurément les maris sont mieux. Un peu dégarnis, mais encore décoratifs. Un avocat, fils d'avocat, grandiloque, verbeux, diseur de bons mots pêchés dans les journaux du matin, malade aussi, et de ces maladies qui ne vous font pas grâce d'un accès de fièvre, d'une pulsation ou d'un cataplasme.

Le soir, *Faust*, à l'Opéra, chanté par des « doublures ». Médiocre ténor.

Un Méphisto de province cherchant des effets de maillot. Une Marguerite camarde, fausse blonde et grassouillette. La scène du jardin est ratée. Décor trop vaste. Un Siebel ridicule de formes et par les formes. Le diable l'aimerait, mais Gretchen ne vient pas de Lesbos. Je suis entre un abbé, déguisé en laïque, et qui passe tout son temps à rejeter des mèches de cheveux rebelles sur sa tonsure, et un étudiant en droit, qui rêve à une Marguerite brune, laquelle n'a malheureusement pas de jardin. *Anges purs* les fait pâmer. Celui-là songe au rachat des peines, aux absolutions finales; celui-ci pense qu'avant le repentir il y a le péché. Il en est au préambule. Tous deux pâlissent et l'apothéose avec ses danseuses accrochées à des fermes, leur laisse une vision du Paradis. « Ce n'était pas pour vous qu'était la sérénade! »

CHARLES BUET.

(A suivre).

.....

CRUCES

Comme des flambeaux d'or les ramures pâlies
Songent vers le ciel rouge et d'étranges bras noirs
Bougent avec les corps pendus. Feuilles salies
Vous avez des lueurs de cierges dans les soirs.
Aux lointains, sur le sang et la folle tristesse
Du nuage, la croix de Golgotha, debout,
Regarde se mourir le soleil. La rudesse
Du vent s'endort avec son frère le hibou.
Cette mort du soleil a des douceurs de lune.
O mirage! Voici se jouer dans les ors
Une pâleur de vierge et se pâmer des corps
Sur les chênes figés. Voici du doigt fier une
Flèche voler, mortelle, aux cœurs crucifiés.
— Ces dards que leurs désirs fous avaient défiés,
Sur la neige des chairs font un stigmate rouge.
Le nuage affolé, s'enfuit. Le soleil bouge
Pour mieux voir l'agonie. Oh! les soudains reflux
De leur sang vers le cœur du soleil par ses veines,

— Les rayons! —
Cette croix des horizons n'est plus.
A la nuit, le mirage éteint ses âmes vaines.
Ainsi, que la forêt est noire, après des feux.
Je songe aux morts d'amours et je saigne comme eux.

EDGAR BONEHILL.

LE JARDIN [1]

Mais mon désir s'en va toujours vers le mystère
Du pays merveilleux que je n'ai pas foulé.
EPHRAÏM MIKHAËL.

Le Jardin n'est pas fermé à jamais des mystérieux Avallons et des blanches Thulés; les portes n'en sont point irrémissiblement closes.

Toi, que dans les plaisirs troublent des visions pâles, fuis les cités où tu traînas ton cœur, ton pauvre cœur enténèbré. Toi qui es las des voix banales, quitte les foules bruissantes et sonorement vides et va par les chemins détestables pour tous. Tu trouveras le jardin des Avallons mystérieux et des Thulés blanches.

Si ton âme est pure, sa propre lumière te guidera, loin des orées que polluent les faux pèlerins, à travers les buissons fleuris de larges fleurs vénéneuses aux impies, vers les vantails verrouillés que gardent les dragons et les chimères, et les guivres : vers les vantails des Avallons et des Thulés.

Si tu es épris des gloires abolies, si tu as craché sur les festins où, soûls de liqueurs malignes, tes frères misérables sont attablés. Si ton rêve est lointain, si tes désirs sont hauts, tends quand même tes mains débiles, sois impavide, et les bêtes magiciennes qui veillent au seuil des contrées bienheureuses, lècheront tes pieds et t'ouvriront la route, la route des Thulés et des Avallons.

Alors, derrière les murailles rugueuses, hérissées de lances, tu apercevras

---

(1) *Le Jardin* est le poème liminaire et *la Forêt* le poème épilogue du prochain livre de Bernard Lazare à paraître en janvier sous ce titre : *Le Miroir des légendes.* N. D. L. R.

la frémissante cime des arbres amis. Les feuilles des branches étincellent, tels de candides émaux, et leur éclat te sera doux. Les frondaisons indulgentes épandront sur toi leurs arômes subtils ; leurs bienveillantes odeurs éparses berceront tous tes sens. Le murmure clément de la forêt bientôt conquise, saluera l'amant nouveau des Avallons et des Thulés.

Et tu entendras le chant des vierges qui filent à l'ombre des rosiers hâtifs, tandis que d'invisibles oiseaux en des cantilènes puériles célèbrent les infaillibles joies : Ecoute les vierges qui filent à l'ombre des hâtifs rosiers, les vierges des Thulés et des Avallons.

« Voyageur, voyageur dépris, salut ! Pour toi ont résonné nos voix fraternelles, tu as répondu à notre appel évocateur. Tu as gémi par les voies mauvaises ; captif aux bords de fleuves ennemis, tu as souffert. Nos frêles doigts ont effeuillé sur ton front des corolles claires, et ces exilées t'annoncèrent les fabuleux pays rêvés. Tu es recru comme un faon que les chasseurs traquèrent, et dans ton âme encore obscure, nous lisons les transes et les effrois coutumiers. Ne crains rien : tu as franchi déjà les invisibles portiques que les profanes ne peuvent atteindre. Viens vers nous, les révélatrices. Tu as laissé l'or impur, les fanges sordides, tu auras désormais des ravissements inéprouvés. Tu dédaignas les acclamations abjectes, et les buccins des triomphes bas, tu les as repoussés ; tu renonças les socles consécrateurs des malfaisantes renommées, tu contempleras ton image éternelle et véritable au miroir des lacs purs. Viens ! ici la mollesse des pelouses s'étoile d'étranges calices, aux rameaux des vergers pendent des fruits éclatants, des parfums mélodieux essorent des venelles, les vagues des ruisseaux profèrent des mots inentendus. Viens ! Une onduleuse et paisible lumière caressera tes yeux ; regarde : elle a l'enfantine candeur des aurores, l'attirante mélancolie des crépuscules, l'infinie douceur des soirs bleus. Viens ! Tu sauras l'éternité du Verbe. Les sistres d'or sont prêts, sous les plectres vibrent les cordes, l'air frémit des paroles latentes, des rhythmes dorment dans le vent, des pensées se recueillent au fond des grottes. Entre, tu éveilleras ce monde qui t'attend. »

Ainsi tu entendras chanter les fileuses virginales qui foulent la jonchée de mousse, sous les roses épanouies : les fileuses des Avallons et des Thulés.

Touche, de ta droite intrépide, l'émeraude qui scelle les lourds battants, et les battants s'ouvriront. Vois, elle palpite, la gemme impollue, elle t'appelle : « Toi dont l'âme est pure, cœur endolori, entends-moi ! Epris des gloires abolies, amant nouveau, entends-moi ! Les portes ne sont point irrémissiblement closes, il n'est pas à jamais fermé le jardin des mystérieux Avallons et des blanches Thulés.

LA FORÊT

Ecoute : la forêt, au loin, là-bas, s'émeut...
F. Vielé-Griffin.

Ame triste, cœur déçu, épris des chimères divines qui galopent en des cieux rougis d'aurores inviolées ou embrumés de tendres crépuscules, tu as franchi le seuil et tes pieds intrépides n'hésitèrent pas. Les voix virginales et annonciatrices t'appelèrent, et tu vins, cœur dolent, âme lasse.

Tu vins, tu entras foulant le parvis de sardoine où s'incrustent des escarboucles magiciennes et, derrière toi, se referma la porte avec un bruit évocateur. Tu sentis loin le monde ennemi, loin les paroles malsaines qui trop avaient affligé ton cœur morose et ton âme blessée.

Tu te crus libéré, et, fier de ton courage, tu chantas le pæan en l'honneur des fileuses qui t'attirèrent. Mais en vain, tu les cherchas d'une âme émue, d'un cœur impatient. Seule, devant toi, s'étendait la forêt lugubre, la forêt qu'attristait l'absence des oiseaux familiers et des nymphes bocagères, la forêt touffue et vide, la forêt emplie d'arbres et de fleurs étranges, la forêt peuplée d'esprits prisonniers.

Encore retentissaient les chansons qui t'excitèrent, mais lointaines et vagues, et l'on aurait dit un chœur surnaturel de vierges descendant des collines inaperçues. Alors, guidé par les sons aimés, tu pénétras dans les halliers pour vaincre les ronces farouches et, la face et les mains sanglantes, tu t'avanças le cœur résolu, l'âme forte.

Soudain, tomba le linceul de silence, le bois s'anima, tes oreilles closes s'ouvrirent, tu entendis le murmure des fourrés, la clameur des chênes, le vagissement des mousses, le frémissement des roseaux, la rumeur des troënes et des lauriers roses, la cantilène des lys géants et des clairs jasmins. Tu entendis l'hymne proféré :

« Fraternel voyageur que chassèrent les foules, fugitif aventureux nous te saluons. Tu as reconnu la vanité des terrestres gloires, tu as honni le los banal des hommes, le los que chèrement conquièrent les trahisons et les félonies. Héros, sois salué ! Nous t'accueillons à l'entrée de tes demeures nouvelles, tels des serviteurs fidèles accueillent un maître attendu, et tels aussi des hiérophantes assis sur les degrés d'un temple pour instruire les mystes ignorants. Ecoute : nous sommes les initiateurs.

« Tu as vécu au milieu des barbares, et le songe captif en ton être, le songe, ressouvenir des pays perdus, te fit douloureux les chemins familiers à tous.

Tandis que sonnaient à tes oreilles les paroles nocturnes de ceux-là qui triomphent, tu allais, sans entendre ; au désert de tes sens brillaient des flambeaux amis, et tu suivais de chères lumières méprisées. Mais, seul, tu les voyais, et tes frères t'accusèrent de folie, et ta mère se retira de toi, et les indifférents ricanèrent, car tu marchais le regard haut, les lèvres proféra-trices. Un soir que las des insultes, le visage souillé de boue, les membres rompus par les pierres, tu t'étais assis au rebord d'un fossé, tu vis dans les champs dépeuplés venir à toi de blancs fantômes : ils te vêtirent de riches étoffes, ils t'encensèrent de précieux parfums, ils t'éjouirent de mots spécieux et prometteurs, et tu vins vers les vantails qui ferment les Avallons et les Thulés. Les monstres gardiens s'abaissèrent et la sigillaire émeraude, touchée par tes doigts impavides, te livra l'entrée des jardins que tu croyais doux. Te voilà maintenant, pèlerin dont l'âme tressaille, dont le cœur s'émeut. Les formes qui te hantèrent, les idées, mères et reines, qui dominèrent ton inessentielle existence, tu les attends, tu les veux conquérir. Hélas! elles vont fuir, princesses illusoires, et les rancœurs des jours anciens, tu vas les retrouver. Eternel fugitif des apparences, tu les verras toujours surgir à tes yeux, et les visions, qui seules sont réelles, perpétuellement s'envoleront hors de tes atteintes, colombes mystiques échappant au pourchas de l'oiseleur. Reste auprès de nous, ne poursuis pas ta route, nous te donnerons le seul bien réel : la mort des rêves. Reste, tu t'endormiras dans la paix sereine des ignorances, dans l'abolissement délectable des désirs, et les roses ferventes te feront un lit de repos et d'oubli. »

Comme jadis, tu t'arrêtais aux carrefours des villes, séduit par le son des lyres éparses pour toi dans l'air, ainsi tu t'arrêtas gagné par les voix insidieuses. L'arôme vénéneux des arbres te pénétra de mollesse, tes genoux fléchirent, et volontairement tu t'inclinais vers la jonchée des alliciantes corolles, quand de nouveau tu perçus le chœur mourant des vierges filandières :

« Entends-nous, dépris du monde ; garde-toi des lacs meurtriers. Vainqueur des dragons et des guivres, garde-toi des plus subtils ennemis. »

Au suprême appel, tes yeux se dessillèrent, tu vis, tu reconnus ceux qui te retenaient. Les branches des chênes se fleurirent de mains âpres, les rameaux des hêtres s'aiguisèrent d'ongles rigides, les calices des fleurs s'émurent de bouches perverses, leurs pistils se cimèrent de prunelles louches, de lourdes chevelures s'agitèrent au front des ormes, les saules incurvèrent leurs troncs en des croupes redoutables, et les mousses s'étoilèrent de seins blancs et de toisons rousses.

« Reconnais-les, clamèrent les fileuses, les adversaires antiques, les faux

servants du Verbe, les tueurs d'idéal, les amants des glorioles, les adorateurs de la bête, les glorificateurs du métal et de la chair. Ils ont cru gagner les certaines délices, et ceux qui, vivants, les saluèrent, les célébraient comme de très heureux initiés. Mais s'ils ont pu, félons, franchir les murailles, à jamais leurs seront fermées les plaines des mystérieux Avallons et des Thulés blanches. Courage, ô vagabond de la mortelle vie, triomphe des embûches dernières : Viens à nous. Les sistres d'or sont prêts, sous le plectre vibrent les cordes, l'air frémit de paroles latentes, des rhythmes dorment dans le vent, des pensées se recueillent au fond des grottes. Viens, tu éveilleras ce monde qui t'attend. »

Et ranimé par les sœurs divines, tu franchis les fourrés d'un ferme pied. Tu t'arrachas aux lianes langoureuses, à l'appel voluptueux des rosiers empourprés, et tu vis enfin briller les pelouses surnaturelles, et s'épanouir les lacs solennels sous la lumière purifiante du ciel révélateur.

BERNARD LAZARE.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

I

Œuvres d'Ephraïm Mikhaël. — Paris, Lemerre.

On ne peut lire sans mélancolie l'œuvre d'un poète mort aussi jeune. Tous les beaux vers que vous rencontrez semblent vous reprocher d'arriver trop tard! Il eût fallu suivre dans son évolution ce talent rare, il eût fallu apporter au poète la pure gloire qu'il méritait! Et, maintenant, c'en est fait : Ephraïm Mikhaël ne saura pas notre amour et notre admiration.

Et pourtant, à qui tressaillit de la joie divine de faire un beau vers, qu'importe la gloire que ce beau vers lui vaudra?

Ce poète était des mieux doués. Une magnifique imagination éclate dans ses vers; il a les splendeurs du coloris et les élégances du dessin. Il est apparenté à de beaux peintres : ce sont les Moreau, les Puvis, les Burne-Jones, les Crane; ce sont les primitifs florentins, ce sont les coloristes vénitiens. On ne peut lire certains de ses poèmes, *le Solitaire*, par exemple, sans se l'imaginer illustré par quelqu'un de ces artistes.

Mais cette imagination est réglée par le discernement, par le *goût* (comme disaient nos aïeux, les classiques), qui fait seul les vrais poètes. Les premières œuvres de Mikhaël, qui fut très précoce, trahissent déjà cette

sagesse. *Le Magasin aux jouets*, un poème qu'il écrivit à dix-neuf ans, est d'une sobriété presque définitive et qu'il n'a jamais surpassée.

Ephraïm Mikhaël a d'autres dons que cette imagination picturale, que cette faculté de satisfaire nos yeux intérieurs. Il a le *don d'enfance :* une âme noble est sous la magnifique enveloppe de ses poèmes ; et l'on ne sait ce qu'il y a de plus beau chez lui, de ses majestueuses pensées ou de sa virginale pudeur. Car ce livre dénonce une tristesse si profonde et si discrète ! Sans doute, le poète pressentait sa fin prématurée ; il était bien jeune encore, quand il écrivit ces vers :

Mais je n'endormirai jamais mon âme triste
Dans la sérénité des rêves accomplis.

On voit partout qu'il s'était reclus dans la tour d'ivoire de son rêve, hors de la vie et hors du siècle. Il songe bien un instant à vivre, en ces admirables vers :

Je veux aussi ma part dans le péché de vivre ;
Seigneur, conduisez-moi parmi les étrangers.

Mais il y renonce bientôt, « ivre de légende et dédaigneux de vivre ». Et, même quand il parle de « souvenirs de blondes », il semble ne parler que d'un rêve.

Cette réclusion, qui est celle de bien des artistes d'aujourd'hui, nous vaut des poèmes en vers et en prose aussi fiers que *le Mage*, *l'Etrangère*, *Florimond*, *Miracles*, *l'Evocateur*, *le Solitaire*, *Armentaria*.

Nous avouons préférer les poèmes en prose : les vers qui, pris à part, sont parfois superbes, pêchent par une monotonie toute parnassienne. Tels quels, c'est-à-dire sans rien d'imprévu, et toujours répartis en quatrains, ils n'ont, le plus souvent, nulle raison d'être, et gênent même fréquemment le poète, qui se fût exprimé plus librement en prose. Evidemment, ceci n'a rien d'absolu, et le livre de Mikhaël contient de sublimes vers, qu'une ligne de prose ne saurait remplacer.

Nous devons aux poètes parnassiens bien des poèmes mort-nés, quoique matériellement parfaits. La forme y commande au rêve, quand le rêve devrait commander à la forme. Et tant d'ornements d'une séduction passagère y voilent la pure image de l'âme, que nous délaissons aujourd'hui ces œuvres savantes, pour des poèmes plus simples, et que la seule beauté d'une âme révélée illumine de sa douce splendeur.

Ephraïm Mikhaël n'est pas exempt des défauts parnassiens : ses poèmes ne sont beaux que malgré cela, et ils seraient plus beaux sans cela. Il songeait d'ailleurs à secouer la tyrannie des formes immuables ; il y a, parmi les fragments laissés, une pièce en vers inégaux qui le prouve suffisamment.

Mais la mort l'a surpris dans le noble labeur, et nous n'avons d'Ephraïm Mikhaël, mort à vingt-trois ans, que des *opera interrupta*, d'admirables et

mélancoliques fragments qui disent à quelle hauteur l'Œuvre eût atteint, et qui, tels quels, méritent de rester.

FERNAND SEVERIN.

II

Max Waller, par HENRR MAUBEL (1).

Au moment où nous nous préparons à fêter notre dixième anniversaire, notre pensée, pleine de souvenirs, se reporte naturellement vers le passé et voici que, près de nous encore, apparaît le profil spirituel, impertinent et moqueur de Max Waller, souriant, ironiquement un peu, aux autres, pour ne point songer à lui-même. Ce profil, Henry Maubel vient de le tracer à petits traits, à petits traits de vie dérobés, au hasard des souvenirs, dans l'œuvre, si adorablement capricieuse avec des échappées de tristesse, comme une confession de jeune fille, de cet artiste sensitif, exilé d'un pays natal tout bleu que parfois il se rappelait encore.

Henry Maubel, mieux que personne, pouvait fixer ce souvenir. Lui, l'un des plus écrivain parmi nous, l'éplucheur délicat et flegmatique par persuasion de *Miette*, qui transcrit une âme avec des gestes, psychologue comme un abbé de cour diplomate, par beaucoup d'analogies devait pénétrer Max Waller.

Dans cette biographie il feuillette rapidement tous les contes charmants que l'auteur de *la Flûte à Siebel* disait si bien, les épingle d'un mot, retrace la fondation de *la Jeune Belgique*, les premiers combats, et tout cela dans un style pressé qui se précipite, s'arrête, se reprend, mais évoque en tous ses jeux la physionomie animée, triste d'un rêve envolé, de Max Waller.

V. G.

---

(1) Imprimerie Monnom; en vente chez Lacomblez. Prix : 1 franc.

MEMENTO

Si nous avons omis de citer dans l'article de tête du dernier numéro de *la Jeune Belgique*, parmi les revues qui luttent pour la centralisation de l'art dans notre pays, *la Société nouvelle*, c'est que, habitués à la considérer comme de la famille, il nous semblait qu'en parlant de *la Jeune Belgique*, nous parlions aussi d'elle. Tous nos lutteurs auront, bien certainement, en lisant notre article, songé à cette revue hospitalière à laquelle presque tous nous collaborons. N'est-ce pas cette même année que parurent : *les Fusillés de Malines* de Georges Eekhoud ; *la Princesse Maleine*; *Maxime* de Goffin ; *la Légende du Jésus flamand* d'Eugène Demolder; *Notes et silhouettes* de J. Destrée; *A l'Aventure* de Vandrunen; puis les chroniques et nouvelles de Delattre, Maubel, Nautet, Hubert Krains, etc. ?

C'est *la Société nouvelle* aussi qui nous donna les traductions des chefs-d'œuvre étrangers et qui s'efforce de répandre parmi le public une littérature qui lui était inconnue.

La Wallonie consacre son dernier numéro à Pierre Quillard. Les vers, et parmi ceux-ci de fort beaux, sont extraits de *la Gloire du Verbe*, qui vient de paraître chez Bailly.

Les livres :

La théorie de l'auteur du *Maître*, qui remporta un plein succès à Paris et à Bruxelles était, certes, curieuse à connaître. Jean Jullien a voulu nous contenter en faisant paraître, en tête de sa nouvelle étude psychologique *l'Echéance*, un *Essai sur le Théâtre Vivant*.

Voici quelques propositions de cette préface : « Le théâtre sérieux est une image vivante de la vie ».

« Une pièce est une tranche de vie mise sur la scène avec art ».

Mais M. Jullien a bien soin de prévenir l'objection de ceux qui, non contents de voir découper la vie en tranches, comme on découpe un melon, citeraient Aristophane, Eschyle, Shakespeare ou Calderon, en écrivant tout d'abord : « Le théâtre ne doit pas être seulement la vie ».

On voit donc que le but de l'écrivain a été d'animer sincèrement la scène conventionnelle et momifiée où des pantins de zinc s'animent rigidement au moyen de toutes les vieilles ficelles habituelles. En tout cas, ce serait un grand pas de fait dans l'Art théâtral, mais d'autres suivront, nous l'espérons bien.

Sourires pincés, par Jules Renard. Lemerre, éditeur.

Jules Renard est un des collaborateurs de notre confrère parisien *le Mercure de France*, qui eut la primeur de plusieurs chapitres. Le titre du volume en résume fort bien le sens général : C'est de l'observation ou plutôt de la transcription ironique d'un coin de réalité qui aurait l'air absolument banal, si le fait même de choisir le détail n'était déjà du sourire pincé.

Les Psychoses. Douze sonnets, pourquoi pas vingt ou trente? nous n'en savons rien, par Arsène Reynaud. Ils sont parfois drôles.

Contes et Nouvelles, par Alfred Lavachery, grande édition de luxe illustrée, chez Bénard, éditeur, Liége.

En une toilette du plus grand ton, irréprochable, d'un goût délicat, M. Lavachery nous livre, aujourd'hui, une suite de contes, gracieux, simples ou mélancoliques. Ils sont soigneusement racontés avec une propreté toute hollandaise, et un maintien

parfait. Cela donne même parfois trop de froideur. Mais c'est un léger défaut que la vive ordonnance du dialogue sauve souvent. L'impression typographique est ce qu'elle devait être pour ce livre, patiemment épluchée et d'un soin minutieux. Ainsi le tout forme une œuvre du plus grand luxe, illustrée de charmantes vignettes en noir et rouge.



Nous sommes forcés, mais avec quels regrets ! de remettre au prochain numéro *l'Album à Toto*. Notre petit ami nous a encore envoyé quelques pièces ravissantes, qu'avec amour il dédie à *Gramadoch*. Nous ne doutons pas que cette marque d'affection d'une âme si innocente et pure n'apaise la colère achyllienne de notre ennemi.



On nous annonce qu'à la demande de Lorand, de *la Réforme*, à la suite de nombreux jurons de *Godreferendum*, la Mons'est décidée à monter *Guillaume Tell* et *le Chalet*.



A PARAITRE : *Les dernières fêtes*, volume de vers, par Albert Giraud. Chez Lacomblez.

Le Miroir des Légendes, par Bernard Lazare.

Les Fusillés de Malines, par Georges Eekhoud. Chez Lacomblez.

De Maeterlinck : *L'Ornement des Noces spirituelles*, par Ruysbroeck l'Admirable. Chez Lacomblez.

La Flûte à Siebel, par Max Waller. Chez Lacomblez.

De Georges Destrée : *Dans le Rêve*, un volume de poèmes en prose. A Paris.

Les Grandpié, d'après une famille sous la monarchie constitutionnelle. Paris.

Les Galeries de peintres modernes à Bruxelles. Bruxelles.

A l'Office de publicité, un volume de contes pour les enfants, titre : *Histoire du Chat, du Coq et du Trombone*, par Hubert Stiernet, illustrations d'Amédée Lynen.

— Nous recommandons à la bienveillante attention de nos amis notre pauvre oncle *Gramadoch*. Il n'est pas difficile : un seul exemplaire, retour après lecture, non découpé.



Connaissez-vous François Fabié? Non? Eh bien, François s'est débarrassé, non sans difficulté, semble-t-il, de quelques poèmes. Ecoutez avec ravissement; il s'adresse aux pauv's poètes :

> Va! tu trouveras sur ta voie
> Et la faim et les noirs hivers,
> Et bien des critiques de proie
> Embusqués pour tuer tes vers..... !

La Revue Belge illustrée, annoncée depuis si longtemps, vient de paraître aux bureaux de l'Anthologie contemporaine.



Les Jeunes. La revue *Namur-Jeunes* s'est transformée, elle a raccourci son titre et augmenté son format.

Bonne confraternité là-bas et vogue la littérature.



Deux vrais artistes viennent d'être reçus membres des *XX*; ce sont MM. Signac et Georges Minne.

Nous adressons nos félicitations aux *XX* et aux nouveaux élus.

Albert Giraud et Georges Eekhoud ont été invités par le *Cercle artistique* de Bruxelles à donner une conférence.

Le premier a choisi comme sujet : « Un livre posthume de Max Waller » ; le second : « Les prédécesseurs et les contemporains de Shakespeare ».

Albert Giraud donnera sa conférence le 20 décembre et, Georges Eekhoud vers le milieu de février.

Comme conséquence de la lettre qu'envoyèrent nos deux amis, il y a quelques mois, pour remercier le *Cercle* de son invitation au fameux raout artistique, c'est amusant. Tant mieux quand même, si les vieux ménages du parc s'aperçoivent enfin qu'il y a des écrivains parmi nous.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME NEUVIÈME DE

LA JEUNE BELGIQUE

Arnay (Albert).

Roses de neige 67
Vers :
Les voix d'en l'âme . . . 118
Cœur d'automne 118
Sonnets :
La Nymphe captive . . . 283
Venue 283
Chronique artistique :
Le Salon de l'Essor . . . 250

Arnoux (Jacques).

Chronique artistique :
Le Salon des XX de 1890 . 122

Berrichon (Paterne).

La Voûte 339

Boels (Jean).

Le Réveil de la reine. . . . 80
L'Hôte des ténèbres 238
Révolte. 315
Veillée d'hiver. 336

Bonehill (Edgar).

Cruces 439

Buet (Charles).

Les dimanches de la rue Rousselet 137
Retour d'exil 434

Chapaux (Albert).

Chronique littéraire :
Sous-Offs 90

Cudoye (On.).

Vénerie esthétique 160

Dardenne (Léon).

Chronique littéraire :
La Victoire du mari. . . . 92
Chronique artistique :
Au sujet de l'Exposition d'affiches au Musée du Nord 319

Delattre (Louis).

La confession de Jérôme Badot. 76, 106
Christine de Landelies . . . 268

Demolder (Eugène).

Noce flamande 42
La légende du Jésus flamand (fragments) :
Jésus guérissant des malades et ressuscitant une morte 208
Jésus contant des paraboles 213

Desombiaux (Maurice).

Le triomphe du Verbe . . . 45
La ballade de l'ancien marin de Samuel Taylor Coleridge 119

Destrée (Georges).

Dans le Rêve :
Agnès 61
Orgueil 63

Chronique artistique :
Les Aquarellistes 93
VIIe Exposition des XX. — Xavier Mellery . . 125
Le Salon éternel 373

Destrée (Jules).

Transpositions modernes :
Cirque 155

Eekhoud (Georges).

Lettres pour les illettrés :
V. *Transposition d'un air connu* 8
Cycle patibulaire :
I. *Le moulin-horloge* . . 165
La proscription des Concerts populaires 421
Chronique littéraire :
Impressions d'art 87
Maxime 345
Chronique musicale :
MM. Edg. Tinel et E. Mathieu au Concert populaire. — L' « ORPHÉE » *de Gluck au Conservatoire* 190
Les Russes aux Concerts populaires 219

Fontainas (André).

Vers :
Le désir du voyage 58
Le roi Cophétua 60
Sonnets :
Terre promise 105
Vers le nord 106
La Volupté de souffrir . . . 261
L'Impératrice Félise. 396
Chronique littéraire :
Poèmes anciens et romanesques 216

Frères (Adolphe).

Femme. 66
Irène 142

Gilkin (Iwan).

Le Portrait 71
Lucifer 136
La Douleur du mage . . . 230
Sanctus. 330

Vers :
Requiescat 428
La Pensée 428
En wagon 429
Chez Putiphar 429
Le Sorcier 430
Rêve 431
Chronique littéraire :
Axël 185
Le Possédé 343

Gille (Valère).

Aux Jeunes. 5
Le Messie suprême 81
Stéphane Mallarmé 152
Les Sirènes 206
Au matin 370
Jardin d'amour 407
Innocence 408
Renoncement 409
Le Château enchanté . . . 410
Chronique littéraire :
Joies 91
Double 128
Aux XX. Conférence de M. Edm. Picard . . . 155
Max Waller 446
Chronique artistique :
Exposition de C. Meunier au Cercle artistique . . 193

Giraud (Albert).

Vers :
Allégorie 23
Ladislas Laski (1573) . . 25
Tableau anonyme . . . 172
Seizième siècle :
Louis de Condé 296
Marie Stuart 296
Mauvais sommeil 297
La Médicis enfant . . . 297
Henri de Béarn 298
Déclin 298
La Fraise 299
Initiation 299
A Olainville 300
Le rêve de Henri III . . 300
Chronique littéraire :
La Damnation de l'artiste. 83
Chez les Passants 127
Miette 370

Chronique théâtrale :
Le Vaisseau Fantôme . . 188
Chronique musicale :
Salammbô 158

Goffin (Arnold).

Notes cursives. 27
La Procession de pénitence :
Notes cursives 337
Chronique littéraire :
L'Ame des choses. . . . 246
Les vieux quartiers de Paris. — La Bièvre . . . 348

Hannon (Théo).

Nostalgies 41

Huysmans (J.-K.).

Les dessins de Victor Hugo . 135

Interim.

Chronique musicale :
Quatrième Concert populaire. — Hans Richter . 255
Le Concert Lamoureux. . 416

Jeune Belgique (La).

Un raout artistique 294
Une nouvelle croisade 325
Le dixième anniversaire de la fondation de *la Jeune Belgique* 389

Jhouney (Alber).

Madeleine 404

Keller (George).

L'Eau du Rêve :
Voix. 308
Désespérance 308

Krains (Hubert).

Le Bohême 115
Le Bonheur des autres . . . 301

Lazare (Bernard).

La Venue 201
La Gloire de Judas 364
Le Jardin 440
La Forêt 442

Leune (Albert).

La Synthèse 147

Maeterlinck (Maurice).

La Princesse Maleine (acte II, scène VI. 68
Le Théâtre. Menus propos . 331

Mallarmé (Stéphane).

Eventail 7
La Déclaration foraine . . . 101
Réminiscence 230

Maubel (Henry).

Fragment sans titre 34
In Memoriam 133
Lettres à un ouistiti. . . . 175

Mirbeau (Octave).

Maurice Maeterlinck . . . 341

Moris (Delzire).

Proses lyriques :
I, II, III 242
IV. *Le Pauvre* 244
V. *La Voix* 245
VI. *Le Toast* 245

Puck.

L'annuaire du Caveau verviétois 248
A notre bon oncle L. M. (de la *Revue générale*) 316

Régnier (de) (Henri).

Sonnets. 32
Le Château de Lucile . . . 198

Rops (Félicien).

Fable 155
Fable ropsienne pour *la Jeune Belgique* 215

Roy (le) (Grégoire).

Maurice Maeterlinck . . . 358

Severin (Fernand).

Poèmes :
Les bons propos 65
La sœur qui n'est plus . . 65
Vers :
Octobre au pays 113
La chanson d'un pauvre . 114
Poèmes :
La mort des enfants. . . 266

L'hôpital 267
La dame au voile 360
Solitude 361
L'aveu trop tendre . . . 362
Scène nuptiale 362
Chronique littéraire :
La Sonate à Kreutzer . . 412
Œuvres d'Ephraïm Mikhaël 444
Chronique artistique :
Au Palais du Cinquantenaire 414

Stiernet (Hubert).

Défi du rêve 284

Toto.

Album 411
Souris blanche 419

Tréderne (Louis).

Le portrait. 309

Van Arenbergh (Émile).

Sonnet 44

*** **Van Lerberghe (Charles).**

L'eau promise 233

Vanor (Georges).

Floramye 151

Verhaeren (Émile).

Vers :
Les nombres 179
La dame en noir 181

Verlaine (Paul).

Assomption 394

Verlant (Ernest).

Chronique artistique :
Exposition de portraits de maîtres du siècle . . . 221

Vielé-Griffin (Francis).

Strophe. 33
Au tombeau d'Hélène . . . 200
Laissons une heure mourir..... 395

X.

Chronique littéraire :
Dédicaces 218
All' Avanguardia . . . 372
Chronique artistique :
L'Exposition du Cercle des Femmes Peintres . . . 289
L'Exposition de l'Ecran et de l'Eventail 289

* * *

Chronique littéraire :
Dire du mieux 157
Futura 219

* * *

La Pléiade et *la Jeune Belgique*. 393

* * *

Memento, 95, 129, 161, 194, 225, 257, 290, 321, 349, 379, 418, 447.

Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE LA « JEUNE BELGIQUE »

31, *rue des Paroissiens*

BRUXELLES.

Catalogue des livres de fonds et en nombre d'auteurs belges :

Baudoux (Fernand) . .	Rythmes vieux, gris et roses, un volume in-16. . fr.	3 50
Chainaye (Hector) . . .	L'Ame des choses	2 »
Delattre (Louis) . . .	Contes de mon village, avec une introduction de Georges Eekhoud, un volume in-18	3 »
Eekhoud (Georges). . .	Nouvelles Kermesses, avec frontispice de Léon Dardenne, 1 volume in-8° (quelques exemplaires) . .	7 50
—	La Nouvelle Carthage, un volume in-16	3 50
	(Les autres ouvrages du même auteur sont épuisés).	
—	Les Fusillés de Malines (sous presse)	3 50
Gilkin (Iwan)	La Damnation de l'artiste.	15 »
Giraud (Albert)	Hors du Siècle, un volume in-8°	3 50
—	Pierrot lunaire, un volume petit in-12.	2 »
—	Pierrot Narcisse (épuisé).	
Goffin (Arnold). . . .	Journal d'André (1885) (épuisé).	
—	Delzire Moris (1887) (épuisé).	3 »
—	Impressions et Sensations (1888)	3 »
—	Maxime (1890)	3 »
Itiberê da Cunha (J.) . .	Préludes, poésies; un vol. in-16 raisin	3 »
Jeune Belgique (Le Parnasse de la), pièces diverses de dix-huit poètes belges, un fort volume in-8°.		7 50
Lacomblez (Paul) . . .	Un Baptême, pièce à dire pour jeunes filles. . . .	0 25
—	Les Confitures, monologue pour jeunes filles . . .	1 »
—	Pensionnaires, id. . . .	1 »
—	Romanesque!... id. . . .	0 75
—	Skating, id. . . .	0 75
—	Jeunes filles, monologues et pièces à dire (plaquettes, in-16).	2 »
—	Loth et ses filles, poème-drame en trois tableaux (en préparation).	
Lavachery (Alfred) . . .	Contes et Nouvelles, avec illustrations de L. Bauës. E. Berchmans, E. de Baré, E. Delpérée, etc., un volume grand in-8° carré	5 »
Lemonnier (Camille) . .	En Brabant, contes. un volume in-18.	0 60
—	Les bons amis, conte, id.	0 60
—	Trois contes, id.	0 60
—	Les Charniers (Sedan), id.	3 50
—	Ceux de la Glèbe (la Genèse, la Glèbe, les Concubins, etc.), 1 volume in-18.	3 50
—	En Allemagne, 1 volume in-18.	3 50
—	Happe-Chair, id.	3 50
—	L'Hystérique, id.	3 50
—	Madame Lupar, id.	3 50
—	Le Mort, nouvelles, id.	1 25
—	Un Mâle, avec dessin de X. Mellery, 1 volume in-18.	3 50
—	Thérèse Monique, 1 volume in-18	3 50
le Roy (Grégoire) . . .	Mon cœur pleure d'autrefois, un volume in-8° avec un frontispice de Fernand Khnopff	10 »
Maeterlinck (Maurice) .	Les Aveugles (L'Intruse. Les Aveugles), un volume in-18	3 »
—	La Princesse Maleine, un volume in-18	3 50
—	Serres chaudes, un volume in-18	3 »
	(Il a été tiré de chaque ouvrage 3 exemplaires sur Japon à 15 francs et 7 exemplaires sur Hollande à fr. 6-00).	

MAETERLINCK (Maurice) .	L'Ornement des noces spirituelles, par Ruysbroeck, l'Admirable, traduit du flamand sur les textes authentiques retrouvés au cloître du Val-Vert, et précédé d'une Introduction (sous presse)	
MAUBEL (Henry) . . .	Max Waller, une plaquette in-8°	1 »
—	Miette, un volume in-16	2 50
NAUTET (Francis) . . .	Notes sur la littérature moderne, deux séries. Chaque série en un volume in-16	3 50
NYST (Raymond) . . .	Volume ayant pour titre une épigraphe, avec un frontispice colorié et un dessin de Nestor Outer . . .	5 »
PLÉIADE (La), journal littéraire mensuel.		
	Première année (1889), les douze numéros	3 »
	Chaque numéro séparément	0 30
	Seconde année, les douze numéros (très rare) . . .	5 »
RODENBACH (Georges) . .	L'Art en exil, roman, un volume in-18.	3 50
—	L'Hiver mondain, poésies, un volume in-18 . . .	5 »
—	La Jeunesse blanche, id. id.	3 »
—	La Mer élégante, id. id.	3 »
—	Du silence, id. un volume in-16 . . .	1 50
—	Les tristesses, id. un volume in-18 . . .	3 »
SEVERIN (Fernand) . . .	Le Lys, poésies, avec une eau-forte de Henry De Groux, un volume in-16	2 »
	(Il a été tiré 5 exemplaires sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
—	Le Don d'Enfance, poèmes ; un volume in-16 raisin .	2 »
	(Il a été tiré 8 exemplaires sur Japon et 32 exemplaires sur Hollande).	
SLUYTS (Charles) . . .	L'appel des voix, poésies, un volume grand in-16. .	2 »
	(Il a été tiré 1 exemplaire sur Japon et 25 exemplaires sur Hollande).	
VAN LERBERGHE (Charles).	Les Flaireurs, drame, une plaquette grand in-16 . .	1 »
	(Il a été tiré 25 exemplaires sur Hollande à 2 francs).	
WALLER (Max)	La Flûte à Siebel (sous presse).	
	(Les autres ouvrages de Max Waller sont épuisés).	

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Tous les ouvrages de nos collaborateurs français : Charles Buet, Henri de Régnier, J.-K. Huysmans, Stéphane Mallarmé, Francis Vielé-Griffin, Paul Verlaine, etc., etc.

L'éditeur Paul Lacomblez prie les jeunes écrivains belges, désireux de voir leur nom figurer dans son catalogue, de se mettre en rapport avec lui et de lui donner en dépôt quelques exemplaires de leurs ouvrages.

La librairie P. Lacomblez ouvrira un compte à toute personne notoirement solvable, pour la fourniture des ouvrages portés au catalogue ci-dessus et, en général, de toute la librairie littéraire.

Ces comptes pourront être soldés *en dix paiements mensuels*, dont le premier s'effectuera à la livraison des volumes.

Il sera répondu à toute demande de renseignements bibliographiques accompagnée d'un timbre pour la réponse.

Bruxelles. — Imprimerie Ve Monnom, 32, rue de l'Industrie.

LA JEUNE BELGIQUE

paraissant le 5 de chaque mois en livraisons formant, par an, un volume d'environ 500 pages,
avec frontispice, titre, couverture et table des matières.

PRIX D'ABONNEMENT :

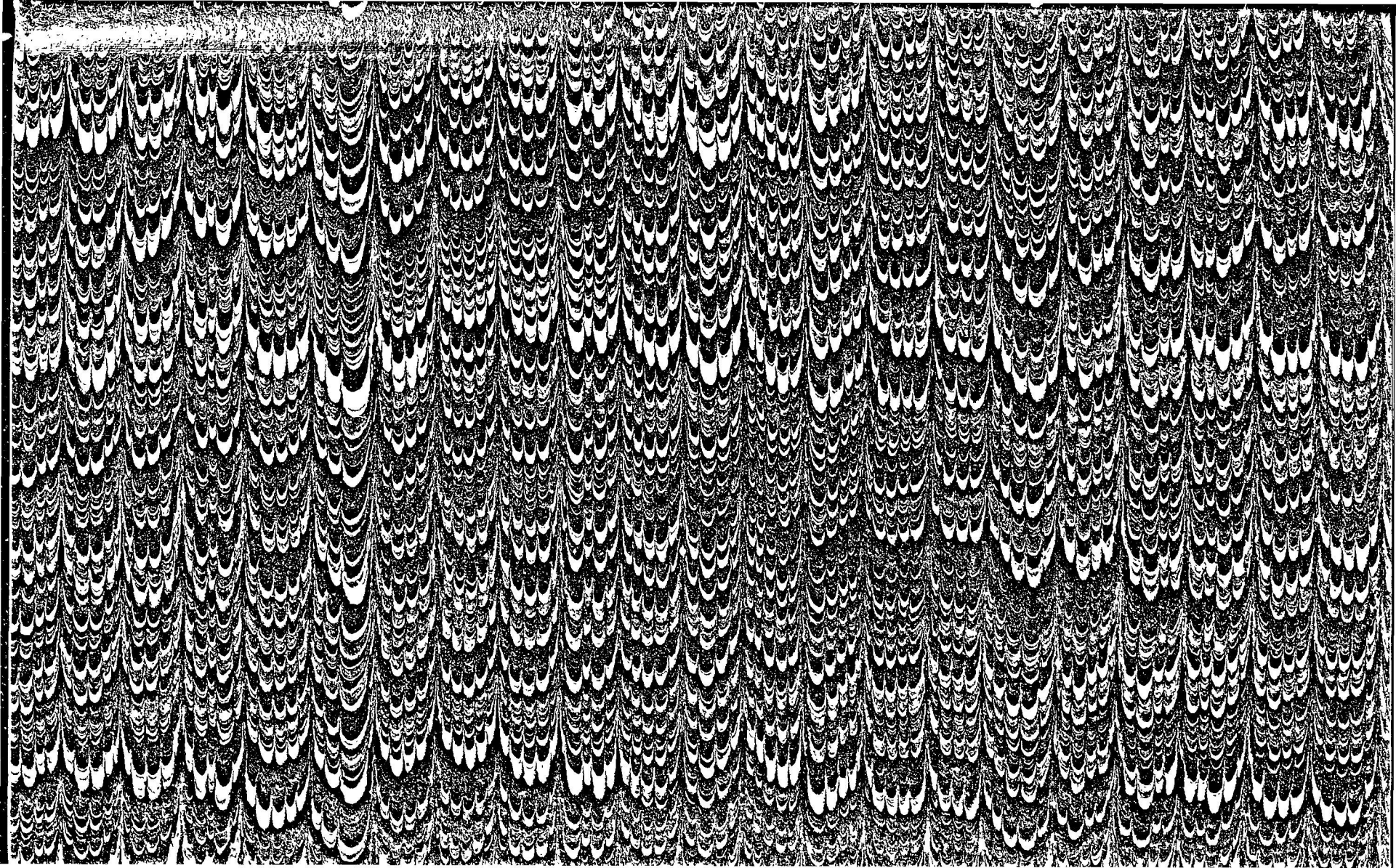
BELGIQUE. . 7 fr. par an. — ÉTRANGER. . fr. 8-50 par an.

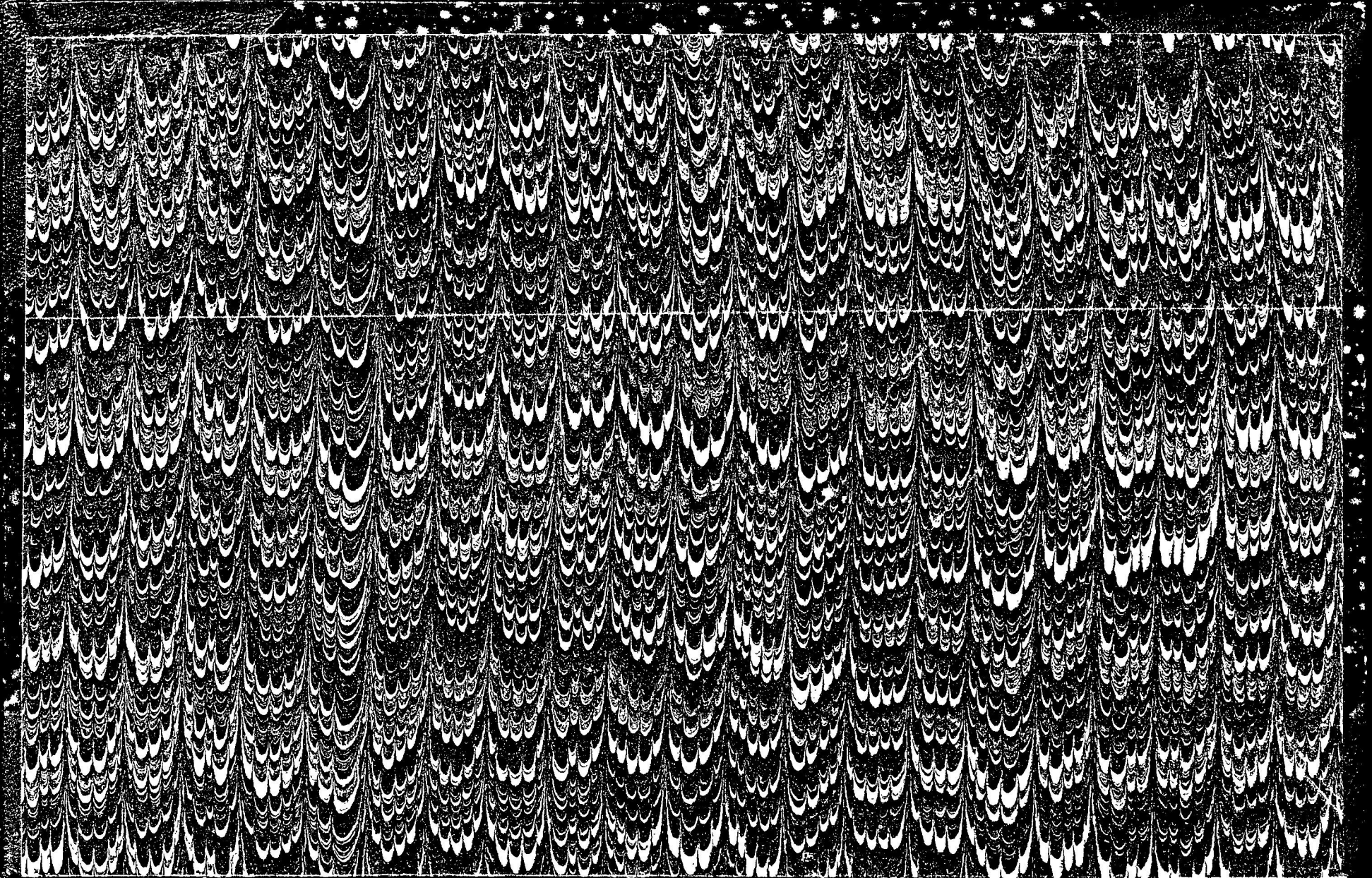
La Jeune Belgique, principal organe de la jeune littérature dans notre pays, entre aujourd'hui dans sa onzième année. Plus unie, plus décidée et plus ferme que jamais, elle continuera la lutte qu'elle a entreprise en conservant à son blason ces deux mots de combat : NE CRAINS.

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)
Directeur : VALÈRE GILLE. — *Administrateur :* HUBERT VAN DIJK

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Albert Arnay, Théodore de Banville, Léon Bloy, Jean Boels, Charles Buet, Henry Carton de Wiart, Hector Chainaye, Albert Chapaux, Léon Dardenne, Louis Delattre, Eugène Demolder, Maurice Desombiaux, Georges Destrée, Jules Destrée, Georges Eekhoud, André Fontainas, Adolphe Frères, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Théodore Hannon, J.-K. Huysmans, Alber Jhouney, Georges Kaïser, Hubert Krains, Bernard Lazare, Camille Lemonnier, Grégoire le Roy, Maurice Maeterlinck, Stéphane Mallarmé, Henry Maubel, Gabriel Mourey, Francis Nautet, Joseph Nève, Henri de Regnier, Félicien Rops, Fernand Roussel, Fernand Severin, Siebel, Emile Van Arenbergh, James Vandrunen, Charles Van Lerberghe, Emile Verhaeren, Paul Verlaine, Ernest Verlant, Francis Vielé-Griffin, Max Waller.





Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé.
Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :
a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.